This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

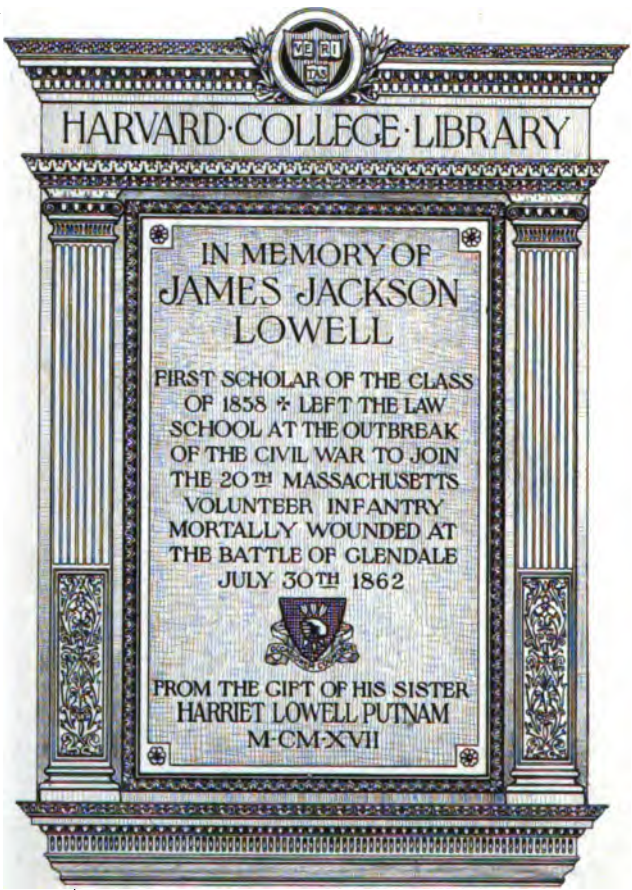
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER LIBRARY
HX G183 Z

Digitized by Google

Fr 1400. 514



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

RECUEIL PÉRIODIQUE,

Publié vers le 10, 20, et 30 de chaque Mois,

PAR

M. PELTIER.

VOL. XXXIV.

Quâ dignum te laude feram, qui penè ruenti
Lapsuroque tuos humeros objeceris orbi!

CLAUD.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de VOGEL et SCHULZE,
No. 13, Poland-Street, Oxford-Street.

ON SOUSCRIT CHEZ M. PELTIER,
No. 7, Duke-Street, Portland-Place.

Le Prix de la Souscription est de Cinq Guinees par An.

1811.

Digitized by Google

Fr 1400.514

Harvard College Library.
Mar 4 1924
J J Lowell fund

L 27
46.211
17-14

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCXCVIII.—*Le* 10 *Juillet*, 1811.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Premiere Représentation de l'Enlevement des Sabines, Ballet-Pantomime en trois Actes, de la composition de M. Milon.

L'enlevement des Sabines a déjà été mis en tragédie, en opéra comique, en tableau ; le voici maintenant en pantomime, espece de tableau d'autant plus agréable, que les figures en sont mouvantes. Milon, que la nature de son talent porte vers les sujets nobles et séveres, a traité celui-ci avec une dignité imposante ; il a couvert de toute la pompe du théâtre, un fait qui dans l'histoire n'est

Digitized by Google

rien moins qu'héroïque. Que des soldats enlevent des filles et se battent pour les garder, c'est une action en soi des plus vulgaires ; mais ces ravisseurs sont des Romains, mais ces filles enlevées sont les meres des maîtres du monde : le peuple Romain n'en est pas moins le premier peuple de l'univers ; il n'en est même que plus admirable pour être sorti d'une poignée de pâtres, de vagabonds et de bandits, réunis par l'intérêt commun du pillage et de l'impunité : ces bandits ont engendré une race de héros. Tant qu'ils ne firent qu'enlever les troupeaux et les filles de leurs voisins, dévaster leurs champs et brûler leurs granges et leurs chaumieres, ils n'étaient que des brigands ; mais lorsque déployant toutes les vertus militaires, ils forcerent les peuples et les rois à recevoir le joug, l'univers les admira comme de grands guerriers et d'illustres conquérants.

La ville bâtie par Romulus, cette Rome, la capitale du monde pendant tant de siecles, ne fut donc dans son origine qu'un repaire de gens sans aveu, objet de la haine, du mépris et de la crainte des petites peuplades des environs. Ils n'avaient point de femmes, et aucun de leurs voisins ne se souciait d'avoir de tels gendres ; personne ne voulait d'alliance avec d'aussi mauvais sujets : on ajoutait même au refus la raillerie la plus amere, on conseillait aux Romains d'ouvrir dans leur nouvelle cité un asile aux filles de mauvaise vie, comme ils en avaient ouvert aux brigands ; que c'était là le seul moyen de former des mariages bien assortis. Les Romains vivement piqués de ces plaisanteries, honteux et impatients d'un célibat forcé, eurent recours à la ruse et à la violence : ils annoncerent dans toutes les bourgades qu'ils donneraient *gratis* une fête et des jeux magnifiques. Tous ces petits peuples accoururent le jour marqué pour jouir de ce spectacle, comme on voit le peuple de Paris accourir aux boulevards pour assister à une pantomime ou bien à quelque mélodrame : ce n'est pas d'aujourd'hui que la cu-

riosité exerce son empire sur les hommes, et cause des malheurs. Les bourgeois de Cœnine, de Crustume, d'Antemnes, petites villes voisines, et particulierement les Sabins, vinrent avec leurs femmes et leurs filles, sans armes et parés comme pour un jour de fête. Ils furent reçus avec toutes les apparences de la cordialité ; mais au moment où tous ces étrangers étaient attentifs au spectacle, Romulus donne le signal ; ses soldats armés fondent sur l'assemblée, et s'emparent des filles : les plus distinguées et les plus belles sont réservées pour les chefs. Si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, historien grec, le nombre des filles enlevées se monta à six cent quatre-vingt-trois. Les parents désolés s'en retournent la rage dans le cœur, maudissant leur curiosité, et prenant les dieux à témoins d'une si horrible déloyauté.

Telle est la matiere du premier acte du ballet : le compositeur a répandu beaucoup d'éclat et de noblesse sur cet événement qui présente un côté comique. Acron, roi des Cœniniens, et Tatius, roi des Sabins, arrivent avec toute la pompe royale : Romulus leur demande leur alliance, ils le rejettent avec dédain. Les Sabines et les Cœniniennes fixent tous les regards par leurs grâces modestes. A la tête des Sabines est Hersilie, fille du roi Tatius, représentée par Mlle Clotilde ; elle a pour compagnes Mlles Bigottini, Chevigny et Launer. Clénie, la plus remarquable des Cœniniennes, a pour représentante madame Gardel : ses compagnes sont Mlles Fanny et Masrélié cadette. Le spectacle consiste dans une danse militaire très-bien exécutée ; ensuite, le capitaine des gardes de Romulus invite à danser deux Sabines et une Cœninienne ; il forme avec elles un pas de quatre dont l'exécution ne laisse rien à désirer, puisque c'est Vestris, madame Gardel, Mlle Bigottini et Mlle Launer qui l'exécutent. On souhaiterait cependant que Vestris sautât moins

Digitized by Google

et dansât davantage. L'enlevement se fait décemment, sans aucune confusion et d'une maniere théâtrale. Il est vrai que le tableau du Poussin est beaucoup plus frappant par cette foule d'attitudes, de passions et de situations diverses exprimées avec tant de chaleur, de force et de poésie ; mais la scene et la pantomime ne peuvent dans cette partie le disputer à la toile et au pinceau.

Les filles enlevées ne font point de résistance : il n'est pas naturel qu'elles en fassent ; tous leurs sens doivent être glacés par la frayeur. Il en est une cependant qui tire un poignard, s'efforce d'en percer son ravisseur, et ne pouvant y réussir, veut s'en percer elle-même : cette amazone est Mlle Chevigny, qui a imaginé ce jeu de théâtre, et qui l'exécute avec le talent qu'on lui connaît pour la pantomime.

Après l'enlevement, le mariage ; ce doit être là la regle : la sainteté du mariage peut seule excuser l'irrégularité de l'enlevement. Les Romains avaient enlevé les Sabines en tout bien et en tout honneur ; leur intention était d'en faire leurs femmes ; les ravisseurs étaient des brigands, mais non pas des roués ; la nature, plus forte que la loi, les avait portés à enlever les femmes qu'on leur refusait, et dont ils avaient besoin. Romulus avait déposé cette troupe de filles sous bonne garde, dans le temple de Junon conservatrice. On ne les avait pas consultées pour les enlever ; mais pour les épouser, on ne peut guere se passer de leur consentement. Tite-Live prête aux ravisseurs des discours capables d'apaiser la colere de ces jeunes filles : " Ils y joignent les caresses ; ils rejettent " leur violence sur l'amour et sur la passion : genre " d'excuse le plus propre à flatter l'esprit des femmes. " *Accedebant blanditiæ virorum, factum purgantium cupiditate atque amore : quæ maximè ad muliebre ingenium efficaces preces sunt.*

Digitized by Google

Dans le ballet, les filles enlevées font beaucoup de façons; elles jurent devant la statue de Faune de ne jamais se rendre. Je ne vois pas en vertu de quoi ces demoiselles se mettent sous la protection du dieu Faune, apparemment parce que c'est une des divinités particulieres du pays; car d'ailleus Faune, dieu gaillard et fort libertin, qui a les inclinations des satyres, n'est pas fait pour inspirer beaucoup de confiance aux jeunes filles modestes. Horace, dans une petit ode, apostrophe ainsi ce dieu : " Faune amoureux des nymphes fugitives."

Faune Nympharum fugientûm amator.

Ce qui signifie que Faune, dans l'ardeur de sa passion, courait après les nymphes qui fuyaient devant lui, et sans doute se laissaient prendre quelque fois : voilà un beau protecteur pour la vertu des Cœniniennes et des Sabines !

Vestris, capitaine des gardes de Romulus, emploie ce que la tendresse et le désir ont de plus séduisant pour toucher le cœur de l'aimable Clélie: il en vient à bout; mais la fiere Hersilie lui enleve sa conquête. Fille du roi Tatius, elle est défendue contre la faiblesse par l'orgueil; c'est la plus rebelle des filles enlevées : elle tient bon jusqu'à la fin du ballet, et l'honneur de la subjuguer est réservé au seul Romulus.

Pendant que ses officiers font l'amour, Romulus est allé faire la guerre : il a vaincu et tué Abron, roi des Cœniniens; il revient avec les dépouilles du roi et une foule de prisonniers, la plupart peres des filles enlevées. Grand moyen d'amener à composition celles qui font les mutines : elles se rendent, non par amour, mais par piété filiale, et font de la nécessité et de la faiblesse, un acte de vertu. On leur jete le voile rouge, espece de schall : parées de cet ornement nuptial, elles exécutent avec leurs époux, non pas la danse voluptueuse du schall; mais un genre de danse triste,

Digitized by Google

lente et forcée, qui exprime bien la violence qu'elles se font pour épouser leurs ravisseurs.

Dans ce moment arrive Démodice, la courageuse Démodice, celle-là même qui a voulu poignarder son ravisseur et se poignarder elle-même. Quelle est son indignation à l'aspect des Cœniniennes qui cedent lâchement la victoire aux Romains ! Mais, après avoir épuisé ce qu'elle avait de fierté et de courage, cette *virago* finit par accéder elle-même aux promesses de Romulus, aux prédictions du grand-prêtre, au présage du vol de deux colombes, symbole de l'union, peut-être aussi à la force de l'exemple : on sait qu'une femme est toujours bien tentée de faire ce que les autres font. Démodice se marie donc par compagnie : toutes entrent dans le sanctuaire du temple de Junon, où elles reçoivent la bénédiction nuptiale.

Le second acte est fini, et la fille de Tatius, l'orgueilleuse Hersilie, n'est pas encore vaincue. Le troisieme acte s'ouvre par une grande scene entre Romulus et cette illustre bégueule. Le monarque romain y paraît aussi tendre, aussi galant que dans la tragédie de *Romulus* de la Motte, qui fut parodiée par Le Sage, sous le titre du *Ravisseur Poli*. Il est à croire, en effet, que ce Romulus, chef de bandits, lequel avait tué sans façon son propre frere, pour avoir sauté le fossé qui environnait la nouvelle ville, n'était pas homme à se mettre à genoux devant une fille qui faisait partie de son butin ; ce n'était pas un Céladon fait pour soupirer aux pieds d'une inhumaine. Hersilie, trouvant un amant si débonnaire, joue bien son rôle de cruelle : elle fait même la grimace de vouloir se tuer si l'on s'obstine à la pousser à bout. Je suis loin cependant de blâmer cette politesse de Romulus: elle convient à l'Opéra, théâtre consacré à la galanterie.

Romulus reprend sa fierté devant l'ambassadeur de Tatius, qui vient lui offrir la paix à condi-

tion qu'il rendra les Sabines. Le guerrier romain répond qu'elles seront le prix de la victoire. En conséquence de cette réponse, Tatius escalade les murs de Rome : on se bat dans la ville ; Romulus défie Tatius, et il est sur le point de lui porter un coup mortel, lorsque Hersilie arrête son bras. Les autres Sabines qui accompagnent la princesse, se jettent au milieu des combattants, et supplient leurs époux de mettre bas les armes. Puisque le mariage est fait, ce que les gendres et les beaux-peres ont de mieux à faire, c'est de vivre en bonne intelligence : les deux rois unissent les deux nations, et l'alliance jurée a pour gage l'union de Romulus et d'Hersilie. Cet hymen est célébré par un grand bal final, où les Sabines et les Cœninenes, dansant avec leurs époux, soutiennent leur réputation de premieres danseuses et de premiers danseurs de l'univers. Ce ballet est d'une heureuse invention et d'une belle ordonnance. Milon, Vestris, madame Gardel, Mlle Chevigny, Mlle Clotilde, excellent dans la pantomime ; et le compositeur, par goût, a mis dans son ballet plus de pantomime que de danses. Sa composition, grave et austere, n'en offre pas moins d'intérêt, et le public a témoigné par ses applaudissements que ce genre historique avait son agrément, et pouvait aussi bien que tout autre attacher les spectateurs. Peut-être dans la danse Milon aurait-il bien fait de multiplier les oppositions, de mêler aux danses de demi-caracteres plus de pas sérieux, et de jeter dans les groupes des filles enlevées un plus grand nombre de grandes femmes : Clotilde est la seule qui soit imposante par la taille.

Les Prétendus ont précédé le ballet. Cet opéra comique, qui a coutume de faire beaucoup de plaisir, a déplu par la mauvaise exécution et le défaut de moyens de quelques acteurs. On a beaucoup applaudi la belle voix de Mlle Armand.

Digitized by Google

THÉATRE FRANÇAIS.

Pour la Retraite de M. Monvel.
Esther, les Deux Gendres.

L'acteur auquel étaient consacrés l'honneur et le profit de cette soirée brillante, vient de recueillir enfin le juste tribut dû à ses longs services, et bien plus encore à ses rares talents. Trente années de travaux donnaient à Monvel des droits mérités à la reconnaissance des amateurs du théâtre, qui ne pouvaient manquer, dans une semblable occasion, d'appuyer leurs regrets sur des preuves convaincantes ; aussi se sont-ils empressés de payer en même-temps leurs dettes à l'acteur qui si souvent a fait couler leurs larmes, et à l'auteur qui tant de fois a charmé leurs loisirs. Comme auteur dramatique, Monvel a déjà reçu d'ailleurs sa récompense. Le succès de ses opéras-comiques a, pour le moins, égalé le mérite de ses ouvrages légers, remplis sans doute de tableaux frais et gracieux, et presque tous embellis d'une musique charmante, mais cependant d'un genre trop frivole pour porter bien loin la réputation de leur auteur. Une seule pièce, l'*Amant Bourru*, se montre toujours avec avantage sur le premier de nos théâtres, et l'on peut avancer, sans être taxé d'une trop grande sévérité, que cette agréable comédie sera bientôt le plus solide, et peut-être même le seul titre littéraire de Monvel. Ce n'est pas qu'il n'ait encore par-devers lui un assez bon nombre de productions dramatiques d'un genre un peu différent ; mais dans un jour consacré à la reconnaissance, il serait déplacé de rappeler de fâcheux souvenirs, et l'auteur lui-même doit désirer que l'on oublie cer-

Digitized by Google

tains succès, à tous égards moins honorables que bien des chutes. Dans cette occasion, d'ailleurs, il ne peut être question que des services de l'acteur, et, sous ce rapport, ceux de Monvel sont des plus recommandables. Peu de ses émules, avec d'aussi faibles moyens, ont produit une illusion aussi complete. La chaleur de l'âme, la véritable sensibilité effaçaient en lui tous les torts de la nature, et le dédommageaient amplement de la force et des autres qualités physiques qu'elle lui avait refusées. Doué d'une extrême intelligence, il savait encore se faire deviner lors même que son organe éteint ne secondait plus ses efforts, et grâce à la vérité de son geste, souvent avant de parler il trouvait l'art de se faire entendre. On se souviendra long-temps du caractere particulier qu'il avait donné à plusieurs rôles, dans lesquels il sera d'autant plus difficile à remplacer, qu'il devait tous ses succès à la simplicité, au naturel, à la sensibilité, qualités précieuses que l'art peut développer, mais qu'il faut tenir de la nature.

On sait qu'il est d'usage, dans toutes ces représentations à bénéfice, d'exciter encore l'intérêt qu'inspire déjà le héros de la fête, par l'appât d'un spectacle qui suffirait seul pour faire courir tout Paris. On doit même considérer le soin tout particulier des comédiens, dans de telles occasions, comme le résultat d'une louable délicatesse, qui semble leur prescrire, pour l'acquit de leur conscience, de doubler le plaisir des spectateurs en même temps qu'ils doublent le prix des places, et l'on a remarqué souvent qu'ils recherchent moins, en pareil cas, dans les ouvrages destinés aux honneurs de la représentation, l'excellence que la nouveauté ; ce moyen est moins noble, sans doute, mais il faudrait être de bien mauvaise humeur, pour leur en faire un reproche ; il est clair que, dans une représentation à bénéfice, l'essentiel est d'attirer du monde et de gros-

Digitized by Google

sir la recette. Au surplus, le public ne pouvant qu'applaudir, aujourd'hui, au choix des pieces : une tragédie, exemple unique de simplicité d'action et de perfection de style, et une comédie qui, sous tous les rapports, se rapproche d'une maniere frappante de nos bons modeles, devaient être du goût de tout le monde.

La rentrée de Fleury était encore une jouissance ménagée aux vrais amis de l'art ; ils ont pu se livrer au plaisir de revoir un acteur chéri dont le retour seul est une fête ; un acteur qu'une maladie longue et douloureuse a menacé d'enlever pour jamais à Thalie, un acteur dont la perte serait irréparable, et qui vient heureusement de nous être rendu pour faire encore le charme des connaisseurs et l'ornement de la scene.

Mais si cette représentation était brillante par le choix des pieces, elle l'était aussi par le soin avec lequel elles étaient montées : *Esther*, cette tragédie sainte, composée pour le délassement de jeunes pensionnaires, n'a probablement jamais été jouée par les éleves de Mad. de Maintenon avec autant d'ensemble que par Talma, Lafond, St. Prix et Mlle. Duchesnois. Nous sommes, il est vrai, privés de ces chœurs si riches de poésie, que relevaient encore les accords d'une musique harmonieuse : mais ce sacrifice est nécessaire à notre système dramatique, et si Racine avait cru travailler pour le théâtre, il est vraisemblable qu'il n'aurait pas osé risquer une pareille innovation. On ne chante donc plus, aujourd'hui, dans *Esther*, et les acteurs se contentent de déclamer de leur mieux, à l'exception, cependant, de Mlle. Bourgoin, qui ne peut se dispenser de cadencer son débit d'une façon peu tragique, sans doute, mais en revanche passablement mélodieuse ; elle a trouvé, de plus, dans cette représentation, le secret de rendre le petit rôle de Zarès de moitié plus court encore, en le débitant avec une volubilité

Digitized by Google

qui fait moins d'honneur à son intelligence qu'à sa mémoire. Je ne ferai pas le même reproche à Mlle. Duchesnois; le rôle d'Esther est un de ceux qui semble avoir le plus d'analogie avec ses moyens; la pureté, la douceur de son organe prêtent un nouveau charme à ce langage enchanteur que l'auteur a placé dans la bouche de la compagne d'Assuérus.

Ce qui fit jadis, sur le théâtre de St. Cyr, une grande partie du succès de cet ouvrage, ce sont les applications nombreuses qu'il offrait à la sagacité des courtisans. On sait que personne ne doutait alors que la tragédie d'*Esther* ne fût un tableau de la cour de Louis XIV; on se plaisait à voir ce monarque sous les traits du souverain de la Perse. Lui-même n'était pas fâché qu'on le reconnût dans ces deux vers :

> Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
> L'auguste majesté sur votre front empreinte.

Mad. de Maintenon ne pouvait qu'être extrêmement flattée de la ressemblance qu'on lui trouvait avec cette jeune Israëlite si pieuse, si tendre, si séduisante. Enfin la malignité des courtisans allait peut-être plus loin que l'imagination du poëte, et la disgrâce de la fiere Vasthi, l'orgueil et la dureté d'Aman leur fournissaient encore les plus piquantes allusions. Doit-on être surpris du succès de cet ouvrage, placé d'ailleurs dans un cadre si convenable; et faut-il s'étonner d'entendre Mad. de Sévigné s'écrier, dans le transport de son admiration : " *Racine a bien de l'esprit!*" Cependant s'il n'avait eu que de l'esprit, on entendrait *Esther* avec un peu moins de plaisir : maintenant que toutes les circonstances, que l'on regardait alors comme la cause de son succès, nous sont devenues entierement étrangeres. Mais telle est la magie du style, telle est le charme des beaux vers, que cette piece se soutient au théâtre par le seul mérite de son admirable ver-

Digitized by Google

sification. Talma et Lafond sont l'un et l'autre ce qu'ils doivent être dans les rôles d'Assuérus et d'Aman. Ils paraissent sentir que, pour faire valoir le poëte, il faut l'abandonner à ses propres forces, et que la noblesse et la simplicité sont les seules qualités que l'on exige de ses interprêtes.

La comédie des *Deux Gendres*, interrompue au milieu du plus brillant succès, est maintenant trop connue pour que l'on puisse hasarder quelques nouvelles observations sur son compte. L'accident qui a suspendu le cours de ses représentations, loin de refroidir l'intérêt général, semble au contraire lui avoir donné le temps de se fortifier par la réflexion; et si je ne me trompe, l'auteur a su mettre à profit ce contre-temps pour polir encore quelques parties de son ouvrage. Tel qu'il est, on peut le mettre au rang des productions modernes qui font le plus d'honneur à notre théâtre, et bien peu d'ailleurs ont l'avantage d'être représentées avec autant d'ensemble et de perfection. St. Fal, Damas, Devigny, Mesdemoiselles Levers et Mars semblent rivaliser de zele et de talents; Michot, Thénard et Michelot donnent même une couleur particuliere aux rôles secondaires. Mais on peut en convenir sans crainte d'aucune jalousie, tous les honneurs de la représentation ont été pour Fleury, que l'on revoyait après une longue absence, que l'on revoyait après avoir tremblé de le perdre, et qu'en dépit des souffrances, on a retrouvé toujours le même, toujours rempli de finesse et de chaleur, toujours doué de cette rare intelligence, de cette aisance parfaite, dont il est à désirer, pour l'intérêt du théâtre et pour les plaisirs du public, qu'il donne encore de longs exemples. Applaudi avec enthousiasme à son entrée sur la scene, Fleury s'est vu redemander après la représentation, et cette récompense si flatteuse, lorsqu'elle est méritée, n'a jamais été accordée avec plus de justice.

Digitized by Google

QUESTIONS

Relatives au Baptême de l'Enfant de Buonaparté.

Nous avons rapporté dans notre dernier Numéro, que l'enfant du nommé *Napoléon Buonaparté*, avait été baptisé comme tous les chrétiens, au nom de trois personnes de la très-sainte Trinité ; et que ses parrains et marraines avaient répondu pour lui, selon l'usage, qu'il s'engageait à vivre dans la foi et la doctrine de l'église catholique.

Cependant le cardinal Maury, archevêque de Paris, nous assure dans un mandement publié à l'occasion de ce baptême ; que Buonaparté *s'abaissera devant cet enfant, pour l'animer de son esprit et le vivifier de son souffle.*

Or, d'après ces deux assertions, nous proposerons à nos lecteurs les questions suivantes :

1°. Est-il possible que cet enfant soit tout-à-la-fois animé de l'esprit du christianisme, et de l'esprit de Buonaparté ?

2°. Est-il possible qu'il s'attache sincérement à la foi en Jésus-Christ, sous les leçons d'un pere qui a professé publiquement le mahométisme, sans avoir jamais fait aucune rétractation, ni témoigné aucun repentir de son abominable apostasie ?

3°. Est-il possible que cet enfant renonce *à Satan, à ses pompes, à ses œuvres,* sans renoncer à sa fortune que son pere s'est acquise, par des moyens que tout le monde reconnaît être les *œuvres de Satan ?*

4°. Est-il possible que cet enfant soit un véritable disciple de l'église catholique, et qu'il jouisse des propriétés que son pere a ravies au chef de cette

Digitized by Google

église, par tous les attentats, les perfidies, et les sacriléges les plus manifestes ?

5°. Est-il possible enfin qu'il soit *vivifié du souffle de son pere*, sans recevoir et porter dans son âme un germe trop fécond de noirceurs et d'atrocités ?

Certes, ces questions ne sont point indifférentes en elles-mêmes, ni fondées sur des préventions et des chimeres. D'une part, elles tiennent aux principes les plus certains de la religion des chrétiens, comme à leurs devoirs ; et de l'autre, au caractere et à la conduite de Buonaparté, comme à la crainte et à l'effroi de voir transmettre et perpétuer l'horrible fruit de ses brigandages.

Nous ne nous arrêterons pas ici à considérer l'infâme et scandaleux abus que le cardinal Maury vient de faire de son ministere, dans le mandement que nous avons cité, et dont les principaux traits sont rapportés dans notre Numéro précédent. Depuis qu'il a déserté le camp d'Israël, pour passer dans celui des Philistins, et qu'il a échangé sa gloire précédente contre un opprobre éternel, il participe à l'infecte corruption que la flatterie a répandue dans tout l'empire de l'usurpateur : *tempora infecta et adulatione sordida* (Tac. liv. 4, an.) Car, parmi tous les écrivains et les discoureurs qui s'y trouvent, il n'en est pas un qui ne mente à sa conscience, et ne parle contre la vérité. Ce n'est entr'eux qu'une émulation, un effort, un combat, pour porter l'adulation à un plus haut point de bassesse, de mensonges, et de servilité les uns que les autres. *Nemo ex animi sui sententiâ suadet, dissuadetque, sed adulandi certamen est, et unum omnium officium, una contentio, qui blandissimè fallat.* (Senec. lib. 6. de Ben. 6. 3 v.)

Digitized by Google

EXPOSÉ STATISTIQUE DU TUNKIN,

De la Cochinchine, du Cambodge, du Tsiampa, du Laos, du Lac-Tho, par M. M——n. Sur la Relation de M. de la Bissachere, *Missionnaire dans le Tunkin.* 2 vol. in-8vo.*

Nous avons promis à nos lecteurs de rapporter dans ce Numéro des passages de l'*Exposé Statistique du Tunkin*, et ce livre est écrit avec trop de force et de précision pour que nous veuillons manquer à nos engagements; mais auparavant, nous croyons devoir faire remarquer l'ordre admirable qui regne dans cet ouvrage.

C'est une méthode nouvelle de considérer un pays sous tous les aspects sous lesquels il peut être aperçu. Comme les peintres, dans le dessin d'un monument, forment divers tableaux d'un même objet, suivant les divers points dont est vu cet objet, il serait à désirer que cette méthode fût désormais suivie dans les relations des pays dont on voudra donner une juste idée.

Voici comme l'auteur s'exprime sur

L'Aspect Météorologique.

Le Tunkin et les pays adjacents, par le climat dont ils jouissent et qui est commun à une partie de l'Asie Méridionale, forment une des habitations la plus heureuse; la nature s'y montre sous l'aspect le plus agréable et se signale par de

* Se trouve chez MM. Dulau et Co., Deboffe, Deconchy, L. N. Pannier, etc.

Digitized by Google

grands bienfaits. Une chaleur tempérée produit une fermentation douce et continue, anime et vivifie tout ce qui en est susceptible; le sol est fécondé; tous les sens donnent des jouissances; l'air est embaumé par l'odeur qui émane des végétaux; le goût est satisfait par l'excellence de leurs fruits; la beauté des fleurs, la richesse territoriale offrent un spectacle enchanteur. Qui n'a pas habité ces charmantes contrées, qui ne s'y est pas trouvé au milieu des jardins couverts d'orangers et d'arequiers, qui n'y a pas respiré au lever de l'aurore les premieres émanations de la nature renaissante, ne peut avoir qu'une idée imparfaite des sensations délicieuses dont nos organes sont susceptibles. Que ce parfum est préférable à ceux que forme l'art, et qui n'affectent agréablement nos organes qu'en les altérant: c'est là que tous les principes de la vie sont dans une douce activité, et qu'une sensation de volupté pure, pénétrant dans tout l'être, fait connaître, par les affections qu'elle communique à l'âme, le bonheur de l'existence.

Ce pays est exempt de fléaux dont sont atteintes nombre d'autres contrées; de cette froidure qui, continuellement près des pôles et temporairement près des zones tempérées, condense et anéantit la végétation; il n'est point infecté de ces excréments de l'atmosphere, qui ailleurs souillent et dégradent le sol, la neige, la grêle, la glace qui le paralise et l'ensevelit. Quoique placé sous la zone torride, le Tunkin n'éprouve point ces chaleurs brûlantes, qui stérilisent et rendent presque inhabitables les contrées de l'Afrique, situées au même degré de latitude. Non-seulement comme dans toute l'étendue de cette zone la durée des nuits étant égale, à peu près, à celle des jours, produit un rafraîchissement constant dans la température; mais la chaleur est modérée par des pluies habituelles, par la proximité de la mer, par des vents d'Est qui, n'atteignant la terre qu'après avoir parcouru le vaste espace qu'occupe la mer à cette hauteur, sont impreignés de particules aquatiques. Nombre de fleuves, de rivieres, de ruisseaux, de canaux, les inondations, les irrigations qu'exige le riz, humectent l'air par leurs évaporations.

Cependant cette douceur générale et constante de la tem-

Digitized by Google

pérature n'est pas sans inégalités ; il est des temps où la chaleur est à un haut degré d'intensité, mais jamais à un tel excès qu'elle opere le desséchement du sol et fasse périr les plantes. Il survient aussi, dans quelques temps, un froid que les habitants nomment vif, parce qu'ils n'en connaissent point de semblables à ceux du Nord, et même à ceux des zones tempérées ; car la foidure de ces pays n'est jamais telle que l'on soit obligé de se chauffer, et on n'a recours au feu que pour la cuisson des aliments, ou pour les opérations des arts.

Aspect Géologique.

Dans plusieurs de ces pays, et singulierement dans la province de *Xu-tham*, sont au-dessous des montagnes, des cavernes dont quelques-unes ne sont connues que des villages voisins, qui y cachent leurs effets dans les temps de guerre ; quelques-uns servent de temple pour les sacrifices ; l'existence de quelques-unes, leurs beautés, leurs singularités sont des secrets qu'on ne révele point, de crainte que l'Empereur, ou quelque grand Mandarin n'ait la curiosité de les visiter ; car ces voyages sont très-dispendieux pour le pays où ils se font.

Un naturaliste trouverait dans ces cavernes un vaste champ à ses observations ; elles sont toutes remplies de pétrifications et de cristallisations qui ont des couleurs variées, et de nombre de singularités, et de jeux de la nature. On y trouve une grande quantité de fruits avec l'apparence qu'ils viennent de tomber de l'arbre : ils trompent l'œil, et le poids seul avertit que ce sont des pierres.

Une des plus remarquables de ces cavernes a un quart de lieue de long, traverse une montagne d'une extrémité à l'autre, et aboutit des deux côtés à des plaines fécondes et bien cultivées ; tout le bas de la caverne est rempli d'une eau claire qui a depuis six jusqu'à huit pieds de profondeur ; on y navigue facilement ; mais on est obligé de s'y éclairer avec des flambeaux. La voûte paraît formée de terre ou de pierres qui tiennent de la nature de la craie ; dans quelques

Digitized by Google

parties cette voûte n'est qu'à huit ou dix pieds au-dessus de l'eau, quelquefois elle s'éleve à une très-grande hauteur.

Près de cette caverne en est une autre dont l'ouverture est plus majestueuse, et l'élévation beaucoup plus haute dans l'intérieur ; il n'y a point d'eau ; tantôt la voûte est étroite, tantôt elle s'élargit et forme des salles immenses, où se trouvent des tables, des autels, des trônes, des meubles de toute espece. Les poëtes du pays ont célébré ces beautés et ces brillantes bisarreries de la nature.

Dans la même chaîne de montagnes, dans un canton qu'on nomme le grand désert, à environ vingt lieues de ces cavernes, en est une immense, la plus grande de ce pays ; on y respire un air fétide, on y sent des exhalaisons mal saines, on n'y pénetre qu'en navigant sur un canal dont l'eau ne peut être bue sans danger ; et le canal fait nombre de détours, en sorte qu'à chaque détour, il faut placer un flambeau afin de se retrouver pour le retour ; personne encore n'a osé s'y engager fort avant ; l'extrémité en est inconnue, et on ignore si elle a quelque autre ouverture que celle par laquelle on s'y introduit*.

Population.

La notion qui peut être donnée de la population des états de l'Empereur, n'offre que des vraisemblances et des probabi-

---

* Ces grottes sont bien plus vastes que les grottes les plus célebres, celle d'Anti-Paros, une des Cyclades, n'a que 250 pieds de profondeur ; et la profondeur de celle de Fingal, une des Hébrides est de 311 pieds anglais ; mais ces deux grottes sont bien plus importantes dans l'histoire naturelle par les observations dont elles ont été le sujet. Dans celle d'Anti-Paros on a trouvé la preuve de la végétation de la pierre, dans celle de Fingal la preuve de la formation de cette grotte par l'action du feu. Les grottes du Tunkin, observées par de savants naturalistes, pourraient donner lieu à la découverte de quelques autres mysteres de la nature.

Digitized by Google

tités ; car toute estime de population, qui n'a pas pour base un dénombrement régulier, ou des opérations méthodiques qui le suppléent, et ayent un rapport nécessaire avec le nombre des habitants, ne peut obtenir qu'une confiance très-limitée ; et les renseignements sur ces objets dans les états de l'Empereur du Tunkin sont très-imparfaits. A la vérité, il est remis tous les ans au gouvernement un état de tous les sujets de l'Empereur, excepté de ceux qui forment des hordes sauvages. Mais comme ces dénombrements ont pour objet les contributions, ils sont presque toujours fautifs ; il est des communes qui ne déclarent que les deux tiers de leurs habitants, quelquefois moins encore, et souvent les dénombrements de l'année ne sont que les copies de ceux fournis dans les années précédentes ; de plus, la notion de la population est considérée comme un secret d'état réservé aux agents du gouvernement. Voici cependant l'opinion la plus accréditée, et l'évaluation la plus vraisemblable. On tient que la totalité des sujets de l'Empereur est de vingt-trois millions ; et dans ce nombre le Tunkin seul entre pour 18,000,000, la Cochinchine pour 1,500,000. Sa population était précédemment beaucoup plus forte ; mais elle a fait de grandes pertes par les guerres dont elle a long-temps été le théâtre.

Danse.

La danse, genre de plaisir qui a un grand attrait pour presque tous les peuples, ne peut être compté parmi les beaux arts que chez les peuples civilisés ; et les Français croyent en posséder seuls les vrais principes. Suivant eux la danse est pour l'action du corps ce que le chant est pour la parole, une exaltation d'expression dirigée par les grâces ; c'est un accompagnement de la musique, elle en suit l'impression ; et le danseur semble être mu par les instruments. L'objet de la danse est le même que celui de la peinture, de la sculpture, de la gravure ; si elle ne peut, comme ces arts, stabiliser son expression, tandis qu'ils ne peuvent représenter que la nature en repos, elle en peint l'action ; c'est un tableau mouvant qui

Digitized by Google

donne l'effigie des passions à chaque instant de leur révolution. On en a fait un roman, un poëme, un drame qui a exposition, intrigue, scenes, dénouement*.

La danse tunkinoise, quoique loin de cette perfection, en approche plus que celle des peuples sauvages, qui presque toujours consiste en des mouvements forcés et des sauts désordonnés; elle n'est point, comme chez plusieurs peuples africains, une représentation lubrique de la conjonction des sexes; l'action en est modérée et récente, et même n'est pas sans quelque grâce; cependant elle a un caractere bien bisarre, en ce qu'elle admet encore plus le mouvement des bras que celui des jambes et des pieds; l'art consiste moins à s'élever de terre à une grande hauteur, et à donner au corps des attitudes agréables, qu'à conserver la tête droite, dans un juste équilibre, et presque immobile, durant le mouvement des autres parties du corps.

Observations Générales sur les Arts du Tunkin.

Dans les diverses opérations des beaux arts, les Tunkinois ne recherchent point le germe des sensations qu'ils veulent produire; ils ne voyent dans leurs ouvrages que la matiere et ne lui donnent point de physionomie. Dépourvus de principes et de modeles, ils se livrent à leurs fantaisies, qui dégenèrent en des bisarreries, dont l'habitude fait disparaître la difformité; de même que dans l'action sur l'ouïe le grand bruit est préféré à la mélodie, dans l'action sur la vue on abandonne la juste proportion pour le gigantesque, et l'élégance pour la somptuosité. Les convenances, les grâces, une noble simplicité sont inconnues; cependant il est quelques-unes de ces bisarreries qui ne sont pas sans agrément.

---

* C'est ainsi que Marcel, fameux professeur de la danse française, voyait le menuet, les danses figurées, les ballets, parce qu'il y apercevait toute l'expression qui peut leur être donnée.

Digitized by Google

Au reste, doit-on plaindre cette nation de ne pas mieux réussir dans la brillante mais infructueuse et frivole carrière des beaux arts, qui, quelle que soit leur célébrité, ne sont que des amusements? A la vérité, leur culture sert à adoucir les mœurs; mais les mœurs du Tunkinois ne sont point assez dures pour qu'elles ayent besoin d'un tel lénitif; et le succès de ces arts n'est pas sans danger. Lorsqu'ils prennent une grande faveur, en adoucissant le caractere, ils l'amolissent, et ils ont été négligés par les peuples qui ont déployé le plus grand caractere; les mœurs sont perdues quand le goût pour ces arts devient une passion nationale; alors l'estime est pervertie, l'artiste qui crée des plaisirs est mis au niveau de qui rend des services à la patrie; et il s'en faut peu qu'un talent frivole ne soit prisé comme le génie ou la vertu. Cependant ces beaux arts doivent être vus sous un aspect plus favorable et plus noble, quand on les rend les panégiristes des belles actions et les historiens des grands hommes; si le Tunkinois n'en a pas fait ce respectable usage, du moins il ne les a pas avilis et corrompus par la représentation d'images lubriques et la célébration d'idées licentieuses, tort de nombre d'autres peuples et singulierement des Chinois, ancêtres et modeles des Tunkinois sur tant d'autres objets.

Commerce.

Dans le régime commercial que le gouvernement du Tunkin a adopté, il n'est point d'objets dont l'importation soit défendue, mais il en est plusieurs dont la sortie est interdite: d'abord l'exportation du riz dont toute la production est conservée pour la subsistance du national, et il n'est permis aux navires d'en charger que pour l'approvisionnement de leurs équipages; mais la défense de cette exportation étant perpétuelle, sans égard pour la force ou la faiblesse des récoltes, le riz reste invendu dans les années d'abondance; et par-là la culture privée du prix de son travail est défavorisée, et la subsistance qu'on veut assurer est compromise.

Digitized by Google

L'exportation de la canelle et du cuivre est réservée à l'empereur; mais il s'en exporte beaucoup en contrebande. Il est aussi défendu d'exporter les métaux précieux, mais cette prohibition est encore mal observée du moins pour l'argent, qui est embarqué presque publiquement; l'exportation de ce métal doit paraître surprenante, car il est dans ce pays estimé dans une proportion avec l'or plus forte que celle admise en Europe, mais il est possible que dans les variations qui survienent dans cette estime et qui sont fréquentes dans le Tunkin, il y ait des temps où le transport en Chine soit avantageux.

Les objets principaux de l'exportation sont du poisson sec, des œufs de cannes salés, de l'areque, du vernis, de l'ébene, de l'ivoire, de la calamine qu'on transporte au Japon pour en faire avec du cuivre du fil de laiton; des écailles de tortue, du sucre en mélasse, des toiles d'écorce d'arbres, des tissus de canne propres à faire des meubles, des tapis très-légers, de petits ouvrages vernis, des ouvrages de nacre de perle très-bien travaillés, du cotton et de la soie brutes et travaillés; ces deux derniers objets sont les plus considérables.

Les objets d'importation sont du thé de Chine, qui peut-être n'est pas meilleur que celui qu'on récolte dans quelques parties du Tunkin, mais qui est mieux préparé; du sucre, quoique le sucre brut soit à meilleur marché dans le Tunkin, mais on n'y sait ni le blanchir ni le rafiner; de la farine de froment pour la table de quelques gourmets, des épiceries, des plantes médicinales, des drogues de pharmacie qui viennent de la Chine ou de la Corée, du chanvre, du lin, quelques étoffes de soie moins belles, moins durables, plus cheres que celles du Tunkin, mais plus recherchées, parce qu'elles ont des fleurs et des dessins, tandis que celles du Tunkin sont unies; quelques draps pour les uniformes des troupes, quelques parties de drap rouge pour des sandales dont les gens riches font usage dans l'intérieur de leurs maisons; du mercure qu'on n'employe pas comme remede, mais dont on se sert pour la dissolution des métaux; quelques parties de porcelaine qui ne consistent qu'en des tasses et de grandes soucoupes, de la verrerie, ou du moins des tissus d'une pâte qui en tient lieu; de

Digitized by Google

la quincaillerie, de la batterie de cuisine en cuivre et en fer, divers ouvrages de fer, quoiqu'il soit dans le Tunkin de meilleure qualité et à plus bas prix, mais il n'est pas aussi bien fabriqué. Presque toutes ces marchandises sont importées de la Chine; mais les Européens fournissent exclusivement des instruments de guerre, surtout des armes à feu, et c'est aujourd'hui la marchandise la plus demandée; ces armes ne peuvent être vendues qu'au gouvernement, qui quelquefois abuse de ce droit exclusif pour n'en donner qu'un prix insuffisant, mais les habitans du Laos ayant par exception le droit de s'en pourvoir, pour se défendre des bêtes féroces, en donnent un prix plus raisonnable; et une vente furtive aux autres sujets de l'empereur forme encore un attrait pour ce genre d'importation.

Nous avons vu l'homme physique: voyons l'homme moral. En vain la nature comble un pays de ses bienfaits, si l'ordre social détruit l'effet de cette bienfaisance; si par le despotisme l'homme devient victime de l'homme; si la loi ne protége pas la faiblesse contre la force; si la guerre abrége la carriere de l'existence, et précipite avant le temps dans le tombeau; si les contributions dont l'objet est d'assurer la propriété, l'absorbent et l'anéantissent; si la superstition rend stupide, ou le fanatisme atroce; si les relations entre les hommes au lieu de perfectionner leur être vicient leur morale, et ne rectifient pas leur intelligence; funestes abus d'un ordre de choses, qui institué en faveur de l'espece humaine, trop souvent la tourmente et la dégrade; voyons-en les effets dans le Tunkin, et jugeons jusqu'à quel point l'homme doit s'y féliciter ou s'y plaindre de l'existence et de l'ordre social.

Constitution Politique, et Gouvernement.

La création d'une constitution politique est une des productions de l'esprit humain la plus importante par son objet, a plus difficile par la sublimité des vues qui doivent la tracer,

Digitized by Google

la plus compliquée par la multitude des considérations qu'elle embrasse et des modifications qu'elle admet; cependant à la honte de l'espece humaine, il est rare qu'une œuvre qui réquiert la délibération la plus réfléchie en soit le produit. La force donne des lois, le temps les consolide, le préjugé les consacre; il faut que l'expérience en décele les défauts, pour que la raison aidée des circonstances y fasse des réformes, ou en opere la refonte. C'est ainsi, que presque toutes les nations civilisées ont marché constamment, mais plus ou moins lentement, et sauf des pas rétrogrades, vers la rectification de leurs institutions, et le perfectionnement des droits de l'homme et du citoyen.

L'Asie inférieure à l'Europe dans presque toutes les sciences et les arts, l'est aussi dans l'organisation des corps politiques; et le Tunkin porte l'empreinte de la partie du monde où il est situé. On n'y voit point cette sage et ingénieuse balance des pouvoirs, dont la combinaison, la connexion, la gradation, la dépendance à certains égards, l'indépendance à d'autres, reglent l'action du gouvernement, et la contiennent sans en altérer l'énergie.

Résumé des Causes.

Dans l'exposé que nous avons tracé de ce que le Tunkin offre de plus remarquable, nous avons, sur chaque objet séparément, indiqué l'origine et les causes de ce qui existe; mais ce n'est qu'en rapprochant ces causes, et en les mettant en présence l'une de l'autre, que leur puissance et leurs effets peuvent être bien jugés. C'est alors qu'on voit le physique créer le moral, le moral seconder ou réprimer l'action du physique; et suivant ce concours ou cette opposition, suivant l'analogie ou la contradiction des lois de la nature et des lois de l'homme, les peuples se ressembler ou différer; des habitants d'une même contrée ne point paraître des êtres d'une même espece; des habitants des régions les plus éloignées offrir un caractere de fraternité, sauf des disparités de forme, de cou-

Digitized by Google

leur, de langue; les descendants différer essentiellement de leurs ancêtres.

C'est ainsi que, par l'examen de l'action et de la récréation des causes, se découvre le germe des facultés et des affections du Tunkinois, pourquoi il a une grande sensibilité, pourquoi il est égaré dans ses opinions par tant d'erreurs, quoique son jugement soit sain; pourquoi il a du penchant à l'inaction de l'esprit et du corps; pourquoi quelquefois ses actions sont en contradiction avec ses dispositions; en un mot, les ressorts secrets de son caractere sont à découvert.

L'inaction du corps est favorable à l'action de l'esprit. Mais la distention de l'organisation, influant sur l'intelligence, la tient dans une stagnation peu compatible avec les efforts nécessaires pour électriser la pensée et la rendre productive.

Un autre obstacle au progrès des sciences chez cette nation, malgré les grands encouragements qui leur ont été donnés, est le long apprentissage qu'exigent la lecture et l'écriture, et qui consomme à l'étude des signes représentatifs, des idées, le temps qui devrait être donné à la vérification et au développement de ces idées; enfin l'idolâtrie et le despotisme enchaînent, stérilisent et falsifient l'opinion.

En même temps que ces institutions cimentent l'ignorance, l'ignorance consolide ces institutions qui sont d'un même genre; l'idolâtrie étant un despotisme religieux, et le despotisme une idolâtrie politique; dans l'un on méconnaît l'essence de la divinité, dans l'autre on méconnaît l'objet, et par conséquent les justes limites de l'autorité; et ces erreurs concomitantes se soutiennent réciproquement par l'analogie de la soumission qu'elles exigent.

Aperçu de l'Avenir.

Quoique la destinée des nations puisse être considérée comme écrite dans leur situation topographique, dans le climat sous l'empire duquel elles sont placées, dans leur constitution

Digitized by Google

et leur organisation politiques, dans leurs mœurs, leurs usages, leurs intérêts, leurs moyens, leurs rapports avec des pays limitrophes. Quoique l'avenir y semble tracé en caracteres perceptibles pour des yeux pénétrants ; quoiqu'il existe des causes essentiellement productives des événements ; la mobilité de plusieurs de ces causes, les modifications dont elles sont susceptibles, l'influence des faits minutieux sur des faits importants, et une multitude de chances incalculables font que, dès qu'on veut passer de la vérification du sort actuel d'une nation, à l'appréciation de son sort futur, un horizon si vaste se découvre, que le regard s'y perd ; et il faut reconnaître que la prévision politique n'appartient à l'homme qu'avec une telle imperfection, qu'elle a souvent été l'écueil des philosophes et des hommes d'état*.

---

* Au commencement du 18eme siecle, de grands politiques menaçaient l'Europe que ce siecle ne se passerait pas sans que le Turc ne l'eût envahie. Le roi de Prusse, Frédéric le grand, a, dans l'histoire de la guerre de sept ans, annoncé que désormais les guerres européennes seraient d'une plus courte durée, parce qu'elles se font avec des armées si nombreuses, que la difficulté de les recruter, de les approvisionner, de les solder, doit, après quelques campagnes, forcer à la paix. Après cette même guerre, le duc de Choiseuil, qui l'avait dirigée pour la France, a prédit, dans un mémoire imprimé, que, dans le siecle prochain, les guerres seraient plus rares, parce que les plus importantes se font pour le commerce, et sont soldées par le commerce, et qu'on commence à s'apercevoir que la guerre même heureuse, est nuisible au commerce. A la paix de 1783, les Etats-Unis d'Amérique ayant obtenu l'indépendance, les Anglais les plus éclairés assuraient que la Grande Bretagne allait éprouver un grand déchet dans son commerce ; et ce commerce est prodigieusement augmenté, même avec les pays dont elle a perdu la souveraineté. Lorsqu'à la paix de 1748, la maison de France régnait sur une grande partie de l'Europe, quel politique aurait prévu que,

Digitized by Google

Leurs prophéties sont bien plus hasardées et plus fautives encore, quand elles ont pour objet un état monarchique dont le sort dépend de l'existence, des qualités, des idées, des affections d'un seul homme, en sorte que les moindres accidents peuvent produire les plus grands changements*. Il est cependant possible d'apprécier la probabilité des événements, d'après leur série naturelle et ordinaire, sauf les interversions accidentelles ; et à quoi servirait la notion du passé, si elle ne conduisait à entrevoir l'avenir ! C'est dans cet esprit, et avec cette réserve, que nous allons traverser l'avenir probable du Tunkin.

Que si, sans nous arrêter à la sphere étroite d'un avenir prochain, nous embrassons, par la pensée, un vaste espace de temps, où les années ne paraissent que comme des jours, et les siecles que comme des années ; ces spéculations donnent, par leur grande dimension, des résultats plus certains ; car les impulsions qui tiennent à la nature des choses, quoiqu'elles puissent être suspendues temporairement par des faits accidentels plus ou moins puissants et plus ou moins durables, produisent enfin par la constance de leur action les effets qui leur appartiennent essentiellement. Le sort du Tunkin, ainsi vu, doit faire concevoir les plus grandes espérances, non-seulement comme nous l'avons observé, par sa participation au sort gé-

---

dans l'espace de soixante années, tous ses trônes seraient renversés, et que les princes qui en étaient en possession, et ceux qui y étaient appelés, auraient peine à trouver un asile sur le continent de l'Europe.

* Nul prince destiné au trône n'a dû faire concevoir de lui de plus grandes espérances que le Dauphin, fils de Louis XV, jugé d'après ce qu'il a été dans ses dernieres années. Ce prince avait une dartre sur la levre : il y appliqua une pommade qui fit rentrer l'humeur dans le sang. Sans cette pommade, point de révolution en France, et un autre ordre de destinées pour l'Europe.

Digitized by Google

néral de l'espece humaine, dont tout annonce l'amélioration future, non-seulement par des particularités endémiques, non-seulement par des circonstances favorables qui se présentent, mais même par presque toutes les chances des événements qu'on peut prévoir, même par les événements qui peuvent paraître le plus à craindre ; car quand on supposerait que les Européens, dont la force maritime et guerriere augmente sans cesse, parviendraient à s'emparer de la presqu'île de l'Inde au-delà du Gange ; comme ils se sont emparés d'une grande partie de l'autre presqu'île et de l'Indostan ; cette conquête, qui serait probablement marquée par une grande effusion de sang et par de grandes calamités, formerait, après que la domination européenne serait établie, un changement dont le peuple subjugué aurait à se féliciter ; car c'est un avantage de vivre sous un gouvernement assez éclairé, pour savoir que son intérêt est lié avec l'intérêt de ses sujets, et que même, sans consulter la moralité, il doit assurer les propriétés, protéger et faire fleurir l'industrie, préserver des vexations si communes en Asie. On en voit un grand exemple dans la partie de l'Inde soumise aujourd'hui aux Européens ; l'espece humaine y jouit d'un meilleur sort que dans les pays où les indigenes sont restés sous la domination de leurs souverains originaires ; et dans l'Indostan, malgré l'amour de la patrie et les préjugés, il s'opere émigration pour les pays soumis à la domination britannique, et il n'y a point d'émigration dans un sens contraire. Ainsi dans presque toutes les suppositions, même celles de convulsions qu'il est impossible de prévoir et d'apprécier, tout nous permet d'espérer pour le Tunkin un ordre de choses avantageux, et c'est une satisfaction pour nous de pouvoir terminer nos observations par cette perspective consolante.

Digitized by Google

OUVRAGES NOUVEAUX.

Journal Historique de tous les corps qui composaient l'armée française au 1er Septembre 1790, et de tous ceux qui ont été réformés ou incorporés depuis l'avénement de Louis XV, par M. de Fortia de Piles, auteur du Voyage de deux Français au Nord de l'Europe, et autres ouvrages. 2 vol. in-8vo de plus de 500 pages chacun.

Le Fils d'Asmodée, suivi de *Il y a des choses plus extraordinaires,* ou *Lettres de la Marquise de Cezannes* à la Comtesse de Mirville, par Mad. Elisa d'Entragues. 3 vol. in-12.

Description de Rome ancienne, d'après Ligarius, Donati, Nardini, Adler, et des voyageurs modernes, avec un plan de Rome ancienne, et une gravure coloriée. 1 vol. in-8vo.

Choix des plus célebres Maisons de plaisance de Rome et de ses environs, par Percier et Fontaine.

Le septieme cahier de cette collection vient de paraître : il contient les plans, vues et restaurations des Villa Madama, Sacchetti et Altieri. Cette livraison, l'une des plus variées et des plus intéressantes, est aussi plus considérable que les autres : les vignettes gravées avec un soin tout particulier et une rare intelligence, par MM. Lacour fils, et Devilliers l'aîné, sont composées de fragments antiques, choisis et groupés avec le goût et la grâce qui caractérisent les ouvrages de MM. Percier et Fontaine. Ces artistes ont donné une restauration de la Villa Sacchetti dont les ruines sont très-pittoresques, mais qui ne leur ont offert que peu de moyens pour reconnaître le plan original ; ils n'ont

Digitized by Google

pu même trouver aucune autorité écrite propre à les guider dans cette recherche : le plan de restauration et d'achevement de cette Villa leur appartient donc presque en entier, et il offre une vraie création qui se distingue par la beauté de la description générale, et surtout par l'agréable distribution des bâtiments, des jardins et des eaux sur un terrein inégal.

L'ouvrage entier est composé de douze cahiers, de chacun six estampes, avec un texte explicatif, vignettes, etc. Il comprend les plans, mesures, les vues les plus remarquables et les principaux détails des maisons de plaisance de l'état romain.

Oeuvres complettes de P. Lebrun, de l'institut national, avec des notices historiques sur sa vie et ses ouvrages, par Ginguené, 4 vol. in-8vo.

Théodore et Mathilde, roman nouveau, par l'auteur d'Adele de Sénanges (Mad. la comtesse de Flahaut, maintenant Mad. de Souza) 3 vol. in-12.

Ce roman est sous presse, et sera publié la semaine prochaine, par Deconchy, libraire, No. 100, New Bond street.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XVI.

" Son empire est détruit, si l'homme est reconnu."

POLICE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE.

Rapport à S. Exc. Mgr. le Duc de Rovigo.

Monseigneur !

Conformément aux ordres que j'ai reçus de V. Exc. par rapport à des affiches incendiaires qui, depuis quelques semaines, ont été placardées sur les murs de Paris, j'ai inspecté lesdits murs et j'ai trouvé des choses horribles contre l'Empereur et le gouvernement, qui font frissonner. Les unes étaient écrites en rouge et d'autres étaient imprimées. Je vais rendre compte successivement de celles que j'ai recueillies et des circonstances qui ont accompagné mes découvertes. Et d'abord, je me suis porté au Palais Royal à sept heures du matin, que j'ai exploré avec le plus grand soin, examinant tous les pilliers sur toutes les faces, lesquelles portaient en plusieurs endroits : *J'aime les oranges mais sans l'écorce (sans les Corses); point d'étranger pour maître! vive l'ancienne France! Point de parvenus couronnés.* Tous ces blasphêmes me parurent écrits de la même main, et comme il y avait dans ce moment là peu de passants, je dépêchai un des barbouilleurs attachés à l'inspection pour effacer les placards.

Digitized by Google

En même temps je me tins à l'écart pour flairer ceux qui pouvaient en être les auteurs. Je vis arriver un enfant de dix à douze ans, marchant en apparence avec des crosses, et comme il n'était pas accompagné, je commençai à soupçonner quelque chose et je me mis sur sa piste. Arrivé à l'angle occidental je le vis se retirer dans un coin obscur, et dans un clin d'œil joindre ses crosses dont il fit une échelle par un méchanisme ingénieux. Il l'appliqua contre un des pilliers, et avec une rapidité inouïe il écrivit en très-grosses lettres une des imprécations mentionnées plus haut. Je le saisis, ainsi que cela est détaillé dans mon procès-verbal, et je trouvai sur lui deux boëtes de fer blanc, l'une remplie d'un liquide rouge, et l'autre de colle pour afficher des placards ; les dites boëtes étaient perforées de deux trous pour admettre les pinceaux qui servaient d'instruments pour toutes ces horreurs. Outre cela, je trouvai autour du corps du jeune quidam, entre la chair et la chemise, plusieurs affiches imprimées, ayant pour titre en gros caracteres : RÉJOUISSEZ-VOUS, PARISIENS; desquelles affiches séditieuses j'ai joint un exemplaire pour l'instruction de V. Ex.; et, comme ledit Quidam ne répondait à aucune question contrefaisant, comme si il était sourd et muet, je le menai en l'hôtel de V. Ex. dans la chambre des aveux, pour le faire déboutonner, mais comme je n'obtins que des larmes et quelques grincements de dents, ce qui n'était pas assez, j'approchai la plante de ses pieds d'un feu très-ardent qu'on tient toujours allumé à cet effet, et après avoir observé les gradations d'usage, je rendis la douleur si forte que le sourd et muet prétendu commença à chanter la game, et déclara : " Qu'un homme habillé en militaire qu'il ne connaît pas mais qu'il reconnaîtrait fort bien si ledit militaire lui était confronté, l'avait un jour pris à l'écart, comme il se promenait avec les autres enfants de la Charité dont

Digitized by Google

le dit jeune Quidam faisait partie, et lui ayant mis une piece de quinze décimes dans la main, lui dit de le suivre, ce qu'il fit ; et depuis il l'a tenu à l'écart dans une maison située entre deux jardins, l'exerçant continuellement à écrire diverses sentences, ainsi qu'à afficher des placards.—Qu'après avoir été traité de la meilleure chere et avec la plus grande bonté, il fut un soir conduit par ledit militaire près de la galerie du Muséum, et là exécuta divers placards et affiches de maniere à mériter les applaudissements de celui qui l'avait formé à ce genre d'exercice. Ici s'arrêtent les renseignements que j'ai pu obtenir, quoique j'aie employé tous les moyens d'usage pour voir si ce jeune Quidam n'avait plus rien dans le ventre ; attendant les ordres de Votre Excellence pour procéder plus rigoureusement si Votre Excellence le décide dans sa sagesse.

RÉJOUISSEZ-VOUS, PARISIENS,

" Oui, réjouis toi, multitude imprévoyante, sans honneur et sans courage—enivre-toi de ce vin qui coule à grands flots—contemple d'un œil stupide ces torrents de lumiere qui t'éblouissent de toutes parts ; foule d'un pied gai et léger ces gazons où t'appelle une musique voluptueuse—remplis ces salles où les premiers acteurs de la France te préparent des jouissances gratuites—prête-toi aux vues du despotisme en célébrant les orgies de la servitude !

" Ce vin qui abrutit ta raison, qui égare tes esprits, c'est du sang, c'est le sang des fils de la France, des enfants de la patrie, ce sont les larmes des familles auxquelles des mains ennemies, impitoyables, enlevent sans relâche des êtres, objets de leur amour et de leur espoir ; c'est du sang et des larmes te dis-je, que le tyran te donne pour t'abreuver.

Ces feux qui éclatent dans les airs et dont brillent les palais ou plutôt les antres du despotisme,

Digitized by Google

ces feux dont tu admires les effets éblouissants, brûleront un jour tes demeures, dévoreront tes cadavres ; ils sont l'image terrible des ravages que dans d'autres contrées le tyran qui te flatte et qui t'amuse, en attendant qu'il te déchire, a répandus, avec une furie qui, un jour, provoquera contre lui et contre toi la vengeance des nations.

" Hélas ! tandis qu'il fait illuminer ses palais, on réduit en cendres, ailleurs, par ses ordres sanguinaires, la chaumiere du pauvre ; on couvre de ruines fumantes un pays qui n'a pas voulu accepter son horrible et dégradante tyrannie.

" Ce sol paré de fleurs et de verdure où tout t'invite au plaisir et sur lequel se dispersent tes groupes joyeux, ce sol sera un jour, et bientôt peut-être, inondé de sang par lui, souillé par ses fureurs et désolé par ses exécutions. Quand il aura dévoré toutes les proies qu'il est allé chercher à l'extérieur, avec cette soif de sang qui desseche sans cesse les entrailles du tigre ; quand les victimes étrangeres manqueront à sa rage ou y échapperont, c'est sur toi qu'il exercera son féroce instinct ; c'est sur les nouveaux-nés, les meres et les vierges de la France qu'il se précipitera à la tête de ses bandes effrénées.

" Réjouis-toi maintenant, car alors sera venu le moment où la pitié s'enveloppera dans l'ombre pour cacher des larmes dont s'indignerait la tyrannie, où le désespoir cherchera la profondeur des bois pour troubler leur silence de ses rugissements solitaires, où la vertu n'aura d'autre perspective que l'échafaud et d'autre asyle que la tombe.

" Tu l'as déjà vue en partie cette époque formidable, mais tu n'en as vu qu'une esquisse imparfaite ; c'est lui, c'est le tyran qui doit completter la punition des lâches et des parjures.

" Et vois s'il n'a pas déjà sacrifié plus de victimes que dans leurs affreux égarements les tyrans révolutionnaires n'en immolerent. Le système de ses

Digitized by Google

assassinats est assujetti à un calcul toujours croissant, à une marche constamment progressive. Il enveloppe des générations entieres, il frappe sans distinction, il agit sans relâche, et comme l'a dit Fontanes, dans un moment où il cédait au cri de sa conscience, *il moissonne les générations dans leur fleur*. Le tyran te donne des fêtes pour célébrer ses victoires, son mariage, la naissance d'un fils ; mais à quoi servent ses victoires, si elles ne lui donnent que de nouveaux prétextes pour immoler des Français ? Qu'espères-tu de son mariage, si loin de le rendre l'ami des têtes couronnées dont il le rapproche ou de la famille souveraine à laquelle il l'associe, il n'a fait qu'ajouter à sa haine contre tous les souverains et que confirmer ses projets hostiles contre l'Autriche ? Que peux-tu attendre de la naissance de ce fruit du concubinage et de l'adultere qu'il appelle le Roi de Rome? N'a-t-il pas fait précéder cet événement d'un attentat qui prouve qu'il méprise, qu'il foule aux pieds tout ce qui est sacré parmi les hommes? N'a-t-il pas dépouillé le Pape pour asseoir un bâtard au capitole ? N'a-t-il pas envahi les propriétés du St. Siége pour former un appanage à ce rejetton dont il a salué la venue d'une maniere si éclatante ? Ses victoires ne lui inspirent donc que plus d'ardeur pour de nouvelles guerres ; son mariage n'est donc qu'un moyen pour de nouvelles catastrophes ; la naissance de son fils n'est qu'un signal pour de nouvelles usurpations ; et toutes les fêtes par lesquelles il annonce ces événements heureux pour lui, ne sont que le prélude de nouvelles hécatombes.....

(Signé) *Un Français ennemi des tyrans et du Corse.*

Pour copie conforme à l'imprimé, saisi sur le jeune Quidam qui contrefaisait le boiteux.

(Signé) COTERET, Inspecteur de police du sixieme arrondissement.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XVII.

" Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

Séance du Conseil d'Etat, du 26 Janvier 1811.*

L'Empereur entre brusquement dans la salle, il jette sur tous les conseillers présents des regards farouches, il ouvre ou plutôt déchire les dépêches qu'il trouve sur sa table, à laquelle il fait des entailles en grinçant des dents d'une maniere hideuse; il tombe ensuite dans une rêverie profonde, pendant laquelle il prononce involontairement les mots de Sac . . . . . prêtraille, f . . . . calotins, infernale canaille, hypocrites, bigots . . . . Et comme ce dernier mot est prononcé plus haut que les autres, Bigot Préameneu qui est présent s'écrie : " Sire, Bigot est au conseil, que voulez-vous de Bigot ? . . . ." Napoléon répond : " Eh quoi! ai-je nommé Bigot, qu'il aille se faire . . . . avec les autres." Puis se ravisant, il dit d'un ton assez doux : " Bigot, je vous

* Nous garantissons l'authenticité de cette scene qui est fidélement rapportée à l'exception de la date et de quelques accessoires.

Digitized by Google

fais ministre des cultes." " Sire ! Portalis occupe cette place, Votre Majesté ne peut l'avoir oublié—" " Portalis est un imbécille, si toutefois il n'est pas un traître ; et comme je ne veux à mon service ni traîtres ni imbécilles, je le chasse. Qu'on aille chercher Portalis. Vous, Rovigo, allez visiter ses papiers."

Rovigo part avec un empressement qui fait sourire son maître ; Portalis qui ignore qu'on l'a mandé entre dans la salle presqu'au même instant, fait un profond salut à Buonaparté, et allait prendre place lorsque celui-ci lui dit d'une voix sombre: " Arrêtez, Portalis, restez où vous êtes." Il le fixe ensuite pendant plusieurs minutes comme s'il voulait scruter sa derniere pensée. Portalis que ces regards effrayent et confondent, baisse les yeux, pâlit, et se sentant prêt à défaillir, s'appuie sur le dos d'une chaise. " Ne vous appuyez pas, lui dit Napoléon, restez debout, vous devriez être à genoux ; c'est la posture qui vous convient."—" Sire,"—" Point de Sire, je vous défends de parler."—On entend dans le conseil qui est très-nombreux ce jour-là un murmure confus. Buonaparté se leve et mettant le poing sur la hanche, il s'écrie : " Je crois que vous murmurez, canailles !"

Le silence le plus profond regne partout et l'expression de l'inquiétude et de la terreur est sur tous les visages. Chacun baisse les yeux dans la crainte d'échanger avec son voisin un regard qui serait mal interprété par l'Empereur.

Après une pause d'un quart d'heure, pendant laquelle celui-ci a parlé très-bas à Locré qui prend de temps en temps des notes sur son genou, il se leve et descendant de son estrade, il s'assied sur un fauteuil en face de Portalis qu'il interroge de la maniere suivante : " Savez-vous ce qui s'est passé avant-hier dans l'église de Notre-Dame ?"—" Sire !"—" Ne balbutiez pas, répondez sans détour, il y

Digitized by Google

va de votre tête,"—" Sire je le sais"—S.... D.... vous le saviez et vous ne m'en avez pas instruit sur-le-champ. Vous souvenez-vous de votre serment, qui est que vous me dévoilerez tout ce qui pourra se tramer contre moi et contre l'état? Vous souvenez-vous de mes ordres qui sont que les hommes que j'employe près de moi doivent à tous les instants du jour et de la nuit m'instruire des faits qui m'intéressent et qui viennent à leur connaissance."—" Sire! je me rappelle mes serments et je connais mes devoirs."*—" Vos serments, vous les avez trahis; vos devoirs, vous les avez oubliés. Comment osez-vous garder le silence, quand on m'avilit publiquement; quand on prononce dans la chaire le nom de votre Empereur, de votre maître, avec des imprécations infâmes; comment n'êtes vous pas saisi d'indignation, comment n'accourez-vous pas pour invoquer ma vengeance contre le scélérat qui a eu la coupable audace de prononcer l'excommunication contre moi! Lâche, traître, misérable, vil avorton politique; vous que je n'ai conservé que par un certain respect pour la mémoire de votre pere; idiot, fanatique, mauvaise commere, qui me faites des homélies au lieu de rapports, qui cajolez les prêtres au lieu de les surveiller! Est-ce ainsi que vous faites la police des cultes? Quoi! un écervelé s'avise de monter en chaire et de lire une excommunication foudroyée contre moi par un vieillard imbécille et impuissant, et vous gardez le silence! Et vous ne jettez pas au fonds d'un cachot, les pieds, les poings liés, le forcené qui a eu cette audace sans exemple! dites, dites, est-il vrai que l'acte d'excommunication de l'évêque de Rome contre moi a été lu avec assu-

---

* Nous supprimons les jurements et les blasphêmes qui dans cette séance ont échappé à Buonaparté plus fréquemment que de coutume.

Digitized by Google

rance, d'une maniere distincte et précise, devant une audience nombreuse qui a gardé le plus profond silence ? Est-il vrai que cette exécrable rapsodie a été lue en pleine église par un membre du chapitre métropolitain, un vicaire-général ?"—" Sire, cela est vrai"—" Qu'avez-vous fait en conséquence ?" " Rien, Sire ; j'ai cru qu'en sévissant ouvertement contre un homme qui a cru, dans cette occasion, remplir un devoir sacré ; ce serait l'environner de l'intérêt qui s'attache ordinairement à un martyr, et j'ai pensé devoir ensevelir dans l'oubli ...." " Dans l'oubli, dis-tu, dans l'oubli ! ah ! tu verras si cela sera enseveli dans l'oubli. Dans l'oubli, en vérité, c'est par trop d'audace. Dis, traître, dis-moi, si rien de ce qui blesse la vénération, l'obéissance qui sont dues à ton empereur doit être enseveli dans l'oubli ; si, au contraire, il ne doit pas être puni de la maniere la plus éclatante et la plus formidable ? Sais-tu comme je l'ai enseveli dans l'oubli ? J'ai fait saisir le scélérat ce matin, comme il allait à l'autel, et tout revêtu de ses habits je l'ai fait conduire dans une voiture ouverte à Bicêtre, où il est parmi les fous. Quant à toi, disparais de ma présence, et va attendre mes ordres à Rochefort, où je te mets en surveillance." Portalis verse des larmes, il veut parler ; les sanglots l'en empêchent ; Buonaparté jette sur lui un regard du plus profond mépris et dit : " Qu'on chasse cette femmelette." Portalis est enlevé par les huissiers qui sont entrés sur un signal qu'a fait l'Empereur. Pelet de la Lozere demande à parler. " Sur quoi ? lui dit Buonaparté, d'un ton sévere."—" Sire, j'ose croire que Portalis".... —Quoi ? Que croyez-vous ? Oseriez-vous l'excuser, quelqu'un oserait-il l'excuser dans cette enceinte ? Pelet, retirez-vous, et attendez mes ordres pour reparaître au conseil."

La séance est levée presqu'au même instant, et Buonaparté se retire sans nommer aucun conseiller d'état pour l'accompagner.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XVIII.

" Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

Ordre Secret de Son Exc. Monseigneur le Duc de Rovigo, *aux quatre Inspecteurs-Généraux de la Police de l'Empire.*

L'Empereur se rendant après-demain pour assister à la fête que lui donne sa bonne ville de Paris, vous êtes plus particulierement réquis que jamais de prendre toutes les précautions préliminaires qui doivent garantir la sûreté de la personne de Sa Majesté durant sa marche à travers les rues pendant le temps qu'elle demeurera dans les salles de l'Hôtel-de-Ville.

Vous ferez explorer, dès que cet ordre vous sera parvenu, tous les endroits par lesquels doit passer le cortége. Vous vous assurerez que, dans les maisons qui bordent les quais, il n'y ait point de mouvement extraordinaire que vous ne puissiez expliquer, point d'allées, de venues, autres que celles qui ont lieu communément. Vous placerez autant que possible dans chacune de ces maisons qui ont des balcons, ou des fenêtres au premier étage percées très-bas, un de vos agents surveillants stationnaires

Digitized by Google

qui examinera les gestes, scrutera les regards de ceux des spectateurs qui montreront le plus d'empressement pour voir l'Empereur. Si lesdits agents surveillants voient quelques personnes suspectes ou autour d'eux ou sous les fenêtres des maisons où ils seront placés, ils avertiront sur-le champ les autres agents répandus sur le passage de l'Empereur en faisant flotter dans l'air le mouchoir blanc, liséré de noir, qui est le signal du *péril*. S'ils ne remarquent rien, ils se contenteront de déployer de temps en temps le mouchoir blanc, signal de la *sécurité*. Aussitôt qu'un des agents ambulants aura vu le signal du péril, il se portera au lieu d'où il est parti; et après avoir interprêté les signes de l'agent stationnaire, il levera son chapeau dans les airs, ce qui est le signal du *secours*. C'est autour de la voiture de l'Empereur que doit s'exercer surtout la plus exacte et la plus active surveillance ; chaque agent de *Cortége*, placé par échelons sur la route, s'y réunit à mesure que la voiture passe à sa hauteur, et tout en ne perdant pas de vue l'objet de sa continuelle attention, il doit animer du geste et de la voix les spectateurs indifférents ou distraits, et crier vive l'Empereur autant que lui permettra la force de ses poulmons; s'il remarque dans certains individus de l'opiniâtreté à garder le silence, il doit, sur-le-champ, faire le signal d'*examen* en dirigeant son bras gauche vers l'individu à scrutiner et mettant son chapeau sur sa poitrine, ce qui est pour les agents de *haye* un ordre de l'entourer et de ne le pas perdre de vue qu'ils n'aient connu l'état, la demeure et les opinions de ladite personne. Lorsque le cortége aura passé les agents stationnaires dans les maisons, les agents ambulants sur les places feront parler, autant que possible, les personnes avec lesquelles ils se trouveront. Ils les entretiendront de la bonne mine de l'Empereur, de son air de santé, de l'espoir qu'il

Digitized by Google

vivra long-temps ; ils parleront des malheurs qui affligeraient la France si elle venait à le perdre, de l'avenir heureux et paisible que promet aux Français la naissance du Roi de Rome, etc., etc., etc. Après la cérémonie, et lorsque leurs services ne seront plus nécessaires, tous les agents feront leur rapport sur ce qu'ils auront observé, en ayant soin de mettre sur chacun de ces rapports qui pourrait contenir quelque renseignement d'une nature alarmante, un croix allongée qui est le signal de *découverte*.

Service Intérieur de l'Hôtel de Ville.

Les agents de cortége auront soin d'entourer la voiture à quelque distance lorsque S. M. en descendra, et ensuite conjointement avec les gardes d'assurer entierement les derrieres de l'Empereur lorsqu'il passera du perron à l'escalier de l'Hôtel-de-Ville. Les agents surveillants de l'intérieur ne quitteront plus des yeux la personne de l'Empereur dès qu'il sera entré dans les salles ; ils auront soin de placer les dames de la cour, les femmes des militaires, des maires et des préfets en front de la ligne que l'Empereur doit parcourir. Ils se tiendront toujours de maniere à être vus de Sa Majesté lorsqu'elle parcourra les appartements, et auront soin lorsqu'ils n'auront rien remarqué qui doivent l'alarmer, de placer leur main droite sur le cœur ce qui est le signal de *dévouement*.

(Signé) Duc de Rovigo.

(Contresigné) Desmarets.

Digitized by Google

SUITE DES PIECES

Relatives a la Nouvelle Constitution Monarchique d'Hayti.

*Edit du Rai, qui érige un Siége Archiépiscopal dans la Capitale d'*Hayti,*. et des Siéges Episcopaux dans diverses Villes du Royaume.*

Henry, par la grâce de Dieu et la Loi constitutionnelle de l'Etat, Roi d'Hayti, à tous présents et à venir, salut.

Voulant faire jouir les fideles Haytiens de tous les avantages de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, et donner à l'Eglise de notre Royaume une splendeur capable de lui attirer la vénération et le respect, et conserver le Culte dans toute sa pureté ; voulant aussi procurer à nos fideles Sujets une perpétuelle administration des Sacrements de la sainte Eglise ; Nous avons résolu d'ériger un Siége Archiépiscopal dans la Capitale, et des Siéges Episcopaux dans les principales Villes du Royaume, et d'y établir des Prélats capables de maintenir la discipline Ecclésiastique et travailler à la propagation de la Foi. A ces causes, nous avons créé et érigé par ces présentes, créons et érigeons le Siége Archiépiscopal et les Siéges Episcopaux qui sont ci-après désignés :

Art. Ier. Il sera érigé un Evêché dans chacune des trois villes secondaires du Royaume, savoir : les Gonaïves, le Port-au-Prince et les Cayes. Chaque Evêché aura un Chapitre, et un Séminaire, et aussitôt leur établissement, nous assignerons un revenu fixe à chacun desdits Evêchés.

II. Le Siége Episcopal de notre bonne ville du Cap-Henry est érigé en Archevêché, dont les autres Siéges Episcopaux du Royaume relevent et seront suffragants.

Digitized by Google

III. Nous assignerons incessamment des Palais et des revenus à l'Archevêché du Cap-Henry, et les domaines sur lesquels lesdits revenus seront assis.

IV. Voulons que l'Archevêque du Cap-Henry prenne le titre d'*Archevêque d'Hayti* et de *Grand Aumônier du Roi.*

V. Aussitôt sa nomination, Sa Majesté sollicitera, du Souverain Pontife, les bulles nécessaires de ses hautes fonctions, et des autres Prélats qui seront appelés à remplir les fonctions d'Evêques dans les Siéges érigés par l'article Ier des présentes.

VI. Faisons défense à tout Prêtre étranger d'exercer aucune fonction Ecclésiastique, ni même de célébrer la Messe dans aucune Paroisse du Royaume, avant de s'être présenté à l'Archevêque, et en avoir obtenu de lui une permission par écrit.

VII. En cas que lesdits Prêtres soient jugés par l'Archevêque en état d'être employés dans le Royaume, il nous en fera la présentation, afin d'obtenir notre bon plaisir avant de les mettre en fonctions.

Mandons et ordonnons que les présentes, revêtues de notre sceau, soient adressées à toutes les Cours, Tribunaux et Autorités administratives, pour qu'ils transcrivent dans leurs régistres, les observent et les fassent observer dans tout le Royaume ; et le Ministre de la Justice est chargé de la promulgation du présent.

Donné en notre palais du Cap-Henry, le 7 Avril 1811, l'an huit de l'indépendance.

(Signé) HENRY.

Par le Roi,

Le Ministre Secrétaire d'Etat,

Duc DE MORIN.

Digitized by Google

*Edit du Roi, qui crée une Noblesse héréditaire dans le Royaume d'*Hayti, *avec des Titres et des Apanages pour Récompense des Services rendus à l'Etat.*

Henry, par la grâce de Dieu et la Loi constitutionnelle de l'Etat, Roi d'Hayti, à tous présents et à venir, salut.

Les services rendus à l'Etat par les Généraux et les autres Officiers de nos armées de terre et de mer, de même que la fidélité et le zele qu'ont mis certains Administrateurs de nos finances dans l'exercice de leurs fonctions, sollicitent de notre justice des distinctions et des récompenses qui puissent leur assurer la considération publique, transmettre à leurs descendants les marques des services rendus par leurs peres, et exciter parmi eux de justes sujets d'émulation ; Nous avons résolu de créer une Noblesse héréditaire dans notre Royaume, sous la désignation et les titres qui suivent :

Art. 1er. Les dénominations sous lesquelles ceux de nos fideles Sujets à qui nous délivrerons des lettres patentes de Noblesse seront connus, sont celles de Princes, Ducs, Comtes, Barons et Chevaliers.

2. Les Princes et les Ducs seront choisis parmi les Lieutenants-Généraux de nos Armées et Vice-Amiraux de nos Escadres, les Comtes parmi les Maréchaux de Camp et Coutre-Amiraux, les Barons parmi les Brigadiers de nos Armées, Colonels de nos Régiments et Capitaines de nos vaisseaux, et finalement les Chevaliers parmi les Lieutenants-Colonels de nos Régiments et les Capitaines de nos Frégates.

Pour les Fonctionnaires civils à qui notre intention est d'accorder des lettres patentes de Noblesse, nous suivrons l'assimilation de leurs grades à ceux des Officiers de nos troupes de terre et de mer pour les dignités auxquelles nous les éleverons.

3. Nous ordonnerons incessamment l'expédition des lettres

Digitized by Google

patentes et titres de Noblesse aux Titulaires que nous choisirons parmi les Officiers dont il est ci-dessus fait mention, lesquelles seront signés de Nous, et délivrées par notre Secrétaire d'Etat, après avoir été scellées de nos sceaux et enrégistrées aux greffes de nos Conseils.

4. La principale terre parmi celles données aux Officiers Généraux pour leurs appointements, sera érigée en fief, savoir : en Principauté pour les Princes, en Duchés pour les Ducs, et en Comtés pour les Comtes. Nous ferons incessamment connaître aux Titulaires qui seront nommés, les titres qu'ils devront porter et les armoiries qui les distingueront.

5. Voulons que les lettres patentes et titres de Noblesse que nous conférons soient héréditaires dans les familles auxquelles nous les aurons délivrés, et que les titres et dignités soient reversibles aux seuls enfants mâles et légitimes en ligne directe, selon l'ordre de la succession.

6. Les domaines dont la jouissance a été accordée aux Lieutenants Généraux et Maréchaux de Camp, par la Loi du 1er Mars 1807, ou ceux par nous concédés aux dignitaires depuis notre avénement au Trône, leur seront accordés à titre de propriété héréditaire pour eux et leurs descendants légitimes jusqu'à extinction de leur race.

7. Il sera aussi concédé des propriétés semblables aux Princes, Ducs et Comtes qui ne seront pas pourvus d'habitations au moment de leur nomination, selon le grade de l'emploi qu'ils rempliront, indépendamment de leur titre de Noblesse.

8. Les lettres patentes de la fondation des fiefs et de la dotation des autres biens affectés aux grands Dignitaires et à la Noblesse, leur seront délivrés à mesure que nous en aurons fait la désignation.

9. Les fiefs et autres domaines généralement concédés, comme les propriétés particulieres, sont sujets à l'imposition territoriale du quart.

10. Les fiefs, domaines et terres en dépendants, sur lesquels seront établis les titres de Dignitaires, sont inaliénables. Les fonds ni les revenus ne peuvent en être saisis pour quelque

Digitized by Google

cause que ce soit, et doivent être l'apanage des enfants mâles et légitimes par droit d'aînesse et de succession jusqu'à l'extinction des mâles dans la famille.

11. Voulons que les biens, autres que les fiefs mentionnés en l'article précédent, et par nous accordés, ou déjà concédés à titre de propriétés aux Dignitaires de notre Royaume, rentrent dans la classe de leurs autres possessions, et qu'il leur soit libre de les vendre, aliéner, concéder à qui bon leur semblera, ainsi qu'ils le jugeront à propos, sans crainte d'aucune revendication de notre part ni d'aucuns de nos successeurs.

12. Nous déclarons formellement que nous n'entendons exclure qui que ce soit de l'admission dans l'ordre de la Noblesse, chaque fois que d'importants services nous seront rendus, soit dans la carriere civile ou militaire, par ceux de nos Sujets qui se dévouent à notre Personne et à la défense de notre Royaume; que les vertus, les talents sont les seules distinctions qui valideront à nos yeux et à ceux de nos successeurs.

Mandons et ordonnons que les présentes, revêtues de notre sceau, soient adressées à toutes les Cours, Tribunaux et Autorités administratives, pour qu'ils les transcrivent dans leurs régistres, les observent et les fassent observer dans tout le Royaume; et le Ministre de la Justice en est chargé de la promulgation.

Donné en notre palais du Cap-Henry, le 5 Avril, 1811, l'an huit de l'indépendance.

(Signé) HENRY.

Par le Roi,

Le Ministre Secrétaire d'Etat,

Duc de Marin.

Digitized by Google

Edit du Roi, Portant Création de l'Ordre Royal et Militaire de Saint Henry.

Henry, par la grâce de Dieu et la Loi constitutionnelle de l'Etat, Roi d'Hayti, à tous présents et à venir, Salut.

Les Officiers de nos troupes de terre et de mer se sont signalés par tant d'actions considérables de valeur, et de courage, dans les victoires dont il a plu à la divine providence de bénir nos armes et la justice de la cause sacrée pour laquelle nous avons combattu ; que les récompenses ordinaires ne suffisant pas à notre affection et à la reconnaissance que nous avons de leurs services, nous avons cru devoir chercher de nouveaux moyens de récompenser leur zele et leur fidélité ; dans cette vue, nous nous sommes proposés d'établir un Ordre purement militaire, auquel, outre les marques d'honneur extérieures qui y seront attachées, assureront en faveur de ceux qui y seront admis des pensions, par une dotation que nous accorderons à cet ordre.

A ces causes, nous avons créé, institué et érigé, créons, instituons et érigeons par ces présentes, un ordre militaire, sous le nom de Saint Henry, et sous les formes, statuts, ordonnances et réglements qui suivent :

ARTICLE PREMIER.—Nous nous déclarons chef, souverain Grand Maître et Fondateur dudit Ordre. Notre volonté est que ladite Grand-Maîtrise soit unie et incorporée, comme de fait nous l'unissons et l'incorporons par ces présentes à notre Couronne, sans qu'elle en puisse jamais être séparée par nous, ni par les Rois nos successeurs, pour quelque cause et occasion que ce puisse être.

2. L'Ordre de Saint Henry sera composé de Nous et de nos successeurs, en qualité de Grands Maîtres, de notre cher et bien-aimé fils, de seize Grands Croix, de trente-deux Commandeurs, et du nombre de Chevaliers que nous jugerons à propos d'y admettre.

3. Voulons que tous ceux qui composeront ledit Ordre de Saint Henry, portent une Croix d'or, émaillée d'azur, à six

Digitized by Google

rayons doubles, sur laquelle il y aura d'un côté l'image de Saint Henry, avec ces mots autour: *Henry, fondateur*, 1811, et de l'autre une couronne de lauriers avec une étoile, et la devise: *Prix de la Valeur*, mais avec la différence, que les Grands Croix la porteront attachée à un ruban large, moiré, couleur noire, qu'ils mettront en écharpe, et auront encore une Croix, en broderie d'or sur l'habit, au côté gauche; les Commandeurs porteront la Croix sur un ruban moiré, rouge, en écharpe; mais sans que la Croix puisse être brodée sur l'habit, et quant aux simples Chevaliers, ils porteront la Croix attachée à la boutonniere de l'habit avec un petit ruban moiré de 18 lignes de largeur, aux couleurs d'Hayti.

4. Notre intention étant d'honorer, autant qu'il est en notre pouvoir, ledit Ordre, nous déclarons que Nous, notre cher et bien-aimé fils, le Prince royal, les Rois nos successeurs, les Princes héritiers présomptifs de la Couronne, porteront la Croix dudit Ordre de St. Henry.

5. Nous déclarons ledit Ordre compatible dans une même personne avec les autres Ordres que nous, ou nos successeurs pourrons fonder.

6. Les Grands Croix ne pourront être tirés que du nombre des Commandeurs; les Commandeurs que du nombre des Chevaliers; le tout, par choix, et ainsi que nous, ou nos successeurs le jugeront à propos, sans être obligés d'observer aucun ordre d'ancienneté.

7. Dans les cérémonies et assemblées de l'Ordre de Saint Henry, les Officiers ci-dessus nommés tiendront leur rang après nous, nos successeurs, les Princes royaux présomptifs héritiers de la Couronne, et les Princes de notre Sang; les Grands Croix, précéderont les Commandeurs, et les Commandeurs, les simples Chevaliers; ils garderont chacun dans leurs rangs, l'ordre dans lequel nous les aurons nommés.

8. Nul ne pourra être nommé Chevalier de Saint Henry, s'il ne fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine, et s'il n'a servi dans nos Armées de terre et de mer, au moins pendant huit ans, en qualité d'Officier.

Nous dérogeons cependant à cette disposition en faveu

Digitized by Google

de ceux des Officiers qui auront rendu d'éminents services au Royaume.

9. Les lettres ou provisions des Chevaliers de Saint Henry, ou celles de Commandeurs ou de Grands Croix, seront signées par nous, et par notre Ministre ayant le département de la guerre et de la marine, et scellées du sceau de l'Ordre, qui demeurera entre les mains de notre Secrétaire d'Etat. Les attestations, copie de brevets, commissions et autres pieces justificatives des qualités requises pour entrer dans ledit ordre, seront attachés aux provisions des Chevaliers.

10. Le Chevalier pourvu se présentera devant nous pour prêter le serment; il se mettra à genoux, jurera et promettra de nous être fidele, et de ne se départir jamais de l'obéissance qui nous est due, et à ceux qui commandent sous nos ordres; de garder, défendre et soutenir de tout son pouvoir notre autorité, nos droits et ceux de notre Couronne, envers et contre tous; de ne jamais quitter notre service, ni aller à celui d'aucune Puissance étrangere sans notre permission et agrément par écrit; de nous révéler tout ce qui viendra à sa connaissance, contre notre Personne et notre Royaume; de garder exactement les statuts et réglements dudit Ordre, et de s'y comporter en tout, comme un bon, sage, vertueux et vaillant Chevalier doit le faire; le tout selon la formule dont il sera fait lecture par le Ministre qui aura expédié leurs provisions.

11. Après que le Chevalier pourvu aura prêté serment en cette forme, nous lui donnerons l'accolade et la Croix, duquel serment et l'accolade il sera expédié et signé par le même Ministre un acte sur le repli des provisions.

12. Il y aura trois Officiers dudit Ordre de Saint Henry, savoir; un Trésorier, un Greffier et un Huissier, qui seront aussi par nous choisis, et pourvus aux honneurs, gages et fonctions ci-après spécifiés, et dont les provisions seront expédiées par notre Secrétaire d'Etat.

13. Les trois Officiers ci-dessus mentionnés doivent être choisis parmi les Chevaliers de Saint Henry.

14. Tous les Grands Croix, Commandeurs et Chevaliers de Saint Henry, qui ne seront point retenus par maladie, ab-

Digitized by Google

sance pour notre service ou autre légitime empêchement, seront tenus de se rendre, tous les ans, le jour et fête de Saint Henry, auprès de notre Personne royale, de nous accompagner à la messe qui sera célébrée le même jour dans la chapelle du palais où nous serons, et d'entendre dévotement la messe, pour demander à Dieu qu'il lui plaise de répandre ses saintes bénédictions sur Nous, sur notre Maison royale et sur notre Royaume.

15. L'après-dîné du même jour et fête de Saint Henry, il sera tenu une assemblée de l'Ordre dans un des appartements du palais où nous serons, que nous ferons préparer à cet effet, et seront tenus les Grands Croix, Commandeurs et Chevaliers qui auront assisté le matin à la messe, de se trouver à l'assemblée.

16. Nous assisterons en Personne, autant que nos autres occupations le permettront, à l'assemblée du jour et fête de Saint Henry, et aux autres assemblées que nous jugerons à propos de convoquer extraordinairement. Voulons que lorsque nous n'y serons pas présents, notre cher et bien-aimé fils le Prince royal, en son absence les Princes de notre Sang, que nous aurons faits Chevaliers dudit Ordre de Saint Henry, ou ceux de nos Ministres qui se trouveront dans le lieu de l'assemblée y président, selon leurs rangs, et à leur défaut les plus anciens Grands Croix, Commandeurs, ou Chevaliers de ceux qui s'y trouveraient.

17. Le Greffier de l'Ordre aura deux régistres, dans l'un desquels il enrégistrera les lettres et provisions qui auront été par nous accordées aux Grands Croix, Commandeurs et Chevaliers, et l'autre dans lequel il écrira tout ce qui se fera dans les assemblées et délibérations qui y seront prises, lesquels régistres, après qu'ils auront été remplis, seront déposés dans les archives de l'Ordre.

18. Le régistre des délibérations sera coté eparaphé à chaque page, et signé à la fin de chaque séance par celui qui y aura présidé, et par les Grands Croix, Commandeurs et Chevaliers nommés pour la conduite des affaires de l'Ordre, qui y auront assisté.

Digitized by Google

19. Nous avons doté et dotons ledit Ordre de Saint Henry, de trois cents mille livres de rente par année, en biens ou revenus que nous destinerons à cet effet. Nous ferons remettre tous les ans, sur le fonds qui sera par nous destiné, pareille somme de 300,000 livres entre les mains du Trésorier de l'Ordre, pour être par lui payée suivant l'état qui sera par nous arrêté au commencement de chaque année, lequel sera signé par le Ministre ayant le département de la guerre et de la marine, et notre Secrétaire d'Etat, savoir : 56,000 livres aux seize Grands Croix, à raison de 3,500 livres chacun ; 80,000 livres à trente-deux Commandeurs, à raison de 2,500 livres chaque, et 150,000 livres à deux cents cinquante Chevaliers, à raison de 600 livres chacun ; 2,500 livres au Trésorier, 2,000 livres au Greffier, et 1,500 livres à l'Huissier, pour leurs appointements, frais de comptes, régistres, etc. le tout par année, de six mois ; et les 8,000 livres restantes pour la fabrication des Croix et autres dépenses, qui ne pourront être faites que par nos ordres.

20. Les archives dudit Ordre de Saint Henry, seront tenues dans une des chambres du château de Sans-Souci, dans une ou plusieurs armoires, fermant à deux clefs, dont notre Secrétaire d'Etat en gardera une, et l'autre restera entre les mains du Greffier.

21. Permettons à tous ceux qui seront admis audit Ordre de Saint Henry, de faire peindre ou graver dans leurs armoiries les ornements ci-après désignés, savoir ; les Grands Croix, l'écusson accolé sur une Croix d'or émaillée d'azur, à six rayons doubles, et un ruban large, moiré, de couleur noire, autour dudit écusson, avec ces mots : *Prix de la Valeur*, écrits sur ledit ruban, auquel sera attaché la Croix dudit Ordre ; les Commandeurs de même, mais avec la différence que le ruban sera moiré, rouge, et à la réserve de la Croix sous l'écusson ; et quant aux simples Chevaliers, nous leur permettons de faire peindre ou graver au bas de leur écusson une Croix dudit Ordre, attachée à un petit ruban noué, moiré, aux couleurs d'Hayti, desquels ornements ci-dessus désignés, les modeles sont déposés dans les bureaux du Ministre Secrétaire d'Etat.

Digitized by Google

Mandons et ordonnons que les présentes, revêtues de notre sceau, soient adressées à toutes les Cours, Tribunaux et autorités administratives, pour qu'ils les transcrivent dans leurs régistres, les observent et les fassent observer dans tout le Royaume; et le Ministre de la Justice en est chargé de la promulgation.

Donné en notre palais du Cap-Henry, le 20 Avril, 1811, l'an huit de l'indépendance.

(Signé) HENRY.

Par le Roi,

Le Ministre Secrétaire d'Etat,

Duc DE MORIN.

Digitized by Google

GAZETTE DE LA COUR.

DU 6 JUILLET 1811.

Il a été reçu au bureau du Comte de Liverpool une Dépêche de Lord Vicomte Wellington, dont ce qui suit est un extrait.

Quinta de Granicha, le 13 Juin, 1811.

D'après un rapport de l'ingénieur en chef, le lieutenant-colonel Fletcher, que le feu du fort de St. Christoval pourrait nous faire perdre beaucoup de monde dans les opérations sur la rive gauche de la Guadiana, et la brèche ayant été fort élargie par notre feu dans la journée du 6, je donnai des ordres pour que l'on tentât l'assaut dans la nuit. Le major-général Houston qui dirigeait les opérations du siége, sur la droite de la Guadiana, ordonna en conséquence à un détachement commandé par le major Mac'intosh du 85e régiment de faire la tentative. Nos gens s'avancerent sous un feu très-vif de mousqueterie et de grenades du fort, et de boulets et de bombes de la ville, avec la plus grande intrépidité et dans le meilleur ordre, jusqu'au bas de la brèche; l'avant-garde étant conduite par l'enseigne Dyas du 51eme régiment qui avait offert ses services volontairement pour cette action : mais ils trouverent que l'ennemi avait nettoyé le fond de la brèche de tous les décombres, et que quoique le détachement fut pourvu d'échelles, il lui était impossible de monter l'escarpe. Ils se retirerent avec quelque perte.

Notre feu sur St. Christoval, ainsi que sur la place, continua dans les journées du 7, du 8 et du 9; auquel jour la brèche dans le mur de St. Christoval parut pratiquable, et j'ordonnai pour la nuit une nouvelle tentative pour prendre d'assaut cet ouvrage.

Le major-général Houston ordonna à cet effet un autre détachement sous le commandement du major M'Geachy du 17e régiment portugais, lequel ainsi que les officiers chargés du commandement des diverses divisions du détachement commandé pour l'assaut, avait été employé pendant les journées du 8 et du 9 à reconnaître la brèche et ses différentes approches.

Le détachement s'avança sur les neuf heures du soir dans le

Digitized by Google

meilleur ordre, quoique éprouvant la même opposition que dans la tentative du 6.

L'enseigne Dyas commandait encore cette fois l'avant-garde; le parti destiné à l'assaut arriva au pied de la brèche, mais il trouva encore cette fois qu'il était impossible d'y monter, l'ennemi ayant nettoyé comme auparavant le bas de l'escarpe et en ayant enlevé les décombres. Le détachement souffrit considérablement, et le major M'Geachy, l'officier commandant, fut malheureusement tué, ainsi que quelques autres officiers. Les troupes continuerent néanmoins de maintenir leur poste jusqu'à ce que le major-général Houston leur ordonnât de se retirer.

Lorsque les renforts furent arrivés de la frontiere de Castille après la bataille d'Albuera, j'entrepris le siége de Badajoz, croyant que les moyens dont je disposais réduiraient la place avant la seconde semaine de Juin, époque à laquelle j'attendais que les renforts détachés de Castille pour l'armée du Sud, joindraient le maréchal Soult.

Je me suis malheureusement trompé dans l'opinion que je m'étais formée de la qualité de ces moyens.

Nous venions d'échouer dans deux tentatives pour prendre possession du fort St. Christoval; et j'étais convaincu que nous ne pourrions pas y parvenir sans exécuter un ouvrage auquel il aurait fallu travailler plusieurs jours pour le completter.

Le 10 du courant, je reçus dans la matinée la dépêche interceptée ci-incluse du Duc de Dalmatie au Duc de Ragusé, qui indiquait clairement le dessein de l'ennemi de réunir toutes ses forces en Estramadoure. J'avais en même temps des raisons de croire que le corps de Drouet qui s'était mis en marche de Tolede le 28 et le 29 de Mai, et qui était attendu à Cordoue le 5 et le 6 du courant, aurait joint le 10 l'armée du Sud. L'on s'attendait généralement que l'armée du Sud se serait ébranlée vers ce temps.

Le mouvement de cette armée aurait suffi seul pour forcer à lever le siége; mais je reçus en outre dans la matinée, de la frontiere de Castille, des nouvelles qui ne me laisserent aucun doute que l'armée dite du Portugal ne fût destinée pour le Sud, et me donnerent lieu de croire qu'elle arriverait à Mérida le 15 du courant. J'ordonnai en conséquence que le siége fut levé.

J'ai tout lieu d'être satisfait de la conduite des officiers et des troupes employés au siége de Badajoz. Leurs travaux et leurs efforts méritaient un résultat différent.

Digitized by Google

Le major-général Picton dirigeait les opérations sur la rive gauche de la Guadiana et le major-général Houston sur la droite. Je dois beaucoup à ces officiers, ainsi qu'au major-général Hamilton, et aux autres généraux, officiers d'état-major, et aux officiers et troupes sous leur commandement respectif. Le lieutenant-colonel Fletcher du corps royal du génie, dirigeait les ingénieurs et conduisait immédiatement toutes les opérations sur la gauche de la Guadiana; le capitaine Squires dirigeait les travaux sur la droite de cette rivière. Ces officiers ont, par leur conduite en cette occasion, acquis de nouveaux titres à mon approbation. Le lieutenant-colonel Framingham commandait l'artillerie, ayant sous ses ordres le major Dickson, attaché au service portugais. Pendant l'absence du lieutenant-colonel Framingham, avec les troupes qui étaient employées à couvrir les opérations, c'est lui qui a conduit tous les détails de cet important département. J'ai eu toute raison d'être satisfait de ces officiers, et plus particulièrement du major Dickson, dont le zele, l'intelligence et l'activité se sont avantageusement fait remarquer pendant le siége de Badajoz. Le capitaine Clever de l'artillerie hanovrienne a dirigé avec succès ce département sur la droite de la Guadiana. Le service des batteries a été fait par des détachements du 1er, second et 3eme régiment d'artillerie portugaise qui se sont parfaitement bien conduits. Ils ont été aidés par la compagnie d'artillerie royale du capitaine Rainsford, qui a été infatigable, quelques-uns des soldats n'ayant jamais quitté les batteries. Je dois beaucoup au général Leite, gouverneur de la province d'Alentejo et d'Elvas pour l'aide qu'il nous a fournie dans toutes ces opérations.

Je joins ici un état des tués et blessés pendant tout le siége. Votre Seigneurie y observera qu'à l'exception de ce que nous ont coûté les deux tentatives pour prendre possession de St. Christoval par assaut, la perte n'a pas été sévere.

Nous maintenons le blocus de Badajoz.

Je n'ai point encore eu d'avis que l'ennemi se soit ébranlé de sa position à Llerena, et j'imagine que l'arrivée du 9eme corps a été retardée plus qu'on ne s'y attendait. Il est probable que Soult ne voudra pas se mettre en mouvement jusqu'à ce qu'il ne soit informé des mouvements de l'armée de Portugal.

Cette armée s'est mise en marche de Tormes le 3, et son avant-garde arriva le 5 au soir, à Ciudad Rodrigo.

Elle se porta en avant le 6, et le lieutenant-général Brent

Digitized by Google

Spencer retira la garde-avancée de ses troupes, d'abord à Nave de Aver, puis à Alfayates.

L'ennemi envoya le 6 des patrouilles dans Fuentes di Onor et dans Nave d'Aver.

Je joins ici le rapport de ces opérations par Sir Brent Spencer. Il paraît par ce rapport que les dragons royaux, sous les ordres du lieutenant-colonel Clifton, et une compagnie du 14ème de dragons, le tout commandé par le major-général Slade, s'en sont distingués.

J'imagine que l'objet de la marche de l'ennemi dans cette direction était de faire une reconnaissance, et de couvrir la marche d'un convoi qui se rendait à Ciudad Rodrigo; puisque le lendemain 7, le tout s'est mis en marche de cette ville sur Moras Verdes, se dirigeant sur la passe de Banos, près de laquelle le général Régnier avait été depuis le 5 avec deux divisions de l'armée de Portugal. Le 8 au soir, une division des troupes du général Régnier avait passé au travers de Banos; et je m'attends que ces divisions seront arrivées le 9 à Placentia, et que toute l'armée y sera le 10.

P. S. Depuis que cette dépêche a été écrite, j'ai reçu la nouvelle que les troupes du général Drouet ont joint hier la droite de l'ennemi à Berlanza et Azuaga, et il y a un rapport qui annonce que leur cavalerie était en mouvement ce matin vers Los Santos. La cavalerie britannique, et les seconde et quatrième divisions, allaient marcher de Villa Franca et Almendralejo vers Albuera, j'ai ordonné à la division du général Hamilton de s'y porter, et je m'y rendrai moi-même cette nuit, si je trouve que ce rapport est confirmé.

Etat des Pertes de l'Armée Alliée le 5 Juin.

Anglais. 2 lieutenants et 18 hommes tués; 1 enseigne, 51 hommes blessés, 2 hommes manquants.

Portugais. 1 lieutenant, 20 hommes tués; 1 lieutenant-colonel, 1 major, 1 lieutenant, 2 enseignes, 65 hommes blessés, 2 égarés.

Total 26 tués, 122 blessés, 4 égarés.

Du 6 au 11 Juin.

Anglais. 3 lieutenants, 49 hommes tués; 2 capitaines, 9 lieutenants, 186 hommes blessés, 2 officiers, 6 hommes égarés.

Digitized by Google

Portugais. 1 major, 2 lieutenants, 27 hommes tués; 5 officiers, 80 hommes blessés, 1 capitaine égaré.

Total, 32 tués, 292 blessés, 9 égarés.

Grand Total, 118 tués, 354 blessés, 13 prisonniers (485).

Officiers tués.

Lieut. Edmond Hawker, de l'artillerie.
Lieut. Sedgwicke, du 2nd bataillon du 5eme d'infanterie.
Lieut. Rodrigo de Mello, du 2nd. régiment portugais.
Lieut. Hope des ingénieurs.
Lieut. Westropp du 51eme.
Lieut. Hogg du 65eme.
Lieut. Jose Pereyra, du 7eme portugais.
Lieut. Jose Meanera.
Major M'Geachy, du 11e régiment britannique.

Officiers blessés.

Enseigne Leslie, du 1er bat. du 57eme d'infanterie.
Lieut. de Silva Lopez de l'artillerie portugaise.
Lieut.-col. Oliver, du 14e portugais.
Major Gomes, du 21e ditto.
Enseigne Jose Vicente du ditto.
Capt. Patton, des ingénieurs, sévérement.
Lieut. Foster, sévérement, mort depuis.
Etat-major-royal, Lieut. Westmacott, griévement.
Capt. Smellie du 51eme, griévement.
Lieutenants Beardsley et Hicks, idem, idem.
Du 85e, les lieutenants Gammell, Grant et Morton.
Lieut. Dufief, des chasseurs britanniques, sévérement.
Lieut. Liznewski de l'infanterie légere du corps du duc de Brunswick, légérement.
Du 17e portugais, capt. Maxwell, lieut. Jose Fortio, l'enseigne Antonio Boguese.
Du 3eme régiment d'artillerie portugaise. le capt. Velez Barréiros, légérement et le lieut. Baptista Lopez, sévérement.

Officiers manquants.

L'enseigne Leslie du 57e d'infanterie.
Le capitaine Nixon du 85eme.
Le capt. Budd du 19e régiment portugais.

Digitized by Google

Dépêche du Général Sir B. Spencer *à Lord* Wellington.

Soito, le 7 de Juin.

Mylord,

Dans ma lettre du 5 du courant, datée de Villa Formosa, j'eus l'honneur d'informer Votre Seigneurie que je venais de retourner des hauteurs qui sont devant Gallegos, d'où j'avais aperçu un corps ennemi d'environ 3000 hommes, consistant en 500 hommes de cavalerie et 2500 d'infanterie, avec de l'artillerie, entrant à Ciudad-Rodrigo, par la route de Salamanque. J'ordonnai au colonel Waters de rester sur les hauteurs jusqu'au coucher du soleil, afin d'examiner s'il y avait quelques ennemis de plus à la suite de ceux que j'avais découverts. Il me rapporta qu'ils avaient été suivis par une seconde colonne. J'ai de fortes raisons de croire, d'après ce que j'ai à relater à Votre Seigneurie, qu'ils doivent avoir fait entrer à Ciudad-Rodrigo dans le cours de la nuit des corps considérables d'infanterie et de cavalerie.

Conformément aux instructions de Votre Seigneurie, je concentrai un peu plus les troupes dans leurs cantonnements, ayant appris quelques jours auparavant que l'ennemi était en mouvement dans la direction de Ciudad-Rodrigo, et je pris les précautions nécessaires pour me replier.

L'ennemi s'avança, ainsi que j'en avais prévu la probabilité, le 6 à la pointe du jour, en deux colonnes; l'une prenant la direction de Gallegos, et l'autre celle de Carpio et d'Espeja. La premiere était une grosse colonne d'infanterie et de cavalerie avec plusieurs canons, et la derniere consistait en 6000 hommes d'infanterie; mais en disant ceci, je dois observer que, par la nature du terrain, on ne pouvait découvrir l'arriere de ces colonnes. Ils avaient aussi au delà de 2000 hommes de cavalerie et 10 canons qui traverserent la plaine qui est devant Fuentes de Onor.

La nature du pays qui est parfaitement plat et ouvert de tous côtés, et la probabilité que l'ennemi porterait sur ce point une grande portion de sa cavalerie, me firent juger prudent de retirer la division légere sous le brigadier général Cranfurd, qui, en conséquence, évacua Gallegos et Espeja à deux heures du matin et se replia sur Nave d'Aver.

Digitized by Google

Observant la rapidité avec laquelle l'ennemi avançait, et le nombre supérieur de sa cavalerie, la division légere, avec la cavalerie qui lui est attachée, eut ordre de se replier plus bas et de descendre jusqu'à Alfayates, la 1ere et la 5eme division se repliant graduellement d'Aldea do Ponte et de Nave d'Aver sur les hauteurs qui sont derriere Soito, et la 6eme division de Mealhada de Sordo à Rendo, la cavalerie restant en front d'Alfayates.

C'est avec bien du plaisir que j'ai à vous parler de la conduite admirable des dragons royaux sous le commandement du lieutenant-colonel Cliflon et d'une compagnie de dragons légers du 14eme, qui composaient toute la force qui était employée à couvrir notre front depuis Villa Egua jusqu'à Espeja; ils s'assemblerent à Gallegos et s'en retirerent selon mes instructions. Votre Seigneurie a vu dans cette lettre quelle était la force ennemie à laquelle ils étaient opposés; et malgré tous les efforts du général Montbrun qui commandait la cavalerie française pour déborder la cavalerie britannique, la chauffant en même temps en front avec huit pieces de canon, leur retraite à Nave d'Aver mérite la plus haute admiration.

En vous exprimant ce que m'inspire leur conduite et l'intrépidité froide avec laquelle ils se retirerent, j'ai beaucoup de plaisir à informer Votre Seigneurie que le major-général Slade dirigea personnellement toute l'affaire, que par ses manœuvres il fit échouer tous les desseins de l'ennemi, et que la cavalerie britannique soutint, selon son usage, sa haute réputation.

Le major-général me parle dans son rapport d'une maniere distinguée du major d'Orville des dragons royaux, du capitaine Purvis du même régiment et du capitaine Dowson du 14me régiment de dragons légers, qui ont eu des occasions de se distinguer particulierement.

Je ne suis pas à portée de juger exactement des desseins de l'ennemi, mais je sais qu'il est parti de Salamanque avec 18000 hommes d'infanterie, et au-delà de 3000 de cavalerie et 34 pieces d'artillerie, prenant la route de Ciudad Rodrigo.

Pour conclure mon rapport des mouvements d'hier, je demande qu'il me soit permis de reconnaître combien j'ai lieu d'être satisfait d'un choix fait par Votre Seigneurie de l'hon. colonel Packenham et du lieutenant-colonel Delancey, à la tête de leurs départements respectifs avec cette partie de l'armée. Leur

Digitized by Google

dele et leur intelligence sont justement appréciés par Votre Seigneurie.

Je suis heureux de pouvoir dire que la perte de la cavalerie dans cette occasion ne s'est pas élevée à plus de dix hommes blessés et neuf manquants, 6 chevaux tués, 10 blessés et 4 égarés.

(Signé) B. Spencer, lieut-gén.

Opérations Militaires dans la Péninsule.

Extrait d'une Lettre de l'Armée devant Badajos.

Au quartier-général, le 11 Juin.

Il a été intercepté une lettre de Soult au gouverneur de Badajos. Il le supplie de tenir jusqu'au 15 de Juin, lui promettant que vers cette époque, ou même auparavant, il paraîtra devant la place, venant à son secours avec une armée que les renforts qu'il a reçus portent à 32,000 hommes. Lord Wellington l'a, en conséquence, suspendu le siége de Badajos, et il se porte en avant, afin de prendre la meilleure position qu'il pourra prendre, et recevoir l'attaque. Si Soult tient parole, le conflit sera terrible. On a envoyé plusieurs détachements de cavalerie pour observer ses mouvements.

Extrait d'une Lettre de Bayonne du 12 Juin, tirée des Papiers Hollandais.

Les dernieres lettres que l'on a reçues d'Espagne, portent en substance que depuis que le maréchal duc de Raguse (Marmont), a pris le commandement de l'armée de Portugal, le quartier-général de cette armée n'a pas cessé d'être à Salamanque. Le corps d'armée que le duc d'Elchingen (Ney) commandait précédemment, est à présent sous les ordres du général Marchand. Il est posté dans les environs de Ciudad Rodrigo. Le corps d'armée commandé par le général Régnier est posté entre San Felices et Samamoz, et observe l'aile

Digitized by Google

droite de l'armée anglo-portugaise, qui est postée près du Rio Seco. Les autres corps de l'armée de Portugal continuent d'occuper des cantonnements dans la province de Salamanque. On y attendait encore une partie de l'armée du Nord.

Etat des Forces de Lord Wellington.

Suivant une lettre du quartier-général de Lord Wellington, les forces de l'armée alliée qui étaient sous ses ordres le 11 Juin, consistaient, savoir :

en	12,000	soldats anglais effectifs,
	12,000	Portugais,
	6,000	Espagnols sous Castanos,
	5,000	idem sous Blake.
	35,000	hommes d'infanterie.
	1,800	hommes de cavalerie britannique,
	1,000	idem portugaise,
	1,200	idem espagnole.
	4,000	hommes de cavalerie.
et environ	1,000	artilleurs,
Total,	40,000	hommes.

Extraits de Lettres de Cadix, du 15 Juin.

Le général Graham vient de faire partir le 47me régiment commandé par le colonel Skerett, et environ 50 hommes du 95me, avec la moitié d'une compagnie d'artillerie. Ils s'embarquent actuellement à bord du Régulus, pour Tarragone, qui, selon les dernieres nouvelles que nous en avons, était serrée de près, et réduite à une telle détresse, que sans de

Digitized by Google

prompts secours elle était menacée de succomber avant peu. Le vent étant droit à l'Est, est directement contraire au départ de cette expédition.

Le maréchal Victor s'est mis en marche, il y a quelques jours, avec un fort détachement, afin de joindre Soult, laissant néanmoins un nombre d'hommes suffisant pour garder temporairement les ouvrages devant cette place. Si le siége était levé, cela mettrait, sur-le-champ, en liberté 12,000 hommes de bonnes troupes, espagnols et anglais, qui pourraient agir sur les derrieres des Français, et faire une bonne diversion en faveur de Lord Wellington. J'ai lieu de croire que le siége sera levé avant peu, tous les bois d'oliviers près de Séville, et les neuf forêts dans le voisinage de Cadix ayant été brûlés. Les Français n'osaient pas le faire auparavant, dans la crainte d'exaspérer le peuple; mais à présent qu'ils s'en vont, ils font tout le mal qu'ils peuvent.

Le général Castanos vient de recevoir la récompense honorable de ses services distingués. Le conseil de régence lui a conféré la grande-croix de l'ordre de Charles III, que le prétendu roi avait aboli.

Un corps espagnol, commandé par Besines, qui s'était avancé de San Roque dans les montagnes de Ronda, afin d'alarmer les derrieres de l'armée française devant cette place (Cadix), a détruit, le 2 Juin, un détachement de 500 Français, entre Moren et Montellana.

On dit que la ville de Grenade a été évacuée, et que le général Frere a entouré un corps de 2000 Français à Diezma.

Plymouth, le 7 Juillet.—Un gentilhomme espagnol et un officier britannique sont arrivés, hier, de Cadix, dans la corvette l'*Onix*, avec des dépêches pour le gouvernement. Ils rapportent que les Français n'ont laissé que 3000 hommes dans leurs lignes devant Cadix, et l'on supposait qu'on allait faire une attaque combinée contre eux, tant avec les troupes espagnoles de l'intérieur, qu'avec celles de la garnison, et l'on ne doutait pas que cette attaque ne réussît.

Digitized by Google

Renforts ordonnés ou partis pour l'Armée Britannique dans la Péninsule.

Le nombre de troupes qui doivent s'embarquer dans le cours de ce mois à Portsmouth seulement, pour les divers renforts qu'on envoie aux régiments employés dans la Péninsule, est estimé à 3000 hommes, consistant en recrues, en miliciens, ayant offert volontairement leurs services, et en soldats rétablis de maladie ou de leurs blessures. Dimanche 7, il s'est embarqué 200 hommes du 26e régiment à bord de la frégate le *Mercury*, Capitaine Hancock. Le Duc de Leinster, les Comtes de Clare et de Delaware, et Lord W. Fitzgerald passent sur cette frégate. On prépare dans ce port, pour y embarquer des dragons, plusieurs bâtiments de transport, qui étaient destinés à prendre quelques milliers de troupes d'infanterie.

Le 2e et le 9eme régiment de dragons sont partis de Plymouth le Jeudi 4 de ce mois. Chaque cavalier a pris avec lui un cheval de remonte pour ceux des soldats de cavalerie des régiments employés en Portugal qui auraient besoin de chevaux.

Six compagnies du 3eme régiment de dragons, et six compagnies du 7eme sont ordonnées pour service étranger, ainsi que deux compagnies de plus du 9eme de dragons légers, en addition aux quatre compagnies qui sont déjà parties pour la même destination.

Station Navale de la Méditerrannée.

La frégate le *Hotspur*, Capitaine Percy, est arrivée à Portsmouth le Samedi 6, venant de la Méditerrannée, avec des dépêches pour le gouvernement, elle était partie de Malte le 28 d'Avril, et elle y avait laissé la frégate l'*Amphion*, Capitaine Hoste; l'*Active*, Capitaine Gordon; le *Cerberus*, Capitaine Whitby; la corvette la *Volage*, Capitaine Hornby; avec les deux frégates ci-devant impériales la *Corona* et la *Bellone*. L'*Amphion* avec ses deux prises, devait partir peu de temps après pour l'Angleterre. Le Capitaine Percy était parti le 23 Mai de Mahon, où il avait laissé le *Warspite* de 74, le *Rodney* de 64, et le brig canonier le *Spider*. Le 21 Mai, la corvette le *Termagant* était arrivée de Tarragone à Mahon; il y avait eu des engage-

Digitized by Google

ments très-vifs entre les bâtiments anglais et les lignes des Français à terre. On craignait beaucoup que la place ne finît par succomber. Un jour ou deux avant l'arrivée du *Hotspur*, il était parti de Mahon pour Tarragone un convoi avec des munitions, et un détachement des gardes Vallones, sous la protection du vaisseau le *Bombay*, Capitaine Cummins.

Extrait d'une Lettre d'Elvas du 11 *Juin.*

Hier, nous avons levé le siége de Badajoz pour la seconde fois, après deux assauts infructueux contre le fort de Saint Christoval qui commande la ville de ce côté de la riviere. Nos batteries avaient été avancées jusqu'à 190 toises; mais après avoir détruit le mur de la citadelle, on s'est aperçu que la base qui le soutenait était composée d'un ciment si dur que les boulets n'y faisaient aucune impression. Dans la nuit du 8 au 9, nous fîmes une nouvelle tentative d'escalade, la brêche n'étant pratiquable qu'avec des échelles; mais nous fûmes reçus si chaudement en descendant dans le fossé, par un feu de mousqueterie et de grenades à main, que très-peu de nos gens parvinrent à pénétrer dans le fort et furent promptement expédiés par l'ennemi: je crois qu'il n'en est pas retourné un seul sans blessures. Il paraît que la raison pour laquelle nous avons levé le siége est que nous nous attendons à voir l'ennemi s'avancer contre nous; nous nous préparons en conséquence à le recevoir et à lui livrer bataille. Une lettre interceptée porte qu'il a reçu de grands renforts, et promet que Badajoz sera secourue vers le 17 de ce mois. Je pense qu'il ne se pressera pas quand il saura qu'il est parvenu à nous faire lever le siége. Tous les blessés qui étaient en état d'être transportés, ont été envoyés à Lisbonne.

De Cuença, le 17 *de Mai.*

Il y a eu un mouvement général de troupes dans la direction de Madrid. On y a envoyé trois régiments d'infanterie qui étaient sur l'Ebre; et quelques bataillons qui formaient la garnison de Catalayud ont reçu ordre de prendre la même route. Il faut que l'ennemi ait un besoin bien pressant

Digitized by Google

d'hommes dans la capitale pour retirer ses troupes, car ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés qu'il peut maintenir la subordination même dans les villes qu'il occupe, et ils ne peuvent aucunement le faire dans la campagne où les patriotes sont de tous côtés sous les armes et en mouvement. Des personnes qui sont arrivées dernierement de la Navarre parlent du retour de Joseph comme d'une chose probable, mais cependant l'opinion générale est que Bessieres sera nommé vicerοi du Royaume.

La capitale est entierement vide de troupes, à l'exception des gardes civiques qui sont chargées de la garde du Palais Royal. Le peuple est dans l'état du plus grand désordre, et l'on ne peut le faire obéir. En un mot, il faut que les Français évacuent Madrid, si l'on n'y rétablit pas son ancienne garnison. Le Gouverneur est dans le plus grand embarras, et la plupart des personnes attachées à la cour sont parties pour France et s'y sont rendues aussi vîte qu'elles ont pu, avec la détermination ou de revenir avec des renforts ou de ne jamais revenir du tout. Les Français ont souffert extrêmement dans les provinces d'Arragon, de Navarre et même de Biscaye, où ils n'ont que 700 hommes. Don André Seroque, avec un corps des 500 hommes, maintient une très-forte position dans les montagnes; on a fait, pour l'en déloger, plusieurs expéditions inutiles, dans lesquelles les Français ont perdu environ 200 hommes. La Junte de Guadalaxara a repris ses séances à la barbe même de Joseph.

Il s'est élevé en Arragon trois nouveaux antagonistes des Français dans la personne de trois prêtres qui ont rassemblé chacun environ 100 personnes qui marchent à leur suite et qui font merveilles. Le peuple croit qu'il lui est ordonné par la Providence d'extirper les Français dans cette province, et partout où il se porte le succès l'accompagne. Ils agissent de concert, et il a déjà péri plusieurs centaines de Français sous leurs coups. Dans les premiers jours de ce mois, il a été fait une tentative pour faire entrer dans Barcelone un convoi de provisions considérable, mais il a été intercepté par les guérillas, et il a été fait en cette occasion 70 prisonniers qui ont été

Digitized by Google

massacrés sur-le-champ. Leurs armes ont obtenu un autre succès près de Sarragosse, dans des circonstances semblables, et les Français qui avaient commis de grandes cruautés, les ont expiées de la même maniere.

Madrid, le 28 *Mai.*

Les partisans de Joseph disent qu'il a réussi à détromper son frere, et à lui faire entendre raison, et qu'il revient avec une armée formidable.

La désertion parmi les troupes de la garnison de cette ville, est très-grande, malgré qu'on ait employé tous les moyens imaginables pour l'empêcher.

Plusieurs gardes des portes ayant disparu, Belliard a ordonné qu'aucun soldat ne restât hors des portes pendant la nuit, et qu'elles ne fussent ouvertes que par ses ordres. Les colonels payent des espions parmi leurs propres soldats, et sur l'accusation d'un prétendu directeur, huit patriotes qui encourageaient la désertion ont été arrêtés.

Olivenza, le 28 *Mai.*

Il est tombé dernierement entre les mains du général Castanos une lettre du gouverneur de Cordoue à Soult, dans laquelle, après avoir dit qu'il a pris pour ôtages les magistrats et d'autres habitants de Belalcazar, Hinojoza et Denamencia, parce qu'ils avaient donné des rations à l'armée Espagnole de l'Estramadoure, il ajoute qu'il saisira cette occasion pour en faire un exemple, vu l'attachement opiniâtre de ces villes pour le Roi Ferdinand. En conséquence de quoi, le général Castanos a écrit une lettre à Soult le 21, pour lui dire qu'il espérait qu'il n'approuvait pas la façon de penser du gouverneur de Cordoue, et que, dans le cas contraire, les Français pris à Albuera répondraient de la sûreté de ces respectables Espagnols.

Cadix, le 10 *Juin.*

L'armée qui, sous Suchet, a attaqué Tarragone, a beaucoup souffert, ayant perdu, suivant quelques avis, au moins 2000 hommes.

Une lettre du Général en Chef de la 3e armée, Don Adela

Digitized by Google

Quadre, relative à l'affaire d'Ubeda, porte que l'ennemi, au nombre de 15 à 1600 hommes d'infanterie, et 250 à 300 cavaliers, s'est avancé par la route de Baza, et a attaqué la porte, mais qu'il a été repoussé par les tirailleurs. Les Français ont ensuite fait une attaque audacieuse sur le point le plus faible; mais une charge à la baïonnette les a fait échouer. Ils ont formé alors une colonne de 400 hommes, et sont revenus vers la ville dans la même direction; mais la colonne de Burgos, ayant à sa tête Don F. Barreda, qui a été tué d'un coup de fusil, et dont ses troupes se sont empressées de venger la mort, les a repoussés avec beaucoup de perte, et notre cavalerie a achevé de les mettre en déroute. Une autre colonne que l'ennemi, comptant sur le succès, avait postée de maniere à couper notre retraite, a partagé leur défaite et leur fuite. La perte de l'ennemi en tués et blessés monte à 800 hommes; la nôtre est légere. Nous avons ramassé beaucoup de fusils et de havresacs qui avaient été jetés dans les champs.

Cadix, le 14 *Juin.*

Le 9e corps de l'armée française, commandé par Drouet, vient renforcer Soult. On sait qu'il est parti de Tolede le 29 Mai pour l'Andalousie, avec un corps de 6000 hommes, mais en si mauvais état qu'il ne faut pas le compter pour plus des deux tiers de ce nombre; le même corps et le même général ont déjà renforcé Masséna dans sa retraite de Portugal. Masséna n'a pas tiré grand parti de son assistance, et tout bien considéré, il est probable que Soult n'en retirera pas plus d'avantage.

Nos avis de la Catalogne vont jusqu'au 18 du mois dernier. Le Marquis de Campo-Verde, après avoir approvissionné le château de Figuieres, est retourné à Tarragone, par mer, avec une partie de ses troupes. La plus grande confiance y regne, et l'on pense qu'il y a de la témérité de la part de Suchet à assiéger cette place avec le peu de forces qu'il commande.

Cadix, le 15 *Juin.*

Extrait d'une lettre datée de Ville-Nueva, le 31 *Mai.*

L'ennemi poursuit assiduement le siége de Tarragone, mais

Digitized by Google

non sans que notre feu et nos sorties ne lui causent de temps en temps une grande perte. Le 9, avant la chute de la nuit, l'ennemi s'est emparé du fort d'Oliva, mais nous ne savons pas encore de quelle maniere. Hier matin il a été repris par nos troupes, qui en ont emporté tout ce qu'il y avait de précieux, et ont détruit les magasins après avoir mis toute l'artillerie de gros calibre hors d'état de service. La garnison de Tarragone est en excellent ordre et remplie d'ardeur. Le Baron de Eroles, avec un corps de troupes légères, est arrivé hier très-près de la place.—*(Conciso du 15 Juin.)*

Lettres interceptées en Espagne.

Extrait d'une Lettre d'Azanza à Urquijo, datée du 2 Mai.

Nous sommes réduits aux dernieres extrémités pour ramasser l'argent indispensable au service. Il est nécessaire de tenir des assemblées tous les jours, ainsi que vous le verrez par les actes publics.—Les avis reçus d'Olmedo ont beaucoup contribué à calmer nos inquiétudes sur le résultat du voyage du Roi.

Extrait d'une Lettre d'Arribas à Joseph, ***de la même date:***

La fermentation des esprits commence à s'apaiser, d'après les nouvelles de Votre Majesté et celle de l'emprunt de deux millions que l'Empereur a offert. Selon toute apparence, ces mêmes avis serviront à restreindre ou empêcher les empiétements sur l'autorité que V. M. nous a confiée, et que nous maintiendrons jusqu'au bout avec une dignité convenable. Depuis quelques jours on ne parle que de la prise de Figueres par les Espagnols.

Lettre de Joseph Buonaparté *à son Frere* Napoléon, *datée de Madrid le 24 Mars.*

Sire,

Ma mauvaise santé m'oblige de quitter ce pays dans dix jours, pour aller chercher à la rétablir dans le sein de ma

Digitized by Google

famille.—Le bon air de Morfontaine et la tranquillité d'âme me rendront peut-être mon ancienne vigueur.—Ma présence ici dans ce moment est absolument inutile; à Paris je me conformerai aux désirs de Votre Majesté; mais je vous prie de croire qu'en bonne ou mauvaise santé, en bonne ou mauvaise fortune, V. M. n'aura jamais eu personne qui lui soit plus attaché que je ne le suis. Roi ou sujet, je serai toujours le meilleur ami de V. M., votre très-fidele serviteur et affectionné frere; je saurai, si V. M. le désire, vous aimer en silence, et ne pas vous importuner de sentiments que vous n'agréez pas, ou que peut-être vous rejetez. Je suis de V. M. l'ami et frere,

JOSEPH, Roi d'Espagne.

A Monsieur mon frere, S. M. l'Empereur et Roi, à Paris.

Cette lettre a été interceptée par les patriotes de Castille, dans les environs de Burgos. Elle peut servir à faire juger de la nature des relations qui subsistent entre Napoléon et Joseph. L'original est déposé dans mon bureau.

(Signé) BARDAXI, Secrétaire d'Etat et Ministre des Affaires Etrangeres.

Destruction de trois Flûtes Françaises.

Le 1er Mai, les deux frégates Anglaises la *Pomone* et *l'Unité*, et la corvette le *Scout*, attaquerent à Sagone, sur la côte de Corse, trois grosses flûtes françaises, mouillées sous la protection d'une batterie de quatre canons et un mortier, et d'une tour de Martello montée d'un gros canon; outre les canons du gaillard d'arriere du plus considérable de ces bâtiments ennemis qui avaient été débarqués et mis en batterie sur des hauteurs qui étaient occupées par 200 hommes de troupes avec leurs pieces de campagne. Après un combat qui dura une heure et demie, les marins anglais réussirent à détruire la batterie, la tour, et les trois bâtiments qui sauterent tous les trois en l'air. Ils etaient entierement chargés de bois de construction, c'étaient la *Nourrice* de 1100 tonneaux, la *Giraffe* de 900, et *le Var* de 500. La *Nourrice* montait 14 canons sur chacun des côtés de son pont, la *Giraffe* 13, et *le Var* 6. La *Pomone* a eu dans ce combat 2 hommes tués et 19 blessés; *l'Unité* et le *Scout*, chacun 3 hommes blessés. Nos bâtiments furent remorqués par leurs canots, exposés aux bordées des bâtiments Français, ainsi qu'au feu du rivage auquel ils étaient amarrés.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Tous les regards sont de nouveau tournés vers les bords de la petite riviere d'Albuera. C'est là que doit se faire entendre le coup de tonnerre qui, selon l'expression du Jupiter tonnant des Tuileries, mettra fin aux affaires de la Péninsule. C'est pour opérer cette détonation qu'il a fait rassembler et condenser toutes les nuées de troupes qu'on pouvait faire marcher du Nord-Ouest et du Sud-Ouest de la Péninsule vers le centre, où le maréchal Soult n'avait qu'un faible corps, débris de la bataille d'Albuera. Nous avons déjà vu le corps de Drouet, après être passé par Madrid et Cordova, venir faire sa jonction à Llerena, avec l'armée du centre; les dépêches officielles nous annoncent que le maréchal Marmont est de même en marche de Salamanque avec 21,000 hommes, seules troupes disponibles aujourd'hui sur ces 110 mille hommes qui devaient jeter le léopard britannique dans la mer : Victor a également quitté le siége de Cadix, pour aller former l'aile gauche de l'armée centrale d'Estramadoure, et toute cette réunion a dû s'opérer finalement du 20 au 25 de Juin.

Les gazettes de la Cour qui précédent, et les petits articles que nous y joignons, extraits des papiers espagnols et portugais, ainsi que des lettres de l'armée, contiennent sur ces marches tous les détails qui sont parvenus en Angleterre jusqu'au 10 du courant, jour de notre publication.

La derniere lettre de Lord Wellington, faisant voir combien les armées respectives étaient déjà rapprochées l'une de l'autre, a causé avec raison une vive anxiété, et donné naissance à des bruits et

Digitized by Google

des rapports de toute espece. En attendant qu'il arrive des nouvelles certaines du conflit prochain, on s'est occupé à calculer les forces des deux champions.

Si le maréchal Soult a fait venir avec rapidité auprès de lui tous les corps français, on peut croire que Lord Wellington n'a pas négligé de concentrer les siens avec une promptitude semblable. Déjà l'on voit par la Gazette que Sir Brent Spencer marchait pour renforcer l'armée combinée, et il l'aura très-certainement jointe avec deux divisions avant que Marmont ait pu passer la Guadiana. Soult aura-t-il attaqué Lord Wellington avant d'avoir été joint par Marmont ? C'est ce qui n'est pas probable. Le mouvement de ce corps de cavalerie française qui, suivant la lettre de Lord Wellington, s'est avancé jusqu'à Los Santos, aura plutôt eu pour objet de faciliter la jonction de Marmont, que de préparer l'attaque de l'armée alliée par une force grandement inférieure tant qu'elle n'aura pas été jointe par ce dernier. D'ailleurs Soult a dû savoir que le siége de Badajoz avait été levé le 10, et il n'avait plus les mêmes raisons de précipiter ses opérations pour secourir une place qui n'était plus serrée d'aussi près.

Lord Wellington avait rappelé les troupes qu'il avait à Almendralejo et Villa-Franca, et il se concentrait sur les bords de l'Albuera.

Dans cette situation des choses, il est naturel de rechercher quelle est actuellement et quelle pourra être incessamment la force numérique des deux armées. Les alarmistes qui exagerent tout, et les fatalistes qui livrent sans combat le monde à Napoléon, prétendent que Marmont a 35,000 hommes avec lui. Malheureusement pour leur supputation, la lettre de Sir B. Spencer qui les a vus défiler devant lui, et qui a de meilleures informations que les journalistes du Strand, ne lui donne

Digitized by Google

que 18,000 hommes d'infanterie et 3,000 de cavalerie. Victor, Drouet et les bataillons de la garnison de Madrid, après avoir joint les restes du corps de Soult, ne pouvaient pas lui composer une armée de plus de 28 à 30,000 hommes. Ainsi, lorsque ce général aura rassemblé l'universalité de ses moyens, il n'aura jamais sous lui au delà de 50,000 hommes, dont 7 à 8000 de cavalerie; encore pour obtenir ce résultat, lui aura-t-il fallu dégarnir les lignes de Cadix, exposer Séville et Madrid, et abandonner les Asturies et Léon à leur sort. Nous ne parlons pas de la difficulté de nourrir une armée de cette force dans les sables de l'Estramadoure, et de la nécessité de maintenir de nombreux détachements pour assurer les communications, les convois, les hôpitaux, les magasins, les parcs de réserve, les ponts, et résister aux guérillas qui se remontrent de toute part avec une nouvelle ardeur.

Quant aux forces que Lord Wellington avait sous lui, nous en avons offert dans une page précédente un état qui les porte à 40,000 hommes, dont 4,000 de cavalerie. Les deux divisions que Sir Brent Spencer lui amenait du Nord du Portugal, les auront portées à 48,000 hommes, à quoi il faut ajouter le 11eme régiment de dragons, fort de 800 hommes, qui s'est mis en marche de Belem le 8 et qui a dû arriver du 19 au 20 Juin, auprès de Lord Wellington, ainsi que 1200 autres hommes de cavalerie, faisant partie du 9eme, du 12e, et des Scotch Greys qui étaient en route et ont dû arriver auparavant.

Il y a donc égalité absolue de forces; et si l'un des plus célebres maréchaux de Buonaparté commande l'armée Française, il ne faut pas oublier que l'armée alliée est commandée par Lord Wellington, par un général qui a déjà prouvé à Victor et à Soult qu'ils n'étaient pas faits pour l'intimider. Il faut considérer encore que Lord Wellington peut

Digitized by Google

à son gré accepter ou refuser la bataille, et que si les circonstances du temps ou du terrain ne lui semblent pas favorables pour la risquer, rien ne l'empêche de repasser la Guadiana, et de venir prendre sur les frontieres de Portugal les fortes positions qui s'étendent depuis Campo Mayor jusqu'à Villa Viciosa, dans la ligne desquelles se trouve la forteresse presque imprenable d'Elvas. Il peut attendre, dans ces positions, l'arrivée des renforts qui sont déjà partis et qui continuent de partir encore tous les jours d'Angleterre pour le rejoindre. Une grande partie de ces renforts lui sera arrivée avant la mi-Juillet. Alors il pourra avancer et chasser à son tour l'ennemi des plaines de l'Estramadoure ou l'obliger à se battre. Il faut aussi considérer qu'en temporisant un peu, qu'en prenant au nord de la Guadiana les positions dont nous venons de parler, Lord Wellington forcera l'ennemi à se séparer avant peu, et à disperser ses forces par l'impossibilité où celui-ci sera de faire subsister pendant un certain espace de temps, une armée de 50,000 hommes en Estramadoure. Il ne faut pas perdre de vue encore qu'il est impossible que les 12,000 hommes de troupes espagnoles et anglaises, qui composent la garnison de Cadix restent claquemurés dans cette place, tandis qu'on leur aura ouvert la voie. Les dernieres dépêches de cette ville apportées par le Major Armstrong du 50e, passager sur la corvette *l'Onix*, portent que les lignes des Français allaient être attaquées sur-le-champ par les troupes de la garnison.

Au surplus, il est une circonstance qui doit dissiper toute alarme prématurée: Lord Wellington est à la tête des affaires et de l'armée dans cette partie de la Péninsule, tout ce qui pourra ou devra être fait, le sera.

Aux renforts déjà partis pour joindre Lord Wellington, il faut ajouter des détachements des

Digitized by Google

seconds bataillons du 32eme et du 40e régiment qui sont partis au commencement du mois de Cork, ainsi que le 59e régiment d'infanterie.

Trois régiments d'infanterie sont partis en même temps de Jersey et de Guernsey pour la même destination.

On va faire partir immédiatement un renfort de cavalerie très-considérable. Il consistera en 24 escadrons, tirés des régiments de cavalerie légere et de grosse cavalerie, le 3eme de dragons (celui du Roi) fournira à lui seul six compagnies.

Départ d'une Escadre pour la Côte d'Amérique.

Le 5 Juillet, au matin, le contre-amiral Sir Joseph Yorke est parti pour la côte d'Amérique, ayant sous ses ordres les trois vaisseaux, le *Vengeur*, de 74, capt. Brown ; le *Danemark*, de 74, capt. Bissett ; l'*Edinburgh*, de 74, capt. Rolles ; le *Pyramus*, de 36, capt. Dashwood, et le *Rover*, de 18, capt. Finley.

La frégate le *Spartan* joindra incessament cette escadre.

Des nouvelles de Constantinople, reçues par la voie de Gibraltar, datées du commencement de Mai, annoncent qu'il régnait dans cette capitale un désir universel de paix, et que le gouvernement, jaloux d'acquiescer au vœu populaire, tâchait de la conclure par tous les moyens compatibles avec l'honneur national. La disette de provisions se faisait vivement sentir, et les Janissaires menaçaient d'une nouvelle commotion. Les esprits étaient agités à un tel point, que l'on croyait que si la paix n'était pas faite, le grand Seigneur courait risque d'être assassiné.

Digitized by Google

Le Roi de Suede.

Le Roi de Suede, après un séjour de plusieurs mois à Héligoland, en est parti tout à coup dans un bateau ouvert, et s'est fait débarquer près de Tonningen. Quelques lettres voudraient faire croire qu'il était mécontent du gouvernement britannique, et qu'il était parti d'Héligoland sans prendre congé ni du gouverneur, ni du capitaine de la frégate qui l'y avait mené. Nous ne pouvons le croire. Nous sommes assurés qu'il n'avait aucune raison d'être mécontent du gouvernement britannique. Il avait reçu, dans les premiers jours de Juillet, des dépêches du Danemarc, qui lui avait été apportées par un parlementaire. Dès que S. M. eût reçu ces dépêches, elle témoigna une grande impatience de se rendre sur le continent, et le 4, à trois heures du matin, elle s'embarqua, ainsi que nous l'avons dit. On mande qu'aussitôt son arrivée il lui fut donné une garde militaire, et que les bateliers qui l'avaient conduit furent jetés en prison. On ne peut que prendre le plus vif intérêt à la conservation des jours et aux succès d'un prince qui n'a cessé de montrer un esprit animé des vrais principes de la chevalerie, une âme inflexible, un cœur droit; et, dans aucun temps, les historiens ne pourront lui contester l'honneur d'avoir été le seul monarque du continent qui a préféré perdre son trône plutôt que de se dégrader ou de se soumettre à devenir le vassal d'un Buonaparté.

Nous venons de recevoir l'Exposé annuel que Buonaparté fait présenter tous les ans à l'Europe plutôt qu'au corps législatif, par son ministre de

Digitized by Google

l'intérieur le comte Montalivet. Nous le donnerons dans notre prochain Numéro.

Le brave Capitaine Hoste vient d'arriver de Malte, dans sa frégate l'*Amphion*, avec les deux frégates qu'il avait prises dans l'Adriatique.

Les dépêches du capitaine Bingham du sloop de guerre, le *Little Belt*, sont arrivées à l'amirauté. Elles n'ont pas été rendues publiques, mais on assure qu'elles mettent hors de doute que dans sa rencontre avec la frégate des Etats-Unis, c'est le capitaine américain Rogers qui a tiré sur la corvette anglaise, non-seulement le premier coup, mais même la première bordée. On a vu que Sir Joseph Yorke est parti pour appuyer la négociation qui doit nécessairement avoir lieu pour la réparation de cette insulte.

Digitized by Google

ETAT DE LA MARINE DES ETATS-UNIS.

Dix Frégates.

Le Président	44 Canons.	La Constellation	36
La Constitution	44	Le Congrès	36
Les Etats-Unis	44	Le Boston	32
La Chesapeak	36	L'Essex	32
Le New York	36	Le John Adams	32

Deux Corvettes.

Le John Adams	26	Le Wasp	16

Six Brigantins.

La Syren	16	Le Hornet	16
L'Argus	16	Le Vixen	12
L'Oneider	16	Le Nautilus	12

Trois Goëlettes.

L'Entreprise, le Ferret, la Revenge, 12 Canons.

Quatre Bombardes.

La Vengeance,	L'Æthna.
Le Spit-fire,	Le Vesuvius.

170 Chaloupes Canonieres.

Sur cette marine il n'y a maintenant en commission que quatre frégates, deux corvettes, cinq bricks, et les trois goëlettes.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-Street, Oxford-St.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCXCIX.—*Le* 20 *Juillet*, 1811.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

Académie Impériale de Musique.

Deuxieme Représentation de l'Enlevement des Sabines, Ballet-Pantomime en trois Actes, de la composition de M. Milon.

Grande affluence de spectateurs, exécution encore plus soignée, ensemble plus parfait ; beaucoup de choses, dont l'effet avait été médiocre, ont été mieux senties. Cette deuxieme représentation a confirmé et fixé le succès de la premiere. Le compositeur a montré un grand talent dans la maniere dont il a disposé et présenté sur la scene un sujet

Digitized by Google

qui paraissait difficile et ingrat ; il a répandu de l'intérêt, de la noblesse sur la cérémonie du mariage qui, selon Figaro, de toutes les choses sérieuses, est la plus bouffonne. Rien n'est plus ingénieux que ce pas nuptial, qui exprime si bien la honte, la timidité, la tristesse de ces jeunes épouses qui ne marchent pas, mais se laissent doucement entraîner à l'autel.

Milon est un acteur très-noble : il donne une couleur héroïque à son rôle de Romulus. Madame Gardel fait briller le plus précieux talent pour la pantomime dans cette lutte contre l'amour, où elle dispute si long-temps la victoire : sa danse est pleine de grâce ; ses petits pas valent bien mieux que les grands sauts. Vestris n'en paraît pas persuadé ; car dans cette deuxieme représentation, malgré l'avis des sages, il a moins dansé et encore plus sauté : enflammé d'une émulation que la raison n'approuve pas, il veut lutter contre les jeunes gens sans consulter son âge et ses forces ; il s'obstine dans des efforts toujours malheureux et qui pourraient lui devenir funestes. Deux fois dans cette représentation il a fait trembler ses amis, et ce n'est que par des tours d'adresse qu'il a esquivé la chute qui devait être le résultat de ses tours de force. Le danger qu'il a couru doit l'avertir qu'il faut laisser les sauts, les pirouettes, les tours en l'air, à Albert et Antonin, qui ont eux-mêmes très-tort d'en abuser. Je ne sais comment le public ne se lasse pas de ces sauts périlleux dont l'uniformité est fatigante, et qui n'ont rien de commun avec l'art : ils déshonorent la danse, et rabaissent le danseur au rang des sauteurs de profession, qui lui sont bien supérieurs en force, et qui font des tours bien plus surprenants.

Mlle Chevigny, qui n'avait pas dansé son pas le premier jour, à cause de l'indisposition d'Albert, s'en est acquité avec beaucoup de succès : cette artiste connaît bien les vrais principes de la danse,

Digitized by Google

qui consistent dans le moëlleux et la perfection des pas, dans l'élégance et la grâce des mouvements et des attitudes, dans les beaux développements et dans l'harmonie de toutes les parties du corps. Il est bien fâcheux que les danseurs qui annoncent le plus de talent négligent aujourd'hui toutes ces qualités si essentielles pour faire des sauts de pantin : le public peut aisément les corriger en cessant de les applaudir. Mlle Chevigny danse pendant toute la piece ; elle danse le plus noble, le plus rare et le plus difficile de tous les genres, celui de la pantomime, qui est la véritable danse des anciens, et la seule qu'ils honorerent de ce nom : les mots grecs, qui signifient *danse* et *danser*, désignent spécialement la pantomime.

Théatre de l'Impératrice.

Le Café du Printemps.

Aux cinq actes de la Vieille Tante, M. Picard vient de faire succéder un petit acte qu'il appelle, je ne sais pourquoi, *le Café du Printemps*, car les cafés de la ville et du Boulevard sont des cafés des quatre saisons. Il ne faut pas croire que les cafés soient fort anciens ; le café a été connu en France bien avant les cafés. Dans le siecle de Louis XIV, les cabarets étaient à la mode : grands et petits, nobles et bourgeois, auteurs et acteurs, tous allaient, sans rougir, s'enivrer au cabaret. Le Théâtre Français était avantageusement situé entre deux cabarets, *l'Alliance* et le *Cormier*. Dans le cours de cette époque, consacrée à Bacchus, la gaîté, la simplicité, la franchise, régnaient dans les mœurs comme dans les écrits ; on faisait beaucoup de débauches de

Digitized by Google

table, qui ne corrompaient ni l'esprit ni le cœur. Vers la fin du dix-septieme siecle on devint plus sobre, plus sérieux, plus rafiné ; on calcula davantage ; ce fut alors qu'on laissa au petit peuple les cabarets et le vin du cabaret, et qu'on s'assembla dans les cafés pour y boire de l'eau chaude. On y fit aussi de la politique et de la littérature : on y décida du sort des batailles et du destin des pieces. La littérature de café est passée en proverbe ; et quoique les dissertations littéraires aient cessé de faire retentir les cafés comme au temps des la Motte, des Piron, des le Sage, il y a toujours beaucoup de ces littérateurs qui semblent avoir fait leurs études dans les cafés.

Aux cafés succéderent les salons que les gens du monde ouvrirent aux gens de lettres, pour y faire de la philosophie et du sentiment. Les philosophes dînaient mieux chez les grands qu'au cabaret ; ils y prenaient de meilleur café et de meilleures liqueurs que dans aucune boutique de limonadier. Ils y débitaient une doctrine neuve et rare, telle qu'il ne s'en trouvait point dans aucun bon livre : une doctrine digne de l'excellence du dîner, de la noblesse de l'hôte, et du luxe de la maison ; une doctrine, enfin, qui devait bientôt faire perdre l'appétit aux convives, et mettre les hôtes hors d'état de donner jamais à dîner. Ainsi, dans le cours d'environ deux siecles, on vit tour à tour les amis s'égayer et s'épancher au cabaret ; les beaux-esprits et les gobemouches déraisonner dans les cafés ; les sophistes et les frondeurs réformer le genre-humain dans les salons.

Les cafés commençaient à s'établir à Paris, lorsque Jean Baptiste Rousseau, profitant de la circonstance, fit jouer, en 1685, une petite piece en un acte, intitulée *le Café* ; elle n'eut pas le succès que l'à-propos et la mode semblaient lui promettre.

Digitized by Google

L'auteur se vit en butte aux épigrammes ; il y en avait une qui finissait par ces vers :

On sait que le café réveille,
Qu'il ressusciterait un mort ;
Au lieu qu'à sa piece on sommeille,
Et que chez lui seul il endort.

Cette épigramme, faible de style, ne valait pas celles que faisait Rousseau, et qui lui ont acquis le premier rang dans ce genre.

Dans le Café de Rousseau, il y a un vieux notaire imbécille, nommé Jobelin, amoureux de Louiton, fille de Mad. Jérôme, la limonadiere. Dorante, rival du notaire, emploie l'adresse d'un valet nommé Lafleche, pour se débarrasser de M. Jobelin, et parvient à épouser Louison. Cette pauvre intrigue est mêlée de scenes épisodiques, où l'on a peint les ridicules des divers originaux qui avaient alors coutume de fréquenter les cafés.

Dans le café de M. Picard, la limonadiere s'appelle Mad. Duparc, et sa fille, Thérese : elles sont pourvues toutes les deux. La mere a un amant nommé Drouvelle ; la fille en a deux, l'un nommé Raymond, qu'elle aime tendrement ; l'autre dont elle se moque, et qui s'appelle Giffard. Ce vieux paillard est le plus malheureux des amants ; car on n'a pas besoin d'user contre lui de stratagême. Il semble qu'il y ait un sort jeté sur ses amours ; il fait des cadeaux à sa maîtresse, un autre en a l'honneur ; il fait semblant de s'être battu pour elle et d'avoir reçu une blessure, on maudit son indiscrétion et on ne veut plus le voir. Enfin, pour le débarrasser d'un si malheureux amour, il trouve un neveu dans l'amant aimé de Thérese ; et comme dans ce genre de contestation les oncles ne sont pas les plus forts, le neveu épouse et l'oncle se retire. Cette intrigue avait besoin d'être réchauffée ; l'auteur y a placé très-adroitement une scene épisodique entre un fai-

Digitized by Google

seur de mélodrame et un chef de cabale : là, tout l'art des cabaleurs est dévoilé. Je n'aurais pas voulu que ce fût l'auteur qui donnât des leçons au cabaleur, lequel est supposé savoir à fond son métier. C'est par politesse et par honnêteté, qu'on a mis un auteur de Boulevard et non pas un auteur de grand théâtre; quoique les auteurs des grands théâtres, dans leurs dangers pressants, se laissent manquer encore moins que les autres de tous les secours de l'art. Le fond de la scene n'est pas neuf. Dans une piece que fit Laharpe, pour l'inauguration de la salle de l'Odéon, lorsque le théâtre français vint l'occuper, le plus plaisant personnage s'appelle M. Claque, et l'on n'épargne pas le ridicule à tous les entrepreneurs de succès. Cette branche de commerce est aujourd'hui dans une plus grande activité et beaucoup mieux organisée. L'on ne peut qu'admirer comment, à mesure qu'on a cessé de faire de bonnes pieces, on a perfectionné les moyens de faire réussir les mauvaises : c'est l'effet d'une providence qui veille sur les théâtres; l'art de se passer de talent est une sorte de pierre philosophale que nos adeptes ont trouvée. Sérieusement on ne peut trop bafouer cette honteuse industrie et ceux qui l'exercent; mais les cabaleurs sont endurcis contre les railleries. Le public seul pourrait en détruire la race en éclatant de rire chaque fois qu'ils applaudissent mal à propos; cette tactique soutenue les mettrait en déroute; mais le public est trop insouciant, trop apathique pour entreprendre ce genre de guerre : les cabaleurs resteront, parce qu'on dit qu'ils sont devenus nécessaires à ceux mêmes qui seraient le plus faits pour s'en passer. Mlle. Régnier et Mlle. Fleuri, c'est-à-dire les deux limonadieres, mere et fille, la fille surtout, peuvent achalander ce Café, secondées du jeu de Perroud, d'Armand et de Chazel.

Digitized by Google

Théatre Français.

Reprise des Bourgeoises de Qualité, Comédie en trois Actes, de Dancourt.

Cette reprise devait faire le pendant à celle de Pinto, dans la représentation au bénéfice de Monvel: ce projet a été dérangé par de nouvelles combinaisons. Esther a remplacé Pinto ; les Deux Gendres ont été substitués aux Bourgeoises de Qualité : c'est ainsi que Pinto et les Bourgeoises ont échappé ce jour-là aux huées et aux sifflets, qui probablement leur étaient destinés ; mais quelques jours après, un sort fatal a voulu qu'on se soit avisé de produire sur la scene ces orgueilleuses Bourgeoises pour y assurer la plus cruelle avanie qui puisse arriver à des femmes vaines, entêtées des honneurs et des dignités. Le dirai-je ? elles ont été outrageusement sifflées par quelques beaux-esprits du parterre. On ne va point aux pieces de Régnard, mais on siffle celles de Dancourt quand par hasard on les rencontre : triste retour des choses d'ici-bas. Dancourt, qui si long-temps eut l'honneur de réjouir la cour et la ville ; Dancourt, qui par son esprit, sa gaieté, ses saillies, amusa le siecle de Louis XIV, n'amuse et ne fait rire aujourd'hui personne ; ses plaisanteries et ses traits sont passés de mode, et ne sont plus à la portée des spectateurs actuels, qui n'ont pas l'air de les entendre : Dancourt leur parle une langue étrangere, et ils ne lui répondent que par des sifflets, sans égard pour la faveur dont Louis XIV l'honora, sans respect pour sa dignité de seigneur de paroisse ; car Dancourt ayant fait un commerce très-avantageux de ses bons mots en employa le produit à l'acquisition de la terre de Courcelles, en Berri, où il passa les dernieres années de sa vie : il y reçut l'eau

Digitized by Google

bénite de son curé, et fut recommandé aux prieres des paroissiens. Ces prieres n'ont eu sans doute pour objet que le salut de son âme, et point du tout la conservation et la prospérité de ses œuvres mondaines et profanes. Les siffleurs ignorent probablement qu'en sifflant une comédie de Dancourt, ils ont outragé les mânes d'un seigneur de paroisse.

Après avoir exposé le fait, il faut dire un mot du droit. La piece méritait-elle d'être sifflée ? Examinons ses titres : elle est née en 1700, le Mardi 13 Juillet, la premiere année du dix-huitieme siecle ; elle a aujourd'hui cent onze ans : elle eut dans la nouveauté dix-huit représentations assez suivies, en dépit de la canicule, et s'est soutenue avec honneur au théâtre pendant l'espace de soixante et dix ans. L'auteur du Cours de Littérature, M. de La Harpe, juge sévere, mais équitable toutes les fois que la prévention ne l'aveugle pas, distingue les Bourgeoises de Qualité ; il les sépare de la foule des pieces de Dancourt qui remplissent douze volumes, et leur donne un rang honorable parmi ses chefs-d'œuvre. Il faut citer les propres termes de l'arrêt. M. de la Harpe après avoir condamné assez durement un grand nombre de petites pieces, pleines de sel et d'enjouement, parce que ce sont des vaudevilles sur l'historiette et la mode du jour, ajoute avec la gravité et la conscience d'un juge qui ne confond pas l'innocent avec le coupable : " Il n'en est pas moins vrai " que *le Galant Jardinier*, *le Mari retrouvé*, *les* " *Trois Cousines*, *les Bourgeoises de Qualité*, se- " ront toujours au nombre de nos petites pieces " qu'on revoit avec plaisir." Voilà, messieurs les siffleurs, une autorité qui vous embarrasserait peut-être, si vous n'étiez pas intimement convaincus que vous avez plus de goût, et de lumieres que tout ce qu'il y a jamais eu de littérateurs et de connaisseurs en France.

Digitized by Google

Cette décision de M. de la Harpe doit avoir d'autant plus de poids que son article sur Dancourt est extrêmement sec et dur ; il y est avare d'éloges, il y oublie même le chef-d'œuvre de Dancourt, *le Chevalier à la Mode*, piece de caractere et d'intrigue que l'on peut placer parmi les bonnes comédies du second ordre ; il ne nomme pas *les Bourgeoises à la Mode*, autre piece en cinq actes, très-enjouée et très-amusante : cette négligence a l'air de la malveillance, et quand on soustrait ainsi les plus beaux titres d'un auteur, on ne s'intéresse guere à sa gloire. Il faut donc en croire M. de la Harpe quand il décide que *les Bourgeoises de Qualité seront toujours au nombre de nos petites pieces qu'on revoit avec plaisir*. Sa prédiction n'a pas été confirmée par l'événement, mais elle n'en est pas moins conforme à son opinion ; et si la piece n'est pas revue avec plaisir, ce n'est pas, selon lui, la piece qui a tort. J'avoue que l'opinion de M. de la Harpe est aussi la mienne ; mais j'avais observé, en annonçant la représentation de Monvel, que cette comédie attaque un ridicule suranné qui n'est plus dans nos idées et dans nos mœurs. La folie de ces bourgeoises peut paraître insipide à ceux qui ne savent pas à quel point on portait, sous Louis XIV, l'engouement de la noblesse et la vanité des titres ; il est aussi très-possible que l'esprit, la gaieté, les saillies du dialogue aient glissé sur les auditeurs accoutumés à un autre genre de plaisanteries ; et, étrangers aux grâces et aux finesses de la conversation de Dancourt, ils auront été rebutés par la faiblesse et le vide de l'action, qui n'avaient pour eux aucun dédommagement dans le style. La piece ne peut plaire qu'à des gens d'un esprit cultivé et de quelque littérature, sensibles au naturel, à l'esprit franc et vrai, au bon comique, quoique appliquée à des mœurs et à des ridicules qui n'existent plus.

Dans ce temps-là on avait la fureur de s'ennoblir ; on n'a plus aujourd'hui que celle de s'enrichir :

Digitized by Google

autrefois on pouvait être méprisé avec une grande fortune; mais aujourd'hui nous sommes dans le siecle d'or: c'est l'or qui fait la considération; et l'on ne voit pas bien ce que peuvent gagner ces bourgeoises en achetant de vains titres qui diminuent leur fortune. Nous pensons que la greffiere, étalant le luxe d'une femme fort riche, doit être plus considérée comme veuve d'un greffier, que comme l'épouse d'un comte ruiné: il en est de même de madame Carmin. Une grosse marchande de laine, qui fait dans son commerce des profits immenses, nous paraît bien préférable à la présidente d'une petite élection d'une petite ville de province; il nous semble qu'en quittant son négoce, elle doit perdre moitié dans l'estime publique, puisqu'elle perd moitié dans sa fortune: toute la bonne compagnie doit donc regarder ces bourgeoises comme des sottes, des folles et des dupes. Ce ne sont pas les siffleurs qui ont fait tomber la piece: en considérant ce qu'ils applaudissent, on est fort tenté d'estimer ce qu'ils sifflent; mais en général l'assemblée n'a point goûté ce tour d'esprit et ce genre de comique.

Mlle. Demerson et Mlle. Leverd ont très-bien joué, l'une le rôle de la greffiere, l'autre celui de madame Blandineau: ce sont les plus brillants; les autres sont faibles. Les grandes soubrettes, prévoyant sans doute la chute et ne voulant pas y participer, avaient laissé le rôle de Lisette à Mlle. Dupont: cette jeune actrice l'a joué de maniere à prouver au public qu'elle travaillait à se corriger. La critique lui avait reproché de l'exagération, un excès d'ardeur, l'envie de trop faire; elle a mis dans son jeu de la finesse et de la grâce, accompagnées de beaucoup de sagesse et de goût: les rôles d'hommes ont été médiocrement joués, et ils sont en grand nombre. Il y a beaucoup d'acteurs dans la piece et point d'action; peut-être est-ce au fond une assez bonne politique d'écarter du répertoire d'anciens

Digitized by Google

ouvrages qui tenteraient d'y rentrer. Les acteurs et actrices à la mode ont leurs rôles favoris dans des pieces qu'ils jouent continuellement, et que le public a la bonté de trouver toujours neuves après deux cents représentations. Nous avons, Dieu merci, assez d'auteurs vivants qui se chargent de la fourniture du théâtre; nous n'avons pas besoin que les morts ressuscitent pour les aider, et qu'on reproduise de vieilles gaietés de la vieille cour, qui faisaient rire nos aïeux, et qui ne sont plus pour nous que des pauvretés et du radotage. Ne faut-il pas que nos poëtes comiques du jour jouissent de l'avantage d'être debout, qu'ils se rassasient de gloire et d'applaudissements, pendant qu'ils vivent, sans être obligés d'admettre au banquet des convives défunts depuis un siecle ? Chacun son tour: Dancourt et les autres ont brillé dans leur temps : on les siffle aujourd'hui. Il ne faut pas douter que le même sort n'attende nos plus brillants esprits d'à-présent: leurs pieces si vantées, si applaudies dans le moment de leur vogue et de leur crédit, ne se soutiendront peut-être pas encore si long-temps que celles de Dancourt, et paraîtront, en 1911, encore plus froides et plus plates que les Bourgeoises de Qualité.

Il n'y a que ce Moliere qui soit éternel; et cependant on l'a quelquefois sifflé lui-même. Les Bourgeoises de Qualité peuvent se consoler en bonne compagnie : on a sifflé Georges Dandin, on a sifflé le Grondeur et l'Avocat Patelin, on a sifflé *le Mariage fait et rompu*, que M.de la Harpe regarde comme une des plus jolies pieces de Dufresny ; on a sifflé le Triple Mariage de Destouches ; je crois qu'on a sifflé le Retour Imprévu de Régnard, etc. etc. Notre jeunesse est d'un goût terriblement délicat, et par une excessive sévérité, fait expier leurs succès aux auteurs du temps passé. Qu'on reproche à présent aux comédiens de ne pas remettre les anciennes pieces ; ils répondront que pour les faire siffler, ce n'est pas la peine.

Digitized by Google

Stanislas Lekzinski.

L'auteur a suivi le conseil de Boileau :

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser.

Il ne pouvait en choisir un plus intéressant que ce Stanislas : peu d'hommes ont fait autant d'honneur à l'humanité ; peu d'hommes ont lutté avec plus de courage contre la mauvaise fortune. Placé sur le trône de Pologne par le fameux Charles XII, détrôné par la retraite et la défaite de ce prince poursuivi, proscrit, il trouva un asile en France : le vain titre de roi de Pologne qu'il avait conservé, lui en procura un autre beaucoup plus solide, celui de beau-pere de Louis XV. Des raisons politiques engagerent la cour de France à jeter les yeux sur la plus pauvre et la plus triste princesse qu'il y eût alors en Europe, pour en faire la Femme d'un puissant monarque. Le gendre se conduisit avec son beau-pere aussi bien que s'il en eût reçu des trésors : il lui céda le duché de Lorraine et de Bar. Cette province chérie du ciel, accoutumée au gouvernement paternel de ses ducs, crut avoir trouvé dans Stanislas le meilleur des peres. Ce prince, élevé comme Henri IV, à l'école du malheur, réalisa en Lorraine les douces chimeres dont Fénélon nous berce dans son Télémaque, et dont Louis XIV fut scandalisé. Le souverain vécut au milieu de ses enfants, faisant son bonheur du bonheur de tous, cultivant les arts et l'amitié ; protégeant les talents, embellissant Lunéville, qui fut son Versailles. Lorsque Rousseau écrivit contre les sciences et les arts, Stanislas prit le parti des arts et des sciences contre le sophiste genevois ; il se fit aider dans ce travail par le P. Menou, jésuite, son confesseur.

Digitized by Google

Rousseau, tout glorieux d'un pareil adversaire, même en le combattant, sut assaisonner sa réponse des traits les plus délicats et les plus ingénieux : il ne critiqua que les phrases du jésuite, que son goût l'empêcha de confondre avec le style noble et franc du roi. Voltaire se moque du P. Menou et de la cour de Stanislas, mais avec enjouement et légéreté.

Tel est le héros dont M. Cuvelier nous présente les infortunes. Chassé par le roi Auguste son compétiteur, il ne lui reste plus du royaume de Pologne, que la ville de Dantzick : cette ville, vivement assiégée, résiste à tous les efforts des Moscovites, et garde à son souverain une fidélité héroïque au sein des horreurs dont elle est environnée ; ce qui amene des situations frappantes. Le spectateur tremble à chaque instant pour Stanislas, qui ne cesse de donner au milieu des dangers, des preuves de courage, de franchise et de générosité.

A côté du héros, il y a une héroïne, c'est une jeune dame polonaise, nommée Alexandra, dévouée à Stanislas, et qui partage ses périls. On fait ces rôles d'héroïne pour Mlle. Bourgeois, actrice qui a un talent male et qui se bat très-bien, ce qui est à la Gaieté d'une ressource singuliere. Il regne dans toute la piece un mélange de grandeur et de simplicité, de naturel et d'héroïsme, qui produit une agréable variété. Le dialogue est vif et serré, sans déclamation et sans tirades oiseuses. Il y a un niais, suivant l'usage ; c'est un aubergiste dont la maison, pendant quelque temps, est le réfuge de Stanislas et de ses amis. Cet homme dit le moins de bêtise que puisse dire un niais, et souvent il est comique. L'ouvrage attache par la vivacité de l'intrigue, par le mouvement de l'action. Dantzick et ses environs sont le lieu de la scene : il y a des auteurs réguliers qui commencent à ne pas observer beaucoup mieux l'unité de lieu. Ce mélodrame ressemble beaucoup à un drame ; mais il y a toujours une grande dis-

Digitized by Google

tance d'un mélodrame et même d'un drame à un ouvrage du bon genre.

Je crois avoir rendu justice à l'ouvrage de M. Cuvelier. Je persiste toujours à croire qu'il faut examiner avec indulgence une piece sans prétention, et qui même déclare par son titre qu'elle prétend sacrifier les regles à l'intérêt ; si elle est sans intérêt, elle est sans excuse ; si elle intéresse, elle est justifiée. Les grands ouvrages du Théâtre Français qui tendent à l'immortalité, doivent être honorés d'un examen plus réfléchi : cela es aussi vrai que deux et deux font quatre ; cependant cette doctrine a paru à un censeur, scandaleuse, pernicieuse, mal sonnante et sentant l'hérésie. Il s'est répandu à ce sujet en déclamations dont l'amertume a pour excuse le zele pour lebon goût. Cependant il me semble que ce qui afflige le plus le censeur, c'est la vogue des mélodrames et l'argent qu'ils font gagner aux entrepreneurs : c'est, dit-il, pour cet étrange systême de critique qu'on semble avoir fait ce vers :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

La citation est bien plus étrange que le systême de critique. Le censeur n'entend peut-être pas ce vers, qui signifie que, dans le monde, on pardonne tout au fort, tandis qu'on écrase le faible : " La cri-" tique indulgente pour les corbeaux, est sévere " pour les colombes." C'est précisément tout le contraire de mon systême : les auteurs des grandes pieces du Théâtre Français, voilà les forts, voilà les corbeaux : les auteur de farces et mélodrames, ce sont là les faibles, ce sont là les colombes. Le censeur ne s'est pas bien rendu compte à lui-même de ce qu'il voulait dire ; il devrait tâcher de mettre plus de sens dans ses écrits, cela vaudrait mieux que de s'occuper à censurer ceux des autres.

Digitized by Google

OUVRAGES NOUVEAUX.

Le tome Veme de l'*Histoire de France au dix-huitieme Siecle*, par la Cretelle, vient d'être publié à Paris; le sixieme et dernier est sous presse. Comme il y a eu trois éditions successives des premiers volumes, cet ouvrage se tire maintenant à 5000 exemplaire.

Flore des Antilles, ou Histoire générale, botanique, rurale et économique des végétaux indigenes des Antilles, et des exotiques qu'on est parvenu à y naturaliser, décrits d'après nature, selon le système sexuel de Linné et la méthode naturelle de Jussieu avec des planches dessinées, gravées et coloriées. Par M. François de Tussac, colon de St. Domingue. Les quatre premieres livraisons. M. de Tussac, savant botaniste, riche colon, habitant de cette île fortunée (Hayti) où la nature s'est plue à prodiguer une foule de trésors que dédaignait le créole paresseux, avait formé le projet de tirer ses compatriotes de cette barbarie, de chercher, d'étudier avec le plus grand soin les nombreux végétaux de cette terre fertile, d'en faire connaître à ceux qui l'habitaient ou les agréments ou les propriétés utiles, et de les forcer enfin à jouir de ces biens que leur indolence semblait fouler aux pieds. On peut dire que l'Amérique entiere était dans l'attente de ce bel ouvrage, lorsque la révolution vint détruire tous les projets et toutes les espérances. Assez heureux pour avoir pu sauver ses manuscrits au milieu des désastres qui lui ont enlevé toutes ses autres richesses, M. Tussac a cru devoir commencer en France la publication de sa *Flore des Antilles*; non qu'il puisse se flatter de la terminer aussi rapi-

Digitized by Google

dement qu'on pourrait le désirer, mais afin de rassurer sur le sort de cet ouvrage ceux de ses compatriotes qui s'y sont le plus vivement intéressés, et de leur donner de temps en temps un gage nouveau de la résolution où il est de le conduire jusqu'à sa fin. S'il eût pu réaliser entierement dans des circonstances plus heureuses l'utile projet qu'il avait conçu; il est hors de doute que M. de Tussac aurait produit une révolution dans la culture des Antilles, et qu'il eût mérité une place honorable parmi le petit nombre des bienfaiteurs de ce beau pays.

Ces livraisons présentent une collection de plantes inconnues, même à la plupart de nos botanistes, et qui sont figurées ici pour la premiere fois. Les plus habiles trouveront encore quelque chose à apprendre dans ce magnifique ouvrage: les plus dédaigneux admireront la beauté parfaite du texte et des gravures, dessinées et enluminées avec des soins et une délicatesse incomparables.

Prosper, ou le Pessimisme, par M. Lepeintre, 3 vol.

Charlemagne au Palais des Tuileries, dans la Nuit du 20 *Mars*, 1811. Poëme allemand accompagné d'une traduction Française, par M. Widemann. Magnifiquement imprimé par Didot l'aîné.

Digitized by Google

EXPOSÉ

De la Situation de l'Empire, présenté au Corps-Législatif, dans sa Séance du 29 Juin, par S. Exc. M. le Comte de Montalivet, *Ministre de l'Intérieur.*

Messieurs,

Depuis votre derniere session, l'Empire s'est accru de seize départements, de cinq millions de population, d'un territoire donnant un revenu de cent millions, de trois cents lieues de côtes et de tous leurs moyens maritimes. Les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut n'étaient point françaises; la circulation de l'intérieur de l'Empire était gênée; les productions des départements de son centre ne pouvaient arriver à la mer que soumises à des douanes étrangeres: ces inconvénients ont disparu pour toujours; l'arsenal maritime de l'Escaut, auquel se rattachent tant d'espérances, a reçu par là tout le développement qu'il doit avoir. Les embouchures de l'Ems, du Weser et de l'Elbe mettent en notre possession tous les bois que fournit l'Allemagne. Les frontieres de l'Empire s'appuient sur la Baltique; et ayant ainsi une communication directe avec le Nord, il nous sera facile d'en tirer les mâtures, les chanvres, le cuivre et les autres munitions navales dont nous pourrons avoir besoin. Nous réunissons aujourd'hui tout ce que produisent, en objets qui entrent dans la construction des vaisseaux, la France, l'Allemagne et l'Italie.

Le Simplon, devenu français, nous assure une nouvelle communication avec l'Italie.

La réunion de Rome a fait disparaître l'intermédiaire fâcheux qui se trouvait entre nos armées du Nord de l'Italie et celles du Midi, et nous a donné sur la Méditerranée de nouvelles côtes utiles et nécessaires à Toulon, comme celles de l'Adriatique le sont à Venise. Cette réunion porte encore

Digitized by Google

avec elle le double avantage que les papes ne sont plus souverains et ne sont plus étrangers à la France. Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour se souvenir de tous les maux qu'a faits à la religion la confusion du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Sans cesse les Papes ont sacrifié les choses saintes aux choses temporelles.

Ce n'est pas le divorce de Henri VIII qui a séparé l'Angleterre de l'Eglise de Rome, c'est le *denier* de St. Pierre.

S'il est avantageux à l'Etat et à la religion que le Pape ne soit plus souverain, il est également avantageux à l'Empire que l'évêque de Rome, chef de notre Eglise, ne nous soit pas étranger, et qu'il réunisse dans son cœur, à l'amour de la religion, celui de la patrie, qui caractérise les âmes élevées. C'est d'ailleurs le seul moyen de rendre compatible la juste influence que doit avoir le Pape sur le spirituel avec les principes de l'Empire, qui ne permettent pas qu'aucun évêque étranger puisse ou doive y exercer quelque influence.

Religion.

L'Empereur est satisfait de l'esprit qui anime tout son clergé.

Les soins de l'administration se sont portés sur les besoins des dioceses. L'établissement des écoles secondaires ecclésiastiques, vulgairement appelées *petits séminaires*; la fondation de beaucoup de grands séminaires pour les études plus avancées; le rétablissement des églises partout où elles avaient été détruites, et l'achevement de plusieurs grandes métropoles dont la révolution avait interrompu la construction, sont des preuves manifestes de l'intérêt que porte le gouvernement à la splendeur du culte et à la prospérité de la religion.

Les dissensions religieuses, suite de nos troubles politiques, ont entierement disparu; il n'y a plus en France que des prêtres dans la communion de leurs évêques, et réunis dans leurs principes réligieux comme dans leur attachement au gouvernement.

Vingt-sept évêchés étant depuis long-temps vacants, et le Pape ayant refusé à deux époques différentes, de 1805 à 1807, et de 1808 jusqu'à présent, d'exécuter les clauses du Concordat

Digitized by Google

qui l'obligent à instituer les évêques nommés par l'Empereur, ce refus a rendu nul le Concordat ; il n'existe plus. L'Empereur a donc été obligé de convoquer tous les évêques de l'Empire, afin qu'ils avissassent au moyen de pourvoir aux siéges vacants, et de nommer à ceux qui viendraient à vaquer, conformément à ce qui se faisait sous Charlemagne, sous Saint Louis, et dans tous les siecles qui ont précédé le Concordat de François 1er et de Léon X ; car il est de l'essence de la religion catholique de ne pouvoir se passer du ministere et de la mission des évêques.

Ainsi a cessé d'exister cette fameuse transaction de François 1er et de Léon X ; contre laquelle l'Eglise, l'Université et les Cours souveraines ont si long-temps réclamé, et qui a fait dire aux publicistes et aux magistrats du temps, que le Roi et le Pape s'étaient cédé mutuellement ce qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. C'est désormais aux délibérations du Concile de Paris qu'est attaché le sort de l'épiscopat qui aura tant d'influence sur celui même de la religion. Le Concile décidera si la France sera, comme l'Allemagne, sans épiscopat.

Au reste, s'il a existé d'autres divisions entre l'Empereur et le souverain temporel de Rome, il n'en a existé aucune entre l'Empereur et le Pape, comme chef de la religion, et il n'est rien qui puisse porter la moindre inquiétude dans les âmes les plus timorées.

Ordre Judiciaire.

On avait séparé la justice civile et la justice criminelle ; la magistrature ne poursuivait les délits que lorsqu'ils lui étaient signalés par la police. Le dernier Code que vous avez adopté a réuni la justice civile et la justice criminelle ; il a institué des cours impériales investies du droit de poursuivre et d'accuser, et les a armées de toute la force nécessaire pour faire exécuter les lois. Le maintien et le perfectionnement du jury, la confrontation des témoins et la publicité de l'instruction ont rassemblé ce qu'avaient de bon l'ancien et le nouveau système.

En nommant aux différentes places, S. M. a recherché les hommes qui restaient encore des anciens parlements, et que leur

Digitized by Google

âge et leurs connaissances rendaient susceptibles d'être employés dans les cours impériales ; elle les y a appelés de son propre mouvement, donnant ainsi une nouvelle preuve de son désir constant de voir les Français oublier leurs anciennes querelles, et achever de se confondre dans le seul intérêt de la patrie et du trône.

Administration.

Bien des réclamations ont été présentées sur les limites des différents départements. Il s'est même fait entendre des opinions qui voudraient substituer de grandes préfectures aux préfectures actuelles ; mais S. M. les a rejetées, et a pris pour principe de regarder comme établi et permanent ce qui a été fait. L'instabilité détruit tout. Une grande révolution a passé sur l'organisation des départements ; c'est comme un acte de propriété auquel S. M. ne veut point toucher. Ces départements ont été formés, consolidés au milieu d'imposantes circonstances qui ont rapproché leurs habitants, et ils resteront toujours unis de même.

L'administration communale s'est partout perfectionnée. Les budjets délibérés en conseil d'Etat dirigent et censurent ainsi l'administration de toutes les communes de l'Empire qui ont plus de 10,000 fr. de revenu. Déjà la masse de ces revenus s'élève à plus de 80 millions. Jamais, dans aucun temps et dans aucun pays, les communes n'ont été aussi riches. Partout ailleurs l'octroi est une imposition souveraine ; S. M. l'a laissé aux communes ; aussi tous leurs établissements se trouvent dans le meilleur état, et dans presque toutes, on a entrepris la construction d'hôtels-de-ville, de halles, de magasins publics, ou d'autres travaux qui doivent les embellir ou augmenter leur prospérité.

Les hôpitaux se sont partout améliorés : on peut dire qu'à aucune époque ils n'ont été mieux tenus. La charité s'exerce avec abondance, et les legs acceptés au conseil d'Etat pour les hôpitaux montent à plusieurs millions chaque année.

S. M. a approuvé et doté un grand nombre de congréga-

Digitized by Google

tions des sœurs de la charité, ayant pour but d'assister les malades et de servir les hôpitaux. L'intention de S. M. est que toutes ces sœurs soient, pour les affaires religieuses, sous la direction de leurs évêques, qui seuls ont le pouvoir de se mêler du spirituel dans l'étendue de leur diocese. Aucune congrégation, sous quelque prétexte que ce soit, ne peut ni ne doit se soustraire à leur juridiction.

Les dépôts de mendicité ont été créés dans soixante-cinq départements; dans trente-deux ils sont déjà en activité, et dans ces trente-deux départements il n'est plus permis de mendier. Ces dépôts ont encore besoin de se perfectionner, afin que les travaux y soient bien établis, et qu'ils puissent alors subvenir à la plus grande partie de leurs dépenses.

Instruction publique.

L'Université a fait des progrès. Quelques lycées étaient mal constitués: les principes de la religion, fondement de toute institution comme de toute morale, en étaient écartés, ou étaient faiblement pratiqués. Le grand-maître et le conseil de l'Université ont remédié à la plus grande partie de ces abus. Bien des choses cependant restent à faire pour réaliser les espérances et les vues de l'Empereur dans cette grande création.

L'éducation de famille est celle qui mérite le plus d'encouragement: mais puisque les parents sont obligés de confier si souvent leurs enfants à des colléges ou à des institutions, l'intention de l'Empereur est que l'organisation de l'Université s'étende à tous les colléges et aux institutions de tous les degrés, afin que l'éducation ne soit plus comme une manufacture ou une branche de commerce exercée dans des vues d'intérêt pécuniaire. Diriger l'éducation est une des plus nobles fonctions du pere de famille, et un des principaux buts des institutions nationales. Le nombre des lycées et celui des colléges communaux seront augmentés, et le nombre des institutions particulieres sera graduellement diminué, jusqu'au moment où elles seront toutes fermées.

Digitized by Google

Toute l'éducation publique doit se régir par la discipline militaire, et non par la police civile ou ecclésiastique. L'habitude de la discipline militaire est la plus utile, puisque dans tous les états de la vie les citoyens ont besoin de pouvoir défendre leurs propriétés contre les ennemis intérieurs ou extérieurs.

Il faut dix ans encore pour que tout le bien que S. M. attend de l'Université soit réalisé et pour que ses vues soient accomplies; mais déjà de grands avantages sont obtenus; et ce qui existe est préférable à ce qui a jamais existé.

Pour l'institution primaire des enfants, S. M. voit avec plaisir l'établissement des petites écoles; elle en désire la propagation.

Indépendamment des maisons de Saint Denis et d'Ecouen, six maisons ont été instituées pour l'éducation des filles dont les peres se sont dévoués au service de l'Etat.

Sciences et Arts.

La découverte de l'aiguille aimantée a produit une révolution dans le commerce; le sucre a détruit l'usage du miel, l'indigo celui du pastel. Les progrès de la chimie operent dans ce moment une révolution en sens inverse: elle est parvenue à tirer le sucre du maisin, de l'érable et de la betterave. Le pastel, qui avait enrichi le Languedoc et une partie de l'Italie, mais qui n'avait pu, dans l'enfance de l'art, soutenir la concurrence avec l'indigo, reprend à son tour le dessus: la chimie en extrait aujourd'hui une fécule qui lui donne sur l'indigo l'avantage du prix et de la qualité. Toutes les branches des sciences et des arts se perfectionnent.

Travaux publics.

De grands travaux sont entrepris depuis dix ans, et se poursuivent chaque année avec un nouveau zele et un nouvel accroissement de moyens. En 1810, cent trente-huit millions ont été affectés à ces travaux; cent cinquante-cinq le sont en 1811.

Digitized by Google

Tableau comparatif des Dépenses pour les Travaux publics en 1810 *et* 1811.

OBJETS DES DEPENSES.	MONTANT DES DEPENSES. En 1810.	En 1811.
Ministere de la Guerre.		
Construction de places et de nouveaux ouvrages - -	16,984,600 fr.	22,670,000 fr.
Ministere de la Marine.		
Ouvrages hydrauliques. Travaux des bassins et des ports.	5,757,940	7,000,000
Ministere de l'Intérieur.		
Constructions neuves dans les établissements publics.— Ecole des arts et métiers. Réparations, etc. - - - - -	1,095,254	12,678,000
Ponts et Chaussées.		
Routes - - - - - - -	36,299,413	40,580,635
Ponts - - - - - - - -	4,505,711	5,101,172
Navigation, canaux, desséchements - - - - - - - -	21,621,735	18,715,947
Ports de commerce, digues à la mer, polders - - - -	7,823,486	4,218,622
Travaux de Paris et des palais - - - - - - - - -	22,330,753	28,007,896
Travaux dans les villes des départements - - - - -	19,745,075	20,200,000
Ministere des Cultes.		
Construction et réparation des églises - - - - - -	1,977,860	2,728,788
	138,141,727 fr.	154,901,000 fr.

Au milieu des guerres, des dépenses que nécessitent des armées immenses, la création et l'organisation de flottes nombreuses, les sacrifices que fait le trésor impérial pour les tra-

Digitized by Google

vaux publics sont tels, qu'ils surpassent dans une seule année tout ce qui y était employé sous l'ancienne monarchie, dans une génération.

Fortifications.

Une grande partie de ces dépenses a pour but la création de nouvelles places fortes : ce sont des travaux faits en faveur de l'avenir, pour consolider et fortifier l'Empire.

Une place du second ordre est fondée au Texel, pour défendre l'embouchure du Zuyderzée; trois mille hommes pourront y soutenir un siége de plusieurs mois. Anvers, Breskens, le fort impérial de Cadsand, Wilhemstadt, l'Ecluse, le Sas-de-Gand, sont déjà d'imposantes barrieres; Flessingue, entourée de forts au-delà de la portée de la bombe, couverte par des inondations réglées et par des ouvrages multipliés, est désormais à l'abri de toute tentative.

En 1810 1811, on a dépensé aux places de l'Escaut plus de huit millions: il était naturel de faire de grands travaux sur un point qui sera toujours l'objet de la jalousie et des craintes de nos ennemis naturels.

De nouveaux ouvrages sont construits à Ostende; il y existait déjà une enceinte, mais elle était de peu de valeur. Il a été également commencé de grands travaux à Boulogne, au Havre et à Cherbourg. Le Havre avait été construit par Vauban: quelques années avant la révolution, sous de vains prétextes, on imagina d'en détruire les fortifications. On avait laissé démantelée et ouverte cette ville, la clef de la Seine, et qu'on peut justement appeler le Port de Paris. Des ouvrages considérables y sont exécutés : la place est déjà formée et en état de soutenir un siége.

L'établissement du port de Cherbourg exige de vastes fortifications ; et dès la fin de cette année, cette ville sera susceptible de soutenir un siége. Les plans adoptés sont sur une grande échelle. Ce sera une place du premier rang.

Dès l'année passée, on a repris les travaux de Dunkerque, de Montreuil et d'Abbeville, qui avaient été négligés. Ces boulevards sont rétablis sur le meilleur pied. On complete et

Digitized by Google

l'on répare la défense de Brest. On a établi un nouveau système de fortifications pour Lorient et pour Rochefort.

Les travaux des îles Saint-Marcouf, de Belle-Isle et de l'Isle-d'Aix, se continuent. De nouveaux ouvrages sont ajoutés aux fortifications de Toulon, se construisent aux îles d'Hyeres, à Gênes et à la Spezzia. On a travaillé et l'on travaille à agrandir considérablement, du côté de terre, les importantes fortifications de Porto-Ferrajo.

A Corfou, place déjà très-forte, on travaille depuis quatre ans à de grandes constructions. De nouveaux projets ont été adoptés, et cette clef de l'Adriatique est gardée par 12,000 hommes de troupes, ayant des vivres pour deux ans et une artillerie nombreuse approvisionnée pour un siége de la plus longue durée.

Le fort Napoléon s'éleve sur la rive gauche du Rhin, en face de Wesel, dont les anciennes défenses sont corrigées et perfectionnées. Venloo et Juliers sont mis dans le meilleur état. Cassel et Kelh sont créés: les travaux commencés depuis 1807 ont déjà un résultat satisfaisant, et les ponts importants de Wesel, Mayence et Strasbourg sont couverts sur les deux rives par autant de places du premier ordre. Alexandrie, qui est le centre formidable de nos magasins et notre point d'appui au-delà des Alpes, est depuis dix ans l'objet d'une dépense annuelle de 3,000,000 fr.

On travaille dans le royaume d'Italie avec la même ardeur aux fortifications de Palma-Nova et d'Osopo, ainsi qu'à accroître les ouvrages d'Ancône, de Venise et de Mantoue.

A voir l'activité qui regne depuis huit ans dans les travaux sur toutes nos frontieres, on dirait que la France est menacée d'une prochaine invasion. Je n'aurai pas besoin de mettre sous vos yeux, pour contraster avec cette idée, la situation de tous nos voisins qui sont nos alliés et qui sont réunis à notre système, et la prépondérance que nous ont donnée les dernieres campagnes; mais je dirai seulement que lorsque dans de pareilles circonstances on a sacrifié en peu d'années plus de 100 millions pour une dépense qui n'intéresse que l'avenir, il faut rendre grâce au gouvernement, qui, non content d'assurer le bonheur

Digitized by Google

de la génération actuelle, veut aussi garantir la tranquillité de la postérité, et maîtriser ainsi jusqu'aux chances les plus éloignées de la fortune.

Ports.

On travaille à nos ports avec la même activité. A Anvers, dès la fin de l'année derniere, on a enlevé le bâtardeau du bassin. Dix-huit vaisseaux de ligne, même à trois ponts, peuvent y être reçus et en sortir tout armés. Au commencement de cette année, deux vaisseaux de 80 y ont été doublés en cuivre et radoubés. Les travaux se continuent avec ardeur. Avant la fin du mois de Septembre prochain, le bassin pourra contenir 30 vaisseaux.

Les vaisseaux de ligne ne pouvaient entrer que désarmés dans le bassin de Flessingue; on a desséché et isolé l'écluse, on s'occupe à en baisser le radier de maniere que vingt vaisseaux pourront entrer dans ce bassin, tout armés. Les quais que les Anglais avaient renversés sont rétablis. On travaille à reconstruire le magasin général, et on le met à l'abri de la bombe.

Les premiers fonds ont été faits pour le bassin de Terneuse; ses fondements se jettent. Vingt vaisseaux de ligne tout armés pourront sortir de ce bassin dans une seule marée. Il pourra en contenir plus de quarante.

L'écluse de chasse d'Ostende est terminée: elle a fait le plus grand bien au port. Celle de Dunkerque jouera à la fin de l'année: on en attend de grands résultats pour le creusement de la passe. L'écluse du Havre est achevée ;elle d'heureux effets.

A Cherbourg, les dépenses de la rade sont de deux especes. Il s' agit, 1°. d'élever la digue au-dessus des basses-mers: ce but sera atteint cette année; 2°. d'établir des forts aux extrémités de la digue, afin de défendre la rade. Le fort du centre vient d'être achevé. La rade ainsi assurée, il restait à creuser un port: ce grand travail est exécuté aux neuf dixiemes: trente vaisseaux de ligne pourront être reçus dans le bassin et l'avant-port. Déjà un vaisseau qui avait été endommagé par un accident de mer a pu entrer dans le bassin,

Digitized by Google

et y a été radoubé. L'avant-port et le bassin seront achevés en 1812. Les cales de construction et les formes existent déjà. Les travaux de Cherbourg seuls exigent plus de 3 millions par an.

Tous les ports du deuxieme et du troisieme ordre sont l'objet de plus ou moins de travaux; tous s'améliorent avec une grande rapidité.

Canaux.

Le canal de Saint-Quentin est achevé; dès cette année il a été dans une grande activité de navigation: il influe déjà sur le prix du bois et du charbon dans la capitale.

Le canal du Nord, qui unit le Rhin et l'Escaut, était fait au tiers; mais la réunion de la Hollande l'ayant rendu inutile, on a suspendu ces travaux.

Le canal Napoléon, qui joint le Rhin à la Saône, sera terminé en quatre ans: trois millions par année y sont affectés. Le canal de Bourgogne, qui joint la Saône à la Seine, se poursuit vivement: on y dépensera cette année 1,500,000 fr. Le canal d'Arles, qui fait arriver le Rhône au Port-du-Bouc, est fait au tiers; celui qui coupe la presqu'île de Bretagne en joignant la Rance à la Villaine, s'exécute. Le canal du Blavet, qui joint Napoléonville à Lorient, et qui un jour de Napoléonville ira à Brest, est presque achevé. Beaucoup d'autres canaux de moindre importance sont ou terminés ou en grande activité de construction.

Routes.

En améliorant les routes, on raccourcit les distances. On évalue que Turin a été déjà rapproché de Paris de trente-six heures; savoir, vingt-quatre heures pour le passage du Mont-Cenis, et douze heures pour la nouvelle route de la Maurienne. S. M. a décrété l'établissement d'une nouvelle route de Paris à Chambéry par Tournus. Cette route évitant les montagnes, sera plus courte de huit heures. Ainsi Turin aura été rapproché de quarante-quatre heures de Paris, ce qui fait presque la moitié de la distance.

Digitized by Google

Milan est rapproché de Paris, par la route du Simplon, de plus de cinquante heures de marche, en comparant la route actuelle à ce qui existait il y a dix ans.

Bayonne et l'Espagne ont été rapprochées de Paris de dix-huit heures, par la chaussée faite dans les sables des landes entre Bordeaux et Bayonne.

Mayence et l'Allemagne ont été rapprochées de douze heures par la chaussée construite dans les sables de Mayence à Metz. Hambourg le sera l'année prochaine de plus de soixante heures, par la chaussée faite à travers les sables de Maëstrich à Wesel et de Wesel à Hambourg; et ce sera le premier exemple dans l'histoire, de 80 lieues de route faites dans le cours de deux années. Dix ateliers y sont occupés, et avant la fin de 1811 beaucoup plus de la moitié de cette route sera achevée. Amsterdam sera également rapproché de Paris de douze heures, par la chaussée dans les sables d'Anvers à Amsterdam, à laquelle on travaille sur plusieurs points. De nouvelles routes s'ouvrent de la Spezzia à Parme, de Florence à Rimini, de Nice à Gênes.

Tous les conseils-généraux des départements rivalisent de zele pour seconder les intentions du souverain, et partout des routes s'ouvrent pour établir des communications entre les différents points des départements.

La construction d'un grand nombre de points est entreprise. Ceux de Bordeaux, de Rouen, d'Avignon sur le Rhône, de Turin sur le Pô, sont les plus notables. Ceux de Bordeaux et de Rouen, ainsi que celui sur la Durance, qui a été achevé l'année derniere, étaient regardés comme impossibles. Un grand nombre d'autres ponts sont de même achevés.

Travaux de Paris.

Le canal de l'Ourcq et la distribution de ses eaux dans les différentes parties de Paris, sont l'objet d'une dépense de 2,500,000 francs par an. Dans quelques années ces travaux seront complétement achevés. Déjà soixante fontaines répandent les eaux de l'Ourcq dans les principaux quartiers et marchés de la capitale. L'eau y arrive et les arrose con-

Digitized by Google

tinuellement. La Seine, la Marne, l'Yonne et l'Oise sont l'objet de travaux considérables pour améliorer leur navigation. La coupure de Saint-Maur, qui sera achevée l'année prochaine, abrégera la navigation de la Marne de cinq lieues, et donnera des eaux pour de nombreuses usines. Les écluses établies au Pont-de-l'Arche, à Vernon et à . . . . . faciliteront la navigation de la Seine, et d'autres écluses la prolongent jusqu'à Troyes et à l'Aube. Les ponts de Choisy, de Bercy et d'Jéna facilitent les communications ou concourent à l'embellissement de la capitale.

Le Louvre s'acheve; on abat cette quantité de maisons qui se trouvent entre le Louvre et les Tuileries. Une seconde galerie réunit les deux palais.

Marine.

Nous avons perdu la Guadeloupe et l'Isle-de-France. La volonté de secourir ces colonies ne devait point faire tenter la sortie de nos escadres dans l'état d'infériorité relative où elles se trouvaient.

Depuis la réunion de la Hollande, ce pays nous a fourni dix mille matelots et treize vaisseaux de ligne. Nous avons des flottes considérables dans l'Escaut et à Toulon. Des divisions de vaisseaux de ligne plus ou moins fortes sont dans les différents ports, et quinze vaisseaux sur les chantiers d'Anvers. Tout y est disposé de maniere à ajouter chaque année un grand nombre de bâtiments de guerre à notre escadre de l'Escaut. Deux vaisseaux de ligne sont en construction à Cherbourg, et l'approvisionnement en bois et en matériaux de toute espece y est si considérable, que nous en pouvons mettre cinq sur le chantier avant la fin de 1811. Lorient, Rochefort, Toulon ont toutes leurs cales occupées. De nombreux vaisseaux se construisent à Venise. Naples devait, suivant les traités, avoir cette année six vaisseaux de ligne et six frégates. Ce royaume ne les a pas. Le gouvernement de ce pays se convaincra de la nécessité de réparer cette négligence.

Nos ressources, notre navigation intérieure suffisent pour

Digitized by Google

porter en peu d'années le matériel de notre marine au même point que celui de nos ennemis.

Les essais faits sur la conscription maritime ont réussi; les jeunes gens de 18, 19 et 20 ans mis à bord de nos vaisseaux montrent la meilleure volonté, et se forment rapidement. Les fréquentes sorties de nos escadres, le cabotage, les évolutions de nos flottes et flotilles dans le Zuyderzée, l'Escaut et nos rades, ont fait faire à nos jeunes conscrits des progrès qui donnent lieu de concevoir les meilleures espérances.

Guerre.

En une année, la plupart des places fortes de l'Espagne ont été prises après des siéges qui honorent le génie et l'artillerie de l'armée française. Plus de deux cents drapeaux, quatre-vingt mille prisonniers et des centaines de pieces de canon ont été enlevés aux Espagnols dans plusieurs batailles rangées. Cette guerre tournait à sa fin, lorsque l'Angleterre, sortant de sa politique accoutumée, est venue se présenter en premiere ligne. Il est facile de prévoir le résultat de cette lutte, et d'en comprendre tous les effets sur les destins du monde.

La population de l'Angleterre ne pouvant suffire à l'occupation des Deux-Indes, de l'Amérique et de plusieurs établissements dans la Méditerranée; à la défense de l'Irlande et de ses propres côtes; aux garnisons et aux équipages de ses immenses flottes; à la consommation d'hommes d'une guerre opiniâtre soutenue contre la France dans la péninsule espagnole, bien des chances sont pour nous; et l'Angleterre s'est placée entre la ruine de sa population, si elle persiste à soutenir cette guerre, ou la honte, si elle l'abandonne après s'être si fortement mise en avant.

La France a 800,000 hommes sous les armes; et lorsque de nouvelles forces, de nouvelles armées marchent sur l'Espagne pour y combattre nos éternels ennemis, 400,000 hommes, 50,000 chevaux restent dans notre intérieur, sur nos côtes, sur nos frontieres, prêts à se porter à la défense de nos droits partout où ils pourraient se trouver menacés.

Digitized by Google

Le système continental, qui se suit avec la plus grande constance, sappe la base des finances de l'Angleterre: déjà son change perd 33 pour 100; ses colonies sont sans débouchés pour leurs productions; la plupart de ses fabriques sont fermées..... Et le système continental ne fait que de naître! Suivi pendant dix ans, il suffirait seul pour détruire les ressources de l'Angleterre.

Ses revenus ne sont pas fondés sur le produit de son sol, mais sur le produit du commerce du monde; des à présent, ses comptoirs sont à moitié fermés. Les Anglais esperent en vain du bénéfice du temps et des événements que leurs passions allument, que des débouchés s'ouvriront pour leur commerce.

Quant à la France, le système continental n'a rien changé à sa position: nous étions depuis dix ans sans commerce maritime, et nous serons encore sans commerce maritime. La prohibition des marchandises anglaises sur le continent a ouvert un débouché à nos manufactures; mais celui-là leur manquerait, que la consommation de l'Empire leur en offre un raisonnable: c'est à nos fabriques à se régler sur les besoins de plus de 60 millions de consommateurs.

La prospérité du trésor impérial n'est pas fondée sur le commerce de l'univers; plus de 900 millions, qui sont nécessaires pour faire face aux dépenses de l'Empire, sont le résultat d'impôts directs ou indirects naturels. Il faut à l'Angleterre, pour solder ses dépenses, deux milliards: et son revenu propre ne pourrait pas lui en fournir plus du tiers. Nous croirons que l'Angleterre pourra soutenir aussi long-temps que nous cette lutte, lorsqu'elle aura passé plusieurs années sans emprunts, sans consolidation de billets de l'échiquier, et lorsque ses paiements se feront en argent, ou du moins en papier échangeable à volonté.

Tout homme raisonnable doit être persuadé que la France peut rester dix ans dans l'état actuel sans éprouver d'autres embarras que ceux qu'elle éprouve depuis dix ans, sans augmenter sa dette, et en faisant face à toutes ses dépenses.

L'Angleterre doit, chaque année de guerre, emprunter

Digitized by Google

800 millions; ce qui, en dix ans, ferait huit milliards. Comment concevoir qu'elle puisse parvenir à supporter une augmentation de contributions de 400 millions pour faire face aux intérêts de ses emprunts, elle qui ne peut suffire aujourd'hui à ses dépenses qu'en empruntant 800 millions chaque année? Le système actuel des finances de l'Angleterre ne peut être fondé que sur la paix: tous les systèmes de finances, basés sur des emprunts, sont en effet pacifiques de leur nature, puisqu'emprunter, c'est appeler les ressources de l'avenir aux secours des besoins présents. Cependant l'administration actuelle de l'Angleterre a proclamé le principe de la guerre perpétuelle; c'est comme si le chancelier de l'échiquier avait annoncé qu'il proposera dans quelques années le bill de la banqueroute. Il est en effet mathématiquement démontré que vouloir pourvoir aux dépenses avec 800 millions d'emprunts annuels, c'est déclarer que dans quelques années on n'aura plus d'autre ressource que la banqueroute. Cette observation frappe chaque jour les hommes clairvoyants: à chaque campagne, elle deviendra plus frappante encore pour tous les capitalistes.

Nous sommes à la quatrième année de la guerre d'Espagne; mais, ne fût-ce même qu'après quelques campagnes, l'Espagne sera soumise et les Anglais en seront chassés. Que sont quelques années pour consolider le grand Empire et assurer la tranquillité de nos enfants? Ce n'est pas que le gouvernement ne désire la paix; mais elle ne peut se faire tant que les affaires de l'Angleterre seront dirigées par des hommes qui toute leur vie ont fait profession de la guerre perpétuelle; et sans garantie, que serait cette paix pour la France? Au bout de deux ans, les flottes anglaises arrêteraient nos bâtiments et ruineraient nos places de Bordeaux, de Nantes, d'Amsterdam, de Marseille, de Gênes, de Livourne, de Venise, de Naples, de Trieste, de Hambourg, comme ils l'ont déjà fait: une telle paix ne serait qu'un piége tendu à notre commerce; elle ne serait utile qu'à l'Angleterre, qui retrouverait un débouché pour son commerce, et qui changerait le système continental. Le gage de la paix est dans l'existence de notre flotte et de notre puissance mari-

Digitized by Google

time. Nous pourrons faire la paix avec sûreté quand nous aurons cent cinquante vaisseaux de ligne; et malgré les entraves de la guerre, la situation de l'Empire est telle qu'avant peu nous aurons ce nombre de vaisseaux. Ainsi la garantie de notre flotte et celle d'une administration anglaise fondée sur des principes différents de ceux du cabinet actuel peuvent seuls donner la paix à l'univers. Elle nous serait utile sans doute; mais elle est désirable sous toute espece de rapports. Nous dirons plus: le continent, le monde entier la réclament; mais nous avons une consolation, c'est qu'elle est bien plus désirable encore pour nos ennemis que pour nous; et quelques efforts que fasse le ministere anglais pour étourdir la nation par la foule des pamphlets et par tout ce qui peut tenir en action une population avide de nouvelles, il ne peut cacher au monde combien la paix devient tous les jours plus indispensable à l'Angleterre.

Ainsi, Messieurs, tout dans le présent nous garantit un avenir aussi heureux que plein de gloire; et cet avenir, nous en trouvons un gage de plus dans cet enfant si désiré, qui enfin, accordé à nos vœux, va perpétuer la plus illustre dynastie; dans cet enfant qui, au milieu des fêtes dont votre réunion semble faire partie, reçoit déjà avec le grand Napoléon et avec l'auguste princesse qu'il a associée à ses hautes destinées, les hommages d'amour et de respect de tous les peuples de l'Empire.

Digitized by Google

NOUVELLES OFFICIELLES DES ARMÉES D'ESPAGNE.

Extraites du Moniteur.

ARMEE IMPERIALE DU MIDI.—*Levée du Siége de Badajoz.*

Le Duc de Raguse, commandant en chef l'armée de Portugal, s'est mis en mouvement dès les premiers jours de Juin, dans l'intention de rejeter au-delà de la Coa le corps de l'armée anglaise que Wellington (en partant pour le siége de Badajoz) avait laissé en position sur les frontieres devant Ciudad-Rodrigo.

Le 5 Juin, le duc de Raguse arriva à Ciudad-Rodrigo avec son avant-garde et un corps de 2,000 chevaux: l'ennemi ne jugea pas à propos d'attendre l'arrivée de l'armée; il se mit en retraite pendant la nuit; au jour, le Duc de Raguse envoya sa cavalerie à sa poursuite, on ne rencontra que quelques partis de la division du Général Crauford qui furent culbutés dans la Coa, sous les ruines d'Almeida; on leur fit plusieurs prisonniers, les divisions anglaises forçaient leur retraite dans les montagnes de Sabugal et d'Alfayates pour gagner le Tage.

Le Duc de Raguse ayant, sans coup férir, réussi dans son projet d'éloigner l'ennemi de cette frontiere, a, lui-même, aussitôt dirigé la marche de son armée vers le Tage.

Le Général Reynier prit le commandement de l'avant-garde et arriva le 9 à Placencia.

Le 12, deux divisions passerent le Tage à Almaras, dont le pont était solidement établi et couvert par de fortes batteries; de nombreux approvisionnements en vivres et en munitions arrivaient depuis quelques jours sur ce point important; le Duc de Raguse y reçut aussi un grand équipage de pont, qu'il fit marcher avec le reste de l'armée dans la direction de Mérida.

Digitized by Google

Pendant ce temps l'armée du Midi, sous les ordres du Duc de Dalmatie, avait reçu de nombreux renforts ; 12,000 hommes sous les ordres du Comte d'Erlon étaient arrivés le 8 à Cordoue et suivaient les mouvements du Duc de Dalmatie, qui se reportait sur Santa-Martha, et occupait par sa droite Almendralejo, prêt à communiquer avec le Duc de Raguse.

Wellington, dont l'armée était fortement fatiguée par la pénurie des vivres et par les maladies, reployait successivement ses troupes autour de Badajoz ; mais se sentant pressé il résolut de tenter un grand effort pour emporter la place avant la réunion des deux armées ; après un feu épouvantable d'artillerie, un premier assaut fut livré, mais la brêche était défendue par des Français ; 600 Anglais restèrent sur la place, un second assaut eut le même résultat ; de sorte que les Anglais perdirent plus de 1200 hommes dans ces attaques infructueuses. Wellington allait tenter un effort désespéré lorsque, le 16, le duc de Raguse est arrivé à Mérida, et a fait sa jonction avec le duc de Dalmatie ; les deux armées ont marché sur Badajoz, dont Wellington a levé précipitamment le siége en rentrant en Portugal avec toutes ses troupes. On a pris une partie de son artillerie de siége et beaucoup de ses malades.

Le 21, le duc de Raguse avait son quartier-général dans Badajoz.

Nous attendons à chaque instant la relation du siége, par le général Philippon, qui, ainsi que la garnison, se sont couverts de gloire ; car la brêche était praticable partout.

Quatrieme Corps d'Armée.

Les insurgés de Murcie ont cru pouvoir profiter de l'absence du duc de Dalmatie pour attaquer le corps du général Sébastiani, et en menaçant ses communications avec la Sierra-Morena le forcer à dégarnir Grenade. Leur principal corps venait de prendre position à Gor, entre Baza et Guadix, tandis que leur aile droite se portait sur Ubeda, que la garnison trop faible fut forcée d'évacuer pour prendre une meilleure position vers Baëza.

Digitized by Google

Le 12 Mai, le général Sébastiani fait reconnaître l'ennemi sur Gor avec quelques escadrons; quelques coups de sabre suffirent pour arrêter la marche de l'ennemi, qui se reploya sur Venta del Bahul, où il commença à se retrancher; cette escarmouche suffit aussi pour arrêter à Ubeda la colonne ennemie, qui s'y était portée. Depuis cet instant l'ennemi, loin de chercher à attaquer la belle position de Guadix, où le général Sébastiani l'attendait pour le faire repentir de sa témérité, ne s'occupait plus qu'à se retrancher à Ubeda et à sa position de Bahul. Le général Sébastiani, voulant le forcer à abandonner Ubeda, dirigea une forte colonne sur ce point par *Cabra Santo-Christo*, tandis que lui-même se portait le 24 Mai avec une forte reconnaissance sur Venta del Bahul. Les avant-postes ennemis furent rencontrés à Gor et culbutés à l'instant; ils furent poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à la Venta; on leur tua 50 hommes et 3 officiers jusqu'aux pieds de leurs retranchements dont ils n'oserent sortir. Cependant cette manœuvre, jointe à la marche de la colonne envoyée sur Ubeda, a obtenu un plein succès: l'ennemi craignant d'être coupé, a évacué précipitamment Ubeda, et s'est replié entre Lorca et Bassa.

Arrondissement de l'Armée du Nord.

La petite guerre contre les brigands continue avec activité; les colonnes mobiles ne leur laissent point le temps de prendre quelque consistance. Plusieurs chefs ont été pris, notamment Urgate, un des plus féroces. Depuis quelque temps, Espos avait réorganisé ses bandes dans les montagnes de la Navarre; la Junte de Valence lui avait envoyé quelques armes; le général Caffarelli s'est mis en marche de Vittoria, avec ordre de pénétrer en Navarre par les montagnes de Biscaye, tandis que le général Reicle partirait de Pampelune, et que le général Dumoustier garderait les passages du Tage. Le 9 Juin, le général Caffarelli a rencontré une forte bande dans la vallée d'Ulzama; aux premiers coups de fusils elle se dispersa dans les montagnes. On était instruit que le rendez-vous des bandes

Digitized by Google

était autour d'Estella; les mesures furent prises pour marcher vers ce point; mais l'ennemi avait été prévenu et avait passé à Puente-la-Reina, se dirigeant sur *Sanguessa*. Le 14, le général Reicle prit cette direction, et rencontra enfin la principale masse des brigands qui furent forcés de combattre. Le général Caffarelli qui n'était éloigné que d'une lieue, arriva à son tour, en traversant un bois, où il trouva plusieurs centaines de brigands cachés, et dont une partie fut tuée. L'affaire devint très-vive : les bandes furent culbutées; plus de 600 hommes furent tués sur la place; le reste ne dut son salut qu'à l'âpreté des montagnes qu'il fallait escalader. Les mesures sont prises pour poursuivre à outrance les débris de ce rassemblement. Ces misérables sont à peine habillés, mal armés, sans chaussure, et prêts à manquer de munitions; leur chef s'est sauvé avec 14 hommes seulement cherchant à gagner Valence.

Blocus de Figuieres.

Les travaux de blocus sont tellement perfectionnés qu'il est impossible que rien ne puisse entrer ou sortir. Les maladies font des ravages considérables dans la place qui est prête à manquer de tout.

Tarragone.

Un rapport du général, comte Suchet, à S. A. S. le prince de Neufchâtel et de Wagram, contient ce qui suit :

Monseigneur,

La défense de Tarragone, devenue plus opiniâtre à mesure que l'attaque faisait des progrès, n'avait fait que se concentrer depuis l'enlevement des ouvrages extérieurs d'Olivo et de Francoli. Elle s'alimentait des secours en tout genre qu'une armée de terre ne peut intercepter à une place maritime, sans le concours d'une flotte qui complete le blocus. Le faubourg ou la basse-ville, qui comprend le port et le môle, est couvert par un front de fortifications, qui se hérissait chaque jour de nou-

Digitized by Google

velles batteries, et contre lequel je dirigeai tous nos efforts. J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A. du troisième assaut, donné le 16 Juin à la Lunette-du-Prince, avec le même succès que les deux précédents. La prise de ce point était un premier pas fait dans l'enceinte de la ville-basse. Aussitôt l'artillerie transporta de nouveau sa batterie de brèche, et avec dix mille sacs à terre, l'établit sur le terre-plein de l'ouvrage même. Le génie serra de plus le front attaqué, ouvrit une troisième parallèle, poussa deux débouchés sur l'angle saillant du chemin couvert du bastion Saint-Charles et sur celui de la demi-lune, couronna la crête du glacis, et enfin exécuta la descente du fossé à l'angle du bastion des Chanoines.

Le 21, dès l'ouverture du feu, un obus de l'ennemi fit sauter le magasin à poudre de notre batterie de brèche; en moins d'une heure, le mal fut réparé; toutes nos batteries, par un feu combiné et soutenu, éteignirent celui de l'ennemi, et ouvrirent trois brèches praticables. A 4 heures du soir, j'ordonnai l'assaut, et à 7 heures, tous les préparatifs étaient faits. Quinze cents grenadiers et voltigeurs furent réunis dans les débouchés, avec des sapeurs et des échelles, et disposés en colonne d'attaque et réserves. Ils étaient suivis de mille travailleurs. Le général de tranchée Palombini commandait l'assaut. Je chargeai le général Montmarie de commander à la gauche des tranchées une deuxième réserve.

A sept heures du soir, au signal donné de quatre bombes à-la-fois, cinq colonnes se lancèrent sur les points indiqués, en criant *vive l'Empereur !*

Cinq mille hommes défendaient les ouvrages attaqués et la ville basse; comme on avait un peu devancé la nuit pour reconnaître le terrain et faire des dispositions, ils opposèrent d'abord une forte résistance et un feu des plus vifs. Mais l'impétuosité irrésistible des braves grenadiers et voltigeurs renversa en peu d'instants tous les obstacles. Le colonel Bouvier, avec sa colonne, gravit rapidement la brèche de la fausse braie et celle du bastion des Chanoines, poursuit les Espagnols jusqu'au réduit du bastion; ils veulent nous arrêter au passage du pont-levis; on en fait un carnage affreux, les

Digitized by Google

fossés sont comblés de cadavres. On escalade ensuite la courtine brisée, et on parvient à la brêche du Fort-Royal, où l'on applique des échelles ; l'ennemi n'eut pas le temps de faire jouer deux fourneaux chargés sous le saillant du bastion des Chanoines. Le capitaine Thiébault ayant porté sa petite colonne droit au réduit de la demi-lune, avait par ce mouvement audacieux forcé l'ennemi d'abandonner le réduit et l'ouvrage ; de là il se réunit rapidement à la premiere colonne ; les braves s'élancent à l'envi sur la brêche du Fort-Royal, l'ennemi est culbuté, égorgé, ou fuit en désordre. Le colonel Bouvier établit les troupes : le capitaine Thiébault poursuit les fuyards : en ce moment la colonne du colonel Bourgeois arrive de la droite ; les carabiniers du 1er léger se précipitent sur l'ennemi et achevent sa déroute. On le chasse à coups de baïonnettes jusques sous les murs de la haute ville, on entre dans le bastion Santo-Domingo, intermédiaire entre la ville et le fort, 150 Espagnols y sont égorgés, et nous restons maîtres par la conquête du Fort-Royal, du pont qui doit assurer la possession de tout le reste.

Dans le même temps, la colonne du commandant Fondzelski avait pénétré dans le faubourg, franchissant les coupures, renversant les barricades et faisant tout fuir devant elle, pendant que les cinquante grenadiers lancés par le bord de la mer s'efforçaient d'arriver à la tête de la jetée. Mais là une réserve de Sarsfield était placée pour nous arrêter, et une fusillade vive et imprévue fit tout-à-coup chanceler l'attaque. La disposition générale de l'assaut prescrivait de se retrancher dans les maisons, de s'y créneler et de s'y défendre, si l'ennemi opposait trop de force et de résistance. Cette précaution ne fut pas même nécessaire. Le colonel du 117e, Robert, qui commandait spécialement la droite, s'avance aussitôt par le bord de la mer, à la tête de la réserve, composée de voltigeurs et grenadiers des 9e léger, 42e, 114e, 115e et 121e. Sa seule présence rétablit le combat ; l'ennemi, épouvanté et sans retraite, se trouve acculé à la mer et au môle ; un carnage affreux succede ; tout est passé à la baïonnette ; rien n'échappe dans le fau-

Digitized by Google

bourg, au port, dans les maisons et les fossés, et jusqu'aux portes de la ville où le major de tranchée Douarche, et le capitaine Dérigny, mon aide-de-camp, avec une poignée de braves, poursuivent dans leur retraite précipitée les derniers fuyards échappés à nos coups.

Après les premiers instants de fougue passés, le général Palombini et le colonel Robert, commandants de tranchée, prirent les dispositions nécessaires pour assurer une si brillante conquête, placerent les troupes, établirent les postes. Je chargeai les généraux Rogniat et Valée, chefs du génie et d'artillerie, de parcourir le terrain et les ouvrages; le colonel Henry chef d'attaque, fit avancer les travailleurs; aidé du chef de bataillon du génie, Tardivy, il fit faire les logements et communications, perfectionner les rampes des brêches; et profitant de la terreur des ennemis, traça et ouvrit la même nuit une premiere parallele devant le front de la hauteville, en avant du fort-royal, appuyant sa gauche au bastion Santo-Domingo, et se prolongeant vers le bord de la mer. Au jour, nous présentions déjà un aspect formidable à la garnison consternée derriere ses murs, et aux Anglais, spectateurs inutiles, mais non indifférents, de cette nuit si désastreuse pour eux et leurs alliés. Des magasins considérables de cotons, de cuirs, de sucre, et d'autres denrées anglaises, renfermées dans la basse ville, étaient la proie du pillage ou des flammes. A cette vue une rage impuissante leur fit oublier nos bombes et nos boulets rouges, dont la crainte les tenait à distance, depuis l'établissement de nos batteries de côte. Tous leurs vaisseaux et frégates prirent le vent pour prolonger rapidement la côte depuis la hauteur du fort Francoli, jusqu'au delà du port, et en passant tour-à-tour devant notre flanc, lâcherent toutes leurs bordées, inondant nos tranchées, nos camps et le faubourg d'une véritable pluie de boulets, qui ne fit presque de mal à personne. La garnison, encouragée un instant par tout ce bruit, osa faire paraître quelques têtes de colonnes; nos soldats s'étaient mis à l'abri dans les maisons; à l'instant il se montrerent, et allaient se précipiter de nouveau sur l'ennemi;

Digitized by Google

mais il n'en fallut pas davantage pour faire tout rentrer. Cette tentative a été la dernière où la seule, pour nous posséder de la ville basse, dont la perte doit être fatale à Tarragone. Dès la nuit suivante, le général Montmarie et le colonel Saint-Cyr-Nugues, qui relevèrent la tranchée, firent par mon ordre établir des batteries contre la mer; et une deuxième parallèle fut ouverte à 60 toises pour préparer l'attaque et les batteries de brèche contre le corps de place.

La prise de la basse-ville et de ses dépendances a mis en notre pouvoir 80 bouches à feu, ce qui porte à 197 en tout celles que nous avons déjà prises. Le nombre de prisonniers ne s'élève pas à plus de 160, dont quelques officiers; ce sont des victimes échappées par une espèce de prodige à la fureur du soldat, que chaque assaut irrite de plus en plus. J'ai été obligé de faire brûler les morts comme à la prise du fort de l'Olivo; le relevé jusqu'à ce jour s'élève déjà à 1553, et tous les jours on découvre de nouveau des cadavres. Je crains bien, si la garnison de la place attend l'assaut à sa dernière enceinte, d'être contraint de donner un exemple terrible, et d'effrayer à jamais la Catalogne et l'Espagne par la destruction d'une ville entière.

Notre perte dans cette action si chaude, mais si rapide, ne s'élève qu'à 120 morts et 372 blessés. Mais je dois faire observer à V. A., que l'attaque de ce faubourg, couronnée par un triple assaut, date de plus de dix jours, dans lesquels les troupes du génie et d'artillerie, et l'infanterie, ont éprouvé des pertes journalières. Plusieurs officiers ont été tués, un grand nombre blessé; je compte depuis le siége en tout 2500 hommes hors de combat.

Je dois des éloges particuliers au général Palombini et au colonel Robert, qui commandaient la tranchée et l'assaut, et aux chefs des cinq colonnes, qui ont conduit chacun la leur avec autant d'intelligence que d'intrépidité.

Digitized by Google

A S. A. S. le Prince de Neuchâtel et de Wagram.

Monseigneur,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de le marquer à V. A. par mon rapport du 3 de ce mois, j'ai profité des moments, après la prise du fort Olivo, ou de Salm, pour ouvrir la tranchée contre la place de Tarragone. Cette opération s'est faite avec succès dans la nuit du 1er au 2 Juin ; les nuits et jours qui ont suivi ont été employés avec toute l'activité possible, à étendre et perfectionner les travaux, et préparer l'établissement des batteries. L'ennemi s'y est opposé par plusieurs tentatives de vive force, et par un feu d'artillerie qui a été meurtrier. La constance des officiers du génie et de notre brave infanterie a été inébranlable. Jusqu'à ce jour, nous avons eu un officier du génie, quatre d'infanterie, et près de quatre-vingts soldats, dont dix sapeurs, tués, et plus de trois cents blessés, dont plusieurs officiers du génie et de la ligne.

L'attaque dirigée contre le front de la basse ville, qui s'étend depuis le bastion des Chanoines jusqu'à la mer, dans une longueur de près de quatre cents toises, était gênée à l'extrême droite par le fort de Francoli : cet ouvrage, placé à l'embouchure de la riviere dont il prend le nom ; son fossé rempli d'eau, avec escarpe et contre-escarpe revêtues, chemin couvert et place d'armes, et avant-fossé plein d'eau, uni aux ouvrages de la place par une longue ligne fortifiée de quatre-vingts toises, avait pour objet de renforcer le front le plus faible, de conserver l'eau du Francoli, et de nous éloigner du port. Je déterminai de l'attaquer et de le prendre. Dans la nuit du 6 et du 7, vingt-cinq bouches à feu en cinq batteries furent placées, malgré le clair de lune et la mitraille de la place ; dix bouches à feu, soit du fort de Salme, soit des batteries de côte, appuyaient l'attaque, pendant que la plus grande partie de ses feux était dirigée contre les batteries ennemies, ou contre la mer et le môle. Deux batteries de pieces

Digitized by Google

de 24 et de 16 devaient faire brêche à la face non flanquée du fort, et à une partie faible de la communication.

Le feu commença, le 7, à la pointe du jour, et continua jusqu'au soir avec justesse et activité, malgré la vive riposte de l'artillerie de la place. Deux magasins sauterent. A six heures, la brêche était praticable; l'ennemi évacuait son artillerie; j'ordonnai l'assaut, à la nuit, par trois colonnes d'élite, appuyées d'une réserve et précédées chacune d'un officier de génie et de quelques sapeurs munis d'échelles. J'en confiai le commandement à l'adjudant commandant Saint-Cyr Nugues, colonel de tranchée ce jour-là: il se mit à la tête des carabiniers du 1er léger, qui formait la colonne du centre, et marcha droit à la brêche principale, tandis que les voltigeurs du 5e léger, à droite par le Nord du Francoli de la mer, et les voltigeurs du 1er léger par la brêche de la communication, tournaient l'ouvrage et se portaient à la gorge. Les soldats, se précipitant avec leur ardeur accoutumée, franchirent un fossé profond ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et en même-temps escaladerent la brêche et s'emparerent de la gorge sous un feu vif de mousquetterie. Mais l'ennemi, instruit par l'assaut d'Olivo, ne fit pas une seconde décharge, et s'enfuit vers la ville jusqu'à une traverse où les soldats le poursuivirent. Un feu terrible de mitraille et de fusillade fut aussitôt dirigé du fort Saint-Charles, du môle et de toute la basse ville sur le point dont nous venions de nous emparer. Les braves carabiniers et voltigeurs le soutinrent avec un courage intrépide, jusqu'à ce que le génie fût parvenu à mettre tout le monde à couvert. Au jour, la ville et la mer assaillirent de nouveau le fort Francoli par un feu combiné d'artillerie des plus vifs; mais on s'était logé sur les faces, en retournant les parapets contre l'ennemi; le logement était fait à la gorge, la communication établie, et le fossé comblé. L'ennemi fut forcé d'évacuer toute sa longue ligne, jusqu'à la contre-garde du bastion Saint-Charles. Nous avons pris dans le fort un mortier de 12 pouces et deux pieces de 12 longues. Nous avons eu quinze morts et une quarantaine de blessés, dont un officier du 1er. léger.

Digitized by Google

La prise de cet ouvrage nous permet de battre le port, facilite beaucoup nos cheminements sur le bastion des Chanoines, et nous permet d'attaquer le bastion Saint-Charles et sa contre-garde. Déjà une nouvelle batterie de six pieces de 24 a été tracée et s'éleve dans l'ouvrage même; elle fermera l'entrée et la sortie du port. Notre seconde parallele a été ouverte sous un feu des plus terribles, et aujourd'hui elle est achevée; de nouvelles batteries se tracent; nous serons à quarante toises du fort Saint-Charles; et sous peu de jours, j'espere, par une attaque décisive, m'emparer entierement de la basse ville, fermer tout à fait le port, et n'avoir plus à cheminer que contre le corps même de la place de Tarragone.

Je suis, avec respect,

Monseigneur,

De V. A. S.

Le très-humble et dévoué serviteur,

Le Comte Suchet.

Au camp devant Taragone, le 13 Juin, 1811.

(Voyez ci-après une autre lettre de Suchet, du 29 Juin, annonçant l'assaut, la prise et le massacre de Tarragone.)

Digitized by Google

Affaire de la Corvette le Little Belt avec la Frégate Américaine le Président.

Au Bureau de l'Amirauté, le 16 Juillet, 1811.

Copie d'une Lettre du Contre-Amiral Sawyer, Commandant en chef des Vaisseaux et Bâtiments de Sa Majesté sur la côte Nord de l'Amérique, à M. Croker, Secrétaire de l'Amirauté, datée à bord du Vaisseau de S. M. l'Africa, à la Bermude, le 11 *Juin*, 1811.

Monsieur,

Je vous remets, ci-incluse, pour l'instruction des Lords commissaires de l'amirauté, copie d'une lettre du capitaine Arthur Batt Bingham, commandant de la corvette de S. M. le Little Belt, que j'ai reçue aujourd'hui de Lord James Townshend, capitaine de la frégate de S. M. l'Eolus, et l'ancien des officiers de S. M. à Halifax, par laquelle Vos Seigneuries verront qu'il fut attaqué dans la soirée du 16 Mai dernier, pendant qu'il croisait entre le Cap-Henry et le Cap Hatteras, par la frégate des Etats-Unis, le Président, de 44 canons, commandée par le commodore Rogers, et qu'après une action de trois quarts-d'heure, très-vive et de très-près, le bâtiment fit voile et s'éloigna de lui.

Le compte modeste, mais clair et complet, que rend le capitaine Bingham, me dispense de faire aucun commentaire, et je n'ai qu'à admirer la bravoure extraordinaire et la fermeté avec laquelle lui-même, ses officiers et l'équipage du bâtiment de S. M. ont soutenu l'honneur du pavillon britannique contre des forces aussi supérieures. J'ai cependant à déplorer vivement le nombre de braves et précieux matelots et soldats de marine anglais, qui ont été ou tués ou blessés dans cette occasion inattendue, dont je vous envoie également ci-inclus une liste, ainsi qu'une copie de mes instructions pour la croisière du capitaine Bingham.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. Sawyer, Contre-Amiral.

Digitized by Google

Lettre du Capitaine Bingham.

A bord du Sloop de S. M. le Little Belt, le 21 Mai 1811, Latitude 36, 53, Nord; Longitude 74, 49. Ouest, le Cap Charles nous restant à 48 milles dans l'Ouest.

Monsieur,

Permettez-moi de vous informer qu'en exécution de vos ordres qui m'enjoignaient de joindre la frégate de S. M. la *Guerriere*, et revenant du Nord sans l'avoir rencontrée, le 16 Mai sur les onze heures du matin, j'aperçus une voile étrangere, à laquelle je donnai aussitôt chasse; à une heure après-midi, je découvris que c'était un bâtiment de guerre, et selon les apparences une frégate qui portait à l'Est, laquelle, lorsqu'elle eût vu qui nous étions, s'éloigna de nous en dépendant et laissa tomber ses voiles royales. Je fis le signal 275, et voyant qu'on n'y répondait pas, j'en conclus que c'était une frégate américaine, d'autant plus qu'elle avait flamme bleue de commodore pendante au grand mât de perroquet. Je hissai mon pavillon, et portai au Sud, dans la direction que je projetais de suivre, tournant le cap Hatteras, le bâtiment étranger arrivant toujours en dépendant, mais n'augmentant pas sa voilure. A trois heures et demie, il changea de route et orienta ses voiles pour me donner chasse. Je lui fis alors le signal privé qui ne fut pas répondu. A six heures et demie, voyant qu'il gagnait si considérablement sur nous qu'il nous serait impossible de lui échapper pendant la nuit, étant à portée de canon, et distinguant clairement les étoiles de sa flamme, je pensai que la chose la plus prudente que j'eusse à faire était de faire porter sur lui et de hisser mon pavillon, afin qu'il n'y eut pas de méprise, et que le bâtiment ennemi pût voir qui nous étions. Nous virâmes en conséquence de bord, le pavillon fut hissé, les canons chargés à boulets ramés, et tous les préparatifs faits en cas de surprise. Par la maniere dont il gouvernait en faisant arriver son bâtiment sur nous, il était évident qu'il avait intention de le placer dans une posi-

Digitized by Google

tion à nous enfiler, ce que je fis échouer en virant de bord trois fois. A huit heures un quart, il vint à portée de voix. Je hêlai et lui demandai quel navire c'était ? Il répéta ma question. Je hêlai une seconde fois, et demandai encore quel navire c'était ? Il répéta derechef mes propres paroles, et lâcha aussitôt sa bordée à laquelle je ripostai par la mienne. L'action devint générale, et continua ainsi pendant trois-quarts d'heure, au bout desquels il cessa de tirer, et parut être en feu vers le grand panneau. Il fit alors porter ses voiles. Je fus obligé de cesser moi-même mon feu, le bâtiment de Sa Majesté culant de l'arriere et n'ayant aucune voile parée pour garder l'ennemi à portée. Tout le grément et les voiles étaient hachés en pieces, il ne restait pas un bras ni une bouline. Il hêla et me demanda quel bâtiment c'était ? Je le lui dis : il me demanda alors si j'avais amené pavillon. Ma réponse fut : Non ; et je lui demandai quel bâtiment il était lui-même ? Autant que je pus comprendre, (le bâtiment ayant lancé à quelque distance pendant ce temps) il répondit : la frégate les Utats-Unis. Il ne tira plus aucun coup de canon, mais il s'éloigna de nous, ne donnant aucune raison pour une conduite aussi extraordinaire. Le lendemain matin à la pointe du jour, je vis un navire au vent, qui après avoir bien reconnu qui nous étions, porta, et passa à portée de voix, complétement préparé au combat. Sur les huit heures il hêla, et dit que si je le voulais il enverrait un canot à mon bord. Je répondis à l'affirmative, et je vis en conséquence arriver un canot avec un officier et un message du commodore Rogers de la frégate des Etats-Unis le Président, pour me dire qu'il regrettait infiniment la malheureuse affaire (c'était ainsi qu'il l'appelait) qui avait eu lieu, et que s'il avait su que notre force était si inférieure, il n'aurait pas tiré sur nous. Je lui demandai quel motif il avait eu pour tirer ; sa réplique fut que nous avions tiré le premier coup de canon sur lui, ce qui était positivement faux. J'avais bien prévenu les officiers et mon équipage d'être particulierement sur leurs gardes, et de ne pas souffrir qu'il y eût plus d'un homme à chaque piece ; et dans le fait il n'y a pas la moindre probabilité qu'une corvette, à portée de pistolet d'une

Digitized by Google

frégate de 44 canons de la première classe, commençât les hostilités. Il m'offrit tous les secours dont j'avais besoin, et me représenta que je ferais mieux de relâcher dans les ports des Etats-Unis, ce que je refusai sur-le-champ. A la manière dont il s'excusa, il me parut évident, que s'il avait rencontré une frégate Anglaise il l'aurait certainement attaquée; et ce qui achève de me confirmer dans cette opinion, est que ses canons étaient non-seulement chargés à boulets et à mitrailles, mais même avec tous les morceaux de fer qu'on avait pu ramasser.

J'ai à regretter la perte de trente deux hommes tués et blessés, au nombre desquels est le maître. Le sloop de Sa Majesté est fort endommagé dans sa mâture, dans ses voiles, et gréments, et dans sa coque, et comme il y a plusieurs boulets à fleur d'eau, et plusieurs autres qui sont demeurés dans les côtés du bâtiment les manœuvres dormantes emportées, ainsi que la pompe de tribord, j'ai jugé devoir me rendre à Halifax, ce que j'espère que vous voudrez bien approuver.

Il m'est impossible de parler avec assez d'éloges des officiers et des hommes que j'ai l'honneur de commander. Leur conduite, leur fermeté et leur activité pendant tout le combat ont été dignes d'admiration. Ils ont eu d'autant plus à faire que nous avons éprouvé un coup de vent violent le second jour après l'action. Mon premier Lieutenant, M. John Moberly, qui est à tous égards un très-excellent officier, m'a été du plus grand secours, en étanchant lui-même les voies d'eau pendant le coup de vent, en assujétissant les mâts et faisant tout ce qui était en son pouvoir. Ce serait de ma part une grande injustice si je ne parlais pas aussi honorablement du Lieutenant Lovell, Second Lieutenant, de M. Mac Queen le maître, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, fut blessé au bras droit vers le milieu de l'action, et de M. Wilson le contre-maître. Dans le fait la conduite de chacun a été si parfaite qu'il m'est impossible de faire de distinction.

Je joins ici une liste de 32 hommes tués et blessés, la plus grande partie de ces derniers, à ce que je crains, mortellement.

Digitized by Google

J'espere, Monsieur, que dans cette affaire on verra que j'ai fait mon devoir, et que je me suis conduit comme je devais le faire contre une force aussi supérieure, et que l'honneur du pavillon britannique a été bien soutenu.

J'ai l'honneur, &c.

A. B. BINGHAM. Capt.

Suit l'état des tués et blessés, montant à 32 hommes, parmi lesquels est un garde marine tué, M. Samuel Woodward, le reste matelots et soldats de marine.

Ordres et Instructions de HERBERT SAWYER, Ec.

Contr'amiral de la Rouge, Commandant en Chef des bâtiments et vaisseaux de Sa Majesté, employés ou à employer dans la riviere St. Laurent le long de la côte de la nouvelle Ecosse, aux îles d'Anticosti, la Magdeleine et Saint Jean, au Cap Breton, à la baie de Fundi et aux Isles de la Bermude.

" Il vous est ordonné par les présentes de mettre en mer avec le Sloop de Sa Majesté que vous commandez, et de vous rendre sans perte de temps devant Charlestown, où vous pouvez vous attendre à rencontrer le Capitaine Pechell dans la frégate la *Guerriere*; vous lui délivrerez le paquet que vous recevrez avec les présentes, et vous suivrez les ordres qu'il vous donnera pour ce que vous aurez à faire ultérieurement. Si vous ne trouvez pas la *Guerriere* devant Charlestown, vous porterez au nord, et vous ferez vos plus grands efforts pour le joindre devant les Caps de Virginie ou de New York; et dans le cas où vous ne rencontreriez pas la *Guerriere*, vous croiserez aussi long-temps que votre eau et vos provisions dureront, et vous vous rendrez ensuite à Halifax pour y attendre de nouveaux ordres. Vous porterez l'attention la plus stricte à la protection du commerce des sujets de Sa Majesté, et à la prise ou destruction des bâtiments de l'ennemi, vous aurez particulierement soin de ne donner aucune juste cause d'offense au Gouvernement ou aux Sujets des Etats-Unis d'Amérique, et vous donnerez à cet égard des ordres très-particuliers aux officiers que vous pourrez avoir occasion d'envoyer à bord des bâtiments portant pavillon Américain. Vous ne mouillerez dans

Digitized by Google

aucun des ports Américains, si ce n'est en cas de nécessité absolue et alors vous remettrez en mer aussitôt que possible.

Donné sous mon seing, à la Bermude, le 19 Avril, 1811.

HERBERT SAWYER.

RELATION OFFICIELLE AMÉRICAINE DE LA MÊME AFFAIRE.

Lettre du Commodore Rogers au Secrétaire d'Etat de la Marine.

A bord de la frégate des Etats-Unis le Président, à la hauteur de Sandy-Hook, le 23 Mai, 1811.

Monsieur,

Je regrette extrêmement d'être dans la nécessité de vous rapporter un événement qui est survenu dans la nuit du 16 du courant, entre la frégate que je commande et le Little Belt, corvette de guerre de Sa Majesté Britannique, commandée par le Capitaine Bingham; dont le résultat m'a fait beaucoup de peine, tant à cause du dommage qu'elle a essuyé, qu'en ce que j'ai été forcé de prendre la mesure qui l'a produit, par un vaisseau d'une force inférieure à la mienne. Voici les circonstances:—Le 16 de ce mois, à 25 minutes après-midi, par dix-sept brasses de fond, le Cap Henry nous restant à la distance de 14 ou 15 lieues au S. O., nous découvrîmes du haut de notre mât un bâtiment dans la partie de l'Est portant sur nous à force de voiles. A une heure et demie, nous vîmes par l'arrangement de ses hautes voiles (que nous pûmes alors distinguer de notre pont), et par ses signaux, que c'était un bâtiment de guerre. A une heure 45 minutes après-midi, nous hissâmes notre enseigne et notre flamme; et voyant que nous ne répondions pas à ses signaux, il vira de bord et porta au Sud. Voulant lui parler et savoir qui il était, je fis de la voile pour lui donner chasse: à trois heures après-midi, je vis que nous l'approchions; car alors le haut de sa poupe commença à se montrer au-dessus de l'horizon. Le vent mollit

Digitized by Google

alors, et continua graduellement à s'affaiblir, tellement que je ne pus l'approcher assez avant le coucher du soleil, pour reconnaître sa force réelle (que durant la chasse il prit soin de cacher), ni même juger à quelle nation il appartenait, vu qu'il parut éviter soigneusement de montrer son pavillon. A sept heures quinze ou vingt minutes du soir, le vaisseau chassé rentra ses bonnettes, brassa ses basses voiles et pinça le vent, ayant ses amures à tribord; en même temps il arbora une enseigne ou pavillon au pic de son artimon, mais il faisait trop obscur pour que je pusse découvrir de quelle nation il était; alors pour la premiere fois sa batterie s'offrait à notre vue; mais la nuit était tellement avancée que malgré que son extérieur indiquât que c'était une frégate, je ne pus pas reconnaitre sa force réelle.

A sept heures 45 minutes du soir, étant à la distance d'environ un mille et demi du bâtiment, le vent étant alors très-faible, j'ordonnai au Captaine Ludlow de prendre une position au vent à lui, et sur le même bord, à une petite portée de la voix. Mais le commandant du bâtiment chassé parut, d'après ses manœuvres, avoir à cœur de l'éviter, car il vira de bord et serra le vent à différents bords, quatre fois de suite depuis ce moment jusqu'à celui où nous arrivâmes à la position que j'avais donné l'ordre de prendre. A huit heures 15 ou 20 minutes, étant un peu par l'avant, et à la distance d'environ 70 à 100 verges au vent, je hélai " quel est le vaisseau ?" Aucune réponse ne fut faite à cette question, mais son commandant me héla et demanda " quel est le vaisseau ?"—Ayant fait la premiere question, je crus naturellement avoir droit, *selon les regles ordinaires de la politesse*, à la premiere réponse; après une pause de 15 ou 20 secondes, je réitérai ma premiere question, " quel est le vaisseau ?" et avant que j'eusse eu le temps d'ôter le porte-voix de ma bouche, il me fut répondu par un coup de canon, qui coupa un des galhaubans de notre grand mât de hune et entra dans notre grand mât. Dans cet instant, le cap. Caldwell (des troupes de marine), qui était debout très-près de moi sur le passe-avant, ayant dit " Monsieur, il a tiré sur nous," je m'arrêtai un

Digitized by Google

moment ; comme je donnais l'ordre de tirer un coup de canon en retour, et avant que j'eusse le temps de répéter l'ordre projeté, un coup de canon fut tiré de la seconde division de notre vaisseau, et le boulet était à peine sorti du canon que notre ennemi supposé y répondit par trois autres coups de canon, qui se succédèrent rapidement, et peu après par le reste de sa bordée et sa mousqueterie. Lorsque le premier coup de canon fut tiré, imaginant qu'il pouvait provenir d'un accident et avoir été tiré sans ordre du commandant, j'avais résolu alors de ne tirer qu'un seul coup de canon en retour ; mais la répétition immédiate du premier outrage non provoqué, me porta à croire que l'insulte était préméditée, et que notre adversaire ne connaissant pas plus notre force réelle que nous ne connaissions la sienne, avait pensé, peut-être, que cette occasion étoit favorable pour acquérir de l'avancement, quoiqu'en violant notre neutralité et insultant notre pavillon : en conséquence, avec le degré de répugnance que m'inspirait la détermination de ne pas être l'agresseur, et de ne pas laisser insulter avec impunité le pavillon de mon pays, je donnai l'ordre général de tirer ; notre feu ayant, dans l'espace de quatre à six minutes, autant que j'en puis juger exactement, réduit une partie de ses canons au silence, je fis cesser le feu, découvrant par sa faible résistance que ce devait être un vaisseau d'une force très-inférieure à celle que j'avois supposée, ou qu'il lui était arrivé quelque accident fâcheux.

Mais en moins de quatre minutes, j'eus quelque raison de regretter les ordres que j'avais donnés en cette occasion (quoiqu'ils n'eussent été dictés que par des motifs d'humanité et par la détermination de ne pas verser sans nécessité une seule goutte de sang) ; car il recommença à tirer, et deux boulets de 32 lb. enlevèrent un de nos haubans de misaine et endommagèrent notre mât de misaine. Ce fut alors que je me trouvai dans la douloureuse nécessité de donner des ordres pour recommencer notre feu contre une force que ma modération seule avait mis en état de nous causer quelque dommage grave : en conséquence, notre feu recommença et continua de

Digitized by Google

3 à 5 minutes plus long-temps ; alors voyant le pic et le pavillon de notre adversaire amenés, ses huniers sur le ton, et son feu cessé, quoiqu'il fît si obscur que je ne pusse pas distinguer les autres avaries que nous lui avions causées, ni s'il était en situation de nous faire aucun mal ultérieur, je profitai néanmoins du premier moment pour faire cesser notre feu et pour empêcher qu'il y eût plus de sang répandu. Il y eut alors une pause d'une demi-minute ou plus, au bout de laquelle notre adversaire ne paraissant plus disposé à tirer, je hélai et demandai derechef " quel est ce vaisseau ?" J'appris, pour la premiere fois, que c'était un vaisseau de S. M. Britannique ; mais comme il ventait plus frais qu'auparavant, je ne pus pas apprendre son nom. Après avoir informé son commandant du nom de notre vaisseau, je donnai l'ordre dre virer vent arriere, de courir sous le vent de lui, et de serrer le vent les amures à tribord, de mettre en panne sous les huniers, pour réparer les petites avaries que nous avions essuyées dans nos manœuvres ; ce qui fut exécuté en conséquence, et nous restâmes en panne à bords différents, montrant un grand nombre de feux, afin que notre adversaire pût mieux apercevoir notre position, et réquérir notre assistance, dans le cas où il le croirait nécessaire durant la nuit.

Le 17, au point du jour, nous le découvrîmes à plusieurs milles sous le vent, et je donnai l'ordre d'arriver vent-arriere, et de porter vers lui sous petite voilure ; après l'avoir hêlé, j'envoyai le lieutenant Creighton sur un canot pour demander les noms du vaisseau et de son commandant, avec ordre de constater les avaries qu'il avait essuyées, et d'informer son commandant combien je regrettais la nécessité où je m'étais trouvé, et qui avait produit un si fâcheux résultat ; et en même temps d'offrir toute l'assistance que le vaisseau que je commandais pouvait procurer pour réparer le dommage qu'il avait souffert. A neuf heures du matin, le lieutenant Creighton revint, et m'informa que c'était le vaisseau de S. M. Britannique le Little Belt, commandé par le capitaine Bingham, qui refusa avec politesse d'accepter aucun secours, disant en même temps qu'il avait à bord tout ce qui lui était nécessaire pour se radouber suffisamment pour pouvoir retourner à Halifax.

Digitized by Google

Mais ce ne fut pas là ce que le capit. Bingham dit de plus déplaisant au lieutenant Creighton, car il l'informa qu'outre les avaries que le vaisseau avait souffertes, 30 ou 40 hommes de son équipage avaient été tués ou blessés.

Le chagrin que j'eus en apprenant cela, fut tel, soyez-en sûr, que doit l'éprouver un homme dont le plus grand orgueil est de prouver, par toutes ses actions, tant publiques que privées, qu'il possede un cœur humain et généreux; et croyez, Monsieur, qu'avec ces sentiments, une pareille communication me causerait le plus vif chagrin durant le reste de de mes jours, si je n'avais pas la consolation de penser qu'il ne me restait pas d'alternative entre un tel sacrifice et un autre qui aurait été encore plus grand, savoir, de rester spectateur passif d'une insulte faite au pavillon de mon pays, pendant qu'il était confié à ma protection.—Je vous prie, Monsieur, d'être convaincu que, quelque raison qu'individuellement j'aie pu avoir d'être irrité des outrages réitérés faits à notre pavillon par des vaisseaux de guerre Anglais, je n'ai été mu dans cette affaire ni par mes passions ni par mes préjugés.

Je suis bien convaincu de l'importance pour ma patrie de l'événement qui m'a mis dans la nécessité de vous faire cette communication; en conséquence, je dois, par des motifs de délicatesse liés à des considérations personnelles, vous solliciter de vouloir bien prier le Président de donner des ordres pour qu'il soit institué une enquête formelle sur toutes les circonstances, ainsi que sur toutes les parties de ma conduite qui y ont rapport.

Les avaries essuyées par le vaisseau que je commande sont très-légeres, excepté celles du mât de mizaine et du grand mât, dont j'ai fait mention ci-dessus; il n'y a eu personne de tué, et un seul individu (un mousse) a été blessé.

Je vous renvoie, pour les détails ultérieurs, au capitaine Caldwell, qui est chargé de vous remettre cette communication.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) JOHN ROGERS.

A l'hon. Paul Hamilton, Secrétaire de la Marine.

Digitized by Google

Sur l'Exposé annuel fait au Corps Législatif.

Extrait du Journal le Times.

" Nous allons tenir notre engagement de faire quelques observations sur l'Exposé annuel que Buonaparté présente de l'état de son Empire; et nous croyons d'autant plus de notre devoir de remplir cette tâche que nous craignons que des gens à jugement faux, ne voyant personne oser contredire ou même examiner ces exposés, soient portés à croire que l'état du Continent est réellement aussi florissant que son maître affecte de nous le dire, en contradiction des témoignages différents qui nous arrivent de tous côtés. Certes, cela n'améliorera pas positivement notre situation de savoir que celle de nos adversaires est infiniment pire; mais à coup sûr nos, efforts doivent être stimulés pour défendre les avantages dont nous jouissons, à l'aspect de la misere que nous aurions à partager, si jamais nous étions fondus dans la masse générale des Etats Européens:—misere que toute la dextérité de celui qui l'inflige est hors d'état de cacher, même sous le vernis dont il revêt les tableaux qu'il fait lui-même tous les ans de l'état de ses affaires.

" Nous parlerons d'abord des améliorations prétendues de l'intérieur de son empire: non que nous pensions que la condition d'un peuple asservi soit fort amendée par la construction de ponts et d'aqueducs, ou par l'établissement de canaux, lorsque ces ouvrages ne sont pas l'effet naturel et spontané de sa propre opulence, de son esprit public, de son industrie, mais lorsqu'ils sont exécutés pour lui, sous les ordres austeres d'un despotisme inflexible, par de malheureux prisonniers de guerre, incorpoés en

Digitized by Google

compagnies d'ouvriers. Le peuple n'a aucune part, aucun intérêt à ces opérations; son cœur n'y est pour rien; en conséquence il n'en tire aucun avantage. C'est comme si l'on voyait un homme qui s'imaginerait de rendre un essaim d'abeilles heureux en arrangeant lui-même leurs rayons, et bâtissant les cellules où elles doivent déposer leur miel, et qui leur dirait ensuite: "Maintenant, mes abeilles, "voyez les avantages que vous avez sur toutes "les autres abeilles de l'univers: voyez, admirez "ce que j'ai fait pour vous: travaillez donc vous-"mêmes, et soyez heureuses." "Non," lui répondraient les abeilles, "vous avez commencé par le "mauvais bout. Ces structures que vous avez façon-"nées vous-même, sont froides, désagréables et "incommodes: nous y languissons, nous y dépé-"rissons. Donnez-nous seulement la facilité et la "liberté de choisir et d'agir pour nous-mêmes, et "des constructions beaucoup meilleures que celles-"ci, fruit de votre volonté, seront le résultat, mais "non pas le commencement de nos travaux: "nous les bâtirons comme nous en avons besoin, "et nous les garnirons après que nous les aurons "élevées nous-mêmes." On peut regarder cet apologue comme un exemple qui met en lumiere les différents principes sur lesquels tous les ouvrages publics sont entrepris en Angleterre et en France. Il fait voir comment les premiers sont autant de preuves de l'esprit, et de l'opulence du peuple de qui ils émanent; et combien les derniers ne sont ni l'effet, ni même les moyens du bonheur public; mais seulement le témoignage de la puissance du Gouvernement qui les fait exécuter.

"Mais dans le fait Buonaparté a-t-il exécuté des ouvrages publics d'une véritable grandeur, et d'une utilité probable pour un temps futur, lorsque le peuple sera plus disposé à en tirer avantage? A cela nous répondons: que l'activité et l'industrie

Digitized by Google

publique sont des principes libres et qui ne se commandent point; ils ne peuvent être assujétis à une marche fixe et définie; ils doivent se porter où bon leur semble, et fleurir comme ils l'entendent, à leur gré, et à leur maniere. Le commerce ne naîtra pas dans un endroit et n'y prendra pas une direction particuliere, parce qu'il y aura dans cet endroit des ponts et des canaux pour ses transports: il commence par naître sous les auspices de la liberté; il s'aperçoit ensuite du besoin qu'il éprouve de moyens secondaires tels que des ponts, des routes courtes et des canaux navigables; alors il les bâtit, il les construit, il les creuse là où il en a besoin. C'est ainsi que les abeilles, toutes les fois que la libre volonté leur sera laissée d'agir à leur guise, déposeront et arrangeront leurs rayons dans les lieux et dans la direction qu'elles choisiront elles-mêmes; et quant aux ouvrages qui auront été construits par d'autres, elles les abandonneront comme de vains monuments de la folie de leurs constructeurs.

" Quant au temps présent, voyons également ce que Buonaparté a fait. " Les embouchures du Rhin, de la Meuse, et de l'Escaut n'étaient point françaises," dit-il. " La circulation de l'intérieur de l'Empire était " gênée; les productions des départements de son " centre ne pouvaient arriver à la mer." Et, demanderons-nous ici, que deviendront les produits de ces départements, aujourd'hui qu'ils peuvent arriver jusqu'à la mer? Les y jetera-t-on? ils ne peuvent pas aller à un mille de la côte sans notre permission. Outre cela, l'Escaut, la Meuse et le Rhin se débouchaient dans la mer avant que Buonaparté fût né. Tout ce qui a été fait se borne donc à affranchir les marchandises françaises des droits de transit sur ces rivieres, ou plutôt à faire aller ces droits à la trésorerie de Paris, au lieu de celle d'Amsterdam; avantage vraiment bien merveilleux, surtout lorsque l'on considere que les Français ont, dans le fait, la

Digitized by Google

disposition de ces droits, ainsi que de toutes les autres ressources de la Hollande, presque depuis le commencement de la révolution.

" Mais pourtant, que les simples ne s'en laissent pas imposer par ces tableaux exagérés des améliorations, en France; car nous oserons dire qu'ils sont d'une nature si trompeuse que si un ministre britannique venait à se mettre en avant et annoncer de semblables choses, ou même de plus grandes, dans cette Angleterre où la discussion est libre, il prêterait à rire à tout le pays. Nous allons en donner une preuve, en prenant quelques-uns des principaux ouvrages de Buonaparté et quelques-uns des nôtres dans le cours de l'année derniere.

1°. " A Anvers," dit-il, " dès la fin de l'année derniere, on a enlevé le bâtardeau du bassin . . . avant la fin du mois de Septembre prochain, le bassin pourra contenir 30 vaisseaux." (Il ne nous dit pas combien il en aurait contenu auparavant.)

2°. " Pour l'instruction primaire des enfants, S. M. voit avec plaisir l'établissement des petites écoles, elle en désire la propagation.

3°. " Bayonne et l'Espagne ont été rapprochées de Paris de 18 heures.

4°. " Le Louvre s'acheve; on abat cette quantité de maisons qui se trouvent entre le Louvre et les Tuileries.

" Voilà donc les grandes améliorations françaises que l'on juge à propos de faire briller aux yeux de l'Europe dans un Exposé annuel! Voyons maintenant quelques travaux anglais d'une grandeur égale ou même plus considérable qui ont été exécutés dans le même temps et qui s'exécutent continuellement, sans qu'aucun ministre britannique se soit encore avisé d'en faire une mention pompeuse.

1°. " A Waltham Abbey, depuis la fin de l'année derniere, Sa Majesté a acheté un terrain con-

Digitized by Google

sidérable et l'on y a élevé plusieurs moulins à poudre; de sorte que le bureau de l'artillerie n'est plus à la disposition des manufacturiers mais il peut tuer maintenant les ennemis de Sa Majesté avec une poudre de premiere qualité de sa façon.

2°. " Pour l'instruction primaire des enfants, Sa Majesté voit avec plaisir l'établissement de petites écoles sur les plans du Docteur Bell et de M. Lancaster. Elle en désire la propagation.

3°. " Barnet est aujourd'hui rapproché de Londres d'une demi-heure, moyennant le chemin voûté qui a été pratiqué à Highgate; de maniere que dans une seule route de deux heures, on a gagné un quart et sauvé la sueur et l'haleine de plusieurs chevaux. (Et nous ne craignons pas de le dire ici en passant, ce seul chemin voûté qui a été pratiqué sans rien dire sous la montagne d'Highgate à la porte de Londres, est un travail plus considérable et plus dispendieux que tout ce qui a été fait entre Paris et Bayonne.) Et finalement.

4°. " Les travaux pour la réparation et les embellissements de l'abbaye de Westminster, se finissent. On a jeté à bas cette quantité de maisons entre George-street et l'église de Sainte Marguerite, de maniere que la plus grande partie de cette abbaye (monument qui vaut bien le Louvre et les Tuileries) peut maintenant être vue de la maison des Communes et de Old Palace-yard.

" Telle serait la figure que ferait un Ministre anglais s'il voulait rendre un compte annuel de nos travaux publics dans le style et à la maniere de Buonaparté

" Il y a dans le traitement que Buonaparté a fait subir au Pape, et dans la maniere dont il a soustrait ensuite l'Eglise Gallicane à l'autorité de Sa Sainteté, quelque chose qui paraît évidemment avoir causé beaucoup de mécontentement aux bons Catholiques de France, que l'on voit que l'auteur de l'Exposé

Digitized by Google

est jaloux de calmer. Et de là provient la grande attention que l'on porte au chapitre de la Religion dans l'adresse que nous relevons. Dans ce chapitre il y a, soit dit en passant, une contradiction frappante : car il est dit dans un endroit, et cela avec beaucoup de vérité, " qu'il est de l'essence de la " Religion Catholique de ne pouvoir se passer " du ministère et de la mission des évêques," et dans un autre que " le Concile décidera " si la France, comme l'Allemagne, sera sans épis- " copat." Vingt-sept siéges, pourtant, se trouvent, à ce qu'il paraît, vacants à présent, et les évêques actuels, assemblés en Concile à Paris, doivent délibérer sur les moyens de remplir les vacances et de faire les nominations à l'avenir. Nous craignons bien que ce ne soit par forme de menace, en cas qu'ils ne consentent pas à résigner cette importante fonction ecclésiastique à la main du maître qui s'est emparé de toutes les autres fonctions, qu'on leur dit : " *C'est à ses délibérations,* (du Concile) *qu'est* " *attaché le sort de l'Episcopat.*" " Le fameux Concordat entre François Ier et Léon X, dit-on, n'existe plus. Le tableau qu'on fait de cet acte jadis si célebre, est pourtant passablement exact. " Le Roi et le Pape, dit-on, s'étaient cédé mutuellement ce qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre." Mezeray dit à ce sujet, au moins par rapport à l'une des deux parties : " le Saint Pere fut libéral du " bien d'autrui," etc. Ce fut un acte de la premiere année du regne de François Ier, auquel il fut déterminé par son Chancelier : mais cependant les publicistes disent : " *fieri non debuit, factum valet.*" Le consentement des deux parties contractantes ou de leurs ayant cause, est ordinairement jugé nécessaire pour la dissolution d'un contrat. Or, nous voyons Buonaparté commencer par renverser le Pape de la chaire de St. Pierre, parce que Sa Sainteté ne veut pas le placer à la tête de l'établisse-

Digitized by Google

ment épiscopal du pays, et le menacer ensuite d'abolir l'épiscopat lui-même, s'il n'est pas façonné par lui comme chef suprême. Mais ce que nous recommandons particulièrement à l'attention des Catholiques de toutes les parties de ce royaume, c'est l'assertion des ministres de Buonaparté, que l'évêque de Rome, en sa qualité de chef de l'église Gallicane, doit résider dans son enceinte : et la raison qu'on en donne, est que " C'est le seul moyen de rendre compatible la juste influence que doit avoir le Pape sur le spirituel avec les principes de l'Empire, qui ne permettent pas qu'aucun évêque étranger puisse ou doive y exercer quelque influence."

" Nous avons ainsi discuté les principaux points de l'Exposé annuel de Buonaparté sous les deux points de vue civil et religieux. Il nous reste à l'examiner sous celui de la guerre. " La France, dit-il, a huit cent mille hommes sous les armes." C'est là sans doute une exagération destinée à nous effayer, car sur ces huit cents mille hommes, il calcule qu'il y en a aujourd'hui la moitié en Espagne. Or, nous savons que la chose n'est pas vraie, ou autrement la guerre est bien mal conduite, puisque sur une si grande force il n'y en a qu'une aussi petite partie en Estramadoure, où l'on en a le plus besoin. Il y a peu de temps que le journal officiel assurait que l'armée de Soult n'était forte que de 18,000 hommes.

Au total cependant, il parle avec moins de confiance qu'auparavant de l'issue de la lutte dans la Péninsule. " Bien des chances, dit-il, sont pour nous, et l'Angleterre s'est placée entre la ruine de sa population si elle persiste à soutenir cette guerre, ou la honte si elle l'abandonne après s'être si fortement mise en avant." Quels vifs sentiments a cet homme ! Quelles entrailles sur la destruction de la population d'un pays ! Mais, et quant à notre déshonneur, qu'il nous permette de lui dire que d'échouer dans une cause honorable est mille fois moins honteux que de réussir dans ne cause infâme.

Digitized by Google

Observations sur l'Exposé de Buonaparté. a son Corps-Législatif.

Buonaparté ne quitte jamais les tréteaux, et soit qu'il parle de guerre ou d'administration, il se montre toujours le plus déhonté des charlatans. Il ne se croit pas suffisamment établi par la terreur qu'il inspire, par les attentats qu'il commet, il croit encore devoir tromper ceux qu'il opprime, et il employe pour cela les plus grossiers artifices et les mensonges les plus effrontés. Cette combinaison de la cruauté et de la fourberie, du crime et du mensonge, ne s'est jamais rencontrée. En général, les tyrans ont toujours dédaigné de recourir à la déception tant qu'ils avaient dans leurs mains une épée menaçante; on n'a jamais vu Cartouche et Néron, Scapin et Gengiskan dans le même individu, il était réservé à l'époque dans laquelle Napoléon brille d'un funeste éclat d'offrir ce révoltant phénomene.

Dans le nouvel exposé qu'il vient d'offrir à son corps législatif, il énumere avec pompe les additions qu'il a faites à l'Empire, et qui se montent, dit-il, à seize départements, cinq millions d'individus, et un revenu de cent millions. Ne croirait-on pas, en lisant ces détails, en le voyant se vanter d'avoir ajouté à l'Empire ces territoires, cette population, ce revenu, qu'il a obtenu tous ces avantages à la suite d'une guerre justement entreprise et d'une campagne brillante, qu'ils ont été le fruit de quelque traité ou de quelque concession volontaire? Bien loin de là, c'est par la plus criante des injustices, par la plus monstrueuse des oppressions qu'il a acquis ces seize départements ; c'est en anéantissant au mépris des traités, de ses promesses, des droits sacrés des nations, le nom et l'existence d'un pays qu'il avait lui-même érigé en un royaume particulier, auquel

Digitized by Google

il avait donné une constitution locale, garanti une existence à part, c'est en s'emparant à force ouverte des villes anséatiques dont il avait lui-même déclaré l'indépendance, qu'il a obtenu non une addition de puissance, car ce n'est pas en s'agrandissant qu'il se fortifie, mais un surcroît de dépouilles, de ruines et d'esclaves. Il aurait dû dire :

" J'ai trompé la Hollande comme j'ai trompé tous les peuples ; je lui ai fait acheter son indépendance par d'innombrables sacrifices ; et, quand elle n'a plus été en état de payer les erreurs dont je la berçais, je l'ai brusquement désabusée en lui déclarant qu'elle n'était qu'une aluvion, qu'une émanation de la France, et que la nature l'avait destinée de tout temps à en faire partie. J'ai fait vexer pendant plusieurs années par mes douaniers et dépouiller par mes soldats, les villes anséatiques ; et lorsque la misere et la lassitude les ont eu préparées à recevoir ouvertement le joug, j'ai déclaré que j'avais besoin d'embouchures et j'ai pris toutes les villes qui s'y trouvaient enclavées. Cela s'appelle escobarder, mais peu m'importe ; j'ai plus gagné par la fourberie que par l'épée, et la France doit s'estimer heureuse que je n'aie pas prodigué le sang des Français pour obtenir cette accession de territoires. Mon arsenal de l'Escaut, va lever sur le Nord tous les tributs nécessaires pour la construction des navires qui doivent un jour conquérir la paix maritime. Il est vrai que ces vaisseaux ne peuvent sortir de mes ports et que j'ignore quand j'oserai hazarder une flotte en mer sans la chance presque certaine de la voir tomber entre les mains de l'ennemi ; mais les vents et la fortune peuvent me seconder et il est bon d'être prêt à profiter des occasions favorables qui se présenteront. J'ai pris le Valais parce qu'il se trouvait sur ma route d'Italie, et je me suis emparé de Rome parce qu'il fallait un royaume à mon fils. J'ai détrôné les papes, parce

Digitized by Google

qu'étant souverains, ils étaient étrangers à la France, maintenant les voilà Français, c'est-à-dire, sujets de mon empire ; ils n'oseront plus me résister ; je suis leur maître, s'ils manquent à l'obéissance qu'ils me doivent, je les fusillerai comme rebelles. Les autres princes me diront qu'en m'emparant ainsi du Pape qui est le chef de l'église catholique, j'empiete sur leurs droits, je blesse leur croyance et j'expose les dogmes qu'ils ont toujours révérés à varier selon mon caprice ou mon intérêt, que dès-lors l'église n'a plus de point central, plus d'indépendance, enfin que je produis un shisme plus funeste que tous ceux qui, jusqu'à ce jour, ont déchiré ou scandalisé la chrétienté. Toutes ces plaintes me sont indifférentes, j'y répondrai par la menace, et au besoin je tirerai l'épée pour établir mon droit d'être aussi absolu en religion que je le suis en politique. On m'opposera peut-être les troubles religieux qui peuvent être la suite de cet attentat contre l'église ; mais ces troubles qui pourrait les produire ? Est-ce l'attachement des peuples à la religion ? Depuis long-temps il n'y a plus de religion en France et je ne prétends en conserver que ce qui est strictement nécessaire au maintien de mon autorité. La génération qui s'éteint a trop souffert par les troubles politiques et religieux pour se prêter à les ranimer; quant à celle qui commence, elle est si façonnée à l'obéissance, qu'un jour elle révoquera en doute qu'une nation ait pu se soulever contre ses souverains légitimes ou se battre pour des prêtres. Je suis satisfait de l'esprit qui anime le clergé : c'est-à-dire, que j'ai jeté dans les cachots ceux de ses chefs qui n'ont pas voulu me vendre leur conscience et que j'ai donné ou promis des évêchés à ceux qui me proclament l'envoyé de la Providence et comme tel le chef de l'église."

Buonaparté termine ce qu'il dit sur la religion par une distinction vraiment jésuitique : " Il peut y avoir, dit-il, quelques causes de désunion entre

Digitized by Google

l'Empereur et le souverain temporel de Rome, mais il n'en existe point entre l'Empereur et le Pape comme le chef de la religion." Cette remarque si insignifiante en apparence contient tout le secret de la situation relative du Pape et de Buonaparté. Nous l'analyserons dans un autre article, voulant nous borner dans celui-ci aux observations politiques. Nous dirons seulement que la légéreté avec laquelle Buonaparté s'explique sur le différend le plus sérieux qui ait jamais existé entre le Pape et aucun autre état de l'Europe, prouve combien il craint d'alarmer l'opinion et combien ce Pape qu'il tient dans les fers est encore redoutable pour lui.

A l'occasion des changements qu'il a faits dans l'ordre judiciaire, Buonaparté se vante d'avoir appelé dans ses nouvelles cours de justice ce qui restait des membres des anciens parlements. Ceci est le résultat du système que ses meneurs lui ont conseillé depuis qu'il est arrivé au pouvoir, et de même qu'il a appelé dans les mêmes chapitres, uni dans les mêmes églises des prêtres apostats avec des ministres fideles, il cherche à amalgamer dans ses tribunaux les membres respectables de l'ancienne judicature avec les juges bourreaux de la nouvelle.

Buonaparté fait déclarer solennellement par son ministre que l'ancienne division de la France ne sera pas rétablie et que celle que la révolution a produite subsistera irrévocablement. On sait ce que valent de pareilles déclarations aux divers départements de la France.

Ce qu'il dit ensuite de l'éducation publique prouve qu'il ne craint plus d'avouer que tout doit être façonné en France au régime militaire. Depuis le moment qu'il est arrivé au pouvoir il a cherché à s'emparer de la jeunesse, afin que les Français devinssent une nation à la fois esclave et militaire. Ce blasphême politique et religieux est pour la premiere fois proclamée à la face du monde. Ainsi,

Digitized by Google

c'est sous l'influence du sabre que la jeunesse d'une des nations les plus policées et les plus aimables de l'Europe doit être élevée, et l'instrument qui appelle les hommes au carnage doit retentir sans cesse dans les lieux consacrés à l'étude des sciences, des belles lettres et à la culture des beaux arts. L'époque de la barbarie s'avance, et bientôt les Français tombés dans une ignorance sauvage deviendront les esclaves des peuples qu'ils combattent ou qu'ils subjuguent aujourd'hui. Il n'y aura plus d'écoles particulieres, Buonaparté les redoute parce que, quelle que soit l'activité de son despotisme, il ne peut les dominer toutes, ni y faire pénétrer ces doctrines empoisonnées destinées à étouffer dans de jeunes cœurs toutes les semences de la religion, l'amour des lettres, celui de la patrie, ainsi que les sympathies qui unissent les hommes dès l'âge le plus tendre, et qui encore dans les derniers jours de leur existence les charment par les souvenirs qu'elles leur laissent.

" L'habitude de la discipline militaire, continue Buonaparté, est extrêmement utile, puisqu'à toutes les époques de sa vie, il est nécessaire que le citoyen puisse défendre sa propriété contre les ennemis intérieurs ou extérieurs." Quelle dérision cruelle dans cette phrase ! Eh ! barbare, que leur laissez-vous à défendre ? un territoire où ils ne trouvent que la misere et l'oppression ; où au milieu de la paix, ils éprouvent toutes les horreurs de la guerre ; où il semble à l'acharnement avec lequel on poursuit, on enleve la jeunesse pour la dévouer aux combats, que la France est livrée à des conquérants farouches, à d'inexorables bourreaux ? Le citoyen, dites-vous ! Il n'y a point de citoyen sans patrie, sans liberté ; et avez-vous laissé une patrie, et la liberté aux Français ? Pourquoi se battent-ils ? c'est pour vous seul, c'est pour réaliser vos gigantesques projets, c'est pour contribuer à former un empire, dans

Digitized by Google

lequel la France ne sera plus qu'un point presqu'inaperçu, si jamais vous arrivez ainsi que vous vous le proposez aux dernieres bornes du monde. Pauvre nation! au milieu des prestiges dont vous l'environnez, elle ne voit, elle ne veut pas voir, que vous avez juré sa perte; que chaque jour la population de la France diminue considérablement; qu'en même temps que les mariages sont moins fréquents, la fleur de la nation est chaque jour dévorée par la guerre et que rien ne remplace toutes ces jeunes tiges qui sont moissonnées dans les batailles; enfin, que déjà pour pallier les vides que vous avez produits ou pour abâtardir la nation, vous amenez sur le territoire français, de tous les pays que vous avez conquis, des individus qui n'ont pas le nom français, et qui maintenant, sont sans patrie. Voilà ce que les Français ne voient pas, et ce qu'il est de votre intérêt de leur déguiser jusqu'à ce que, n'ayant plus besoin de leurs efforts ni de leurs sacrifices, vous les traitiez ouvertement comme un peuple pour lequel, dès l'enfance, vous avez nourri une haine profonde.

Buonaparté parle ensuite des progrès qui ont lieu dans toutes les branches des sciences et des arts, et il annonce prophétiquement que la chimie en parvenant à extraire du sucre du raisin, de l'érable et de la betterave, prépare dans le commerce une révolution égale à celle que la découverte de la boussole y a produite. Rien de plus puéril que ces détails, ni de plus faux que cette comparaison. Depuis que Buonaparté voit qu'il faut qu'il renonce à avoir du commerce et des colonies, il cherche à persuader à l'Europe qui souffre cruellement de la cessation du commerce et de la privation de toutes denrées coloniales, que la chimie va lui donner du sucre et de l'indigo, et que désormais on peut se passer des produits des colonies. L'ex-

Digitized by Google

traction du sucre pour les procédés qu'il annonce n'est point une découverte nouvelle, et sans la nécessité qui oblige de recourir à ces résultats coûteux et imparfaits que depuis long-temps on ne recherchait plus parce qu'ils étaient loin de valoir les efforts et les dépenses qu'ils exigeaient, on reléguerait parmi les essais les plus ridicules et les plus extravagantes ce qu'il présente aujourd'hui comme un des plus grands succès de la chimie moderne. Mais en supposant que ces essais pussent réussir et remplacer jusqu'à un certain point le sucre qu'on tirait des colonies, l'agriculture ne sera-t-elle pas exposée à souffrir de ces tentatives qui devront nécessairement changer le cours de ses travaux ordinaires et la nature des denrées que produit le sol. La culture de la betterave plus encouragée, et pendant quelque temps plus lucrative, ne fera-t-elle pas négliger celle du blé et ne détruira-t-elle pas cette abondance si utile à la France et aux pays qui l'avoisinent. Voilà ce que Buonaparté ne voit pas : que lui importe qu'il prépare de loin la famine par la ruine de l'agriculture, pourvu qu'il puisse énumérer avec faste dans son Moniteur le nombre d'arpents employés à la culture de la betterave, etc., etc.

Buonaparté vante tous les travaux qu'il a entrepris ou consommés malgré la guerre, et il prétend que dans une seule année ils surpassent tous ceux que l'ancien gouvernement entreprenait durant une génération toute entiere. Nous observerons d'abord que la plus grande partie des canaux dont parle l'imposteur couronné, avaient été commencés par les ordres de l'ancien gouvernement de France, et qu'il n'a fait que terminer les travaux que l'embarras des finances, et les agitations qui tourmentaient les provinces avaient obligé de suspendre. D'ailleurs, l'ancien gouvernement qui était sage, régulier, légitime, qui ne s'enrichissait ni par l'usurpation, ni par le meurtre, ni par le brigandage, qui

Digitized by Google

n'avait pas, qui ne pouvait pas avoir cette prospérité éphémere que le pillage et des guerres injustes ont procurée au tyran du continent ; l'ancien gouvernement, disons-nous, qui n'avait pas tant de bras inactifs, de malheureux sans pain, de prisonniers sans ressources à employer, n'aurait pu exécuter les gigantesques entreprises dont Buonaparté se vante. Au reste, si quelques-unes d'entr'elles sont utiles, il en est beaucoup d'autres qui ne tiennent qu'à des circonstances créées par la fougueuse politique de ce farouche soldat, et dans lesquelles il engloutit des trésors que lui-même regretterait si jamais l'ivresse continuelle dans laquelle il vit venait à se dissiper. Nous ne citerons ici que ses extravagantes dépenses, dans ses chantiers d'Anvers, et dans tous les autres ports où il construit, à grands frais, des vaisseaux qui n'en sortiront que pour venir grossir la marine de l'Angleterre ; nous citerons, en outre, ce canal de la Baltique, pour la construction duquel il faudrait un siecle, et plus de millions que Buonaparté n'en a enfouis dans les caves des Tuileries.

Le charlatan impérial est assez modeste en parlant de la guerre d'Espagne, et il n'est pas possible qu'en France on ait perdu la mémoire au point de ne pas faire contraster ce qu'il dit maintenant de cette guerre avec les pompeuses prophéties qu'il avait répandues dans l'Europe lorsqu'elle commença. Il a pris des canons, des étendards, des forteresses ; mais a-t-il conquis l'Espagne ? mais a-t-il jeté le léopard dans la mer ? a-t-il même lancé cette foudre qui devait terminer si brusquement la guerre de la Péninsule ? Il ne voit pas que lui-même il montre ce que cette guerre a d'effrayant pour la France et de formidable pour lui, lorsqu'il annonce les moyens mêmes qu'il va employer pour la finir. Il a, dit-il, 800,000 hommes sous les armes, et tandis que de nouvelles armées iront en Espagne, combattre ses

Digitized by Google

éternels ennemis, il lui restera 400,000 combattants et 50,000 chevaux pour la défense de ses droits, s'ils sont menacés ailleurs. Ceci contient une déclaration implicite qu'il va envoyer en Espagne 400,000 combattants et 50,000 chevaux, et que par conséquent cette guerre qui n'était entretenue, selon lui, que par une poignée de rebelles et par l'or et les intrigues des Anglais, est devenue si terrible, qu'elle l'oblige à y employer la moitié de ses forces. Mais les enverra-t-il, ces forces immenses ? Plût à Dieu! Bientôt elles seraient dévorées par ce sol qui déjà a été si funeste aux armées du tyran !

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Chaque malle de Lisbonne, chaque dépêche officielle qui arrive du Portugal, augmentent notre étonnement et notre admiration à la vue de l'habileté, de la sagesse profonde avec laquelle Lord Wellington dirige toutes les opérations de la campagne. Il ne faut pas perdre de vue que le principal objet de l'armée britannique dans la Péninsule, est la défense du Portugal ; que celle de l'Espagne n'en est qu'une circonstance collatérale, une considération secondaire ; que s'il y a de temps en temps des irruptions par l'armée alliée sur le territoire espagnol, ce sont de grandes, d'imposantes diversions, qui s'y font pour harceler l'ennemi, le morceler, l'obliger à concentrer ou à diviser ses forces, et donner aux nombreux partisans espagnols le temps, l'occasion et les moyens de détruire en détail ses petites garnisons, ses approvisionnements, ses hôpitaux, ses administrations. Cette marche savante se poursuit avec rapidité et succès, et tandis que Buonaparté annonce, d'un ton fanatique et frénétique, qu'un coup de tonnerre va mettre fin aux affaires de la Péninsule, ce tonnerre, dans les serres des aigles de Soult devient un feu aussi follet, un *ignis fatuus* aussi impuissant qu'il le fut dans celles de ces aigles de Masséna qui devaient jeter dans la mer le léopard épouvanté*.

Par la dépêche officielle de Lord Wellington, en date du 20 du mois dernier, dont nous donnons dans ce cahier la traduction, on voit que la grande opération de Soult, ordonnée sans doute dans un paroxisme de rage par le Numitor des Tuileries,

* Et qui furent comme des canards boiteux.

Digitized by Google

finira par n'être qu'une crânerie qui coûtera aux Français une grande partie de leurs forces d'Espagne, et leur fera perdre la plupart des avantages qu'ils y possédaient. Aveuglé par la fumée du sang versé des deux côtés à la cruelle bataille d'Albuera, en continuant ainsi à faire détruire homme pour homme, général pour général, régiment pour régiment, il a cru épuiser en deux ou trois batailles la population armée de l'Angleterre et du Portugal. Il n'a fait entrer pour rien dans ce calcul barbare la prévoyance, le talent, l'humanité du général ennemi. Il a imaginé qu'il le piquerait d'honneur et lui ferait craindre la honte s'il déclinait les combats qu'il lui faisait offrir. Mais la prudence de Lord Wellington a déjoué tous ces plans dignes d'un maniaque, et le duc de Dalmatie est menacé d'exhiber bientôt lui-même dans le Midi le spectacle honteux que Masséna a déjà offert dans le Nord : celui d'un général vaincu sans combat.

Nous avons dit, dans notre dernier Résumé, que Lord Wellington était le maître d'accepter ou de refuser la bataille que Soult lui offrirait, de repasser la Guadiana, de prendre une position sur la frontiere du Portugal, et de temporiser suivant les circonstances. C'est le parti que ce général consommé a pris. Si Soult s'était avancé seul pour secourir Badajoz, Lord Wellington lui aurait livré bataille ; mais Soult était trop prudent pour cela, et il a évité avec soin de se trouver en contact avec l'armée alliée, jusqu'à ce qu'il n'eût été joint par tous les corps qu'il attendait. Lorsque sa jonction avec Marmont fut opérée, alors Lord Wellington jugea à propos de faire passer toute son armée de l'autre côté de la Guadiana ; et il l'exécuta sans éprouver la moindre perte ; donnant ainsi le démenti au Moniteur qui, dans un article anonyme, (distinct de la lettre officielle de Soult, et dont le style pétulant indique suffisamment le rédacteur) avait assuré que

Digitized by Google

Soult avait pris au général anglais beaucoup de malades et une partie de son artillerie de siége.

On fait un grand état, dans les papiers français, de la levée du siége et du blocus de Badajoz : mais peut-on oublier qu'un des plus beaux traits du commencement de la carriere militaire de Buonaparté est la promptitude et la décision avec lesquelles il leva autrefois le siége de Mantoue devant l'armée de Wurmser, qui s'avançait supérieure en nombre ; sacrifiant même son artillerie de siége, et reculant, comme l'on dit, pour mieux sauter ?

C'est ainsi que les troupes alliées viennent de rentrer dans l'Alentejo, et qu'elles y défient l'armée française, ayant leur gauche appuyée à Aronches, leur droite à la Guadiana près de Juramenha, et l'avant-garde à Campo-Mayor. Une garnison de 6000 Portugais occupe, au centre, la citadelle d'Elvas. Cette position est aussi judicieusement prise et aussi inexpugnable que celle de Torres-Védras.

Mais ce n'était point assez que d'avoir pris une position qui défiât et tînt en échec l'armée française; Lord Wellington, avec cette promptitude qui le caractérise, a aperçu tout d'un coup le moyen de dissiper et de faire fondre ce gros nuage *qui portait le tonnerre dans ses flancs.* Il a fait passer la Guadiana au général Blake, avec son corps consistant environ en 8 ou 10,000 hommes, afin qu'il se jetât sur les derrieres de l'ennemi, et menaçât Séville d'où l'armée française tire la plus grande partie de ses approvisionnements. Cette opération a été combinée avec le départ de Cadix d'une expédition britannique et portugaise, commandée par le général Graham, que l'on dit avoir débarqué à Ayamonte, à l'embouchure de la Guadiana, afin de coopérer avec l'armée de Blake. Cette derniere était, dit-on, arrivée le 24 à Castillegos, dans le comté de Niebla, et était en pleine route sur Séville.

Pendant que Blake exécutait cette marche sa-

Digitized by Google

vante et audacieuse dans le Sud, le général Castanos s'était mis en marche de son côté avec 5000 hommes, pour aller prendre le commandement de l'armée de Galice et des Asturies.

Lord Wellington compte encore dans la forte position qu'il occupe, y compris les deux divisions du Général B. Spencer qui l'ont joint, 25,000 hommes d'infanterie britannique, 15000 d'infanterie portugaise, et 4000 hommes de cavalerie : mais outre les troupes qui de diverses parties du Portugal marchaient pour joindre Lord Wellington, il était arrivé du 20 au 25 de Juin à Lisbonne trois régiments d'infanterie anglaise et un régiment de cavalerie, formant ensemble 2700 hommes qui se sont mis en marche aussitôt leur arrivée pour joindre l'armée. Des renforts de cette nature arrivaient journellement, et il ne cesse encore d'en partir d'Angleterre.

Le jeune prince héréditaire d'Orange était arrivé à Lisbonne sur la frégate la *Mermaid*, accompagné de deux officiers seulement. Ce jeune prince est allé faire son apprentissage du métier de la guerre sous Lord Wellington. On ne peut pas douter que les leçons qu'il y prendra, ne le mettent en état de remplir glorieusement un jour les destinées auxquelles il est appelé.

Que font cependant les trois maréchaux de Dalmatie, de Raguse et de Belluno, ces illustres porteurs du tonnerre impérial ? Ils sont entrés le 20 à Badajoz, où ils ont fait de grands compliments au général Philippon sur sa vigoureuse défense de cette place ; et le 22, Soult en personne a traversé la Guadiana avec un détachement de 4000 hommes, afin de reconnaître les positions de Lord Wellington. Il a bientôt repassé cette riviere sans avoir rien reconnu ; mais il y a surpris un détachement de dragons du 11eme régiment, consistant en 50 hommes, qu'il a coupés et faits prisonniers ; ce qui

Digitized by Google

donnera sans doute occasion à son maître de dire que le régiment entier a été pris.

Après cette vaine reconnaissance, on dit que l'armée française déjà inquiete des mouvements qui s'exécutaient sur son flanc droit et sur son flanc gauche, craignant de manquer de provisions, et de gagner des maladies dans les plaines insalubres de l'Estramadoure, avait déjà commencé à se disperser ; et qu'après avoir été campée pendant quelques jours entre Badajoz et Mérida, le général-en-chef de ces voltigeurs avait fait partir en toute hâte quelques divisions pour le Nord et d'autres dans la direction de Séville. On ajoute même que le grand corps d'armée allait évacuer la province, après avoir jeté dans Badajoz un renfort de 1000 hommes d'infanterie et de 300 hommes de cavalerie.

Tel aura donc été l'effet et le résultat de ce mouvement fulminant qui devait anéantir l'armée anglaise, et qui n'aura fait de bruit que dans les murs du corps législatif ! Trois maréchaux d'empire ont fait une marche, pour ainsi dire théâtrale, du Nord et du Sud vers le centre ; ils ont opéré une merveilleuse jonction ; et cela pour exécuter quelques jours après une disjonction ridicule ! Ainsi, ils se seront donné la main, pour gagner ensuite du pied, afin de pouvoir se remplir l'estomach !!! Bon jour Marmont et Victor, bon soir Victor et Marmont, tels auront été dans une semaine les ordres du jour de M. le Duc de Dalmatie. Il faudra bien des jonctions semblables pour achever la conquête de la Péninsule.

Nous allons voir maintenant les diversions avantageuses que cette jonction a mis les guérillas et les armées espagnoles dans le cas de faire.

Galice.

On entendait parler depuis long-temps d'une armée de Galice, d'un général Mahy par-ci, d'un gé-

Digitized by Google

néral Porlier par-là, et d'un commissaire Renovales, brochant sur le tout. Tous ceux qui allaient de Cadix ou d'Angleterre porter ou de l'argent ou des secours dans la Galice, trouvaient quelquefois ces chefs en les cherchant bien ; mais ils n'avaient jamais pu trouver leur armée ; elle n'existait que dans les gazettes. A la fin, la Régence y a envoyé pour commandant un brave homme, le général Abadia ; et tout récemment elle en a donné la capitainerie en chef au général Castanos. Renovales, le commissaire général, a été saisi et envoyé à Cadix sur une frégate, afin de rendre compte de sa conduite et de sa gestion des fonds qui lui ont été remis, ce qui lui sera aussi difficile à faire qu'à la Junte Centrale de Séville. Mahy, qui semblait avoir pris pour devise *primo mihi*, se sentant poursuivi, s'est sauvé au Férol, d'où il est allé on ne sait trop où, car il a disparu. Porlier, autrement dit Marquesito, s'est apparemment justifié, car on n'en dit rien.

Le départ de tous les corps français des Asturies ne permettait pas à l'armée de Galice de rester plus long-temps dans la nullité. Elle a commencé à se recomposer ; les corps d'Asturiens se sont aussi réformés après le départ de Bonnet ; le général Santocildes s'est mis à la tête de ces premieres troupes, et le fruit de ces rassemblements a été la reprise d'Astorga, et l'invasion du royaume de Léon, d'où Salamanque, Zamora, Toro, Burgos, Valladolid sont déjà menacés. Une grande désertion s'est manifestée parmi les troupes à la solde de la France, et plusieurs centaines d'allemands et de polonais sont passés à Santocildes. De toutes les parties de ces royaumes, on volait sous les drapeaux de ce brave Santocildes, qui a en ce moment une armée de 30,000 hommes à offrir au général Castanos.

Don Julian Sanches, le célebre partisan de la vieille Castille, qui a combattu avec distinction sous Lord Wellington à la Fontaine de l'Honneur, a été

Digitized by Google

employé avec succès dan ces diversions du Nord, et il a, suivant les derniers avis, intercepté un convoi important qui allait de Salamanque à Ciudad-Rodrigo.

Le colonel Trant est parti d'Oporto pour aller joindre sa milice qui, pendant l'absence de Sir John B. Spencer, s'était rassemblée dans les environs d'Almeida. Silveira est sur le Douro, et un détachement de ses troupes a intercepté un convoi de 10 à 12 chariots, tuant ou faisant prisonniers 100 Français.

Mais le plus intrépide, le plus actif, le plus audacieux de ces partisans, est sans contredit Espos Mina, qui commande plusieurs corps dans la Navarre et qui pousse souvent des détachements jusqu'aux portes de Bayonne. Joseph Buonaparté et la plupart des maréchaux français, ont été obligés en passant de lui payer un tribut, au moins par la perte d'une portion de leurs effets, de leurs équipages ou de leur butin. Cet habile partisan vient tout récemment d'intercepter les effets de Joseph à son retour à Madrid. Mais cet avantage est peu de chose comparé au brillant succès qu'il eut le 25 Mai dans la province d'Alava, presque aux portes de Vittoria. Il avait sous ses ordres quatre bataillons et de la cavalerie. A six heures du matin, ayant posté judicieusement sa petite troupe en embuscade à Arlavan, il reçut, par un exprès, la nouvelle que Masséna était arrivé à Vittoria, faisant route pour la France avec une escorte de 2000 hommes. Il fut informé pareillement qu'il était suivi d'un grand convoi, consistant en deux carrosses dans lesquels se trouvaient un général, un colonel, un lieutenant-colonel et deux dames, escortés par 2000 hommes d'infanterie et 200 dragons, qui conduisaient 1100 prisonniers alliés, pris sur divers points. Cette derniere circonstance inspira une nouvelle ardeur à cette petite bande de braves, jalouse de

Digitized by Google

procurer la liberté à ses compatriotes. A huit heures, la troupe embusquée vit et laissa passer l'avant-garde du convoi, consistant en 200 fantassins et 20 chevaux ; il fut défendu de les inquiéter de crainte de donner l'alarme au gros de la troupe. A quelque distance, suivait un parti de 30 fantassins et 12 cavaliers qu'on laissa encore passer tranquillement. Aussitôt que l'on vit arriver le gros du convoi avec les prisonniers, les charrettes et un des carrosses, il fut ordonné au 3eme bataillon espagnol de faire feu, ce qu'il fit avec tant d'adresse qu'il tua un nombre considérable de Français et enfonça leur centre. Il venait par derriere 600 h. d'infanterie et 100 chevaux avec le second carrosse, lesquels, aussitôt qu'ils se virent attaqués, s'enfuirent précipitamment à Vittoria, l'infanterie seule restant pour protéger leur fuite. L'attaque des 3 bataillons espagnols répandit l'épouvante parmi ces troupes. Il y en eut environ 800 qui se retirerent auprès des charrettes et fourgons qui suivaient les carrosses, et de là ils firent feu sur les assaillants, tâchant de couvrir le convoi. Les prisonniers espagnols voyant que le convoi était attaqué avec fermeté, volerent dans les bras de leurs compatriotes qui les reçurent avec transport. Mina s'avança en personne au milieu du feu, demandant à ceux qu'étaient dans les voitures de se rendre ; mais le colonel Lafitte et le lieutenant-colonel Francheres eurent la témérité de vouloir se défendre à coups de sabres, ce qui ne servit qu'à les perdre. Le lieutenant-colonel fut tué, le colonel Lafitte fut blessé et fait prisonnier, ainsi que les deux dames. La cavalerie espagnole chargea alors et tua 130 hommes de l'escorte à la premiere charge.

L'infanterie des patriotes ayant culebuté celle des Français, parvint jusqu'aux voitures et les prit toutes. Partie des 600 Français qui escortaient celle du général, prirent poste sur une hauteur d'où ils

Digitized by Google

incommoderent beaucoup les Espagnols, mais cependant sans les empêcher d'emporter tout leur butin. Deux cents Français qui sortirent de Salinas éprouverent le même sort ; il y eut un grand nombre de tués. A la fin l'ennemi ayant envoyé un renfort de Vittoria sous les ordres d'un colonel avec quatre pieces d'artillerie et de la cavalerie, et la garnison de Mondragone étant venue au secours de celle de Salinas, Mina ordonna la retraite. Sa troupe n'avait pas mangé depuis dix heures du matin la veille ; elle avait été en mouvement toute la nuit, et le combat avait duré depuis huit heures du matin jusqu'à 3 heures après-midi. Il fallait faire retirer en lieu sûr les prisonniers libérés et faire reposer la troupe. On la fit marcher à cet effet à six lieues du champ de bataille, à Zalduma. Le lieu de l'action présentait un spectacle horrible. Il était jonché de morts et de voitures brisées. Sur 2000 hommes et 200 chevaux, partis de Vittoria, il n'y en rentra pas la moitié. Le convoi portait beaucoup d'argent, fruit du pillage des généraux français, et l'on pourra se faire une idée de sa valeur, quand on saura que c'était celui du maréchal Masséna, des généraux de division Caffarelli, Loison, Solignac et Lajeuski, des généraux de brigade Thouvenot, Bouquet, Grandjean, Barthelemy, Lapisse et Gratien, et de plusieurs officiers civils de rang.

Le nombre des prisonniers libérés en cette occasion, fut de 5 colonels 18 officiers, et 877 bas officiers et soldats, parmi lesquels 80 soldats de cavalerie anglaise. Les chariots pris furent au nombre de 150. Le butin qu'ils contenaient et qui fut reparti entre les soldats de Mina, était de la valeur de 4 millions de réaux. Parmi les tués, il se trouva un ancien aide-de-camp de Castanos, nommé Balguena, un abominable traître qui avait fait fusiller à Guadalaxara 38 prisonniers espagnols qui n'avaient pas pu suivre le convoi, faute de nourriture.

Digitized by Google

Tarragone.

On voit dans les pieces officielles françaises que nous avons insérées dans ce Numéro, que Tarragone avait succombé après un siége de trois mois, six assauts et un carnage qui passe en atrocité jusqu'aux massacres de Pavie, du Caire et de Jaffa. Le rapport de Suchet est digne de l'action ; il semble écrit avec du sang. Ce valet de bourreau connaissait les goûts de son maître ; aussi a-t-il été sur-le-champ créé maréchal d'empire. Il eût mérité, à plus juste titre encore, d'être fait prince du sang de Napoléon. Si l'on ne peut lire, sans frémir, les horribles détails que donne cet affreux Cannibale, on ne peut aussi qu'être pénétré de la plus profonde admiration pour le dévoûment sublime et la valeur constante de cette garnison sans peur et sans reproche. Nous ne craignons pas de dire, d'après la relation française, que ce siége a coûté un bien plus grand nombre d'hommes aux assiégeants qu'aux assiégés. Nous espérons, ainsi que le barbare Suchet, que ce massacre des Tarragonais retentira dans toute l'Espagne, et qu'il y laissera des traces et des souvenirs ineffaçables. L'Arragon et la Catalogne ne sont pas subjugués pour la prise de Sarragosse et de Tarragone ; il y reste encore les O'Donnell, les Campoverde, les Saarsfield, les Morillo, les Eroles, les Martines, les Rovira, les Mina, et les Miquelets, et les Somatenes, et des milliers de patriotes. Le sang des Tarragonais sera vengé tôt ou tard : celui de Joseph lui-même est peut-être destiné à servir d'holocauste expiatoire à ces 1500 cadavres indignement brûlés dans les tranchées de la basse ville. Car il était donné aux satellites de Buonaparté d'empirer même sur la mort, et de pousser la férocité jusqu'à tuer une seconde fois leurs victimes. Que ces nobles martyrs du patriotisme reçoivent ici le juste tribut de nos éloges, de nos larmes et de nos prieres !

Digitized by Google

On assure dans quelques lettres de Lisbonne qui arrivent lorsque ce numéro va à la presse, que le général Blake avait surpris Séville, et s'y était emparé de tous les gros bagages et de l'artillerie que l'ennemi y avait laissés. Cette nouvelle était, dit-on, arrivée à Lisbonne au ministre britannique, M. Stuart, par une dépêche télégraphique d'Elvas.

Il est aisé de concevoir avec quelle anxiété l'on doit attendre la confirmation d'un rapport aussi favorable. Mais quand bien même, dit un journaliste éclairé, le résultat ne serait pas exact, l'ensemble des dernieres nouvelles de Lisbonne n'en est pas moins fait pour causer une vive satisfaction. Soult est arrêté pour la seconde fois dans son invasion de Portugal, par les troupes anglaises et portugaises qui bordent la Guadiana. Il s'était promis, il avait promis à son maître la destruction de notre armée, et toutes ses vaines menaces ont abouti à une futile reconnaissance. S'il n'arrive rien qui change la face des affaires, nous ne pouvons nous empêcher de considérer les dernieres manœuvres comme équivalant à une victoire. Notre ennemi a rassemblé ses forces de tous les quartiers, il les a ramassées et de droite et de gauche; et pourtant il se trouve arrêté dans sa carriere, non par une bataille, mais par l'impuissance où il est de combattre. Et ici la candeur nous oblige d'observer que si c'est là une victoire, et certes nous n'avons aucune raison d'en douter, c'est une victoire remportée non pas par notre armée, mais par notre général.

Digitized by Google

Extrait d'une Lettre Officielle de la Corogne du 3 Juillet.

Le 12 du mois dernier, le général Bonnet arriva à Léon, venant des Asturies, avec sa division de 2000 hommes, qui avec 800 formant la garnison de Léon, quitterent cette ville le même jour, et se mirent en marche sur Palencia.

Lorsque le général Serras évacua Astorga, il avait 6000 hommes sous son commandement. Son arriere-garde composée d'un lieutenant et de 80 hommes du 7e régiment polonais, déserta et se livra au général Santocildes, avec ses armes et ses effets. Ils sont depuis arrivés ici. J'ai aussi reçu l'avis que 13 officiers et 210 soldats ont déserté du corps du général Serras à Benevente, et qu'ils se sont rendus au corps de l'armée de Galice qui est à Puebla de Sanabria, commandé par le général Ponze. Deux mamelucks, faisant partie de la garde particuliere du Maréchal Bessieres, duc d'Istrie, à Valladolid, ont déserté avec leurs armes et leurs chevaux et sont arrivés ici.

Les désertions des forces de l'ennemi dans les royaumes de Castille et de Léon ont été considérables, même depuis qu'on y a su qu'elles étaient destinées à renforcer l'armée de Portugal.

Depuis les succès de la 6eme armée (l'armée de Galice) on éprouve maintenant un grand besoin d'armes. La possession de Léon et d'Astorga a permis au général Santocildes d'augmenter grandement son armée, et lui fournit en outre de plus grands moyens de l'approvisionner. Je viens de recevoir une lettre de lui datée de Vega de Mager entre Astorga et Léon, le 27 Juin, m'informant qu'il a réuni 3000 hommes de plus qui l'ont joint sans armes, et demandant qu'on lui envoie en toute hâte des armes et des accoutrements, que je suis maintenant occupé à lui expédier.

Digitized by Google

Extrait de Lettres de Lisbonne de la fin de Juin.

Il n'est pas arrivé cette semaine moins de trois flottes d'Angleterre, dont une après une traversée de sept jours seulement. Elles ont apporté très-à propos des renforts pour notre armée, particulierement en cavalerie. Les troupes ont été débarquées et se sont mises en route sur-le-champ. Il paraît que Soult fait moins le fendant, et qu'il ne se soucie pas beaucoup d'attaquer Lord Wellington dans la nouvelle position qu'il a prise. Il a été donné des ordres à toutes les troupes qui sont à Figueras, à Coimbre, &c., au nombre de 5000 hommes de se mettre en marche sur-le-champ et de joindre la grande armée. Nos troupes sont en bonne santé ; et sa Seigneurie constamment sur le qui-vive. Son quartier-général est toujours dans une petite ferme.

Le 12e régiment de dragons déjà arrivé ici monte à 540 hommes, et l'on en attend deux compagnies de plus. Le 13eme de dragons, ne compte plus gueres que 250 hommes en état de service. La cavalerie qui se trouve ici, y comprenant le 12eme de dragons va se rendre à l'armée à marches forcées, parce que l'on s'attend à une bataille immédiate. Le nombre d'hommes d'infanterie dernierement débarqués ici, est de 2000 hommes, consistant dans le 68eme et des détachements pour presque tous les régiments qui sont ici.

Selon les nouvelles que nous avons reçues du Nord du Portugal, les corps espagnols qui étaient à Villa Franca et à Puebla di Sanabria se sont mis en marche sur Astorga et Benevente. Mais par la malle du 1er Juillet nous apprenons que le 20 Juin, les Français avaient évacué Astorga, après en avoir fait sauter les murs. Les Espagnols sont infatigables et font en ce moment des efforts prodigieux dans toutes les parties de la Péninsule.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

Antoine-Louis-François de Béziade, duc d'Avaray, l'un des capitaines des gardes-du-corps de S. M. Louis XVIII, est mort, le 3 Juin dernier, à Madere, où il s'était rendu, dans l'espoir d'y rétablir sa santé.

Le Roi perd en lui un sujet dévoué; depuis vingt ans compagnon de ses travaux et de ses peines; dépositaire fidele de ses plus secretes pensées. Il est mort avec le calme et la résignation d'une âme vraiment chrétienne, et porte aux pieds du trône de l'Eternel les vœux de son auguste souverain pour le bonheur de la France, qui fût dans tous les temps le but de ses actions, et sa premiere pensée.

M. de Colbert (Cuthbert), évêque de Rhodès, est mort, le 15 de ce mois, âgé de 75 ans.

La religion, l'honneur et le Roi perdent en lui un ministre pieux et éclairé; un sectateur fidele; un sujet dévoué par principes et par sentiments: ses parents, un ami sincere: ses collegues, un loyal compagnon de leurs travaux: les pauvres, un protecteur et un appui: la société, un homme aimable et bon; enfin un homme digne des larmes de tous.

DÉPÊCHES OFFICIELLES.

Downing-Street, 16 *Juillet*, 1811.

Il a été reçu au bureau de Lord Liverpool, une dépêche de Lord Wellington dont ce qui suit est extrait.

Quinta de St. Joas, 30 *Juin*, 1811.

L'ennemi porta sa garde avancée, consistant en dix mille hommes, à los Santos, le 18 du courant dans la matinée.

Dans cette occasion, le lieutenant Streeauwitz du 21eme de dragons légers fut envoyé par le major-général Sir William Erskine, pour reconnaître l'ennemi, avec un petit détachement du 2d de hussards et du 3eme de dragons, qui se distinguerent dans une attaque contre un nombre supérieur d'ennemis et firent q' elq nes prisonniers.

Digitized by Google

J'avais fait des arrangements pour que la cavalerie et la seconde et quatrieme division de l'armée alliée, Anglaise et Portugaise, et le corps de troupes Espagnoles commandé par le Général Blake, se réunissent si l'ennemi s'avançait pour interrompre le siége ou le blocus de Badajoz. Je me rendis cette même nuit à Albuera pour ordonner le mouvement des troupes et m'en assurer.

Je retirai aussi dans la nuit du 13, la division du Général Hamilton du blocus de Badajoz, dans l'intention d'arrêter l'ennemi dans le cas où l'armée du Sud seule se serait portée en avant.

Le 14 dans la nuit, le Lieutenant Ayling du 40eme régiment qui avait été employé à observer les mouvements de l'ennemi, arriva à Albuera avec la nouvelle que l'avant-garde de l'armée ennemie de Portugal, venant de Castille, était entrée à Truxillo le 13 à midi, ce qui confirma les autres nouvelles que j'avais reçues de sa marche jusqu'au 12; et comme de Truxillo elle pouvait être le 15 à Merida, et en communication avec l'armée du Sud, je me déterminai à lever le blocus de Badajoz, et à faire repasser la Guadiana le 17 à toutes les troupes alliées; ce qui fut effectué en conséquence sans difficulté et sans aucune perte d'aucune espece: le Général Blake traversa pareillement avec son corps le 17 à Jurumenha.

Depuis cette époque, l'armée alliée Anglaise et Portugaise, a été campée dans les bois sur la Caya vers Torre de Mouro, ayant sa droite à Ponte de Caya; les 3eme et 7eme divisions et la cavalerie du Brigadier-Général Madden étant à Campo Mayor. Les troupes qui avaient été sous le commandement du Lieutenant-Général Sir Brent Spencer sur les frontieres de Castille, ont traversé le Tage à Villa Velha dans le même temps que l'ennemi le passait à Almaraz; le tout est maintenant sur la Caya, entre cet endroit et Arronches.

Les postes avancés de l'ennemi ont paru aujourd'hui dans le voisinage de Badajoz, et je conjecture que toute son armée sera réunie demain.

L'ennemi a reassemblé pour cette occasion toutes ses

Digitized by Google

forces de Castille, tout ce qu'il avait de forces à Madrid, ce qu'il appelait son armée du centre, et toutes ses forces d'Andalousie, excepté ce qui est absolument nécessaire pour maintenir sa position devant Cadix et celle que Sébastiani occupe dans les royaumes de l'Est de l'Andalousie.

L'ennemi a abandonné la Vieille et la Nouvelle Castille, à l'exception d'une petite garnison qu'il a laissée à Madrid, et il a tout risqué dans toutes les parties de l'Espagne, afin de réunir cette grande armée en Estramadoure.

Extrait d'une autre Dépêche officielle de Lord Wellington.

Quartier-général, Quinta de Joas,
le 27 Juin 1811.

Le 22 du courant, dans la matinée, l'ennemi poussa une forte reconnaissance avec un gros corps de cavalerie, sur les forteresses d'Elvas, et de Campo-Mayor. La cavalerie de l'armée du Sud fut celle qui prit la direction d'Elvas, marchant à cet effet des environs d'Olivenza et des bois situés entre cette ville et la forteresse de Badajoz, dans le même temps où la cavalerie de l'armée de Portugal faisait une reconnaissance sur Campo-Mayor, défilant à ce dessein des environs de Badajoz.

La cavalerie de l'armée du Sud réussit à couper un piquet du 11eme régiment de dragons légers, qui avait été posté sur la Caya, en front d'Elvas, sous les ordres du capitaine Lutyens. On imagine que ce malheur provint de ce que le dit Capitaine prit un régiment des hussards de l'ennemi pour un des nôtres commandé pour aller le soutenir. Le second régiment de hussards qui était posté sur la Guadiana, souffrit aussi considérablement en se retirant sur Elvas.

L'ennemi fut tenu en échec dans le voisinage de Campo-Mayor par la cavalerie britannique, commandée par le major-général De Grey, et la brigade de cavalerie portugaise sous les ordres du général Madden. Il se retira en conséquence sans la position de nos troupes. Depuis ce temps il n'a

Digitized by Google

aucun mouvement d'importance. Son armée est postée le long de la Guadiana, entre Badajoz et Mérida, où il y paraît principalement occupé à se procurer des subsistances. Il a déjà commencé à sentir à un certain point l'effet du rassemblement de la totalité de ses forces dans l'Estramadoure. Le général Bonnet a évacué les Asturies. Don Julian Sanches est maître de la plaine de la Vieille Castille et a intercepté dernièrement un convoi de grande valeur, qui était chargé d'argent et de provisions, destiné de Salamanque pour Ciudad Rodrigo.

Un autre convoi parti de Valladolid, également de grande valeur, consistant dans le bagage et dans les effets du roi Joseph, a été pris par le partisan Mina, près de la ville de Vittoria, la totalité de l'escorte qui l'accompagnait ayant été tuée.

Par une disposition combinée, le général Blake a passé la Guadiana le 22, et j'ai appris que le 24 il était à Castillejos.

Il faut espérer que les Espagnols tireront tout l'avantage possible de la concentration des forces de l'ennemi, et l'obligeront de cette manière, par la perte de ses convois, et par les dangers auxquels leurs petites garnisons, leurs départements civils, et leurs adhérents dans les grandes villes seront exposés, à diviser leurs armées et à en exposer quelques-unes à nos attaques.

Prise de Tarragone.

A. S. A. S. Le Prince de Neuchâtel, Major-Général, etc.

Monseigneur,

Je dépose aux pieds de S. M. les clefs de Tarragone, auxquelles est attachée, je l'espère, la soumission prochaine de la Catalogne.

Un siége de deux mois, ou plutôt trois siéges en un, et cinq assauts successifs, ont détruit une garnison de 18,000 hommes des troupes les plus réputées d'Espagne, et nous livrent un port d'où les Anglais alimentaient l'insurrection de la province, pour conserver un débouché à leurs marchandises. Ils ont, par leurs secours multipliés, prolongé la défense de la place; ils ont apporté à plu-

Digitized by Google

sieurs reprises, des armes et des munitions, des troupes de Valence, d'Alicante, de Carthagene.

La fureur du soldat était exaltée par la résistance de la garnison, qui attendait chaque jour sa délivrance, et qui devait en assurer le succès par une sortie générale. Le cinquieme assaut, plus vigoureux encore que les précédents, donné hier, en plein jour, à la derniere enceinte, a entraîné un épouvantable massacre, et peu de perte de notre côté. L'exemple terrible que je prévoyais à regret dans mon dernier rapport à V. A., a eu lieu, et retentira long-temps en Espagne. Quatre mille hommes ont été tués dans la ville, dix à douze mille ont tenté de se sauver par-dessus les murs dans la campagne; un millier a été sabré ou noyé; près de dix mille, dont cinq cents officiers, sont prisonniers et partent pour France; près de quinze cents sont blessés dans les hôpitaux de la place, où leur vie a été respectée au milieu du carnage. Trois maréchaux-de-camp et le gouverneur sont au nombre des prisonniers; plusieurs autres parmi les morts. Vingt drapeaux, 384 bouches à feu en batterie, 40,000 boulets ou bombes, 500 milliers de poudre et de plomb, sont en notre pouvoir.

J'adresserai incessamment à V. A. des détails exacts de tout ce qu'on a trouvé, et les détails de l'action glorieuse qui a couronné les efforts de l'armée d'Arragon en Catalogne. J'appellerai les bontés de S. M. sur les braves qui ont si vaillamment combattu.

J'ai l'honneur d'être, etc. Comte Suchet.

Quartier-général de Tarragone, le 29 Juin, 1811.

P. S. Je charge le capitaine Anthoine, mon aide-de-camp, de vous porter cette dépêche en toute diligence; il a suivi tous les travaux; il est monté un des premiers à l'assaut; et il peut donner à V. A. S. les renseignemens qu'elle pourrait desirer. Je vous demande vos bontés particulieres pour lui, et vous prie d'obtenir en sa faveur, de S. M., le grade de chef d'escadron.

Comte Suchet.

(A cette dépêche est joint un état des prisonniers espagnols, certifié conforme aux revues et aux mouvements des hôpitaux et ambulances, par M. Bourderoud, ordonnateur en chef de l'armée. Il en résulte qu'il a été pris à Tarragone, le 28 juin, 497 officiers et 9284 soldats.

On souscrit chez M. Peltier, No. 7, Duke-Street Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-street, London.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCC.—*Le* 30 *Juillet*, 1811.

POÉSIE.

Veillées Poétiques et Morales, suivies des plus beaux Fragments d'Young *en Vers français*; *par* M. Baour-Lormian.

Lorsque *les Nuits d'Young* parurent pour la première fois en France, elles y excitèrent un vif enthousiasme; les Français oublièrent tout-à-coup leurs propres chefs-d'œuvre pour admirer ce phénomene littéraire: au sein de la paix et de la prospérité, l'image de la tristesse et de la douleur avait des charmes pour des lecteurs heureux; le bonheur a ses caprices et ses travers: les paradoxes littéraires et politiques, les bizarreries du mauvais goût, comme les vapeurs et les maux de nerfs, leur sont

Digitized by Google

avec plus de vérité. Mais nous allons continuer nos citations :

Tout est calme ; zéphir m'apporte sur son aile,
Avec l'esprit des fleurs les sons de Philomele ;
Tandis que par ses chants de tristesse et d'amour,
Les bois sont consolés de l'absence du jour,
Que fait l'homme, ce roi dont la force ou l'audace,
De la terre et du ciel lui soumettait l'espace ?
Naguere à la clarté d'un soleil radieux,
Il étendait partout ses soins laborieux.
Que fait l'homme ? Au repos son âme s'abandonne ;
Il abdique un moment sa brillante couronne ;
Le sommeil sur son front épanche des pavots,
Et lui verse l'oubli de ses mâles travaux.
Mais quoi ! tous les mortels sans trouble, sans alarmes,
Du repos à longs traits savourent-ils les charmes ?
Non, ministre d'un Dieu, l'équitable Sommeil
Vient punir des forfaits qu'éclaira le Soleil ;
Le Crime, tourmenté de noires rêveries,
S'agite, se débat sous le fouet des furies.

On pourrait dire ici à M. Baour-Lormian que ce n'est point le sommeil, mais l'insomnie qui punit le crime. C'est une bien faible punition que les mauvais rêves ; j'aime bien mieux ce que dit M. Baour du sommeil de l'innocence :

L'innocence respire un air pur et serein ;
L'espoir, la douce paix habitent dans son sein ;
Et ces enfants du ciel, sur son front qui repose,
Versent tous les parfums de leurs ailes de rose, etc.

On ne retrouve point dans ces vers, et dans ceux qui suivent, ce poëte mélancolique, sombre et monotone, qui s'efforce d'être effrayant et larmoyant, et qui ne pleure qu'à la sueur de son front ; on ne voit qu'un peintre habile qui peint la nature, et qui n'emploie que les couleurs les plus simples et les plus vraies. Si on a comparé la muse d'Young à un hibou qui gémit dans la triste enceinte d'un cimetiere, et qui attriste tout le voisinage par ses cris sinistres, ne pourrait-on pas comparer la muse de M. Lor-

Digitized by Google

main au rossignol, qui charme l'écho des nuits et qui attendrit les bois et les forêts par l'harmonie naturelle de ses chants ?

M. Baour sait toujours varier ses tons, et descendre ou s'élever au niveau de son sujet; cette variété de tons prouve mieux que toute autre chose. le véritable talent d'écrire. Nous pourrions, sur ce point, citer l'opinion de Boileau ; mais l'opinion de Boileau est trop connue ; nous aimons mieux faire connaître encore quelques vers de M. Baour-Lormian. Voici comment, dans sa *Veillée des Mondes*, après avoir décrit l'éclat et la marche des corps-célestes, il annonce leur chute, et la fin de l'univers;

Voici l'heure derniere ; une voix qui menace,
La voix du Dieu vivant, tonne au sein de l'espace ;
Fils des hommes, sortez de la profonde nuit !
Le grand jour est venu, l'éternité vous luit ;
Alors, du fond des bois, des eaux et des vallées,
Les générations se levent désolées ;
Et deux rideaux de flamme, au même instant ouverts,
Offrent, dans sa splendeur, le roi de l'univers ;
Sur un trône éclatant, où l'or pur étincelle
Il repose, entouré de sa garde fidelle ;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux,
Vingt soleils à ses pieds rassemblent tous leurs feux.
. . . . . .
Les astres, arrachés de leurs axes brûlants,
Nourrissent de leurs feux la flamme universelle ;
Déjà brille et s'éteint la derniere étincelle ...
Fuyons, fuyons la mort !...mais la mort est partout ;
Sur l'univers détruit, son fantôme est debout ;
Dans l'antique chaos la nature retombe :
Toute une éternité va peser sur sa tombe.
Dieu chasse devant lui, comme de vains brouillards,
La poudre des soleils dissous de toutes parts,
Et, porté sur un char où sa colere gronde,
Il passe, et, dans sa course, il efface le monde.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer ces vers aux véritables amateurs de la poésie : partout, les images y sont revêtues des couleurs du

Digitized by Google

sujet ; les idées y sont bien enchaînées : l'effet est dans la composition et dans l'ensemble du morceau, encore plus que dans les détails ; point d'hémistiches ambitieux, point d'expressions recherchées, point de bizarres alliances de mots ; c'est ainsi qu'ont écrit nos maîtres en poésie.

TERRIBLE INCENDIE.

Kœnigsberg, le 20 Juin.

M. Hiedemann, premier bourguemestre, vient de faire publier la Notice ci-jointe sur le malheureux événement qui a jeté la désolation parmi nous.

" C'est le 14 Juin, à une heure de l'après-midi, que le feu a pris au magasin nommé Heerings-Bruecke, situé dans le Kneiphoff, du côté gauche du Prégel. Peu de minutes avant, plusieurs bons bourgeois de notre ville avaient passé cet endroit sans avoir aperçu la moindre odeur ou fumée, et nonobstant le feu éclata avec une violence extrême, causée par les marchandises qui se trouvaient dans ce magasin. Quatre cents tonneaux de goudron et une grande quantité d'huile que des Russes dernierement arrivés y avaient mis en dépôt, et qui, pareille à une mer de feu, se précipitait dans le Prégel, répandaient la flamme partout. Le magasin était fermé au moment de l'éruption du feu, les ouvriers l'ayant quitté à midi pour revenir à une heure ; plusieurs Russes en enfonçaient les portes, mais tous les efforts pour éteindre la flamme étaient inutiles. L'huile brûlante qui nageait sur le Prégel, mit le feu aux quais et à plusieurs balles de chanvre qu'on avait jetées dans l'eau pour les sauver. Une barque polonaise

Digitized by Google

chargée d'huile, en fut également atteinte, et plusieurs personnes qui s'y trouvaient en furent les victimes. Les pompes et pompiers étaient accourus au plus vite, mais tous leurs efforts étaient sans effet. La flamme s'était répandue avec la même vîtesse sur les magasins situés sur le derriere, et avait atteint les magasins de marchandises et de grains. La masse de feu était si violente et le feu alimenté par des marchandises combustibles et par des bâtiments construits de bois, si rapide, les points desquels la flamme se répandait, si nombreux, que les meilleurs arrangements, soutenus avec la plus grande activité, n'ont pu arrêter cet incendie terrible. Plusieurs personnes étaient de l'avis de démolir quelques bâtiments, mais quiconque sait quelles forces il faut pour démolir seulement une petite habitation, concevra facilement qu'il était impossible d'en agir de même avec des magasins vastes et immenses.

Tous les magasins le long du quai du côté du Kneiphoff furent consumés. De là le feu se dirigea sur le derriere, et les rues Sattlergasse, Klappewiese et Insel-Venedig furent misses en cendres. De là il se communiqua au faubourg. Pour augmentation de malheur, les boutiques pour la foire étaient dressées, qui quoiqu'abattues sur-le-champ, ne pouvaient cependant pas être éloignées assez vîte. Par l'excessive chaleur et une pluie de feu provenant des grains embrasés, les maisons du côté gauche du faubourg furent également mises en feu et le communiquerent à la rue dite Trenkgasse et celle de Schnnerlingsdam.

Le moment le plus périlleux pour la ville, fut celui où brûlaient les bâtimens près du Pont-Verd. La Bourse, construite toute en bois, la Banque et la Tour-Verte étaient le plus en danger ; mais par des dispositions bien exécutées, on parvint à les sauver, et on empêcha par-là la perte de la plus

Digitized by Google

grande partie du Kneiphoff, qui, sans cela, aurait subi le même sort. Enfin, on parvint à arrêter les progrès de ce terrible incendie. Dans la Trenkgasse, on l'éteignit dans la maison du teinturier Fallier, au Schnuer-Lingsdamm dans la moitié de la rue.

Les magasins de l'autre côté du Prégel ainsi que le quai exposés à cette excessive chaleur, étaient également dans le plus grand danger et ne furent sauvés qu'avec peine, sans quoi ils auraient tous subi le même sort que ceux de l'autre côté.

Dans le faubourg on ne parvint à éteindre le feu que le lendemain matin du côté gauche dans l'hôpital de Rhode, et du côté droit dans le Ringkrug.

Le nombre des maisons brûlées se monte,

1o. Dans le premier faubourg, y compris le Frenkgasse et Synagogengasse	98
2o. Dans le second faubourg	22
3o. Dans les rues Klappewiese et Insel-Venedig . .	19
4o. Dans le Knochengasse	10
Total . .	144
Le nombre des magasins brûlés se monte à . . .	134
Total des bâtiments . .	278

La somme pour laquelle tous ces bâtimens sont assurés au cadastre, se monte-au-delà de 900,000 écus, presqu'un million.

On ne connaît pas encore la cause de cet incendie, puisque dans tous ces jours on ne s'occupa que d'éloigner le danger de la ville.

On présume que la négligence de quelque ouvrier lui a fait prendre naissance. La perte des propriétaires des magasins et maisons ne peut être taxée pour le moment: elle est très-considérable, et a répandu la consternation dans notre bonne ville et parmi ses respectables habitants.

Dans peu une annonce particuliere fournira les détails de cet événement sinistre.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XIX.

" Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

POLICE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE.

Rapport à S. Ex. M. le Duc de Rovigo.

Monseigneur,

Immédiatement après avoir reçu les ordres de V. Ex. concernant les affreux placards et les affiches atroces dont, depuis quelques semaines, les principaux et les plus populeux quartiers de Paris ont été infestés, (oui ! Monseigneur, infestés ; car avec une adresse et une activité qui avaient jusqu'à ce jour déjoué la surveillance et les mesures de la police, ces brandons incendiaires avaient été attachés à tous les murs et attiraient tous les regards par les funestes étincelles qui en jaillissaient) je me suis porté, animé d'un zele nouveau, vers le lieu qui m'avait été assigné, savoir : le Garde-Meuble et ses environs. Je me suis placé, avant le lever de l'aurore, dans un point angulaire, duquel mes regards plongeaient dans plusieurs rues à la fois, ayant devant moi un panier de gâteaux de Nanterre, afin de pal-

Digitized by Google

lier l'objet de ma station, et avant que la lumiere ne parut, je m'occupai de réflexions profondes sur l'importance de ma mission et la nécessité de son succès, cherchant à me rappeler tous les artifices divers dont j'avais été le témoin durant mes fonctions. Cependant les premiers rayons du jour commençaient à paraître, et déjà ils éclairaient la scene de rebellion que j'étais destiné à dévoiler. Plusieurs murs offraient des imprécations contre l'Empereur : je les ai consignées dans mon procès-verbal, je ne les répéterai pas dans cette lettre, ma plume s'y refuse ; c'est bien assez d'avoir été condamné à la cruelle tâche de les confier une fois au papier qui semblait à regret les recevoir ; car tout, jusqu'aux êtres inanimés, se révolte contre ce qui outrage ou menace l'Empereur. Mais je ne voyais personne qui pût fixer mes conjectures : quelques ouvriers passaient de temps en temps, mais sans paraître remarquer les mots incendiaires écrits sur les murs. Je commençais à m'inquiéter de cette monotonie qui était loin de me promettre des découvertes, lorsque j'ai vu entrer dans la rue de la Concorde, une femme, en apparence, dans un état de grossesse, laquelle s'appuyait fortement d'une main sur un gros bâton, et de l'autre sur l'épaule d'un enfant qui me parut avoir douze ans. Je n'eus d'abord aucun soupçon ; mais cette femme s'étant arrêtée plusieurs fois contre les murs, et ayant vu l'enfant qui l'accompagnait comme grimper autour d'elle par un moyen que je ne pouvais concevoir, je ne découvris que graduellement la manœuvre suivante. Ladite femme avait attaché à sa ceinture un tabouret mobile qui la faisait paraître enceinte. Lorsqu'elle s'arrêtait, elle feignait de s'appuyer contre la muraille, tandis que l'enfant fixait au siége du tabouret le bâton qu'elle tenait à la main, lequel offrait ainsi au dit enfant un moyen de s'élever assez haut pour afficher des placards imprimés. Lorsque l'opération était faite,

Digitized by Google

l'enfant se glissait à terre entre la femme et le mur, et le tabouret séparé de son pied, reprenait sa premiere apparence. Je ne délibérai pas, et m'élançant d'une encoignure d'où j'avais observé cette manœuvre, je sautai d'abord sur la femme, et la saisis par ses habillements qui me resterent tous dans les mains, tandis que l'individu qui en était couvert, s'échappa avec une rapidité extraordinaire, vêtu d'une veste blanche et d'un pantalon de même couleur. Je saisis l'enfant; mais je m'aperçus qu'il était aveugle, et après avoir employé tous les moyens prescrits pour obtenir de lui des aveux, je vis que l'état d'imbécilité où il était, rendait toute révélation impossible, et ne voulant pas être rigoureux sans nécessité, je renonçai à toute opération ultérieure sur le physique de cet individu que je fis déposer à l'hospice de la Pitié, pour y attendre les ordres de V. Ex. Voici l'affiche exécrable que j'ai arrachée moi-même, au moment où déjà il y en avait eu trois exemplaires placardés sur les murs.

PLEUREZ, PARISIENS.

" Cet enfant pour lequel on cherche à exciter votre enthousiasme, qu'on vous représente comme devant à jamais assurer votre repos, qu'on a fait roi dès qu'il a vu le jour, et auquel on promet le sceptre de l'univers; cet enfant a poussé des cris, a versé des larmes dès le premier moment de sa naissance. Hélas! s'il a le cœur insensible de son pere, s'il ressemble à cet homme que rien n'émeut, que rien ne touche, s'il ne doit appartenir à l'humanité que pendant la rapide période de son enfance, pleurez, Parisiens!

" Eh! quel motif pourrait exciter votre joie ou vos espérances? Serait-ce ces fêtes dans lesquelles se déploie la splendeur d'un trône élevé sur les ruines

Digitized by Google

de votre indépendance et de votre prospérité ? Ces fêtes dureront quelques jours, mais de longues miseres et d'incurables souffrances y succéderont. Au moment même où l'on paraît ne s'occuper que de vos plaisirs, on vous surveille, on vous espionne, on désigne vos enfants pour la guerre, on s'apprête à vous demander un tribut de nouvelles victimes humaines ; et leurs cris pitoyables se font entendre immédiatement après ces chants de triomphes et d'allégresse dont retentissent les palais et les promenades de la capitale.

" Pleurez, Parisiens ! oui, pleurez. La naissance de cet enfant rendra-t-elle votre tyran moins implacable ? Adoucira-t-elle ce cœur qui ne vous a jamais montré que de la haine et du mépris ? Arrêtera-t-elle cette ambition dont les Français sont les tristes instruments ? Non : cet événement ne fera qu'accroître vos miseres, parce qu'il agrandit les vues de son ambition. Tant qu'il a cru ne céder son héritage qu'à des successeurs indirects, il a, peut-être, pénétré moins avant dans l'avenir et songé davantage aux jouissances du présent ; mais aujourd'hui, qu'il peut s'enorgueillir d'un rejeton, il va bouleverser le monde, pour transmettre à son fils un empire dont les bornes soient aux confins de l'univers et qui se compose de toutes les nations subjuguées et avilies.

" La guerre ! la guerre ! telle est plus que jamais son cri de ralliement ! Que lui importe que les forces et les ressources de la France s'épuisent dans ces interminables conflits suscités et ranimés sans cesse pour satisfaire sa rage contre l'espece humaine et contre toutes les institutions sociales ! La France ne doit-elle pas partager le sort des autres pays ? Ne doit-elle pas être confondue avec tous les peuples esclaves dans une dénomination commune ? Enfin ne doit-il pas être dans les vues et dans la politique de Napoléon, que la nation qui a été l'instrument de

Digitized by Google

sa grandeur, perde dans l'avilissement, dans la misere, et même dans un anéantissement presque total, la réminiscence de ce qu'il était, quand elle le porta au pouvoir, et de ce qu'elle a fait pour l'y maintenir?

" Pleurez, Parisiens! il n'y a plus de France, il n'y a plus de nation française. Tous les Français qui succombent dans les batailles, sont autant de victimes agréables au tyran; tous ceux qui survivent sont autant de témoins importuns de sa premiere obscurité, d'instruments de sa premiere élévation, qu'il voudrait faire disparaître de la surface de la terre, parce que leurs souvenirs mortifient son amour-propre, et leurs services inquietent son ambition. Croyez-vous qu'il élevera son fils dans des sentiments différents de ceux qui le dirigent, qui l'inspirent lui-même depuis qu'il est arrivé à la suprême puissance? Croyez-vous qu'il lui dira de régner par la douceur, la clémence et la justice, quand toute sa conduite a prouvé qu'il regardait la terreur comme l'unique base de l'obéissance, comme l'arme la plus efficace de l'autorité, quand il a poursuivi de son implacable vengeance jusqu'aux individus les plus obscurs, quand tous ses actes ont été constamment marqués au coin de l'oppression et de l'injustice? Dira-t-il à son fils: " C'est au milieu des désordres révolutionnaires de la France que j'ai commencé ma carriere, et c'est en tuant des Parisiens que je suis sorti de l'obscurité et que j'ai mérité de commander une armée? Depuis ce temps les Français ont tout fait pour moi, pour moi qui fus dans tous les temps leur bourreau impitoyable. Ils espérerent dans ma jeunesse; ils crurent qu'ayant acquis quelque gloire militaire, je ne voudrais pas la ternir en imitant les monstres auxquels je succédais. Je les ai trompés. J'ai été aussi endurci dans le crime que si j'y avais vieilli. J'ai répandu sur cette brave et malheureuse nation la désolation, la honte et la misere. C'est à vous, mon fils, à guérir

Digitized by Google

les blessures que je lui ai faites, à lui donner en bonheur tout ce que votre pere a reçu d'elle en gloire et en puissance." Lui tiendra-t-il un tel langage ? L'élevera-t-il dans de tels principes ? Non: une telle conduite qui serait le fruit du repentir d'une âme élevée ne sera jamais celle de votre tyran. Il formera son fils pour le despotisme, il l'accoutumera à compter pour rien la vie des hommes, il lui dira que la pitié est un sentiment indigne du cœur des rois, et pour lui prouver qu'on peut tout oser quand on exerce un grand pouvoir, il lui citera ses attentats et votre tolérance, sa tyrannie et votre avilissement."

Pleurez, Parisiens.

Par un Français ennemi du tyran et du Corse.

Très-humble Supplique pour la Place d'Agent principal des Tortures au Bureau de la Police Générale.

Telle est, Monseigneur, l'adresse atroce que j'ai eu le bonheur de soustraire aux regards de la multitude toujours empressée de lire ce qui accuse ses maîtres. Si dans cette circonstance j'ai fait preuve de quelque activité et de quelque discernement ; si dans le rapport dont j'ai fait précéder l'affiche ci-jointe, je me suis élevé, ainsi que j'ose le croire, au-dessus du vulgaire des inspecteurs, oserais-je solliciter de V. Ex. les hautes fonctions de directeur des épreuves, tortures, etc. etc. qui se trouvent vacantes par le départ de..... chargé d'une mission pour Madrid. Croyez, Monseigneur, que vous ne pouvez admettre près de votre personne un individu plus pénétré que je le suis des hautes qualités de Votre Excellence, et des talents éminens qu'elle déploye

Digitized by Google

dans le département honorable et important que lui a confié un grand homme qui se connaît en hommes. Monseigneur, j'ai besoin d'activité, et j'ai la conscience que je trouverai à exercer la mienne sous la direction de Votre Excellence. Déjà toutes les branches de la police sont ranimées depuis que Monseigneur en tient les rênes. Une funeste torpeur, engendrée sous votre prédécesseur, commençait à glacer l'imagination des agents supérieurs, et à paralyser les moyens des subalternes. Les prisons menaçaient de rendre leurs victimes et semblaient refuser d'en recevoir de nouvelles ; les instruments de torture, ces puissants préservateurs de l'ordre gissaient à peu près dans l'inaction, lorsque V.E. en paraissant, a tout régénéré, et même, si j'osais soulever le voile dont votre modestie s'enveloppe, j'oserais dire qu'elle a perfectionné l'art des tourments par des découvertes qui honorent son génie. C'est ce génie dont j'ose ambitionner de seconder les vues vastes et profondes. Monseigneur, je suis sans pitié, je n'ai jamais versé de larmes, jamais poussé un seul soupir, au contraire, quand je vois des humains se livrer à une telle faiblesse, je m'indigne, et ma fureur s'en allume davantage : ce qui est une qualité bien précieuse pour l'emploi que je sollicite.

Je n'ai jamais rien aimé, Monseigneur, mon cœur n'est susceptible que d'admiration : celle que j'éprouve pour vous, Monseigneur, est, je vous jure, bien vive et bien sincere. Comme il n'est pas juste, cependant, que j'obtienne la place éminente que je sollicite, sans donner des preuves de ce que je suis et de ce que je peux, je prie V. Exc. de m'admettre à démontrer, par ma vie entiere, que je suis incapable d'une lâche commisération, et par quelques épreuves préliminaires, que j'ai une grande sûreté d'exécution. Ma vie, je puis la détailler en peu de mots, car elle fut remplie de peu d'événements.

Digitized by Google

Avant la révolution, j'étais ce qu'on appelait communément *rat-de-cave*, et à ce titre la terreur de tous ceux qui étaient soumis à mes recherches ; au commencement des troubles de la France, je me mêlais à tous les excès pour pouvoir les dénoncer après les avoir provoqués. J'ai été deux fois juré du tribunal révolutionnaire, et j'ai prouvé mon insensibilité en faisant assassiner tous les partis, à mesure que les chances de la révolution les soumettaient à ma décision. Depuis l'établissement de la monarchie par le grand Napoléon, j'ai été successivement employé contre toutes les factions diverses que S.M. a écrasées. J'étais greffier du tribunal qui a jugé à mort Aréna et ses complices ; j'étais huissier de la commission qui siégeait à Vincennes : j'ai vu mourir Pichegru, Wright ; j'animais la populace, lorsque Georges fut exécuté, et dernierement, j'ai fait sur la torture, un rapport qui m'a valu une lettre honorable de la part de la commission du mécanisme de la torture, instituée par S. M. Je demande préliminairement à mon admission qu'on m'accorde la faveur d'un travail particulier en présence de S. Exc. espérant que par ma maniere d'opérer sur les sujets, quel que soit leur âge ou leur sexe, je mériterai une approbation qui fera mon orgueil.

(Signé) CAMBEROUSSE,
Inspecteur de police du 2me arrondissement.

Renvoyé à Patrice, sous-chef de nos bureaux, qui s'assurera de la capacité du pétitionnaire pour l'emploi qu'il sollicite.

(Signé) DUC DE ROVIGO.

Rapport en conséquence de l'Ordre précédent.

Nous avons examiné scrupuleusement le sieur Camberousse, et nous l'avons employé dans l'ap-

Digitized by Google

plication de diverses tortures à des individus d'âge et de sexe différents. Nous l'avons trouvé ferme dans tout ce qui concerne les tortures par tiraillements, par brûlement, par pression et par aspiration. Il a la main sûre, l'œil sec et le cœur froid. Quand il est en rapport d'action avec des individus de son sexe, il procede sans émotion et avec une persévérance imperturbable qui a mérité tous nos éloges. Mais nous avons cru voir une légere inattention dans sa maniere, une espece d'indécision dans ses mouvements, lorsqu'il a eu à répéter les mêmes épreuves sur des adolescents et des femmes. Cette tache légere sera facilement effacée par plus d'expérience et d'habitude, d'autant qu'il promet de faire des progrès utiles dans la torture par brûlement, à raison de l'habileté avec laquelle il saisit les nuances de la douleur, et employe les gradations de l'expédient. Il a même trouvé le moyen de produire autant d'effet au moyen de l'huile dont il enduit les membres du patient, que lorsqu'on était obligé d'affecter les os de celui-ci jusqu'à la calcination, ainsi que cela eut lieu dans le cas de Pichegru. Ce perfectionnement est d'autant plus précieux, qu'il préviendra ces traces de torture qui restaient sur les membres des patients, et qui obligeaient quelquefois à prendre, à l'égard de ceux-ci, un parti violent mais nécessaire, pour qu'ils n'excitassent ni l'indignation ni la pitié publique.

Nous croyons, en conséquence, que le pétitionnaire annonce toutes les qualités réquises pour remplir dignement les fonctions importantes qu'il ambitionne.

(Signé) PATRICE.

Approuvé, signé, DUC DE ROVIGO.

Digitized by Google

CONSEIL D'ENQUÊTE

SUR LA PRISE DE L'ISLE-DE-FRANCE.

Rapport à S. M. l'Empereur et Roi.

Le Conseil d'Enquête composé de

S. Exc. le maréchal comte Serrurier, président;

S. Exc. le comte Dejean, premier inspecteur-général du génie;

Le comte Lamartilliere, sénateur;

Et le comte Gassendi, conseiller-d'état,

Créé par S. M. pour connaître des causes et des circonstances de la capitulation de l'Isle-de-France, qui a été signée en cette colonie le 3 Décembre 1810;

Après avoir pris connaissance des mémoires du gouverneur capitaine-général, et des différentes pieces officielles transmises au conseil par S. Exc. le ministre de la marine et des colonies; après avoir discuté dans plusieurs séances, soit sur les pieces officielles, soit sur les divers renseignements qu'il s'est procurés.

A l'honneur de présenter à S. M. I. et R. le résultat de ses opinions.

Le Conseil a pensé que, pour bien faire connaître les causes de la reddition de l'Isle-de-France, il devait avant tout résumer la situation de la colonie et les opérations de son gouverneur.

Cette île à 14 lieues de long sur 9 de large, et 35 de tour. Elle offre cinq grands mouillages pour vaisseaux et frégates; six moindres pour des bâtiments de diverses grandeurs et une infinité de petites passes.

La population est de 14,000 blancs ou noirs libres, et de 60 mille esclaves.

Celle du port Napoléon est de 6000 habitants blancs, noirs, lascars.

Digitized by Google

Le général Decaen était capitaine-général de l'île, ainsi que des colonies françaises environnantes, depuis le mois de Septembre 1803. Elles étaient florissantes sous ses ordres.

Son artillerie était nombreuse, et les approvisionnements relatifs à cette arme suffisaient contre un ennemi qui ne pouvait prolonger ses attaques.

Au 1er Novembre 1810, ses troupes, rassemblées au port Napoléon, consistaient 1° en 1226 officiers, sous-officiers et soldats*, non compris les malades, au nombre de 95;

2°. En 400 hommes du bataillon des marins tirés des frégates;

3°. En 400 gardes nationales du port Napoléon, où il y en avait 800, mais dont la moitié, au dessus de 40 et 50 ans, est supposée hors d'état de marcher à l'ennemi.

Ce qui faisait un total d'environ 2000 hommes.

Il y avait encore dans l'île environ 300 hommes de troupes, et de plus 800 gardes nationales disséminés dans les huit quartiers de l'île: mais sur ces 800, le tiers seulement était en état de porter les armes.

Le général Decaen, prévoyant une attaque depuis la première invasion des Anglais dans l'île Buonaparté, et surtout depuis la prise de cette île, avait, d'après les rapports qui lui étaient parvenus, et ses réflexions sur la marche de la politique anglaise, fait les dispositions essentielles pour agir sur les divers points qui pouvaient être menacés.

Il jugea convenable de concentrer ses forces disponibles sur le port Napoléon, parce que, de ce point central, sur la côte de douze lieues de longueur, qui s'étend de la grande baie à la grande riviere Noire où l'on peut opérer de forts dé-

---

* Voici l'état exact:

Présents sous les armes:	Officiers.....	103
	Sous-officiers et soldats...	1123
	Total.....	1226

Nota. Sur ce nombre il y avait 282 étrangers.

Digitized by Google

barquements, il était plus à même de se porter en avant, pour les empêcher ou les repousser.

Diminuer l'armement des batteries de côtes; renforcer la garde du port et des environs de la ville; réduire au nombre indispensable celui des postes du pourtour de l'île, qui étaient très-multipliés; partager ses forces en trois subdivisions qui se soutenaient mutuellement et devaient se porter à tel ou tel point d'attaque; telles furent les mesures que prit le capitaine-général.

Il fait observer que s'il eût eu plus de troupes de ligne, il eût formé divers corps d'observations pour marcher aux premiers débarquements, les culbuter, ou au moins les harceler, les retarder et se donner ainsi le temps d'arriver en force sur l'ennemi.

La défense du port avait été renforcée par une estacade faite avec soin, et par une batterie nouvelle bien disposée de 26 canons, dont 18 de 36. Il s'y trouvait cinq ou six frégates qui avaient été embossées derriere l'estacade, tant pour en augmenter la défense, que pour arrêter plus sûrement l'ennemi, s'il entreprenait de la forcer.

On ne doit pas oublier que le capitaine-général, privé depuis plusieurs années des secours de la métropole, avait porté tous ses soins à soutenir la marine et à l'accroître, parce que les prises qu'elle faisait pouvaient seules lui fournir le moyen d'alimenter et de soutenir la colonie.

Le 27 Novembre 1810, on signale 34 voiles; le 28, on en signale 60; le 29, au jour, les vigies en signalent 66.

A midi, elles mouillent par vent N. E., entre le *coin de mire* et la grande terre. Comme on ne croyait pas ce mouillage praticable, on eut la persuasion que c'était une fausse attaque.

Cependant les Anglais, au moyen de soixante embarcations qu'ils mettent en mer, operent un grand débarquement, et dans la nuit du 29 au 30, achevent de mettre à terre toutes leurs troupes. Elles consistaient en 23,590 hommes, dont 14,850 Européens.

Leur flotte était composée d'un vaisseau de 74, de 12

Digitized by Google

frégates, 6 sloops, 9 vaisseaux de la compagnie, et 62 de transport, depuis 1000 jusqu'à 400 tonneaux.

Le signal d'alarme générale était donné ; les gardes nationales devaient marcher à des signaux convenus : celles de la riviere du Rempart eurent ordre de se porter sur l'ennemi; mais leur point de rassemblement en était à trois lieues; il faisait très-chaud; le pays à parcourir n'avait pas d'eau : ce mouvement fut sans effet. Les gardes nationales du quartier des *Pamplemousses* eurent aussi l'ordre d'avancer vers les quatre chemins où l'on présumait que marcherait l'ennemi. On donne encore le signal aux gardes nationales des autres quartiers de se rendre au port Napoléon.

Ces mesures s'exécutent le 30 Novembre.

Le chef de bataillon Nongarede, commandant la côte du nord, marcha vers la grande baie; il n'avait que cent blancs et cinquante noirs; aussitôt qu'il eut connaissance de la force de l'ennemi, il prit le parti de se replier pour couvrir le chemin du port et de la grande poudriere.

Les forces de la colonie étaient organisées en trois subdivisions; l'une au nord et nord-est de la ville, vers la *Montagne Longue;* l'autre au sud-ouest, entre le *Fort-Blanc* et la *Grande Riviere*, et celle du centre sur la place d'armes.

Le 30 Novembre, les Anglais s'avancent par le chemin des Réserves, du Bois-Rouge et de l'église de Pamplemousses, vers la *Baie aux Tortues* et le port Napoléon.

Le même jour (29 Novembre) le capitaine-général passe la riviere du *Tombeau*, fait une reconnaissance, voit sept bataillons anglais déployés sur deux lignes, ayant la mer à dos, leur droite vers la *Baie aux Tortues*, d'où les Français, qui n'étaient qu'au nombre de vingt à trente, s'étaient retirés sur celle du *Tombeau*. Il conjecture que les Anglais vont opérer sur ce point, la nuit suivante, un nouveau débarquement.

Le 1er Décembre, le général Wandermassen a ordonné des reconnaissances pour le lendemain, au point du jour; elles donnent pour résultat la certitude que les Anglais s'avançaient sur trois colonnes avec du canon :

1°. Vers la *Baie du Tombeau;*

2°. Par le chemin des *Pamplemousses;*

Digitized by Google

3°. Par le chemin du *Moulin à poudre.*

Ce général les attaque de grand matin. Il devait avoir 850 hommes avec lui, puisque sa droite était de 550 hommes, et que le général *Decaen* lui avait envoyé un renfort de 300 hommes. Il est repoussé, perd 62 hommes, met un bien plus grand nombre d'ennemis hors de combat, est blessé et se replie dans le retranchement du port. Il avait trois pieces de 4 qui furent bien servies.

L'armée anglaise appuie sa gauche à la *Montagne Longue*, sa droite à l'habitation *Bruneau*, vers *Pamplemousse*. L'escadre mouillait à la *Baie du Tombeau*. Le capitaine-général avait donné l'ordre aux gardes nationales de *Pamplemousse* de se porter à la *Montagne Longue :* cet ordre n'ayant point eu d'exécution, les Anglais arriverent sans obstacles à cette montagne.

Les Français étaient dans le retranchement du port, la droite flanquée par la batterie *Dumas* de six pieces de canon de 18; la ligne garnie de neuf canons de 24 à 12; la gauche protégée par le *Bastion Fanfaron*, où étaient neuf autres canons de 24 à 12.

Les Anglais se portent en avant; la batterie *Dumas* leur tue beaucoup de monde : l'ennemi s'ébranle, chancelle : dans ce moment, ainsi que l'observe le capitaine-général, s'il avait eu 12 à 1500 hommes de troupes de ligne, il aurait pu reprendre avec succès l'offensive.

Les deux généraux français font leurs dispositions pour attaquer l'ennemi le lendemain 2 Décembre, une heure avant le jour. Mais le bruit se répand que les Anglais font arriver une colonne par le quartier *Moka* sur le port. Cette fausse nouvelle ayant découragé les habitants et les gardes nationales, les ordres d'attaquer sont rétractés.

Au jour, la vigie signale sept nouveaux bâtiments: c'était la division du Cap apportant deux régiments à l'armée anglaise qui était déjà très-considérable. L'ennemi se dispose à une attaque générale.

Alors le général *Decaen*, considérant la grande infériorité du nombre des troupes françaises, le voisinage de l'ennemi qui n'était qu'à 1500 toises d'une faible ligne de 1200 toises mal

Digitized by Google

garnie d'hommes; le débarquement nouveau qui allait probablement s'opérer à la Grande Riviere, à 800 toises de la place où l'on n'avait que 200 hommes à lui opposer et des noirs pour canoniers; l'impossibilité de tirer un détachement du corps qu'il commande, ce qui ne ferait qu'augmenter le découragement des gardes nationales qui restaient; la distance de 1200 toises du point qu'il défend, à l'autre point que le nouveau débarquement va attaquer; la faiblesse du détachement de 60 hommes qui garde dans le port 1500 prisonniers; l'improbabilité de battre assez l'ennemi pour le forcer de se rembarquer; la position dans laquelle il se trouve, n'ayant pas de réduit fortifié pour se retirer et capituler et étant sans approvisionnements et sans ressources;

Persuadé qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour exécuter les ordres de son souverain et conserver intacts la gloire et l'honneur du nom français; voyant qu'il pouvait, en capitulant, rendre à sa patrie 2000 braves, soldats ou marins; qu'il lui est impossible d'assembler un conseil, parce que sa situation ne permet aucun délai, il se résoud, le 2 Décembre, à demander une suspension d'armes, négocie une capitulation, la conclut et la signe, le 3 Décembre, à trois heures du matin.

Le général *Decaen* ne pouvait espérer de défendre l'Isle-de-France, surtout depuis la prise de l'île *Buonaparté*, n'ayant au plus que 2000 hommes à opposer à un nombre infiniment plus considérable et se trouvant presque sans provisions de bouche: ce dénuement, résultat de circonstances impérieuses, n'était point de sa faute et ne pouvait lui être imputé en aucune maniere.

Ce général a soutenu la colonie dans un état prospere, par ses soins et par les encouragements donnés à la marine qu'il avait sous ses ordres. Il serait même permis de présumer qu'avec moins de bonheur et d'activité dans ses projets contre les Anglais, il leur eût causé moins d'ombrage, et conséquemment qu'ils n'auraient point encore songé à réunir les moyens les plus puissants pour s'emparer d'une île d'où on les inquiétait sans cesse. Enfin, ce général avait pris de bonne

Digitized by Google

mesures et fait de sages dispositions pour défendre la colonie avec les faibles moyens qui étaient en sa puissance.

Le Conseil d'Enquête pense donc que la prise de l'Isle-de France doit être imputée au manque de troupes, d'approvisionnements et d'argent, que les circonstances n'ont pas permis à la métrople de lui envoyer.

Cependant on pourrait croire que le capitaine-général, averti le 27 Novembre de l'arrivée de la flotte ennemie, et certain, le 28, de sa direction vers le nord de l'île, eût dû se porter de suite avec la majeure partie de ses troupes, en avant du *Port-Napoléon*, et prendre position, soit sur la riviere de *Pamplemousse*, en appuyant sa gauche à la mer, soit sur tout autre point plus rapproché de la grande baie, afin d'être en mesure d'arriver à temps, au point où l'ennemi entreprendrait de débarquer.

Dans cette supposition, les Français auraient pu arriver assez à temps à la baie de Mapou pour tenter de s'opposer au débarquement. S'ils avaient été repoussés, ou même si l'ennemi avait détaché de ladite baie une partie de sa flotte pour faire diversion et menacer sur plusieurs points, le capitaine-général aurait toujours eu la ressource derniere de se retirer sur le Port-Napoléon, et d'y capituler comme il l'a fait.

Ainsi la faute du capitaine-général, s'il y en avait une, serait d'avoir hésité sur le parti à prendre, et d'avoir manqué par là le moment précis du débarquement.

Paris, le 4 Juillet, 1811.

Signés Cte DEJEAN, Cte LAMARTILLIERE, Cte GASSENDI.
Le maréchal Comte SERRURIER.

Digitized by Google

CORPS-LÉGISLATIF.

Présidence de M. le Comte Montesquiou.

SÉANCE DU 15 JUILLET.

Après la lecture du procès-verbal et l'hommage de plusieurs écrits dont le Corps-Législatif ordonne le dépôt à sa bibliotheque, on introduit MM. les orateurs du conseil-d'état qui ont présenté le 8 la loi des finances ou le budjet de 1811.

L'ordre du jour appellant la discussion de ce projet de loi, M. le président invite le rapporteur de la commission de finances du Corps-Législatif à monter à la tribune.

M. de Mollerus, rapporteur et président de cette commission. Messieurs, le projet de loi que vous avez chargé votre commission des finances d'examiner, est d'une très-haute importance.

D'après l'exposé du ministre de l'intérieur, seize départements ont été joints à l'Empire depuis votre derniere session; la population s'est accrue de cinq millions d'âmes, et les revenus ont été augmentés de *cent millions*. Un pareil accroissement doit nécessairement produire de grands résultats pour les recettes et pour les dépenses, et influer d'une maniere sensible sur la loi des finances.

L'Empereur vous a annoncé, Messieurs, à l'ouverture de votre session, que vous verriez l'état prospere de ses finances, que S. M. n'aurait à imposer aucune surcharge à ses peuples, qu'elle ne hausserait aucun tarif, et n'avait besoin d'aucun accroissement dans les impositions; nous le voyons en effet dans les différentes dispositions de la loi soumise à votre sanction.

Ces dispositions concernent les objets suivants :

1°. Les fonds pour l'exercice des années 1808, 1809 et 1810.

2°. Le budjet pour l'année courante.

3°. Les contributions de l'an 1812.

4°. La dette perpétuelle et viagere, et les pensions.

5°. L'amortissement d'une partie de la dette publique.

Digitized by Google

Un court et succinct développement de ces points suffira pour motiver l'adoption que nous avons l'honneur de vous proposer. Mais que nous restera-t-il à vous dire, Messieurs, après que les orateurs du Conseil-d'Etat, en vous apportant la loi, l'ont développée avec tant de clarté et de précision, ont appuyé avec tant de force et d'énergie sur les motifs qui viennent à son secours, et démontré de la maniere la plus victorieuse l'utilité de son adoption ?

Leur rapport, Messieurs, était bien propre à fixer vos opinions. Et si les détails dans lesquels nous allons entrer ne peuvent gueres ajouter de nouveaux développements, ils offriront du moins la preuve que votre commission a mis dans son examen toute l'attention que demandaient l'importance de l'objet et la confiance que vous lui avez témoignée.

Vous vous rappellerez, Messieurs, que par la disposition des articles 4 et 5 du titre II de la loi du 15 Janvier 1810, l'entier acquittement de l'exercice de 1807 est effectué ; de sorte que cet exercice, aussi bien que les précédents, n'entrent plus dans les comptes des finances et du trésor impérial.

D'après l'ordre si sagement établi dans le système des finances, la même marche est suivie successivement pour les exercices des années suivantes ; les dispositions contenues dans les trois premiers articles de la loi proposée, tendent au même but.

Le compte de l'an 1808 a déjà été présenté, et ceux des années 1809 et 1810 sont sous vos yeux. Ils démontrent tous combien l'on est déjà avancé pour parvenir à la liquidation finale de ces exercices.

Il est sans doute étonnant que, dans l'administration d'un si vaste Empire, cinq à six mois suffisent pour vérifier et arrêter les comptes, si multipliés, des administrations et des régies des diverses contributions, et qu'on se trouve au bout de ce terme en état d'en rendre un compte général ; mais ce sont-là les résultats de l'ordre et de la simplicité établis dans la comptabilité, de l'exactitude dans la perception des revenus, et de la ponctualité dans l'acquittement des dépenses.

Désirez-vous, Messieurs, un exemple frappant de cet

Digitized by Google

esprit d'ordre et d'exactitude ? vous le trouverez dans le compte du ministre des finances, où il est dit : *la marche du recouvrement des contributions directes a éprouvé encore une amélioration comparativement aux années antérieures.* Sur *trois cents quatre-vingt-neuf millions trente-six mille huit cent quatre-vingt-neuf* francs de l'exercice 1810, il ne restait au 1er Janvier 1811 à recouvrer qu'une somme de *quarante-sept millions sept cent douze mille* francs.

Vous y trouverez une autre preuve d'économie, aussi bien que de ménagement pour les contribuables sans nuire à l'exactitude des versements, dans la modicité de la somme de *un million deux cent cinquante mille cent vingt-sept francs*, qui suffit pour les frais de poursuite d'un recouvrement de *trois cent quatre-vingt-six millions trente-six mille huit cent quatre-vingt neuf francs*, et ne monte ainsi qu'à un fr. trois huitiemes.

De ce que nous venons de dire, il ne résulte pas cependant que tout ce qui a rapport à l'exercice de l'année écoulée, puisse être terminé dans un si court espace de temps, ce serait exiger l'impossible ; ce qui reste à percevoir sur les revenus, aussi bien qu'à payer sur les dépenses, demande le temps nécessaire pour la liquidation définitive, et pour faire disparaître ces exercices dans les comptes du trésor ; vous en voyez la preuve dans les exercices des années dont parlent les articles 1, 2 et 3 de la loi proposée. Les détails, dans lesquels sont entrés les orateurs du Gouvernement, et les comptes des ministres des finances et du trésor, vous ont suffisamment éclairés sur la situation de ces exercices, et convaincus que les sommes demandées sur les recettes de ces années assurent complettement le service des années antérieures à 1811, et qu'il ne reste qu'à les mettre à la disposition du Gouvernement, pour servir à régler et solder ces exercices.

Le même principe est applicable à la proposition contenue dans l'art. 4 de la loi, d'affecter la somme de *deux cent trente-quatre millions* sur les recettes de l'année courante, faisant avec celle de *sept cent vingt millions*, portée au titre IV de la loi du 20 Avril 1810, la somme totale de *neuf cent cinquante*

Digitized by Google

quatre millions, au service de l'exercice de cette année : il est vrai que ce budget présente une augmentation d'environ *cent cinquante-huit millions*, sur les dépenses de l'année précédente ; mais le tableau approximatif des recettes de l'année courante, les fait monter à une somme égale à la totalité des dépenses présumées, et laisse même un fonds de réserve de *vingt-deux millions*.

Il nous serait difficile, Messieurs, de vous détailler les raisons qui ont donné lieu aux accroissements des recettes et aux augmentations de dépenses, sans tomber dans des répétitions. Le rapport des orateurs du Gouvernement et le compte du ministre des finances, ne laissent rien à désirer à cet égard.

Ils vous ont indiqué que les causes d'accroissement des recettes ont leur source :

1°. Dans la réunion à l'Empire de plusieurs nouveaux départements, et l'addition de leurs revenus présumés de l'Illyrie, des sept départements de l'Elbe, dont les contributions sont encore réglées et administrées par des lois particulieres, et par conséquent ne sont pas confondues dans le tableau général des revenus de l'Empire, tandis que les contributions et les produits des départements de Rome et du Trasimene, des Bouches-du-Rhin, des Bouches-de-l'Escaut et du Simplon, sont compris dans l'évaluation de chaque branche des produits généraux pour 1811 ;

2°. Dans les améliorations apportées dans la régie de l'enseignement, et celle des droits réunis ;

3°. Dans une augmentation sensible des revenus des douanes, par suite d'un droit imposé sur l'introduction des denrées coloniales, et par des mesures propres à faire cesser toute importation frauduleuse, enfin dans l'établissement d'une nouvelle régie pour la fabrication des tabacs en vertu du décret du 29 Décembre 1810.

En vous arrêtant un moment à cette mesure, qui fait entrer le profit et les bénéfices de la fabrication du tabac dans le trésor public, et en la considérant sous le point de vue des intentions paternelles que S. M. a manifestées, de diminuer, aussitôt que les premiers besoins de l'établissement de cette nou-

Digitized by Google

velle régie seront satisfaits, le principal de l'impôt foncier par l'excédent du produit de cette branche du revenu public, et de faire tourner ce bénéfice à l'avantage de l'agriculture ; vous y trouverez un motif de reconnaissance, et vous applaudirez à ces bienfaisantes intentions.

Les causes d'augmentations de dépenses portées sur le budjet de 1811, vous ont été également exposées ; elles ont leur source dans les suites naturelles de la réunion de plusieurs nouveaux départements, dans un accroissement de la dette publique et des pensions, qui en a été la conséquence, et dans les besoins plus étendus des différents ministeres.

La dette publique est portée sur le budjet à la somme de *quatre-vingt-huit millions trois cent mille francs.*

La différence de cette somme avec celle qui était inscrite au grand-livre au 1er Janvier 1811, a son origine, 1° dans la somme de *un million vingt-huit mille cinq cent quatorze francs*, pour laquelle l'art. 12 de la loi ouvre un nouveau crédit, et qui doit servir à la liquidation générale et finale des créances dont la justice est reconnue ; 2°. dans le montant de la dette consolidée de la Hollande, qui s'éleve à *vingt-six millions.* Ainsi, il n'existera plus une dette hollandaise séparée. Les habitants de ces départements avaient déjà reçu avec reconnaissance la déclaration expresse de l'Empereur, qu'après la réduction des rentes au tiers, cette dette, quoiqu'elle ne fût pas d'abord inscrite sur le grand-livre de la dette de France, était parfaitement assurée ; mais ils verront avec la plus grande satisfaction et la joie la plus vive, que leur auguste souverain, en assimilant et confondant la dette hollandaise, tant perpétuelle que viagere, avec celle de l'Empire, leur a donné une nouvelle preuve de sa justice et de sa bonté.

A l'exception des pensions de la Hollande, l'augmentation de la somme portée pour cet objet n'est qu'apparente. Les ministeres de la guerre, de l'intérieur et des cultes sont déchargés du paiement des pensions qu'ils acquittaient sur des fonds assignés dans le budjet de ces départements, et qui seront acquittées dans la suite par le ministere des finances. Des vues d'ordre ont déterminé ce changement opéré par le décret

Digitized by Google

du 27 Février dernier, dont toutes les dispositions tendent à assurer la régularité et à prévenir des abus.

La confrontation du budjet de l'année courante avec celui de 1810, et avec l'état de la distribution des crédits et des sommes ordonnancées pour les ministeres sur l'exercice de cette derniere année, qu'on trouve dans le compte de l'administration des finances de 1809 et 1810, indique les augmentations des sommes portées pour chacun de ces différents départements.

Il est évident qu'un grand accroissement de territoire ayant étendu toutes les branches de l'administration, cette administration exige pour la plupart des ministeres, une augmentation de crédit proportionnée.

Les augmentations des dépenses du ministere de la justice s'élevent à *cinq millions* de plus que le budjet de l'année 1810, ou bien à environ *quatre millions deux cent mille francs* au-delà des crédits effectifs accordés pour cette derniere année. Celles du ministere de l'intérieur surpassent le budjet projeté, de *huit millions quatre cent trente mille francs* pour l'année 1810, et le budjet réel de *deux millions huit cent soixante-quinze mille francs.*

La partie de cette augmentation de dépense, qui n'est pas une suite nécessaire de la réunion de plusieurs nouveaux départements, est destinée à des usages ou très-importants ou très-utiles.

Le sort des juges est amélioré, et la dignité de leurs fonctions en reçoit un nouveau relief. Des sommes plus fortes que celles des années précédentes ont été destinées aux travaux de l'intérieur, qui seront poursuivis avec une nouvelle activité : la nation jouira plutôt de leurs avantages.

Vous trouverez, Messieurs, sur le budjet de la marine une augmentation de *trente-cinq millions*, en le comparant avec celui de 1810 ; ou de *vingt-neuf millions*, en le comparant aux dépenses réelles de la même année. Cette augmentation vous paraîtra médiocre relativement aux forces maritimes que nous avons acquises et aux moyens que l'on prépare pour les accroître encore. La réunion de la Hollande a fourni *dix mille* matelots et *treize* vaisseaux de ligne ; une étendue de 300

Digitized by Google

lieues de côtes a été ajoutée à l'Empire ; un grand nombre de vaisseaux de ligne sont en construction ; le matériel de la marine s'augmente tous les jours ; la conscription maritime se continue avec succès.

Que tout Français, que tout ami de sa patrie se réjouisse de voir le Gouvernement faire de si grands efforts pour avancer le terme d'une guerre que nos ennemis voudraient éterniser. Fiers de leur supériorité momentanée sur les mers, ils repoussent tous les moyens qui pourraient rendre la paix au Monde ; mais bientôt ils seront contraints de soutenir sur ce même élément, qu'ils veulent dominer, des combats dont la valeur française sortira avec autant de gloire que d'avantage.

Les dépenses pour les ministeres de la guerre se trouvent sur le budjet de l'année 1810, fixées à *trois cent cinquante millions* ; l'effectif s'est monté à *trois cent quatre-vingt onze millions ; quatre cent soixante millions* sont proposés pour l'année 1811.

S. M. vous a annoncé elle-même, lors de l'ouverture de votre session, que dans les trois premiers mois de cette année, *cent millions* d'extraordinaire avaient été mis à la disposition des ministres de la guerre, pour subvenir aux dépenses des nouveaux armements qui alors paraissaient nécessaires. C'est ainsi que S. M. vous a expliqué la cause de l'augmentation du budjet de la guerre pour cette année, et vous avez admiré, Messieurs, la sage prévoyance d'un souverain qui prépare ces moyens pour se prémunir contre les dangers les plus éloignés.

Huit cent mille hommes sont sous les armes ; toutes les places fortes sont dans le meilleur état ; d'autres se construisent avec la plus grande activité ; et ainsi s'élevent des travaux en faveur de l'avenir pour consolider la défense des frontieres et assurer la tranquillité des générations futures.

Si la guerre au-delà des Pyrénées exige des dépenses extraordinaires, le fruit de ces sacrifices ne saurait être douteux. L'Angleterre, en faisant méconnaître aux peuples des Espagnes leurs véritables intérêts, pourra prolonger peut-être pour quelque temps encore cette lutte inégale ; mais son but, celui d'ébranler le système du Continent, ne sera point atteint ; réduite à elle-même et abandonnée de tous ses alliés, elle épuise

Digitized by Google

déjà ses derniers moyens, et le sang de ses propres enfants est répandu pour une cause étrangere. C'est du haut de son trône que le plus grand des monarques nous a prédit une issue glorieuse. Sa volonté inébranlable fut toujours calculée sur l'étendue de ses moyens. Espérons avec confiance que le moment n'est pas éloigné où la liberté des mers et le repos du Monde seront conquis dans les champs de la Péninsule.

Vous avez vu, Messieurs, sur quelle base repose le calcul du produit présumé des revenus du trésor impérial pour l'an 1811; vous aurez reconnu leur justesse. Le Gouvernement est donc fondé à croire que l'année prochaine la même perception des impositions donnera les mêmes résultats, et que leur produit sera suffisant pour faire face aux besoins de l'Etat.

Les articles 5, 6, 7 et 8, portent que les contributions foncieres, personnelle et mobiliaire des portes et fenêtres et des patentes, tant pour le principal que les différents centimes additionnels établis par des lois précédentes, ainsi que les contributions indirectes, seront perçues pour l'année 1812, comme pour celles de l'année 1811.

L'article 6, ajoute : il continuera d'être imposé en outre le trentieme du principal de la contribution fonciere seulement, comme fonds spécial pour les frais de confection des parcellaires pour le cadastre.

Il serait superflu, Messieurs, de vous faire sentir la nécessité d'adopter cette disposition. Elle se trouve répétée dans les lois des finances des trois années précédentes. A différentes reprises, on vous a mi sous les yeux l'utilité de la grande opération, qui se fait pour former ce cadastre par le moyen des arpentages parcellaires, comme la seule voie pour parvenir à la fixité et à l'égalité de la répartition de l'impôt foncier. Vous l'avez reconnue cette utilité, et vous avez applaudi aux vues du Gouvernement, qui, en ordonnant l'exécution d'une entreprise si immense, dont le but est de connaître la mesure et l'évaluation précises de toutes les propriétés, a su vaincre des difficultés et surmonter des obstacles, qui, jusqu'à nos jours, avaient fait abondonner l'espoir de la porter à une heureuse fin. Cette opération se poursuit avec autant de célérité que la difficulté de

Digitized by Google

l'objet le permet. Déjà depuis trois ans deux mille quatre cents rôles qui avaient été formés d'après des expertises faites ur plans de masse, ont été mis en recouvrement, et ont remédié à une partie des imperfections que le cadastre parcellaire fait plus complettement disparaître. Plus de quatre mille rôles cadastraux seront en recouvrement en 1812, et l'arpentage sera porté à la même époque au nombre de plus de sept mille communes.

Vous verrez de plus, Messieurs, dans le rapport du ministre des finances, qu'il a l'intention de proposer à S. M. pour l'année prochaine la premiere application des résultats définitifs de l'opération cadastrale, au répartiment général de la contribution fonciere, dans une zône composée d'une fraction de chacun des départements de l'Empire; essai qui assurera à-la-fois l'égalité complette des répartitions pour cette fraction, et prouvera la certitude du succès de cette grande mesure.

L'article 9 porte que les contributions perçues en 1811 dans les sept départements de la Hollande, seront maintenues provisoirement, et que les contributions françaises seront établies dans ces départements pour 1813 au plus tard.

Lors de la réunion de la Hollande à l'Empire, son système d'impositions offrait des considérations qui ont retardé l'introduction des impositions françaises; mais l'unité de l'Empire et les intérêts de ces départements n'admettent pas la continuation d'un tel état de choses. S. M. vient d'y assigner un terme, et cette disposition lui assure de nouveaux droits à la reconnaisance de cette portion de ses sujets: ils y verront à-la-fois l'intention bienfaisante de leur souverain de les faire participer à tous les avantages du grand Empire dont ils font partie, et une nouvelle preuve de sa sollicitude paternelle, qui veut accorder le temps nécessaire pour préparer sans précipitation, un changement si majeur. Convaincus que sans cette entiere assimilation ils ne peuvent jouir des avantages nombreux que doit leur procurer un système uniforme d'impositions, et une libre communication intérieure, avantages nécessaires à leur existence et à leur bien-être, les habitants de la ci-devant Hollande forment le vœu général (et votre com-

Digitized by Google

mission partage ce vœu) de voir arriver le moment où les impositions françaises y seront introduites, et où les barrieres, qui, sous ce rapport, les séparent du reste de l'Empire, seront levées. Aussi, S. M. ayant fixé le commencement de l'année 1813, *au plus tard*, pour les faire jouir de ce bienfait, ils sont fondés à nourrir l'espoir que ce terme sera rapproché, si un examen approfondi fait voir que les difficultés, qui seules le retardent, ne sont pas insurmontables ; une telle faveur redoublerait leur reconnaissance.

Le titre VI de la loi porte que le *maximum* de la dette perpétuelle sera fixé à *quatre-vingt millions*, que cette somme ne pourra jamais être excédée sans qu'il soit fait un fonds d'amortissement suffisant pour que la totalité de la dette soit ramenée au taux ci-dessus en vingt ans.

En matiere de finances on a quelquefois agité la question, si les dépenses d'un Etat doivent se régler sur le montant des ressources ordinaires, ou bien si les ressources ordinaires peuent être a ugmentées par des moyens et contributions extraordinaires, en proportion des besoins et des circonstances du moment.

Un particulier dérange l'état de sa fortune, s'il ne regle ses dépenses et sa maniere de vivre sur ses revenus. Le même principe est applicable à des petits Etats dont les moyens sont circonscrits dans des bornes étroites ; il est dangereux pour eux de les outrepasser, quand même ils y trouveraient un avantage momentané. Il n'en est pas ainsi pour les Etats du premier ordre ; des circonstances et des événements qui pourraient tarir les sources de leur prospérité, ou influer sur leur conservation, peuvent les obliger à des efforts qui excedent leurs moyens ordinaires et aggravent le fardeau des charges. C'est surtout le cas de ceux dont la force intérieure et la fertilité du territoire offrent des ressources assurées pour pouvoir dans la suite se tirer de l'embarras d'une surcharge de dettes ou d'impositions. Ceux-ci, sans compromettre leur existence, peuvent ne pas sacrifier à de simples considérations de finance des intérêts puissants d'une haute politique. Il y a plus : un gouvernement d'un pays, tel que nous venons de dire, ne

Digitized by Google

remplirait pas ses devoirs, si, par des seules vues d'économie, il négligeait ce que la prudence et la prévoyance conseillent. Il doit voir le présent, songer à l'avenir, mais ne pas le craindre. Il serait néanmoins toujours dangereux, même pour le plus grand Etat, de ne pas penser à l'extinction des dettes, qui, dans des circonstances urgentes, ont dû être contractées au-delà des moyens et ressources ordinaires. La décadence ou la ruine de plusieurs Etats, qui ont négligé ce principe, en offre la preuve.

Un gouvernement sage travaillera toujours à diminuer ses dettes, et s'il est d'une bonne politique que les capitalistes, qui désirent de placer une partie de leur fortune dans les fonds publics, en puissent trouver le moyen dans ceux de leur patrie, au lieu d'être obligés d'aller le chercher chez l'étranger, il n'est pas moins important de ramener la dette publique à un taux et à une proportion qui paraît convenir et suffire pour lier les fortunes particulieres à la fortune publique.

Ce sont ces principes qui caractérisent les dispositions contenues dans les articles 10 et 11 de la loi. La dette perpétuelle s'y trouve fixée à *quatre-vingt millions*, et ce maximum ne saurait être excédé, sans qu'un fonds d'amortissement soit assigné de suite, pour son remboursement, et la dette perpétuelle ramenée au bout de vingt ans au taux de *quatre-vingt millions.*

Qu'elle est heureuse la nation gouvernée par un souverain qui fait convertir en loi une disposition aussi salutaire, et à laquelle des forces et des moyens intrinseques, indépendants de toute cause extérieure et résultants de l'avantage de sa position géographique, de la fertilité de son sol et de l'immensité de son territoire et de sa population, assurent que ses intentions bienfaisantes seront toujours réalisées.

Nous vous avons déjà parlé, Messieurs, de l'article 12, par lequel le crédit en rente est augmenté de *un million vingt-huit mille cinq cent quatorze francs*, pour completter l'inscription des liquidations. L'article 13 fixe un maximum de trois millions pour le fonds des pensions civiles, et ajoute que jusqu'à ce que le montant des pensions existantes soit réduit à

Digitized by Google

cette somme, il ne pourra en être créé pour plus de *cent mille francs* par an, et que lorsque la réduction à *trois millions* aura été effectuée, il ne pourra être créé de nouvelles pensions que jusqu'à concurrence du montant des extinctions annuelles.

Vous remarquerez, Messieurs, que ces dispositions sont dictées par l'esprit d'ordre et d'économie, qui guide le Gouvernement dans la distribution des faveurs qu'il accorde à des fonctionnaires âgés ou infirmes, ou pour récompenser des grands services rendus à l'Etat.

Vous sentirez aussi les raisons pour lesquelles ces dispositions ne sont applicables qu'aux fonctions civiles. Le fonds du *maximum* pour les pensions militaires ne peut être fixé. Qui pourrait calculer d'avance le nombre des exploits de nos guerriers, et assigner des bornes à leurs récompenses? Le brave qui se sacrifie pour la défense de sa patrie, doit avoir l'assurance d'être nourri par elle.

Les dispositions des articles 14 et 15 de la loi concernant l'amortissement d'une partie de la dette publique, sont une suite nécessaire de ce qui a été réglé par les articles 10 et 11.

L'article 14 indique le mode d'exécution pour éteindre les *huit millions trois cent mille francs* qui, d'après l'article 4, excedent le *maximum* de la dette perpétuelle fixé à *quatre-vingts millions.* On trouve annexé au compte du ministre des finances un tableau qui présente la marche de cette opération, et même la terminerait dans un espace de quinze années.

L'article 15 prescrit les dispositions qui auront lieu à l'époque où les cinq pour cent consolidés se trouveront réduits au maximum de 80 millions.

C'est ainsi que l'état prospere de la caisse d'amortissement nous fait entrevoir l'époque où les fonds employés pour son service pourront tourner à la décharge du budget général. Ces heureux résultats nous prouvent l'utilité et la sagesse de cet établissement.

L'analyse des articles de la loi des finances soumise à votre sanction, et les différents points de vue que ces détails vous ont offerts, doivent, Messieurs, avoir arrêté votre attention sur la force, la gloire et la prospérité de l'empire.

Digitized by Google

En effet, l'état florissant de nos finances s'accroît chaque année, et une administration aussi sévere que sage et éclairée, regle avec prudence et précision le montant de ses ressources et de ses besoins, en balançant les dépenses et les revenus.

L'administration intérieure acquiert de jour en jour plus de fermeté et d'énergie. Les nouveaux codes, fruit de profondes méditations et monuments de sagesse législative, servant de modeles à plusieurs nations, sont en vigueur; la nouvelle organisation des cours impériales, en accélérant la marche de la justice, assure aux peuples une application de la loi plus juste et plus prompte, en même temps qu'une police habilement combinée leur garantit protection et sécurité.

L'instruction publique marche à grands pas vers sa perfection.

Les accroissements du territoire de l'empire offrent au commerce intérieur d'immenses ressources et lui ouvrent de nouveaux débouchés. Des communications libres avec tous les peuples du continent faciliteront toute espece d'échange, et remplaceront les profits d'un commerce maritime qu'ont prohibé de justes mesures de représailles contre un gouvernement qui fonde sa prospérité sur la ruine des autres nations.

Partout on améliore la culture des champs et l'on perfectionne le travail et le produit des fabriques. Des hommes éclairés secondent ces entreprises par leurs lumieres, par des expériences et des découvertes utiles, tandis que le gouvernement les encourage par des récompenses.

De toutes parts des routes s'ouvrent et s'applanissent; des canaux se creusent; des édifices s'élevent; des institutions pieuses et de charité se fondent; des milliers de bras s'emploient à réaliser les projets du génie, et c'est au milieu de plusieurs années de guerre et d'une grande lutte qui se continue encore, que tous ces prodiges ont été commencés, se poursuivent et s'achevent avec des moyens et une activité toujours croissants; tant le trésor impérial, les finances des grandes villes, et les autres caisses spéciales, offrent de ressources.

Nous sommes entourés de chefs-d'œuvre qui attestent le luxe des arts et la gloire de leur protecteur; chacun de ces

Digitized by Google

monuments nous rappelle un souvenir, et chaque souvenir nous rappelle un triomphe.

Rendons hommage au génie qui, terminant nos malheurs, fit naître l'ordre du sein de la confusion, et éleva cet empire à un tel degré de force et de gloire. Bénissons le ciel d'avoir exaucé ses vœux et les nôtres, en accordant un fils à sa tendresse paternelle. Que la naissance de cet héritier du trône des Césars confirme toutes nos espérances et nous fasse envisager avec calme l'avenir des temps. Elevé sous les yeux de celui qui créa tant de grandes choses, il marchera sur ses traces d'un pas ferme et égal. Nourri de sa sagesse et de toute la profondeur de ses pensées, il joindra à la force, la volonté de consolider tant d'illustres travaux. Objet constant de la sollicitude de son pere et de son souverain, il fera son bonheur durant un grand nombre d'années, et lui donnera l'heureuse assurance d'avoir perpétué dans un autre lui-même la gloire de son nom, la splendeur de son empire et le bonheur de ses peuples.

Votre comité des finances, Messieurs, vous propose l'adoption de la loi qui vous est présentée.

Aucun orateur ne prenant la parole, la discussion est fermée.

Le corps-législatif délibere sur le projet et le convertit en loi.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

Sur le Budjet Français de l'Année 1811.

Extrait d'un Journal Anglais. (*the Day.*)

Les effets du système continental qui avait été établi dans le dessein de ruiner les finances britanniques, sont déjà retombés sur son auteur, et se font sentir dans toute leur rigueur parmi les classes commerciales de la France : mais c'est surtout dans les embarras des finances et dans la détresse du Gouvernement français qu'ils se manifestent d'une maniere plus sensible Après les nombreuses tirades contre le défaut de sûreté du système des fonds publics d'Angleterre, et les éloges sempiternels de l'étendue, de la stabilité et de la permanence des ressources de la France, que la presse n'a cessé de répéter à Paris, ce n'est pas sans un mélange de satisfaction et de surprise que nous trouvons l'ennemi réfuté par lui-même sur ses représentations des moyens britanniques, et convaincu également par lui-même qu'il avait exagéré de la maniere la plus ridicule l'abondance des ressources puisqu'il revient par force, au système d'emprunt et de fonds publics qu'il s'est étudié avec tant de soin à démontrer devoir être la cause de la faiblesse de l'empire britannique. C'est-là un triomphe que nous ne nous attendions pas à recevoir de la bouche d'un ministre des finances de la France, dans les colonnes du *Moniteur*, quelque confiance que nous eussions dans nos inépuisables moyens de finances, et quelque défiance que nous inspirassent les exagérations de tous ces orateurs et écrivains français qui s'obstinaient à nous vanter les moyens qu'avait la France de continuer la guerre sans faire

Digitized by Google

de dettes. Nous ne nous attendions certainement pas que ni le ministre ni le journaliste, quoique ayant toute honte bue sur leur hypocrisie découverte ou pour leurs mensonges démontrés, auraient présenté avec aussi peu de déguisement un désaveu formel et pratique de ces doctrines favorites sur les conséquences ruineuses des emprunts, qui formaient le sujet favori de la jactance éternelle de Buonaparté, et qu'on ne cessait de mettre en avant comme les fondements de la stabilité perpétuelle et de l'intégrité des finances de la France. Tel est pourtant aujourd'hui le cas; et la grande nation qui ne devait jamais employer que ses ressources ordinaires et son revenu territorial pour payer ses dépenses nationales dans toutes les circonstances, voit se dissiper tous ces rêves, toutes ces illusions qu'elle pouvait se suffire à elle-même en finance; et maintenant elle contemple avec clarté cet abîme de profusion et d'embarras dans lequel l'insatiable ambition de son tyran est au moment de se plonger.

En ouvrant le budjet de cette année, M. Mollerus a révélé, comme une chose toute simple, toute naturelle, et qui ne méritait pas même d'explication, plusieurs faits qui sont de la plus haute importance par le jour qu'ils jetent sur les finances françaises. Quoique les journaux français aient jugé à propos, et cela sans doute pour de bonnes raisons à eux connues, de passer par dessus ces particularités intéressantes sans faire de commentaires, nous ne pouvons pas nous permettre de les laisser passer sans faire de notre côté quelques observations. Il est impossible que l'on ait oublié tout le tapage du despote français et les prédictions qu'il a faites avec tant d'assurance, sur la ruine des finances britanniques. Les répétitions de ces prophéties étaient si continues qu'elles retentissent encore dans toutes les oreilles; aussi l'on ne revient pas de son étonne-

Digitized by Google

ment en voyant tout d'un coup le ton des ministres et de leur maître changé si brusquement. Il n'est pas aisé de prévoir comment cette étrange révolution en finances sera vue et présentée ici par les admirateurs de la politique du grand, du sage, de l'infaillible Napoléon. Toujours est-il bien certain qu'ils ne peuvent pas lui accorder leurs éloges sans retracter leurs anciens panégyriques, ni la désapprouver sans prononcer contre ce génie sublime, qui est toujours l'objet de leurs louanges et de leur admiration. Au surplus, qu'ils disent ce qu'ils voudront, ils ne peuvent pas changer le fait, ils ne peuvent pas nier que la France, après avoir pu, pendant tant d'années, défrayer une guerre dispendieuse au moyen des dépouilles et du pillage de presque tous les états de l'Europe, est enfin rejetée sur ses propres ressources et forcée de remplir aujourd'hui le déficit croissant d'un revenu épuisé, en ayant recours à ces *emprunts* et *anticipations*, qui ont été invariablement l'objet des injures et des déclamations de Buonaparté.

Il est inutile de relever les dégoûtantes flatteries de Buonaparté, et le tableau illusoire de l'état florissant des finances de France, que l'on remarque d'un bout à l'autre du rapport de M. Mollerus. Le cœur et la langue d'un esclave sont des organes peu propres à concevoir ou à faire entendre le langage de la vérité. Si cet homme a le moindre sentiment, combien il doit se mépriser lui-même ainsi que les dupes de ses déceptions grossieres! comme il doit rire dans sa barbe de la vaine crédulité de son maître, pour supposer que quelqu'un puisse s'en laisser imposer par des contradictions aussi frappantes que dans les passages suivants:

" Un gouvernement sage travaillera toujours à di-
" minuer ses dettes, et s'il est d'une bonne politique
" que les capitalistes qui désirent placer une partie
" de leur fortune dans les fonds publics, en puis-

Digitized by Google

" sent trouver le moyen dans ceux de leur patrie, " au lieu d'être obligés d'aller le chercher chez " l'étranger, il n'est pas moins important de rame- " ner la dette publique à un taux et à une propor- " tion qui paraît convenir et suffire pour lier les " fortunes particulieres à la fortune publique." Et tout de suite ajoutant à cette maxime le passage suivant : " Ce sont ces principes qui caractérisent " les dispositions contenues dans les articles 10 et " 11 de la loi. La dette perpétuelle s'y trouve fixée " à quatre-vingts millions ; et ce maximum ne sau- " rait être excédé, sans qu'un fonds d'amortisse- " ment soit assigné de suite pour son remboursement, " et la dette perpétuelle ramenée au bout de vingt " ans au taux de quatre-vingt millions."

La conclusion nécessaire de ces paragraphes est, d'abord, que les embarras du gouvernement française exigent que la dette permanente soit portée de cinquante à quatre-vingt millions, et en second lieu que tout déficit qu'il pourra y avoir sera rempli par des emprunts, en pourvoyant à l'établissement d'un fonds d'amortissement pour assurer leur remboursement en vingt ans. Si l'on veut juger de l'étendue probable des emprunts qui seront nécessaires, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les évaluations et sur les dépenses de l'année derniere. Les dépenses de la guerre furent estimées l'an dernier à 350 millions ; cependant cette dépense réelle a été de 391 millions. Ainsi sur cette année, il paraît qu'il y eut un déficit de 41 millions. Les évaluations pour l'année actuelle sont de 460 millions, faisant un excédent de 110 millions, qui avec le déficit de l'an dernier, de 41, forment un total de 151 millions, auquel il faut pourvoir. Sur cette somme, il sera prélevé 30 millions sur l'augmentation de la dette permanente, tandis qu'il faudra pourvoir par des emprunts aux 121 millions restants. Ainsi voilà une base posée pour fonder l'édi-

Digitized by Google

fice d'un crédit public sur la déception du peuple, sans aucun égard à la bonne foi et à la prospérité nationale. L'empressement de Buonaparté à blesser la prospérité nationale de la Grande-Bretagne, même au travers du corps de la malheureuse nation qu'il gouverne, lui fait sapper les bases les plus essentielles de sa force financielle. Il calculait que l'ouvrage d'un siecle serait renversé dans un petit nombre d'années ; et tandis que le pillage des nations du continent lui fournissait les moyens de continuer la malheureuse lutte dans laquelle il n'avait aucun espoir, il n'a pas hésité à détruire le commerce de France afin de pouvoir affaiblir les ressources de la Grande-Bretagne. Ainsi dans la stupide yvresse du moment, il eut la présomption, le 25 Octobre, 1808, dans son discours à l'ouverture de la session du corps législatif, d'exprimer la vaine et ridicule vanterie suivante : " Les dernieres lois ont posé les fondements " de notre systême de finances. C'est un monu- " ment de la puissance et de la grandeur de la " France. Nous serons en état de faire face à l'ave- " nir aux dépenses qui pourront être nécessitées, " même par une coalition générale de l'Europe, " au moyen de nos seuls revenus annuels. Nous " ne serons jamais réduits à avoir recours aux ex- " pédients d'un papier monnoie, des emprunts ou " des anticipations."

Il nous suffit de comparer ce passage d'un des propres discours de Buonaparté, prononcé il n'y a pas tout à fait trois ans, à ce même corps législatif, avec le contenu du Rapport de M. de Mollerus, pour nous faire une idée assez exacte de l'état des finances de la France. Oh ! quelle chûte pour un grand homme ! Ce revenu annuel qui devait suffire pour défrayer une guerre contre l'Europe entiere combinée et coalisée, ne suffit plus pour une querelle avec quelques misérables brigands et une poignée d'Anglais qui, depuis long-temps,

Digitized by Google

auraient dû être anéantis, et que l'on a cent fois menacé de jeter dans la mer ! ! !

Nous ne pouvons pas désirer une preuve plus claire, si toutefois après ce qui a transpiré, pendant la dernière campagne de Portugal, sur les difficultés qu'éprouve aujourd'hui le gouvernement Français, par des emprunts, on peut obtenir un secours momentané : mais cette ridicule loi qui a voulu anéantir tout commerce, a balayé les capitaux ; et cette ressource, toujours assurée dans un état riche et prospere, doit être nécessairement bornée et précaire dans un pays harassé de restrictions arbitraires, et gémissant sous le poids de la plus écrasante oppression. La politique, le principe d'une dette publique d'une certaine étendue, sont assez bien expliqués par M. Mollerus, quand il dit qu'elle lie la fortune des individus à celle de l'état. Cette doctrine est saine, et surtout dans son application à un gouvernement qui n'est point encore fixé, et sous une nouvelle dynastie ; plus il y a de sujets qui compteront pour la sûreté de leur propriété sur la stabilité de leur gouvernement, plus ceux qui le soutiendront seront zélés et nombreux. Mais Buonaparté a méconnu ce secret, lorsque la vengeance lui a inspiré le désir de détruire le commerce ou les finances de ce pays-ci : de sorte qu'aujourd'hui qu'il est réduit à emprunter, il se repentira, mais trop tard, d'avoir enseveli tout le capital actif de son propre pays sous les ruines de son commerce.

Digitized by Google

Grandes Parades aux Tuileries.

Dimanche, 30 Juin, S. M. l'Empereur et Roi a donné audience, au palais des Tuileries, à S. Exc. M. le duc del Campo-d'Alange, ambassadeur de S. M. le roi d'Espagne, qui a présenté ses lettres de créance à S. M. S. Ex. a été conduite à cette audience avec trois voitures de la cour, par un maître et un aide des cérémonies, introduites par S. Exc. le grand-maître, et présentée à S. M. par S. A. I. le prince vice-roi d'Italie, archichancelier d'état.

S. Exc. M. le baron de Lagerbielke, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Suede, a été ensuite conduit dans le cabinet de S. M. dans les formes accoutumées, introduit par S. Exc. le grand maître des cérémonies, et présenté par S. A. I. le prince archichancelier d'état.

Après ces audiences, l'Empereur s'étant placé sur son trône, entouré des princes, des ministres, des grands officiers de l'empire, des officiers de sa maison, des membres du sénat, et de ceux du conseil d'état, a reçu une députation du corps-législatif; cette députation a été conduite à l'audience par un maître et un aide des cérémonies, introduite par S. Exc. le grand-maître, et présentée à S. M. par S. A. S. le prince de Bénévent, vice-grand-électeur. S. Exc. M. le comte de Montesquiou, président du corps-législatif, a présenté à S. M. l'adresse suivante :

Sire,

Vos fideles sujets les députés des départements au corps-législatif, ne sauraient reprendre leurs travaux sans porter à V. M. un nouveau tribut de leur fidélité.

De grandes provinces réunies à cet empire, des travaux immenses entrepris pour sa prospérité et pour sa gloire, tous les arts occupés d'embellir nos villes, et d'offrir aux campagnes des moyens inconnus de circulation et d'abondance, sont les nouveaux bienfaits de V. M. envers ses peuples, et les objets particuliers de notre reconnaissance. Nous aimons à célébrer des conquêtes qui facilitent les relations des peuples policés, et ramenent le commerce vers cette population intérieure, source féconde de tous les échanges et de tous les produits. Au milieu de ces grandes entreprises, l'ordre et l'abondance regnent dans le trésor public, une sagesse éclairée recherche tout ce qui s'égare, et fait sortir des plus frivoles de nos besoins des richesses inconnues.

Digitized by Google

Quels ennemis de notre repos pourraient troubler cette heureuse harmonie! La religion, Sire, ne prétend à aucun empire sur la terre, fille du ciel; elle rejette tous les droits étrangers à sa sublime origine, et, satisfaite de donner à l'obéissance un caractere plus auguste, elle ne veut être indépendante que de nos vices et de nos faiblesses.

L'Espagne fatiguée de ne servir que la haine de nos ennemis, les abandonnera à leurs vains efforts; alors se terminera cette lutte sanglante, et nous avons pour gage de nos triomphes la parole infaillible de V. M. Sire, un seul sentiment regne dans cet empire, et c'est votre bonheur qui le fait naître. Cet enfant auguste accordé à nos vœux, et déjà le plus tendre objet de vos affections et de nos espérances, porte dans tous les cœurs la tendresse dont le vôtre est pénétré. Il vient pour être le terme heureux de notre destinée. L'aimable lien de tous les peuples de l'empire, le premier-né d'une nation que vous avez comblée de gloire, et pour laquelle il demande des sentiments tout paternels: qu'il croisse donc pour votre bonheur et pour le nôtre, pour être l'héritier de votre génie, la gloire du nom français, l'image vivante des vertus de sa mere, pour jouir de l'amour de nos neveux, et leur rendre toute la tendresse que nous éprouvons près de son berceau.

Sa M. a répondu:

" Monsieur le président et MM. les députés du corps-
" législatif,

" J'ai été bien aise de vous avoir près de moi dans cette cir-
" constance si chere à mon cœur.

" Tous les vœux que vous formez pour l'avenir me sont
" très-agréables. Mon fils répondra à l'attente de la France; il
" aura pour vos enfants les sentiments que je vous porte. Les
" Français n'oublieront jamais que leur bonheur et leur gloire
" sont attachés à la prospérité de ce trône que j'ai élevé, consolidé
" et agrandi avec eux et pour eux. Je désire que ceci soit entendu
" de tous les Français. Dans quelque position que la Providence
" et ma volonté les aient placés, le bien, l'amour de la France est,
" leur premier devoir.

" J'agrée vos sentiments."

S. M. a reçu ensuite les députations des départements des Bouches-de-l'Elbe, des Bouches-du-Weser, et de l'Ems-Supérieur, composées:

Pour le département des Bouches-de-l'Elbe, MM. le comte de Grote, ancien conseiller des états, président des députés, réunis en une seule députation; de Keuck, président du tribunal civil de

Digitized by Google

Bremenoudt; de Durlng, ancien président de la commission administrative de Lembourg.

Pour le département des Bouches-du-Weser, de MM. de Romer, jurisconsulte d'Oldenbourg; de Decken, ancien grand-drassard du pays d'Oldenbourg; le comte de Bentinck, de Halem, président de la cour d'appel d'Oldenbourg.

Pour le département de l'Ems-Supérieur, de MM. de Loën de Cappelen; le baron de Kettler, ancien conseiller intime; le baron de Droste, ancien grand-drassard; de Buch, conseiller de préfecture.

Ces députations ont été conduites dans la salle du trône par un maître et un aide des cérémonies, introduites par S. Exc. le grand-maître, et présentées par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire.

M. le comte de Grote, président de ces députations, a présenté à S. M. l'adresse suivante:

Sire,

Chargés d'être auprès de V. M. les interprètes des sentiments de nos concitoyens, nous nous approchons avec la plus profonde vénération, de même qu'avec une pleine confiance, du premier trône de l'univers, pour y déposer aux pieds de V. M. le respectueux hommage des peuples du Nord de l'Allemagne, vos fideles sujets, récemment réunis à votre vaste empire, dont ils constituent les départements des Bouches-de l'Elbe, du Weser, et de l'Ems-Supérieur.

La divine Providence, Sire, dans ses décrets immuables, vous avait sans doute de tout temps destiné à réunir derechef, au bout de dix siecles, à l'Empire des Francs cette intéressante partie de la Germanie, le berceau et la patrie des vaillants Saxons. Leur digne chef Witikind, après une longue lutte, se soumit de bonne foi à Charlemagne, le génie des destinées de son siecle. Son exemple et sa mémoire nous imposent le même devoir envers V. M., et avec non moins de bonne foi que nos ancêtres, nous nous soumettons au génie créateur et impénétrable des destinées du siecle présent.

La loyauté, la droiture, et une fidélité à toute épreuve envers leurs souverains, sont les qualités caractéristiques, qui ont de tout temps fait ressortir et rechercher la nation germanique. Les députés que nos ancêtres avaient envoyés au peuple romain n'hésiterent même pas un instant, à l'occasion d'une fête publique, de prendre, sans aucune discussion quelconque à cet égard, le pas au-dessus de toutes les nations rassemblées.

Nous sommes fiers, Sire, surtout dans ce moment, de la persuasion de n'être pas dégénérés! et ce sont des qualités qui seront le gage le plus sûr de notre parfait et respectueux dévouement pour V. M.; et ce sont ces qualités encore qui nous feront seconder avec un zele sincere les vues profondes et les vastes idées que votre sollicitude paternelle vous fait concevoir et exécuter au même

Digitized by Google

instant. Ces sentiments, Sire, dont nous n'hésitons pas de garantir la sincérité, ne nous laissent aucun doute que nous ne soyons dignes de la bienveillance de V. M., que nous sollicitons avec ardeur, et dont elle a déjà daigné nous donner des marques non équivoques.

Vos décrets, Sire, ont déjà tranquillisé et rassuré tous les individus. La protection puissante que vous accordez aux propriétés, aux droits individuels, nous font espérer un avenir heureux. Déjà par vos ordres, Sire, des routes nouvelles sont tracées et même en partie sur le point d'être achevées ; des canaux vont s'ouvrir et assurer à nos contrées des communications plus faciles avec le centre de l'Empire.

Le crédit public, duquel dépend le salut et l'existence d'un grand nombre de familles, qui ont confié leurs fortunes à l'État, sera consolidé, et par là l'ombre même de la moindre inquiétude et les malheurs, qu'on pourrait redouter pour l'avenir, disparaîtront par vos soins paternels. Ce sera donc sous vos auspices, Sire, que la probité et la bonne foi des Germains, sans lesquelles nous ne saurions être heureux, se conserveront dans nos foyers. Puissent les années ne pas manquer à V. M., pour achever le grand ouvrage de ses pensées.

L'auguste héritier que le ciel a donné à la France, nous garantit la solidité et la durée de vos créations : notre incorporation à l'Empire ne pourrait être marquée par un événement plus heureux que la naissance de ce prince ! Daignez, Sire, agréer nos félicitations. C'est au nom des habitants des départements des Bouches-de-l'Elbe, du Wéser et de l'Ems-Supérieur, que nous les offrons avec l'hommage de notre dévouement, de notre soumission et de notre obéissance.

S. M. a répondu en ces termes :

" Messieurs les députés des départements de l'Elbe, du
" Weser et de l'Ems,

" Vous êtes réunis pour toujours à l'Empire. Aucune transac-
" tion politique ne peut vous en détacher. Vous remplirez toutes
" vos obligations de Français : vous jouirez de tous les privilèges
" attachés à cette qualité.

" J'agrée vos sentiments."

Après l'audience, il y a eu grande parade et revue de tous les corps de la garde impériale et des autres troupes qui se trouvaient à Paris ou dans les environs. Il y avait à cette parade plus de 30,000 hommes. Elle a duré, malgré une pluie abondante, depuis deux heures jusqu'après huit heures du soir. S. M. y a donné des aigles : aux 2e régiment des grenadiers de la garde ; 2e *idem* ; 33e d'infanterie légere ; 123e d'infanterie de ligne ; 124e *idem* ; 125e *idem* ; 126e *idem* ; 11e régiment de hussards ; 14e régiment de cuirassiers.

Digitized by Google

Nouvelles Officielles des Armées Françaises en Espagne.

[Extraites du Moniteur.]

A. S. A. S. le Prince de Neufchâtel, Major-Général, etc.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A. de tous les efforts que j'avais faits pour mettre l'armée en état d'entrer en campagne, et de manœuvrer pour secourir l'armée du Midi. Comme j'ignorais la situation précise de l'ennemi, je crus d'abord devoir m'en approcher, afin de profiter des circonstances, et en second lieu pour lui déguiser pendant quelque temps mes véritables intentions. En conséquence, j'échelonnai mes troupes sur la route de Rodrigo et sur celle de Plasencia, et je me portai de ma personne, le 5, à Rodrigo, avec la plus grande partie de la cavalerie et une forte avant-garde. Je profitai de cette circonstance pour jeter dans Rodrigo beaucoup d'approvisionnements, et je partis dans la nuit avec l'espoir de surprendre la division du général Craufford, qui était cantonée à trois lieues de Rodrigo. Peu d'heures ont suffi pour que ce général fût instruit de mon arrivée à Rodrigo, et il s'est mis en marche immédiatement pour se retirer au-delà de la Coa, laissant sa cavalerie en observation, et abandonnant divers magasins de subsistances. Le général Maubrun manœuvra avec sa cavalerie sur la cavalerie ennemie, la poussa avec une grande vigueur, et lui fit quelques prisonniers. J'appris que lord Spencer, qui commandait l'armée en l'absence de Lord Wellington, avait à ses ordres trois divisions échelonnées des bords de la Coa jusqu'à Castel-Branco. Je conclus qu'une partie de ces troupes était destinée à passer sur la rive gauche du Tage à la première apparence du besoin. Je me décidai à marcher rapidement; j'envoyai l'ordre au Général Regnier de partir de Puente-Roble et de Los-Santos, où il était avec deux divisions, pour se porter sur Banos et Plasencia. L'équipage de pont sur lequel je comptais pour passer le Tage n'étant point arrivé de Madrid, ma marche a été retardée. Cependant, il était urgent d'arriver, car tous les rapports annonçaient que la place de Badajoz était attaquée avec une grande vigueur; que trois brèches étaient ouvertes; que deux assauts avaient déjà été donnés, et que l'ennemi voulait à tout prix se

Digitized by Google

rendre maître de cette ville importante. Quels qu'aient été les obstacles qui naissaient des circonstances, nous avons fait une si grande diligence, que mon avant-garde est arrivée à Merida le 17 au soir, d'où elle s'est liée avec les postes de l'armée du Midi. Le 18 au matin, le duc de Dalmatie et moi nous nous sommes concertés sur les mouvements qu'il convenait de faire pour chasser l'ennemi de ses positions retranchées d'Albuera, et délivrer Badajos; mais l'ennemi s'est retiré en toute hâte, a repassé la Guadiana, et est rentré en Portugal sans que nous avons eu moyen de l'atteindre. Il est fâcheux qu'il n'ait pas osé nous attendre, car une victoire signalée aurait infailliblement marqué notre arrivée dans ces contrées. Nous sommes entrés, hier, à Badajos, où nous avons pu voir de nos yeux quelle vigueur le général Philippon, gouverneur de Badajos, et sa brave garnison, ont mise à la défense de cette place, et combien ils sont dignes d'éloge.

Je ne puis me dispenser de louer l'excellent esprit qui a animé l'armée pendant une marche longue et pénible dans une saison brûlante et au milieu de beaucoup de privations; mais on ne saurait trop attendre des preuves de dévouement au service de S. M. des braves régiments qui composent l'armée de Portugal.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le Maréchal Duc de Raguse.

Badajos, le 21 Mai, 1811.

A S. A. S. le Prince de Neufchâtel, *Major-Général, etc.*

Monseigneur,

Je m'empresse de rendre compte à V. A. S., que la place de Badajos est dégagée, et que les troupes qui en formaient le siége se sont retirées dans l'intérieur du Portugal pour joindre le restant de l'armée anglo-portugaise-espagnole, commandée par Lord Wellington, qui a pris la même direction.

Le 12 de ce mois, je partis de Llerena avec les troupes de l'armée du Midi, que j'avais fait réunir. M. le général comte d'Arlon, que je savais devoir me joindre deux jours après, suivit le mouvement: la tête de sa colonne arriva le 13 à Uzagre, où était le 5e corps. Je me portai sur Los-Santos, où je me trouvai au milieu des établissements de l'armée ennemie. Le 15 je pris position à Fuente del Maestre; le 17, à Almenedralejo, d'où, le 18, je communiquai avec l'armée impériale du Portugal, dont l'avant-garde arrivait à Merida; et le même jour, je concertai

Digitized by Google

avec M. le maréchal duc de Raguse les mouvements ultérieurs des deux armées.

Le 19, nous fûmes instruits que le siége de Badajoz était levé, et que l'ennemi avait abandonné sa position de Albuerra, évacué Olivenza, et qu'il retirait ses troupes sur la rive droite de la Guadiana, du côté d'Elvas. Dans l'après-midi de la même journée, l'armée se porta en avant, et je reçus une lettre de M. le général Philippon, gouverneur de Badajoz, qui me confirmait la retraite de l'ennemi. Le 20, nos troupes arrivèrent sur la Guadiana, devant Olivenza, et à Badajoz, l'armée de Portugal manœuvra par la rive droite, et suivit la route de Talaveyra; celle du Midi déboucha par Santa-Martha et l'Albuerra, tandis qu'une colonne longea les montagnes sur la gauche. La cavalerie des deux armées est aujourd'hui en reconnaissance sur Villa-Viciosa, Elvas, et en avant de Campo-Mayor, à l'effet de connaître les mouvements et dispositions des ennemis: sur les rapports qui seront faits, nous conviendrons avec M. le maréchal duc de Raguse des nouvelles opérations que l'armée de Portugal et celle du Midi devront entreprendre.

La jonction des deux armées sur les bords de la Guadiana est un des événements de la guerre d'Espagne des plus marquants; il sera par la suite du plus grand effet pour le bien du service de l'Empereur: son premier résultat a été de sauver Badajoz. Ainsi les provinces méridionales de l'Espagne se trouvent entièrement dégagées du côté du Portugal; et la tranquillité, qui a été momentanément troublée sur plusieurs points, va se rétablir. Nous étions dans l'intention, M. le maréchal duc de Raguse et moi, de livrer bataille aux ennemis; mais Lord Wellington s'est prudemment retiré avant que nous pussions le joindre: cependant ses forces consistaient en 60,000 h., dont 30,000 Anglais, y compris les divisions commandées par le général Spencer, qu'il venait de retirer du Nord, 14,000 Portugais et 16,000 Espagnols: il y avait dans ce nombre 5000 hommes de cavalerie.

Il est fâcheux qu'une affaire générale n'ait pu avoir lieu, le succès n'eût pas été incertain; mais il est à espérer que l'occasion s'en présentera.

Je dois à présent rendre compte à V. A. de la situation dans laquelle nous avons trouvé la place de Badajoz, et de la glorieuse défense de sa brave garnison. M. le général de brigade Philippon, qui la commande en qualité de gouverneur, a eu le rare mérite

Digitized by Google

de se créer des moyens, et d'utiliser pour la défense tout ce qu'il y avait de Français dans Badajoz, tandis que d'une main vigoureuse il contenait les habitants, et les employait même aux travaux de fortification, que l'on a sans cesse perfectionnés. J'aurai incessamment l'honneur d'adresser à V. A. copie du journal de siége qui a été tenu; aujourd'hui je ne puis que lui indiquer les principaux faits qui se sont passés, et le prier de vouloir bien présenter à l'Empereur M. le général Philippon, comme ayant mérité d'éprouver l'effet de ses bonnes grâces: j'ai l'honneur de demander pour lui le titre de comte, et une dotation. Je solliciterai aussi des récompenses pour divers militaires de tout grade qui se sont distingués par des actions d'éclat.

Au 16 Mai dernier, époque de la bataille que je livrai à l'armée alliée, à l'Albuerra, il y avait neuf jours que le feu contre la place avait commencé.

Le 15 au soir, les assiégeants retirerent toutes leurs troupes, et les réunirent au restant de leur armée à Albuerra; elles ne reparurent que le 19. Pendant leur absence, le général Philippon fit raser la totalité des ouvrages qu'ils avaient élevés, et il fit rentrer dans la place les plates-formes et fascinages qu'il y trouva; il prit même quelques convois aux ennemis, lesquels se disposerent à reprendre les travaux du siége; mais ils n'ouvrirent, pour la seconde fois, la tranchée que dans la nuit du 30 ou 31 Mai. Le feu contre la place recommença le 3 Juin, et il continua sans interruption jusqu'à la levée du siége. Le 6, trois brèches étaient déjà faites, l'une au corps de la place, et deux au fort San-Christoval; la premiere au front du château, entre le bastion de la Trinité et la Gaudiana, à gauche de la lunette San-Roque. Elle était praticable; mais le général Philippon fit aussitôt travailler à l'escarper, et il ordonna un retranchement sur le terre-plein du château. Cette derniere disposition était parfaitement entendue; l'ennemi ne fit qu'une fausse attaque sur ce point.

Au fort San-Christoval il n'y avait qu'une breche de praticable dans la nuit du 7 au 8; 1500 Anglais se lancerent dans les fossés du fort, appliquerent des échelles, et voulurent donner l'assaut: trois fois ils revinrent à la charge; 75 braves, commandés par le capitaine Chauvin, du 88e régiment, les repousserent constamment, et leur firent éprouver de très-grandes pertes. Nous eûmes des soldats blessés de coups de baïonnette sur le haut de la

Digitized by Google

brèche; le succès fut complet; les morts, les blessés et les échelles restèrent dans la fossé.

Les jours suivants, l'ennemi continua son feu sur le fort, et chercha à agrandir la brèche. Dans la nuit du 10 au 11, 2000 Anglais se présentèrent de nouveau pour donner l'assaut. Le capitaine Jondiou, du 21e régiment léger, commandait à San-Christoval; sa garnison était de 140 hommes; chaque soldat avait fait placer une grande quantité de bombes chargées sur les parapets, dont le sergent Bretie, du 5e régiment d'artillerie, avait la direction. (Ce même militaire s'était déjà distingué au premier assaut de San-Christoval.) Déjà les ennemis avaient appliqué quarante échelles, la tête de leur colonne arrivait au haut de la brèche; le sergent Brette s'écrie: *Mon capitaine, faut-il faire sauter la première mine?* Les bombes et les grenades descendent; en éclatant elles brisent les échelles, elles répandent la mort et l'épouvante parmi les ennemis, tandis qu'à coups de baïonnette la garnison les précipite à bas de la brèche: dans un instant les fossés sont comblés de morts et de blessés, parmi lesquels plusieurs officiers anglais. Dans cette confusion, des officiers anglais demandent des secours; le brave Jondiou leur ordonne de redresser une échelle et de monter dans le fort, où ils se rendront prisonniers. Cela fut exécuté. Au jour, le général ennemi écrivit au général Philippon pour lui demander une trêve de trois heures, à l'effet d'enlever les blessés qui étaient restés dans les fossés ou sous le feu du fort. La demande fut accordée.

La perte des Anglais, dans cette circonstance, fut de plus de 600 h.; nous n'eûmes pas 10 hommes hors de combat. C'est un des plus beaux faits d'armes que l'on connaisse.

On estime que la perte des Anglais, au siége de Badajoz, est au moins de 3000 hommes; les Portugais et les Espagnols ont aussi perdu.

En adressant à V. A. S. le journal du siége, j'aurai l'honneur de lui présenter les noms des militaires de tout grade qui se sont distingués, et qui ont mérité les grâces de l'Empereur, pour qu'elle ait la bonté de les solliciter.

M. le chef de bataillon Lamarre commandait le génie, M. le chef de bataillon Collin, l'artillerie; ce dernier tomba malade pendant le siége; il fut parfaitement secondé par M. le colonel Gonzales et le chef de bataillon Horré, tous deux au service de S.

Digitized by Google

M. C. Je regrette infiniment de ne pouvoir, dans ce premier rapport, citer tous les braves.

M. le général Philippon se loue de la fermeté de caractere que M. Theran, commissaire royal de la province a montrée, ainsi que les chefs principaux de l'administration espagnole qui était dans Badajos.

Le 12, les ennemis étant instruits des mouvements que les armées opéraient, commencerent à retirer leur artillerie de siége; le 17, toutes les troupes ennemies avaient disparu; le 18, la communication fut rouverte avec Badajos, au moyen des partis qui y arriverent par les deux rives de la Guadiana. Le 20, j'arrivai à Badajos avec le maréchal duc de Raguse.

Ainsi les ennemis n'ont retiré de leur derniere expédition en Estramadure, et de leur attaque sur Badajos, que la honte de s'être livrés à ces deux entreprises. La perte des Anglais est au moins de 8000 hommes de leurs propres troupes; les Portugais ont perdu de 3 à 4000 hommes, et les Espagnols autant; ils ont assuré de nouveaux triomphes aux armées de l'Empereur, et ils ont consacré en faveur de l'armée impériale, la victoire signalée qui a été remportée dans les champs de l'Albuera, le 16 du mois dernier, où je remplis le premier objet que je m'étais proposé, celui de faire diversion en faveur de Badajos, et de mettre la place en état de prolonger sa résistance. Aujourd'hui, il est bien constant que la bataille de l'Albuerra a fait gagner au moins vingt jours, et que pendant ce temps des dispositions ont pu être prises pour faire arriver de nouveaux renforts, et pour que l'armée de Portugal pût prendre part aux opérations; par là, le second objet que je m'étais proposé en faisant mon premier mouvement, a été également rempli; et les troupes qui ont combattu à Albuera n'ont pas cessé un seul jour de garder l'offensive contre les ennemis.

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. A. l'ordre du jour qu'hier j'ai donné à l'armée.

Je suis, avec un profond respect,

Le général en chef de l'armée impériale du Midi,
Maréchal Duc DE DALMATIE.

Badajos, le 21 Juin, 1811.

Digitized by Google

Armée Impériale du Midi en Espagne.

Ordre de l'Armée.

Le général en chef s'empresse d'annoncer à l'armée que l'armée impériale de Portugal est en rapport d'opérations avec l'armée du midi; la jonction s'est opérée il y a trois jours à Merida.

Le général en chef annonce également la délivrance de Badajoz, et il présente comme exemple d'expérience, de dévouement et de valeur, les chefs et la brave garnison de cette importante place, dont M. le général de brigade Philippon est gouverneur: un grand nombre de militaires de tout grade se sont distingués pendant le siége par des actions; leurs noms seront mis sous les yeux de l'Empereur, et les récompenses qu'ils ont méritées seront sollicitées.

M. le chef de bataillon Lamarre commandait le génie; M. le chef de bataillon Colin commandait l'artillerie; il a été parfaitement secondé par le Major Gonzales, au service de S. M. C.

La défense de Badajoz sera citée dans les fastes militaires comme un des faits les plus remarquables de la guerre. L'armée anglo-portugaise et espagnole a successivement pris part au siége, et y a éprouvé des pertes très-considérables; depuis vingt jours il y avait trois brèches d'ouvertes, l'une au corps de la place et deux au fort San-Christoval: l'ennemi a livré deux assauts à ce fort, et il a été constamment repoussé, laissant les fossés comblés de ses morts. On estime que la perte des Anglais, au siége de Badajos, a été de plus de 3000 hommes; il y a dans la place quelques centaines de leurs prisonniers.

M. le général de brigade Philippon et la brave garnison de Badajoz se sont couverts de gloire par leur belle défense.

Cet important événement consacre la victoire que l'armée impériale du Midi a remportée dans les champs de l'Albuerra, le 16 Mai dernier, sur l'armée anglo-portugaise-espagnole. Dans ce jour mémorable, 20,000 Français combattirent 45,000 ennemis, et leur firent éprouver de très-grandes pertes; celles des Anglais s'élevent, de leur aveu, à 5000 hommes, dont 1000 ont été faits prisonniers; on leur prit aussi six drapeaux et cinq pieces de canon; les Espagnols et les Portugais conviennent qu'ils ont perdu plus de 3000

Digitized by Google

hommes ; nous eûmes aussi à regretter un grand nombre de braves ; cependant notre perte ne s'éleva pas à la moitié de celle de l'ennemi, mais l'objet que le général en chef se proposait fut rempli ; il voulait faire une diversion en faveur de Badajoz, et retarder les travaux en faveur du siége ; les ennemis ne purent empêcher que ce résultat ne fût obtenu ; car pendant la bataille, le général Philippon fit une sortie et fit raser les ouvrages d'attaque que les Anglais avaient déjà élevés ; ainsi la défense put être prolongée d'au moins vingt jours, et on gagna le temps nécessaire pour combiner avec l'armée impériale de Portugal un grand mouvement qui dégagea entierement Badajos. Les Anglais n'ont donc retiré de leur derniere expédition en Estramadure que la honte de l'avoir entreprise, une perte de 8000 hommes de leur nation, et celle de 5 à 6000 hommes espagnols ou portugais, et ils ont procuré de nouveaux triomphes aux armées impériales.

Le général en chef a déjà mis sous les yeux de l'Empereur les noms des militaires de tout grade qui se sont signalés à la bataille de l'Albuerra, en même-temps qu'il a cité les corps de toutes armes qui se sont fait distinguer par leur valeur. Il s'empressera d'annoncer les récompenses que, sur sa demande, S. M. aura daigné accorder.

Le général en chef de l'armée du Midi,

(Signé) Le Maréchal Duc de DALMATIE.

Pour copie conforme,

L'adjudant-commandant sous-chef de l'état-major de l'armée,

MOCQUERY.

Badajos, le 20 Juin, 1811.

Digitized by Google

MÉLANGES.

VARIÉTÉS, ANECDOTES, PETITES NOUVELLES.

Berlin, 2 *Juillet.* — Les écuries qui sont au-dessous des salles de l'académie des sciences, à Berlin, vont être converties en salles pour l'académie des beaux arts, sallon de musique et d'exposition pour les objets d'arts, et en appartements pour quelques membres de l'académie. On se rappelle que l'académie, cherchant une inscription pour mettre sur le lieu de ses séances, le grand Frédéric, faisant allusion à ces écuries, lui proposa celle-ci: *Musis et mulis.*

Les dernieres nouvelles de Russie portent que les juifs de cet empire, qui embrasseront la religion grecque, doivent, à l'avenir, être exempts, pour leur personne, du service militaire.

Dresde, 27 *Juin.* — Le ministre du cabinet, comte d'Einsiedel, est mort, il y a quelques jours, à Herruhuth. Il laisse deux fils, dont l'un est actuellement ministre de Saxe à Paris. Il s'était retiré des affaires sous l'administration du prince Xavier, et vivait depuis quarante ans dans ses terres situées dans la Haute Lusace.

Draguignan, 3 *Juillet.* — La culture des plantes exotiques réussit parfaitement cette année dans notre département. Quarante mille plants de coton, plantés dans l'île de Porquerolles et à Hyeres, donnent de belles espérances.

Cinquante mille plants de betteraves jaunes ou blanches, mettent à profit les interstices des quinconces du coton.

Des carreaux d'indigo, de patates, de cannes à sucre, annoncent déjà que le climat et le sol leur conviennent.

Dresde, 2 *Juillet.* — S. A. R. la princesse Marie-Anne, sœur du roi, partira dans quelques jours pour Carlsbad. M. le baron de Bourgoing, ministre de France, pourra s'y rendre avec sa famille vers le 15 de ce mois, pour rétablir entierement sa santé que le séjour de la campagne a déjà améliorée. Pendant l'absence de S. Exc., M. Lajard, secrétaire de légation, qui est arrivé récemment de Paris, remplira les fonctions de chargé d'affaires. M.

Digitized by Google

Lajard porte l'ordre de Perse, qu'il a reçu il y a quelques années, lorsqu'il y a accompagné le général Gardanne.

Versailles, 12 *Juillet*. — L'Empereur a visité, hier, l'intérieur du château dans le plus grand détail; il était accompagné de M. Fontaine, architecte. Il a également visité les grandes et petites écuries.

Paris, 14 *Juillet*. — M. Laujon, membre de la seconde classe de l'institut, est mort hier: il était âgé de 80 ans.

La classe des beaux-arts de l'institut vient de décerner les prix sur le concours de peinture de cette année. Le premier prix a été remporté par M. Abel (Alexandre-Denis-Joseph), de Valenciennes, département du Nord, âgé de 26 ans, élève de M. David Le second prix, par M. Picot (François-Edouard), de Paris, âgé de 24 ans, élève de M. Vincent.

On vient de célébrer, à Oneille, un mariage dont il y a peu d'exemples. L'époux, qui est un avocat estimable, est né le 10 Juin, 1730, et l'épouse, le 19 Mars, 1720. Ils comptent ainsi tous deux 172 ans.

Jeudi 27 Juin, S. Exc. M. le prince de Schwartzemberg, ambassadeur de S. M. l'Empereur d'Autriche, s'est rendu au palais de Saint-Cloud dans ses voitures de gala accompagné des secrétaires et cavaliers d'ambassade, pour présenter à S. M. le Roi de Rome la grande décoration de l'ordre de Saint-Etienne de Hongrie. S. Exc. a été reçue dans le salon des ambassadeurs, et conduite dans les appartements du Roi de Rome, par M. le Baron de Prié, maître des cérémonies de service. S. M. était dans son berceau, ayant près d'elle Mad. la gouvernante, Madame la sous-gouvernante, et les officiers de service près S. M. M. l'ambassadeur a présenté l'ordre de Saint-Etienne à Mad. la gouvernante, en lui adressant un compliment, auquel elle a répondu. S. Exc. a été ensuite reconduite dans le salon des ambassadeurs par le maître des cérémonies dans les mêmes formes qu'en se rendant à l'audience.

On voit déjà dans les mains de plusieurs capitalistes un grand nombre de billets relatifs à l'emprunt de 12 millions de francs, fait par le roi de Saxe et approuvé par S. M. l'Empereur et Roi. Ces billets ont été gravés par M. Simon, graveur du cabinet de S. M. I. Ils sont inaltérables et ne peuvent être imités; ils sont dignes, par la beauté et le fini de l'exécution, de la réputation du graveur.

Digitized by Google

BUDGET FRANÇAIS POUR 1811.

Dette perpétuelle		62,000,000
Dette d'Hollande		26,000,000
Dette flottante		16,600,000
Dette flottante d'Hollande		1,200,000
		105,800,000
Pensions civiles et milit. .	10,000,000	
Idem de Hollande . . .	3,300,000	
Idem ecclésiastiques . .	28,900,000	70,500,000
Liste civile et princes français	28,300,000	

Service.

Ministere de la justice	27,466,000
Relations extérieures	8,800,000
Ministere de l'intérieur	60,000,000
Finances	24,000,000
Trésorerie impériale	8,400,000
Guerre	280,000,000
Commissariat de la Guerre	180,000,000
Marine	140,000,000
Cultes publics	16,500,000
Police générale	2,000,000
Frais de négociation (escomptes)	8,500,000
Fonds de réserve	22,034,000
Grand total,	954,000,000

Digitized by Google

Clôture du Parlement Impérial Britannique.

Discours prononcé le 24 Juillet par le Lord Chancelier, au Nom des Commissaires chargés par le Prince Régent de proroger le Parlement; adressé aux deux Chambres.

My Lords et Messieurs,

Son Altesse Royal le Prince Régent, agissant au nom de Sa Majesté, nous a ordonné de vous signifier la satisfaction qu'elle éprouve de pouvoir vous relever de votre assistance en Parlement, après les longs et laborieux travaux de la session. Nous avons plus particulierement l'ordre de vous exprimer combien elle approuve la sagesse et la fermeté que vous avez manifestées en mettant Son Altesse Royale en état de continuer les efforts de ce pays-ci pour la cause de nos alliés, et de poursuivre la guerre avec un redoublement d'activité et de vigueur.

La persévérance déterminée avec laquelle vous avez persisté dans le système d'accorder des secours libéraux aux braves et loyales nations de la Péninsule, a augmenté progressivement leurs moyens et leur esprit de résistance, tandis que les attentions pleines d'humanité que vous avez portées aux souffrances des habitants du Portugal, au milieu des cruautés sans exemple de l'ennemi, ont confirmé l'alliance par de nouveaux liens d'affection, et ne peuvent manquer d'inspirer un nouveau zele et un nouveau courage pour le maintien de la cause commune.

Son Altesse Royale nous commande spécialement de déclarer qu'elle concourt cordialement

Digitized by Google

aux mesures que vous avez adoptées pour augmenter la sécurité intérieure et les ressources militaires du Royaume-Uni.

Vous avez sagement pourvu à ces objets importants, en établissant un système pour le recrutement annuel de l'armée réguliere et pour un échange régulier de services entre la milice de la Grande-Bretagne et celle de l'Irlande ; et Son Altesse Royale a la satisfaction de vous informer que le zele volontaire qui a déjà été manifesté à cette occasion, lui a permis de mettre sur-le-champ en activité un arrangement par lequel l'union et les intérêts mutuels de la Grande-Bretagne et de l'Irlande peuvent être efficacement cimentés et améliorés.

Messieurs de la Chambre des Communes,

Son Altesse Royale nous ordonne de vous remercier, au nom de Sa Majesté, des subsides libéraux que vous avez fournis pour toutes les branches du service public.

Son Altesse Royale a vu avec plaisir la promptitude avec laquelle vous avez appliqué les moyens séparés de la Grande-Bretagne au secours des finances de l'Irlande au moment présent ; et c'est avec beaucoup de satisfaction qu'elle voit que vous avez pu remplir cet objet avec si peu de charges additionnelles sur les ressources de cette partie-ci du Royaume-Uni. La maniere dont vous avez pris en considération l'état du revenu d'Irlande, a reçu l'approbation de Son Altesse Royale, et Son Altesse Royale nous ordonne d'ajouter, qu'elle se promet beaucoup d'avantages de l'attention que le Parlement a donnée à ce sujet important.

My Lords et Messieurs,

Son Altesse Royale nous ordonne de vous féliciter sur la réduction de l'île Mauritius, (l'Isle de France). Cette derniere et importante colonie de

Digitized by Google

la France a été conquise avec une perte peu considérable, et son acquisition doit contribuer essentiellement à la sûreté du commerce et des possessions britanniques dans ce quartier du monde.

Les succès qui ont couronné les armes de Sa Majesté pendant la campagne actuelle, sous le commandement distingué du général lord Vicomte Wellington, sont de la plus haute importance pour les intérêts du pays, et ne sont pas moins glorieux à sa renommée. Son Altesse Royale prend une vive part à tous les sentiments que ces succès ont fait naître, et elle concourt aux justes applaudissements que vous avez accordés à l'habileté, la prudence et l'intrépidité qui ont été si éminemment déployés pour les obtenir.

Son Altesse Royale éprouve la plus vive satisfaction lorsqu'elle réfléchit que, s'il plaisait à la Divine Providence de rendre Sa Majesté aux prieres et aux voeux ardents de Son Altesse Royale et du peuple de Sa Majesté, Son Altesse Royale aura en son pouvoir de mettre sous les yeux de Sa Majesté, dans l'histoire de ces exploits brillants des armes britanniques, pendant une suite d'opérations systématiques, une preuve si satisfaisante que les intérêts nationaux et la gloire du nom britannique ont été maintenus avec succès, tandis que son Altesse Royale a dirigé le gouvernement du Royaume-Uni.

Le Lord Chancelier a ajonté ensuite :

My Lords et Messieurs,

En vertu de la commission sous le grand sceau, à nous adressée et qu'on vient de vous lire ; nous, en vertu des ordres de Son Altesse Royale le Prince Régent, au nom et de la part du Roi, prorogeons ce Parlement jusqu'au Jeudi 22 Août prochain, pour être alors tenu ici, et ce Parlement est en conséquence prorogé au Jeudi, 22 Août prochain.

Le Parlement s'est alors séparé.

Digitized by Google

GAZETTES DE LA COUR.

Gazette du 23 Juillet 1811.

Downing-street, 23 Juillet, 1811.

Le comte de Liverpool a reçu, hier matin, une dépêche du lieutenant-général Lord Vicomte Wellington, datée de Quinta de Jose, le 4 Juillet, dont ce qui suit est extrait:

Depuis le 27 Juin, jour où je vous ai écrit, l'ennemi a retiré la grande force qu'il avait dans le voisinage de Badajos. Le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton a fait, le 2 de ce mois, une reconnaissance, avec une partie de la cavalerie, sur la Xevora et la Guadiana jusqu'à Montigo, et il n'a point trouvé de troupes, excepté un petit corps d'infanterie et cavalerie à Montigo; et près de Badajos la cavalerie appartenant à la garnison.

Suivant tous les rapports, l'armée de Portugal est sur la rive droite de la Guadiana, entre Montanchez et Merida, tenant un petit poste à Montigo; et l'armée du Midi, sur la rive gauche de cette riviere, étendant sa gauche vers Zafra.

L'ennemi a enlevé de Badajos le train d'artillerie qui était dans la place lorsqu'elle a été prise, et l'a envoyé vers le Sud.

Une partie des troupes du général Bonnet, qui, ainsi qu'il est confirmé, a évacué les Asturies, est allé à Léon; et j'ai un rapport du général Silveira, daté du 22 Juin, portant que l'ennemi a évacué Asterga le 19.

Il paraît, par des avis de Valladolid, que le maréchal Bessieres a quitté cette ville le 12, avec toutes les troupes qu'il a pu rassembler, et qu'il est allé à Rio-Seco, d'où il est parti le 15, se dirigeant vers Benevente.

Les Guerillas paraissent devenir plus nombreuses, plus actives et plus entreprenantes dans toutes les parties septentrionales de l'Espagne.

Je n'ai point d'avis authentiques des mouvements du général Blake depuis le 27 Juin, jour où son quartier-général était à Alosno, dans le comté de Niebla, et son avant-garde, sous le général Baldasteros, à El Cerro.

Digitized by Google

Gazette du Samedi 27 Juillet.

Downing street, le 27 Juillet, 1811.

Une dépêche de Lord Wellington, datée de Quinta de St. Joao, le 10 Juiilet, 1811, a été reçue, le 23, au bureau du comte de Liverpool. Ce qui suit en est extrait.

L'ennemi est resté jusqu'au 7 dans les positions rapportées dans ma dépêche du 4 du courant. Il a fait marcher, ce jour-là, un gros corps de cavalerie avec deux bataillons d'infanterie vers la Xevora, et delà sur Villa de Rey, la Roca, et Alburquerque.

L'objet de ce mouvement paraît avoir été de couper ceux de nos détachements qui étaient employés à observer l'ennemi de ce côté; mais il n'y a pas réussi, le major Cocks s'étant retiré avec tous ses détachements sur St. Vincente, en conservant toujours ses communications ouvertes avec Aronches et Portalegre.

Les troupes de l'ennemi se retirerent d'Alburquerque le 8, et le major Cocks rentra dans cette ville avec ses partis, le même jour.

L'armée du Portugal est toujours dans la même position qu'elle occupait sur la droite de la Guadiana, lorsque j'écrivis à Votre Seigneurie, le 4 de ce mois.

Le général Blake fit, dans la nuit du 30 Juin, une tentative pour prendre possession de Niebla, où l'ennemi avait une garnison d'environ 300 hommes d'infanterie. Je suis fâché d'avoir à dire que cette tentative échoua. Il est resté devant la place jusqu'au 2 de ce mois, et s'est alors retiré vers la Guadiana. Le 6, deux divisions d'infanterie et de cavalerie de la 5eme armée, sous le comte de Penne Villamur, traversaient la Guadiana sur un pont construit à cet effet à St. Lucar, par le colonel Austin.

L'artillerie était embarquée à Ayamonte, et le général Ballasteros, avec l'avant-garde, restait sur la riviere de San Piedro.

Il paraît que l'intention du général Blake était d'embarquer ses troupes pour Cadix, mais ni le général Castanos ni moi n'avons reçu de ses nouvelles depuis qu'il s'est mis en marche de Juramenha, le 18 Juin.

Au Nord, le maréchal Bessieres est retourné de Bénévent à Valladolid. A la fin du mois de Juin, l'ennemi a assemblé un

Digitized by Google

corps considérable de troupes dans le voisinage de Valladolid Le général Bonnet restait cependant dans le voisinage de Léon et de Bénévent avec la division qu'il commande. Le général Silveira m'a rapporté que les Français avaient été défaits dans l'attaque qu'ils firent, le 25 Juin, d'un détachement espagnol de l'armée de Galice, en avant d'Astorga.

Les Guerillas continuent de même leurs opérations, et indépendamment de l'alarme qu'elles donnerent à Valladolid le 15 du mois dernier, Don Juan a donné une alarme semblable à Salamanque, le 29; mais un parti considérable de Guérillas, appartenant à différents chefs, qui avaient pris un convoi à Penaranda, fut surpris ensuite le 30 Juin, et dispersé, après avoir perdu environ 200 hommes en tués, blessés ou faits prisonniers.

Formation d'une Légion Espaguole, commandée par des Officiers Anglais.

C'est avec un grand plaisir que nous nous voyons en état d'annoncer aujourd'hui à nos lecteurs que la jalousie de la Régence Espagnole a commencé à se dissiper. Le brigadier-général Carrol, officier d'un mérite distingué, qui a été employé dans la Péninsule depuis le commencement de la guerre, est arrivé depuis peu en Angleterre, chargé de propositions pour la formation d'une légion espagnole, qui doit être disciplinée et commandée par des officiers britanniques, de la même maniere que les troupes portugaises qui sont ainsi devenues dignes de combattre dans les rangs des troupes anglaises, et de lutter avec succès contre les légions françaises. La proposition du général Carrol a été soumise à Lord Wellington et au général Castanos, et a reçu leur approbation, ainsi que celle du gouvernement espagnol. Cette légion doit être formée sur la même base que les anciens régiments espagnols au service d'Espagne, et les offi-

Digitized by Google

ciers anglais et irlandais y seront dans la proportion d'un tiers avec les officiers espagnols. L'état-major de la légion, après son établissement, sera fixé en Galice, dont la population brave et robuste présente des facilités particulieres pour recruter avec succès. Le grand dépôt de la légion doit, dit-on, être à Vigo, où les soldats seront exercés sans crainte d'aucune interruption de la part de l'ennemi, et d'où il y aura une communication aisée par mer avec l'Angleterre et avec le quartier-général de Lord Wellington. La direction et la surveillance générale du recrutement et de l'exercice, doivent être confiées au général Abadia, officier de mérite, et qui s'est distingué en plusieurs occasions. Le montant du corps doit être en premier lieu de sept mille cinq cents hommes : mais le grand avantage que l'on attend de cette mesure, est qu'il formera la base d'une armée disciplinée suivant les regles, ce qui a manqué depuis long-temps aux Espagnols. La légion ne sera mise en campagne que lorsqu'elle aura été complétement exercée ; ainsi l'on évitera l'inconvénient auquel on a été exposé jusqu'ici lorsque l'on n'avait que des levées toutes fraîches à opposer à de vieilles troupes. La seule assistance que l'on demande aujourd'hui à l'Angleterre, est des armes et des uniformes. On voit à ce sujet dans la gazette officielle de Cadix, le *Conciso*, que si l'on avait suffisamment des unes et des autres, les Espagnols pourraient avant peu mettre 50 mille hommes sous les armes dans la seule province de Galice. Nous apprenons par la même voie que l'armée dans cette province a été en très-peu de temps portée de 20 à 30 mille hommes effectifs.

La proposition du Général Carrol doit être faite par l'Amiral Apodaca au gouvernement britannique ; et il y a peu de doute que les Ministres ne soient disposés à coopérer avec cordialité à un projet qui promet tant d'avantage à la cause commune.

Digitized by Google

Nous avons déjà dit que le Général Carrol a été employé dans la Péninsule depuis le commencement de la guerre. Nous croyons nous rappeler qu'il a servi dans les campagnes du malheureux Marquis de la Romana et des Généraux Cuesta et Blake, où il a donné les preuves les plus incontestables de ses talents comme officier, et de son dévouement à la cause des patriotes. Il possede la confiance de la Régence Espagnole, et nous apprenons même qu'il a reçu sa mission actuelle du Général Castanos.

(*Englishman.*)

La Russie.

Un papier anglais, qui paraît une fois par semaine, et qui jouit de la réputation d'être parfaitement informé, contenait, Dimanche, 28 Juillet, le paragraphe suivant, sur la situation actuelle de la Russie et sur l'état de ses relations avec la Grande Bretagne.

« Nous pouvons dire, aujourd'hui, d'après une autorité irrécusable, qu'il existe entre la Grande Bretagne et la Russie la plus parfaite intelligence, et si une nouvelle aussi agréable n'a pas été promulguée officiellement par l'un ou par l'autre des deux gouvernements, c'est parce que la politique de la Russie s'y est opposée. Il n'est pas d'efforts que le gouvernement russe n'ait fait et ne continue de faire pour un accomodement avec la Porte Ottomane, et la paix aurait déjà été conclue depuis quelque temps, si le gouvernement français ne s'était pas interposé et si par ses conseils il n'avait pas empêché les Turcs d'accéder à des conditions qu'autrement ils auraient acceptées avec plaisir. Mais malgré l'interposition de la France, les derniers avis de St. Pétersbourg annoncent comme une chose certaine que cette con-

Digitized by Google

clusion si désirable de la paix était au moment d'avoir lieu, et que, sur-le-champ, on verrait que la Russie n'hésiterait pas à faire connaître la politique nouvelle qu'elle était résolue de suivre, en se retirant du système continental. Tous les avis de Russie portent uniformément que depuis quelque temps il n'y a pas eu un soldat de renfort envoyé à l'armée contre les Turcs, et qu'il n'y en avait aucuns qui fussent destinés à cet objet, tant le gouvernement russe semblait certain d'un arrangement immédiat de ses différends avec la Porte, et tant il était occupé à augmenter ses forces sur les frontieres de Pologne. Aujourd'hui, nous pouvons dire, d'après l'autorité d'une personne qui en arrive directement, que ces forces montent à présent à 200 mille hommes, qui sont défendus par 800 pieces d'artillerie. Le gouvernement a fait tout ce qu'il a pu pour tenir la chose secrete pendant quelque temps, mais il est inutile de cacher qu'il a été expédié en dernier lieu, par le gouvernement britannique pour la Baltique, une grande quantité d'armes et de munitions pour l'usage des Russes. Il y a à présent cinq transports prêts à partir du Nore pour la même destination, chargés principalement de poudre à canon et de plomp en saumons pour faire des balles. La connaissance de cette circonstance seule suffit pour prouver la bonne intelligence qui regne entre la Grande Bretagne et la Russie, car certes, personne ne croira que le gouvernement britannique consentît à envoyer des munitions de guerre pour un autre objet que pour la cause commune.

Digitized by Google

Le Roi de Suede.

Le roi de Suede a été mis en état d'arrestation à son arrivée d'Héligoland à Tonningen, et l'on a envoyé sur-le-champ un courier à Paris pour informer Buonaparté de cette mesure. Un journal Anglais ajoute à cette nouvelle la phrase suivante: " Nous régrettons infiniment de voir que l'indiscré- " d'un prince, d'ailleurs si excellent homme, est " telle qu'elle laisse peu d'espoir d'un changement " dans sa fortune. Il possede toutes les vertus, à " l'exception de la prudence, et de ce degré de dis- " crétion ordinaire sans lequel l'héroïsme lui-même " n'est qu'une brillante folie."

Adresse de M. Smith au Peuple des Etats-Unis.

Le paquebot de New York, arrivé cette semaine, a apporté en Angleterre un pamphlet fort curieux, intitulé; Adresse au Peuple des Etats-Unis, par M. Robert Smith, ci-devant secrétaire d'état au département des affaires étrangeres, dans lequel il détaille, pour sa justification, les causes des différends qui se sont élévés entre lui et M. Madison, et qui lui ont fait résigner sa place.

Le point le plus remarquable de ces différends entre le Président et le Ministre, est la conduite du premier vis-à-vis les Gouvernements Français et Anglais. M. Smith y accsue le Président de n'adopter que des demi-mesures et de ne pas conserver un ton convenable à la dignité du Gouvernement des Etats-Unis. Il semble même accuser indirectement M. Madison d'une partialité grossiere en faveur de la France. En effet, il dit positivement que malgré que le Gouvernement eût annoncé officiellement et onvertement qu'avant de mettre en

Digitized by Google

vigueur l'acte de *Non-Intercourse* vis-à-vis la Grande Bretagne, il fallait que le Gouvernement Français eût pris des mesures pour restituer les propriétés Américaines saisies, la pure déclaration que les décrets de Berlin et de Milan étaient révoqués ne suffisant pas; cependant il était de fait, qu'avant que la loi de *Non-Intercourse* de la derniere Session du Congrès fût passée, (Loi que M. Smith dit avoir été la mesure et l'ouvrage de M. Madison,) le Gouvernement Français avait fait part officiellement de la détermination fixe où il était de ne point restituer les propriétés qui avaient été saisies de cette maniere. M. Smith déclare en outre que d'après les avis que M. Madison avait reçus, antérieurement à la date de la loi de *Non-Intercourse*, il était évident à lui M. Smith, que les décrets de Berlin et de Milan n'avaient pas été révoqués, ainsi que le porte la proclamation du Président.

M. Smith expose ensuite dans son adresse, qu'en conséquence des outrages continuels de la France, il avait préparé au mois de Juin 1810, un projet de lettre au Général Armstrong, dans laquelle il exprimait une vive indignation de la conduite du Gouvernement Français: mais le Président s'opposa à ce que cette lettre fût envoyée, ce qui fait dire à M. Smith que c'est cette même lettre qui fût l'origine des hostilités de M. Madison contre lui. M. Madison se contenta de faire une communication personnelle au général Armstrong au sujet des outrages des Français, mais sans lui donner aucun ordre d'en faire part au Gouvernement Français.

A l'arrivée de M. Serrurier, envoyé extraordinaire de France en Amérique, M. Smith dit qu'il lui avait préparé un projet de lettre, datée du 20 Février 1811, contenant une série de question pour savoir si les décrets de Berlin et de Milan étaient révoqués en tout ou en partie le 1er de Novembre dernier, et si les bâtiments Américains étaient admis librement dans les ports de France. Mais s'étant rendu chez le Président avec ce projet, et attendant sa sanction comme une chose d'usage et de forme, M. Smith fut fort étonné d'entendre M. Madison lui dire qu'il ne serait pas à propos d'envoyer une note semblable à M. Serrurier. M. Smith ajoute que toute la contenance de M.

Digitized by Google

Madison dans cette entrevue, et les expressions dont il fit usage, portaient des marques sensibles de l'inquiétude où il était de déplaire au Gouvernement Français.

Après avoir détaillé quelques autres sujets de différend, il parle d'une somme de près de 23 mille dollars qui avait été retenue comme commission dans les mains de M. Erving, agent Américain à Londres, et dit que la somme ainsi retenue, était l'argent même qui avait été payé par le gouvernement britannique, et déposé pour des Citoyens Américains en réclamation, conformément au 7e article du traité britannique, et pour le remboursement desquels il n'y avait aucun autre argent à la disposition de lui Smith. Erving étant employé avec un traitement annuel fixe, et Smith voyant qu'il n'y avait aucune loi ni aucun motif qui autorisassent Erving à garder cet argent dans ses mains comme commission, et M. Madison lui ayant déclaré lui-même qu'il n'avait aucune connaissance des circonstances de cette transaction, M. Smith s'adressa audit Erving qui était alors à Cadix pour réclamer cet argent; et le dernier, à son retour aux Etats-Unis, produisit une lettre de M. Madison qui l'autorisait à garder cet argent comme récompense de ses services. M. Smith exprima à M. Madison la surprise et le regret que lui causait cette affaire, et il dit que c'est elle qui a principalement contribué à la rupture entre ce dernier et lui.

Après avoir justifié de cette maniere sa conduite, M. Smith conclut son pamphlet en déclarant qu'il est d'une nécessité indispensable qu'un Président des Etats-Unis soit un homme d'un caractere énergique, à vues grandes et libérales, de sentiments fermes et honorables, et réunissant dans sa conduite la modération avec la dignité.

Il paraît, dans le cours du pamphlet, que M. Madison, pour se débarrasser de Smith, lui proposa la mission de Russie, mais que celui-ci la refusa.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Les deux Gazettes de la Cour que nous avons données ci-dessus, contiennent les dépêches officielles de Lord Wellington du 4 et du 11 de ce mois. Ce sont les dernieres nouvelles authentiques que l'on ait de l'armée alliée au moment où ce Numéro va à la presse. On y voit toujours Lord Wellington agissant sur son ancien plan de temporisation et de prudence, profitant avec art de toutes les positions que lui présente le pays qu'il est spécialement chargé de défendre, et ruinant en détail les armées françaises en enchaînant leur activité et en les fatiguant par des marches et des manœuvres inutiles, auxquelles il les oblige. La campagne semble aujourd'hui devenue stationnaire. Tandis que Lord Wellington reste en observation dans les camps inexpugnables qu'il a formés, nous voyons cette armée française réunie avec tant de peine du Nord et du Sud, obligée de s'éparpiller afin d'avoir de quoi manger, et renoncer à ces attaques et à ces victoires que Buonaparté, Soult et Marmont leur avaient annoncées avec tant de jactance depuis plus d'un mois.

On conçoit difficilement comment ce commissariat français et ces administrations auxquelles on s'est plu à faire une si haute réputation, peuvent ainsi laisser manquer de vivres les armées du grand Empire ; et comment, avec tous les moyens qu'elles ont à leur disposition, depuis la Baltique jusqu'aux Pyrénées, (et surtout depuis que Paris a été rapproché de l'Espagne de dix-huit heures par la chaussée faite dans les sables des Landes entre Bordeaux et Bayonne), il ne leur a été pas encore possible de former une seule fois des magasins qui aient permis à

Digitized by Google

ces grands corps d'agir long-temps en masse. Au reste, c'est ce que l'on avait toujours prévu dès le commencement de la guerre d'Espagne et la campagne de Masséna l'a pleinement confirmé. C'est ce que Lord Wellington a parfaitement compris, et sa campagne de trois ans, dût-elle se terminer à ce moment même, laissera toujours des souvenirs qui l'assimileront à celles des Fabius, des Turenne et des Walstein.

Si nous examinons aujourd'hui la situation de l'armée alliée, toutes les circonstances bien et duement considérées, nous verrons qu'en général les auspices de cette campagne sont extrêmement favorables. A la vérité, les Français avaient marché en avant pour débloquer Badajoz, et ils y ont réussi; mais ils avaient un second objet qui était de livrer bataille et d'anéantir l'armée alliée, ou tout au moins de la diviser, de faire une irruption dans l'Alentejo, et de conquérir le Midi du Portugal : mais Soult a aussi complétement échoué dans ce dernier projet que Masséna dans son invasion par le Nord. Or, comme le débloquement de Badajoz était beaucoup au dessous de l'immensité de l'opération qui avait été concertée et des menaces tonnantes qu'elle avait inspirées, on peut dire sans crainte que Lord Wellington a encore gagné la campagne.

Relativement aux positions respectives des deux armées, on voit que l'armée anglaise est campée dans une position qui ressemble beaucoup à celle de Torres-Vedras, sur une chaîne de collines et de montagnes escarpées et d'un abord difficile. Portalegre et Arronches sont absolument entourés de monticules et de hauteurs à pic, ce qui assure à l'armée qui est en possession d'un semblable terrein, qu'elle ne peut être forcée à combattre qu'autant qu'elle le veut. Elle peut y donner à la guerre offensive la mesure qui convient à ses plans et à ses forces. Elle peut y recevoir une ou plusieurs atta-

Digitized by Google

ques, sans presque courir de danger, car dans ces fortifications naturelles, il n'y a point de brêche qui puisse ouvrir le corps de la place aux assaillants, et l'on sent que chaque assaut doit coûter un monde prodigieux à l'attaquant. Soult n'a pas oublié Busaco.

Non-seulement les Français ne paraissent pas disposés à attaquer l'armée alliée dans ses positions, mais on dit même qu'ils se retranchent dans les leurs, se contentant de faire de temps à autre quelques reconnaissances. Marmont est à Mérida et Soult à Llerena. Lord Wellington ne les attaquera certainement pas. Il restera imperturbable et en sûreté dans ses montagnes salubres, tandis qu'il verra à ses pieds les hordes françaises se fondre dans une inaction honteuse, et par les maladies que la chaleur, le défaut de vivres et l'insalubrité des marécages de l'Estramadoure ne peuvent manquer d'engendrer parmi elles. Il restera comme un matelot, la rame levée, sans se fatiguer, mais en observation; attentif à se garder de toute surprise et à profiter de tous les accidents qui peuvent arriver à son ennemi. Il sait qu'en demeurant dans cette attitude, il ouvre le champ le plus vaste aux guérillas pour désoler l'ennemi, intercepter ses convois, et surprendre tous les postes qu'il a été obligé de dégarnir. Il a placé l'armée française dans un dilemme, ou il faut qu'elle l'attaque sur un terrein choisi par lui-même, et après lui avoir donné le temps de recevoir des renforts considérables; ou il faut qu'elle se sépare après avoir épuisé le pays où elle se trouve, et alors elle s'expose à être attaquée dans un état d'affaiblissement moral et physique par une armée entière, compacte, pleine de vigueur et fraîchement recrutée.

De nouveaux convois sont encore partis cette semaine des ports d'Angleterre avec 3000 hommes d'infanterie et 1000 de cavalerie, pour Lisbonne.

Nous voudrions pouvoir dire que l'expédition

Digitized by Google

concertée entre Lord Wellington et le général espagnol Blake, a réussi : mais, malheureusement. nous voyons par la dépêche du général en chef, que non-seulement la nouvelle de la surprise de Séville par le général Blake, que l'on annonçait lors de la publication de notre dernier numéro, était controuvée, mais que même cette expédition a reçu à Niébla un échec dont il est impossible de se rendre aucun compte, tant il paraît honteux au premier coup-d'œil. Nous nous abstiendrons de tout commentaire ultérieur sur ce singulier résultat d'une diversion dont on se promettait de plus heureux effets ; et nous nous contenterons de dire à l'avenir de toutes les expéditions où ce peuple loyal et persévérant sera partie principale : *une autre fois mieux.*

Mais si la premiere diversion de Blake a échoué dans le Sud,* il en est une qui se prépare dans le Nord, dont la Péninsule doit attendre et recevoir son salut, ou elle ne mérite plus qu'on l'espere pour elle : nous voulons parler de l'aspect nouveau que présente la Russie. Il y a quelque temps que le premier ministre de la Grande-Bretagne fit allusion dans la Chambre des Communes aux mouvements qui se manifestaient dans le Nord

---

* Dans une des dernieres séances des Cortès, on parla d'une représentation faite en faveur du corps d'Epos et Mina, par laquelle il paraissait que la Régence avait refusé deux fois d'accorder le titre d'officier à ceux du corps de ce célebre partisan. Cette nouvelle causa la plus vive indignation, et des applaudissements unanimes partirent des galeries lorsqu'on entendit un membre faire l'exclamation suivante : " Ceux qui traversent les montagnes à la recherche des Français, et qui les chassent comme des bêtes féroces, ne sont appelés que *citoyens* ; et ceux qui restent chez eux, et qui ne font que parader dans les rues, en traînant leurs sabres de cafés en cafés, où ils ne font que gêner les passants, on les appelle des *vétérans !*

Digitized by Google

de l'Europe et qui semblaient préparer assez d'occupation aux légions de Buonaparté pour que l'on n'eût pas à craindre qu'il envoyât de nombreux renforts à ses armées d'Espagne. Depuis ce moment il avait été facile de voir que la guerre du Nord était non-seulement probable, mais même certaine. Aujourd'hui ce n'est plus un secret: et l'assurance avec laquelle nous la voyons annoncée dans les papiers publics, nous y autorise la confiance avec laquelle nous ajoutons foi. Nous voyons clairement s'il se trouve, à la cour de Russie, comme l'a dit élégamment Buonaparté, *une trentaine de freluquets*, il y existe aussi de nombreux hommes d'état. Si la politique de cette cour lui a fait suivre en dernier lieu un système de temporisation avec la France, elle y était obligée par la nécessité de chercher à effectuer sous main une réconciliation sincere avec l'Angleterre. Les considérations alarmantes que la liaison nouvelle de l'Autriche et de la France par le mariage de l'Archiduchesse Marie-Louise, a dû faire naître en foule à St. Pétersbourg, ont ouvert les yeux du gouvernement russe, sur ses véritables intérêts, et ont dû le faire pencher à se raccommoder promptement avec ses alliés naturels. Il n'était pas difficile de voir que les sentiments de la cour de Russie avaient subi un changement complet; mais *embâtée* et *embêtée* comme elle l'était de sa misérable guerre turque, elle était obligée de cacher l'altération survenue dans ses sentiments, et de continuer de paraître adhérer au système continental. Les arrangements pour le nouvel ordre de choses ont été sagement concertés et suivis avec persévérance et sans faire de bruit. Ils n'ont pas échappé aux soupçons du tyran de la France; mais ils n'avaient pas excité ses craintes immédiates. Il avait encore espéré, en remplaçant Caulincourt par Lauriston, et en modérant son ton et ses demandes, amener la Russie à faire ce qu'il désirait. "Je ne de-

Digitized by Google

mande, disait-il, que ce qui est dans les traités," c'est-à-dire que des conditions imposées par la force, et qui, selon le *code politique* de Napoléon, ne doivent lier qu'une des parties, celle qui est vaincue. Ainsi, tandis qu'il pouvait prendre impunément, après la paix de Tilsit et les conférences d'Erfurth, la Hollande, Rome, le Valais, les villes anséatiques, le Oldenbourg et le Mecklenbourg, et appuyer son empire à la Baltique, il était toujours interdit à la Russie de s'appuyer sur un seul navire de commerce qui serait venu lui apporter ses premiers besoins et les échanger contre les produits naturels du sol russe, que ses habitants doivent vendre sous peine de ruine et de mort ! Il pouvait porter la garnison de Dantzig à 25,000 hommes, sans que la Russie pût même relever les fortifications de Riga ! Enfin, il a découvert qu'il a été déjoué dans ses calculs : il sent que la Russie n'est point intimidée, et il voit qu'elle se prépare à la guerre. Alors il rappelle Masséna, Ney, Macdonald et Mortier de ses armées d'Espagne ; il n'a plus besoin de grands généraux dans ce pays ; la guerre n'y est plus une guerre de manœuvres et de science militaire ; il n'y faut plus que des tueurs, des bourreaux, des Suchet, et des coups de tonnerre ; mais comme ces tueries peuvent ne pas décourager un peuple ferme dans la haine qu'il lui porte et dans la juste confiance qu'il a en Dieu et dans sa cause ; mais comme ces coups de tonnerre peuvent être détournés par un *conducteur* habilement établi sur des montagnes, il fait annoncer à ses esclaves que cette guerre peut encore se prolonger, mais que dix ans même ne sont rien *quand il s'agit d'un continent* ; ayant ainsi mis sa vanité à couvert contre les échecs prochains du Midi, il se dispose à se porter encore une fois dans le Nord. Le voilà qui fait marcher et assembler des troupes à Boulogne. On nous dit qu'il est question d'une nouvelle invasion de la Grande-Bretagne. On

Digitized by Google

annonce un voyage de lui et de son Impératrice* sur les côtes ; on fait bâtir sur les hauteurs de Boulogne un pilier de 200 pieds d'élévation, pour commémorer, dit-on, l'institution de la légion d'honneur : vaines démonstrations ! bientôt l'on apprendra que tout ce rassemblement se sera mis en marche de Boulogne même pour le Nord de l'Allemagne, ainsi que l'armée Française en partit autrefois pour aller prendre Mack à Ulm. Mais cette fois-ci, aucun ministre russe n'aura fait faire à l'armée d'Alexandre la moitié du chemin pour aller se faire détruire en masse ; ce sera sur leur propre territoire que les Russes attendront le premier choc des Français. Ceux-ci auront une marche immense à faire avant d'y arriver, et nous avons lieu de croire que les Russes préparés de longue main à cette lutte et animés par l'exemple que la nation espagnole leur donne, feront des efforts dignes de la cause qu'ils vont avoir à soutenir.

Le Concile Parisien.

C'est le 17 Juin que s'est assemblé à Notre-Dame le grand conclave ou concile *économique* que Buonaparté a fait venir à Paris pour le nommer pape. Il paraît que le Saint-Esprit s'est mis en révolte ouverte contre la police-générale de l'empire, puisque jusqu'au 25 Juillet il n'avait pas encore dicté un seul acte en faveur du fils de la droite du Très-haut ! En attendant qu'il plaise à Dieu d'inspirer quelque chose aux Peres du Concile pour le pere adultérin et excommunié du Roi de Rome et pour cette nouvelle religion romaine, le véritable Saint-Pere a été transféré de Savone à Tortone, place forte du Piémont. (Entre Tortone et torture la différence est peu de chose.)

---

* Qui, soit dit en passant, est redevenue enceinte dans son dernier voyage de Cherbourg ! ! !

Digitized by Google

Extrait d'une Lettre du Sud des Etats-Unis, datée du mois de Juin.

..... Nous voici encore disputant contre votre gouvernement. Nous ne savons pas trop ce que nous demandons, ni même ce que nous pourrions bien attraper: mais nous savons fort bien ici que nous vendons fort mal nos denrées, et que plusieurs personnes aimeraient encore mieux voir flotter dans nos ports l'yacht Anglais que l'aigle carnacier du grand empire. Nos politiques avaient imaginé que le Prince Régent serait plus traitable que le bon vieux Roi et que tous ses amis que nous soupçonnions d'être les nôtres, se seraient empressés d'accepter notre amitié, j'ai presque dit notre protection, et qu'ils en passeraient par toutes nos conditions. Je ne sais en vérité pas trop sur quoi ils se fondaient, car l'Angleterre, quoiqu'en disent nos républicains ne semble pas encore approcher de sa fin, et très-assurément nos *gun-boats*, à quelque nombre qu'on les porte, n'ont rien de plus effrayant pour elle que les *plats bateaux* de Boulogne.

En attendant, nous confisquons les bâtiments Anglais, un peu contre le droit des gens, à ce que j'entends dire; et comme nous n'aimons pas qu'on nous rende le mal pour le mal, nous crions comme des aigles contre le gouvernement de Bahama, qui nous saisit, comme de juste, des bâtiments que nous savons nous-mêmes être chargés de marchandises de contrebande. Vous savez que nous sommes un peu contrebandiers de notre métier, et que nous risquons assez volontiers le tout pour le tout, parce qu'au bout du compte nous ne sommes pas à une, deux, ou trois banqueroutes près, et que ce n'est gueres que l'argent des sots que nous risquons. Je ne sache pas qu'il y ait plus d'orgueil dans tous les autres peuples ensemble, que dans cette partie du nouveau monde; et pourtant Dieu sait de quelle composition nous sommes!

Enfin, voilà M. Foster qui nous arrive! pourvu que nous ne l'insultions pas encore à son débarquement, comme on l'a indignement fait envers M. Jackson et sa famille, dont vous savez au reste que nous avons volé la vaisselle plate. Il est vrai que Boston a un peu adouci toutes ces vilainies-là, et cet exemple de Boston semble amener un changement favorable. Les villes du Nord de ce Continent reviennent de leur démocratie, les fédéralistes l'emportent jusqu'à présent pour les élections prochaines. Il serait possible que le Sud entrât pour moitié dans la balance, quoiqu'on y soit bien entaché. Il serait encore plus possible que le gouvernement Anglais, prévoyant de loin ce changement, eût saisi la circonstance pour nous envoyer M. Foster.

Digitized by Google

Nos paroles alors seraient plus douces ; mais nos prétentions, et ce qui est plus fort, nos entreprises sur les Florides peuvent amener quelques difficultés. Nous armons nos *gun boats*, et nous faisons filer quelques troupes vers ces parages. Nos milices ont ordre de se tenir prêtes. Je ne sais pas jusqu'à quel point cette milice peut vous effrayer: toujours ne les voit-on gueres s'empresser de prendre les armes que pour parader. Ce premier feu allumé par l'affaire de la Chesapeak, est éteint. Nous ne ferions pas un pas pour la conquête des *swamps* des Florides, encore moins pour ces belles couleuvres qui s'entrelacent amoureusement, comme dit avec tant de grâce M. de Châteaubriand. Nous avons honte aujourd'hui d'avoir porté un crêpe au bras pour les matelots tués à bord de cette *Chesapeak*, et pour ceux que vous avez pendus au Canada. Nos héros patriotiques révolutionnaires, comme ils s'appellent entre eux, car Dieu merci je ne sache pas que dans aucun pays il y en ait jamais eu un aussi grand nombre que dans celui-ci, au moins sur nos gazettes ; ces *héros* donc, tiennent encore plus à la vie mercantile qu'à celle des camps. Tout cela est grévé et archigrévé de dettes: il est vrai que ce sont les Anglais qui sont nos créanciers, et nous pourrions avoir de l'avantage, au moins sous ce rapport là. Voilà qui explique notre anti-angloïsme ; et voilà pourquoi nous sommes vendus à ce gouvernement de la France qui, avant de nous apprendre comment on paye ses dettes, pille, brûle nos capitalistes, et couvre de mépris tout ce peuple de *héros*.

Il n'en est pas moins vrai que tout ce qui a quelque chose ici tient à faire un traité avec le gouvernement anglais, et que si les fédéralistes l'emportent, nous serons bientôt d'accord. *Amen*.

Nous admirons ici Lord Wellington. Nous attendons la confirmation des bonnes nouvelles qui circulent. Nous désirons apprendre qu'il ait coupé les jambes à Masséna, comme il a coupé le nez à Junot. Nous désirerions que vos alliés les Espagnols eussent à leur tête des Wellington, des Graham ou des Beresford. Ce qu'on appelle le Roi Joseph préférerait, je pense, aller trouver son frere Lucien en Angleterre, plutôt que de faire une autre fois le voyage de Madrid à Paris par le chemin qu'ont pris les malheureux Princes d'Espagne. Un beau jour pourrait luire enfin, si cette Russie voyait qu'on la fait échiner en Turquie pour avoir meilleur marché d'elle; si cette Autriche qui a allié le sang le plus fier à de la pourriture, devinait qu'elle ne s'en sauvera pas davantage pour cela, si l'Angleterre ne reste pas au monde pour le sauver de ce grand naufrage.

Quelques bons Français qui habitent ces provinces, font toujours des vœux pour leurs Princes, mais ils disent qu'il faudrait les appuyer de 200 mille bras. Le Français est las des

Digitized by Google

coquins. Buonaparté renversé, il ne se relevera plus de gouvernement révolutionnaire. La France voudra se reposer d'un commun accord dans ce gouvernement que vingt deux années d'adversité lui ont fait connaître pour être le seul qui lui convienne désormais, ce gouvernement vraiment paternel, que les erreurs et les crimes des Français ont renversé pour prendre des chaînes. Ils les ont chassés, ces Princes, les plus doux, les plus aimables, les plus anciens de tous les Français, et ils veulent encore leur disputer la terre étrangere qu'ils se sont choisie! ils devraient bien savoir que ces Princes n'auraient d'autre ambition que d'adoucir leurs malheurs, et que ce caractere de clémence qui apartient aux Bourbons, serait leur seule arme contre les méchants.

Il a peut-être été un temps où l'on pouvait plaindre les erreurs: mais très-certainement, aujourd'hui, et depuis bien des années, ces erreurs ne sont autre chose qu'une continuité de crimes. Le fripon sait bien ce qu'il fait: mais de cette multitude de sots, que penser? Il est bien extraordinaire qu'il se rencontre parmi les Français qui habitent ce continent, plus de partisans de l'*auguste canaille*, comme vous l'appelez, monsieur, dans un de vos Numéros, peut-être que dans le grand Empire, sans en excepter les pays réunis; car enfin ils ne devraient pas éternellement douter de ce que leur mandent leurs amis, leurs parents, dont les lettres continuelles leur apprennent le sort et la condition de leurs familles, et surtout ces colons de St. Domingue qui n'ont jamais aperçu dans Buonaparté ni puissance ni volonté de les rétablir. Cela épouvante. En vérité, on serait tenté de croire que tous les sots de l'univers se sont réfugiés auprès des sots des Etats-Unis!

Similis simili gaudet.

Digitized by Google

Le Roi.

Quoique la maladie du Roi eût pris un caractere alarmant lors de la publication de notre dernier Numéro, nous ne voulûmes point en faire mention, de crainte de donner des inquiétudes prématurées ou des espérances mal fondées. Nous sommes aujourd'hui dans la douloureuse nécessité de dire que les bulletins de l'état de Sa Majesté, depuis une semaine, annoncent le plus grand danger pour des jours aussi précieux. Les paroxysmes ont été longs et fréquents ; on n'a pu les calmer qu'avec l'opium ; le mal et le remede ont causé un affaiblissement tel que l'on a à chaque moment les plus vives inquiétudes d'apprendre qu'un monarque, le doyen et le modele des rois, le pere de ses sujets et le plus vertueux des hommes, ait été enlevé à ses enfants, à son pays, à l'humanité entiere.

NÉCROLOGIE.

Trois personnages distingués dans les cercles de la haute société, viennent d'en disparaître subitement, et y laissent un vide presque irréparable.

L'un est *M. le Duc de Devonshire*, mort dans la nuit du 29, dans son bel hôtel de Piccadilly ;

L'autre, *M. le Marquis de Townshend*, mort subitement à Richmond, le 27 ; et le troisieme, M. *William Fawkener*, secrétaire du conseil depuis près de 35 ans, mort à Bath, le 26, d'une attaque d'apoplexie.

Digitized by Google

Peu d'hommes ont laissé, en mourant, de plus vifs regrets que les trois personnages que nous venons de perdre ; peu aussi en étaient également dignes. M. *Fawkener*, surtout, laissera des souvenirs éternels aux personnes qui savent apprécier l'aménité du caractere, unie à la prévenance la plus noble et à la politesse la plus recherchée.

Depuis que ceci est écrit, nous apprenons que le fameux concile de Paris, ayant eu plus de courage que les sénateurs, les législateurs et les conseillers d'état réunis, a fait entendre à Buonaparté des vérités qui lui ont tellement déplu, que la sainte assemblée a été brusquement dissoute par décret impérial, et que onze prélats, qui en faisaient partie, ont été envoyés au château de Vincennes.

Il a été rendu, par le même Vandale, un décret qui n'a pas été rendu public dans les journaux, mais qui a produit une bien vive sensation en France. Il porte qu'aucune héritiere, jouissant d'un revenu de 6000 francs, ne pourra se marier sans la permission de l'Empereur. On dit que ces mariages seront restraints aux militaires, à moins de faveur particuliere. Régnault de Saint Jean d'Angely, ou M. de Mollerus, diront sans doute : " Qu'elle est heureuse la nation dont le souverain veille ainsi à sa conservation, par la propagation d'une race future qui naîtra tout armée comme Minerve sortant du cerveau de Jupiter !" Pour nous, nous dirons qu'il était déjà d'usage en France que les bourreaux ne se mariassent qu'entr'eux.

Nous ne désespérons pas de voir le sénat accorder à Napoléon, depuis l'heureuse expérience qu'il vient de faire de sa virilité, des droits sur toutes

Digitized by Google

ses sujettes. Ce fut le *nec plus ultra de Divus Augustus Cæsar*, si nous avons bonne mémoire. Nous ne pousserons pas la citation plus loin : *incedimus super ignes.*

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-Street, Oxford-St.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCI.—*Le* 10 *Août*, 1811.

MÉMOIRE

Sur les Recherches du Comte Elgin *en Grece.*

Dans l'année 1799, lorsque Lord Elgin fut nommé ambassadeur de S. M. B. auprès de la Porte Ottomane, il était en relations suivies avec M. Harrison, architecte d'une grande réputation dans l'Ouest d'Angleterre, où il avait donné plusieurs preuves brillantes de ses talents, notamment dans un édifice public d'architecture grecque, élevé à Chester sur ses dessins. M. Harrison avait en outre étudié à Rome pendant plusieurs années, et cela avec beaucoup de fruit. Lord Elgin le consulta sur les avantages qu'il serait possible de procurer, dans ce pays-ci, aux

Digitized by Google

arts, si l'on pouvait trouver une occasion d'étudier dans leurs détails l'architecture et la sculpture de l'ancienne Grece. L'opinion de M. Harrison fut très-positivement que, quoique nous pussions posséder des mesures exactes des édifices d'Athenes, cependant un jeune artiste ne pouvait jamais se former une idée juste de leurs détails, de leur combinaison, et de l'effet général de leur ensemble, s'il n'en avait pas sous les yeux quelques représentations sensibles, comme celles qu'offrent des plâtres.

Cette opinion, qui fut la base des recherches de Lord Elgin en Grece, lui fit penser subséquemment que, puisque le peu de connaissance que l'on avait de ces édifices avait été obtenu au milieu des désavantages et en dépit des obstacles que les préjugés et la jalousie des Turcs avaient toujours opposés à des tentatives de ce genre, il était de son devoir de tirer tout l'avantage possible des circonstances favorables que son ambassade pouvait présenter, et que l'on pourrait employer non-seulement des modeleurs, mais encore des architectes et des dessinateurs, pour sauver de l'oubli, avec les détails les plus exacts, tous les restes d'architecture et de sculpture de la Grece qui avaient échappé jusqu'ici aux ravages du temps et à la barbarie des conquérants.

Dans cette vue, Lord Elgin proposa au gouvernement de S. M. qu'il fût envoyé des artistes anglais d'un talent reconnu, et capables de recueillir ces précieux enseignements, de la maniere la plus parfaite; mais le succès et l'avantage de ces recherches parurent aux ministres des choses trop douteuses pour qu'ils crussent devoir se livrer aux dépenses qu'elles occasionneraient. Lord Elgin chercha alors à engager quelques-uns de ces artistes à ses propres frais:

Digitized by Google

mais le prix qu'ils mettaient à leurs talents était beaucoup au-dessus de ses moyens personnels. Cependant lorsqu'il arriva en Sicile, à la recommandation de Sir William Hamilton, il eut le bonheur d'engager Don Tita Lusieri, un des meilleurs peintres de l'Europe, doué d'une grande connaissance dans les arts, d'un goût infini et de l'exactitude la plus scrupuleuse pour copier tous les sujets qu'il se charge de représenter, et de l'engager, disons-nous, à entreprendre l'exécution de ce plan ; et M. Hamilton, qui accompagnait alors Lord Elgin à Constantinople, se rendit aussitôt avec M. Lusieri à Rome, où, en conséquence des révolutions qui avaient eu lieu en Italie, il leur fut facile d'engager deux des plus excellents modeleurs de cette capitale à faire les moules pour les plâtres que l'on devait tirer. Le Signor Balestra, alors le premier architecte de Rome, avec Ittar, jeune homme d'un grand talent, se chargerent de la partie architecturale du plan, et un Calmouk nommé Théodore, qui s'était distingué à Rome depuis plusieurs années, fut engagé en qualité de peintre de figures.

Après beaucoup de difficultés, Lord Elgin obtint du gouvernement turc la permission d'établir ces six artistes à Athenes, où, pendant trois ans, ils ont rempli toutes les parties de leur engagement, exécutant chacun tous les objets qui les regardaient, agissant d'après un système général, en se contrôlant mutuellement ; et sous la surveillance générale de M. Lusieri, ils ont complété le plan de Lord Elgin dans toutes ses parties.

En conséquence, tous les monuments dont il y a encore le moindre reste à Athenes, ont été ainsi mesurés avec le plus grand soin et dans le plus grand détail ; et d'après les ébauches des

Digitized by Google

architectes, qui ont été toutes conservées, il a été fait des dessins finis des plans, élévations, et détails des objets les plus remarquables, dans lesquels le Calmouk a restauré et inséré toute la sculpture avec un talent et un goût exquis. Il a en outre dessiné avec une exactitude étonnante tous les reliefs des différents temples dans l'état de dégradation et de mutilation où ils se trouvent actuellement.

La plus grande partie des hauts et bas-reliefs, et presque tous les traits caractéristiques d'architecture dans les divers monuments d'Athenes, ont été moulés, et les plâtres en sont maintenant à Londres.

Outre l'architecture et la sculpture à Athenes, tous les fragments et restes de ces deux arts que l'on a pu trouver dans les autres parties de la Grece, ont été mesurés et dessinés avec l'exactitude la plus scrupuleuse par le second architecte Ittar.

Et enfin, des vues pittoresques d'Athenes, de Constantinople, de diverses parties de la Grece et des îles de l'Archipel, ont été exécutées par Don Tita Lusieri.

En poursuivant ces opérations, ces artistes avaient la mortification d'être témoins de l'affreuse dévastation à laquelle les morceaux de sculpture et jusqu'à l'architecture étaient journellement exposés de la part des Turcs et des voyageurs. Le temple d'ordre Ionique, situé sur l'Ilyssus, qui du temps de Stuart, (vers 1759) était dans un état de conservation passable, était si complétement disparu que l'on ne peut plus même en retrouver les fondements. Un autre temple, près d'Olympia, avait éprouvé le même sort de mémoire d'homme. Le temple de Minerve avait été converti en un magasin à poudre et avait été presque complétement

Digitized by Google

détruit par une bombe qui y tomba lorsque les Vénitiens bombarderent Athenes vers la fin du dix-septieme siecle. Cet accident n'a point empêché les Turcs d'employer le joli temple de Neptune et d'Erecthée au même usage, ce qui fait qu'il est constamment exposé à un sort semblable. Plusieurs des statues qui décoraient le *posticum* du temple de Minerve, et qui avaient été renversées par l'explosion, avaient été réduites en mortier, parce qu'elles fournissaient le marbre le plus blanc qui fût à portée, et l'on voit encore à présent les parties de la fortification moderne et les misérables maisons où ce mortier a été employé. Tous les voyageurs savent en outre que les jeunes Turcs s'amusent fréquemment à monter sur les vieux murs ruinés, et à défigurer toutes les sculptures qu'ils peuvent atteindre, ainsi qu'à briser les colonnes, les statues et les restes des plus précieuses antiquités, dans l'espérance d'y trouver quelques trésors cachés.

Dans ces circonstances, Lord Elgin se sentit porté par des motifs bien supérieurs à celui de se procurer des jouissances personnelles, à tâcher de préserver tous les modeles de sculpture qu'il pourrait, sans leur faire tort, et les sauver de la destruction prochaine qui les menaçait ainsi. Il avait en outre sous les yeux un autre mobile et un exemple dans la conduite de la derniere ambassade française envoyée en Turquie avant la révolution. Des artistes français enleverent alors plusieurs des sculptures qui servaient d'ornements aux divers édifices de l'Acropolis, et en particulier du Parthénon. En descendant une des métopes, l'appareil manqua, et elle fut brisée en pieces; mais d'autres objets enlevés du même temple furent transportés en France, où ils font l'admiration des connais-

Digitized by Google

seurs, et plusieurs d'entr'eux sont placés dans les endroits les plus remarquables de la gallerie du Louvre*. Les mêmes agents restaient encore à Athenes pendant l'ambassade de Lord Elgin, n'attendant que le retour de l'influence française auprès de la Porte pour renouveler leurs opérations.

Animé par tant de motifs, Lord Elgin fit usage de tous ses moyens, et en définitif il les a employés avec tant de succès qu'il a apporté en Angleterre, soit des temples ruinés d'Athenes, soit des murs et fortifications modernes dans lesquels on a employé plusieurs fragments comme autant de blocs de pierre, ou de fouilles faites à dessein, une plus grande quantité de sculpture athénienne originale en statues, en bosses, en basreliefs, en chapitaux, en corniches, en frises et en colonnes, qu'il n'en existe dans aucune partie de l'Europe.

Lord Elgin est en possession de plusieurs des métopes originales du temple de Minerve. Elles représentent les combats des Centaures et des Lapithes aux nôces de Pirithoüs. Chaque métope contient deux figures groupées en différentes attitudes, quelquefois les Lapithes victorieux et quelquefois les Centaures. La figure d'un des Lapithes qui est étendu mort et foulé aux pieds par un Centaure, est une des plus belles productions de l'art, ainsi que le groupe voisin représentant Hyppodamie enlevée par le Centaure Eurythion. La maniere dont il s'enfuit au

---

* Voyez le *Dictionnaire des Beaux-Arts* par Millin, art. Parthénon, et le Mémoire sur un fragment de la frise de ce temple apportée d'Athenes par M. de Choiseul Gouffier, et déclaré propriété nationale pendant la révolution française. Ce mémoire est publié daus les *Monuments antiques inédits*, par M. Millin.

Digitized by Google

grand galop afin de s'assurer de sa prise, et celle dont il évite la lance qui lui a été jetée, sont rendues avec un feu prodigieux. Toutes ces figures sont tellement relevées en bosse qu'elles semblent plutôt des groupes de statues que des bas-reliefs, et en général elles sont finies avec autant de soin par devant que par derriere. Elles formaient originairement le pourtour de l'entablement du Parthénon, et consistaient en quatre-vingt-douze groupes. Le zele des premiers chrétiens, la barbarie des Turcs et l'explosion qui eut lieu lorsqu'on avait fait du temple un magasin à poudre, en ont détruit une grande partie, de sorte qu'à l'exception de celles de ces métopes qui ont été conservées par Lord Elgin, il serait difficile même de tracer l'esquisse du sujet original.

La frise qui régnait au haut et tout le long des murs de la nef, offrait une suite de sculptures en bas-relief du genre le plus intéressant. Cette frise n'étant point interrompue par des triglyphes, présentait beaucoup plus d'unité que les groupes détachés et isolés sur les métopes du péristigle. Elle représentait la procession solennelle qui se faisait au temple de Minerve pendant la fête des Panathénées. Plusieurs des figures sont à cheval ; d'autres sont dans l'action de monter ; quelques-unes sont dans des chars, d'autres à pied : on y voit des bœufs et d'autres victimes que l'on conduit au sacrifice ; on y voit les nymphes appelées Canéphores, Skiophores, etc. portant les offrandes sacrées dans des paniers et dans des vases ; des prêtres, des magistrats, des guerriers, etc, forment ensemble une suite des figures les plus intéressantes, dans une grande variété de costumes, d'armes et d'attitudes. Quelques antiquaires qui ont examiné cette frise avec beaucoup d'attention et de détail, sont

Digitized by Google

portés à croire qu'elle contenait les portraits de plusieurs des grands personnages d'Athenes, à l'époque de la guerre du Péloponese, et particulierement celles de Périclès, Phidias, Socrate et Alcibiade. Cette frise qui originairement avait six cents pieds de long, est, comme le temple lui-même, de marbre pentélique, tiré des carrieres aux environs d'Athenes.

Le tympan, ou intérieur du fronton de chacun des portiques du Parthénon, était orné de statues. Celui qui était au-dessus de la grande entrée du temple du côté de l'Ouest, contenait l'histoire mythologique de la naissance de Minerve sortant du cerveau de Jupiter. Au centre du groupe était assis Jupiter dans toute la majesté du souverain des Dieux. A sa gauche étaient les principales divinités de l'Olympe; dans le nombre on distinguait Vulcain qui se présentait tenant à la main la hache avec laquelle il venait d'ouvrir le passage par lequel la déesse était venue au monde. A droite était la Victoire avec sa longue robe flottante, guidant les chevaux du char sur lequel la nouvelle divinité entrait dans l'Olympe. Une des bombes tirées par Morosini, le gén. Vénitien, de la colline du Muséum qui est en face, endommagea plusieurs des figures de ce fronton, et la tentative que fit le général Koenigsmark, en 1687, pour enlever la statue de Minerve, abîma le tout. En achetant la maison d'un des janissaires turcs, bâtie directement sous les colonnes du portique, et en l'ayant démolie, afin de faire des fouilles, Lord Elgin a eu la satisfaction de recouvrer la plus grande partie de la statue de la Victoire, vêtue d'une draperie qui découvre les belles formes de la figure avec une délicatesse et un goût admirables. Lord Elgin y a aussi trouvé les torses de

Digitized by Google

Jupiter et de Vulcain, la poitrine de la Minerve, ainsi que d'autres fragments.

Sur le fronton opposé on avait représenté la dispute entre Minerve et Neptune pour savoir à qui aurait l'honneur de donner son nom à la ville. Une ou deux des figures restaient sur ce fronton, et les autres étaient demeurées sur le haut du mur, où elles avaient été renversées par l'explosion qui détruisit le temple ; mais la plus grande partie en était tombée, et comme on avait encore bâti une maison directement au-dessous de l'espace qu'elles avaient occupé, Lord Elgin, encouragé par le succès de ses premieres fouilles, obtint, après beaucoup de difficulté, la permission d'abattre la maison et de continuer ses recherches : mais on n'y découvrit aucuns fragments, et le Turc, qui ne s'était décidé qu'avec la plus grande répugnance à céder sa maison pour être démolie, montra alors, avec une joie maligne, les endroits de la fortification moderne, et même de sa propre maison où l'on avait employé du ciment formé de ces mêmes statues que Lord Elgin avait eu l'espoir de trouver. Il fut reconnu ensuite d'une maniere incontestable, que ces statues avaient été réduites en poudre, et qu'on les avait employées à cet usage. Ce fut alors, et seulement alors, que Lord Elgin s'occupa de sauver ce qui restait encore d'un sort pareil. Parmi ces morceaux est une tête de cheval qui surpasse de beaucoup en vérité et en vie tout ce qui a été exécuté de plus beau en ce genre : les naseaux sont ouverts, les oreilles dressées, les veines gonflées, on pourrait presque dire palpitantes ; sa bouche est ouverte, et il semble hennir, orgueilleux et fier d'appartenir au souverain de l'onde. Indépendamment de cette tête inimitable, Lord Elgin s'est procuré, du

Digitized by Google

même fronton, deux groupes colossaux, consistant chacun en deux figures de femmes. Elles sont formées d'un seul bloc massif de marbre pentélique : leurs attitudes sont extrêmement gracieuses, et la légereté ainsi que l'élégance de leur draperie, exquise. Du même fronton on s'est également procuré une statue mâle dans une posture assise, que l'on suppose représenter Neptune. Mais, par-dessus tout, la figure appelée le Thésée, que l'on reconnaît généralement comme supérieure à tous les morceaux de sculpture qui ont jamais été apportés en Angleterre. Chacune de ces statues est travaillée avec tant de soin, et le fini en est porté si loin, que toutes les parties, et jusqu'à la plinthe même sur laquelle elles posaient, sont également polies de tous les côtés.

Lord Elgin se procura en outre, de l'opisthodomos du Parthenon, quelques inscriptions précieuses, écrites de la maniere appelée Kionedon, ou Colonaire, dont l'antiquité approche du Boustrophedon. On y a pris le plus grand soin de conserver dans chaque ligne un nombre égal de lettres. Il n'y a pas jusqu'aux monosyllabes qui ne soient séparées, quand l'occasion le réquiert, en deux parties, si la ligne est complete. Alors la ligne suivante commence par la fin du mot qui est ainsi divisé et coupé. Les lettres sont rangées perpendiculairement ainsi qu'horisontalement, de maniere à rendre presque impossible de rien intercaler ni effacer dans le texte original. Les sujets de ces monuments sont des décrets publics du peuple ; des comptes des richesses contenues dans le trésor et remises par les administrateurs à leurs successeurs ; des énumérations des statues ; l'argent, l'or et les pierres précieuses déposées dans les temples, des états estimatifs des ouvrages publics, etc. etc.

Digitized by Google

Le Parthenon, lui-même, indépendamment de la sculpture qui le décorait, est un modele si pur et si parfait d'architecture dorique, que Lord Elgin regarda comme étant de la plus grande importance pour les arts, de s'assurer des échantillons originaux de chaque membre de cet édifice. Ils consistent dans un chapiteau; dans des assises des colonnes elles-mêmes, afin de montrer la forme exacte de la courbe employée dans la cannelure; un triglyphe et des modules de la corniche, et même quelques-unes des tuiles de marbre dont la dalle était couverte; de maniere que non-seulement le sculpteur peut avoir le plaisir d'étudier un modele de son art depuis la statue colossale jusqu'au bas-relief exécuté dans l'âge d'or de Périclès, par Phidias lui-même ou sous sa direction immédiate, mais encore l'architecte et le metteur en œuvre peuvent examiner tous les détails du bâtiment, et même jusqu'à la maniere de joindre les tambours des colonnes, sans l'aide du mortier, de maniere à donner à chacun des fûts, l'apparence d'un seul bloc.

On a eu la même attention au temple de Thésée; mais comme les murailles, les colonnes et la sculpture de ce monument sont dans leur position originale, on n'a enlevé aucune partie de la sculpture, et l'on n'a pas détaché du bâtiment le plus petit fragment d'aucune espece. Les métopes en demi-relief, contenant un mélange des travaux d'Hercule et de Thésée, ont été modelés et dessinés ainsi que la frise représentant le combat des Centaures et des Lapithes, quelques incidents de la bataille de Marathon, et quelques sujets mythologiques. Le temple lui-même est très-inférieur en dimensions et en sculpture de décoration au Parthenon, ayant été bâti par Cimon, fils de Miltiades, avant que Pé-

Digitized by Google

riclès eût donné à ses compatriotes le goût pour la magnificence et la dépense qu'il déploya sur les édifices de l'Acropolis.

Les anciennes approches de l'Acropolis, en venant de la plaine d'Athenes, étaient par un long escalier qui commençait auprès du pied de l'Aréopage, et qui se terminait aux Propylées. Les Propylées eux-mêmes étaient une colonnade hexastile, avec deux ailes, et surmontée d'une architrave. On ne peut pas reconnaître aujourd'hui, si les métopes et l'intérieur du fronton étaient ornés de sculpture, l'architrave et tout l'entablement ayant été détruits, et les entrecolonnements maçonnés avec des décombres, afin d'ériger une batterie de canons sur le sommet. Quoique le plan de cet édifice offre quelques déviations de ce goût pur qui regne dans les autres constructions de l'Acropolis, cependant chaque membre est si parfait dans les détails de son exécution, que Lord Elgin ne négligea ni peine ni soins pour se procurer de ses ruines un chapiteau dorique et un ionique. A droite des Propylées était un temple dédié à la victoire sans ailes, épithete qui a donné lieu à grand nombre d'interprétations différentes. Ce temple fut bâti du produit de la vente des dépouilles enlevées aux Perses, lors de la fameuse lutte des Grecs pour la liberté à Marathon, Salamine et Platée. L'on avait sculpté sur sa frise plusieurs incidents de ces batailles mémorables, dans un style que l'on ne regardait comme nullement inférieur aux métopes du Parthenon. Les seuls fragments de cette frise qui aient échappé aux ravages des barbares, ont été maçonnés dans la muraille d'un magasin à poudre qui est auprès, et le plus beau bloc s'y trouvait incrusté, les figures renversées. Il fallut toute l'influence de Lord Elgin à la Porte, de très-grands sacrifices et une

Digitized by Google

longue persévérance pour pouvoir les enlever ; mais à la fin il y parvint. Ils représentent les Athéniens combattant les Perses corps à corps ; et le sculpteur a indiqué les différents habillements et les différentes armes des diverses forces servant sous le grand roi. Les longues robes et les ceintures des Perses avaient fait supposer aux premiers voyageurs qui avaient vu à la hâte et très-imparfaitement ces morceaux de sculpture, que le sujet qu'ils représentaient était la bataille entre Thésée et les Amazones qui envahirent l'Attique sous le commandement d'Antiope ; mais les thiares perses, les bonnets phrygiens, et plusieurs autres détails, prouvent que ces voyageurs s'étaient trompés. Le feu avec lequel les groupes combattants sont représentés, est étonnant ; on remarque surtout la lutte de quatre guerriers s'efforçant de sauver le corps mort d'un de leurs camarades, qui est rendue avec une expression et une chaleur extraordinaire. Ces bas-reliefs et quelques-uns des morceaux de sculpture les plus précieux, notamment la représentation d'un mariage, tirée du parapet de la fortification moderne, étaient embarqués sur le navire le Mentor, appartenant à Lord Elgin, qui fit malheureusement naufrage devant l'île de Cérigo : mais M. Hamilton, qui dans le temps était à bord et qui se sauva par miracle, employa aussitôt toutes ses facultés à découvrir quelques moyens de sauver une aussi précieuse cargaison, et après avoir passé quelques mois à cette entreprise, il réussit à se procurer quelques plongeurs très-habiles des îles de Syme et de Calymno, près de Rhodes, qui, à force de travail et de persévérance, parvinrent à extriquer quelques caisses du fond de cale du bâtiment, pendant qu'il était à douze brasses sous l'eau. Il fut impossible de recouvrer le reste avant que les coups

Digitized by Google

de vent de deux hyvers n'eussent entierement détruit la carcasse du bâtiment.

Près du Parthénon sont trois temples, tellement liés par leur structure et par les cérémonies que l'on y célébrait, que l'on pourrait en quelque sorte les considérer comme un triple temple. Ils sont de petites dimensions et de l'ordre ionique : un d'eux est dédié à Neptune et Erechtée ; le second à Minerve Polias, la protectrice des citadelles ; le troisieme à la nymphe Pandrosos. Ce fut sur le terrain où sont situés ces temples, que l'on dit que Neptune et Minerve se disputerent à qui aurait l'honneur de donner un nom à la ville. La superstition athénienne montra pendant long-temps, au voyageur, la marque du trident de Neptune, et une fontaine d'eau salée qui attestait qu'il s'y était ouvert un passage pour son cheval ; ainsi que l'olivier original que Minerve fit naître, et qui était encore un objet de vénération dans le Pandrosos au temps des Antonins.

Ce temple de Minerve Polias est d'ordre ionique et des proportions les plus élégantes et les plus délicates de cet ordre. Les chapiteaux et les bases des colonnes en sont travaillées avec un goût exquis ; la sculpture de la frise et de la corniche est de la plus grande richesse et d'un goût parfait. On peut à peine concevoir comment l'on a pu travailler le marbre à une telle profondeur avec un tel poli et des arrêtes aussi vives : les palmettes, les oves, etc. ont toute la délicatesse des métaux les plus artistement travaillés. Le vestibule du temple de Neptune est d'une proportion plus mâle ; ses chapiteaux ioniques sont d'un grand mérite. Ce beau vestibule sert maintenant de magasin à poudre. On n'avait pu jusqu'à présent le regarder qu'au travers d'une ouverture pratiquée dans une mu-

Digitized by Google

raille bâtie entre les colonnes. Lord Elgin eut la permission de l'avoir ouvert pendant toutes ses opérations dans l'intérieur ; mais il fut refermé ensuite, de maniere que les voyageurs futurs n'auront pas la faculté de voir la porte intérieure du temple, qui est peut-être le modele le plus parfait qui existe d'architecture ionique. Tous ces temples ont été mesurés ; leurs plans, leurs élévations et leurs vues pris avec la plus grande exactitude. Tous les ornements ont été moulés; quelques blocs originaux de la frise et de la corniche ont été enlevés des ruines, ainsi qu'un chapiteau et une base.

La petite chapelle du Pandrosos qui est adjointe à ces temples, est un modele très-singulier d'architecture athénienne. Au lieu de colonnes ioniques pour supporter l'architrave, elle avait sept statues de femmes cariennes ou caryathides. Les Athéniens voulurent, par ce moyen, perpétuer l'infamie des habitants de la Carie, qui furent les seuls peuples du Péloponese qui se rangerent du côté de Xerxès lors de son invasion de la Grece. Les hommes avaient été réduits à l'état déplorable d'ilotes ; mais les femmes furent non-seulement condamnées aux emplois les plus vils de la servitude, mais même celles d'un rang et d'une famille distinguée furent contraintes de porter dans cette abjecte condition leurs anciens habits et leurs anciens ornements. C'est dans cet état qu'elles sont représentées au Pandrosos. La draperie de chaque figure est fort belle ; la chevelure de chacune est relevée d'une maniere différente, et une espece de diadême qu'elle portent sur la tête, forme le chapiteau. Outre des dessins et des moules de tous ces détails, Lord Elgin a transporté en Angleterre une de ces statues originales. Les Lacédémoniens avaient exercé une

Digitized by Google

vengeance à peu près semblable, lorsqu'ils construisirent le portique des Perses qu'ils érigerent à Sparte, en honneur de la victoire qu'ils remporterent sur Mardonius à Platée : plaçant des statues des Perses dans leur riche costume oriental, au lieu de colonnes pour soutenir l'architrave. Les architectes ont aussi levé et dressé un plan du terrain de l'Acropolis, dans lequel ils ont inséré non-seulement tous les monuments qui y existent, mais ils y ont encore ajouté ceux dont il était possible de retrouver les fondements. De ce nombre sont le temple et la cave de Pan, auquel les Athéniens se crurent tellement redevables du succès de la bataille de Marathon, qu'ils lui décernèrent un temple. Toutes les traces en sont maintenant presque effacées, ainsi que celles du temple d'Aglauros qui se dévoua elle-même à la mort pour sauver sa patrie. C'était là que les jeunes citoyens d'Athenes recevaient leurs premieres armes, qu'ils faisaient enrégistrer leurs noms, et qu'ils juraient de combattre jusqu'au dernier soupir pour la liberté de leur pays. Ce fut près de ce lieu que les Perses escaladerent les murs de la citadelle, lorsque Thémistocle se fût retiré, avec les restes de l'armée et toute la marine athénienne, à Salamine. On peut encore reconnaître les restes des anciennes murailles au milieu des constructions vénitiennes et turques, et il est même facile de distinguer les trois modes de construction de trois époques remarquables, celle du temps des Pélasges, des Cécrops, et celle du siecle de Périclès. Ce fut à cette derniere époque, la plus brillante de toutes, que l'Acropolis, dans toute son étendue, fut regardé avec la même vénération que si son ensemble n'avait formé qu'un seul et même temple. Ce fut en conséquence de cette conception sublime, que les

Digitized by Google

Athéniens couronnerent ces hautes murailles d'un entablement de la plus grande proportion, surmonté d'une corniche. Quelques-uns de ces énormes triglyphes et modules restent encore dans leur position originale et y font l'effet le plus imposant.

Les artistes de Lord Elgin ont reconnu et suivi dans toute leur longueur les anciens murs de la cité d'Athenes, tels qu'ils existaient pendant la guerre du Péloponese, ainsi que les longues murailles qui conduisaient à Munychia et au Pyrée. On a reconnu l'emplacement des portes dont il est fait mention dans les auteurs anciens ; en général, tous les monuments publics qui ont pu être reconnus, ont été compris dans une carte générale ; il a aussi été levé des plans détaillés de chacun d'eux. Il a fallu faire, pour cela, des excavations considérables, particulierement au grand théâtre de Bacchus ; au Pnyx, où se tenaient les assemblées du peuple, et où Périclès, Alcibiade, Démosthenes et Eschine prononçaient leurs discours ; ainsi qu'au théâtre qu'Hérodes Atticus bâtit et consacra à la mémoire de sa femme Regilla. Les prétendus tombeaux (Tumuli) d'Antiope, d'Euridipe et autres, ont aussi été ouverts ; et ces fouilles, ainsi que diverses autres pratiquées dans les environs d'Athenes, ont fourni une collection complette et précieuse de vases grecs. Les colonies envoyées d'Athenes, de Corinthe, etc. dans la grande Grece, dans la Sicile et dans l'Etrurie, porterent avec elles l'art de fabriquer les vases, que l'on possédait dans la mere-patrie. Comme les premieres collections de ces vases que l'on a faites dans les temps modernes, ont été recueillies dans ces colonies, ils en ont acquis fort improprement la dénomination de vases étrusques. Ceux

Digitized by Google

qui ont été trouvés par Lord Elgin, à Athenes, à Egine, à Argos et à Corinthe, prouveront le droit indubitable des Grecs à l'invention et à la perfection de cet art. Peu de ceux qui sont dans les collections du Roi de Naples à Portici, ou dans celles de Sir William Hamilton, l'emportent sur quelques-uns de ceux que Lord Elgin s'est procurés, soit pour l'élégance de la forme, la beauté de la matiere, le fini de l'exécution, ou la beauté des sujets qui y sont dessinés; et la plupart sont dans l'état le plus parfait de conservation. Un tumulus dans lequel on commença une fouille sous les yeux de Lord Elgin, pendant son séjour à Athenes, a fourni un trésor très-précieux de ce genre. Il consiste en un grand vase de marbre de cinq pieds de circonférence, qui en renferme un de bronze de treize pouces de diametre, d'une sculpture admirable, dans lequel étaient déposés des os calcinés et un lachrymatoire d'albâtre d'une forme exquise. Sur les os était posée une couronne de myrthe en or, ayant non-seulement des feuilles, mais encore des boutons et des fleurs. Ce tumulus est situé sur le chemin qui mene du Pyrée au bac de Salamine et à Eleusis. Ne serait-ce pas le tombeau d'Aspasie ?

Lord Elgin s'est procuré, du théâtre de Bacchus, le très-ancien cadran solaire qui y existait du temps d'Eschyle, de Sophocles et d'Euripides, et une grande statue du Bacchus indien ou barbu*, dédiée par Thrasyllus, par reconnaissance pour avoir obtenu le prix de la tragédie aux fêtes des Panathénées. On a aussi

* Stuart a représenté cette même statue avec une tête de femme, et il l'appelle l'emblême du peuple d'Athenes.

Digitized by Google

dessiné et moulé, avec la plus scrupuleuse attention, un charmant petit temple corinthien, qui est situé auprès, et qui fut élevé en commémoration d'un prix semblable gagné par Lysicrates, et appelé communément la lanterne de Démosthenes. C'est une des productions les plus exquises de l'architecture grecque. L'élévation, le plan, et les autres détails du temple octogone, élevé par Andronicus Cyrrhestes aux vents, a été également exécuté avec soin ; mais la sculpture qui est sur sa frise est d'un style si lourd, qu'elle n'a pas été jugée digne d'être moulée en plâtre.

On obtint permission de l'archevêque d'Athenes d'examiner l'intérieur de toutes les églises et couvents d'Athenes et des environs, pour y rechercher des antiquités. Son autorité fut souvent employée pour permettre à Lord Elgin d'emporter plusieurs fragments curieux d'antiquité. Cette recherche a fourni plusieurs objets précieux, bas-reliefs, inscriptions, anciens cadrans, une chaise gymnasiarque en marbre, sur le dos de laquelle on voit les figures d'Harmodius et d'Aristogiton, avec des poignards à la main, et la mort de Leœnia qui se coupa la langue et la cracha pendant qu'on lui faisait subir la torture, plutôt que d'avouer ce qu'elle savait de la conspiration contre les Pisistratides. La fontaine qui est dans la cour de la maison du consul anglais Logotheti, était décorée d'un bas-relief de bacchantes, du style appelé Gallo-Etrusque ; Lord Elgin se l'est procuré, ainsi qu'un quadrige en bas-relief, avec une victoire planant sur le conducteur du char, probablement un *exvoto* pour quelque victoire remportée aux jeux olympiques. Parmi les cippes funéraires trouvés en différents endroits, sont quelques noms remarquables, particulierement celui de

Digitized by Google

Socrates. Lord Elgin découvrit, lui-même, dans le Céramique, une inscription en vers élégiaques, sur les Athéniens qui périrent à Potidée, et dont l'éloge funebre fut prononcé avec une si pathétique éloquence par Périclès.

Les paysans d'Athenes placent généralement dans une niche, sur la porte de leur chaumiere, tous les fragments qu'ils découvrent en labourant leurs champs. On a fait, de cette maniere, l'acquisition de plusieurs tables votives antiques très-curieuses, avec de la sculpture et des inscriptions. Il a été réuni une suite complete de chapiteaux des trois seuls ordres connus en Grece, le Dorique, l'Ionique et le Corinthien : depuis la premiere aurore des arts en Grece jusqu'à leur zénith sous Périclès, et de là au travers de toute leur dégradation jusqu'aux ténebres du bas-empire.

A un couvent appelé Daphné, à moitié chemin d'Athenes à Eleusis, étaient les restes d'un temple ionique de Vénus, également remarquables pour l'éclat du marbre, le style hardi des ornements, la délicatesse avec laquelle ils sont finis, et leur parfaite conservation. Lord Elgin s'en est procuré deux des chapiteaux, une colonne cannelée entiere, et une base.

Lord Elgin dut principalement à l'amitié du capitan pacha la bonne fortune de pouvoir obtenir, tandis qu'il était aux Dardanelles, se rendant à Constantinople, la célebre inscription boustrophedon du promontoire Sigée, monument que plusieurs ambassadeurs des puissances chrétiennes auprès de la Porte, et Louis XIV, lui-même, dans toute la plénitude de son pouvoir, avaient inutilement tenté d'obtenir. Lord Elgin la trouva formant un siége à s'asseoir, ou une espece de banc à la porte d'une chapelle grecque très-fréquentée par des personnes affli-

Digitized by Google

gées de la fievre, qui, se trouvant soulagées après y être resté couchées pendant quelque temps, attribuaient leur rétablissement au marbre, et non à l'élévation du lieu et à l'air de la mer qui leur procurait cet avantage. Cette malheureuse superstition avait déjà effacé plus d'une moitié de l'inscription, et dans quelques années de plus elle serait devenue parfaitement illisible.

Au moyen de cette précieuse acquisition, la collection d'inscriptions de Lord Elgin comprend des échantillons de toutes les particularités remarquables des variations auxquelles l'alphabet grec a été sujet pendant l'époque la plus intéressante de l'histoire grecque.

On s'est aussi procuré quelques bronzes, des camées et des intaglio; et en particulier un camée de la plus grande beauté, parfaitement bien conservé, et d'une pierre singulierement belle. Il représente un centaure femelle qui en allaite un jeune. Lord Elgin n'a pas été moins heureux à former une collection de médailles grecques, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui sont très-rares; d'autres qui ont un très-grand mérite historique, et d'autres qui sont des chefs-d'œuvre de l'art.

Feu le Docteur Carlyle, professeur de langue arabe à Cambridge, avait accompagné Lord Elgin en Turquie, dans l'espoir de découvrir quelques trésors cachés de littérature grecque ou arabe. En conséquence, Lord Elgin obtint pour lui l'accès à quelques dépôts de manuscrits, dans le sérail, et de compagnie avec une autre personne attachée à l'ambassade, qui avait les qualités requises pour ces sortes de recherches, il examina plusieurs collections à Constantinople et dans les îles voisines, plus de trente monasteres sur le mont Athos, et plusieurs autres établissements religieux par toute la Grece et

Digitized by Google

dans les îles de l'Archipel. Ils ont rapporté de tous ces endroits un grand nombre de manuscrits qui leur ont paru précieux, ainsi qu'un catalogue particulier et une description de ceux qu'ils ont été obligés de laisser derriere eux.

A mesure que le plan de Lord Elgin avançait, et qu'il s'accumulait dans ses mains des moyens d'offrir une connaissance exacte des ouvrages d'architecture et de sculpture à Athenes et dans la Grece, ce devint un objet sérieux pour lui de rechercher de quelle maniere les arts pourraient retirer le plus grand avantage des trésors qu'il avait eu le bonheur de se procurer. Quant aux ouvrages des architectes par lui employés, il avait, dès le principe, pensé à les faire graver, et en conséquence, tous les plans, élévations et détails qui leur parurent désirables pour cet objet, furent par eux levés, sur le terrain, dans le plus grand détail et avec le plus grand soin, et ils se trouvent maintenant dans un état de préparation complete. Indépendamment de cela, toutes les esquisses et mesures prises sur les lieux ont été conservées, et offrent d'amples matériaux, s'il est nécessaire, pour de nouveaux dessins. L'intention de Lord Elgin était alors, tant par respect pour les sujets eux-mêmes, que dans la vue de les rendre utiles à l'avenir, que la totalité des dessins fut gravée dans la plus grande perfection. A cet effet, il conçut qu'il n'était pas impossible, et qu'il était certainement fort à désirer que l'on se procurât un fonds, soit par souscription, exhibition ou autrement, au moyen duquel on pourrait distribuer ces gravures, pour l'avantage des gens de l'art, à un prix qui ne serait pas hors de la portée des artistes.

Il se présentait plus de difficultés à former un plan pour tirer le plus grand avantage des marbres et des plâtres. La premiere idée de Lord

Digitized by Google

Elgin fut de faire restorer les statues et les bas-reliefs. Dans cette vue, il alla à Rome, afin de consulter et d'employer Canova. La décision de ce grand artiste fut concluante. En examinant les échantillons qui lui furent présentés, et prenant connaissance de toute la collection, et notamment de ce qui sortait du Parthenon, au moyen des personnes qui avaient été chargées des opérations de Lord Elgin à Athenes, et qui étaient revenues avec lui à Rome, Canova déclara que, malgré qu'il fût grandement à déplorer que ces statues eussent autant souffert du temps et des barbares, il était pourtant indubitable qu'elles n'avaient encore point été retouchées; que c'était l'ouvrage des plus habiles artistes que le monde eût encore vus, exécuté sous les yeux du protecteur le plus éclairé des arts, et cela à une époque où le génie jouissait des encouragements les plus libéraux, et avait atteint le plus haut degré de perfection, et qu'ils avaient été jugés dignes de décorer l'édifice le plus admiré qui eût jamais été élevé en Grece; qu'il aurait éprouvé le plus grand plaisir et tiré le plus grand avantage de l'occasion que Lord Elgin lui offrait d'avoir dans sa possession et de pouvoir contempler ces marbres inappréciables: mais, ajouta-t-il, ce serait un sacrilége de sa part, ou de celle de tout autre, d'oser les toucher avec un ciseau. Depuis leur arrivée en Angleterre, ils ont été soumis à l'inspection libre du public, et l'on a ainsi pu recueillir l'opinion et les sentiments non-seulement des artistes, mais encore de tous les gens de goût à leur sujet. Ils ont confirmé universellement le jugement prononcé par Canova; et l'on a abjuré toute idée de restorer ces marbres. En même-temps, les peintres et les sculpteurs les plus distingués ont fréquenté assidûment le Muséum, et ont témoigné l'admiration

Digitized by Google

et l'enthousiasme le plus vif de la perfection à laquelle ces marbres prouvent aujourd'hui que Phidias avait porté l'art de la sculpture, et que l'on ne connaissait encore que par le témoignage des auteurs anciens. Ils les ont examinés attentivement, et ils ont reconnu qu'ils étaient executés avec la vérité anatomique la plus scrupuleuse, non-seulement dans les figures humaines, mais même dans les animaux qui se trouvent dans cette collection. Ils ont été frappés de l'exactitude étonnante, et en même temps du grand effet des plus petits détails, ainsi que de la vie et de l'expression que l'on remarque dans les diverses attitudes et dans l'action des figures. Les artistes les plus avancés en âge ont témoigné le plus vif chagrin de n'avoir pas eu l'avantage d'étudier ces modeles. Et plusieurs qui ont eu occasion de comparer, (entr'autres les premiers sculpteurs et peintres de la capitale) ont déclaré publiquement et sans équivoque, qu'aux yeux des gens de l'art, cette collection doit être bien plus précieuse qu'aucune autre existant ailleurs, quelque nombreuse et célebre qu'elle puisse être. On peut ajouter, au sujet de ces impressions et de ces opinions, qu'un des groupes de statues de femmes frappa et agita Mad. Siddons, l'honneur de notre théâtre, au point de lui tirer des larmes des yeux : et le président de l'académie royale, non moins éminent comme artiste, que zélé pour l'encouragement et la protection des arts dans ce pays-ci, après avoir passé quelques mois à étudier ces marbres tous les jours, et s'être assuré des avantages qu'on pouvait en tirer pour la peinture ainsi que pour la sculpture, communiqua à Lord Elgin le rapport qui suit de ses opérations.

Il y a eu deux suggestions qui ont été fort approuvées pour les avantages à tirer de ces

Digitized by Google

marbres et de ces plâtres pour l'art de la sculpture. La premiere : que des plâtres de tous les morceaux qui servaient d'ornements aux temples, fussent placés à une hauteur et dans une situation semblable à celle où ces morceaux avaient déjà été; que les originaux fussent disposés de maniere à pouvoir être plus facilement vus et étudiés; et que de temps en temps, l'on choisît des sujets particuliers et qu'il fût donné des prix pour leur restoration. Cette restoration, cependant, ne pourrait jamais être exécutée que sur des plâtres, mais d'aucune maniere sur les originaux, et cela dans le Muséum même, où l'on pourrait étudier facilement le caractere de la sculpture.

La seconde : d'après les épreuves que Lord Elgin a été engagé à faire, à la priere de quelques professeurs, il a été vivement senti que la science de la sculpture, et le goût et le jugement qui doivent l'apprécier et l'encourager, ne peuvent pas être promus aussi efficacement que par des exercices athlétiques qui auraient lieu devant de pareils ouvrages, dont le mérite distinctif est une imitation savante scientifique, ingénieuse, mais exacte de la nature. La variété des attitudes, l'articulation des muscles, la description des passions, en un mot, tout ce qu'un sculpteur a à figurer, ne pourrait être d'aucune autre maniere si exactement ni aussi avantageusement compris et représenté.

Avec des avantages semblables, et avec une protection et un encouragement éclairé accordé au génie et aux arts, on peut espérer, sans trop de présomption, qu'avec la prodigalité bienfaisante avec laquelle la nature s'est plu à perfectionner la figure humaine et les belles formes dans ce pays-ci, et avec la chaleur et la vie qu'inspirent les actes de patriotisme, les actions hé-

Digitized by Google

roïques, et les vertus privées qui méritent d'être commémorées, la sculpture peut bientôt être portée, en Angleterre, au point de rivaliser les plus savantes productions des plus beaux temps de la Grece.

OUVRAGES NOUVEAUX.

De la Liberté des Mers, par M. de Rayneval, ancien conseiller d'état et ministre plénipotentiaire, membre de la légion d'honneur, auteur de plusieurs ouvrages sur le droit public, et les institutions du droit de la nature et des gens. Deux vol. in-8vo.

Mémoires de la Princesse Frédérique Sophie Wilhelmine de Prusse, Margrave de Bareith, Sœur de Frédéric-le-Grand, écrits de sa main, 2 vol. in-8vo.

Œuvres completes de François de Salignac de la Mothe-Fénélon, archevêque duc de Cambray, prince du saint Empire. Nouvelle édition mise dans un nouvel ordre, revue et corrigée avec soin, précédée d'un essai sur la personne et les écrits de Fénélon, et suivies de son éloge historique par Laharpe. Dix vol. in-8vo.

Les candidats qui se présentent pour remplacer, à la seconde classe de l'institut, M. Laujon et M. Esmenard, sont MM. Aignan, Azaïs, Castera, Duval, Etienne, Jouy, Lacretelle, Michaud, Noël, Piis et Vigée.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

M. Sabatier, chirurgien consultant de Buonaparté, et chirurgien en chef de l'hôpital impérial des Invalides, depuis cinquante ans, vient de mourir à l'âge de 78 ans; il était membre de l'institut.

M. Laujon, membre de la seconde classe de l'institut, est mort, à Paris, âgé de 86 ans.

Fin tragique du Sieur Esmenard.

L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolite
Voit voler en éclats tout son char fracassé.....

M. Esmenard, membre de la seconde classe de l'institut, est mort en Italie, le 25 Juin, d'une maniere tragique. On sait que ce M. le baron Esmenard, auteur du *Poëme de la Navigation* et du *Triomphe de Trajan*, était un des flatteurs à gages de Napoléon. Il avait autrefois rédigé un journal contre le directoire et Buonaparté : il fut du nombre des fructidorisés, mais il se sauva à Hambourg. Il eut dans son exil le loisir de songer aux vanités et aux réalités de la vie humaine. Il ne tarda pas à concevoir que flatter les puissants était un beaucoup meilleur métier que de les attaquer : il prit en conséquence la résolution de brûler un encens perpétuel au pied des autels de Buonaparté ; et il n'a cessé, depuis l'avénement de celui-ci au trône, de l'aduler, aduler, aduler, de toutes les manieres et dans toutes les occasions. Odes, opéras, dithyrambes, il avait épuisé presque tous les genres : il ne lui restait plus qu'un poëme épique à composer, et il s'était rendu en Italie, " afin de visiter, comme l'a dit M. Régnault de St. Jean d'Angély, " tous les lieux " illustrés par les exploits, le génie, la piété et la clémence de " l'Empereur, depuis Montenotte jusqu'à Leoben, et aux champs de " Marengo ; de chercher des inspirations sur le théâtre même de " chaque victoire, d'interroger en historien et en poëte les Alpes et " les Apennins, et de consacrer dans un poëme digne du héros qu'il " voulait chanter, ces riches et grands souvenirs." Plein du projet d'immortaliser surtout la clémence et la piété du moderne Trajan, il

Digitized by Google

s'était porté d'abord à Pavie, puis à Rome. Il était dans cette dernière ville lorsque la petite ordure corse, qu'on appelle le roi de Rome, vint au monde. Alors mon flatteur se mit à l'ouvrage, et inspiré *par les lieux*, il composa, en l'honneur de ce hors-d'œuvre de la maison d'Autriche, une petite niaiserie intitulée: l'*Oracle du Janicule*. Il se rendait de Rome à Naples, pour admirer, sans doute, et chanter de même le génie, les exploits et la piété du roi Joachin, dont le nom et les qualités lui auraient fourni des rimes si riches; mais il a été arrêté en chemin par la mort;

La main, l'affreuse main des trois cruelles parques,
Lui défendit de chanter ces monarques.

Arrivé, le 25 Juin, entre Istri et Fondi, il s'endormit dans sa caleche. En descendant une rampe rapide et longue, bordée de rochers et de précipices, le postillon ayant négligé d'enrayer, ne fut bientôt plus le maître des chevaux, et la voiture, emportée par un mouvement irrésistible, se brisa. M. Esménard eut la tête fracassée et passa ainsi par un funeste sort,

Des portes du sommeil au palais de la mort.

Ainsi furent perdus, en un instant, quarante mille vers dont la génération présente était encore menacée. Belle leçon qui doit apprendre à tous les flatteurs présents et futurs, à ceuxqui font leurs adulations eux-mêmes comme à ceux qui les font faire, qu'il arrive un temps et un moment où il faut savoir enrayer, sans quoi l'on court risque de tomber dans un précipice et de se casser le cou.

Nous avons donné ci-dessus le nom de tous les Théramenes qui se présentent pour faire le récit de la mort de ce moderne Hyppolite.

M. L'abbé Hugues du Tems, ancien docteur de Sorbonne, ancien grand vicaire de Bordeaux et de Cambray, professeur d'histoire, avant la révolution au collége royal de France, auteur de plusieurs ouvrages estimés, est mort à Paris, le 19 Juillet, âgé de 65 ans, à la suite d'une maladie longue et douloureuse qu'il a supportée avec courage et résignation; il était aussi recommandable par sa modestie et la simplicité de ses mœurs que par ses vastes connaissances.

M. Riou, préfet, est mort, âgé de 45 ans.

Berlin le 9 Juillet. Le 6 Juillet, est mort ici son Excellence le baron Frédéric Guillaume de Thulemeyer, ministre d'état et de

Digitized by Google

la justice, chevalier de l'ordre de l'aigle rouge, vice-doyen du chapitre de la cathédrale de Havelberg, âgé de 77 ans. Sous Frédéric II, il avait occupé, pendant sept ans, le poste de ministre de Prusse, à Lahaye. Ayant ensuite été nommé ministre d'état et de la justice, il se démit de ses fonctions en 1808.

On parle plus que jamais du mariage, même prochain de S. A. la Princesse Amélie de Bade, sœur du grand duc, avec S. A. I. l'archiduc Charles d'Autriche. Cette Princesse, comme l'on sait, reste habituellement à Pétersbourg, près de l'impératrice de Russie sa sœur. Elle est venue, l'année dernière, en Allemagne voir ses augustes parents, et en retournant en Russie, le printemps dernier, elle a fait un séjour de quelques semaines à Vienne. La cour lui a donné plusieurs fêtes, et l'on a rendu un juste hommage à sa beauté et aux grâces de son esprit. On dit que c'est à cette époque que l'archiduc Charles eut le projet de la demander en mariage.

Nouvelles Officielles Françaises des Armées d'Espagne.

A S. A. S. Mgr. le Prince de Neufchâtel et de Wagram.

Badajos, le 24 Juin 1811.

Monseigneur, hier, toute la cavalerie des armées de Portugal et du Midi a été portée en reconnaissance sur la ligne ennemie. M. le maréchal duc de Raguse a dirigé le général Montbrun sur Campo-Mayor, où il a rencontré 1200 chevaux portugais et deux divisions anglo-portugaises. Il n'y a pas eu d'engagement sur ce point.

J'avais donné ordre au général Latour-Maubourg de diriger la colonne de dragons, commandée par le général Brou, vers Villaviciosa; elle n'a rien rencontré, et est rentrée sans avoir poussé jusqu'à cet endroit.

Digitized by Google

Le général Latour-Maubourg ayant fait passer les gués de la Guadiana entre Jurumenha et l'embouchure de la Caya, au restant de la cavalerie de l'armée du Midi, il s'est porté directement sur Elvas. La colonne de droite, qui étoit commandée par le général Briche, a occupé pendant quelques instants cinq escadrons anglais qui lui étaient opposés, tandis que la brigade du général Bouvier-des-Eclats, à la tête de laquelle était le premier régiment de la Vistule, manœuvrait sur leur droite. Ce mouvement a réussi : deux escadrons du 11e régiment, dit des chevaux-légers anglais et des hussards hanovriens, ont été détruits ; trois officiers et 150 cavaliers, avec leurs chevaux, sont restés en notre pouvoir ; l'ennemi a eu en outre plusieurs morts et un grand nombre de blessés. Les 2e et 10e particulierement ont été engagés ; cette affaire leur fait honneur. M. le colonel Lallement a été légerement blessé, ainsi que dix cavaliers. Dix autres escadrons anglais sont restés à une distance respectueuse, et n'ont pas voulu s'engager.

D'après les renseignements que l'on a recueillis, il paraîtrait qu'il y a dislocation dans l'armée alliée. On dit que les troupes espagnoles, commandées par le général Blake, retournent vers l'embouchure de la Guadiana et le comté de Niebla ; que les Anglais et les Portugais ont déjà fait filer des troupes vers le Tage, et envoyé leurs équipages à Lisbonne ; que lord Wellington s'est dirigé sur Lisbonne, et que les ennemis ont envoyé sur cette ville plus de 8000 malades ou blessés. On annonce également l'arrivée d'un renfort considérable venant d'Angleterre, qui a dû débarquer, il y a peu de jours, à Lisbonne. Le régiment de chevaux légers, qui a éprouvé devant Elvas l'échec dont je viens de parler, avait joint l'armée trois jours auparavant.

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très-humble et très-obéissant serviteur, le général en chef de l'armée du Midi,

Signé, maréchal duc DE DALMATIE.

Digitized by Google

A S. A. S. Mgr. le Prince de Neufchâtel et de Wagram.

Badajos, le 28 Juin 1811.

Monseigneur, l'armée ennemie, qui avait repassé la Guadiana, a continué sa retraite. Elle est dans ce moment à trois marches de nous. Elle paraît renoncer entierement à l'Espagne, et se concentrer pour la défense de Lisbonne.

Lord Wellington avait déjà, le 26 Juin, son quartier-général à Portalegre. Plus de 8,000 malades et blessés anglais ont été évacués sur Lisbonne, avec tous leurs gros bagages. Les Espagnols se sont séparés d'eux et ont été dirigés sur l'embouchure de la Guadiana.

Les cadres des six régiments anglais, qui ont été détruits à la bataille de l'Albuhera, sont retournés en Angleterre. Il n'est resté de ces régiments que des officiers et des sous-officiers.

Par les renseignements recueillis des habitants, les Anglais ont eu, à la bataille, 6,500 hommes tués, blessés et prisonniers. Beaucoup de blessés sont morts. Les Espagnols et Portugais ont perdu 4,000 hommes. La perte de l'ennemi est triple de la nôtre. Aussi, dans la nuit du 17 au 18, avait-il commencé à battre en retraite; et il aurait repassé la Guadiana, si j'avais dû continuer l'attaque; mais la réunion des Espagnols sur lesquels je ne comptais pas, m'ayant présenté une trop grande masse de troupes, je ne jugeai pas à propos de le faire. J'avais d'ailleurs été informé que le siége de Badajos avait été levé, et que l'artillerie en avait été retirée, ce qui me donnait un répit de deux mois pour venir au secours de cette place.

Les Anglais sont très-mécontents du général Beresford, qui a été suspendu et renvoyé en Angleterre pour avoir exposé les troupes anglaises et épargné les Portugais et les Espagnols. Il est vrai que ceux ci, qui étaient plus nombreux, ont été moins exposés que les Anglais, et ont fait de moindres pertes qu'eux.

Il nous arrive un très-grand nombre de déserteurs de l'armée anglaise. Tous assurent que les Anglais sentent leur

Digitized by Google

impuissance pour soutenir la lutte en Espagne, et tout porte à penser que lorsque l'armée de réserve que V. A. S. m'annonce sera arrivée sur Almeida, ils se convaincront de l'impossibilité de tenir même à Lisbonne.

Les Anglais ont éprouvé une grande pénurie de vivres et d'argent. L'argent devient très-rare chez eux; ils ne le répandent plus avec la même profusion. Ils attribuent cela à la defaveur de leur change.

Les breches de la place de Badajos se réparent avec la plus grande activité. La place est réapprovisionnée pour sept mois; on vient de trouver un nouveau magasin de cent milliers de poudre qui avait été caché dans les souterrains.

J'ai fait raser Olivença.

J'ai l'honneur d'être. etc. etc.

Le général en chef de l'armée du Midi,

Signé, maréchal duc DE DALMATIE.

Badajos, dont l'ancien nom est *Pax Augusta*, est la derniere ville de l'Espagne du côté du Portugal, et fait partie de la province d'Estramadure dont elle est la capitale. Elle est située sur une hauteur au bord de la Guadiana, et divisée en ville haute et ville basse. Deux châteaux, dont l'un porte le nom de Saint-Michel, et l'autre celui de Saint-Christophe, la couvrent du côté de l'Andalousie et du couchant. Au sommet de la ville est un troisieme fort, au-dessus duquel se trouve une jolie place entourée de maisons, dont les façades sont décorées de balcons élégants. Les rues sont propres, et plusieurs même alignées au cordeau et bien pavées. Il y a sur le fleuve un beau pont construit par Philippe II, et on admire encore celui qui fut construit par les Romains, et qui est long de 760 pas, et large de 14. La cathédrale est magnifique, et bâtie sur une belle place où l'on voit aussi le palais du gouverneur. Cette ville a soutenu deux siéges fameux, sans avoir été prise; l'un contre les Portugais, en 1658, et l'autre en 1705, contre les forces des Anglais, des Hollandais et des Portugais réunies. Son territoire est fertile et couvert de vignes, de figuiers, d'oliviers, de citronniers et d'orangers; les pâturages y sont excellents; le gibier et la volaille y abondent; mais on est réduit à y boire de l'eau limonéuse de la Guadiana, ou de celle de citernes. La population de Badajos est d'environ 6000 habitants. Cette ville est à quatre lieues d'Elvas, quarante de Séville, et soixante-dix de Madrid.

Digitized by Google

Réflexions Politiques, extraites des derniers Journaux de l'Empire.

D'après les lettres des départements méridionaux, le commerce du cabotage est beaucoup plus sûr et plus actif que dans les années précédentes. On ne voit plus de vaisseaux anglais sur les côtes, et on recommence à envoyer par mer les marchandises destinées pour Livourne, Naples, etc. Les corsaires siciliens et ceux des îles Baléares n'osent pas approcher de nos côtes, dans la crainte d'être écrasés par les batteries formidables qui sont érigées sur tous les points. Marseille entretient toujours des relations commerciales avec les ports de la Barbarie; elle fait même quelques affaires avec les ports du Levant. La grande flotte est toujours dans le port de Toulon, où elle fait continuellement des évolutions. La plus grande activité regne dans les chantiers; on travaille sans cesse à la construction de nouveaux vaisseaux de ligne. La force principale des Anglais, dans la Méditerranée, est concentrée auprès de Minorque. On dit que depuis deux mois ils n'ont que très-peu de vaisseaux à Messine. La plus grande partie des troupes anglaises a quitté la Sicile.

Comment se fait-il que l'amitié du gouvernement britannique ait toujours été dangereuse? que l'Angleterre ait constamment porté dans ses relations extérieures le même esprit d'intrigue, de perfidie et d'infidélité? Doit-on en accuser les hommes qui de tout temps ont dirigé ses conseils? Peut-on supposer une succession non interrompue de ministres sans foi dans leurs transactions, sans persévérance dans leurs engagements? Il y aurait de l'injustice à soutenir une semblable opinion; elle ne servirait d'ailleurs qu'à nous expliquer l'histoire diplomatique des derniers siecles; et en donnant aux nations une salutaire défiance pour l'avenir, elle ne leur démontrerait pas assez évidemment qu'il leur sera toujours impossible de trouver une garantie dans l'alliance de l'Angleterre.

Digitized by Google

La politique du cabinet de Londres n'est pas dans la tête du souverain, elle est dans le système des ministres : leurs vues, leurs passions, leurs plans, varient suivant le parti auquel ils appartiennent ; la paix, la guerre, les traités, les expéditions, sont calculés d'après leur position parlementaire. Dans les autres cours de l'Europe, un changement de ministere n'entraîne un changement de système qu'avec les souverains sans caractere ; à Londres, au contraire, la stabilité des choses dépend toujours de la stabilité des personnes.

Comment pourrait-on trouver dans les conseils de la Grande Bretagne cette suite d'idées, cette constance dans les projets, cette persévérance dans l'emploi et la recherche des moyens, dont une administration permanente est seule capable, en mettant sa gloire à exécuter ce qu'elle a conçu, à finir ce qu'elle a commencé ? Quel ministre fera jamais assez abnégation de lui-même pour adopter les plans de son prédécesseur, auquel il n'a d'ailleurs succédé qu'en prouvant le danger qu'il y avait à les suivre ?

Il y a donc de la folie à une puissance, à quelque époque que ce soit, de fonder un espoir solide sur la coopération de l'Angleterre, parce que, dans le moment le moins prévu, elle pourra en être privée, ou n'être pas soutenue dans ses entreprises conformément aux traités qui auraient été conclus. Ce danger, qui est une conséquence nécessaire de l'organisation du gouvernement anglais, menace toute puissance qui s'unit avec lui ; il deviendrait beaucoup plus grave pour un état qui ferait dépendre sa conservation de l'appui de la Grande Bretagne : les insurgés de l'Espagne et du Portugal sont dans ce dernier cas.

L'Angleterre ne peut coopérer à une guerre ordinaire que par des expéditions lointaines et des débarquements, ou par des subsides et des diversions diplomatiques ; mais l'inexpérience militaire des insurgés est telle, l'infériorité de leurs forces, comparées aux forces françaises, est si grande, que l'Angleterre ne peut les secourir que par la présence d'une armée considérable dans la Péninsule ; et c'est de tous les genres de coopération le

Digitized by Google

plus ruineux, le plus contraire au goût de la nation, le moins praticable, relativement à la population de l'Angleterre, et le plus chanceux pour l'existence politique des ministres. Une grande défaite éprouvée par Wellington, renverserait peut-être l'administration actuelle ; et le premier acte d'autorité de celle qui lui succéderait, serait probablement le rappel des troupes qui sont dans la Péninsule, et par conséquent l'abandon total des insurgés.

On doit donc convenir que l'Angleterre, par les principes essentiellement variables de son administration, n'a jamais pu offrir une garantie suffisante et durable de son amitié ; et que, surtout, les Espagnols et les Portugais, dans les circonstances particulières où ils se trouvent, ne peuvent pas compter sur l'appui constant du gouvernement britannique.

Quels arguments pourraient ici me fournir le nombre, la valeur, l'habitude de vaincre et le dévoûment des armées françaises, pour montrer l'extravagance des malheureux peuples auxquels l'ignorance et l'intrigue ont mis les armes à la main! mais j'ai voulu prouver que la nature seule des choses rendait éphémere l'union des Anglais et des insurgés, etc. etc.

Augbourg, 18 *juillet*.—Les fluctuations qu'éprouve le cours des effets publics des divers Etats de l'Europe, les spéculations téméraires et quelquefois heureuses auxquelles ces variations donnent lieu, la stabilité du cours de la France au milieu de cette agitation générale du monde commercial ; voilà des questions qui occupent fortement nos écrivains d'économie politique. Il y en a qui voudraient rejeter les variations du crédit public sur l'interruption du commerce maritime ; mais comment un phénomene variable, comme la hausse et la baisse des fonds, peut-il dépendre d'une cause fixe et permanente ? Pourquoi la France, qui est, comme les autres nations, privée du commerce maritime, jouit-elle d'un crédit moins variable ? La véritable origine des révolutions commerciales, dit un de nos journaux, doit être cherchée dans les vices de l'organisation financiere des monarchies d'ailleurs puissantes et heureuses. Nulle part en

Digitized by Google

Europe on n'a pu se débarrasser des entraves qu'opposent à un bon système d'impositions les priviléges de caste et les constitutions particulieres des provinces ; nulle part on n'a su simplifier le mode de perception, ni par conséquent la comptabilité; il en résulte que des gouvernements, maîtres de ressources territoriales immenses, quelquefois ne savent pas où trouver des fonds pour leurs dépenses courantes, et plus souvent encore ne savent pas au juste s'ils ont ou s'ils n'ont pas de quoi couvrir les dépenses de l'année : de là la nécessité d'avoir recours au papier-monnoie. Mais dans l'émission de ce signe représentatif, quelle garantie peut offrir un Etat qui ne connaît jamais au juste ses ressources, et qui n'est pas sûr de pouvoir en disposer à un moment donné ? Il n'est pas étonnant que dans un semblable état de choses, le crédit public varie selon les nouvelles politiques, selon les agitations de l'esprit public ; par conséquent il dépend des combinaisons d'une tourbe d'agioteurs, trop habiles à faire naître et les alarmes momentanées et les sourdes inquiétudes. Rien de tout cela ne peut influer sur le crédit public d'une monarchie qui possede un système de finance bien organisé.

Tel est le cas où se trouve la France ; et si l'on veut savoir pourquoi la valeur des effets publics de ce pays n'éprouve plus ces variations subites qui livrent à de cruels hasards et la fortune des particuliers et l'existence même des familles, c'est dans l'*Exposé de l'Etat des Finances de l'Empire* qu'il faut en chercher l'honorable cause. En lisant cet Exposé, on est encore moins frappé de la grandeur des ressources de l'Empire que de leur immanquable certitude ; on n'est pas ébloui, comme dans les *budjets* anglais, par des sommes incalculables; on est tranquilisé par des aperçus d'un avenir assuré : on voit un Empire, trois fois plus peuplé que les îles britanniques, ne lever annuellement qu'une somme égale à la moitié de ce que dépense l'Angleterre : somme pourtant plus que suffisante à l'entretien de ses armées, de ses flottes, et aux frais de tant de magnifiques et utiles travaux ; on apprend que cette somme est levée, d'après le principe d'une juste égalité, sur toutes les provinces de l'Empire et

Digitized by Google

sur toutes les branches du revenu des particuliers. On peut donc facilement se convaincre que ce fardeau, considéré dans son ensemble, est encore fort au-dessous de ce que la nation pourrait supporter; tandis qu'étant considéré par rapport à sa distribution, il ne pese pas plus sur une classe ou sur une partie de l'Empire que sur les autres.

En même temps, on remarque avec quelle heureuse égalité ces revenus publics refluent, par la dépense annuelle, dans tous les recoins de cette vaste monarchie; les diverses branches d'administration, les cours judiciaires, les ateliers publics, les établissements d'instruction, étant répartis sur toute la surface de l'Empire, d'après un principe uniforme, les sommes dépensées par l'Etat se distribuent et circulent également dans tout l'Empire. Quand on ajoute à ces avantanges celui d'un mode de perception simple et expéditif, ainsi que celui d'une comptabilité prompte et claire, on a l'idée d'un parfait système de finances, ou, ce qui revient au même, du système de finances de la France. Un semblable ordre de choses éloigne indéfiniment toute idée de ces mesures extraordinaires et violentes auxquelles un Etat sans finances a recours; mesures qui mettent en péril les fortunes particulieres, ou du moins les rendent incertaines. Ainsi point d'inquiétudes; point de fluctuations; la sûreté, la solidité et l'ordre qui regnent dans les finances de l'Etat, en excluant toutes les spéculations d'agiotage, ou en les circonscrivant dans des bornes étroites, obligent par une réaction salutaire, les particuliers, et surtout les négociants, à mettre également de l'ordre et de la solidité dans leurs affaires commerciales. C'est à une semblable alliance du crédit public avec le crédit des particuliers que le cours de change de Paris doit l'avantage d'être plus stable et plus sûr que celui de Londres ou de toute autre place de commerce.

Digitized by Google

NOTE CONFIDENTIELLE

Remise, par M. de Champagny, *à l'Ambassadeur de Russie à Paris, au Mois d'Octobre*, 1810.

La piece qui suit a été le sujet de beaucoup de conjectures, de discussions, de réfutations et de suppositions parmi nos contemporains les journalistes anglais. Insérée d'abord dans le journal du soir (*The Courier*) qui, se fondant sur des renseignements particuliers, et sur la publicité que les journaux américains y avaient donnée, déclara qu'il la croyait authentique; elle a été désavouée, combattue, avilie par le journal du matin (*The Morning Post*) qui a béni le ciel que l'auteur de cette atroce *fabrication* ne fût pas Anglais, et a déclaré qu'il dévoilerait l'intrigue qui l'a produite. Nous n'avons, jusqu'à présent, pour établir l'authenticité de cette piece, que l'opinion d'un journaliste estimable, et que sa contexture, qui est bien assortie à la diplomatie de Buonaparté, analogue à ce qu'il a toujours proclamé contre l'Angleterre, et surtout à la haine qu'il porte à ce pays. Il n'existe aucun principe, aucune expression, aucune tournure de phrase dans cette note clandestine qu'on ne trouve dans tout ce qui a été dit et publié par Buonaparté; et si elle n'était qu'un stratagême employé par un ami du peuple anglais, pour l'éclairer sur les projets de son ennemi le plus implacable, nous serions tentés d'excuser l'indécence du procédé en faveur d'un motif si louable, et nous serions loin de prodiguer à ce trop zélé patriote les épithetes menaçantes et injurieuses que lui ont adressées quelques-uns de

Digitized by Google

nos contemporains. Nous lui dirons seulement : " Vous auriez produit le même effet, et peut-être même une impression plus durable, si vous aviez publié franchement, dans une brochure, les idées contenues dans cette piece pseudonyme ; quand on sait imiter ainsi le ton de Buonaparté, on a pénétré dans les replis de son cœur, dans les secrets de la politique, et on peut, avec succès, les dévoiler aux yeux du monde épouvanté. Si vous êtes Anglais, vous avez eu tort d'employer un subterfuge indigne de votre caractere et de votre pays ; si vous êtes étranger, vous avez été au moins très-indiscret, de vous jouer de la curiosité d'une grande nation, et sous le nom de Buonaparté, de parler avec cette liberté sur des questions qu'un étranger ne doit aborder qu'avec précaution, et ne traiter qu'avec réserve."

Je remets à Votre Excellence, par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, mon très-gracieux souverain, la Note *confidentielle* suivante. Elle contient un examen impartial de la grande question de la paix et de la guerre ; elle indique clairement la source d'où dérivent les maux passés et présents de l'humanité.

Si les îles Britanniques avaient été englouties, il y a quelques siecles, dans les mers qui les environnent, le continent d'Europe n'aurait plus renfermé qu'une grande famille réunie. En voyant la supériorité de sa civilisation et sa prospérité, les habitants des autres parties du monde auraient alors recherché un pacte social avec lui, ou une adoption politique. Le massacre des générations et le ravage des pays auraient été alors inconnus. Alors, un léger châtiment aurait suffi pour intimider le rebelle et corriger le séditieux. Alors, le vrai Dieu aurait été adoré par toutes les nations. Les sujets dociles auraient alors regardé leur prince comme une seconde Providence. Mais quand les hommes commencent à discuter le culte de leur divin Créateur, ils n'hésitent pas long-temps à attaquer les

Digitized by Google

prérogatives de leurs souverains terrestres. La rébellion est la sœur jumelle de l'impiété, et elles engendrent communément l'anarchie et l'athéisme. L'Anglais Wickliffe avait eu la sacrilége audace de proposer des innovations religieuses, longtemps avant que le Bohémien Huss et le Saxon Luther eussent proclamé leurs hérésies. Ces derniers n'auraient pas osé broncher, si l'Angleterre n'eût pas déjà répandu son poison parmi les Germains; ils profiterent seulement de la contagion, que l'ignorance et les vices du clergé, l'apathie et la fausse politique des gouvernements laisserent devenir populaire. Depuis cette époque, particulièrement, l'Angleterre n'a jamais été tranquille au dedans, et elle n'a jamais cessé de troubler la tranquillité des autres Etats. Ainsi qu'on aurait dû le prévoir, les succès des novateurs religieux ont encouragé les attentats des incendiaires politiques. Le continent a été inondé des rêveries sacriléges des anti-chrétiens et des anti-monarchiens anglais. Ils ont sapé jusqu'aux fondements de l'ordre social. Afin de prouver leur souverain mépris pour toutes les institutions divines et humaines, ils ont ouvert leurs temples aux fanatiques les plus ignorants et les plus vicieux, et livré le plus vertueux de leurs rois, aux mains des régicides les plus féroces. Combien de millions d'Européens n'ont-ils pas péri sur le continent, parce que ces insulaires avaient impunément bravé leur Dieu et égorgé leur roi! ("Hélas!" disait avec émotion Sa Majesté Impériale et Royale*, "sans leurs énormes forfaits, Louis XVI régnerait peut-être encore, et une heureuse obscurité aurait été mon partage. L'autorité suprême n'est qu'une faible compensation de ma sollicitude et de mes efforts pour être le digne souverain de la plus grande des nations,")—En effet, si les exécrables assassins de Louis XVI ont été des Français dégénérés, c'est parce qu'ils avaient été endoctrinés par des sophistes anglais; qu'ils avaient été égarés par les exemples ou séduits par l'or des factions anglaises. N'est-ce pas l'Angleterre seule qui dans ce moment trouble l'Europe, et fait prodiguer le sang de ses en-

* Buonaparté.

Digitized by Google

tants en Turquie, en Allemagne, en Espagne, en Sicile et en Portugal? Sa Majesté Impériale et Royale n'a-t-elle pas, presque tous les ans, et au milieu de ses triomphes les plus éclatants, présenté la branche d'olivier, toujours mêlée de lauriers, à l'ingrate Angleterre? Combien de fois, du fond de son âme patriotique, ne s'est-elle pas écriée, mais en vain: "Anglais, je vous aime comme hommes, et vous estime comme guerriers; que tout carnage humain cesse; que l'humanité reprenne ses droits perdus depuis trop long-temps; soyons unis à des conditions réciproquement honorables; que notre rivalité tende dorénavant à éclairer et non à détruire nos semblables!"—Mais Sa Majesté Impériale et Royale s'est adressée à un gouvernement trop faible pour oser être juste, et trop puissant pour n'avoir pas les moyens de faire le mal, et à une nation trop égoïste pour compatir aux souffrances des autres, et trop effrénée pour consulter ses vrais intérêts. On ne peut plus douter que le monde ne doive continuer d'être troublé jusqu'à ce que la constitution de l'Empire Britannique n'ait subi une réforme plus analogue à l'esprit des chartes constitutionelles, qui garantissent aujourd'hui la dignité et le pouvoir des souverains, l'obéissance et la sûreté des sujets du continent. Pour effectuer une réforme si salutaire dans les îles Britanniques, les principaux Cabinets Européens doivent être unanimes dans leur résolution, et fermes et vigoureux dans leurs mesures. L'Angleterre doit plier, si le continent reste levé. Les divisions et la faiblesse des autres états font toute sa force. Il faut lui offrir une autre constitution. Si elle a la prudence de l'adopter, son indépendance et ses possessions seront garanties; mais si elle est assez aveugle et assez opiniâtre pour la refuser, un décret solennel de tous les gouvernements civilisés la répudiera pour jamais de la grande famille de la communauté européenne; et elle sera mise, à l'avenir, au rang des pirates de l'Afrique. Il ne sera plus souffert de neutres. La peine capitale sera infligée aux capitaines et aux matelots des vaisseaux de tout pays étranger trafiquant avec elle; et l'on punira comme coupables de haute trahison, les contrebandiers, et les vendeurs et les acheteurs de ses denrées et marchandises. On

Digitized by Google

projets et réglements peuvent au premier abord paraître un peu séveres; mais sans eux, on ne signera jamais que des treves; mais sans eux, il n'y aura jamais de paix entr'elle et le continent. Cette sévérité est donc une véritable humanité à l'égard de toutes les autres nations du globe, sans en excepter même la Grande-Bretagne. On peut le démontrer sans difficulté ni possibilité de contradiction. Si les Anglais étaient formés des matériaux qui composent les autres peuples, on pourrait, avec un peu de connaissance de l'esprit humain, prédire les résultats les plus flatteurs, sans qu'il fût besoin d'en venir à ces extrémités; mais ils different entierement du reste de l'espece humaine.

Qui peut nier qu'un roi d'Angleterre, par l'organisation de l'anarchie constitutionnelle de son royaume, ne soit maintenant le plus humble des esclaves? Quand le monarque n'est pas libre, comment ses sujets osent-ils parler de liberté? Le fait est que l'asservissement des Anglais devient plus accablant à mesure qu'il remonte; il émane de la plus vile populace, d'une bande de petits tyrans ignorants et brutaux, corrompus et oppresseurs.

N'est-ce pas un esclave qu'un monarque qui n'a pas le choix de ses propres conseillers et serviteurs? qui, durant un regne d'un demi-siecle, parmi des vingtaines de ministres, n'a pas été entouré de dix auxquels il pût accorder de l'amitié et de la confiance; ni de six qu'il pût chérir ou estimer? Sont-ce des fers légers que ceux de ce roi, de ce pere, qui, pendant des mois entiers, est forcé de voir son fils bien-aimé en butte aux passions les plus perverses des plus vils et des plus méchants des hommes? Des ministres méritent-ils le nom d'hommes libres, quand ils sont obligés de manquer de respect et de reconnaissance au prince qui les a élevés, de flatter une populace licentieuse qui les méprise et le insulte? Que devons-nous penser de la tête ou du cœur de ces conseillers-privés du roi qui n'osent pas épargner au cœur de leur prince les souffrances de la torture, et sauver la réputation de son enfant d'une injuste ignominie, quoiqu'ils doivent savoir que ses persécuteurs sont les plus vils bandits et les

Digitized by Google

conspirateurs les plus dépravés?—Comment doit-on apprécier l'honneur d'une noblesse qui non-seulement ne repousse pas les infâmes attaques dirigées contre un prince du sang, mais encore souffre que quelques-uns de ses membres en soient complices? Peuvent-ils avoir aucune prétention à la liberté, au patriotisme, ces représentants du peuple qui ne chassent pas, ou ne punissent pas les factieux qui, parmi eux, cherchent à sapper la monarchie, en avilissant le fils de leur monarque? Quelle indépendence ou quelle loyauté doivent avoir ces prétendus amis du trône, qui pour montrer leur attachement à la famille royale, achetent le silence futur de cette assemblée sur l'un des fils du roi, qu'il était à peine possible qu'aucun nouveau scandale pût déshonorer, pour envelopper d'une maniere plus que dénaturée un autre fils de leur roi dans la disgrâce de son frère? Peut-on supposer qu'il y ait aucune décence ou aucune loyauté parmi les citoyens de la premiere cité de l'Empire Britannique, qui non-seulement se réunissent partout aux ennemis jurés de leur souverain, mais encore encouragent les discours insensés de boutiquiers ignares et insolents, qui jamais n'ouvrent la bouche que pour déclamer avec impertinence, que pour crier à la trahison? Un seul comté s'est-il opposé à cet acharnement honteux et cruel avec lequel on a poursuivi la victime royale? Tous les comtés n'ont-ils pas, au contraire, disputé, dans cette lutte infâme, à qui serait le plus prompt à blesser la sensibilité d'un roi vénérable, et à récompenser les outrageants forfaits des ennemis invétérés de son repos intérieur autant que de sa suprématie royale? N'est-il pas évident, même pour l'observateur le plus superficiel, qu'il faut que la nation anglaise n'ait ni saine morale ni liberté raisonnable? S'il est peu charitable de nier qu'elle ait la premiere, il serait aussi ridicule de ne pas voir l'absence totale de la derniere.

Dans la Grande-Bretagne, l'esprit de faction se remarque partout, et dans tout le monde; le roi même est factieux pour sa propre défense, pour sa conservation. Mais dans les temps anciens, comme dans les temps modernes, en Grece comme en France, à Rome comme en Angleterre, les factions n'ont-elles

Digitized by Google

pas été toujours été les despotes les plus cruels ? Les factions n'ont-elles pas été de tout temps intolérantes, audacieuses, injustes et incorrigibles ? A en juger par ces scènes scandaleuses dans les îles Britanniques, que le continent indigné a déplorées depuis peu, il ne reste guère d'espoir que les factions renoncent à leurs coupables attentats, quand même la France produirait (comme elle pourrait le faire) la preuve convaincante que, depuis des siècles jusqu'à ce moment même, tous les chefs de faction, tous les usurpateurs du nom de patriote, et tous les prétendants à la popularité dans la Grande-Bretagne, ont ou fixé leur prix ou intrigué avec les ennemis de leurs pays ; se sont laissés corrompre ou diriger par des cabinets hostiles ou rivaux. Quand même la majorité serait saine, une minorité déhontée dominerait. En Angleterre, de même qu'on l'a vu en France, les factions ne peuvent jamais être corrigées ; il faut qu'elles soient extirpées. Un petit nombre de personnes ambitieuses, ou dont la fortune et la réputation sont perdues, trouveront toujours, durant l'existence de la constitution actuelle d'une démocratie royale, des occasions pour égarer les ignorants, et exciter les nécessiteux et les mal intentionnés à commettre des excès qui compromettront le repos de l'Europe, par les exemples contagieux qu'ils répandront.

Il appartient à l'histoire de retracer les actes produits par l'esprit audacieux des factions anglaises, leur influence sur la politique extérieure et intérieure de la Grande-Bretagne, leurs crimes envers l'humanité, leur férocité et leur barbarie ordinaires. Mais n'ont-elles pas eu le pouvoir, après avoir foulé aux pieds un prince du sang royal, de vanter les exploits d'un général qui avait délibéré lorsqu'il aurait dû agir, qui s'était avancé quand il aurait dû se retirer, et dont la retraite avait été une fuite en désordre devant une poignée de gens qui le poursuivaient ; tandis qu'elles forcent un autre général à donner sa démission, quoique victorieux, parce que le climat, les éléments et d'autres circonstances imprévues l'empêchent de réussir dans toute l'étendue d'une attente extravagante ? N'ont-elles pas forcé

Digitized by Google

leur roi à laisser impuni un agent politique*, qui méritait d'être mis en jugement pour avoir manqué de talent ou de probité en désobéissant à ses instructions et en les méprisant ? N'ont-elles pas forcé leur roi de laisser sans récompense un autre agent politique†, que sa fermeté et sa soumission aux ordres de son Souverain avaient exposé à des insultes publiques et à des dangers personnels ? N'ont-elles pas forcé leur roi à endurer patiemment ces provocations et d'autres, quoiqu'elles émanassent du plus faible et du plus méprisable des gouvernements ?‡ Mais dans toutes les branches des établissements constitutionnels de la Grande-Bretagne, les factions tiennent un sceptre de fer anarchique, tronblant, bouleversant, envahissant tout. Un capitaine d'une flotte anglaise, croisant en Europe, n'a-t-il pas traîné son amiral devant une cour-martiale ? Quoique ce dernier ait été honorablement acquitté, les factions n'ont-elles pas mis l'accusateur à l'abri du châtiment ? Des officiers, servant dans l'armée britannique de l'Inde, n'ont-ils pas excité les soldats à la rébellion ? N'ont-ils pas, soutenus par les factions, ajouté la révolte à l'insubordination, et représenté le parjure et les procédés les plus audacieux comme des actes méritoires de patriotisme et de justes représailles ? La presse anglaise n'est-elle pas tellement licentieuse que, protégé et soutenu par les factions, un libelliste avéré§ a publié, de sa prison, les écrits les plus incendiaires, bravant les lois et fomentant des discordes civiles, insultant à la fois les juges qui l'avaient condamné et le gouvernement qui avait fait exécuter leur sentence ? Un chef de faction‖, qui est aussi membre du parlement, n'a-t-il pas dit franchement à cette assemblée, que la nation n'était pas légitimement représentée, et que leur pays ne valait pas la peine d'être défendu ? N'ont-elles pas été en feu dans un instant, ces mêmes factions qui venaient d'entendre avec une patience si admirable et si philosophique, traiter aussi indignement le fils de

---

* Erskine. † Jackson. ‡ Les Etats Unis. § Cobbett. ‖ Burdett.

Digitized by Google

leur roi ? Ces amis de la liberté n'ont-ils pas décerné immédiatement un mandat d'arrêt contre celui qui avait proclamé cette vérité désagréable avec une franchise aussi hardie ? Alors, l'anarchie anglaise se montre dans toute son horrible gloire. La faction combat la faction. Nombre de personnes sont tuées dans les rues mêmes de la capitale, et la guerre civile déploie toutes ses fureurs. Mais, remarquez ceci, lorsqu'enfin le roi, par humanité, ordonne à ses gardes de prévenir une plus grande effusion de sang, un jury factieux les déclare meurtriers, parce qu'ils ont fait leur devoir, et ne se sont pas laissé massacrer eux-mêmes par les mains de la faction rebelle ! ! !

Les propriétaires d'un théâtre de Londres haussent d'une bagatelle les prix d'entrée. Les Anglais, comme les Romains, de sanglante mémoire, ne laissent pas échapper une occasion si propice pour créer de nouvelles factions. Les scenes les plus dégoûtantes, effets de la plus odieuse licence, transforment le théâtre en un champ de bataille pour les pugilistes et les spadassins, pour les catins et les filous. Au milieu d'un peuple qui parle tant de respect pour la propriété, la propriété de quelques individus est ouvertement envahie, et ils sont obligés de se soumettre au maximum ruineux d'une faction impérieuse. N'est-il pas à craindre que l'anarchie triomphante, ne se bornant plus à assaillir la porte ou le parterre d'un théâtre, tôt ou tard ne force l'entrée des banques, des comptoirs et des magasins, pour y fixer aussi son maximum,—pour y extorquer ses réquisitions ?

Depuis que la sagesse de Sa Majesté Impériale et Royale a éclairé le continent sur ses véritables intérêts, les guerriers continentaux ne sont plus tributaires des brocanteurs insulaires ; et les Anglais, qui en retour de superfluités vendues à haut prix, recevaient des étrangers, presque pour rien, les objets de premiere nécessité pour eux, ont commencé à craindre la famine. Pour diminuer la consommation du grain, le gouvernement a cherché à y substituer autre chose pour la distillation. Les magasins croulant sous le poids de denrées coloniales périssables, le sucre s'est présenté naturellement, et il a été proposé. Les propriétaires de terre ont aussitôt pris l'alarme ; ils ont formé opposition ; et durant plusieurs mois les faction du grain et du

Digitized by Google

mcre, avec les factions du théâtre et de la réforme, avec les factions navales et militaires, avec les factions jacobines de la cité et du parlement, ont occupé toute l'attention d'un peuple véritablement factieux, divisé et turbulent. Ce n'est pas en cela seulement que l'intérieur de Londres offre une ressemblance frappante avec le tableau de l'intérieur de Constantinople, à l'époque où les Musulmans étaient sous ses murs, et avec leurs cimeteres eurent bientôt terminé les disputes des sectes et des partis contendants.

Tout étranger qui a envahi les îles britanniques les a conquises. La banqueroute peut désarmer, la rébellion peut disperser, les orages peuvent détruire, et la victoire peut conquérir les flottes qui seules, jusqu'à présent, ont protégé la Grande Bretagne contre le juste ressentiment de Sa Majesté Impériale et Royale. La soumission seule peut empêcher que les Anglais ne soient, comme les Bataves, rayés de la liste des nations indépendantes. La résistance peut retarder la catastrophe en la rendant plus terrible, mais elle ne peut pas changer leur destinée. Il ne leur reste point de milieu entre la soumission et la conquête. La Maison régnante n'a point encore produit de héros; et les vertus domestiques d'un prince qui gouverne un peuple turbulent et factieux, sont de faibles garants que le repos des nations continentales ne sera plus troublé ni assailli. Il reste toutefois à décider si un changement de dynastie sera nécessaire, ou si un changement de constitution sera jugé suffisant. Depuis longtemps le simple consentement de Sa Majesté Impériale et Royale aurait pu produire une subversion générale. Il y a long-temps que différentes factions ont fait présenter à Sa Majesté Impériale et Royale et des suppliques pour obtenir de l'appui, et des plans pour effectuer des révolutions. Mais ce n'est plus le temps d'encourager des sujets à miner les trônes établis. Les monarques seuls seront dorénavant les juges des monarques; et malheur au prince qui en appelle à son peuple de la sentence de ses égaux!!! Il a cessé de régner.

Fontainebleau, le 30 Octobre 1810.

(Signé) Le Duc de CADORE.

A Son Excellence ——— (Très-confidentielle.)

Digitized by Google

Lettre du Contre-Amiral Emeriau *au Ministre de la Marine.*

Abord du vaisseau l'*Austerlitz*, rade de Toulon, le 19 Juillet 1811.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. de l'arrivée en rade de Toulon des frégates l'*Amélie* et l'*Adrienne*.

Dès que j'ai été instruit, par les signaux sémaphoriques, que ces deux frégates étaient à la hauteur du cap Bennat, j'ai fait mettre sous voile treize des vaisseaux de l'armée et la frégate l'*Incorruptible*. Les vents étaient de la partie de l'est, joli frais; j'ai en conséquence ordonné de naviguer en route libre pour s'élever au vent, afin de pouvoir protéger le passage de ces deux frégates qui pouvaient être coupées par l'escadre ennemie. Les vaisseaux de S. M. ont manœuvré avec tant de célérité, que mon avant-garde s'est trouvée en présence des vaisseaux avancés de l'armée anglaise, et placée de manière à protéger les deux frégates qui, ainsi que les vaisseaux l'*Ulm*, le *Danube*, le *Magnanime*, et le *Breslau*, ont échangé quelques bordées avec l'avant-garde ennemie. Un des vaisseaux de cette avant-garde a eu sa baume coupée, et une frégate le mât de petit perroquet rompu. Le vaisseau l'*Ulm* a eu deux galaubans coupés, ainsi que la drisse de son grand foque et sa fausse sous-barbe. Les deux frégates et les autres vaisseaux n'ont éprouvé aucune avarie.

L'escadre de S. M. a manœuvré en présence de l'armée ennemie forte de seize vaisseaux, deux frégates, une corvette et un brick; les deux avant-gardes se sont trouvées à deux tiers de portée de canon, et les autres vaisseaux étaient au plus éloignés de deux portées. L'ennemi ayant pris la bordée du large, j'ai fait retourner les vaisseaux au mouillage.

(Signé) Emeriau.

Digitized by Google

Discours de M. le Comte de Ségur à la derniere Séance du Corps Législatif.

Messieurs,

S. M. l'Empereur et Roi nous a chargés de vous apporter le décret qui termine cette session.

Nous vous avons présenté, cette année, peu de projets de lois. Après la confection du code Napoléon, des codes de procédure, de commerce et du code criminel, lorsque tout est organisé dans l'Empire, il est naturel que le travail de l'administration augmente et que celui de la législation diminue.

La même activité qui, en si peu d'années, fit renaître la France, fonda le plus puissant et le plus vaste Empire, releva les autels, ressuscita la justice, dota les communes, rouvrit les hospices, perça la France de routes et de canaux, applanit les montagnes, organisa l'instruction publique, et donna aux Français ces sages lois que les autres peuples s'empressent à l'envi d'adopter; la même activité, dis-je, doit à présent donner le mouvement à toutes ces créations, faire marcher tous ces établissements, perfectionner l'édifice social dont les bases sont posées.

Toutes les sources de richesse et de prospérité sont ouvertes: la création est finie; la vie commence.

Ainsi, le petit nombre de lois qu'on vous offre aujourd'hui, prouve combien celles qui existent sont sages et déjà suffisantes; mais si cette session, Messieurs, n'a pas été marquée par l'adoption de lois importantes, elle n'en sera pas moins une époque mémorable pour vous.

Avant de l'ouvrir, l'Empereur a voulu que vous fussiez réunis près de son trône; il a voulu être environné par vous, lorsqu'il est venu dans le temple rendre grâces à l'Eternel, de la naissance de cet enfant-roi, qui a rempli nos vœux et réalisé nos espérances.

Vous avez été témoins de cette pompeuse cérémonie: la sainteté du lieu, la majesté du trône, la réunion des princes, des grands, des premiers corps de l'Empire, des députés des villes; l'offrande d'un enfant faite à Dieu par la gloire et la vertu réunies; l'émotion des assistants; et ces acclamations d'un peuple immense qui se sont

Digitized by Google

répétées le même jour sur toute la surface de ce vaste Empire; ce noble et touchant tableau est trop gravé dans votre souvenir, pour que j'entreprenne de vous le retracer.

Si je voulais parler de ce sentiment universel qui excitait l'allégresse publique, je ne ferais que répéter vos propres paroles; j'exprimerais, comme tous les Français, la joie que nous cause une naissance qui garantit la solidité de nos destinées, la durée de notre gloire, et qui fait le bonheur de notre auguste souverain et de son épouse.

Au milieu des fêtes qu'on donnait pour célébrer ce grand événement, l'Empereur est venu dans cette enceinte; il vous a développé les motifs de haute politique qui l'ont déterminé à reculer nos frontieres, et à réunir de nouvelles province à l'Empire.

S. M. a peint notre situation florissante, la fidélité de ses alliés, la gloire de ses armées, l'état prospere des finances.

Enfin, en vous annonçant qu'elle avait ordonné à son ministre de mettre sous vos yeux les comptes de 1809 et de 1810, S. M. vous a dit que bien qu'elle ait été obligée de mettre à la disposition de ses ministres un crédit extraordinaire de 100 millions, elle ne demandait aucune imposition nouvelle.

C'est ainsi que depuis plusieurs années de guerre, de conquêtes et de créations, notre souverain termine ses discours; tandis que le gouvernement, qui veut lutter contre lui, demande chaque année au peuple anglais de nouveaux emprunts, de nouveaux impôts et de nouveaux sacrifices.

Peu de jours après cette mémorable séance, votre députation est venue déposer au pied du trône l'hommage de votre dévoûment, de votre amour; et, par l'organe d'un président qui jouit de la bienveillance de notre monarque et de votre confiance méritée, vous avez fait entendre l'expression noble et simple des principes qui vous dirigent et des sentiments qui vous animent: dans cette audience, vous avez recueilli de nouveaux témoignages de l'affection paternelle de S. M.

Les formes solennelles de l'ouverture de vos sessions étant remplies, vous avez entendu le ministre de l'intérieur qui vous a fait, dans le plus grand détail, l'exposé de la situation de l'Empire.

Seize départements ont été réunis à la France et ont produit un accroissement en population de cinq millions, et de 100 millions en revenus. Les communications ouvertes entre l'Escaut et la

Digitized by Google

Baltique, entre le nord et le midi de l'Italie, rendront nos approvisionnements maritimes indépendants des escadres de nos ennemis.

Le ministre vous a parlé des progrès de l'université; de l'organisation des cours impériales, qui va rendre à la justice sa force et sa dignité; de la mise en activité des dépôts de mendicité dans trente-deux départements; de la création des grands séminaires; de l'acquisition ou de la réparation d'une multitude d'églises et de presbyteres; des succès de l'industrie qui nous dédommage, par les découvertes du génie, des privations que la guerre entraine.

Il vous a fait connaître ces travaux immenses, entrepris pour construire des ponts, creuser des canaux, dessécher des marais, opposer des digues aux flots, aggrandir les établissements publics, embellir nos cités; ces travaux ont coûté près de 300 millions: ils égalent ainsi en deux années les efforts qu'on faisait autrefois en un siecle.

Vous n'avez pas vu sans surprise sur tous les points de nos côtes et de nos frontieres, ces fortifications qu'éleve ou répare la prudence au milieu des triomphes.

L'activité qui regne dans tous les ports, les ouvrages entrepris à Anvers, à Flessingue, à Cherbourg, à Terneuse, à Ostende; ces armements qui préparent pour l'avenir des succès à notre marine, et de nouvelles destinées à l'océan; et l'état prospere du trésor public, lorsqu'il doit pourvoir à tant de dépenses; tel est le tableau qui vous a été tracé.

Heureux le regne où le récit des faits tient lieu d'éloges!

Après la présentation qui vous a été faite, Messieurs, de deux projets pour créer de nouvelles sous-préfectures, et d'un grand nombre de transactions qui intéressent les communes et les hospices, vous avez adopté le projet de loi sur les finances.

La satisfaction que vous a fait éprouver son examen est trop récente pour que je croie devoir vous en rappeler les détails.

L'orateur de votre commission des finances a dit, sur cette importante loi, tout ce qu'on pouvait ajouter aux motifs développés par les orateurs du conseil-d'état.

Il a fait sentir les avantages de l'ordre établi, d'après lequel cinq ou six mois suffisent pour vérifier et arrêter les comptes de tant de diverses régies.

Il a remarqué l'amélioration qui s'est faite dans la marche du recouvrement des contributions; la modicité des frais de poursuite ne lui a pas échappé.

Digitized by Google

Il a parcouru avec une égale sagacité, les différentes causes de l'accroissement des revenus de l'Etat, qui s'élevent aujourd'hui à 954 millions, et les motifs des augmentations de dépenses de divers départements.

Nous avons acquis trois cents lieues de côtes et dix mille matelots: de semblables acquisitions commandent un surcroît de dépenses; mais elles en donnent en même temps les moyens.

L'économie apportée dans plusieurs branches d'administration; l'augmentation du produit des douanes; les mesures prises relativement au tabac, qui, sans peser sur le peuple, feront jouir l'Etat du bénéfice que faisaient exclusivement quelques compagnies, et fourniront les moyens de parvenir à diminuer l'impôt foncier; tout donne une pleine certitude de voir constamment nos ressources supérieures à nos charges.

La liquidation des années antérieures à 1808 est effectuée; celle des années suivantes est fort avancée; le service présent assuré; il n'existe aucune inquiétude pour l'avenir. La France n'a besoin ni d'augmentation de tarifs, ni d'emprunts, ni de taxes nouvelles.

Ainsi vous avez les preuves évidentes de l'heureuse situation de nos finances, et certes elles doivent inspirer autant de confiance à nos concitoyens, que de crainte à nos ennemis.

Mais, Messieurs, au moment où, par les ordres de S. M., on mettait sous vos yeux ces tableaux satisfaisants, un cri de triomphe est venu de l'Espagne jusqu'à nous.

La jonction de nos armées s'est effectuée; Badajos, attaquée vainement, a été délivrée; le maréchal Suchet a renversé les murs de Tarragone, en présence des Anglais, tristes témoins de cette victoire.

Une garnison de 18,000 hommes, vaillants et opiniâtres, n'a pu résister à la bravoure française: 10,000 prisonniers, un grand nombre de canons et de drapeaux sont les trophées du vainqueur. Nobles présages! qui confirment l'espoir que nous donnait, il y a peu de temps, un monarque, dont la Victoire est accoutumée à accomplir les prédictions.

Au même instant, un cri de détresse est sorti du sein des îles britanniques; le crédit qui soutenait sa puissance colossale et factice s'est ébranlé; et ce gouvernement, déjà banni du continent, mais qui se vantait naguères au milieu de l'encombrement de ses manufactures, de pouvoir en échanger les produits contre tout l'or

Digitized by Google

du Mexique et du Pérou, est aujourd'hui contraint de proclamer son erreur, d'avouer qu'il perd la confiance publique, et de proposer l'établissement désastreux d'un papier-monnoie.

Tel est le contraste que présente actuellement la situation de la France et celle de l'Angleterre.

Le gouvernement anglais veut la guerre, le monopole du commerce, et la domination des mers.

Ses alliés sont ou détruits, ou perdus pour lui : il ruine tous ceux qu'il veut soudoyer; il épuise son peuple en efforts inutiles; il est puni de l'égoïsme par l'isolement; et après avoir entassé emprunt sur emprunt, taxe sur taxe, assiégé de plaintes, menacé de troubles, il est réduit à proposer au peuple, pour ressource, une monnoie fictive, qui n'a d'autre gage qu'une confiance qui n'existe plus.

L'Empereur, au contraire, veut la paix et la liberté des mers.

Il a huit cent mille hommes sous les armes; les princes de l'Europe sont ses alliés; tout son Empire jouit d'une tranquillité profonde.

Sans emprunts, sans anticipations, neuf cent cinquante-quatre millions levés facilement assurent la libre exécution de ses nobles projets; et S. M. ne nous charge que de vous porter des paroles de satisfaction et d'espérance.

Que de confiance, Messieurs, doit inspirer ce paralelle! Répandez-la dans l'esprit de vos concitoyens; communiquez-leur les impressions que vous avez reçues.

Votre tâche sera facile : vous les trouverez tous animés des mêmes sentiments, pour un souverain qui n'a d'autre but dans ses travaux que le bonheur et la gloire de son peuple.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XX.

" Son empire est détruit si l'homme est reconnu"

POLICE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE.

Rapport à Son Exc. Mgr. le Duc de Rovigo.

Monseigneur,

Je n'avais pas besoin des ordres redoutables que V. Exc. nous a transmis de la part de l'Empereur, ni de ses flatteuses promesses, pour remplir avec zele la mission que j'ai reçue de découvrir le nouveau moyen employé par des factieux pour placer des affiches incendiaires qui, depuis quelque temps, semblaient comme tomber des nues. Jamais leurs adresses n'ont été plus audacieuses, ni leurs stratagêmes plus ingénieux, et je conçois que S. M. I. ait cru devoir rendre les inspecteurs généraux de la police responsables sur leurs têtes, s'ils ne découvraient pas, dans quarante-huit heures, les moyens par lesquels les affiches sont maintenant placardées sur les murs. J'étais dans la rue des Bons-Enfants, en face de l'hôtel d'Europe, vers quatre heures du matin, lorsque j'ai vu une espece de bateau fait en osier, descendre d'un des étages de la maison, et lorsqu'il fut parvenu à douze pieds du sol, la personne qui était dedans donna un

Digitized by Google

coup de sifflet, et ledit bateau resta stationnaire. Je vis ensuite le quidam appliquer une affiche contre le mur, et donnant un mouvement d'oscillation à la machine d'osier fixer la corde à des crampons de fer attachés au mur pour cet effet, ce qui lui donna successivement les moyens de placer deux autres affiches, mais à une plus grande hauteur que la premiere, ce qui n'empêchait pas qu'on ne pût les lire, à raison de ce qu'elles étaient imprimées en caracteres beaucoup plus gros que l'autre. Le panier remonta presque aussi rapidement qu'il était descendu. Je fis, sur-le-champ, un signal pour rassembler mes escouades, et sans frapper à la porte de la maison, ce qui aurait donné l'éveil, je la fis enfoncer, selon les procédés d'usage dans de pareilles occasions. Après une recherche exacte, je ne trouvai aucunes traces de la machine d'osier ci-dessus mentionnée, et comme je n'avais pu remarquer si c'était au cinquieme, au sixieme, ou au septieme étage que l'individu afficheur appartenait, je me décidai à arrêter tous les habitants de ladite maison, afin de ne pas manquer les coupables. J'ai déjà employé, sans succès, les moyens de coërcion préliminaires, pour les faire déboutonner ; mais j'attends, pour forcer la dose, la présence et les ordres de V. Exc. Voici, Monseigneur, l'affiche nouvelle enfantée par la malveillance.

REGNERA-T-IL ?

" Français, vous avez eu, pendant votre terrible révolution, des exemples frappants de la justice de la Providence. Si le trône a été renversé, si le meilleur des rois a péri sur l'échafaud, ceux qui ont été la cause directe, comme les instruments actifs de ces attentats, ont péri

Digitized by Google

misérablement, depuis les factieux qui, dans l'assemblée constituante, égarerent l'opinion, attaquerent les droits de la couronne et ébranlerent le trône, jusqu'aux brigands qui ont versé le sang le plus pur et le plus noble de la France. Croyez-vous qu'après avoir ainsi manifesté sa vengeance, le ciel soit sans colere et sans foudre contre le tyran qui vous opprime et son infâme postérité ! Vous avez vu son prédécesseur, Robespierre, tomber comme s'il eût été frappé par un bras invisible et tout-puissant ; vous l'avez vu s'anéantir au milieu de ses partisans éperdus et de ses ennemis, effrayés eux-mêmes du coup qu'ils lui avaient porté. Pouvez-vous croire, après ce que vous avez vu, que les succès du crime puissent être durables, quelque grands ou quelqu'éclatants qu'ils paraissent ? Mais, dira-t-on, Robespierre n'était qu'un démagogue fougueux, que le chef d'une faction ; il devait tomber, tôt ou tard, par sa propre violence, ou sous les coups d'une faction contraire, tandis que Buonaparté a pris rang parmi les souverains, qu'il est entouré d'une garde nombreuse, protégé par une armée dévouée, servi par des généraux fideles, craint de toute l'Europe, et obéi dans ses vastes états... Français, plus son élévation est grande, plus sa chûte sera terrible. Il aura vécu, il aura triomphé, il sera parvenu à une hauteur immense, pour être un exemple éternel des catastrophes réservées aux brigands qui désolent la terre et qui bravent les lois divines et humaines.

La révolution française, si terrible dans sa marche, si étendue dans ses ravages, ne pouvait se terminer par le supplice ou la chûte de quelques factieux ; quelques catastrophes d'un genre subalterne ne suffisaient pas pour épuiser sa vigueur et signaler sa

Digitized by Google

fin. Non, un si redoutable fléau devait s'arrêter par des obstacles presque aussi puissants que l'impulsion qui l'a répandu sur le monde, et cette tempête dont la furie a déraciné tant de trônes, bouleversé tant d'états, asservi tant de peuples, doit, dans les derniers efforts de sa violence, effrayer les humains par des mugissements formidables, et lancer sur le monstre qui les torture, la foudre que recelent encore les nuages amoncelés. Nous avons vu des météores sulphureux s'élever un instant dans l'horison, y répandre une lueur trompeuse, et empoisonner l'atmosphere. Crées par les vapeurs malfaisantes qui s'exhalent de la terre, ils ont d'abord paru comme un point lumineux, que l'œil de l'homme pouvait à peine apercevoir; ensuite ils se sont étendus et ont importuné, plutôt qu'ébloui, nos yeux de leur éclat imposteur; tout à coup ils ont disparu, ne laissant après eux aucune trace de leur existence. Eh bien, cet astre qu'adore un vil troupeau de flatteurs, que saluent des peuples esclaves, qui semble vouloir éclipser le soleil lui-même; ce corps lumineux, que les regards abusés de tant de mortels contemplent comme une planete nouvelle qui va donner une nouvelle direction au système physique du monde, il s'évanouira comme ces cometes qui, après avoir promené dans l'azur des cieux leur sinistre lumiere, cessent de déranger l'ordre établi, et se perdent dans un océan de feu.

" Non, il ne régnera pas, ce rejetton autour duquel se pressent, par ordre du tyran, tous les corps de l'état. S'il vit, ce sera pour voir la chûte de son odieux pere, pour maudire l'instant où il ouvrit l'œil, enfin pour déplorer les crimes qui de son berceau ont fait un trône.

Digitized by Google

Les tyrans sont comme les animaux malfaisants ; ils peuvent se reproduire, mais c'est rarement que leur race prospere, la prévoyante nature ayant opposé de salutaires obstacles à la conservation des especes qui sont les ennemies naturelles des autres êtres vivants. Il est contre les vues de la Providence que le tigre sorte souvent de son antre, et qu'il multiplie au milieu des pays populeux ; ce n'est que par des accidents rares qu'il quitte le désert, qu'il répand l'effroi dans les riantes prairies, qu'il mêle ses hurlements au chant des oiseaux, ou qu'il souille de sang les fleurs et la verdure. De même les monstres qui entretiennent contre l'espece humaine une rage toujours active, ne paraissent sur la scene du monde qu'à des époques éloignées, qu'à d'immenses distances ; et si on lit l'histoire, on trouvera que dans toute la succession des siecles, aucun tyran, quels qu'aient été ses forfaits, n'a égalé Buonaparté, et qu'il faudra encore parcourir une période aussi longue que celle qui s'est écoulée avant lui, pour que la nature enfante son pareil. Rassurez-vous, Français ; vous n'êtes pas dévoués à l'éternelle honte, à l'affreux tourment de voir cette race mortifere jouir sur vous d'un empire permanent, donner son nom odieux à une dynastie, et perpétuer dans les siecles le souvenir de vos égarements passés et de votre avilissement actuel ; rassurez-vous, Français, le prétendu roi de Rome ne régnera pas."

Par un Francais ennemi du Tyran et du Corse.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XXI.

" Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

CORPS LÉGISLATIF.

Le corps législatif est assemblé, depuis deux heures, en comité secret, par ordre de l'Empereur qui lui a fait annoncer un message. En attendant qu'il leur parvienne, les membres se regardent sans oser parler, n'ayant rien à l'ordre du jour, et ayant reçu une défense expresse de s'occuper d'autres objets que de ceux qui leur sont indiqués de la part de l'Empereur, ou qui ont pour but de contribuer à sa gloire. *Valeteaux*, des côtes du Nord, demande la parole pour une motion de grande importance. Le président lui enjoint de s'asseoir, en lui observant qu'il n'est pas d'usage qu'une motion quelconque soit faite sans qu'elle ait été communiquée, par écrit, au bureau, et appuyée de trois membres. La formalité étant remplie, et les législateurs, *Soulier*, *Soufflot* et *Frontin* ayant appuyé la motion de leur collegue *Valeteaux*, celui-ci procede en ces termes :

Législateurs !

C'est à genoux que je devrais faire la proposition que je vais vous soumettre ; car il s'agit

Digitized by Google

de donner à notre empereur une marque profonde de respect, et de montrer à l'univers tout l'intérêt que nous prenons au grand événement qui vient d'avoir lieu. (On murmure.) Oui, législateurs, ce n'est qu'à genoux que nous devons parler du grand Napoléon et de tout ce qui le concerne, et pour montrer combien peu je m'inquiete des murmures, je m'agenouille, et vous invite à découvrir vos têtes. (Le plus profond silence regne dans l'assemblée, et tous les membres se découvrent ; quelques-uns se mettent à genoux, mais ce n'est pas la majorité.)

Valetteaux continue : " Qu'il est beau, législateurs, ce mouvement simultané qui vient de vous porter à découvrir vos têtes, et j'espere qu'à l'avenir, chaque fois qu'il sera question de l'Empereur ou de quelque chose qui concerne son auguste personne, vous lui donnerez tous la même marque de respect. Un grand événement a eu lieu, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, tous vos cœurs ont deviné d'avance quel est celui dont je viens vous entretenir. Un fils est né au héros qui est digne de gouverner le monde : il le gouvernera, gardez-vous d'en douter. Je ne dirai pas tout ce que la naissance de cet auguste rejetton promet de bonheur à la France et d'avantages au monde. Je laisse aux conseillers d'état, à ceux qui nous communiquent les grandes pensées du souverain, cette tâche bien au-dessus des forces et des attributions d'un membre du corps-législatif. (Murmures.) Je m'inquiete peu des murmures : je connais nos attributions ; je ne me livre point à un orgueil inconstitutionnel. Je demande que le corps-législatif nomme une députation de dix membres, pour aller porter au roi de Rome les hommages du corps-législatif."

Robinet, d'Isle et Vilaine, se leve pour com-

Digitized by Google

battre la motion ; il la regarde comme injurieuse au corps-législatif, ou au moins comme prématurée. Il ne croit pas qu'il soit de la dignité des législateurs d'aller complimenter un enfant au berceau, ou tout au moins, il pense qu'auparavant il faut régler le cérémonial d'introduction au roi de Rome, ce qui, ne pouvant qu'être fixé par le maître des cérémonies de S. M. l'Empereur et Roi, oblige le corps-législatif à ne pas prendre l'initiative dans cette affaire. Le président déclare que, vu la situation actuelle de l'assemblée, qui, ayant déjà attendu trois heures le message annoncé, donne des signes de lassitude, il remet au lendemain la discussion. Un huissier, qui arrive dans le même moment, annonce que l'Empereur permet aux législateurs de se retirer ; qu'il a changé d'avis ; qu'il ne se propose pas de leur faire aucune communication ce jour-là. La séance est levée.

Le lendemain, le président *Montesquiou* prend le fauteuil avec tous les signes de la douleur et de l'abattement ; plusieurs membres s'empressent autour de lui et l'interrogent sur la cause de la situation où ils le voient. " Vous ne le saurez que trop tôt," leur dit-il ; " il m'est défendu de parler maintenant ; j'attends les ordres de l'Empereur." Sur-le-champ, toutes les conjectures s'éveillent : on croit successivement que Buonaparté a eu une indigestion de pastilles, un accès de fureur qui l'a fait évanouir, que son érésipele a reparu, qu'il y a peut-être eu un attentat contre sa personne, qu'il a imaginé ou découvert une conspiration, que l'Impératrice a reçu quelque coup de pied dangereux, que le petit roi de Rome est mort de la coqueluche, que les armées françaises ont été battues en Espagne, que la flottille de Boulogne est sous les eaux, etc. etc. etc. Montes-

Digitized by Google

quiou répond à toutes ces questions par un signe négatif. Enfin on annonce un message. Un homme d'assez mauvaise mine, portant une livrée bleue et or, entre, le chapeau sur la tête, va se placer à côté du président, et lit la piece suivante :

" *De par l'Empereur*, le grand maître des écuries de S. M., après avoir pris les ordres de son auguste souverain, enjoint au nommé Cauchois, premier palefrenier de l'écurie No. 2, section des chevaux de monture, de se rendre, à cheval, au corps législatif, et de lui signifier qu'il est enjoint aux législateurs d'envoyer, sur-le-champ, une députation de dix d'entr'eux, pour venir complimenter, à genoux, le roi de Rome, ou plutôt sa nourrice. Le palefrenier Cauchois entrera ensuite dans la voiture du président, et introduira la députation, attendu qu'il a l'honneur d'être le frere de la nourrice de S. M." Montesquiou invite l'introducteur de la députation à se retirer dans la salle des ambassadeurs, pendant qu'il rendra compte à l'assemblée de ce que l'Empereur a daigné lui dire au sujet de la motion qui a été faite la veille par son collegue Valetteaux, des côtes du Nord, et appuyée par les législateurs Soulier, du Mont-Blanc, Souffiot, de l'Yonne, et Frontin, de l'Eure. " Messieurs," dit-il, " j'ai reçu l'ordre d'être fidele dans mon récit, et quoiqu'il doive en coûter à mon cœur en blessant votre amour-propre, je ne puis, sans manquer aux devoirs qui me lient envers mon souverain, omettre la moindre des circonstances de mon entrevue avec S. M. ni une seule des paroles qu'il a daigné m'adresser. Mais auparavant, je vais nommer la députation qu'il vous est ordonné d'envoyer à l'illustre enfant. Elle sera, en conséquence, des législateurs Bavoux de la Sesia, Beguin du Cher, Bourlier de l'Eure, Chiavarina du Pô, Chiron du Finistere, Goblet

Digitized by Google

de Jemmapes, Godaille de Lot et Garonne, la Hure de Jemmapes, Pardessus de Loir et Cher, et Séné du Var.

Messieurs, je me suis rendu, hier, pour rendre compte à Sa Majesté l'Empereur et Roi de ce qui s'était passé à la séance. J'ai trouvé l'Empereur au moment où il revenait de la chasse. Il a daigné, en passant, me donner sur les jambes un coup de cravache amical, en me disant : "Je vous ai fait attendre, vous autres, mais vous êtes faits pour cela : je suppose que vous vous êtes tous regardés comme des buses, et qu'aucun de vous n'a eu l'esprit, pour tuer le temps, d'entretenir l'assemblée d'une de mes victoires ou de la plus remarquable de mes vertus." J'observai respectueusement à S. M. que si nous ne l'avions pas fait, c'est qu'aucun de nous ne se sentait capable d'arriver à la hauteur du sujet ; que cependant nous nous étions occupés d'une chose qui concernait de très-près son auguste personne. "Comment, comment ?" a-t-il dit avec impatience.—"Sire, une proposition a été faite par notre collegue Valetteau."—"Valetteau," a-t-il répété, "cela est fort drôle ; est-ce que vous avez parmi vous un homme de ce nom-là ?" et il a souri.—"Sire, ai-je ajouté, "cette proposition que, pour plus de respect, notre collegue a faite à genoux, et que tous les autres membres ont écoutée la tête découverte...."—"Pourquoi pas à genoux ?" a dit brusquement l'Empereur.—"Sire....."—"Pourquoi pas à genoux, vous dis-je," a-t-il répété d'un ton plus ferme.—"Sire, plusieurs d'entre nous étaient agenouillés."—"A la bonne heure," a dit S. M. en se radoucissant.—"Sire, cette motion avait pour but de proposer au corps-législatif de nommer une députation de dix membres, pour aller complimenter votre auguste re-

Digitized by Google

jetton le roi de Rome, et, aujourd'hui, nous devons délibérer là-dessus, après, toutefois que le grand-maître des cérémonies aura réglé le cérémonial de notre admission." — " Ainsi," s'est écrié l'Empereur avec furie, " vous avez hésité ! vous n'avez pas accueilli, par des acclamations unanimes, cette proposition ! Ah ! les canailles, je leur apprendrai leur devoir. Quoi ! ce que vous auriez dû regarder comme une faveur inappréciable, vous en avez fait l'objet d'un ajournement ! Non, gredins, vous ne le verrez pas, mon roi de Rome ; ce n'est pas pour un ramas de plébéiens, de va-nu-pieds, comme vous êtes la plupart, que je mettrai mon fils en spectacle. Mais, vous vous présenterez à sa porte, coquins ! et vous solliciterez en vain l'honneur d'être admis en sa présence ; vous ne verrez que sa nourrice. Allez dire cela au corps que vous présidez. Je vous enverrai, demain, mes ordres, et Ségur vous remettra les discours que vous serez supposés avoir prononcés dans cette occasion, afin que vous les répétiez à votre sac.. tribune, et que vous les insériez dans vos régistres."—" Sire," ai-je dit à S. M. au moment où elle se retirait, " le corps-législatif sera consterné d'avoir encouru votre disgrâce."—" Ce n'est pas à vous, Montesquiou," a répondu S. M. " que j'ai adressé tout ceci ; je vous estime, je sais que vous m'êtes dévoué ; mais, une fois pour toutes, apprenez à ces canailles, que quand on leur propose de rendre au trône un hommage quelconque, il ne faut pas hésiter. Je ne leur demande pas un respect senti, un amour véritable, non, je m'inquiete peu de leur sincérité ; ce qu'il me faut, ce sont les symptômes de l'exaltation, du dévoûment. Beaucoup de fracas, comte Montesquiou, beaucoup de phrases ; des transports, des extases, et ensuite l'Europe s'écrie :

Digitized by Google

" Comme les Français aiment Napoléon !.." L'Empereur m'a quitté ensuite en riant aux éclats, ce qui m'a fait croire qu'il était désarmé. Maintenant, messieurs de la députation voudront bien m'accompagner, et à mon retour, nous aurons une séance publique pour lire le compte rendu, et les discours que S. M. aura daigné me faire adresser.

La députation part: elle est introduite par le frere de la nourrice de S. M. le roi de Rome. Une jeune fille assez fringante se présente, et demande ce que veulent ces messieurs. Tous répondent: " Nous venons mettre nos hommages aux pieds du roi de Rome et de sa nourrice."— " Messieurs," leur dit obligeamment la demoiselle, " vous venez dans un mauvais moment: les médecins ayant déclaré qu'il fallait purger le roi de Rome par sa nourrice, cette dame a pris la dose, et ne pourra vous accorder que quelques instants." Enfin la nourrice se présente, d'un air assez leste, et sans attendre que la députation ait parlé, elle leur dit: " En vérité, messieurs, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous admettre près de mon auguste nourrisson, mais il ne m'est permis de le laisser voir qu'à des princes; encore l'archi-chancelier est-il formellement exclus. L'enfant est bien, quoiqu'il me tiraille à me faire jeter les hauts cris. Mais on dit qu'il tient cela de famille, et qu'à six mois, son pere mordait, battait, égratignait sa nourrice. Adieu, messieurs, je suis pressée." Les législateurs se retirent, M. Bavoux en tête, et M. Séné par derriere.

Digitized by Google

Portrait du feu Duc de Devonshire,

Traduit de l'Anglais.

On connaissait en général beaucoup moins le Duc de Devonshire qu'on n'a coutume de connaître des hommes qui, comme lui, joignent à une naissance aussi illustre, à des propriétés aussi considérables, et à une influence aussi justement acquise, toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui constituent le gentilhomme accompli. En traçant le portrait des grands seigneurs d'aujourd'hui, l'éclat de leurs noms et l'étendue de leurs possessions, ne sont que trop souvent, il faut en convenir, leurs seuls traits distinctifs; et lorsqu'ils se contentent de faire de ces avantages un usage ordinaire, on attend peu de chose de plus de leurs possesseurs, et eux-mêmes se soucient peu d'aller au-delà. Il n'en était pas ainsi de l'excellent homme du caractere de qui l'on présente aujourd'hui au public une légere, mais fidele esquisse.

Le trait caractéristique principal du Duc de Devonshire était la bonté; non pas l'insouciance facile, le laisser-aller que l'on prend si souvent, à tort, pour cette qualité; mais bien une résolution ferme et décidée de l'âme, fondée sur l'amour de la justice. Cette qualité, dépouillée avec soin de toute ostentation, prenait en silence racine dans son cœur et s'y développait lorsqu'il était nécessaire de la mettre en usage. Dans sa vie politique, elle devint patriotisme. Dans ses relations domestiques, dans ses rapports sociaux, ce fut de la bienfaisance, de

Digitized by Google

l'indulgence, de la charité sous la forme la plus pure. Ce n'est point un éloge, ni un panégyrique, c'est le fait pur et simple, reconnu par tous ceux qui l'approchaient et le connaissaient, que son cœur renfermait un assemblage de toutes les vertus qui font de l'homme l'image de son créateur. Il n'a jamais existé un individu sur la tombe de qui l'on ait pu inscrire avec plus de justice les mots de Vérité, Fermeté, Générosité, Patience dans l'affliction, Constance en amitié et Bienveillance universelle. La pratique de toutes ces vertus lui était si facile, que les habitudes de sa vie qui étaient entierement fondées dessus, en avaient acquis un air d'indolence et d'indifférence qui, dans les objets qui avaient le moindre rapport à ses devoirs, était bien loin de ses véritables dispositions. C'était ainsi qu'il faisait toujours les plus grandes chose de la maniere la plus simple. Ses charités étaient pleines de munificence, mais elles étaient toujours enveloppées du secret et du silence. Les douleurs physiques les plus aiguës ne purent jamais lui arracher un soupir; il vit les approches de la mort, et s'y résigna avec le même courage.

Le Duc de Devonshire possédait une intelligence du premier ordre. Sans aucun effort laborieux d'étude ou de méditation, mais aidé par une mémoire singulierement heureuse, il était parvenu au plus haut degré de culture. Ses connaissances acquises étaient prodigieuses. Il avait beaucoup lu, et le choix des ses lectures avait été fait avec goût et discernement; il connaissait à fond les classiques anciens et modernes; et en fait de poësie, ainsi que de beaux arts, son goût pur et délicat en faisait un juge et un critique du premier ordre. Il n'était pas moins sûr dans la maniere dont il savait juger les hommes et les caracteres. Il était assez commun de voir

Digitized by Google

ses contemporains recourir à son sens droit et juste, sur des points douteux, soit de littérature, soit de conduite. Parmi les hommes sages et habiles que le siecle présent a produits, M. Fox lui-même, qui était certainement un des plus marquants, nomma souvent le Duc de Devonshire comme l'homme dont il préférait le jugement à celui de presque toute autre personne vivante. Il avait, en effet, des talents qui lui permettaient d'être ce qu'il voulait. Outre un grand sens, un jugement sain et solide, il possédait et savait faire briller, à l'occasion, un fonds considerable d'esprit, ainsi que de vivacité et d'enjoûment; mais néanmoins, en mettant toujours la plaisanterie sous la sauve-garde de la bonté. Son épitaphe du feu comte de Spencer, et ses vers à la mémoire de M. Hare, un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis, font reconnaître en lui un talent exquis pour la composition, ainsi que les plus aimables affections humaines.

Les manieres du Duc de Devonshire, quoique bien loin d'être repoussantes, étaient réservées et peut être froides, mais cependant elles étaient toujours pleines d'aménité et de grâce. Connaissant peu tous les détours d'une cour, et même les méprisant, autant qu'il était possible son bon naturel de nourrir un pareil sentiment, il fut néanmoins un des hommes les plus polis de son siecle. Il y avait dans sa maniere d'être une grâce et une dignité qu'aucune éducation de cour ne peut donner, et que le cœur seul est capable d'enseigner. En lui toute l'aspérité de l'aristocratie était adoucie et ramenée par la politesse au niveau de son caractere doux et gracieux. Il avait dans ses manieres quelque chose des anciens temps, mais pourtant sans en avoir la roideur. Sans avoir en lui la moindre apparence de hauteur, ni même d'orgueil, excepté dans un sens moral, il n'était jamais dans

Digitized by Google

le monde au-dessous de lui-même. Personne ne faisait avec plus de grâce les honneurs de chez lui. La maniere dont il recevait son Altesse Royale le Prince-Régent, qui condescendait souvent à être son hôte, par qui il était aimé et honoré, et qui maintenant déplore en lui la perte d'un ferme soutien, et d'un honnête conseiller de son trône futur; celle dont il recevait les Princes de la maison de Bourbon, qui pouvaient oublier pour un moment sous son toit hospitalier les malheurs de leur exil, était la perfection de la bonne éducation; avec ses amis familiers, il était toujours ce qu'il devait être.

Les ombres du caractere de cet excellent homme tenaient de ses vertus. Celle que l'on peut le plus déplorer en lui (car blâmer serait trop dire), était une défiance de lui-même qui l'empêchait de connaître tout ce qu'il valait, et quelque fois de faire de ses facultés leur véritable usage. Sa modestie lui causait une telle timidité habituelle, qu'elle lui faisait éviter toute action pour laquelle il fallait un certain travail. Ce qui faisait surtout ressortir ce défaut chez lui, c'était le talent qu'il développait lorsque de lui-même il se mettait en avant: mais malheureusement cela lui arrivait si rarement, que les preuves que nous en avons ressemblent beaucoup plus à des exemples passagers de ce qu'il pouvait faire, qu'aux efforts systématiques de l'homme d'état, et du patriote. Cependant, les discours qu'il prononça en Parlement, et les protestations où son nom est attaché, prouvent qu'en fait de système il était également l'un et l'autre. Il parla pour la premiere fois, en 1780, sur la motion de Lord Shelburne, de faire une enquête afin de savoir par l'avis de qui Sa Majesté avait ôté aux comtes de Carmarthen et de Pembroke la lieutenance de leurs comtés respectifs, à cause des votes qu'ils avaient donnés en Parlement. On imprima dans le temps que, "Sa grâce parla, en

" cette occasion, avec une facilité et une assu-
" rance que l'on remarque rarement dans un pre-
" mier essai en Parlement, ainsi qu'avec une
" modération et un air de sincérité qui semblaient
" gagner les cœurs de ceux qui étaient en de-
" hors de la barre, tandis qu'il régnait un silence
" universel parmi ceux qui étaient en dedans.
" Il dit, que jusques-là il avait gardé le silence
" sur toutes les questions politiques sur lesquel-
" les il avait voté, parce qu'il n'était pas dans
" son caractere d'aimer à parler en public; mais
" il observa que la situation de son pays était si
" déplorable, qu'il se croirait dégénéré et in-
" digne du nom et du caractere d'un homme qui
" avait les intérêts de sa patrie à cœur, s'il restait
" plus long-temps sans déclarer ses sentiments
" d'une maniere expresse et non équivoque. Il
" appuya la motion, approuva les assemblées et
" associations des comtés, et condamna sévere-
" ment la conduite de l'administration."

Le Duc de Devonshire parla une seconde fois le 15 Juin 1798, sur une motion du duc de Leinster, au sujet des affaires d'Irlande. Les réclamations des catholiques formaient le point principal de ce débat, et le Duc de Devonshire recommandait instamment que l'on y accédât sur-le-champ et dans toute leur étendue. Son discours fut plein de choses et fit beaucoup de sensation; il y soutint pleinement la réputation qu'il avait déjà acquise. Les étrangers ayant été exclus de cette séance sur la motion de Lord Sidney, on ne trouve dans les papiers publics aucun rapport de ce discours; mais un des arguments qu'employa le Duc de Devonshire à cette occasion fut si frappant, que plusieurs personnes s'en ressouviennent encore aujourd'hui. En insistant sur la nécessité d'une concession immédiate, il cita le proverbe latin, *bis dat qui citò dat*. Cette maxime, dit-il, est extrêmement vraie;

Digitized by Google

mais en retournant ce proverbe, on lui trouve une application encore plus véritable : *bis dat qui ser dato;* car en différant d'accorder aux Irlandais ce qu'ils demandaient, on serait obligé à la fin de leur accorder le double de ce qu'on pouvait dans le moment leur accorder de bonne grâce.

Ces exemples font vivement regretter que l'on ne trouve pas dans sa vie publique un plus grand nombre d'occasions où il se soit distingué. Il est triste et décourageant de penser à tout ce qu'un homme de ce rang et d'autant de talents aurait pu faire et ne fit pas. Cependant malgré cette défiance qu'il avait de lui-même, malgré ce qu'elle retranchait de la perfection de son caractere, jamais opinion de personne n'a été mise à un plus haut prix que celle du Duc de Devonshire. Sa présence mettait un frein à tous les vices honteux et au penchant qu'on a, aujourd'hui, à l'intrigue. Dans des cas qui pouvaient paraître tant soit peu douteux à des esprits moins droits que le sien, à des âmes moins accoutumées à des pratiques vertueuses, son exemple suffisait sans qu'il fût besoin d'exhortation ou d'avis, pour tenir chacun sur la ligne de son devoir. Sur des questions semblables il n'était jamais pris au dépourvu. Et quoiqu'en jugeant des autres, la noble candeur dont il était doué, lui fit mépriser tout soupçon ; l'on savait fort bien que sa sagacité ne pouvait jamais être induite en erreur une seconde fois. C'était dans de pareilles occasions que l'on reconnaissait sa sincérité et l'autorité de son opinion. Quand ce ne serait que pour cela seul, sa perte devrait exciter de vifs regrets. C'eût été dans tous les temps une perte sévere, mais elle est presque irréparable dans le moment actuel, qui est le commencement d'une ére nouvelle et terrible, d'où nous pouvons

Digitized by Google

avoir à dater, ou le salut ou la ruine finale de l'état.

Dans ses principes politiques, le Duc de Devonshire était tout à fait Whig. Avec tout le respect dû à la Couronne, il sentait que les principes du caractere Whig sont fondés sur l'attachement aux libertés du peuple. Il regarda en tout temps comme de son devoir et de sa dignité de soutenir l'autorité légale de la couronne ; mais en même temps il considéra comme de son devoir le plus immédiat de défendre le peuple et la partie populaire de la constitution.

Il ne comprenait rien au jargon populaire moderne de *l'Indépendance de la Couronne*, par lequel ceux qui se sont élus eux-mêmes les directeurs du peuple, recherchent une alliance avec la cour contre les Whigs, afin de détruire plus sûrement la couronne elle-même, après l'avoir privée de sa véritable défense constitutionnelle. C'est ce qui lui fit voir la nécessité de tenir la prérogative royale dans ses strictes bornes. Il s'éleva constamment contre le système de favoritisme et d'exclusion. Dès qu'il commença à être homme public, il se réunit au parti qui se forma sous les auspices du marquis de Rockingham, afin de ramener le gouvernement aux principes d'après lesquels il avait été administré pendant tant d'années de gloire depuis la révolution. Lorsque la révolution de France dispersa ce parti, il ne vit pas de raison de se lier avec aucun autre. Au contraire ; et si ce n'est la nécessité de la guerre en 1793, il ne cessa jamais d'appuyer M. Fox. Il différa, il est vrai, de ce grand homme sur la nécessité de la guerre avec la France à cette époque, mais il différa également du duc de Portland sur la nécessité de joindre M. Pitt. Aussi, quoiqu'il en fût souvent et vivement pressé, rejeta-t-il toutes les propositions qui lui furent faites de se lier

Digitized by Google

avec le ministere qui fut formé, en 1794, par leur coalition. Sur tous les points essentiels du gouvernement intérieur, il fut cordialement uni avec M. Fox, et il accorda son estime et son affection à ceux que son ami estimait et chérissait. Et quoique, relativement aux mesures proposées pour la réforme du Parlement, son bon sens ne lui permît guere de croire à toute leur efficacité, au moins ne voyait-il aucune objection sérieuse à la réforme, en fait de principe; au moins, aucune qui tirât sa source des terreurs inspirées par la révolution française.

Tel était le chef de la Maison Cavendish. Ce serait peindre faiblement sa perte, que de ne l'apprécier que par les regrets qu'elle a causés. Cependant ces regrets sont aussi publics que la connaissance de ce qu'il valait. C'est une partie du même sentiment qui remplissait et consternait tous les cœurs, lorsque le dernier duc de Bedford fut enlevé au monde, d'une maniere si déplorable, par une mort prématurée. La ressemblance de caractere et de rang de ces deux illustres personnages, renouvelle en nous les mêmes sentiments, et rouvre des blessures à peine cicatrisées. On dirait que la Providence veut nous accoutumer à ce genre d'affliction, en s'appesantissant sur nous de toutes les manieres. En 1806, le monde perdit M. Fox; et nos pleurs coulent encore sur la tombe de M. Windham. Certes, il a été bien court, l'espace qui a vu s'entasser si rapidement dans le tombeau tout ce qu'il y avait de grand et d'excellent dans le pays! Mais nous pouvons encore porter nos regards en avant; et puisqu'il ne nous est pas donné de détourner les difficultés toujours croissantes de notre situation sous la direction de ces hommes vertueux, nous devons apprendre, par leur exemple, à lutter contr'elles.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Depuis notre dernier Résumé, il n'est arrivé qu'une seule dépêche de Lord Wellington. Le gouvernement en a publié l'extrait suivant dans la Gazette de la Cour du 6 Août.

Extrait de la Gazette de Londres, du 6 Août,

Quinta de Joao, le 18 Juillet 1811.

L'armée de Portugal a quitté sa position sur la Guadiana le 14 du courant, et s'est portée vers Truxillo. Je n'ai point encore appris qu'aucunes troupes aient passé cette ville pour se rendre à Almaraz, ni que la cavalerie qui avait été vers Talavera et Lobon se fût retirée plus loin que Merida. Les Français fortifient le vieux château de Medellin, ainsi que celui de Truxillo.

Le général Blake embarqua son corps le 6, à l'embouchure de la Guadiana. Aussitôt que ce corps eût été embarqué, le corps de troupes de l'ennemi, qui avait marché vers la Guadiana, et qui avait tourné vers Cartaja, se retira de la frontiere vers St. Lucar.

J'apprends que les troupes appartenant au 4eme corps que le maréchal Soult avait amenées en Estremadoure, ont marché vers Grenade. Il n'y a rien de nouveau du côté de Valladolid, si ce n'est que Joseph Buonaparté est retourné en Espagne et qu'il est, à ce qu'on dit, arrivé à Burgos le 5 du courant, avec une escorte d'environ 3000 hommes.

La continuation de la campagne de Portugal nous offre peu de chose à communiquer, aujourd'hui, à nos lecteurs. La retraite et la dispersion de ces innombrables aigles, porteurs du tonnerre des Tuileries, est un nouvel hommage qu'ils ont été obligés de rendre à la sagacité du léopard. Les maladies, ainsi que l'avait prévu

Digitized by Google

Lord Wellington, avaient déjà mis 5000 hommes de l'armée de Marmont hors de combat. Les généraux français avaient leur leçon toute tracée dans le Moniteur du 9 Octobre 1809. Ils se rappelaient que leur maître dit alors : " Qu'après la bataille de Talavera les Français auraient pu entrer en Portugal, mais qu'ils ne l'avaient pas voulu, parce qu'on était alors au mois d'Août ; parce que le climat est funeste dans cette saison ; parce qu'il n'y a que des insensés, tels que ceux qui dirigent le gouvernement anglais, qui s'exposent aux mois d'Août et de Septembre, à faire périr une armée dans les sables de l'Estremadoure." Lord Wellington connaissait aussi bien qu'eux cette localité. Il les a vaincus sans combat. Après leur dislocation, il a toute liberté d'agir, et tandis que son ennemi périssait dans les sables de l'Estremadoure, son armée recevait de très-nombreux renforts, avec lesquels il peut, aujourd'hui, se porter dans le Nord ou dans le Sud, suivant les circonstances.

Blake est arrivé à Cadix, le 12 Juillet, avec tout son corps. Nous tirons des papiers espagnols le journal suivant de sa marche depuis sa séparation de l'armée de Lord Wellington, et le rapport officiel de sa tentative infructueuse sur le chétif poste de Niebla.

Mouvements faits par le Corps du Général Blake, *après sa Séparation d'avec l'Armée de* Lord Wellington.

Le 17 Juin, toute l'armée, y compris la 1ere division de la 5eme armée, avec 300 artilleurs qui avaient servi au siége de Badajos, se porta à Jurumenha, et le quartier-général de la même armée, avec 12 pieces de canon, prit la même route. L'armée anglo-portugaise resta ce jour-là sur la rive droite de la Guadiana; nos troupes

Digitized by Google

passerent cette riviere avec le plus grand ordre et avec la plus grande expédition, conservant même, en la passant à gué, leur ordre de colonne, et à cinq heures du soir, elles se trouvaient en totalité sur la rive droite de cette riviere. L'avant-garde resta à la tête du pont construit par les Anglais, afin de protéger l'opération.

Le 18, les troupes continuerent leur marche, et le quartier-général de la 5eme armée, avec quelques corps et la cavalerie démontée, fut porté à Villa Viciosa.

Marche des Troupes.

Le 18, à Redondo, cinq lieues;
Le 19, à Portela, sept;
Le 20, à Beja, six;
Le 21, au travers d'un pays désert, une;
Le 22, à Mertola, huit;
Total, 27 lieues portugaises extrêmement longues.

Pendant cette marche rapide, dans laquelle il n'y eut jamais des provisions suffisantes pour donner des rations complètes, les troupes manifesterent la plus grande patience et le meilleur ordre. Il est certain qu'il est peu d'occasions où un corps ait fait des marches aussi longues et aussi sévères, la chaleur étant excessive, et le tiers de l'armée au moins étant sans souliers.

Le 23, elle passa la Guadiana sur un pont temporaire, formé de bateaux, et la cavalerie passa, le 23 et le 24, à la nage. Le 24, on embarqua l'artillerie pour Ayamonte; le 25, les divisions demeurerent à St. Sylvestre, Castillejos et Catanas, la cavalerie appartenant à la 5eme armée commandée par le comte Penne, avec deux pieces d'artillerie, devant arriver à Mertola le 24.

Voici quel était l'ordre de marche.

L'artillerie, escortée par un bataillon de mineurs, formait la tête de la colonne et était suivie par le commissariat et tout ce qui lui appartenait; après quoi marchait la 4eme division, puis la 5eme et la 3eme; le tout protégé par la cavalerie qui suivait à deux lieues de distance. Il n'eût pas été possible aux divisions d'arriver plus promptement par différentes routes.

Après avoir laissé reposer les troupes pendant deux jours, à la suite de leur marche rapide du Portugal dans le comté de Niebla, elles furent de nouveau mises en mouvement.

Digitized by Google

Le 28, la cavalerie de la 5eme armée, l'avant-garde, et presque toute l'artillerie entrerent à Gibraléon.

Le 29, les mêmes troupes prirent la direction de Trigueros, et leur place fut occupée par celles qui étaient restées à Cataya et St. Bartholomeo. La division du général Balasteros était cantonnée à El Cerro et Catanas, et couvrit la gauche et les derrieres de l'armée.

A l'arrivée de ce général à Cabezas-Rubras, le 25, il ordonna à trois compagnies de Barbastro, aux tirailleurs de tous les corps et aux bataillons de Pavia et de Neina, de se tenir prêts à marcher et à attaquer une colonne mobile, consistant en 600 hommes d'infanterie et de cavalerie qui étaient arrivés dans le Cerro. Ces troupes marcherent toute la nuit; le reste de la division resta à Cabezas-Rubras, sous les ordres de Francisco Merens, devant suivre à la pointe du jour. Le 26 au matin, nos guerillas rencontrerent l'ennemi, qui s'était formé à l'extrémité du village sur la route d'Alosno. Nos troupes l'attaquerent par la route du Cerro, mais la colonne mobile commença sa retraite, continuellement chargée par nos guerillas et nos troupes légeres. La perte de l'ennemi consista en 4 officiers et 35 à 40 hommes tués ou blessés; la nôtre, en 3 tués et 4 blessés.

Extrait du Rapport fait par le Chef de l'Etat-Major du Corps d'Expédition, au Chef d'Etat-Major-Général, daté de Trigueros, le 1 de Juillet.

Le 29, il marcha quelques troupes de Gibraleon, afin de faire une tentative sur Niebla. Le maréchal de camp Don José Zayas avança avec sa 4eme division qui se présenta devant cette place le 30 à la pointe du jour, avec la cavalerie et l'artillerie de la 5eme armée; au moment même où la garde avancée sous le commandement de son général Don José de Lardizabal prenait une position sur la grande route de Villarasa à Séville, avec la cavalerie du corps expéditionnaire.

Niebla dont la popultation est aujourd'hui réduite à 100 personnes, est entourée d'un ancien mur en assez

Digitized by Google

bon état, et a dans son enceinte un château formant une espece de citadelle, qui est un poste assez fort; mais l'ennemi l'avait encore fortifié en y ajoutant une piece de 12, deux obusiers de sept pouces et sept autres pieces d'artillerie, et en élevant divers ouvrages autour de la place. Telle est Niebla, depuis qu'elle est devenue un point d'appui pour l'ennemi dans ses ravages, et un lieu de dépôt pour les réquisitions multipliées qui ont porté la ruine et la rage dans tous les districts voisins.

Son Excellence le général en chef désirant essayer, s'il était possible, de délivrer le peuple de ce comté d'une situation si accablante, était disposé à faire une attaque contre Niebla, quoique n'ayant pas tous les moyens nécessaires pour assurer le succès, et que l'on n'eût que peu de temps à épargner sur celui qui était consacré à des objets plus importants.

En conséquence, dès qu'il eût été informé que le gouverneur avait rejeté les sommations du général Zayas, il procéda à reconnaître la place, ordonnant en même temps que l'on fît dans les villages voisins des réquisitions d'échelles et autres objets, n'ayant pas été jugé prudent que l'opération eût lieu en plein jour.

Les troupes dela 4eme division et l'artillerie de la 5eme armée ne commencerent l'attaque que lorsque la lune fut couchée. La droite fut mise sous la direction du maréchal-de-camp Don Juan de la Cruz Mourgeon, et la gauche sous le brigadier des gardes, Vallones Don Carlos Denoy; en même temps on fit passer quelque infanterie de l'autre côté du Rio Tinto, afin de faire une fausse attaque du côté Est de la forteresse.

Les troupes s'avancerent avec les échelles, sous un feu très-vif d'artillerie et de mousquetterie de la part de l'ennemi, et quelques soldats, après des tentatives répétées, parvinrent à gagner le haut de la muraille; mais les échelles se trouvant trop courtes malgré qu'on elles eût mis au bout les unes des autres, leur nombre insuffisant et le manque des autres objets nécessaires, ne permit pas d'exécuter le plan. Ces raisons et le jour qui allait se faire, déterminerent le général à ordonner aux troupes de reprendre leurs positions, afin qu'elles ne restassent pas exposées plus long-temps au feu de la forteresse, ce qui fut effectué, notre perte montant a environ 20 hommes. Tous les corps employés à ce service déployerent le plus grand courage.

Digitized by Google

Soult s'est porté de sa personne, avec 7000 hommes, aux lignes de Cadix. L'évasion subite d'un général Imaz, qui, après la mort du brave gouverneur de Badajos, avait rendu la place qui lui était confiée avec 9000 hommes de garnison, et qui, au moment d'être jugé par un conseil de guerre, a disparu avec un aide-de-camp du maréchal Soult, prisonnier à Cadix ; la nouvelle de la prise de Tarragone ; l'inaction de Freyre qui, avec 20,000 hommes sous ses ordres, s'est laissé tenir en échec, depuis deux mois, par 5000 hom. du corps du général Sebastiani, aujourd'hui sous les ordres du général Laval ; l'impuissance ou l'apathie du gouvernement; le défaut absolu d'argent, qui ne permet ni d'habiller, ni de solder les troupes—toutes ces circonstances avaient répandu l'alarme et la défiance dans Cadix. On y soupçonnait de la trahison quelque part, et quelques lettres vont jusqu'à faire craindre que l'on n'y fût à la veille d'une révolution.

On est enragé en Catalogne contre Campo-Verde, de ce qu'il n'a pas livré bataille pour faire lever le siége de Tarragone ; mais les amis de ce Général disent, pour le justifier, que son armée n'était composée que de recrues de Valence, sur lesquels il y avait peu à compter.

Nous apprenons, en terminant ce Numéro, que le vaisseau le *Minho* était arrivé le 20 Juillet, de la Veracruz à Cadix, avec 7 millions de piastres fortes pour le gouvernement. Cette arrivée va donner, nous l'espérons, une nouvelle énergie aux esprits, et une nouvelle activité à la guerre.

Le convoi des Iles du Vent, dit le convoi de Juin, vient d'arriver heureusement, quoique dans des circonstances bien défavorables pour la vente des denrées qu'il apporte des colonies.

Digitized by Google

Le cutter la *Sylvia* est arrivé, cette semaine, de Madras à Portsmouth, avec des dépêches annonçant la mort de l'amiral Drury, le 6 Mars, au moment où il venait d'achever tous les préparatifs pour l'expédition contre Java. Il a été enterré à Madras avec tous les honneurs militaires; il y avait 8000 hommes sous les armes. L'expédition a dû mettre à la voile vers le 10 du même mois. La partie navale en est sous les ordres de l'amiral Stopford, et les troupes sous ceux de Sir Samuel Auchmuty.

Le vaisseau le *Belliqueux*, de 64 canons, est arrivé, escortant, avec la frégate le *Menelaus*, 8 vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales, venant de Chine, et trois autres venant de Bombay et du Bengale, ainsi que 4 baleiniers. La flotte de Chine a apporté pour 1400 mille livres sterling en piastres, d'envoi du gouvernement chinois, pour acheter des munitions, navales, mesure que l'on n'avait jamais vu adopter encore par le gouvernement chinois.

La frégate de S. M. la *Fortunée*, cap. Vansittart, a pris et envoyé à Cork, en Irlande, le navire américain le *Meteor*, de Philadelphie, sortant de Bordeaux, chargé de vin, eau-de-vie et soie.

Un nombre considérable d'officiers de génie et d'artillerie ont reçu ordre de s'embarquer sans délai pour la Bermude, le nouveau Brunswick et le Canada, afin de remplir toutes les places qui peuvent être devenues vacantes dans ces établissements. Les transports dans lesquels ils doivent prendre passage, embarquent une quantité abondante de munitions, d'armes et d'autres objets militaires.

LE ROI.

Les bulletins qui ont été publiés cette semaine, sur l'état de S. M. sont loin d'être satisfaisants. Le symptôme le plus alarmant est que l'auguste malade se refuse à prendre aucune espece d'aliments, et qu'il faut employer des moyens de coërcion pour lui faire prendre quelque nourriture liquide. On se représente aisément combien un tel état est précaire, et les douloureuses inquiétudes qu'il inspire.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de John Dean, 7, Wardour Street, Soho Square.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCII.—*Le* 20 *Août*, 1811.

LITTÉRATURE.

Histoire de France pendant le dix-huitieme Siecle, par M. Charles Lacretelle, *Professeur d'Histoire, etc. Tome V.*

A mesure que M. de Lacretelle s'avance vers la fin de son ouvrage, à mesure que l'histoire du dix-huitieme siecle vient se confondre de plus en plus avec l'histoire contemporaine de la génération vivante, l'entreprise de l'auteur devient de plus en plus hasardeuse; on voit se rallumer de toutes parts les feux cachés sous les cendres perfides que l'historien foule d'un pas à la fois prudent et courageux.

On se demande si l'auteur qui, à l'époque actuelle, écrit le regne de Louis XVI, peut espérer de connaître toute la vérité. Les mémoires particuliers, dira-t-on, les matériaux de tout genre, dont

Digitized by Google

l'historien doit composer son édifice, n'ont pas encore subi l'épreuve d'une longue et calme discussion publique ; plusieurs renseignements importants restent ensevelis dans les archives des familles ou dans les collections des curieux : il est même des hommes qui, témoins ou coopérateurs des événements de cette époque, n'ont pas encore voulu confier au papier les faits dont leur mémoire est remplie ; enfin, la révolution qui, en brisant toutes les barrieres, semblait ouvrir le chemin à toutes les vérités, n'a fait éclore, généralement parlant, qu'un essaim innombrable de mémoires de parti, de *factum* souvent odieusement mensongers et presque toujours dénués de preuves authentiques : matériaux plus propres à obscurcir la vérité qu'à la faire éclater. Il est arrivé ce qui arrive dans les bouleversements de la nature, où les montagnes déchirées laissent sortir de leurs entrailles les eaux souterraines long-temps cachées ; on a vu jaillir en petit nombre quelques sources limpides, mais en même temps un torrent débordé de fange et de bourbe a recouvert au loin les campagnes. Encore, dit-on, si M. Lacretelle a pu savoir la vérité, aura-t-il osé la dire à des lecteurs qui ne sont pas des juges impassibles, mais des parties intéressées ? Un Français aura-t-il osé retracer aux Français les brillants et funestes égarements qui précéderent cette révolution dont tout, aujourd'hui, efface et répare les traces, mais dont rien ne peut effacer le souvenir ? Les Français ont sans doute tous les genres de courage, hors celui d'entendre la vérité qui les touche personnellement. Comment donc écrire pour eux et au milieu d'eux une véritable histoire contemporaine ?

Telles sont les difficultés qu'a dû rencontrer M. Lacretelle ; elles paraissent insurmontables ; elles ont cependant été surmontées. Deux principes ont applani, pour l'historien, l'épineuse carriere qu'il avait à parcourir.

Digitized by Google

Le premier de ces principes a été d'écarter tout ce qui n'a pas décidément un caractere historique. Il est des vérités qui ne méritent pas d'être sues ; il y en a plus encore qui ne méritent pas d'être imprimées. C'est dans ce labyrinthe de petits faits, souvent mal connus ou mal retenus par les personnes intéressées elles-mêmes, que l'historien peut le plus facilement s'égarer, précisément lorsqu'il cherche la vérité avec le plus d'ardeur. C'est ainsi que, dans un volume précédent, M. Lacretelle avait été induit en erreur à l'égard des deux traits relatifs à la duchesse de Grammont et au marquis de Chauvelin; il a rectifié ces erreurs au moyen d'un carton. Il était difficile de ne pas se tromper sur une ou deux anecdotes dans un regne de cinquante ans, qu'on pourrait presque caractériser en l'appelant le regne des anecdotes. C'est l'insipide monotonie de la fin de ce siecle de Louis XV qui a forcé l'historien à s'arrêter plus qu'il ne l'aurait voulu sur les intrigues de la cour, et sur la vie privée de ces femmes trop célebres qui, sans titre légal, partageaient le trône du monarque. Pouvait-il faire autrement? Tacite aussi s'excuse d'avoir peint trop minutieusement les proscriptions et les débauches des empereurs de Rome ; et pourtant Mably voudrait qu'il nous en eût donné encore plus de détails. C'est surtout dans ces siecles de mollesse où les rois ne sont pas rois, dans ces temps de licence, de langueur, de confusion morale, qu'il est difficile de fixer avec précision les bornes où l'histoire finit et où commence la biographie ; les goûts et les opinions varieront toujours sur ce point. Ce qui nous paraît évident, c'est que M. Lacretelle ne s'écarte jamais volontairement du vrai point de vue de l'historien, qui est de tracer la vie politique et morale de la nation, et non pas celle des rois, des ministres, des personnages célebres. Les désordres de la vieillesse de Louis XV forment, comme ceux de la régence, un chapitre

Digitized by Google

essentiel et très-important de l'histoire de France ; mais ici, malheureusement, on ne peut éviter d'écrire une satire des mœurs, en écrivant l'histoire nationale. La faute en est au sujet et aux personnages. Avec l'avénement au trône de Louis XVI, la scene prend bientôt un aspect différent; de grands embarras et de magnifiques projets, de sinistres pressentiments et de généreuses espérances viennent ramener l'histoire à des considérations plus nobles et plus sérieuses. Quel plan rétablira les finances ? par quelles réformes étayera-t-on en dedans l'édifice délabré de la constitution ? par quelles opérations politiques et militaires la monarchie regagnera-t-elle au dehors sa gloire éclipsée ? Ces grandes considérations rendent à l'histoire toute sa dignité, à l'écrivain toute la liberté de son talent. M. Lacretelle semble, pour ainsi dire, respirer, lorsqu'arrivé à l'époque des Turgot et des Malesherbes, il peut faire reposer les regards de ses lecteurs sur le tableau consolant des grandes vertus publiques. Bientôt les nobles hasards d'une guerre, généralement honorables pour les armes françaises, viennent encore jeter dans la marche des événements cet intérêt dramatique qui semble particulierement attaché aux luttes sanglantes des nations. Toute cette partie des annales de la France, quoique presque contemporaine, est peut-être aussi bien connue de nos jours qu'elle pourra jamais l'être. Une grande publicité dans les discussions, un nombre considérable de documents authentiques, les discours publics des hommes d'état de l'Angleterre, les aveux, les révélations que les circonstances ont arrachés à plusieurs personnages marquants de France, tout concourt à livrer à l'historien contemporain toutes les vérités qui lui sont nécessaires. Ici, M. Lacretelle a pu dédaigner beaucoup de petites anecdotes que l'imagination vaniteuse des courtisans aime à élever au rang des causes déterminantes des événements ;

Digitized by Google

il a pu garder un noble silence sur des faiblesses qui n'ont point éclaté par des scandales publics, ni contribué à des calamités nationales ; mais d'un autre côté, il a pu trouver amplement, dans les faits les plus incontestables, de quoi peindre le caractere général des mœurs, et celui des individus appelés à des rôles importants; il cite souvent et ces traits d'un luxe effréné qui annoncent la décadence du caractere national, et ces mots originaux qui rassemblent comme dans un seul rayon tous les sentiments d'une nation ; comme, par exemple, celui du soldat qui, à la fameuse époque de l'introduction des coups de plat de sabre, disait au maréchal de Saint-Germain : *Je n'aime du sabre que le tranchant.* Mais la sage réserve de l'historien l'empêche de répéter aucune anecdote hasardée. Quelque contemporain voudrait-il disputer sur l'exactitude du piquant tableau que M. Lacretelle trace de la cour de Louis XVI ? Voudrait-on l'accuser d'avoir outré les ridicules que les princes et les grands seigneurs se donnaient par leur anglomanie, par la futilité de leurs goûts, par la légéreté de leurs caprices ? Le prince de Ligne est là comme un témoin oculaire : ce courtisan, si spirituel et en même temps si attaché aux anciennes dynasties, a peint des mêmes couleurs que M. Lacretelle ces travers en apparence si frivoles, et qui ont eu des conséquences aussi sérieuses. Il y aura toujours de légeres variations dans les récits des hommes, même les mieux instruits et les plus sinceres ; mais la vérité d'une histoire n'est point dans la minutieuse exactitude de la moindre circonstance locale ou personnelle ; elle est dans l'ensemble des faits importants, dans leur enchaînement et dans la maniere de les présenter.

Le second principe, au moyen duquel M. Lacretelle a concilié les austeres devoirs de l'historien avec la position délicate d'un contemporain, fait autant d'honneur à son jugement qu'à son ca-

Digitized by Google

ractere personnel. Lorsque les causes premieres des événements et les motifs secrets des actions restent environnées d'une obscurité que peut-être aucune recherche ne pourra jamais dissiper, l'historien du regne de Louis XVI a toujours préféré l'interprétation la plus honorable. Ce principe se trouve presque toujours d'accord avec la vraie critique historique ; car même les hommes les plus vicieux ou les plus frivoles ont rarement agi en public d'après des motifs entierement dénués de toute apparence de justice ou de raison ; et en cherchant le côté excusable d'une action, on est presque sûr d'en découvrir, du moins en partie, les vrais motifs. Entendons M. Lacretelle s'expliquer lui-même à ce sujet. " Nul malheur éclatant, dit-il, n'a rempli l'époque à laquelle je dois m'arrêter ; mais la catastrophe la plus terrible et la plus sanglante qui ait changé les destins de l'univers, préparée de plus loin, commençait alors à s'annoncer, et les signes en étaient mal interprétés ou méconnus. Si c'est le comble de la cruauté que de montrer à un homme qui a beaucoup souffert combien il fut imprévoyant, et d'opposer le rêve de ses espérances à de tristes réalités, cette tâche est encore pénible ; mais du moins elle est utile, nécessaire peut-être lorsqu'il s'agit d'un peuple entier, de toute une génération. Ici les faits ne conduisent point l'historien au rôle d'un accusateur ; en vain chercherait-il à expliquer des événements tragiques par de profonds complots. La haine ne fut jamais plus loin du cœur des Français qu'au moment où ils approchaient d'une révolution ; ils ne combinaient que des plans pacifiques.

. . . . . .

D'étonnantes fureurs allaient se déclarer, et la pitié la plus active remplissait les âmes. Ce que craignaient le plus les hommes opulents, c'était de passer pour insensibles. . . . J'ai interrogé scrupuleusement les faits de cette époque, et loin d'y trouver des

Digitized by Google

traces du crime, je n'ai trouvé que rarement celles d'une méchanceté réfléchie..... Sans doute il y avait alors des penchants très-déréglés que favorisaient une interprétation arbitraire des lois de la morale et un fatal dédain pour les préceptes religieux ; mais les passions haineuses cédaient à l'ivresse commune des rêves philanthropiques. Il est un trait distinctif que les Français développerent graduellement durant le cours du dix-huitieme siecle, s'est le besoin d'agitation. Au temps de la Régence, ils l'exercerent sur des plaisirs licencieux. Calmés plutôt que contenus par la sagesse du vieux cardinal de Fleury, ils s'occuperent de controverses religieuses. . . . Les spéculations brillantes et audacieuses de la philosophie leur parurent plus dignes de leurs recherches ; ils furent charmés d'être impétueux avec méthode..... La révolution d'Amérique, dont les Français furent les instigateurs et les auxiliaires, les passionna pour les institutions, et surtout pour le mot et les formes de la liberté..... Bientôt l'exaltation n'eut plus rien de commun avec les principes ni avec les douces illusions dont elle s'était alimentée. Il y eut, pendant plusieurs années, un autre peuple français. Mais, aux grands crimes, succéderent les grands exploits, et le peuple français fut retrouvé. Le dix-huitieme siecle finit, et le besoin d'émotions vives se repose aujourd'hui dans les travaux de la gloire."

C'est en ramenant ainsi la pensée du lecteur tour-à-tour sur le tableau de l'enthousiasme général qui précéda la révolution, et sur les résultats entierement inattendus qui en ont terminé le cours, que M. Lacretelle trouve un moyen sûr et facile d'écarter beaucoup de ces affreux soupçons, de ces accusations téméraires qui vont chercher la prétendue origine de la révolution dans mille complots imaginaires, ou dont au moins l'obscure existence n'a jamais pu être démontrée. M. Lacretelle ne prête

Digitized by Google

donc pas aux hommes célebres de la fin du dix-huitieme siecle ces intentions atroces, ces sombres haines, ni surtout cette longue persévérance dans le crime qui, sous la plume d'autres écrivains, dénaturent le caractere de la nation française. Le lecteur européen trouve dans cette histoire toutes les vérités qu'il a droit d'y chercher; le lecteur francais les y trouve encore exposées et développées de la maniere la moins humiliante et la moins affligeante pour la nation qui, selon l'expression d'un Anglais était alors *le peuple enfant*, mais qui est devenue, dit M. Lacretelle, *le peuple roi*.

Nous avons fait connaître l'esprit et la marche de l'historien du regne de Louis XVI; dans un article suivant, nous entretiendrons nos lecteurs de ses talents comme écrivain, nous indiquerons les progrès très-sensibles que lui doit le style historique: style qui, depuis Bossuet et Vertot, était resté le fatal écueil de l'éloquence française.

Mémoires de la Princesse Frédérique-Sophie-Wilhelmine *de Prusse, Margrave de Bareith, Sœur de* Frédéric-le-Grand, *écrits par elle-même.*

Ce serait un grand avantage pour l'histoire si ceux qui la *font* prenaient aussi la peine de l'écrire. Rien n'est plus précieux pour l'instruction que le récit de Xénophon et les Commentaires de César. Frédéric a aussi écrit ses Mémoires, et le ton de vérité qu'il y a mis souvent prouve, autant que ses actions les plus éclatantes, qu'il était digne de toute sa renommée. La margrave de Bareith, sa sœur, était après lui, ce qu'il y avait de plus distingué dans sa famille. Elle est connue depuis long-temps dans le monde littéraire par des vers charmants de l'auteur de *la Henriade*, que les ennemis de celui-ci ont essayé d'attribuer à un amour-propre démesuré, et qui

Digitized by Google

ne prouvent, sous sa plume, que cette grâce, cette urbanité qui éleverent la langue et les manieres françaises à un degré de dignité et d'aisance dont on n'a aucune idée dans les autres contrées de l'Europe. Les souverains seraient très à plaindre si l'on ne pouvait leur exprimer des sentiments d'affection qu'à genoux et le front humilié dans la poussiere. L'étiquette de l'Orient n'est bonne que pour les princes qui n'ont ni esprit ni bonté. Il est tout simple qu'ils s'effarouchent de ce qu'ils ne peuvent ni comprendre ni sentir. Lorsque Voltaire écrivait à Frédéric :

> Un poëte est toujours fort bon
> A la tête de cent mille hommes,

Il savait bien laisser au monarque la part de gloire qui le flattait davantage, et en disant à la princesse qu'il perdait son *empire* en gardant son *amour*, il conservait tout le respect qu'elle pouvait exiger; mais il faut convenir aussi que tout le monde n'a pas le droit de hasarder de telles licences, et que peu de personnes aussi savent les apprécier. La margrave de Bareith fut encore en relation avec un autre grand personnage d'une autre espece : ce fut le pape Benoit XIV, qu'elle alla visiter. Ses mémoires ne vont pas jusqu'à cette époque de sa vie, et il est très-fâcheux que nous n'ayons pas su d'elle-même les détails de cette entrevue ; le manuscrit ne s'étend pas au-delà de l'année 1742. Les éditeurs ne désesperent pas d'en recouvrer la suite. Il faut, en l'attendant, se contenter de ce que nous possédons. On y trouve des particularités qui ne sont pas sans intérêt.

C'est en 1706 que commencent ces notes, c'est-à-dire, cinq à six ans après la naissance de cette nouvelle monarchie, qui devait causer de si grands changements dans l'économie du fameux traité de Munster. Frédéric-Guillaume, prince royal, fils de Frédéric Ier, épousa, cette année, la fille de l'élec-

Digitized by Google

teur d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre. Le prince royal, qui succéda à son pere, eut plusieurs enfants, dont l'aîné fut la margrave de Bareith; ensuite le Grand Frédéric, et plusieurs autres princes et princesses, dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment. La margrave de Bareith trace ici le caractere des auteurs de ses jours, tels à-peu-près que divers écrits contemporains les ont déjà fait connaître. Frédéric-Guillaume avait quelque élévation dans le caractere, beaucoup de jugement et d'application. Sa fille lui attribue quelque bonté, ce qu'il n'a pas toujours justifié dans le cours de sa vie. Il était d'ailleurs soupçonneux, violent, fort attaché à l'argent, dévot jusqu'à la bigoterie. Mais il avait senti qu'un Etat naissant devait être essentiellement militaire, et le soin qu'il donna à cette partie de l'administration prépara les actions éclatantes du regne de son fils. On sait qu'il avait la manie de former le corps principal de sa garde d'une réunion d'especes de colosses qu'il recrutait dans toutes les parties de l'Europe qui pouvaient lui être ouvertes, et c'était un moyen sûr de gagner son amitié que de lui offrir des patagons de cette taille. La princesse d'Hanovre, sa femme, ne manquait point de qualités estimables; elle était très-fiere, défiante, sujette à varier dans ses attachements, traitant ses enfants d'une maniere inégale et capricieuse, d'ailleurs fort attachée à la gloire et aux intérêts de la maison de son époux. Les deux ministres principaux du monarque étaient le prince d'Anhalt pour le militaire, et un M. de Grumkow pour le civil, tous deux remplis de mérite chacun dans leur partie, unis d'abord, divisés ensuite par des jalousies particulieres; mais ce qui fait l'éloge du roi, c'est que malgré ces dissensions, qui firent un certain éclat, Frédéric-Guillaume les conserva, jusqu'à la fin de ses jours, dans une égale intimité.

Je passerai rapidement sur les premieres an-

Digitized by Google

nées de la princesse de Prusse, qui ne contiennent que des petites tracasseries fort peu intéressantes, pour arriver à un événement qui attira l'attention universelle par un certain mélange de bizarrerie et de grandeur imposante; je veux parler de l'apparition de Pierre-le Grand au milieu des nations civilisées de l'Europe. Ce fut en 1717 que ce prince vint à Berlin avec la Czarine son épouse, à son retour de Hollande, où il avait fait l'apprentissage d'un art qui avait servi à faire la base de gloire et de splendeur de ses Etats régénérés. Rien n'était plus simple que sa vie intérieure; rien de plus extraordinaire que le train domestique qui l'accompagnait. Il était composé surtout de quatre cents femmes, la plupart servantes allemandes, qui faisaient les fonctions de dames, de femmes-de-chambre, de cusinieres et de blanchisseuses. Presque toutes ces créatures portaient chacune sur leurs bras un enfant richement vêtu, et quand on leur demandait si c'étaient les leurs, elles répondaient en faisant des *salamalecs* à la russe: " *Le Czar m'a fait l'honneur d'en être le pere.*" Vers ce même temps, le roi de Pologne, Auguste de Saxe, avait eu des enfants naturels, dont on faisait monter le nombre à trois cent cinquante-quatre. Quels hommes que ces monarques du Nord!

La Czarine accompagnait son époux. Elle n'est pas moins curieuse à connaître, surtout d'après la nature de son origine et la singularité de sa fortune. Elle était, dit la margrave, petite et ramassée, fort basanée, sans air ni grâce. On l'aurait prise, à son affublement, pour une comédienne allemande. Son habit, fait à l'antique, fort sale et fort chargé d'argent, avait l'air de sortir de la friperie. Le devant de son corps de jupe, orné de pierreries, offrait un dessin très-singulier. C'était un double aigle, dont les plumes étaient garnies du karat le plus petit et le plus mal monté. Elle avait une dou-

Digitized by Google

saine d'ordres, et autant de reliques et de portraits de saints attachés tout le long du parement de son habit. Quand elle marchait, tout cela se choquait, et l'on aurait cru entendre le cliquetis des sonnettes d'un mulet.

La physionomie du Czar était belle; mais il avait quelque chose de rude qui inspirait plus de crainte que de respect ou d'affection. Catherine entendait fort mal l'allemand, et n'avait d'autre ressource que de s'entretenir avec sa folle, qui était une princesse Gallitzin, réduite à ce pitoyable métier depuis qu'elle avait été impliquée dans une conspiration contre le Czar, qui lui avait fait donner deux fois le *knout*. Elle paraissait s'acquitter très-bien du noble soin de faire rire aux éclats sa souveraine.

Le Czar avait, dit-on, été empoisonné dans sa jeunesse, et il était résulté de cet accident une affection sur le genre nerveux, qui lui causait des convulsions violentes qu'il ne pouvait contenir. Une de ces crises le saisit étant à table à côté de la reine de Prusse, et comme il gesticulait vivement avec son couteau, la reine, effrayée, voulut se lever. Le Czar la pria de se tranquilliser, et lui prit affectueusement la main, qu'il serra avec tant de force qu'elle fut obligée, dit l'historienne, de crier miséricorde; ce qui le fit rire de bon cœur, en lui disant *qu'elle avait les os plus délicats que sa Catherine.*

On fit voir aux souverains russes toutes les curiosités de Berlin, et surtout un cabinet rempli de médailles et de statues antiques. Parmi ces dernieres, il y avait une divinité fort peu décente, et dont le simulacre était destiné alors à parer les chambres nuptiales. Le Czar l'admira beaucoup, et commanda à Catherine de la baiser: elle fit quelques difficultés; mais l'époux se fâcha sérieusement et la menaça de la faire *décapiter*, si elle n'obéissait. On juge bien qu'il n'y eut plus moyen de s'en défendre.

Digitized by Google

Le czar demanda sans façon cette statue au roi, et beaucoup d'autres objets très-précieux qu'il fallut bien lui accorder, et à qui l'on vit avec chagrin prendre la route de Pétersbourg. Il fallut bien y consentir avant de se défaire de ces terribles amis qui ne savaient pas mieux user des droits de l'hospitalité. Le lieu qu'ils avaient habité était tellement dévasté qu'on fut obligé de le faire rebâtir presque en entier. Telles étaient, il n'y a pas encore un siecle, les mœurs de cette cour qui venait apprendre la politesse chez ses voisins.

La cour de Pologne offrait un spectacle un peu différent. L'électeur de Saxe, qui portait alors la couronne, et qui voulait la rendre héréditaire dans sa famille, entretenait autour de lui un luxe, une magnificence, une variété de fêtes et de plaisirs les plus propres à séduire les peuples dont il voulait conserver la souveraineté. La princesse de Prusse, auteur de ces mémoires, fut un moment destinée au fils d'Auguste ; elle l'avait été d'abord au petit-fils de l'électeur d'Hanovre, lequel était devenu roi d'Angleterre, à la mort de la reine Anne. La reine de Prusse, fille de ce prince, désirait vivement une alliance qui paraissait la plus convenable aux intérêts de sa famille et de la maison de Brandebourg ; mais le cabinet autrichien avait d'autres vues : il lui importait de rompre ce projet, et de désunir l'Angleterre et la Prusse. Le roi d'Angleterre, gêné par son parlement, faisait attendre son consentement, qui ne dépendait pas uniquement de son inclination particuliere. La cour de Vienne profita de ces délais pour tourner l'ambition de la Prusse vers d'autres projets. M. de Seckendorf, envoyé pour faire agréer le mariage du prince électoral de Saxe avec la princesse Frédérique Wilhelmine, employa auprès du roi de Prusse une cajolerie infaillible : c'était la permission à S. M. prussienne de recruter en Hongrie pour compléter son régiment de Géans.

Digitized by Google

Les premieres conventions furent bientôt arrêtées, et le roi de Pologne invita Frédéric-Guillaume à venir à Dresde avec le prince royal. Cette cour était alors la plus magnifique de l'Allemagne. " Les femmes y étaient très-aimables, dit la prin-" cesse, et les courtisans très-polis. On n'y res-" pirait que la mollesse, et Bacchus et Venus étaient " les deux divinités à la mode."

Le mariage du prince électoral avec la princesse de Prusse, ne fut pas onblié au milieu des saturnales. On projeta un traité secret par lequel le roi de Prusse devait fournir un certain nombre de troupes au roi de Pologne, pour forcer les Polonais à rendre la couronne héréditaire dans la maison de Saxe. Frédéric Guillaume prêtait à Auguste quatre millions d'écus, pour lesquels celui-ci engagerait la Lusace. La princesse de Prusse, mariée au prince électoral, devait conserver le libre exercice de sa religion, à Dresde, où on lui aurait fait bâtir une chapelle. Le roi de Pologne devait venir à Berlin voir les parades militaires de son nouvel allié. Les deux monarques se séparerent fort contents l'un de l'autre. Ce projet n'eut point d'exécution ; mais le souvenir ne m'en paraît pas tout-à-fait étranger aux circonstances actuelles. Il est bon de se rappeler, après un siecle d'intervalle, les premieres pensées d'un arrangement qui intéresse la tranquillité de tout le nord de l'Europe.

Digitized by Google

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE FRANÇAIS.

Les Templiers.

La Mort de Pompée n'avait pas attiré un grand nombre de spectateurs: mais deux jours après, il y avait foule pour assister au procès criminel et à l'exécution des Templiers: il y a là de quoi scandaliser et même indigner quelques honnêtes littérateurs étrangers au monde et à la société. Les gens initiés à la mode et au ton du jour n'y trouvent rien que de simple et de naturel: on ne va point au théâtre Français pour les pièces, on n'y va que pour les acteurs et pour les auteurs. Quel est celui qui s'intéresse aujourd'hui au succès des pieces de Corneille? Corneille n'a ni amis, ni parents, ni parti; il y a environ cent trente ans qu'il est mort dans l'indigence, oublié, dédaigné de la génération pour laquelle il n'avait pas fait ses chefs-d'œuvre. Le public, en 1684, était enivré des pieces de Campistron, ou plutôt du talent de Baron. Si Corneille eût vécu un an de plus, il aurait pu entendre de son lit de mort les acclamations prodiguées à l'Alcibiade, à l'Andronic, au Tiridate; ouvrages faibles que Baron embellissait, et qui avaient alors bien plus de succès au théâtre qu'Horace, Pompée et Cinna.

D'Alembert nous apprend, dans sa Correspondance avec Voltaire, qu'il n'allait personne aux belles tragédies de Corneille, dont cependant les héroïnes étaient admirablement jouées par Mlle Clairon. Les disciples de Voltaire y avaient mis bon ordre; le public, idolâtre des nouveaux systèmes de

Digitized by Google

ce grand homme, se persuadait volontiers qu'un si profond génie en morale et en politique ne devait pas être moins sublime en tragédie. Il est vrai que les œuvres tragiques de Voltaire étant un peu tombées avec ses œuvres philosophiques, les deux souverains légitimes de la tragédie ont repris une partie de leur autorité ; mais ils n'ont une cour nombreuse, ils ne regnent véritablement que les jours où l'acteur à la mode leur sert d'interprete : c'est Talma qu'on va voir et non Corneille et Racine.

Nos tragédies les plu nouvelles, et particulierement celles qu'on s'est plus quelque temps à comparer ensemble, sont aussi celles qu'on s'empresse de voir préférablement aux anciens chefs-d'œuvre : leurs auteurs sont vivants et présents ; ils se remuent et s'agitent pour le succès de leur progéniture ; ils convoquent leurs amis, leurs partisans : ils font lever en masse leurs coteries, et remplissent, en un mot, tous les devoirs que leur impose la tendresse paternelle : je ne leur en fais pas un crime ; rien de plus naturel, et même rien de plus édifiant.

L'auteur des Templiers est membre de l'Institut, et jouit de la plus grande considération dans sa compagnie. Sa tragédie eut dans la nouveauté une vogue extraordinaire ; elle a le singulier avantage de réunir avec l'élite des acteurs, celui que la faveur publique distingue entre tous les autres : Talma, Lafond, Damas, Mlle Duchesnois. Faut-il s'étonner si la Mort de Pompée est moins suivie que la mort des Templiers, malgré l'énorme différence que le sujet, les caracteres et le style mettent entre ces deux ouvrages ? Qu'on fasse brûler quelques mauvais moines entêtés et rebelles : la punition est peut-être trop rude, mais l'action est ignoble. Ces moines ont eu raison de nier jusqu'à la mort les crimes qu'on leur imputait, s'ils en étaient innocents ; mais ils ont eu grand tort d'être des moines scandaleux et factieux, de résister à l'autorité qui voulait

Digitized by Google

les dissoudre comme dangereux et inutiles : sous ce rapport, ils ne peuvent être des héros de théâtre. Il faut avoir perdu le tact des bienséances et le sentiment de la dignité tragique, pour admirer des moines martyrs de leur couvent, dans le temps même où l'opinion vient de détruire les couvents et de chasser les moines ; c'est ce qui m'a toujours fait regarder le sujet de cette tragédie comme trivial : j'ai rougi de voir Melpomene changer sa couronne contre un froc, et son manteau royal contre un scapulaire. Il est vrai que les Templiers ayant séduit un peuple superstitieux, peut-être a-t-il fallu les calomnier pour pouvoir les punir en sûreté : on a peut-être eu besoin pour s'en défaire d'un coup d'état ; mais cette manœuvre, si jamais on a été forcé de l'employer, est basse et odieuse sans être tragique. Au contraire, le coup qui fit tomber la tête du grand Pompée, et donna César pour maître à l'univers, est le coup le plus étonnant, le plus terrible, le plus théâtral que jamais la politique ait frappé.

Encore une fois, que m'importe le sort de quelques moines hypocrites et libertins, brûlés par l'ordre d'un roi faible, qui ne sait pas trop bien s'ils sont innocents ou coupables ? je ne vois rien là de tragique. Que me fait l'opiniâtreté diabolique du grand-maître, fanatique, qui veut mourir par orgueil, tandis que la religion dont il affecte le langage lui fait un devoir de s'humilier, de s'accuser, sinon des abominations qu'on lui imputa faussement, mais des abus et des vices trop réels qu'il a laissé subsister dans son ordre. L'obstination de ce tartuffe est indigne de la scene, et ne peut avoir d'autre effet que celui de délivrer la société d'un être qui lui est à charge ; mais l'assassinat du grand Pompée change le sort du monde, y introduit d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres formes de gouvernement, influe sur le destin d'une foule de siecles. Jules César et Cornélie sont les objets les plus honorables pour la nature humaine,

Digitized by Google

et les plus dignes d'être offerts à l'admiration publique. Auprès de ces tableaux qui agrandissent l'esprit, élevent l'âme, étonnent l'imagination, j'avoue que cette inquisition barbare, cette boucherie, ou plutôt, si l'on peut parler ainsi, cette *grillade* de moines, me font mal au cœur, non par aucun intérêt pour les victimes, mais par ce sentiment d'humanité qu'inspire la souffrance des êtres même les plus vils ; sentiment qui n'est pas celui que la tragédie doit produire.

Il y a plusieurs mauvais rôles dans cette tragédie, et il n'y en a point de bons. Le grand-maître est monotone, et toujours dans la même situation ; le petit Templier apostat est romanesque et chimérique : ce sont cependant les deux personnages qui attirent le plus l'attention. Le connétable plaît par sa générosité : le récit de la fin fait beaucoup d'honneur à l'acteur. Le roi est un assez mauvais rôle ; mais il tire un grand éclat du jeu de Lafond, qui le rend avec une grande supériorité. La reine, le chancelier, le ministre, refroidissent la scene. Le procès des Templiers aurait pu fournir un beau mélodrame ; c'est un mauvais sujet de tragédie. L'auteur a du talent, de l'énergie, de l'éloquence, de la pompe : quel dommage que ces qualités brillantes ne soient pas accompagnées de naturel, de jugement et de goût !

Turcaret, pour les débuts de M. Baudrier.

Les littérateurs conviennent que Turcaret est un chef-d'œuvre ; le commun des spectateurs n'est pas tout-à-fait de cet avis : cette diversité d'opinions entre les gens de lettres et les gens du monde, entre ceux qui vont au spectacle et ceux qui s'y connaissent ; cette différence entre le succès et le mérite sont de fâcheuses plaies pour le théâtre, et qui doivent s'étendre plutôt que se guérir, puisque le

Digitized by Google

nombre des juges diminue à mesure que celui des spectateurs augmente.

Je regarde Turcaret comme la meilleure comédie faite depuis Moliere. M. de La Harpe ne lui fait pas tant d'honneur, parce qu'elle est écrite en prose; mais la prose de Turcaret vaut encore mieux que les vers de Mélanie: c'est une prose parfaite, où il n'y a pas un mot impropre, pas un mot inutile. Quels sont les vers dont on en pourrait dire autant? Voltaire se déclare pour le Joueur de Régnard: sans offenser ni Régnard ni Voltaire, j'observe que le Joueur ne peut soutenir même la comparaison, parce que le caractere principal n'est pas tracé avec autant de profondeur, et qu'il n'est pas aussi fortement comique que celui du financier. Dans le Joueur, les rôles du marquis et de la comtesse sont de mauvaises caricatures; celui de Dorante est faible et froid. Dans Turcaret, il n'y a pas un mauvais rôle; on y remarque d'ailleurs beaucoup plus d'invention dans le plan, beaucoup plus d'art dans la conduite, plus de richesse et de fécondité. Il y a une sorte de stérilité dans le Joueur; c'est le seul caractere de la piece. Dans Turcaret, quelle abondance de personnages d'une physionomie originale et plaisante autour du traitant! Je vois la coquette qui le ruine, le chevalier qui pille la coquette, le valet qui fait son apprentissage de financier, le marquis ivrogne, modele des jeunes libertins du temps; madame Jacob, madame Turcaret, personnages aussi vieux que comiques, et qui prennent une grande part à l'action. Dans le Joueur, M. Tout-à-Bas est épisodique et n'a qu'une scene; le valet est comique, mais il tient un peu de la farce, et n'est pas aussi essentiel à l'action que le Frontin de Turcaret; madame la Ressource est un bon rôle qui sert au dénoûment, mais elle ne vaut pas madame Jacob. Flamand, dans Turcaret, est à la vérité, détaché de l'action;

Digitized by Google

mais quel excellent comique étincelle dans toutes ses naïvetés! comme il sert à humilier la coquette! comme il lui prédit la fin de son regne!

Cette comédie est un magasin ou plutôt un trésor de bonnes plaisanteries, de mots heureux, de saillies vives et piquantes; on y sent d'un bout à l'autre la verve comique. Le dialogue, sans jamais cesser d'être naturel et vrai, est un tissu d'épigrammes; il y regne un enjouement, une gaîté, une malice, qui ne laissent pas un moment d'ennui au spectateur. Il y a dans la piece assez d'esprit et de bon esprit pour défrayer cinq ou six comédies. Par malheur, les mysteres de l'ancienne finance n'étant pas assez connus aujourd'hui des habitués du parterre, il y a plusieurs traits dont on ne saisit pas la finesse; il y en a beaucoup d'autres qu'on ne comprend pas parce qu'on est accoutumé aux antitheses, aux jeux de mots, et que la plaisanterie de Le Sage est toujours dans la chose. Ce qui paraît inexplicable, c'est qu'on ne saisit pas même celles qui ont l'apparence d'un jeu de mots. Par exemple, la baronne dit au marquis: " Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.—Ni pour les traitants," répond le marquis. Cette réponse plaisante ne fait pas même sourire, on n'y fait aucune attention, et j'en suis surpris, car c'est un calembourg; mais il est si heureux et si juste, que peut-être ne l'a-t-on pas pris pour tel, sans quoi on lui eût rendu les honneurs dus à sa qualité.

L'esprit de Le Sage est diamétralement opposé à l'esprit du jour; c'est un esprit vrai, naturel et franc, dont la finesse n'est qu'un bon sens exquis. Le Sage est un philosophe aimable et gai, un nouveau Démocrite, qui ne cesse de rire des sottises humaines, saisit toujours le côté plaisant des choses, et voit les hommes tels qu'ils sont, à travers le masque dont ils se couvrent. Ses ouvrages peuvent prémunir les jeunes gens contre les chimeres et les

Digitized by Google

illusions de leur âge, et les empêcher d'être dupes de la fausseté et des discours hypocrites. Les fripons, qui ont intérêt qu'il y ait beaucoup de sots, craignent les livres faits pour éclairer le lecteur, en lui montrant le monde tel qu'il est; ils aiment mieux que l'esprit s'emploie à de vains jeux de mots qu'à des peintures réelles de la société et des hommes. Ce qui les enchante surtout, ce sont les romans de sensibilité, de bienfaisance et de vertu; ouvrages excellents pour endormir des dupes dans une profonde sécurité, et préparer à l'industrie les plus beaux triomphes.

Quel malheur que La Sage n'ait pu s'accorder avec les comédiens! il eût peut-être enrichi la scene de plusieurs comédies de la même force que Turcaret; mais Le Sage était un Breton vif et fier, qui avait horreur de la bassesse et des intrigues: il ne put réussir ni auprès des comédiens ni auprès des grands seigneurs de son siecle. On raconte qu'étant attendu chez la duchesse du Maine pour une lecture de Turcaret, il arriva trop tard; la duchesse lui en ayant fait un reproche assez amer: Je vais, Madame, lui dit l'auteur piqué, vous faire regagner le temps que vous avez perdu à m'attendre, car je n'aurai pas l'honneur de vous lire ma comédie; et en effet, après s'être profondément incliné devant la duchesse, il se retira sur-le champ. Je ne crois pas que cela soit vrai; mais cela est bien trouvé, très-conforme au caractere de l'homme.

Tous les commis et employés des fermes assisterent à la premiere représentation de Turcaret, dans le dessein de faire tomber la piece: elle fit tant rire, qu'ils n'oserent pas siffler. La piece eut le succès qu'elle méritait; mais le terrible hiver de 1709 fit fermer le théâtre et interrompit le cours de la premiere vogue: les ennemis eurent le temps de travailler; l'auteur ne leur opposa que sa piece. Cette admirable comédie n'eut jamais qu'un succès d'estime; elle a même fini par tomber dans le

Digitized by Google

mépris des comédiens et comédiennes, qui, gâtés par la vertu, la morale et le sentiment, se sont scandalisés des mauvaises mœurs de la piece. Depuis madame Préville, les grandes coquettes de la comédie ont dédaigné de se charger du rôle de la baronne, parce que la baronne reçoit des présents de l'homme qu'elle doit épouser ; ce qui doit paraître horriblement indécent aux yeux d'une actrice habituée à ne recevoir de présents que des hommes qui ne doivent pas l'épouser. Depuis Préville il ne s'est point rencontré d'acteur capable de bien jouer Turcaret ; et ce n'est pas M. Baudrier qui fera trouver cet acteur-là. Les mœurs de Turcaret sont bonnes au théâtre, parce qu'elles sont vraies sans indécence. L'objet de la comédie n'est pas de peindre des vertus chimériques, des sentiments romanesques ; mais d'attaquer les vices et les ridicules de la société, d'offrir une image fidelle du monde et de la vie humaine. La comédie n'est point un sermon de morale, un cannevas à madrigaux ; c'est la peinture d'une action prise dans les mœurs communes. Ceux qui s'écartent de ce véritable et unique but de la comédie, ne méritent pas le titre de poëtes comiques ; ce sont des dramaturges et des romanciers. Il est bien essentiel d'insister sur cet article ; car le goût public et la force des choses tendent à nous écarter des réalités pour nous jeter dans les illusions et les chimeres.

Tant que les rois ne furent en France que des seigneurs suzerains, ils n'eurent d'autres finances que les produits de leurs domaines ; lorsque la monarchie s'établit sur les ruines du régime féodal, lorsque les grands vassaux furent devenus des courtisans, les rois, chargés d'entretenir une cour, de solder des armées permanentes, de subvenir aux frais du gouvernement, eurent besoin d'impôts : les hommes auxquels on en confia la perception y firent fortune ; mais ils endosserent l'exécration publique.

Digitized by Google

La noblesse française pleine de sa dignité, tout occupée de la gloire, fiere de prodiguer son patrimoine pour le service du roi et de l'État, méprisait tout emploi dont l'objet était de gagner de l'argent. Ce mépris, qui s'étendait même sur les commerçants, tombait plus directement sur les financiers, qu'on ne distinguait pas alors des usuriers. Les gens d'affaires, placés entre le roi et la nation, pour se charger de tout l'odieux des taxes et des vexations qu'entraînait le recouvrement des deniers, furent constamment en butte aux malédictions du peuple. Les richesses, bien loin de leur acquérir de la considération, n'étaient pour eux que des trésors de mépris et de haine; on regardait leur fortune comme le sang de la patrie, comme les dépouilles de la nation. Les fermiers et receveurs des impositions, n'étaient alors que des misérables, nés dans la fange, sans éducation, sans principes, pour qui l'argent tenait lieu d'honneur: de laquais devenus commis, nourris dans l'usure et dans le monopole, élevés par degrés à des emplois très-lucratifs, les uns, par une avarice sordide, entassaient des richesses pour lesquelles ils n'étaient pas faits; les autres les prodiguaient plus sottement encore, ne sachant pas en jouir; et du moins ils réjouissaient par leur ruine soudaine le peuple qui n'avait vu leur luxe qu'avec horreur: c'est dans cette seconde classe que Le Sage a pris son Turcaret.

Le désordre des finances sous Louis XIV, fut très-favorable aux traitants; on appelait ainsi ceux qui traitaient avec le gouvernement et affermaient pour une somme fixe l'exploitation de quelque branche du revenu public. Le régent fit rendre gorge à ces sangsues, et employa les restitutions forcées auxquelles ils furent condamnés, à l'amortissement d'une partie de la dette publique. En 1709, huit ans avant la mort de Louis XIV, époque où fut représentée la comédie de Le Sage, les Turcarets triomphaient de la misere publique avec une

Digitized by Google

effronterie scandaleuse, et s'enrichissaient surtout par l'agiotage des papiers de crédit; funeste ressource à laquelle le gouvernement avait été contraint d'avoir recours. Ces hommes étaient d'une figure plus basse encore que leur basse origine.

Dans tous les temps, l'homme dont le cœur est dégradé par la cupidité et l'immoralité, l'homme dont toutes les facultés sont absorbées par le désir de l'or, est également odieux et méprisable, mais il n'est pas toujours aussi comique. Le Turcaret du jour n'est pas aussi sottement amoureux, aussi crédule, aussi facile à duper que celui de 1709. Il y a bien moins de naïveté dans son langage: il est surtout beaucoup moins prodigue; il ne donne pas sans compter, et porte jusque dans ses amours l'esprit sordide et mercantile. Ce n'est pas qu'il ne soit trompé comme le financier de la comédie, mais on y fait plus de façons; et les chevaliers qu'on lui associe ne sont pas si visiblement établis dans la maison de la baronne.

Ce qui nuit au succès de Turcaret au théâtre, c'est la désolante vérité des mœurs et des caractères. Pourquoi vouer au ridicule un riche amoureux et sot qui se ruine pour une femme qui se moque de lui; une baronne qui partage avec l'amant qui plaît les dépouilles de l'amant qui donne? Pourquoi faire si bien ressortir la différence de ces deux amants incompatibles de leur nature, s'il faut en croire J. J. Rousseau? car ce philosophe prétend que tout homme qui paie est traité comme un mari. N'est-ce pas là une de ces vertus d'une dangereuse conséquence, et qu'il ne faut point prêcher sur la scène? Une pareille doctrine n'est-elle pas évidemment destructive d'une des branches de commerce les plus riches et les plus étendues? Heureusement, le monde ne se gouverne point d'après les maximes du théâtre! Le Tartufe ne fit qu'augmenter le nombre des faux dévots. Assurément Turcaret ne diminuera

Digitized by Google

point le nombre des femmes qui mettent à contribution les financiers, ni celui des jeunes gens qui mettent à contribution les femmes : mais un tel sujet de comédie diminuera beaucoup le nombre des spectateurs, par la raison que personne ne veut rire à ses dépens.

Ce serait cependant un malheur que la scene française fût privée de ce chef-d'œuvre comique : je voudrais qu'on adoucît ce que le changement des modes a fait dégénérer en caricature. Il faudrait que le costume de Turcaret tranchât beaucoup moins auprès de celui du marquis et du chevalier : ces deux personnages sont vêtus comme on l'était vers le milieu du regne de Louis XV, et Turcaret porte l'habillement des vieillards riches de Louis XIV. L'acteur chargé de ce rôle doit paraître sur la scene un homme de cinquante ans, couvert des livrées de l'opulence ; sa tournure ne doit pas être élégante : mais loin de se grimer et de se vieillir, il doit au contraire porter la tête au vent, faire le beau et l'aimable. Où M. Baudrier a-t-il vu qu'un financier en bonne fortune fasse de son dos une poutre, affecte devant sa maîtresse la démarche chancelante, et l'air d'un homme cassé de vieillesse ?

Il est également contre la vraisemblance que madame Turcaret, coquette de province, cherchant à Paris des conquêtes, et fanfilée avec de jeunes seigneurs, ressemble à un *carême-prenant*, et que sa toilette soit une mascarade de mardi-gras. Madame Turcaret doit être sur la scene une provinciale de quarante ans, ridicule dans ses manieres et dans son langage, mais vêtue à la mode, à peu près comme la baronne, et remarquable seulement par une surcharge d'atours, par une élégance outrée et de mauvais goût. Il faut éviter de lui donner au théâtre l'air d'une de ces femmes qui font courir après elles les petits enfants dans les rues ; car, le rôle

Digitized by Google

n'appartient plus, alors à la bonne comédie, mais à la farce. Il me semble qu'au moyen de ces deux réformes, avec un bon Turcaret, avec une madame Turcaret convenablement costumée, la piece ferait grand plaisir: je compte sur Devigny qui, dans ce moment, travaille le rôle de Turcaret. Quel que soit le succès, la gloire de la piece est hors de toute atteinte; elle ne souffrira point de l'injustice du public. Turcaret tiendra toujours un rang distingué parmi les chefs-d'œuvre de notre comédie; l'opinion constante des gens de goût sera que, depuis le Tartufe, auquel il ne faut rien comparer, on n'a pas offert sur la scene un caractere plus vigoureusement tracé et plus fortement comique.

Dancourt et Legrand s'égayent souvent aux dépens des financiers: on n'en trouve qu'un dans tout le théâtre de Moliere; mais il est peint de main de maître. C'est un M. Harpin, receveur des tailles, amant de la comtesse d'Escarbagnas, ayant pour elle des manieres non moins galantes, non moins libérales que celles de M. Turcaret pour sa baronne. Madame la comtesse a un vicomte comme madame la baronne a un chevalier; mais M. Harpin n'est pas tout-à-fait aussi crédule et aussi complaisant que M. Turcaret: le vicomte lui déplaît fort. Il choisit le moment où ce vicomte donne la comédie à la comtesse, pour venir troubler la fête, et faire à son infidelle une avanie sanglante devant tout le monde; les reproches qu'il lui adresse ne font que trop connaître que si M. le receveur est noble et généreux dans ses procédés avec la comtesse, la comtesse se pique de reconnaisance, et n'est point à son égard avare de faveurs: son infidélité n'est pas aussi réelle que celle de la baronne, et il s'en faut de beaucoup que le vicomte soit aussi bien traité par la comtesse, que le chevalier l'est par la baronne. Cependant, le jaloux M. Harpin jette feu

Digitized by Google

et flamme ; il étale toute l'insolence et la grossièreté d'un financier payant, persuadé que sa maîtresse, semblable à un immeuble, est sa propriété : " Vous n'êtes pas, lui dit-il, la premiere femme qui ait auprès d'elle un M. le receveur dont on lui voit trahir la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue." Voilà le germe de Turcaret, de la baronne et du chevalier : c'est ainsi que Moliere a tout fourni à ses successeurs, et que ses moindres scenes ont fait éclore de bonnes pieces. M. Harpin, moins amoureux, plus ferme que Turcaret, et par là même plus semblable aux financiers d'aujourd'hui, rompt avec la comtesse. " Ne trouvez pas étrange, ajoute-t-il, que je ne sois pas la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je rompe commerce avec vous, et que M. le receveur ne sera plus pour vous M. le donneur." La comtesse, qui craint de perdre une si bonne pratique, file doux, et dit à cet amant brutal et emporté : " Là, là, M. le receveur, quittez votre colere et venez prendre place pour voir la comédie." Mais rien ne peut apaiser l'intraitable Harpin : Moi, morbleu, s'écrie-t-il, prendre place ! cherchez vos benêts à vos pieds : je vous laisse, madame la comtesse, à M. le vicomte, et c'est à lui tantôt que j'enverrai vos lettres ; voilà ma scene faite, voilà mon rôle joué. Et cette scene est excellente ; ce rôle est très-comique : ceux qui reprochent de mauvaises mœurs à la comédie de Le Sage, auraient encore plus de raison d'accuser Moliere d'immoralité ; car madame la comtesse d'Escarbagnas est bien clairement une femme entretenue par un financier qui la traite publiquement comme un commis à ses gages, et qui la révoque très-durement. Il n'y point là de promesse de mariage qui adoucisse et corrige l'indécence du rôle de femme entretenue ; et la scene n'en est que plus franche, la punition de la comtesse n'en est que plus humiliante et plus

Digitized by Google

théâtrale ; et cependant je crois que c'est par bienséance qu'on a retranché à Louvois ce rôle de Harpin.

Les Harpin et les Turcaret se sont polis avec le siecle ; leurs enfants, cultivés par une éducation proportionnée à leur fortune, ont fini par être des gens aimables, des gens de goût ; ils ont fait les délices de la société par l'élégance de leur luxe, et quelquefois de leur esprit ; ils ont été recherchés des grands, et même ils se sont alliés aux familles les plus illustres. Ce n'est pas un de ces financiers que Le Sage a voulu peindre,. Telle est la force de l'habitude que dans le temps même où les financiers se distinguaient dans le monde par la politesse et l'aménité de leurs mœurs, on n'a pas cessé de leur lancer sur la scene les plus cruels sarcasmes ; et Voltaire, en 1749, disait encore au théâtre, dans son drame de Nanine :

J'estime plus un vertueux soldat,
Qui, de son sang sert son prince et l'Etat,
Qu'un important que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

Ce qui ne l'aura peut-être pas empêché, le soir même, après la représentation de Nanine, de souper avec quelques-uns de ces importants, alors très-aimables, en dépit de la morale convenue au théâtre.

Digitized by Google

La Vieille Tante, ou les Collatéraux,

Comédie en cinq Actes et en Prose, par J. B. Picard, *de l'Institut, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Odéon, le* 28 *Mai,* 1811.

Je crains d'annoncer un paradoxe, mais j'ai toujours regardé une bonne comédie comme un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et comme un ouvrage beaucoup plus difficile qu'une bonne tragédie. Le poëte tragique se place de lui-même dans un ordre de choses presqu'idéal, dans lequel il est aussi maître de ses moyens que de son sujet. Le poëte comique est forcé de rester dans l'ordre de la nature et de la société, dont les bornes sont connues, dont les regles sont peu variables, dont les effets sont à la portée de tous les jugements.

Voulez-vous avoir, à peu près, la mesure des difficultés que présente une bonne comédie, comparées à celle d'une bonne tragédie? Rappelez-vous d'abord les nombreux chefs-d'œuvre de Voltaire dans l'un de ces genres, et les vains efforts qu'il a tentés dans l'autre; relisez ensuite, et méditez, si vous en avez le loisir, le *Tartufe*, l'*Avare*, le *Joueur*, le *Philosophe Marié*, la *Métromanie*, et vous vous convaincrez de plus en plus de la supériorité d'un genre qui instruit en amusant, qui cache les plus séveres leçons de la morale sous les riantes images de la folie; qui, sous l'apparence d'une action naturelle et d'un arrangement facile, combat victorieusement un vice dominant, attaque avec succès un ridicule général, se moque avec gaîté d'un abus dangereux, expose à la risée publique un sot en crédit, et des méchants couverts du voile de la religion ou protégés par la fortune; promene le spectateur de surprise en surprise; fait servir chaque incident, quelquefois chaque mot à nouer ou à dénouer son intrigue, produit avec un seul moyen, mille effets tous préparés et tous imprévus, jusqu'à ce qu'enfin

Digitized by Google

le dénoûment décele, par ses résultats, une utilité morale, et laisse voir le philosophe caché derriere l'auteur comique.

Voilà l'idée que je me suis formée d'une bonne comédie, et voilà ce dont ne se doutent guere la plupart des jeunes gens qui se jettent, en sortant du collége, dans cette carriere qui offre encore plus d'écueils que d'attraits.

Aussi rien n'est-il plus commun aujourd'hui qu'une piece nouvelle, et rien n'est-il plus rare qu'une piece qui réussit.

Alors que l'on croyait que tous les arts, et surtout celui du théâtre, exigeaient de longues études, une premiere représentation était un événement.

Aujourd'hui que chacun pense qu'il suffit d'entreprendre pour réussir, les chutes de toute espece sont devenues si fréquentes, que personne n'y fait plus d'attention. C'est la faute des sujets, dit-on, qui ne se présentent plus au théâtre. Non, monsieur, c'est celle des auteurs qui ne savent pas les traiter. La nature n'est point épuisée. Trouvez-nous des Moliere, des Regnard, des Piron, des Picard, et vous verrez encore applaudir sur la scene des sujets qui n'ont pas encore, ou qui ont été mal traités; tels que l'*Insouciant*, qui ne s'attache ni aux choses ni aux personnes, et n'est assez fort ni pour la haine ni pour l'amitié, l'*Homme Personnel*, différent de l'*Egoïste*, qui prend soin de lui seul, ne prévoit rien pour les autres, et prévoit pour lui-même la maladie, la vieillesse et la mort; la dureté des parents, l'ingratitude des enfants, les trahisons en amitié, la violation des mœurs domestiques, la légéreté des principes sur tous les liens de la société, les conseils perfides, les insinuations calomnieuses, l'indifférence au bien public, la jalousie des courtisans, la morgue des parvenus, l'intolérance couverte d'un faux zele, l'ambition masquée du bien public, les duperies de la vertu, les priviléges de la sottise, les écueils de l'esprit, les faiblesses de l'or-

Digitized by Google

gueil, les dangers de la faiblesse, les promesses mensongeres des protecteurs, les bassesses des protégés, les menaces de ceux qui ont peur, les grandes réputations des petits hommes, etc. etc. . . . . Voilà bien des sujets, et je n'ai pas tout dit.

Sans doute, Moliere eut, dans son siecle, un avantage dont nous sommes privés. Les vices et les travers se présentaient à ses yeux avec une franchise et une bonne foi qui se prêtaient merveilleusement aux pinceaux du poëte comique.

Dans ce temps-là on pensait tout haut; la société n'était point une arêne de finesse où l'on se mesurait des yeux avec une défiance déguisée en politesse; l'arme du ridicule n'était point aussi affilée qu'elle l'est devenue depuis, et n'inspirait point une crainte pusillanime, digne elle-même d'être jouée sur le théâtre.

Mais pour s'être couvert d'un voile plus ou moins épais, les vices et les travers n'en existent pas moins, et n'en sont pas moins dignes et du fouet de Juvénal et des pinceaux de Moliere.

Un observateur attentif et malin, tel que M. Picard, sait les démêler sous leurs divers déguisements, et les peindre avec les couleurs qui leur sont propres.

S'agit-il de peindre des fripons qui s'entendent pour dépouiller le plus honnêtement du monde, des créanciers malheureux? Il trempera ses pinceaux dans l'eau-forte, et donnera à ses portraits la couleur du vice; il les attachera au carcan du mépris; il les exposera à la fois aux témoignages de l'indignation et de la risée publique.

Veut-il représenter sur la scene ces répercussions si communes dans le monde, par lesquelles chacun de nous croit être l'auteur de la bonne action dont il n'est que l'instrument? Son pinceau, léger comme son sujet, effleure à peine la toile, dessine avec facilité des portraits ressemblants, dans les-

Digitized by Google

quels chacun de nous reconnaît son voisin, et compose un tableau plein d'esprit, de grâce et de gaîté.

M. Picard a rencontré dans le monde d'avides héritiers qui convoitaient sans beaucoup d'adresse la riche succession d'un vieil oncle ou d'une tante infirme. Il a deviné sans peine, sous leurs feintes caresses, la basse cupidité qui les dévore, et il a cru qu'un tel sujet serait très-moral, digne de ses pinceaux : et nous avons une bonne comédie de plus.

Les caractères que l'auteur avait à peindre présentent un côté odieux et un côté plaisant ; il ne pouvait donc ni s'armer de la sévérité qu'il a déployée dans M. *Duhautcours*, ni prendre le ton léger qui fait tant de plaisir dans les *Ricochets*. C'était un genre mixte qu'il traitait ; ses couleurs, pour être assorties au sujet, ont dû être, et sont en effet moitié sérieuses et moitié plaisantes : tantôt il verse sur ses personnages la dose suffisante de mépris qu'inspire leur conduite, et tantôt il fait ressortir de leurs situations un intérêt de gaîté qui fait oublier leur bassesse. On rit de bon cœur, par exemple, dans la scène du second acte, où Verninac arrive et annonce ses prétentions, ses projets, ses espérances ; et dans celle du cinquième, où Madame Sainclair (la Vieille Tante), mortifie tous ses héritiers, en leur apprenant son prétendu mariage avec le jeune Ernest. On désirerait peut-être que le caractère de cette même dame fût un peu plus soutenu ; elle est annoncée dans les premières scènes comme une femme de bonne compagnie, d'un caractère ferme, d'un esprit aimable, ayant tous les goûts et le ton de la meilleure société ; on est tout étonné de voir cette même femme se fâcher contre son ami, parce qu'il n'entre pas assez promptement dans ses vues, se déconcerter, devenir le refus de l'imbécille Anatole, etc. Ce caractère, tel qu'il est, est bien dans la nature, sans doute ; mais M. Picard sait mieux que personne que la nature doit être em-

Digitized by Google

bellie sur la scene, et qu'un caractere donné doit se soutenir d'un bout à l'autre de la piece, suivant le précepte du poëte :

Si quid inexpectum scenæ committis et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

S'il est vrai que *la critique soit la taxe du mérite*, comme l'a dit un de nos plus ingénieux écrivains, qui, mieux que M. Picard, peut et doit s'attendre à ses observations ! Mais quoiqu'elle dise, elle ne dira jamais que les *Collatéraux* ne sont pas une comédie très-morale, très-spirituelle et très-piquante ; c'est le jugement qu'en ont porté tous les spectateurs, c'est celui qu'en porteront tous ceux qui la liront.

POÉSIE.

Pauvres Français, misérables Ilotes,
Vous que j'ai vus tour à tour patriotes,
Amis du Roi, Cordeliers, Jacobins,
Impartiaux, Modérés, Girondins,
Républicains, enragés Sans-culottes,
Sujets de sept*, de cinq†, de trois‡, et d'un ‖,
Bénissez Dieu, qui, pour le bien commun,
Vous ramena, de sa main tutélaire,
A l'unité, nombre si salutaire.
Bénissez bien le grand Napoléon,
Ce tendre cœur, ce monarque si bon!

* Le comité de malheur public.
† Le directoire.
‡ Les consuls.
‖ Napoléon.

Digitized by Google

Pour vous prouver à quel point il vous aime,
Il ne veut pas de repos, pas de paix,
Qu'il ne soit sûr de voir tous les Français
Libres, heureux, dans le siecle vingtieme.
En attendant, ne vous affligez pas
De voir vos fils, à la fleur de leur âge,
Cruellement arrachés de vos bras,
S'accoutumer aux horreurs du carnage,
A l'incendie, au viol, au pillage,
Et, dans l'excès de leur brutalité,
Jouir des cris, des pleurs de la beauté.
C'est un malheur, mais il est nécessaire.
Encore un coup ne vous affligez pas,
Tous les Français doivent être soldats,
Rien que soldats, voilà tout le mystere.
Dans vos foyers ne vous attristez pas
De voir toujours croître votre misere,
De voir gober par ces méchants Bretons,
Et vos vaisseaux et vos possessions ;
De voir, au sein de la chere patrie,
S'anéantir votre active industrie;
D'être accablés, malgré de si grands maux,
Du fardeau lourd des plus rudes impôts ;
C'est un malheur, mais il est nécessaire.
Consolez-vous ; il naîtra, j'en suis sûr,
De tout ceci votre bonheur futur ;
Napoléon est un bien tendre pere.
Admirez donc comme il est prévoyant,
Affectueux, humain et vigilant !
Souffrez, payez et prenez patience.
Admirez donc comme ils seront heureux
Vos petits-fils, vos arriere-neveux !
Quel paradis alors sera la France !
Oui, j'ose ici vous le certifier,
Vous goûterez le repos, l'abondance,
Quand vous aurez conquis le monde entier.
En attendant que ce bonheur commence,
Je vous invite à vous mortifier.

Digitized by Google

Les Trois Tyrans.

Peuple français, heureux sous l'empire des lys,
Tu le nommas tyran, le vertueux Louis,
Et, muet spectateur, ta cruelle apathie
Vit la faulx des pervers trancher sa belle vie.
Son meurtrier, couvert de forfaits inouïs,
Des malheureux Bourbons ne souilla pas le trône;
Et ce second tyran, dédaignant leur couronne,
Ne se fit point nommer Maximilien Premier.
France, quand de son sang ta terre fut trempée,
Tu crus tes maux finis. Comme tu t'es trompée!
Ton troisieme tyran, Napoléon dernier,
De son prédécesseur fit oublier les crimes.
Jaloux de l'imiter, le meurtre d'un Bourbon
Ouvrit le catalogue affreux de ses victimes.
Combien sa cruauté, sa folle ambition,
Son ridicule orgueil, sa lâche trahison
En ont fait massacrer! Europe misérable,
Donnes-en, s'il se peut, la liste épouvantable!
Et toi, peuple français, sans âme, sans vertu,
Sous le poids de tes fers lâchement abattu,
Si de ces trois tyrans dont je t'offre l'image,
On proposait le choix à ton rude esclavage,
Réponds avec candeur : lequel choisirais-tu ?

Les Grandeurs du Peuple Français.

Un temps le grand Napoléon
Appelait les Français la grande nation.
Cette mode est passée, et la grande famille,
Que, pour bonne raison, partout il éparpille,
Est maintenant le titre généreux
Qu'il donne à ses sujets aussi libres qu'heureux ;
Mais il ne se soutiendra guere,
Et comme l'autre il prendra fin.
Qu'y suppléera-t-il ? Oh! la chose est bien claire :
Il leur dira : Je suis votre grand Algouzin,
Et vous, les grands forçats de la grande galere.

Digitized by Google

Rapport Officiel du Siége de Tarragone.

Traduction littérale du Rapport du Siége de Tarragone, que le Gouverneur de cette Place adresse au Conseil de la Régence. (Extrait du Journal de Paris.)

Le 28 du courant, à la pointe du jour, l'ennemi commença le feu pour battre en brèche la courtine du front de St. Jean, à l'angle qu'elle forme avec le flanc gauche du boulevard St.-Paul. Notre artillerie et notre infanterie se conduisirent héroïquement; elles parvinrent plusieurs fois à faire cesser le feu et retarder une opération qui nous menaçait de l'assaut.

La situation de Tarragone devint en ce moment des plus critiques; car par le manque de barques, de temps et d'occasion, je me trouvais dans l'impossibilité de sauver ma garnison par mer; je ne le pouvais pas non plus par terre, parce que l'ennemi m'entourait avec toute son armée, et attendait ma sortie pour me repousser.

Parler de capitulation, n'était pas digne de la défense héroïque qu'avait faite la place. Le marquis de Campoverde m'avait promis de se présenter avec l'armée pour me secourir; les Anglais étaient arrivés, deux jours avant, avec une autre division de troupes pour me soutenir; mais ils ne se déterminerent pas à débarquer, lorsqu'ils virent le danger où se trouvait la place d'être investie; et ainsi, malgré le secours de nos troupes et la présence de nos alliés, je me vis réduit à mes propres soldats.

Dans cet état de choses, connaissant l'activité de l'ennemi, qui devait ne pas perdre un moment pour m'attaquer avant que s'effectuât l'opération mal combinée pour faire lever le siége, opération qui durait depuis plusieurs jours, je pris le parti qui appartenait à l'honneur espagnol, à mon caractere, à ma réputation personnelle, et je résolus de mourir en combattant, avant de songer à me rendre.

Je prévoyais d'avance les deux conséquences infaillibles que devait entrainer ma résistance; ou la confusion, la défaite, la fuite de l'ennemi et la levée du siége, si j'étais victorieux; ou si je succombais, et que l'ennemi pénétrât dans la place, un carnage épouvantable de mes soldats et des habitants.

Mais en prévoyant tout cela, en me déterminant à recevoir et repousser les Français sur la brèche, je consultai encore si ma force

Digitized by Google

était capable de cette entreprise, une des plus héroïques que la guerre présente, et à laquelle peu d'hommes savent se résoudre.

En effet, je reconnus que j'avais encore 8000 hommes des meilleures troupes et des plus aguerries de l'Espagne, qui s'étaient immortalisées dans la défense de Tarragone, et auxquelles ils ne manquait que ce dernier effort pour compléter l'ouvrage.

Résolu donc de résister aux assauts de l'ennemi, j'établis en face de la brèche deux bataillons de grenadiers provinciaux et le régiment d'Almeria, avec ordre de ne pas tirer un seul coup de fusil, et de précipiter sur la brèche aussitôt que les Français s'y présenteraient, pour repousser leur colonne à la baïonnette (car c'est ainsi que dut s'exécuter cette cruelle opération); et que les obligeant à se retirer, on en fit un tel carnage, qu'ils n'osassent pas y revenir une seconde fois.

Je fis distribuer aux soldats du vin, de l'eau-de-vie et du tabac. Je leur parlai moi-même jusqu'à les enflammer, et je pris toutes les précautions qui doivent se prendre en pareil cas. Le résultat ne répondit pas à mes espérances. Nos troupes reçurent les Français avec une fermeté digne d'envie; elles ne suivirent pas tout-à-fait mes instructions, qui étaient d'attaquer dans son mouvement la colonne assaillante, et le régiment d'Almeria céda bientôt le terrain qu'il occupait, pour soutenir les grenadiers, et leur servir de renfort et de réserve.

Enfin, 1500 grenadiers ennemis, soutenus par 5 à 6 mille hommes, sans compter le gros de l'armée de Suchet qui environnait la place de toutes parts, entrerent par la brèche. Nos troupes commencerent à se retirer en désordre de la muraille, et malgré que tous les officiers et moi fissions tous nos efforts pour les retenir et les engager encore à charger de nouveau et à se défendre dans les rues, ce fut impossible; les soldats croyant trouver leur salut dans la fuite, se jeterent du côté de la mer, sauterent les murailles et les pallissades, et chercherent à s'enfuir; mais ils furent faits prisonniers par les troupes ennemies, qui nous investissaient du côté du chemin de Barcelonne.

A mesure que nos troupes cédaient, les ennemis occupaient les remparts de la vieille et nouvelle enceinte, et entraient dans les rues, où tout fut tué, blessé, sans distinction de classe, d'âge, ni de sexe. La tragédie fut moins cruelle, parce que les officiers français, pleins de générosité, sauverent tout ce qu'ils purent, et

Digitized by Google

s'exposerent à être eux-mêmes victimes de leurs soldats qui, brûlants de la soif du carnage, ne songeaient qu'à tuer.

En ce moment, courant moi-même à la porte de San-Magin pour y réunir, s'il était possible, quelques soldats, charger avec eux l'ennemi, les sauver pendant la nuit, ou entreprendre de nous faire jour, je fus blessé d'un coup de baïonnette dans le ventre, et fait prisonnier par un détachement ennemi. Dès-lors le bruit courut que j'avais été tué, et le désordre général s'augmenta à un tel point, qu'on voyait les soldats jeter leurs armes, prendre la fuite, et tomber de cette maniere entre les mains des ennemis, qui les firent tous prisonniers.

Tarragone enfin, après un siége des plus obstinés, durant lequel il ne m'est resté à prendre aucune de ces mesures que dicte l'art de la défense et que permettaient le peu de bras et de matériaux, Tarragone a été perdue au milieu des horreurs qu'entraine l'héroïsme d'une garnison qui ferme les oreilles à toutes les propositions d'accommodement et de capitulation, le 28 Juin, jour mémorable dans la postérité par la fin tragique de cette ancienne capitale des Espagnes, qui a souffert, pendant le siége, de voir détruire ses temples et ses édifices par plus de 4000 bombes ou grenades, et une innombrable quantité de boulets et de balles qui ont couvert d'épouvante les îles Majorque et Minorque, et les côtes de la Méditerranée, dont les hôpitaux se sont remplis de ses défenseurs blessés; qui a vu enfin au dernier moment de son existence tant de victimes égorgées.

Le jour suivant, le général comte de Suchet me fit conduire, sur un brancard, à son quartier-général de Constanti, où je trouvai les généraux Courten, Cabrer, le brigadier Mesina, et autres chefs qui avaient été faits prisonniers avec 7800 et tant d'hommes, dont 400 officiers, qui ont été conduits en France. Le général me fit appeler chez lui, et, en présence des principaux officiers de son armée, me dit hautement que j'étais la cause de toutes les horreurs que ses troupes avaient commises dans Tarragone, parce que je m'étais défendu au-delà des bornes que prescrivent les lois de la guerre, et que celles-ci lui ordonnaient de me punir même de la peine de mort pour ne pas lui avoir demandé à capituler aussitôt que la brèche fut ouverte; qu'en entrant par assaut, il avait le droit de mettre tout à feu et à sang, et que par conséquent l'assiégé devait arborer le pavillon blanc aussitôt que la brèche était ouverte.

Digitized by Google

Je lui répondis, que s'il est vrai que les lois de la guerre prescrivent que si l'assaillant pénetre, il peut livrer au sac, à l'incendie, et au fil de l'épée la ville et les habitants, et qu'elles indiquent en conséquence le moment où l'assaut va avoir lieu pour capituler, ces mêmes lois, cependant, ne prohibent pas à la garnison de se défendre et chercher à repousser les assauts ; que j'avais résisté parce que j'avais des forces suffisantes pour pouvoir repousser les siennes, ce que j'aurais sans doute obtenu, si mes dispositions, telles que je les avais ordonnées, eussent été obéies ; que d'ailleurs j'attendais du secours le jour suivant de la part de Campoverde et du côté de la mer, etc. ; et qu'ayant résisté jusqu'à ce que la brèche avait été ouverte, j'aurais passé pour un lâche, si je n'avais pas osé la défendre, qu'enfin aucune loi ne défendait de repousser les assauts.

Le général Suchet, convaincu par les puissantes raisons que je lui donnais, me traita enfin, ainsi que tous les officiers-généraux et particuliers, avec toute la distinction dont nous nous sommes rendus dignes par notre résistance.

La garnison s'est conduite héroïquement dans la défense, jusqu'au moment de l'assaut : elle a montré alors de la faiblesse, le soldat a cédé et s'est intimidé. Les officiers, au contraire, se sont toujours parfaitement conduits, et, le sabre à la main, ont fait les plus grands efforts pour contenir les soldats, et les réunir pour qu'ils fissent résistance et attaquassent les Français qui les poursuivaient dans les rues et les tuaient. Mais à chaque instant leur terreur augmentait, et ils se laissaient sabrer par nous-mêmes, sans pour cela se résoudre à recommencer le combat.

Tout a conspiré contre cette pauvre garnison. Campoverde lui offrit, en sortant, de venir au plutôt la secourir et la délivrer, et il ne l'a pas fait, malgré qu'il ait renouvelé journellement sa promesse, comme on peut le voir par plusieurs lettres que j'ai conservées, et dont je remets ci-jointes les copies. Le royaume de Valence a envoyé, pour secourir la place, le général Miranda avec une division des troupes de ce royaume, qui débarqua à Tarragone, et le jour suivant se rembarqua, et fut se joindre à l'armée de Campoverde. Une division anglaise se présenta le 26 ; le colonel Skerret, qui la commandait, descendit à terre pour conférer avec moi. Le 27, les artilleurs et ingénieurs anglais vinrent reconnaître le front d'attaque ; et convaincus que la place était incapable de résister, ils retournerent à leurs vaisseaux ; de sorte que tous s'é-

Digitized by Google

loignerent de la place, et ils étaient venus pour la secourir. Cet abandon de la part de ceux qui venaient pour la sauver, fut le pire de tout : il fit tant d'impression sur l'esprit des soldats, qu'ils commencerent à prévoir qu'ils étaient perdus ; ils se laissaient abattre ; ils ne résistaient qu'à cause de mes continuelles exhortations, parce qu'ils voyaient mon sang-froid et la confiance où j'étais que, s'ils exécutaient mes ordres, les Français n'entreraient pas. Ces raisonnements ne pouvaient valoir que pendant quelques heures ; mais bientôt l'idée de se voir abandonnés s'emparait de leur esprit et les dominait partout.

Le commandant anglais vint le 26 au soir, et me demanda ce que je voulais qu'il fît de ma troupe ; je lui répondis que, s'il voulait débarquer et entrer dans la place, il serait reçu avec joie et traité comme il le méritait ; qu'il n'avait qu'à choisir le point qu'il voulait défendre, et que je le lui accorderais.

Si le marquis de Campoverde n'eût pas promis de venir nous secourir sans remplir sa promesse ; si le général Miranda ne se fût pas montré dans la place avec sa division, pour qu'on la vît paraître et disparaître comme un éclair ; si la division anglaise ne se fût pas fait voir, et enfin si on n'eût pas dit à la garnison qu'elle allait être secourue tous les jours et à chaque instant de sa dernière extrémité, persuadée alors qu'elle devait compter sur ses seules forces, elle aurait valu bien davantage ; mais cette réunion de choses, si bonnes et si excellentes en apparence, et très-nuisibles dans la réalité, parce qu'elles ne reposaient sur aucun plan bon ou mauvais, ont découragé la garnison, et ont été la cause de la fatalité par laquelle la troupe perdit tout le mérite qu'elle avait contracté jusqu'au moment de l'assaut.

Un grand nombre d'officiers a fui Tarragone, pour éviter les peines et le danger, les uns sans permission, les autres la sollicitant sous des prétextes bien peu honorables, d'autres feignant d'être malades, d'autres, enfin, commettant des bassesses pour couvrir leur pusillanimité, et ceux-là ne méritent non-seulement aucune distinction, mais doivent être privés de leur emploi, autrement ils auraient encore l'impudence de se présenter avec leur décoration, et de dire qu'ils ont été au siége.

La plus grande partie des corps étaient commandés par des capitaines, à défaut des chefs qui étaient partis. Ces capitaines doivent être chefs, et ceux qui ont été s'amuser à Villanueva et ailleurs, doivent être destitués. S'il en était autrement, justice ne serait pas faite, et il faut que justice se fasse.

Digitized by Google

Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais rien demandé, et je ne veux, aujourd'hui, autre chose que d'être échangé s'il est possible. Je le désire vivement pour rentrer en campagne, et en attendant, j'espere que ma femme qui se trouve à Majorque, percevra une partie de mes appointements, chose que je ne demanderais pas non plus, si mes biens n'étaient au pouvoir de l'ennemi.

Avant de perdre la place, j'écrivis et je dis clairement que, d'après les opérations qui se faisaient, ou, pour mieux dire, qui se méditaient, on perdrait indubitablement la place, la garnison et l'armée. La junte supérieure de la principauté pourra vous instruire de tout, parce que j'ai toujours eu soin de la prévenir de tout ce qui se passait; elle a fait de son côté tout ce qu'elle a pu pour qu'on entreprit l'opération de faire lever le siége, la seule dont il fallait s'occuper et exécuter sans retard et d'accord avec moi, quel que fût le nombre et l'espece des ennemis que nous avions à combattre; mais tout fut en vain, et chaque jour on pensait moins à tout cela au quartier-général, ainsi qu'on peut s'en assurer par la lettre du général Campoverde, par laquelle il m'ordonne de lui envoyer 3000 hommes des meilleures troupes de la garnison, qui devaient s'embarquer dans la nuit du 27 au 28, sous les ordres du colonel O'Rouan, qui s'était présenté chez moi pour cela, à onze heures du soir. J'ordonnai qu'il s'embarquât avec le régiment d'Alméria; mais cette disposition n'eut pas lieu, et personne n'a revu ledit O'Rouan.

Par la même lettre, on peut voir la confusion qui régnait au quartier-général, où le marquis de Campoverde croyait qu'une division de 4000 Anglais était arrivée dans la place, et le commandant anglais m'a assuré qu'il n'avait que 1000 hommes qui étaient partis de Cadix le 9 Juin; il voulait aussi que les troupes qu'il me demandait, s'embarquassent la même nuit, et il ne pouvait ignorer que c'était impossible, car je n'avais d'autres moyens que ceux que me prêtaient les Anglais, et ceux-ci n'en avaient alors aucun de disponible.

Digitized by Google

GAZETTE DE LA COUR,

DU 17 AOÛT, 1811.

Bureau de l'Amirauté, le 16 Août 1811.

Copie d'une lettre de l'Amiral Sir Charles Cotton, baronet, ci-devant commandant en chef des vaisseaux et bâtimens de S. M. dans la Méditerranée, à M. Croker, Secrétaire de l'Amirauté, datée à bord du San Josef, devant Toulon, le 5 Juillet, 1811.

Monsieur,

Par ma dépêche du 4 du mois dernier, les Lords de l'Amirauté auront été informés de l'état des affaires en Catalogne jusqu'au 24 de Mai. J'ai maintenant l'honneur de vous transmettre des rapports des événements ultérieurs qui se sont passés de ce côté jusqu'au 1er courant, par lesquels Leurs Seigneuries verront avec regret que les dernières nouvelles qui me sont parvenues aujourd'hui par la Volontaire, portent que la ville de Tarragone a été prise d'assaut et incendiée par les forces françaises aux ordres de Suchet le 28 de Juin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) COTTON.

Incluses.

No. I.

A bord du vaisseau l'Invincible, Rade de Tarragone, le 5 Juin, 1811.

Monsieur,

Le 28 Mai au matin l'ennemi ouvrit son feu sur le fort Olivo, de deux batteries, l'une de quatre canons et un mortier, l'autre de trois canons et un obusier, placés sur le flanc du fort. Le 29, vers midi, le Colonel Green examina les ouvrages d'Olivo, sur le rapport qui lui fut fait par un officier, que ses défenses étaient dans un mauvais état, et il les trouva effectivement presque ruinées. On résolut de changer pendant la nuit le régiment d'Ibérie qui avait été jusques-là dans le fort et de le remplacer par celui d'Almérie. A cet effet, ce dernier régiment sortit de la ville à la tombée de la nuit : mais je regrette d'avoir à dire que l'ennemi trouva moyen de se mêler avec ce régiment; et il prit ainsi possession du fort l'Olivo, sans tirer un coup de fusil, et y fit 900 prisonniers.

Digitized by Google

On calcule en ce moment la force de l'ennemi de 10 à 11 mille hommes. On estime que, depuis le commencement du siége, il en a perdu quatre mille en tués, blessés, ou déserteurs.

Les Espagnols, y compris les prisonniers faits à Olivo, en ont perdu environ trois mille.

(Signé) CHARLES ADAM.

A l'Amiral Sir Charles Cotton.

No. II.

Tarragone, le 11 *Juin*, 1811.

Monsieur,

Le petit ouvrage avancé sur le bord de la mer, appelé le Francoli, fut détruit en quatre heures par les batteries érigés dans la nuit du 6 courant; mais sa situation, étant extrémement détachée, aurait toujours rendu sa possession très-précaire. La conduite des troupes espagnoles à cette occasion a été signalée par la plus grande bravoure, tous les hommes qui occupaient le Francoli, au nombre de cent quarante-cinq, ayant été ou tués ou blessés, et l'officier commandant en étant sorti le dernier. L'ennemi a fait depuis plusieurs tentatives pour enlever les ouvrages qui protégent la communication entre la mer et la ville; mais grâce à la vigilance et à la bravoure du brigadier Saarsfield qui commande ces défenses, il a été repoussé avec une perte considérable, et particullerement dans une occasion où il revint trois fois à la charge, trois fois il fut repoussé et complétement défait. Mais les travaux extrémement pénibles auxquels il faut se livrer en plein jour pour construire, afin de soutenir les lignes, des ouvrages qui sont absolument nécessaires en raison du vice radical de ces fortifications, et des alarmes et attaques constantes de l'ennemi pendant la nuit, font désirer avec la plus vive anxiété de les voir promptement secourues.

(Signé) E. GREEN.

A l'Amiral Sir Charles Cotton.

No. IV.

A bord du vaisseau le Blake, devant Villa Nueva, le 15 Juin, 1811.

Monsieur,

Comme le Capitaine Adam vous a informé, pendant mon absence, des événements qui ont eu lieu devant Tarragone jusqu'au 5 de Juin, je n'ai rien autre chose à ajouter, si ce n'est que les Français ont poussé leurs ouvrages jusqu'à demi-portée de pistolet des lignes du port, outre qu'ils ont détruit la batterie de Francoli et formé un poste sous la

Digitized by Google

protection de ses ruines, ils ont été repoussés avec une très-grosse perte dans des tentative désespérées qu'ils ont faites pour s'emparer des batteries d'Orléans et de Saint-Joseph, et les Espagnols commandés par le Général Saarsfield ont fait diverses sorties heureuses avec le peu de troupes dont on a pu disposer pour cela. La derniere lettre que je vous ai écrite, en date du 15 Mai, vous aura informé de l'intention où j'étais de me rendre à Valence et Alicante avec le Général Doyle, et j'ai maintenant à vous informer du succès de notre visite dans ces deux villes.

Partis de Tarragone le 16, nous arrivâmes à Peniscola le 17 au matin. J'y trouvai l'Invincible avec quatre transports vides, destinés pour Carthagene; j'ordonnai au Capitaine Anson d'y rester jusqu'à nouvel ordre, le Général Doyle manda de là au Général O'Donnell la situation de Tarragone, et que j'avais gardé le Capitaine Adam à Peniscola, afin d'être prêt à recevoir à son bord tous les renforts qu'il lui plairait d'envoyer à cette garnison. A notre arrivée à Murviedro, nous trouvâmes que le Général O'Donnell avait déjà ordonné l'embarquement de deux mille trois cents hommes d'infanterie, et de deux-cents onze artilleurs, lesquels, grâce au zele et aux soins du Capitaine Adam, qui en reçut sept cents à bord du vaisseau l'Invincible, furent heureusement débarqués à Tarragone le 22.

Après avoir remis au Général O'Donnell deux mille fusils, accoutrements et uniformes, afin de le mettre en état de faire marcher nombre de recrues exercées pour fournir la place de troupes réglées détachées ainsi de l'armée, nous nous rendîmes à Valence et y débarquâmes le restant de notre cargaison; au moyen de quoi les troupes du Général Villacampa, alors dispersées comme paysans faute d'armes, purent rentrer en campagne, et les corps de Mina et l'Empecinado complétés dans tout ce qui leur manquait pour faire une guerre active, ainsi que l'armée d'Arragon, furent ainsi en état de marcher en avant et de combiner leurs mouvements avec ceux des Valenciens.

Nous embarquâmes à Alicante autant d'objets et de matériaux pour Tarragone que le vaisseau put en contenir, outre quatre-vingt artilleurs, et une quantité considérable de poudre, de cartouches, et de plomb, envoyés de Carthagene dans la corvette espagnole la Paloma, de conserve avec un transport espagnol de Cadix, chargé en plein de munitions semblables. Comme il fut impossible de recevoir ces munitions à bord du Blake, elles furent laissées dans la Paloma et dans le transport, et je les fis convoyer par le Blake jusqu'à Tarragone.

Après être retournés à Valence où nous débarquâmes les armes additionnelles, &c. pour l'armée d'Arragon, nous nous portâmes à Murviédro, où le Comte de Bisbal se rendit de Valence pour nous joindre et avoir une consultation avec son frere, quoiqu'une blessure qu'il avait reçue le rendit très-peu en état de faire ce voyage. Le résultat de cette conférence fut une résolution que prit le général O'Donnell de mettre sous ma

Digitized by Google

protection, pour le secours de Tarragone, une autre division de ses meilleures troupes, sous le major-général Miranda, consistant en quatre mille hommes, tandis que lui-même se porterait en avant avec le reste de son armée sur les rives de l'Ebre, où de concert avec la division d'Arragon, il pourrait menacer et peut être détruire les différents dépôts du Général Suchet.

Je me rendis donc sans perte de temps à Tarragone, afin de rassembler les bâtiments nécessaires pour mettre en action ces intentions libérales et patriotiques. Ayant heureusement retrouvé l'Invincible dans la nuit du 6, j'ordonnai au Capitaine Adam de mouiller à Péniscola, et d'attendre mon retour à ce rendez-vous de compagnie avec le Capitaine Pringle, à qui je donnai ordre d'en faire autant avec le Sparrowhawk et le transport le William, dès qu'il aurait débarqué à Valence les mortiers, etc. dont il était chargé.

Le 7 au matin, nous arrivâmes à Tarragone, débarquâmes dans la soirée et dans la nuit la totalité de notre cargaison ; et après avoir consulté avec le général Contreras, nous quittâmes une autrefois ce mouillage le 8 à dix heures du matin, prenant la Paloma avec nous.

Nous arrivâmes le 9 à midi à Péniscola. L'Invincible y avait déjà mouillé avec les quatre transports, et nous y fûmes joints le 10 par le Centaur, le Sparrowhawk et le transport le William.

D'après la situation critique de Tarragone, je laissai ordre au Capitaine Bullen que tout bâtiment de guerre qui pourrait arriver avant mon retour, eût à me joindre sur-le-champ ; et grâces à l'empressement du Capitaine White à obéir à cet ordre, et à consentir, conjointement avec moi et avec le Capitaine Adam à recevoir chacun de nous à notre bord un bataillon de huit cents hommes de troupes, avec la proportion suffisante d'officiers, il fut possible d'embarquer les quatre mille hommes de troupes dans la matinée du 11, et de les débarquer à Tarragone le 12.

Aussitôt que je vis que les troupes étaient prêtes à s'embarquer à Péniscola, j'envoyai le Sparrowhawk en avant, afin de préparer la garnison ainsi que le Marquis de Campoverde, à notre arrivée ; et comme le Marquis, en réponse à la lettre du Général Miranda, me pria de rembarquer sa division afin de le joindre dans le voisinage de Villa Nueva de Sitgès, afin de menacer les flancs des assiégeants, ce nouveau service fut exécuté avec tant de célérité au moyen des embarquations de l'escadre que toute cette division fut heureusement mise de nouveau à terre dans ce petit port hier au soir ; elle s'en est mise en marche ce matin pour Villa Franca, dans l'intention de joindre le Marquis de Campoverde demain à Igualada.

(Signé) EDWARD CODRINGTON.

A l'Amiral Sir Charles Cotton.

Digitized by Google

No VI.

A bord du vaisseau le Blake, dans la Rade de Tarragone, le 23 Juin 1811.

Monsieur,

Outre que j'ai employé les chaloupes canonieres et les canots toutes les nuits, à incommoder les partis de travailleurs de l'ennemi, j'ai encore fourni à la garnison au delà de trois mille sacs à terre faits par l'escadre, et envoyé toutes les femmes, enfants et blessés sur des transports à Villa Nueva ; à quoi il faut ajouter que les bateaux de l'escadre, sous les ordres particuliers du Capitaine Adam, secondé par le Capitaine White et moi-même, ont emmené environ deux cents hommes qui s'étaient retirés au môle, après que les Français eurent pris les batteries, et qui furent débarqués heureusement pendant la nuit au Milagro, c'est-à-dire en dedans des ouvrages à l'Est de la ville ; et pour détruire la mauvaise impression et le découragement que pouvaient occasionner les avantages considérables et inattendus que l'ennemi avait remportés dans la nuit du 21, j'avançai hier et mouillai l'escadre aussi près du môle et du port qu'il fut possible de le faire sans danger, et je chassai l'ennemi de la position avancée qu'il occupait. Cette position qu'il avait prise dans le dessein d'ajuster les artilleurs sur leurs pieces, comme ils le firent sur les lignes du port, fut occupée immédiatement après, et continue encore de l'être par les guérillas espagnoles.

Mais les Français travaillent maintenant près de la batterie de Fuerte Real à un ouvrage d'où ils pourront avant peu battre en brêche la muraille de la ville, et ils creusent leurs tranchées dans une direction qui les met à couvert du feu de l'escadre. En même temps ils détruisent la douane, les grands magasins et tous les bâtiments du port, afin, je le présume, de pouvoir ruiner la place autant que possible ; et je ne fais pas de doute que la ville n'éprouve le même sort, si malheureusement elle tombe dans leurs mains.

Le baron d'Eroles a pris un convoi de cinq cents mules chargées, et a détruit une partie des troupes de l'escorte.

Les travaux des Français et la science qu'ils ont déployée en assiégeant cette place, sont des choses sans exemple. Cependant j'espere que la brave garnison fera encore une défense digne du brillant exemple que d'autres parties parties de la Péninsule lui ont donné. Je suis fâché de dire que la sûreté de la place paraît aujourd'hui dépendre particulierement de l'armée du Marquis de Campoverde ; et je crains bien que la ville ne devienne, en attendant, la proie de l'ennemi sanguinaire et sans pitié qui a si considérablement circonscrit ses moyens de défense.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) E. CODRINGTON.

Digitized by Google

No. VII.

A bord du Blake, devant Tarragone,
le 29 Juin 1811.

Monsieur,

Hier matin, à la pointe du jour, les Français ouvrirent leur feu sur la ville ; sur les cinq heures et demie après-midi, la brèche fut faite dans les ouvrages, et presqu'aussitôt la place fut emportée d'assaut. Par la rapidité avec laquelle ils entrerent, je crains bien qu'ils n'aient rencontré que peu d'opposition. Du côté de Barcelone on éprouva une terreur panique. Ceux qui étaient déjà hors des murs de la ville se mirent tous nuds et tâcherent de nager vers les bâtiments, pendant qu'on voyait ceux qui étaient encore en dedans de la ville, se laisser tomber du haut des murailles ; chaque parti s'exposant ainsi à beaucoup plus de danger qu'on ne l'aurait fait en opposant une ferme résistance à l'ennemi.

Une foule de peuple considérable, quelques-uns avec des fusils, et d'autres sans armes, se pressait alors le long de la route en fuyant, et se laissait fusiller impunément par environ vingt Français qui continuaient de marcher à côté d'eux à quelques verges de distance. A la fin, cette masse fut entierement arrêtée par une décharge d'un petit parti ennemi, qui s'était retranché à un tournant de la route, soutenu par un second petit détachement un peu plus haut qui ouvrit alors une batterie masquée de deux pieces de campagne. Il s'ensuivit une boucherie horrible, et bientôt après le reste de ces pauvres malheureux, montant à environ trois mille hommes, se laisserent mener prisonniers par moins d'autant de centaines de Français.

Les canots et chaloupes armées partirent de nos bâtiments, dès le moment que l'Invincible vit l'ennemi se rassembler dans les tranchées ; et néanmoins leur succès fut si rapide que toute l'affaire était finie avant que nous eussions pu ouvrir notre feu avec effet.

Toutes les embarquations de l'escadre et les transports furent envoyés pour secourir ceux qui nageaient ou qui étaient cachés derriere les rochers ; et malgré un feu très-chaud de mousqueterie et de pieces de campagne, auquel répondaient vivement et avec succès les bateaux armés, il fut sauvé environ 5 à 600 de ces malheureux, dont plusieurs griévement blessés : on les recueillit à bord de l'escadre.

Je ne puis terminer l'historique de nos opérations à Tarragone sans vous assurer que le zele et les efforts de tous ceux qui sont sous mes ordres, ont été portés dans les diverses branches de service qu'ils ont eu à remplir, beaucoup plus loin que le devoir seul ne le prescrit.

L'Invincible et le Centaur sont restés avec moi tout le temps devant Tarragone, et les capitaines Adam, White et moi-

Digitized by Google

même avons passé la plus grande partie des nuits dans nos yoles, nous livrant aux opérations contre l'ennemi que l'obscurité de la nuit favorisait, et qu'il n'eût pas été prudent de tenter pendant le jour en vue de l'ennemi; je n'entends pas dire seulement quant au danger, car les embarquations ont été assaillies de boulets et de bombes et le jour et la nuit, même pendant le temps où elles sauvaient es femmes, les enfants, ainsi que les blessés, sans être pour cela détournés un moment de leur objet.

Il est impossible de détailler dans une lettre tout ce qui s'est passé dans ce court mais tragique intervalle. L'humanité donnait une nouvelle impulsion à nos efforts, et la prodigieuse force de corps du capitaine Adam lui a permis de pousser ce désir de secourir le malheur beaucoup plus loin que nous n'avons pu le faire nous-mêmes, quoique nous le partageassions également.

Tous nos bâtiments et tous les transports sont devenus les réceptacles des misérables objets qui ne voyaient asile que dans l'escadre anglaise; et vous verrez par les ordres que j'ai trouvé nécessaire de donner, que nous avons été appelés à couvrir ceux qui étaient nus, et à nourrir ceux qui avaient faim, au delà des regles ordinaires du service!

Nos embarquations ont eu parfois à souffrir des boulets de l'ennemi, elles ont de même été endommagées par les rochers au milieu desquels elles ont embarqué ces malheureux; entr'autres la chaloupe du Blake que j'ai cependant eu le bonheur de recouvrer après qu'elle eût été chavirée et coulée par un boulet qui en traversa les deux côtés, avec perte seulement d'une femme et d'un enfant tués sur douze qui étaient alors à bord, indépendamment de son équipage. Mais la seule casualité importante qui soit arrivée à l'escadre est celle qui est arrivée au canot du Centaur le 28 au soir, et je demande la permission à cet égard de vous référer aux observations du capitaine White relativement au lieutenant Ashworth, dont la conduite et le malheur lui donnent des droits à toute espece de considération.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) EDWARD CODRINGTON.

A l'amiral Sir Charles Cotton.

Le capitaine Codrington ajoute qu'il avait reçu la nouvelle que le général Contreras avait été blessé et fait prisonnier, et que ce général s'était fort distingué personnellement; que le gouverneur Gonzalez se défendit avec une poignée d'hommes jusqu'au dernier moment, et fut tué à coups de baïonnette

Digitized by Google

dans la place près de sa maison: qu'hommes, femmes, et enfants, tout fut passé au fil de l'épée lorsque les Français entrerent dans la ville et ensuite tous ceux qui furent trouvés en uniforme ou en armes dans leurs maisons; et que nombre de femmes et de jeunes filles, même celles âgées de dix ans, furent traitées de la maniere la plus cruelle; et qu'après que les soldats eurent assouvi leur brutalité sur elles, il y en eut plusieurs jetées dans les flammes, ainsi que les Espagnols les plus grièvement blessés. On avait laissé un millier d'hommes pour détruire les ouvrages; la ville entiere avait été réduite en cendres ou devait l'être, le feu ayant été mis à toutes les maisons. La seule chance qu'elles avaient d'y échapper était le temps calme ou la marche soudaine des troupes françaises, qui pouvait encore faire espérer qu'il échapperait quelques maisons.

Extrait d'une Lettre d'un Officier de la Marine Anglaise, à bord d'un des Vaisseaux de Sa Majesté à l'Ancre devant Tarragone.

Tarragone fut prise d'assaut sur les six heures et demie du soir, le 28 Juin. J'étais à terre la veille, et je fis le tour des ouvrages. Quoique les Français fussent alors à portée de pistolet de la muraille, il ne paraissait pas vraisemblable que la place fût prise si tôt d'après l'intrépidité des soldats espagnols qui montraient la plus grande indifférence pour les boulets qui sifflaient continuellement au dessus de leurs têtes. On avait encore pris la précaution de fortifier une rangée de maisons situées dans une direction paralelle à la muraille, de barricader les rues qui débouchaient sur le rempart avec des bariques de vin remplies de terre, et de creuser un fossé large et profond du côté qui faisait face à l'ennemi, ce qui formait une seconde barriere aussi forte que la muraille, et aurait exigé de nouveaux ouvrages pour y faire brêche. Tel etait l'état de la malheureuse Tarragone, le 28 Juin, à six heures et demie du matin. Les Français ouvrirent graduellement un feu très-vif de grosse artillerie et de mousqueterie, auquél les Espagnols riposterent avec la même vigueur. Il avait été concerté ce même matin par le général espagnol Campoverde, qui était à Cambrils avec 10,000 hommes, qu'il attaquerait vivement les Français le lendemain d'un côté, et le colonel Skerrett qui commandait environ 1200 Anglais, d'un autre côté, tandis que la garnison ferait une sortie; mais la conduite du gouverneur fut si indécise que peu de moments après que cet arrangement eût été fait, il envoya demander si l'escadre britannique pouvait embarquer la garnison. Le Capitaine Codrington de la marine, fit remarquer l'impropriété de cette conduite après les arrangements

Digitized by Google

qui avaient été faits pour une attaque combinée et il l'engagea à tenir bon. Le gouverneur envoya dire alors qu'il défendrait la place jusqu'à la dernière extrémité; que l'ennemi avait fait une petite brêche, mais qu'elle n'était d'aucune conséquence. Sur les six heures du soir, soit trahison, soit négligence perfide des principaux officiers, les troupes postées pour défendre la muraille, se trouverent sans munitions. Les Français toujours vigilants, tirerent aussitôt avantage de cette négligence, et marcherent froidement jusqu'à la porte qu'ils ouvrirent à coups de hache et de barres de fer et ils entrerent dans la ville. Les Espagnols qui étaient sur la muraille, résisterent quelque temps à la baïonnette, mais à la fin ils furent obligés de céder à la baïonnette et à la mousqueterie combinées. Il s'en suivit une mêlée sanglante. Des femmes, des enfants, et des soldats en fuite, par leurs cris de les Français sont dans la ville, répandaient une terreur panique parmi les soldats qui étaient encore disposés à résister, et la fuite devint générale vers la porte de la ville qui était opposée à celle par laquelle les Français étaient entrés, mais elle se trouva trop petite pour permettre à cette multitude d'échapper à temps à la furie diabolique des Français qui avaient déjà commencé le plus horrible massacre. Plusieurs se précipiterent du haut des murs et se tuerent. Il sortit environ 4000 hommes qui se jeterent comme des furieux sur un corps d'infanterie français, qui les attendait en dehors; ils se firent jour au travers et continuerent de fuir par la route qui conduit à Barcelone, déjà ils étaient arrivés hors de portée de la mousqueterie française, et se félicitaient d'être échappés, lorsqu'ils entendirent s'ouvrir sur eux un feu très-meurtrier de quelques pieces de campagne que les Français s'attendant à l'événement, et voulant que personne n'échappât, avaient pris la précaution ordinaire de placer derriere un fossé profond qu'ils avaient creusé en travers du chemin. Les misérables Espagnols pétrifiés de terreur, essayerent de se jeter sur les hauteurs, mais les Français également préparés sur tous les points, les mirent froidement à mort, quoique sans défense et sans résistance. Ceux qui résistaient se jeterent de désespoir dans la mer, où nos bateaux firent tous les efforts possibles pour les sauver, et ils parvinrent à en recueillir 500, restes mutilés de 8000 hommes, femmes et enfants, car ces vandales n'épargnerent ni le sexe ni l'âge. Nous avons perdu un brave et intéressant jeune homme le lieutenant Ashworth du *Centaur*, qui fut tué, et deux ou trois matelots qui furent blessés en sauvant ces malheureuses créatures. Ceux qui resterent dans la ville, éprouverent un sort affreux. Les Français, à leur entrée, mirent le feu en plusieurs endroits, et, chose horrible à dire, un hôpital qui contenait 3000 Espagnols blessés, fut brûlé de fond en comble. Voilà les affreuses scenes dont nous avons été témoins, et qu'il est plus aisé de concevoir que de décrire.

Digitized by Google

Proclamation du Maréchal Bessieres, *au Quartier-Général de Valladolid. (Juin.)*

Nous maréchal de l'Empire, duc d'Istrie, colonel-général de la garde impériale, général en chef de l'armée du Nord d'Espagne.

Considérant que les mesures de clémence au moyen desquelles nous nous étions flattés que le peuple serait ramené à la soumission, et éviterait ainsi les maux que produira une résistance plus long-temps prolongée, n'ont eu d'autre effet que d'augmenter l'audace des insurgés et de leurs partisans.

Considérant que les mesures de rigueur doivent être d'autant plus séveres qu'elles sont différées plus long temps, et que nous ne les avons adoptées qu'après nous être convaincus que c'est le seul moyen de maintenir la tranquillité du pays.

Sur le rapport de l'intendant général, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1. Il sera dressé, par les municipalités dans les villes, et par les magistrats dans les villages, une liste de tous les individus qui ont quitté leurs maisons, et qui ne résideront pas dans des places occupées par les troupes françaises.

Art. 2. Tous ces individus seront tenus de rentrer chez eux dans l'espace d'un mois : à défaut de quoi, ils seront considérés comme formant partie des bandes d'insurgés, et toutes leurs propriétés seront confisquées : Il est défendu à toutes personnes leur devant des rentes, et à tous autres débiteurs quelconques, de leur faire aucun payement ; et il leur est ordonné de verser ces fonds dans les mains des administrateurs des domaines nationaux.

Art. 3. Les peres, meres, freres, sœurs, enfants et neveux de ces individus, sont déclarés responsables, tant dans leurs personnes que dans leurs propriétés, de tout acte de spoliation commis par les insurgents sur des citoyens paisibles ou sur leurs propriétés.

Digitized by Google

qui avaient été faits pour une attaque combinée et il l'engagea à tenir bon. Le gouverneur envoya dire alors qu'il défendrait la place jusqu'à la dernière extrémité; que l'ennemi avait fait une petite brèche, mais qu'elle n'était d'aucune conséquence. Sur les six heures du soir, soit trahison, soit négligence perfide des principaux officiers, les troupes postées pour défendre la muraille, se trouverent sans munitions. Les Français toujours vigilants, tirerent aussitôt avantage de cette négligence, et marcherent froidement jusqu'à la porte qu'ils ouvrirent à coups de hache et de barres de fer et ils entrerent dans la ville. Les Espagnols qui étaient sur la muraille, résisterent quelque temps à la baïonnette, mais à la fin ils furent obligés de céder à la baïonnette et à la mousqueterie combinées. Il s'en suivit une mêlée sanglante. Des femmes, des enfants, et des soldats en fuite, par leurs cris de les Français sont dans la ville, répandaient une terreur panique parmi les soldats qui étaient encore disposés à résister, et la fuite devint générale vers la porte de la ville qui était opposée à celle par laquelle les Français étaient entrés, mais elle se trouva trop petite pour permettre à cette multitude d'échapper à temps à la furie diabolique des Français qui avaient déjà commencé le plus horrible massacre. Plusieurs se précipiterent du haut des murs et se tuerent. Il sortit environ 4000 hommes qui se jeterent comme des furieux sur un corps d'infanterie français, qui les attendait au dehors; ils se firent jour au travers et continuerent de fuir par la route qui conduit à Barcelone, déjà ils étaient arrivés hors de portée de la mousqueterie française, et se félicitaient d'être échappés, lorsqu'ils entendirent s'ouvrir sur eux un feu très-[illegible] de quelques pièces de campagne que les Français s'[illegible] l'événement, et voulant que personne n'échappât, [illegible] la précaution ordinaire de placer derrière un fossé [illegible] avaient creusé en travers du chemin. Les mal[illegible] gnols pétrifiés de terreur, essayerent de se jeter sur [illegible] mais les Français également préparés sur tous [illegible] mirent froidement à mort, quoique sans défense [illegible] tance. Ceux qui résistaient se jetaient de [illegible] mer, où nos bateaux firent tous les efforts [illegible] les sauver, et ils parvinrent à en recueillir [illegible] tilés de 5000 hommes, femmes et enfants [illegible] n'épargnerent ni le sexe ni l'âge. [illegible] brave et intéressant jeune homme [illegible] Castmar, qui fut [illegible] blessé en servant [illegible]

Digitized by Google

seront punies

nts gouverne-
nun dans leur
nance, qui sera
coutumés.

ne d'Istrie,
en chef,
Broglie,
re général

olid, le 5 Juin.
es alcades des villes
une forteresse ou d'un
mpereur et Roi devront
mouvements ou haltes de
nissement, aux comman-
cela sous peine d'exécution

e les magistrats ou alcades des
donner avis à tout détachement
la grande route, de toutes les
de brigands pourront avoir pra-

tachement de troupes sera attaqué
bitants de la ville sur le territoire de
eu lieu n'auront pas donné avis au
ou cachée ou embuscade, la ville sera
plus coupables des habitants
commission militaire ;
la ville sera brûlée.
mer les cloches à l'appr troupes

Digitized by Google

Art. 4. Si quelque habitant est enlevé de sa maison, trois des plus proches parents d'un brigand seront arrêtés sur-le-champ afin de servir d'ôtages : si cet individu est mis à mort par les brigands, les ôtages seront fusillés sur-le-champ sans autre forme de procès.

Art. 5. Toute personne qui s'absentera de son district pour plus de huit jours, à dater de la publication de la présente ordonnance, sans permission, sera considéré comme étant passé aux brigands ; toutes ses propriétés seront séquestrées et vendues à l'expiration de trois mois ; tous ses parents, au dégré mentionné à l'article III, seront mis en état d'arrestation.

Art. 6. Aucun habitant ne pourra s'absenter de son district sans être muni d'un passeport qui lui sera accordé pour un temps limité. Ce passeport ne lui sera délivré que sur le certificat de deux propriétaires domiciliés dans le district, lesquels répondront qu'à l'expiration du temps mentionné dans le passeport, le porteur sera retourné dans son district, ou aura fourni la preuve qu'il réside dans une place occupée par l'armée française. A défaut de quoi, les deux répondants seront arrêtés et mis en prison.

Art. 7. Chaque habitant des villes où il y a un commissaire de police, se pourvoira d'une carte de sûreté.

Art. 8. Il sera fait des visites domiciliaires, sur les ordres des commandants de villes, aux époques qu'ils jugeront convenables. Tout individu qui ne sera pas muni d'une carte de sûreté sera arrêté sur-le-champ et envoyé en prison ; les fonctionnaires publics sont seuls exceptés de cette formalité.

Art. 9. Seront arrêtés de la même maniere tous ceux qui auront donné un asile à un individu non pourvu de passeport ou d'une carte de sûreté.

Art. 10. Quiconque sera convaincu d'avoir entretenu une correspondance avec les brigands, sera puni de mort.

Art. 11. Toute correspondance avec les habitants des districts occupés par les insurgés est prohibée ; ceux qui recevront des lettres de ces districts devront les délivrer aux commandants de places ou aux commissaires de police, s'il y en a.

Digitized by Google

Art. 12. Les infractions à l'article précédent seront punies de l'emprisonnement pendant dix ans.

Art. 13. Le gouverneur général des différents gouvernements, et l'intendant-général, sont chargés, chacun dans leur département, de l'exécution de la présente ordonnance, qui sera imprimée, publiée et affichée dans les endroits accoutumés.

(Signé) Le maréchal duc d'ISTRIE.

Par Son Ex. le général en chef,

(Signé) De BROGLIE,

Auditeur du conseil d'Etat, secrétaire général du gouvernement.

ORDRE DU JOUR.

Au quartier-général de Valladolid, le 5 Juin.

Il est ordonné que tous les magistrats et alcades des villes qui sont à quatre lieues de distance d'une forteresse ou d'un poste occupé par les troupes de S. M. l'Empereur et Roi devront donner information immédiate des mouvements ou haltes de tout parti de brigands, dans leur arrondissement, aux commandants français les plus proches, et cela sous peine d'exécution militaire.

Il est également ordonné que les magistrats ou alcades des villes et villages seront tenus de donner avis à tout détachement français qui sera en marche par la grande route, de toutes les positions cachées que les partis de brigands pourront avoir pratiquées dans leur district.

Toutes les fois qu'un détachement de troupes sera attaqué sur la route, et que les habitants de la ville sur le territoire de laquelle l'attaque aura eu lieu n'auront pas donné avis au commandant, de la position cachée ou embuscade, la ville sera livrée au pillage, et les plus coupables des habitants seront arrêtés et delivrés à une commission militaire; et si la même circonstance se répete, la ville sera brûlée.

Il est défendu de sonner les cloches à l'approche des troupes

Digitized by Google

françaises. Les personnes qui en pareille occasion donneront ou exécuteront l'ordre de sonner les cloches, seront fusillées.

Le présent ordre du jour sera imprimé et affiché à la grande porte des églises de toutes les villes.

Les chefs militaires et commandants de places, sont spécialement chargés de l'exécution de ces ordres.

Par ordre du maréchal duc d'Istrie, général en chef de l'armée du nord d'Espagne.

(Signé) Le Baron LE CAMUS, chef de l'état-major.

ISLE DE FRANCE.

Extrait de la Gazette de Calcutta, du 7 Février.

Une députation des négociants de Calcutta, composée de messieurs Colvin, Palmer, Alexander, Ferguson, Downie, MacTaggart, Barrett, Robertson, Scott, Holligs et Sarkils, se rendit samedi dernier auprès du gouverneur-général et présenta à sa seigneurie une adresse sur le succès des armes britanniques à la prise de l'Isle de France. L'adresse était couchée dans les termes suivants :

Au très-honorable Lord Minto, *Gouverneur-Général, etc. etc.*

Mylord.

C'est avec le sentiment de la plus vive satisfaction que nous offrons en ce moment à Votre Seigneurie nos sinceres congratulations sur la conquête de la seule colonie qui restât aux Français dans l'Orient, et qui pendant tant d'années a été en dernier lieu pour le commerce de l'Inde la source d'une dévastation qui passe toute croyance.

L'accession de cette place, si importante, aux possessions britanniques, avec aussi peu de perte, prouve fortement la vigueur et la sagesse des mesures que votre seigneurie avai

Digitized by Google

adoptées pour assurer cet objet avec la plus petite effusion de sang possible.

Contemplant comme nous le faisons, l'acquisition des Iles Françaises comme de la plus haute importance aux intérêts commerciaux de l'Inde, et à l'influence politique de notre terre natale, puisqu'elles sont la clé des mers de l'Orient, et désirant que leur conquête soit perpétuée, comme ayant été opérée sous les auspices de Votre Seigneurie, nous prenons, à cet effet, la liberté de la prier de nous faire l'honneur de donner des séances pour son portrait qui serait placé dans la Chambre du Conseil, comme un souvenir de notre reconnaissance à cette heureuse occasion.

Nous supplions encore Votre Seigneurie de nous honorer de sa compagnie dans la soirée du 14 Février, à une fête que nous sommes jaloux de donner à Votre Seigneurie dans les salles de Moore, pour, célébrer cet important et avantageux événement.

Enfin, nous supplions Votre Seigneurie de vouloir bien accepter l'offre des vœux sinceres que nous formons pour que Votre Seigneurie puisse jouir long-temps de l'approbation si bien méritée de votre Roi et de votre Pays, ainsi que de la santé et du bonheur dans tous les rapports de votre vie privée.

Nous sommes avec un profond respect,

Mylord, de Votre Seigneurie,

Les très-humbles et obéissants serviteurs,

Signé par les principaux négociants

et agents de Calcutta.

Calcutta, le 31 Janvier, 1811.

Sa Seigneurie eut la bonté de faire la réponse qui suit à cette adresse :

Messieurs,

Je suis extrêmement sensible à cette marque d'estime de votre part. Je me flatte que vous croirez que l'espoir de conférer au public un objet qui me paraissait de la plus haute im-

Digitized by Google

portance, a été le seul motif qui m'a engagé à entreprendre l'opération dont vous voulez bien faire une mention aussi honorable. Je n'ai pas honte d'avouer en même temps que je ne suis point insensible à la bonne opinion et à l'approbation du public, surtout de cette portion respectable de la société que vous représentez. J'y mets un prix d'autant plus grand qu'il contient le témoignage d'un corps éclairé que l'on peut s'attendre que l'événement qui a heureusement eu lieu, aura une influence salutaire sur le commerce et la navigation de ce port et de cette ville, ainsi que sur l'Inde en général.

J'accepte avec reconnaissance la fête que vous avez la bonté de m'offrir. Quant à la demande que vous me faites de mon portrait pour être placé dans la Chambre du Conseil, je m'en regarde comme extrêmement honoré, et je ne serai pas moins glorieux que je n'aurai de plaisir à obéir à vos ordres.

Je ne puis pas prendre congé de vous sans vous prier d'agréer mes remercîments de la maniere noble et agréable dont vous avez rempli cette commission flatteuse.

Digitized by Google

Variétés, Nécrologie, &c.

M. Puget de Barbantane, ancien maréchal des camps et armées du Roi de France, vient de mourir à Paris.

Vienne, 1*er Août*.—Nous venons de perdre M. Collin, conseiller aulique, chevalier de l'ordre de Léopold, auteur de quelques tragédies et chansons patriotiques et militaires, publiées en 1807. M. Collin n'était âgé que de 39 ans.

La littérature Scandinave vient de faire une perte sensible, par la mort de M. John Olassen, né en Islande, en 1731 ; il s'est occupé pendant toute sa vie de la littérature ancienne de son pays et des antiquités du Nord. Depuis 1781, il travaillait constamment à des suppléments au fameux Glossaire Suéco-Gotique de M. le professeur Jhire. Dix-huit feuilles d'impression étaient déjà sorties des presses, lorsque l'incendie causé par le bombardement de Copenhague, consuma son manuscrit en entier. Sans perdre le courage, ce vieillard respectable se mit tout de suite à refaire son travail qu'il parvint heureusement à achever avant sa mort. Ces suppléments formeront un gros volume in-folio.

Embellissements de Rome.

Un décret du 27 Juillet, contient les dispositions suivantes : chaque année il sera fait un fonds extraordinaire d'un million, sous le titre de fonds spécial des embellissements de Rome. Ce fonds sera prélevé partie sur les revenus de la ville de Rome, et partie sur les revenus du domaine extraordinaire. Il sera affecté aux fouilles pour la découverte des antiquités, au perfectionnement de la navigation du Tibre, à la construction d'un nouveau pont sur l'emplacement de celui d'*Horatius Coclès*, à l'achevement du pont de Sixte, à l'agrandissement et à l'embellissement des places Trajane et du Pan-

Digitized by Google

théon, à la construction d'une halle et de deux tueries, à l'ouverture d'une promenade du côté de la porte du Peuple, et d'une autre sur l'emplacement du Forum, du Colisée et du Mont-Palatin, à l'établissement d'un jardin botanique, etc.

Une commission, composée du préfet de Rome, de l'intendant de la couronne à Rome, et du maire de la ville, dirigera les travaux. - Le préfet présidera cette commission, et correspondra directement avec le ministre de l'intérieur.

Le million affecté aux embellissements de la ville de Rome se composera, pour 1811 : 1°. de 500,000 fr. qui seront prélevés sur les revenus de la ville de Rome ; 2°. de 500,000 fr. qui seront prélevés sur les revenus du domaine extraordinaire de S. M. en 1811.

Ce fonds d'un million sera employé, en 1811, de la manière suivante : 100,000 fr. aux travaux de la navigation du Tibre, et spécialement à la partie du fleuve qui traverse la ville de Rome ; 50,000 fr. pour commencer le nouveau pont d'Horatius Coclès ; 50,000 fr. pour les travaux du pont Sixte ; 50,000 fr. pour les augmentations et embellissements des places Trajane et du Panthéon ; 150,000 fr. pour la promenade sur l'emplacement du Capitole ; 50,000 fr. pour les halles ; 100,000 fr. pour les tueries ; 50,000 fr. pour le jardin botanique ; 300,000 fr. fonds commun destiné à fournir des suppléments sur le compte qui nous sera rendu des progrès des travaux, et à commencer de nouveaux travaux suivant la proposition qui nous en sera faite par la commission.—Total, 1,000,000.

Les projets pour le perfectionnement de la navigation du Tibre, depuis Perruggia jusqu'à la mer, et spécialement dans la partie de son cours qui traverse la ville de Rome, ceux pour le nouveau pont d'Horatius Coclès, et ceux pour les travaux du Pont-Sixte, seront dressés sans délai, et seront soumis à S. M. dans les conseils des ponts-et-chaussées qui se tiendront en Décembre.

Seront également dressés, dans le plus court délai, les projets pour l'agrandissement et l'embellissement des places Trajane et du Panthéon, pour les halles et les tueries. En attendant que le projet pour la place Trajane ait reçu notre

Digitized by Google

approbation, il sera procédé à la démolition des couvents du Saint-Esprit et de Sainte Euphémie.

Les projets qui ont été soumis à S. M. pour la promenade du côté de la porte du Peuple, sont approuvés. A cet effet, le couvent del Populo et ses dépendances seront démolis. Cette promenade s'appellera le *Jardin du Grand-César*.

La promenade projetée sur l'emplacement du Capitole et du Colysée s'appellera *Jardin du Capitole*. Les plans en seront soumis, sans délai à S. M., ainsi que ceux du Jardin de Botanique.

Les maisons, palais et dépendances situés sur les emplacements destinés aux embellissements de Rome, et qui appartiennent à l'Empereur et appartenoient à la cour de Naples, seront démolis.

Par un troisieme décret du 27, S. M. ordonne que la cour impériale de justice soit établie au palais de la chancelerie.

L'académie de l'Université impériale de Rome, sera établie au collége de la Sapienza.

Deux lycées seront établis à Rome, l'un au collége Romain, et l'autre aux Jésuites.

Les magasins au blé et à l'huile des Thermes de Dioclétien et de Corneto, et Civita-Vecchia qui appartiennent à l'Annone, sont cédés à la ville de Rome.

Incendie de Smyrne.

Le 10 Juin à onze heures du soir, l'incendie a éclaté dans cette malheureuse ville, poussé par un vent du nord violent, il a embrasé en moins de quatre heures et demie, tous les *Sciarcles*, (les endroits où l'on vend les marchandises, tant indigenes qu'exotiques et où s'exercent les manufactures) deux mosquées, nombre de Khans et de magasins, que l'on avait présumés jusqu'ici à l'abri des incendies, deux grands palais, quantité de maisons, de bains, de teintureries, et de fabriques de savon ont été réduits en cendres. Heureusement les bazars où

Digitized by Google

halles aux draps ont été épargnés. Ce malheur a réduit beaucoup de gens à la misere, la perte est évaluée à 15 millions de piastres : le désastre est d'autant plus grand qu'il en résulte une disette de bois, puisque toutes les planches et bois ont été consumés par le feu et qu'on ne s'en procurera que difficilement. Après cet incendie, des malveillants ont voulu en allumer un autre : mais on espérait que les mesures rigoureuses qui ont été prises, préviendraient les attentats. On a encore souffert d'une autre calamité. Des sauterelles ont ravagé toute la récolte : heureusement les grains étaient déjà dans les granges, et les cotons pouvaient être semés de nouveau.

OUVRAGES NOUVEAUX.

L'Art de conserver pendant plusieurs années toutes les substances animales et végétales ; publié par ordre du Ministre de l'intérieur. Par M. Appert. Un vol. in 8vo.

Cet ouvrage a été soumis à l'examen et aux expériences du bureau consultatif des arts et manufactures de la société d'encouragement ; ses résultats et ses succès sont garantis par MM. les Préfets maritimes de Brest et de la Gironde, par le témoignage du contr'amiral l'Allemand, après 14 mois d'épreuve sur mer, par la munificence dn Gouvernement, au nom duquel le ministre de l'intérieur a fait remettre à son auteur une récompense de 12,000 francs à titre d'encouragement pour une découverte qui, dit le ministre, peut être de la plus grande utilité dans les voyages sur mer, dans les hôpitaux, et relativement à l'économie domestique. C'est ce grand caractere d'utilité qui rendra cet ouvrage précieux dans tous les temps. Le procédé de M. Appert est on ne peut pas plus simple ; il ne s'agit que de boucher bien hermétiquement les substances qu'on renferme dans des bouteilles ou des bocaux, de maniere que l'air ne puisse pas y pénétrer. Mais cette précaution qui est d'abord indispensable, ne suffirait pas pour la conservation des substances qu'on a isolées de l'air extérieur, qui ne manquerait

Digitized by Google

pas d'altérer et de corrompre ces substances. En bouchant des bouteilles, on n'a pu enlever cette portion d'air qui a avec lui des principes fermentescibles, lesquels, à la longue, auraient opéré l'altération et la décomposition des substances renfermées avec ces agents de destruction. Il a donc fallu les détruire ou du moins les enchaîner de maniere à ôter tout ferment à ces substances. C'est ce que M. Appert a obtenu, après un très-grand nombre d'expériences par l'ébullition de ces substances au bain-marie. " Ces substances avaient, par leur contact avec l'air, dit M. Gay-Lussac, une disposition à la putréfaction ou à la fermentation : mais en les exposant à la température de l'eau bouillante, dans des vases bien fermés, l'oxigene absorbé produit une nouvelle combinaison qui n'est plus propre à exciter la fermentation ou la putréfaction, ou il devient concret par la chaleur, de même que l'albumine. " Au reste, quelle que soit la véritable cause de la conservation de ces substances végétales ou animales séquestrées de l'air, il est constant qu'elles se conservent bien saines par le procédé de M. Appert, à qui l'on doit cette utile découverte. Maintenant l'homme de mer peut, au milieu de l'océan, rassembler tous les secours qu'il trouvait sur le continent, manger sous l'équateur un pot au feu préparé à Paris ou à Londres par les mains de sa femme ; étaler au milieu de l'océan pacifique le luxe des capitales, ranimer, par des consommés et des restaurants, les forces épuisées du matelot, et lui offrir dans tous les instants lorsqu'il est malade, le lait, la crême, le petit-lait, les jus d'herbes, les sucs antiscorbutiques préparés dix-huit mois auparavant dans un laboratoire. Aussi ne peut-on s'empêcher de dire de la précieuse découverte de M. Appert, avec le rapporteur de la société d'encouragement : *Je crois servir l'humanité, en publiant, avec les éloges qu'elle mérite, une découverte aussi généralement utile.*

Mélanges Botaniques et de Voyages, par Aubert du Petit-Thouars, directeur de la Pépiniere du Roule, et membre de la Société d'Agriculture un vol. 8vo. Une carte et 18 planches.

Pieces de Théâtre de M. Pieyre, correspondant de l'Institut. Deux vol. in 8-vo.

Digitized by Google

L'Archiduc François.

Extrait d'une Lettre de Malte du 23 Juin.

Vous avez, sans doute, entendu parler dernierement du projet que l'Archiduc François avait formé de s'échapper des Etats d'Autriche. On disait qu'il était si dégoûté de l'asservissement de sa famille et de l'ascendant des Français à Vienne, qu'il désirait s'arracher à cette scene continuelle d'humiliations ; et l'on admirait la singularité de cette coïncidence bisarre qui faisait que dans le même temps un des freres de Buonaparté et un frere de l'Impératrice d'Autriche, également honteux des succès du Corse, cherchaient l'un et l'autre un asyle dans un lieu qui fût hors de portée de sa puissance.

Les motifs de l'Archiduc n'ont pas été jusqu'ici bien connus ; mais il est à croire et même il est fort probable qu'ils seront développés avant peu. Mais enfin, quels qu'ils soient, le plus important c'est qu'il ait réussi à s'évader. Sa fuite des Etats d'Autriche a jusqu'à ce moment été tenue fort secrete. Il partit de Vienne au commencement du printemps d'une maniere privée, n'ayant qu'une suite de dix personnes, et voyageant incognito sous le titre d'un Comte. Il se rendit d'abord à Salonique, où il s'embarqua pour Smyrne. Après être demeuré quelque temps dans cette derniere ville, il arriva un ordre de l'amiral Britannique au capitaine Peyton, du brick-canonier le Weazle (la Belette) de conduire Son Altesse Royale et sa suite en Sardaigne, la Reine étant sa très-proche parente.

L'Archiduc fut fort content de son voyage de

Digitized by Google

Smyrne, et surtout des attentions du capitaine Peyton, petit-fils de l'amiral Peyton de Greenwich, et neveu des deux derniers amiraux Peyton Le capitaine fut invité à dîner avec le Roi et la Reine de Sardaigne, l'Archiduc &c., et en retour il donna le jour anniversaire du Roi d'Angleterre (le 4 Juin) un bal à leurs Majestés et à l'Archiduc à bord de son brick. La singularité du lieu et de la scene enchanta ces illustres personnages. C'était le premier bâtiment anglais à bord duquel la Reine fût jamais allée, ce qui l'amusa infiniment. Sa Majesté dansa avec le capitaine Peyton. L'on rendit la fête au capitaine Peyton et à ses officiers par une fête champêtre suivie d'un bal masqué au théâtre, pendant que l'on régalait l'équipage du Weazle des meilleures provisions de l'île et en abondance. L'Archiduc fit ensuite présent au capitaine Peyton d'une boëte d'or, avec son chiffre en brillants, comme un témoignage de son estime et de sa réconnaissance.*

---

*Nous avons ouï dire, mais nous ne garantissons pas le fait, que l'Archiduc François ayant reçu de Buonaparté la grand croix de la légion-d'honneur, avait assemblé ses amis à un grand dîner, pendant lequel il donna toutes ces décorations à son maître d'hôtel, lui ordonnant de servir à table affublé de la sorte, aux grands éclats de rire de tous les joyeux convives. Otto fut bientôt informé de cette bacchanale, et demanda au nom de son maître que l'Archiduc fût envoyé à Paris offrir en personne une apologie de l'insulte faite au fondateur de l'ordre. L'Empereur fit dire sous main à l'Archiduc de s'échapper au plus vîte; et en regardant bien sur la carte, on trouva qu'il ne pouvait échapper à Vincennes que par la porte de la Turque.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

AU 20 AOÛT 1811.

Il n'est arrivé, depuis notre derniere publication, aucune dépêche de l'armée alliée de Portugal. On a imprimé dans les papiers-nouvelles que Lord Wellington a dû lever le camp vers le 20 Juillet, et se porter derechef sur la Coa. Ses mouvements sont subordonnés à ceux de l'armée française, et du moment que Marmont a quitté l'Estramadoure, ainsi que le général anglais avait prévu qu'il serait obligé de le faire, celui-ci a dû se contenter de laisser la garnison d'Elvas pour faire face à celle de Badajoz, et retourner à ce glorieux poste qu'il a si bien su et saura toujours défendre et maintenir envers et contre tous: Fuentes de Onor.

Le Colonel B.... n a mis fin à son existence, voyant ou supposant que c'était à un défaut de surveillance de sa part que l'on imputait l'évasion de la garnison d'Almeida.

Nous donnons dans ce Numéro trois nouvelles relations de la prise de Tarragone. Nous avons déjà donné celle de ce Suchet qui commandait l'armée de siége, de ce vandale à qui son massacre des innocents a valu le bâton de maréchal d'Empire. Celle du général espagnol Contreras que nous publions aujourd'hui, est tirée des papiers français; ainsi l'on ne doit y ajouter foi qu'avec certaines réserves, puisque c'est de la manufacture du Moniteur qu'elle sort. Mais la Gazette de la Cour et les lettres publiques et particulieres des officiers anglais, ne laissent malheureusement rien à désirer sur les circonstances de ce déplorable événement, et particulierement sur le zele, l'activité et les secours de

Digitized by Google

toute espece que l'escadre britannique en station sur cette côte, a prodigués pour le secours de cette ville infortunée.

On ne pourra lire la relation du Capitaine Codrington sans avoir le cœur navré. La prise de Tarragone a offert des scenes de barbarie sans exemple dans les annales de la guerre. On y voit que jusqu'à de jeunes filles de dix ans non-seulement ont été exposées à la brutalité de la soldatesque, mais même qu'après avoir été déshonorées, on les a jetées dans les flammes où elles ont été brûlées pêle-mêle avec les blessés, les mourants et les morts. On avait déjà vu dans la relation de Suchet qu'il avait fait brûler 4000 cadavres dans les tranchées. Les atrocités des hordes de Napoléon ne se sont pas bornées aux hommes, on a brûlé encore la ville entiere. Cette cité, autrefois si florissante, n'offre plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres. Et voilà le royaume, les villes, les sujets que Napoléon donne à gouverner à son frere; à ce benêt de Joseph qui, à son retour forcé à Madrid, répétant la leçon qu'il avait apprise à Paris, a eu l'air de déplorer les effets *des passions*; car les *passions*, rien que *les passions*, sont maintenant à l'ordre du jour. La fierté, l'énergie, l'amour de l'indépendance sont, à entendre ces loups revêtus de la peau de l'agneau, des *passions* haineuses que l'on souleve contre les *passions* toutes bienfaisantes du génie de l'ordre, qui doit tuer la moitié du genre humain pour rendre l'autre heureuse; et faire gagner en profondeur à la civilisation ce qu'elle perdra en étendue!

Il semble que du moment où les Français monterent à l'assaut, une terreur panique s'empara de la garnison et des habitants, et que non seulement ils se trouverent dans l'impuissance de se défendre, mais même dans celle d'échapper. On ne peut lire sans être frappé d'étonnement cette

Digitized by Google

partie de la dépêche du Capitaine Codrington, dans laquelle il représente une colonne de plus de 3000 fuyards se sauvant par la route de Barcelone et se laissant fusiller à quelques pas de distance par un détachement de vingt hommes qui marchaient avec elle, et la conduisaient dans une embuscade où elle était attendue pour lui faire essuyer une nouvelle boucherie. Il n'est pas étonnant qu'une catastrophe aussi terrible ait jeté la consternation dans le cœur des patriotes espagnols; mais il faut espérer que ce découragement ne sera que momentané; et que l'abattement actuel fera bientôt place à un sentiment plus mâle, au désir, à la ferme résolution de tirer une vengeance signalée d'aussi barbares oppresseurs, d'une race de bourreaux aussi sanguinaires.

Des papiers de France, jusqu'au 14 d'Août, qui viennent d'arriver, contiennent de longs bulletins sur les opérations des armées d'Espagne. Leur longueur ne nous permet pas de les insérer dans ce Numéro. Nous avons remarqué qu'à l'exception des nouvelles de la Catalogne, ils ne contiennent que des affaires de très-anciennes dates. Mais, à ce qu'il paraît, les désastres des patriotes dans cette province si intéressante et si digne d'un meilleur sort, viennent d'être portés à leur comble par la prise du Montserrat. Ce couvent et hospice si fameux, situé au sommet d'une haute montagne, anciennement un séjour de paix et de piété, dont M. Laborde a fait un tableau si ravissant dans son *Grand Voyage Pittoresque d'Espagne*, avait été converti en fortification; et l'on croyait que l'art ajoutant aux défenses naturelles, en avait fait un poste imprenable. C'était dans ces retranchements que la piété avait cédés au patriotisme, autre piété, que s'étaient réfugiés les débris des corps destinés intérieurement et extérieurement à la défense de Tarragone. S'il faut en croire les Français, ce poste important auruit été

Digitized by Google

emporté le 24 Juillet, par un coup de main. Le maréchal Suchet, dit le bulletin, marcha aussitôt après la reddition de Tarragone, sur Berga, et détruisit ce fort. Il se porta, sans perdre de temps, sur le Montserrat. La junte insurrectionnelle s'était embarquée à Mattaro pour Mayorque, laissant le marquis d'Eroles chargé de la défense de Montserrat, le dépôt général et le magasin central des insurgents. Les corps des généraux Matthieu, Frere, Harispe, Abbé, et Montmarie, attaquerent les redoutes et les batteries qui, depuis le pied jusqu'au sommet de la montagne, hérissaient cette position crue inexpugnable; mais à entendre les Français, tout fut forcé par l'impétuosité et l'audace de leurs chasseurs, malgré les quartiers de rochers, les coups de fusil et de canon dont ils étaient assaillis. Mais si quelque chose a droit d'étonner dans cette relation, c'est de voir que malgré que les Français fussent entrés dans l'intérieur du couvent et des retranchements, ils n'y aient pas réussi à faire prisonniers ni la garnison ni son brave commandant, qui, selon eux, descendit avec une partie de son monde dans des ravines et des sentiers impénétrables où il fut impossible de les suivre. Ils ne se vantent que d'avoir fait quelques officiers espagnols prisonniers, (probablement les blessés) et d'avoir pris dix canons, deux drapeaux, et un million de cartouches. Nous ne doutons pas que lorsque nous aurons la relation espagnole de cette affaire, on ne voie que les Espagnol, quoiqu'attaqués par des forces extrêmement supérieures, s'y sont défendus jusqu'à la derniere extrémité, et que lorsqu'ils ont été à la fin obligés d'abandonner leur position, ils se sont assurés une retraite sûre et dans laquelle ils n'auront pas été molestés.

Il ne reste plus, aujourd'hui, aux Espagnols, dans la Catalogne, que la citadelle de Figueiras. Le même bulletin qui annonce la prise de Montser-

Digitized by Google

rat, dit que le nombre des malades dans cette forteresse s'éleve à mille, et que les habitants en sont réduits à la demi-ration, faute de provisions. Comme la possession de cette citadelle est, dans la situation actuelle des affaires, de la plus haute importance pour les Espagnols, et de même de la plus grande nécessité pour les Français, il n'est pas étonnant qu'on représente au quartier-général de Suchet les moyens de défense de cette place comme diminuant de jour en jour, et l'espoir des Français de s'en remettre en possession comme augmentant dans la même progression. Ils espérent sans doute, par ce moyen, paralyser la vigueur de la garnison, ou suspendre les efforts des chefs et des armées espagnoles pour la secourir.

Le marquis de Campoverde, que les Catalans accusent de tous leurs malheurs, a quitté la Catalogne et s'est embarqué pour Valence. Il est difficile de savoir à quel point la conquête de Tarragone influera sur les dispositions des Valenciens, et s'ils donneront, pour la troisieme fois, à l'Espagne l'exemple de la glorieuse résistance que déjà deux fois ils opposerent aux Français, lorsque le maréchal Moncey vint jusques sous les murs de la belle Valence. Nous voyons avec plaisir, par la Gazette de la Cour, que l'escadre anglaise a jeté beaucoup de munitions et transporté beaucoup de troupes dans cette ville. Les journaux français nous préviennent en même temps que l'on en faisait sortir les bouches inutiles, et que les habitants faisaient transporter leurs effets précieux à Alicante et Carthagene.

Si l'Est de l'Espagne nous offre une perspective peu agréable, les nouvelles apparences du Nord nous font espérer une diversion qui ne peut être qu'infiniment utile à la cause de la Péninsule.

Digitized by Google

La Russie.

Tous les regards sont depuis quelque temps tournés avec raison sur la conduite que le cabinet de St. Pétersbourg va adopter. Nous apercevons depuis long-temps de grands mouvements politiques et militaires dans le Nord : mais les nouvelles d'une nature hostile sont presque aussitôt suivies de celle de quelques arrangements pacifiques entre l'Empereur Alexandre et Napoléon. Dans cette incertitude, nous n'avons osé toucher que légerement la situation politique des deux pays et les apparances d'un rapprochement cordial et sincere entre la Grande-Bretagne et la Russie. Mais aujourd'hui que l'opinion du prompt rétablissement de la bonne intelligence entre les deux pays reçoit chaque jour quelque nouvelle confirmation, nous nous empressons de mettre les faits suivants sous les yeux de nos lecteurs.

Un négociant britannique, M. Gelsons qui a résidé long-temps à Pétersbourg, vient d'arriver de cette capitale à Londres, par permission spéciale du gouvernement russe ; et il compte retourner en Russie, aussitôt que les affaires qui l'ont amené ici seront arrangées.

Ce négociant a fait part à tous ses amis de l'opinion qui regne généralement à Saint-Pétersbourg sur les dispositions amicales de l'Empereur Alexandre envers ce pays-ci. Il est entr'autres un fait sur lequel il est impossible d'élever le moindre doute, c'est qu'il est entré plus de 200 navires d'Angleterre dans les ports de Russie, au mépris des représentations du gouvernement français. Cette circonstance prouve évidemment que, soit par nécessité, soit par choix, l'Empereur Alexandre s'est départi du système que lui avait tracé son allié

Digitized by Google

à Erfurth, et qui était de briser la puissance de l'Angleterre par l'anéantissement de son commerce.

M. Gelsons ajoute que la quantité de denrées coloniales que les bâtiments en question avaient introduites en Russie, était si considérable qu'elle avait causé un engorgement dans le marché, et que le prix en était en conséquence prodigieusement tombé. A son départ de Pétersbourg, il n'y avait pas deux opinions sur la probabilité d'une guerre entre la Russie et la France. Le change était alors à 13 d.

Nous tenons d'ailleurs d'une autorité respectable que le point qui était immédiatement en discussion entre les deux puissances, était l'occupation des ports de Riga et de Revel. Buonaparté les avait, dit-on, demandés précisément sous le même prétexte qu'il avait mis en avant pour saisir Stettin, Colberg et les autres ports prussiens, c'est-à-dire, comme lui étant indispensablement nécessaires pour compléter le système continental, sans lequel l'Angleterre ne pourrait jamais être forcée à accepter une paix maritime si nécessaire au repos du monde. Buonaparté avait accompagné la demande qu'il avait faite à ce sujet à l'Empereur de Russie, d'un exposé de ce qu'il avait déjà opéré lui-même en vertu de ce plan ;—savoir : qu'il avait exclus les Anglais de la Mer Adriatique, de l'Elbe et du Véser ; que le commerce anglais était entièrement exclus de tous les ports de ses états et de ceux de ses confédérés, à un certain point, à la vérité, au détriment temporaire de ses propres sujets ; et qu'il restait à l'Empereur Alexandre à mettre le sceau à ce vaste plan en fermant ses ports dans la Baltique, les seuls, disait-il, qui fussent maintenant ouverts aux Anglais.

Lauriston était chargé spécialement d'insister avec la plus grande force auprès de l'Empereur Alexandre sur toutes ces considérations et de lui-dire

Digitized by Google

que *Sa Majesté* Napoléon ne doutait pas de la bonne volonté de son frere de Russie, mais qu'elle craignait bien que son gouvernement ne fût trop faible, ou ne se laissât trop influencer *par les passions*, pour se prêter à mettre à exécution les bonnes dispositions de S. M. l'Empereur. Que c'était pour ces motifs que le Gouvernement Français désirait être mis en possession des deux ports en question, ainsi que pour avoir par-là une garantie que le système d'exclusion serait suivi dans toute son étendue.

Accéder à ces demandes, eût été équivalent à une soumission complete. Il est évident que la Russie les a rejetées. Il reste maintenant à voir si la France continuera à les exiger et cherchera à les faire exécuter par la force des armes.

Nous ajoutons avec plaisir aux renseignements qui précedent, ceux qui suivent et que nous tirons d'un papier Anglais.

Il est arrivé ici de St. Pétersbourg une personne qui a quitté cette capitale le 24. Les nouvelles qu'elle apporte sont particulierement intéressantes, en raison des obstacles que jusqu'ici le commerce avec la Russie avait éprouvés. Cette personne qui a eu de fréquentes occasions de s'assurer du sentiment de la Cour de Russie, a dit positivement que dans le cabinet d'Alexandre, on regardait les hostilités avec la France comme inévitables; et que dans la persuasion où l'on était de cet événement, on avait fait de longue main des préparatifs pour repousser toute agression subite de ce nouvel ennemi. Parmi ces précautions, la plus récente était l'ordre donné par le bureau de la guerre, de rassembler la milice qui se réunissait dans tous les districts des frontieres, prête à servir immédiatement.

Cette même personne est pourvue de passeports pour partir et retourner en Russie à sa volonté. On ajoute qu'il lui a été accordé des passeports de la même espece pour ses amis, en opposi-

Digitized by Google

tion directe à la marche que la Russie avait suivie jusques-là sur les instances de M. Lauriston.

Le gouvernement russe avait inspiré une telle confiance à Sir James Saumarez, que l'amiral britannique avait permis à 200 navires, chargés principalement des produits et manufactures de ce pays-ci, de se rendre au port de Cronstadt, et déjà quelques-uns étaient entrés dans la Neva. Cependant nous sommes fâchés d'avoir à dire que le marché était surchargé de ces marchandises: mais les besoins de l'intérieur étaient si considérables que cet encombrement aura bientôt été enlevé, et la surabondance de marchandises russes fournira des moyens d'échange réciproquement avantageux.

L'indication la plus directe d'une guerre entre la Russie et la France, est la hausse rapide et inattendue du change qui est monté à 15¼, taux auquel on ne l'avait pas vu depuis bien long-temps, malgré les efforts prodigieux que le Gouvernement avait faits pour le soutenir.

Nous pouvons encore ajouter un fait qui est assez clair. Il a été ordonné d'envoyer avec toute la célérité possible dans le port de Riga, la poudre à canon, le plomb, et les autres munitions, accompagnés d'ordres cachetés qui ne devaient être ouverts qu'à Anholt.

Il est arrivé, hier matin, un Courier au Gouvernement, chargé de dépêches de la Cour de Pétersbourg.

Tandis que la chaleur intolérable de la saison paralyse toutes les opérations de l'armée alliée du Portugal et de celle de Marmont, on sera bien aise sans doute de connaître les forces respectives au juste des forces des nations belligérantes dans la Péninsule, nous copions l'article suivant d'un journal qui a la prétention de passer pour officiel :

Digitized by Google

Extrait du MORNING POST.

" Une prétendue lettre d'un officier de rang, insérée dernierement dans les papiers-nouvelles, portait que l'infanterie de l'armée portugaise était réduite, principalement par la désertion, à 12,000 hommes, et la cavalerie à 1000. Nous crûmes dès lors que cet exposé était sans fondement, ou au moins que les faits étaient grossiérement exagérés. Nous voyons avec plaisir que notre opinion était juste, car nous avons eu connaissance des derniers états de l'armée, et nos lecteurs peuvent compter sur l'exactitude de celui qui suit :

L'établissement complet de l'armée portugaise en troupes réglées est calculé à cinquante mille hommes. Le 1er Juillet dernier, il était de 44 mille hommes, dont 28,000 étaient effectifs et en état de service. Il y en avait 6000 en détachements, et 10,000 sous le titre de malades, recrues, prisonniers et absents avec ou sans congé. (Le nombre de ces derniers n'était pas de plus de 200. Sur les 28,000 présents, en état de service, il y en avait 21 mille avec Lord Wellington incorporés avec l'armée britannique. La cavalerie, bien loin d'être réduite à 1000 hommes, montait à 4000, mais dans le nombre il y avait quelques malades. Sur ces 4000 hommes, Lord Wellington en avait 2000 avec lui. Quant à la milice, il y avait au delà de 35,000 hommes armés et en état de servir. Si l'on y ajoute l'Ordenanza (les paysans armés) on verra combien les assertions de l'officier de rang sont peu dignes de confiance.

D'après cet état, il ne paraît pas qu'il manque plus de 6000 hommes pour compléter l'armée réglée. Un décret du 8 Mai dernier a ordonné la levée de 9000 hommes, et il a été ordonné qu'ils fussent rendus aux dépôts à la fin de Juillet. On a aussi ordonné la levée de six bataillons de plus de troupes légeres, montant à 3600 hommes. Sur ce nombre la légion lusitanienne en formera à elle seule trois bataillons qui sont déjà actuellement prêts.

Le 1er Juillet dernier, l'armée alliée sous Lord Welling-

Digitized by Google

ton montait à 5000 baïonnettes, sur quoi il n'y avait pas un seul Espagnol. Dans le fait, tous les Espagnols, à l'exception d'une escorte de soixante-dix hommes qui sont restés avec le général Castanos, avaient quitté Lord Wellington, et étaient allés avec le général Blake, dont, après sa séparation de l'armée alliée, Lord Wellington disait dans sa dépêche du 11 Juillet, que ni lui ni le général Castanos n'en avaient reçu de nouvelles depuis le 11 de Juin, circonstance qui s'accorde beaucoup avec ce que dit le dernier bulletin des armées françaises d'Espagne, qu'il y avait de la mésintelligence entre les chefs anglais et espagnols; quoique ce bulletin soit considéré comme une piece fabriquée à Londres, ainsi que tant d'autres pour lesquelles il y a à Londres à notre connaissance une manufacture abominable qui vend au gouvernement à très-haut prix des nouvelles secretes, des articles secrets, des traités secrets, des pieces secretes, etc. *

Le Moniteur se vante des grands succès qu'ont obtenus en dernier lieu les armées françaises en Espagne, mais il cache avec soin à quel prix ces succès ont été achetés et combien ils ont coûté d'hommes. Nous nous faisons un plaisir de le remplacer et d'exposer ici d'après les états des Français eux-mêmes qui ont été interceptés, le montant de la perte d'hommes qu'ils ont éprouvée depuis treize mois. Les armées françaises, en Espagne, montaient le 1er Juin 1810 à 230,400 hommes. Le 1er Juillet 1811, il n'y en avait plus que 140 mille. Perte totale en 13 mois 90, 400. Sur quoi il faut observer que pendant tout cet intervalle il n'est rentré en France que les officiers et l'état-major de quelques squelettes de régiments. Dans le fait, la demande de troupes en Espagne était si urgente, que le corps de Drouet qui vint pour renforcer Mas-

* Le rédacteur du *Morning Post* dit qu'il connaît les entrepreneurs de ces manufactures. Nous le sommons de les nommer. Cette conduite serait beaucoup plus patriotique et beaucoup plus noble que de faire peser les soupçons sur des individus étrangers à ces manœuvres.

Digitized by Google

séna, était composée des cinquiemes bataillons des différents régiments qui forment ordinairement le dépôt, et qu'on n'avait presque jamais fait sortir de France auparavant.

Affaires de la Sicile.

La situation des affaires en Sicile paraît être devenue depuis quelque temps extrêmement critique. Il circule plusieurs rapports défavorables à l'esprit général de la cour : cependant, il ne peut pas y avoir de doute que le Roi et la Reine ne soient bien disposés en faveur de l'Angleterre. Quant au Roi, on ne lui impute qu'un goût extrême pour les amusements, goût que l'on ne sait en vérité comment concilier avec la situation actuelle de tous les états de l'Europe. Il n'est aucun souverain qui ne doive être bien convaincu qu'il n'y a pas maintenant un seul trône d'assuré si ce n'est celui de la Grande-Bretagne. Quant à la Reine de Sicile, elle est soupçonnée depuis longtemps d'entretenir une intrigue politique avec la France ; mais il paraît que cette imputation est principalement d'invention française, et qu'elle prend aussi sa source en partie dans l'habitude que cette princesse a prise de s'interposer dans les affaires du gouvernement beaucoup plus qu'il ne le conviendrait à une femme, si le défaut d'une activité suffisante de la part du Roi son époux n'excusait pas et même n'autorisait pas, pour ainsi dire, cette conduite. On sait fort bien, et c'est une chose généralement reconnue, qu'il y a un grand nombre d'émissaires français en Sicile, et qu'il en est entré beaucoup dans l'armée Sicilienne comme officiers. Malheureusement, malgré les preuves perpétuelles que l'on a des manœuvres françaises depuis la révolution, et des tristes résultats qu'elles ont eus pour les états de l'Europe, les puissances restent toujours sourdes à la voix de l'expérience, et la France continue toujours de miner les trônes autant par ses menées que par ses actions, par ses intrigues autant que par ses armes.

Digitized by Google

Il n'y a dans le fait aucune cour étrangere qui soit à l'abri de son influence, et l'on est d'autant plus porté à croire que cette influence se fait sentir aujourd'hui dans les conseils de la cour de Sicile que, d'un côté, l'insouciance du Roi, et de l'autre le déplaisir que beaucoup de personnes éprouvent de l'interposition de la reine dans les affaires publiques, portent un grand nombre de gens à croire que les Français ont profité de ces dispositions pour dresser tous leurs piéges. D'après tout ce qui est venu à notre connaissance, le peuple Sicilien est très-bien disposé en faveur de l'Angleterre; il s'est attendu et il espere que le gouvernement britannique prendra la résolution de s'interférer efficacement dans les affaires de Sicile, qu'il demandera à diriger les opérations de la cour, et qu'il commencera par faire lever les restrictions oppressives et injurieuses qui ont été mises en dernier lieu sur le commerce britannique. On dit que les ministres sont dans l'intention de diriger principalement leur attention sur l'état de l'île, autant du moins que les affaires importantes dont ils sont chargés le leur permettront, et nous ne faisons pas de doute que les desseins que l'ennemi peut avoir formés de ce côté ne soient complétement frustrés.

C'est ainsi que s'exprime un papier ministériel (*le Morning-Post*); un autre papier également ministériel (*le Times*) contient des réflexions plus séveres sur le même sujet. Nous croyons devoir les joindre à celles qui précedent. Nous ne craignons pas que cette démarche de notre part soit mal interprétée. Notre respect pour la maison de Bourbon et notre attachement à ses intérêts sont trop connus pour que nous ne soyons pas à l'abri de tout soupçon, et nous croyons fermement rendre un service essentiel à la branche régnante en Sicile, en consignant dans notre feuille les opinions des journalistes anglais qui combattent Buonaparté avec per-

Digitized by Google

sévérance et vigueur, et qui exercent une grande influence sur l'esprit public en Angleterre.

Extrait du Times.

Le affaires de Sicile en sont venues à un point qu'elles exigent l'attention la plus sérieuse de la part de notre gouvernement ; ou pour mieux dire, s'il nous est permis de parler librement, elles sont telles que nous ne devons pas hésiter à cesser d'y prendre aucun intérêt, au moins pour un temps limité. Si le roi de Sicile, ainsi qu'on le dit, préfere son amusement aux soins de gouverner son peuple, qu'il s'amuse ; et si pendant cette époque de relâchement, il lui arrive de perdre son rang parmi les anciens souverains de l'Europe, et qu'ensuite nous trouvions son trône occupé par ceux qui sont nos ennemis, alors nous n'aurons rien de mieux à faire que de l'arracher à de tels possesseurs. Mais quant à défendre la Sicile et contre ses habitants et contre les Français, et cela pour une cour dont le premier personnage est, à ce qu'on assure, indifférent à ses propres intérêts, tandis que l'on a la presque certitude que d'autres intriguent secrétement avec nos ennemis, afin de pourvoir de bonne heure aux cas imprévus, c'est une marche à laquelle nous espérons que nous ne tarderons pas à renoncer. Au total, nous sommes fermement convaincus qu'un changement important dans notre conduite politique relativement à la Sicile, est indispensable. Les secours de toute espece que nous avons accordés à ce pays pour maintenir son existence, ont tendu à diminuer prodigieusement nos moyens de secourir un peuple sur la loyauté et l'attachement duquel on ne peut pas élever un seul doute : nous voulons dire les Espagnols de la Catalogne.

Digitized by Google

Départ de Renforts pour l'Armée de Portugal.

Le Samedi, 17, la corvette la Wolvereene, ayant sous son convoi le beau régiment de dragons des gardes, le 5eme, commandé par l'honorable lieutenant colonel Ponsonby ; de forts détachements pour le 79eme, ou les montagnards de Cameron ; pour le 92eme, ou les montagnards de Gordon, et pour plusieurs autres régiments de l'armée de Lord Wellington, partit de Spithead pour Lisbonne avec une belle brise.

Il sera dépêché, avant peu, une nouvelle flotte à la même destination. Ce sera par cette flotte que partira le 7eme régiment de hussards, commandé par Lord Paget.

Lord Euston, officier dans le 7eme régiment de dragons légers, est parti avec le 5eme régiment de dragons pour joindre l'armée de Lord Wellington.

Il va partir immédiatement deux brigades de grosse cavalerie et une brigade de hussards, pour renforcer l'armée de Lord Wellington. La grosse cavalerie consistera dans les gardes-du corps et les dragons d'Inniskilling et les Scoth-Greys.

La frégate de S. M. le *Comus*, vient d'arriver de Cadix à Portsmouth. Elle amene S. E. M. le duc de l'Infantado, ambassadeur extraorrdiniaire de S. M. Catholique auprès de S. A. R. le Prince Régent. Les nouvelles d'Espagne que cette frégate apporte, nous arriveront trop tard pour que nous puissions en parler dans ce Numéro.

La seconde flotte de la Jamaïque vient d'arriver sous le convoi de la frégate le *Pelorus*. Encore du sucre ! encore du café !

Digitized by Google

LE ROI.

Nous sommes fâchés d'avoir à dire que la santé du Roi n'a offert, depuis la publication de notre dernier cahier, que des symptômes de plus en plus alarmants. Les bulletins officiels des médecins, quoique constamment couchés en termes ambigus, n'ont pas cessé néanmoins de rabattre des espérances que l'on aimait à concevoir sur le rétablissement de S. M. en raison de son excellente constitution. Mais par des avis privés de Windsor, on a su que, depuis quinze jours, la santé de cet auguste malade s'était plus détériorée qu'elle n'avait fait depuis le commencement de la maladie. Il est reconnu maintenant que la violence du mal provient de la pression de l'eau sur le cerveau. Lorsque Sa Majesté est couchée, elle éprouve des douleurs violentes dont elle est soulagée aussitôt qu'on lui redresse le corps. Ce qui agrave cette cruelle calamité, c'est que Sa Majesté ne reconnaît plus même à la voix les personnes qui l'entourent et le soignent; enfin elle n'a pas eu, depuis quelque temps, un seul intervalle de lucide. Il faut le porter de son lit à son fauteuil, et de son fauteuil à son lit. Sa tête retombe communément sur sa poitrine, et une violente toux s'est jointe en dernier lieu aux paroxysmes accoutumés.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-Street, Oxford-St.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIETÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCIII.—*Le* 30 *Août*, 1811.

VARIÉTÉS.

PROCÈS DE LA DAME LEVAILLANT.

Le procès dont on va trouver ci-après les détails est le seul qui, depuis long-temps, ait fait une grande sensation à Paris.

L'indignation publique n'est pas encore épuisée contre une femme jeune, aimable, à laquelle il ne manquait que de conserver un peu d'estime pour avoir beaucoup de bonheur, et qui, abjurant la douceur de son sexe, et tous les sentiments de l'humanité, a osé concevoir l'attentat le plus lâche et le plus cruel contre la famille de son époux, a causé la mort volontaire de celui-ci, a pris pour confidents de son crime de vils domestiques, et associé à son accusation l'auteur même de ses jours. Le sentiment qui naît de cette cumulation d'horreurs et

Digitized by Google

d'infamies n'a plus de degrés à parcourir. Il est complet autant qu'il peut l'être; mais la curiosité n'est pas entierement satisfaite. On ne connaît que l'action principale de ce drame affligeant. Ceux qui n'ont pas pu pénétrer dans l'enceinte du tribunal ignorent les fils, les ressorts, les moyens de l'intrigue; et s'il est encore difficile de prononcer sur la moralité de quelques personnages accessoires, il est du moins possible aujourd'hui de chercher à les pénétrer à travers le masque dont ils se sont couverts.

Il est nécessaire d'abord de connaître ceux qui ont joué les rôles principaux dans l'affaire. L'accusée, la dame Levaillant, est fille de M. et Mme. Brutinel, marchands retirés à St. Omer. Levaillant, son mari, servait avec le grade de capitaine-adjoint de l'état-major; il était décoré de la croix. Sa mauvaise conduite l'avait forcé, par la suite, de quitter le service, et de vivre d'un modique traitement de réforme. Sa mere, affranchie par la loi du divorce, des liens d'un premier mariage, a pour second époux M. Chénier, receveur des contributions à Paris. La fille *Magnien* ou *Mimi* était femme-de chambre de l'accusée. Rudolfe-Adolphe était cocher dans la maison de M. Chénier, où il avait été placé par Levaillant lui-même.

Ce jeune officier, employé dans l'armée de Boulogne, et en garnison à St. Omer, devint épris des charmes de la demoiselle Brutinel, et voulut l'épouser malgré l'opposition de Mme. Chénier à qui il fut obligé de faire des sommations respectueuses, en vertu de la loi qui lui accordait cette faculté. Cette maniere d'entrer dans une famille ne disposait pas la belle-mere et la bru à se voir de bon œil. Indépendamment de cette cause d'inimitié, il faut savoir que la dégradation d'état et de fortune où le jeune homme était tombé, avait poussé sa femme au dernier degré d'irritation et de déses-

Digitized by Google

poir. Elle se peint elle-même dans plusieurs lettres qu'elle lui adressait à ce sujet : " Je ne veux point, lui écrivait-elle, être la femme d'un être subalterne ; je préférerais renoncer à l'existence.....Il faut, Levaillant, que je t'aime bien fortement pour te pardonner le malheur dans lequel tu me réduis ; car j'ai l'âme bien grande, souviens t'en ! je ne puis supporter un état abject.—Pour obtenir la plus petite faveur qui me fera distinguer d'un être vulgaire, je me jeterais dix fois à genoux, s'il le fallait. Avec les idées aussi peu élevées que tu les as, pourquoi m'as-tu épousée ? etc." Dans une autre lettre, ses expressions deviennent encore plus violentes : " J'aurais, disait-elle, sacrifié les sentiments d'amour et d'amitié qui me donnaient à toi, si je n'avais eu la certitude que mon ambition eût été remplie.....Oh ! si le Ciel comblait mes vœux, je n'existerais plus depuis long-temps.....Dans mon désespoir, j'ai plusieurs fois reproché à ma mere de m'avoir mise au monde.—Juge, mon adorable Levaillant, si les démons et les harpies ne me dévorent pas les entrailles. Grondes-moi, je sais que je le mérite : mais je ne puis changer. Je sens que je porte dans mon cœur mon malheur et le tien peut-être ; c'est mon plus grand chagrin. Voilà, mon ami, ma confession." Ces expressions n'ont pas besoin de commentaire. Esprit médiocre, âme vaine et faible, imagination exaltée, cœur sec et vide ; il y a là tous les éléments que le vice peut rassembler pour mener au désir du crime. Ajoutons à ces traits que la lecture favorite de cette malheureuse créature était *le Plutarque des jeunes Demoiselles*, dans lequel l'*Histoire de la Brinvilliers* avait vivement frappé son imagination, et qu'elle se la proposait souvent pour exemple.

Son époux, ce jeune militaire démissionnaire ou destitué, était peut-être encore moins estimable par sa conduite ; il trouve néanmoins le moyen de

Digitized by Google

se faire plaindre par l'attachement inexprimable, exclusif qu'il a conservé pour sa coupable épouse, jusqu'à son dernier soupir. Soit qu'il fût ou non le complice des attentats médités, il n'a pu survivre à l'infamie d'une poursuite criminelle, et c'est un sentiment d'amour pour sa femme qui l'animait encore en respirant pour la derniere fois de sa vie.

La fille Magnien, qui était au service de la dame Levaillant, avait été donnée à celle-ci par son pere. Il en fait un portrait assez désavantageux dans son interrogatoire. Levaillant, dans son testament de mort, dit en parlant d'elle: " Il y a long-temps que Mimi ne serait plus au service de ma femme, si elle avait voulu me croire.—Cette fille avait un physique qui m'a toujours déplu. Dieu sait si j'avais raison."

L'opulence de Mme. Chénier était un objet d'envie pour sa belle-fille surtout. Celle-ci demeurait à Paris, rue de Bourgogne, avec son mari, dans un appartement modeste, mais honnête, où elle se réunissait à lui quand elle quittait sa famille à Saint-Omer. Ce fut au mois de Juillet 1810, principalement, qu'elle manifesta le désir de se rapprocher de sa belle-mere, soit qu'elle espérât quelque avantage d'une réconciliation sincere, soit qu'elle eût déjà médité un dessein perfide. Quoi qu'il en soit, la dame Levaillant revient trouver son mari à Paris; elle est assez bien reçue par Mme. Chénier. Les deux époux retournent à Saint-Omer, et c'est vers le 6 Décembre qu'ils reviennent ensemble à Paris. Ici commence l'action principale qui a été dénouée par une si funeste catastrophe. La fille Magnien était restée dans le logement de la rue de Bourgogne. D'après les assertions du défenseur de la dame Levaillant, cette domestique y voyait souvent, au scandale de tous les voisins, Rudolfe-Adolfe, que Levaillant plaça aussitôt après son retour chez M. Chénier, en qualité de cocher. Cette fille Magnien fixe à cette époque de l'arrivée de sa maîtresse les

Digitized by Google

premières ouvertures que celle-ci lui fit pour empoisonner sa belle-mere. Elle a déclaré cependant par la suite que les grandes confidences à ce sujet n'eurent lieu qu'au 15 Décembre. A partir de ce jour, tous les moments sont employés; tout est rempli de négociations, d'intrigues, d'agitations pour mûrir un projet qui, heureusement, n'a point reçu d'exécution.

Ce fut donc le 15 Décembre que la fille Magnien reçut cette horrible proposition, dont, avec le consentement de sa maîtresse, elle fit part à Rudolfe, qui en avertit sur-le-champ Mme. Chénier. Le 19, la maîtresse et la femme-de-chambre se rendirent chez quatre apothicaires, qui leur refuserent de l'arsenic. Un cinquieme leur vendit seulement de la noix vomique. La dame Levaillant, suivant la déposition de la femme-de-chambre, essaya alors de faire elle-même du poison en mettant dissoudre du cuivre dans du vinaigre, et paraissait regretter beaucoup de n'avoir pas, comme la Brinvilliers, du sublimé corrosif à sa disposition. Le 22, la fille Magnien prétend avoir été empoisonnée dans des haricots où la dame Levaillant avait mêlé un essai de ses compositions. Le 23, la dame Levaillant se propose de suborner elle-même Rudolfe. Celui-ci feint de se rendre. Il objecte cependant que l'empoisonnement de Mme. Chénier serait inutile, attendu qu'elle avait fait donation de tous ses biens à son mari. Il fut résolu, en conséquence, de les empoisonner tous deux; mais le poison n'était pas prêt. La dame Levaillant dit à ses confidents qu'elle écrira à St. Omer pour en demander à son pere. Le 27, elle devait recevoir une réponse *poste restante*. Cette lettre n'arrive que le 29, et c'est une simple enveloppe qui contient deux paquets, l'un de six grains d'arsenic, et l'autre de six grains d'opium. Ce même jour, Rudolfe avait préparé un témoin, le sieur Daubigny, marchand de vin, lequel à travers le trou

Digitized by Google

d'une serrure, vit la dame Levaillant remettre les deux paquets enfermés dans une boîte d'argent de son nécessaire. Il l'entendit convenir avec Rudolfe que le coup s'exécuterait le 1er Janvier, parce que ce même jour les demoiselles Lucotte devaient venir voir leur grand'mere, Mme. Chénier, et qu'on pourrait profiter de cette circonstance pour faire tomber le soupçon sur elles. Rudolfe représente qu'il n'a point d'argent. La dame Levaillant lui promet 200 louis de récompense, et lui remet en ce moment 35 fr., qui est tout ce dont elle peut disposer.

Cependant, la police était instruite, et concertait avec Mme. Chénier le moyen de convaincre et de saisir l'auteur du crime. Elle avait proposé d'aposter pour témoins invisibles de la scene décisive, M. Beaupoil de Saint-Aulaire, Colonel, et M. Bouvard, astronome. Le 30 au 31, rien ne se fit de la part de la dame Levaillant; ces deux jours furent employés par Rudolfe pour rédiger sa déclaration à la police, et par Mme. Chénier, pour disposer le coup de théâtre qui devait faire le dénouement.

Il avait été convenu que, le 1er Janvier, Levaillant et sa femme dîneraient chez Mme. Chénier; que Rudolfe jeterait le poison dans le café des sieur et dame Chénier; mais qu'un peu après être sorti de table, il ferait un signal à la dame Levaillant, pour lui parler en particulier. A ce signal donné, la dame Levaillant se leve et suit Rudolfe dans une chambre attenant à un cabinet où étaient cachés les deux amis de Mme. Chénier; ils entendirent peu de chose, parce que la dame Levaillant parlait très-bas, et avec l'air de l'inquiétude. L'un d'eux seulement avait entendu cependant, qu'elle avait disculpé son mari de toute complicité; l'autre qui était d'accord sur ce fait, ajouta qu'elle était convenue d'avoir fait un essai de poison sur la fille Magnien. Aucun des deux n'assurait qu'elle eût

Digitized by Google

témoigné précisément la résolution de renoncer à son détestable projet contre M. et Mme. Chénier. Mais, Rudolfe dépose que son premier mot avait été de dire a la dame Levaillant: " Les Demoiselles Lucotte ne viendront pas," et qu'à cela elle avait répondu: " Je le sais bien, il faudrait remettre la " partie à un autre jour." Il ajoute que, peu de moments après, un des témoins cachés avait fait quelque bruit; que la dame Levaillant alarmée s'était écriée: " Qui aurait cru que vous me perdiez? Rendez-moi la boîte, je renonce à tout." Le matin même du 1er Janvier, la fille Magnien écrivit une lettre à Rudolfe où elle lui mandait *que sa maîtresse, au lieu de venir le soir, s'était proposée de venir le matin chez sa belle-mere pour lui souhaiter la bonne année, et que si elle était bien reçue, elle retournerait chez elle; qu'alors tout deviendrait nul.* La dame Levaillant se hâta de sortir de ce lieu fatal, où les murs avaient tant d'oreilles. Elle s'aperçut bien qu'elle était décelée de toutes parts, et en effet, les officiers de police, qui étaient là tout prêts, ne tarderent pas à s'emparer de sa personne.

Les premieres réponses de la dame Levaillant furent un système de dénégation absolue. Mais, elle y renonça bientôt et s'avoua l'auteur du projet d'empoisonnement contre M. et Mme. Chénier. Elle dit que son mari et elle avaient été poussés à ce funeste dessein par les injustes procédés de leurs parents. Elle articula qu'elle avait demandé le poison à son pere qui le lui avait envoyé. Elle avoua avoir mis dans sa confidence Rudolfe et la fille Magnien, sa femme-de-chambre, et que celle-ci, au lieu de l'en détourner, ne chercha qu'à attiser sa haine contre sa famille. Elle nia avoir voulu empoisonner cette fille; elle convint de l'argent donné à Adolfe, du jour pris pour l'exécution; mais, elle ajouta que ce jour là même, (1er Janvier), elle observa à Adolfe qu'il n'était pas temps d'exécuter le projet;

Digitized by Google

qu'elle lui redemanda le poison et la boîte, ayant *alors changé de dessein et ne voulant plus qu'il y fût donné aucune suite.*

Depuis, elle varia dans quelques circonstances. Elle dit qu'elle avait laissé ignorer à son mari qu'elle eût demandé du poison à son pere; qu'elle avait caché à celui-ci que ce fût pour empoisonner M. et Mme. Chénier. Enfin, elle éleva des doutes sur l'envoi du poison, en disant qu'elle ne pouvait pas croire que ce fût son pere qui le lui eût envoyé. Dans son interrogatoire, lors du jugement, elle fit entendre que c'était son mari qui avait écrit la lettre, et pour excuser toutes ces tergiversations, elle prétendit avoir perdu la tête. Voilà à-peu-près tout ce qui la concerne.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre ces interrogatoires, Levaillant avait été arrêté en allant voir son épouse. Interrogé sur les faits de l'accusation, il répondit qu'il n'avait eu aucune connaissance du complot formé contre sa mere et M. Chénier, et le lendemain il se donna la mort en se suspendant à l'espagnolette d'une croisée, par le moyen d'un mouchoir passé autour de son cou. On trouva sur la table de la chambre qu'il occupait une grande feuille de papier sur laquelle il avait écrit une espece de testament de mort, dont voici les fragments les plus importants:

" Plutôt mille morts que de vivre sans hon-
" neur, et ma seule arrestation est une tache qui
" ne s'effacera jamais. C'est par toi, c'est pour toi
" que je suis ici, mon Adele, mais je te le par-
" donne de bon cœur; car au moment de l'événe-
" ment affreux qui nous a séparés, j'avais déjà pris
" mon parti, et j'étais décidé à ne pas survivre à ta
" perte. L'espoir seul de t'être encore utile, d'in-
" téresser quelques amis à ton sort, de te procurer
" quelques secours indispensables dans ta position

Digitized by Google

" affreuse, m'a retenu quelques heures de plus à la " vie. Tu as dû recevoir de l'argent et des effets " qui te prouvent ce que j'avance."

A. M. le Conseiller d'Etat Préfet de Police.

" Que va-t-on conclure de ma mort? tout ce " qu'on voudra. Qu'on me croie coupable, et me " condamne comme tel, si cela peut être utile à " quelqu'un, et surtout à la malheureuse Adele.

" C'est à genoux que j'écris ces deux lignes.

" Je prie en grâce M. le Préfet d'avoir pitié " d'une malheureuse créature égarée sans doute par " la démence; je lui ai toujours connu, malgré son " caractere violent et emporté, un excellent cœur. " Je prie M. le Préfet de penser à deux familles " respectables; je parle de celle de mon pere qui a " huit enfants encore, et de celle de Mad. Chénier. " Cette derniere, avec un peu d'humanité, de cor- " dialité, de générosité, nous aurait épargné bien " des maux, et se serait fait adorer à bien peu de " frais de la malheureuse femme égarée qui l'a si " cruellement outragé."

On passe sous silence ce qu'il écrivait à la fille Magnien, à Adolfe et à Mad. Chénier. On transcrit ce qu'il adressait à sa mere.

A ma Mere.

" Adieu, ma chere et trop malheureuse mere; " je sens combien vous êtes à plaindre: j'en suis la " cause involontaire. Sans doute, si j'avais suivi " vos conseils il y a six ans, je serais heureux au- " jourd'hui; du moins je le pense: mais vous savez " que les grandes passions sont toujours aveugles. " Depuis long-temps vous m'avez traité avec bien " du froid et de la sévérité; vous m'avez refusé " toute espece de secours dans un moment où j'en

Digitized by Google

" avais le besoin le plus urgent : mes affaires vous " le prouveront. . . . . .
" En derniere analyse, je vous recommande ma " malheureuse femme, *plus égarée que sciemment* " *méchante*. Pardon, ma bonne maman, mais telle " est mon opinion. Je puis être dans l'erreur, mais " il m'est doux d'emporter encore cette idée conso- " lante au tombeau ; elle fait toute ma consolation, " et c'est à elle que je fais avec grand plaisir le sa- " crifice de ma vie. Imitez ma magnanimité ; par- " donnez. Je vous prie en grâce de payer toutes " mes dettes. . . . . Avec cent vingt francs par " mois, vous devez sentir qu'on ne va pas loin, " quand on en paie déjà soixante et douze de loyer. " Que n'avez-vous plutôt senti cette vérité et agi " en conséquence ! Un peu d'argent nous eût fait " tant de bien, et c'était si peu de chose pour vous ! " Vous dites que vous êtes gênée avec au moins " quarante mille livres de rentes ; jugez de notre " position avec 1700 francs !"

A Mad. Brutinel. *

" Vous reconnaîtrez, j'espere, tous les effets " d'une manvaise éducation dans les malheurs ar- " rivés à votre fille ; vous sentirez combien il est " pernicieux de gâter ses enfants, et de les habituer " à marcher toujours directement à la suite de leurs " volontés. Si Adele avait eu plus de solidité " dans le caractere, plus de régularité dans sa con- " duite et plus de modestie dans son maintien, " moins de coquetterie dans sa parure, la tenue " qui convient à une femme dans son ménage, un " peu plus de goût pour l'intérieur de sa maison, " elle serait aujourd'hui très-heureuse ; mais il eût " fallu pour cela dépenser en maîtres de tous " genres ce qu'on a prodigué pour sa toilette. " C'est à vous que je le demande : quelle éduca-

* Mere de Mad. le Vaillant.

Digitized by Google

" tion a-t-elle reçue? que sait-elle? quels talents
" agréables, *hors celui de la danse*, possede-t-elle?
"..... Je n'ai rien à dire à votre mari: si ce qu'on
" dit de lui est vrai, tous les tourments de l'enfer
" doivent déchirer son âme; et quelles que soient
" ses souffrances, elles n'approchent point de celles
" qui l'attendent dans l'autre vie, *où j'espere desoen-*
" *dre paisiblement ce soir*."

A ma Femme.

" Ma premiere pensée fût pour mon Adele et
" la derniere est encore pour elle. Je lui dis enfin
" mon dernier adieu. Elle est là tout près de moi,
" couchée sans doute; elle ne sait pas que je suis
" si près d'elle. Affreux verroux? sans eux j'au-
" rais été imprimer un dernier baiser sur ses levres.
" Jamais femme ne fut aimée comme toi. Je de-
" vais être plus heureux; je ne vivais, je ne res-
" pirais que pour toi; c'est pour toi que je meurs.
" —Mon avant-derniere priere à la Divinité est
" pour moi, et la derniere est pour toi, ainsi que
" ma derniere pensée.

" Si les dernieres volontés d'un malheureux,
" qui sont respectées partout, sont comptées pour
" quelque chose dans cet asile de douleurs et de
" larmes, on transmettra à chaque personne que
" cet écrit concerne ce qui lui est relatif.

" Minuit sonne.....; adieu, mon Adele..... Si
" je m'en souviens bien, ton nom est au coin du
" mouchoir de batiste qui.... Mais ne t'afflige pas....
" Adieu."

En marge étaient deux notes que nous allons transcrire:

" Dans le fond de mon âme je me crois encore
" digne de la décoration dont je fus honoré: on la
" trouvera sur mon cœur après mon dernier soupir.
" J'ai toujours été faible et jamais criminel. Dieu,

Digitized by Google

" devant qui je vais paraître, sera mon juge, et je " crains point sa sévérité:

" Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur."

Voici la seconde:

" Quand je l'aurais vu de mes deux yeux, je " ne pourrais encore croire au tissu d'horreurs " qu'on m'a débité: la chose pourtant existe peut- " être; *mais on n'en connaît pas, j'en suis sûr,* " *toutes les ramifications.* Je supplie encore M. le " Préfet de se faire bien instruire de toutes les " moindres particularités qui peuvent y être rela- " tives; de ne rien négliger pour y parvenir; *et* " *peut-être découvrira-t-on des choses* qui le rame- " neront à l'indulgence naturelle qu'on dit être la " base de son caractere généreux et bienfaisant."

A peine la dame Levaillant fut-elle instruite de la fin tragique de son mari, qu'elle espéra pouvoir échapper à la peine dont elle était menacée, en faisant décidément tomber sur lui tout le poids de l'accusation dirigée contre elle. Elle nia alors avoir écrit à son pére pour lui demander du poison: " Lorsque j'ai avoué avoir écrit, dit-elle, ce qui " n'est pas vrai, c'est que je voulais sauver mon " mari et rejeter sur moi tout l'odieux de cette af- " faire. Si j'ai dit à Rudolfe que mon mari igno- " rait ce projet, c'est que je croyais par là l'en dé- " tourner, et je priais tous les jours la Divinité " d'empêcher qua mon mari ne se procurât du poi- " son." Malheureusement pour la dame Levaillant, ce nouveau plan de défense se trouvait détruit par son propre fait, c'est-à-dire, par une lettre qu'elle avait écrite à Levaillant le lendemain du jour où elle fut arrêtée, et dans laquelle, pour se justifier aux yeux de son mari, elle s'efforçait de lui persuader que *c'était Rudolfe qui avait tout fait.*

La dame Levaillant a été acquittée, mais renfermée sur-le-champ dans une maison de correction à sa sortie du tribunal.

Digitized by Google

Bulletin de Paris.

Aux Rédacteurs de la Gazette de France.

Messieurs, quand vous me connaîtrez mieux, vous ne serez pas étonnés que je sois instruit de l'objet qui vous occupe en ce moment. Vous avez formé le projet de mettre sous les yeux de vos lecteurs un *Bulletin hebdomadaire* de la situation de Paris; vous ne savez pas encore à qui vous en confierez la rédaction; sans autre préambule, je vous offre mes services. Quelques mots sur ma personne, mon histoire et mon caractere, vous prouveront, je crois, que j'ai, sinon le talent, du moins l'instinct de la tâche que je veux entreprendre.

Avant de vous dire mon âge, sur lequel vous pourriez d'abord élever quelqu'objection, je dois vous prévenir qu'il n'y a pas un jenne homme à Paris (je n'en excepte pas le plus jeune clerc de l'étude la mieux achalandée) qui fasse, en une semaine, autant de courses que j'en fais chaque jour dans cette capitale. Après cela, je ne dois plus craindre de vous avouer que je suis né le 25 Juillet 1741: Il y a des gens qui en concluent que j'ai mes soixante-dix ans complets; c'est possible, les années sont les bienfaits du temps, et je ne compte point avec mes amis. Une curiosité insatiable fut le premier sentiment qui se manifesta en moi; aussi. dès l'âge de treize ans, me suis-je mis à courir le monde. J'en ai fait le tour avec notre célebre navigateur Bougainville; j'ai parcouru les trois continents; j'ai visité presque toutes les nations du globe, et je n'avais encore que trente ans lorsque

Digitized by Google

je revins en France. Rassasié de voyages, comme *Scarmentado*, je me mariai à mon retour, comme il avait fait : je ne suis pas sûr d'avoir eu le même sort ; aussi n'ai-je pas trouvé *que le mariage fût l'état le plus doux de la vie.* Disons toute la vérité : mon ménage était un enfer ; je me plaignis, j'exhalai ma bile. Je fis, dans une piece donnée avec quelque succès au Vaudeville, le portrait d'une femme vaine, tracassiere, acariâtre ; la mienne s'y reconnut, et, sur ce motif, plaida contre moi en séparation ; j'eus le bonheur de perdre mon procès. Me voilà libre ; je ne songeai plus qu'aux moyens d'arranger ma vie conformément à ce besoin d'indépendance, à cet instinct de curiosité qui fait la base de mon caractere, et auquel je ne pouvais me livrer nulle part plus entierement, plus agréablement qu'à Paris ; dès-lors je me décidai à n'en plus sortir. Je louai une jolie maisonnette hors des barrieres, du côté de Clichi, tout auprès de la chaussée que M. le duc d'Antin venait de faire construire. (C'est de là, je dois le dire en passant, que me vient ce sobriquet d'*Hermite de la Chaussée-d'Antin*, que l'on me donna d'abord avec quelque raison ; et que l'on m'a conservé depuis par habitude.) Je crois avoir vécu plus de deux siecles quand je pense aux changements qui se sont opérés autour de moi depuis quarante ans que j'habite, non pas le même logement, mais sur le même terrain. Je puis dire, à la lettre, que Paris est venu me chercher ; la prairie que j'habitais s'est couverte d'édifices alignés en forme de rue ; ma maisonnette, que je louais cent écus par an, s'est transformée en un hôtel magnifique, où le propriétaire a bien voulu me conserver un logement dans les combles ; je le paie, il est vrai, quatre fois autant que la maison entiere que j'occupais auparavant ; mais on tient à la place où l'on s'est bien porté pendant près d'un demi-siecle. Maintenant,

Digitized by Google

Messieurs, que vous savez à-peu-près qui je suis, il me reste à vous apprendre ce que je fais : rien, absolument rien : je vais, je viens, je regarde, j'écoute, et je tiens note le soir, en rentrant, de tout ce que j'ai vu et entendu dans ma journée, dont je vais, en peu de mots, vous faire connaître l'emploi.

Je me leve à cinq heures du matin pendant l'été, et à sept heures en hiver ; comme il n'y a de gens éveillés à cette heure là, dans Paris, qu'à la Halle et dans les autres marchés, c'est dans un de ces endroits que je porte mes premiers pas. L'habitude qu'on a de m'y voir, fait qu'on ne prend de moi aucun ombrage ; j'apprends-là tous les secrets du métier ; comment avec quelques beaux fruits on en compose des paniers ; comment on rend aux légumes flétris une apparence de fraîcheur ; par quelle adresse on *implante* des fleurs sur l'arbuste qui a perdu les siennes, et je vois arriver les maîtres d'hôtel, les cuisiniers de grandes maisons, et je sais mieux que leurs maîtres ce que leur coûtent les provisions qu'ils emportent. En sortant de là, je vais ordinairement faire un tour sur les quais, et m'assurer du nombre et de la nature des arrivages ; après quoi, je me rends au Palais-Royal où je déjeûne, alternativement, au café de Foi, au café de Chartres où au café Valois, suivant qu'il me plaît d'entendre déraisonner sur la politique, sur les finances ou sur le commerce. Vers midi, j'entre au Cabinet de Lecture de M. de Lange, rue de Grammont, où je parcours les papiers publics ; je me fatiguais autrefois à les lire tous : si j'écrivais à d'autres qu'à vous, Messieurs, je leur dirais pourquoi je m'en tiens depuis quelque temps à la *Gazette de France*. Bien ou mal informé de ce qui se passe pour le moment en Europe, je pars de là pour faire ma visite habituelle à une vieille amie du fauxbourg St. Germain, Mme. de L....., avec laquelle je manque rarement de faire avant dîner une promenade en voiture au bois de

Digitized by Google

Boulogne. Mme. de L....., qui a passé sa vie à la cour, et qui n'a d'autre défaut que de croire fermement qu'on ne peut vivre ailleurs, me raconte une foule d'anecdotes piquantes sur les personnages les plus célèbres de l'époque actuelle et des temps antérieurs ; j'en compose un *Ana*, qui vaudra bien ceux de M. Cousin d'Avalon. En revenant, elle me dépose au café Tortoni ; j'ai l'habitude d'y prendre, avant dîner, une glace avec un vieux docteur italien très-instruit, et qui ne parle jamais de Rome sans ôter son chapeau. Le régime physique et moral que je me suis prescrit, joint à l'indispensable besoin que j'ai d'aller tous les soirs au spectacle, m'a fait renoncer aux dîners d'invitation, qui ne vaudront jamais les soupers d'autrefois. Je passe successivement en revue tous les restaurateurs, et sans attacher à la science gastronomique autant d'importance que M. Grimau de la Reinière, je puis cependant raisonner d'une manière très-satisfaisante des découvertes qu'on y a faites depuis le temps où je dînais à trois livres par tête, à l'hôtel d'Angleterre, avec tout ce qu'il y avait alors de mieux à Paris. Comme j'ai mes entrées dans tous les spectacles, pour des raisons que je pourrai vous déduire en temps et lieu, il n'est pas rare qu'on me voie dans la même soirée à l'Opéra, au théâtre Feydeau et à la Comédie Française. C'est d'ailleurs, je vous en préviens, le seul trait de ressemblance que j'aie avec M. de R..... Je connais, non pas la filiation, mais la succession de tous les comédiens des grands théâtres ; j'ai assisté à tous les débuts d'acteurs et d'actrices, à tous les succès et à toutes les chûtes, depuis l'année 1764 : vous voyez que je suis en mesure de vous donner des anecdotes et des nouvelles de coulisses. Quant aux modes, qui entrent nécessairement pour quelque chose dans une revue de la nature de celle que vous annoncez, il est probable que

Digitized by Google

vous me croyez très-étranger à cette partie; vous penserez tout autrement quand vous saurez que j'ai chez moi la collection complette des costumes français, depuis la saye des Sicambres, nos aïeux, jusqu'au frac écourté des jeunes gens du jour; que j'ai conservé un modele de tous les habits, de tous les chapeaux, de toutes les perruques que j'ai portés moi-même pendant cinquante ans, et que le tout, bien étiqueté, est rangé par ordre chronologique dans ce muséum d'une espece toute nouvelle.

Sur cet exposé, c'est à vous, Messieurs, de juger si je suis tout-à-fait au-dessous du travail dont je désire être chargé.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'Hermite de la Chaussée d'Antin.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE FRANÇAIS.

La Femme Juge et Partie, le Florentin.

Le Théâtre Français est dans ses jours de stérilité; il en accuse la saison, mais il pourrait aussi s'accuser lui-même; il s'abandonne un peu trop, il ne s'aide pas: composer un spectacle de la Femme Juge et Partie et du Florentin, ce n'est pas lutter contre la mauvaise fortune, c'est lui rendre les armes. On compte sur les deux recettes que Talma fait faire par semaine: c'est assurément un hasard des plus extraordinaires qu'il se trouve au Théâtre Français un acteur qui par lui-même, par la vertu magnétique qui lui est propre, indépendamment de l'agrément des pieces et du mérite du spectacle, attire du monde à la comédie; mais il est toujours

Digitized by Google

triste et fâcheux pour un théâtre de dépendre d'un seul homme. Les talents de la comédie qui ont le plus de charmes, et qui sont faits pour stimuler aussi les spectateurs, sont écrasés par cette grande puissance magique, ils essaient quelquefois leur influence, mais avec un succès médiocre : voilà pourquoi ils se glissent sous les pieces où joue Talma, afin d'être sûrs d'avoir du monde.

C'est d'ailleurs une chose très-nuisible au Théâtre Français que cette aveugle préférence accordée à la tragédie sur la comédie. Le public aime mieux bâiller à certaines tragédies fastidieuses, assommantes et mal jouées, que de s'amuser d'une excellente comédie, pleine d'esprit et de gaieté, jouée avec un ensemble de talents qu'on ne trouve presque jamais dans la tragédie, où l'on s'estime fort heureux quand il y a deux rôles passablement rendus. De tels préjugés sont inexplicables ; ils tiennent au caprice, à la mode, pour ne rien dire de pis. Il y a, ce me semble, une grande simplicité et une certaine *badauderie* populaire dans ce goût exclusif pour une vaine pompe, pour de grands mots et pour de grands cris. Les amateurs de comédie ont en général l'esprit plus fin, plus délicat et plus juste. Dans tous les temps, c'est le peuple qui a préféré la tragédie ; c'est aussi le peuple qui fait la foule.

La Femme Juge et Partie, remise pour un débutant, s'est si bien établie, avec le secours d'une pensionnaire, que la voilà déjà au même rang, élevée aux mêmes fonctions que le Légataire et le Distrait ; elle dispute à présent aux pieces de Regnard l'honneur de laisser un grand vide dans la salle, et de faire désirer les premiers sujets. Ce n'est pas que Mlle. Demerson ne s'acquitte fort bien de son rôle ; le débutant même, qui, dit-on, est reçu pensionnaire, me paraît un peu plus passable dans celui de Bernadille ; mais la piece est d'un très-mauvais

Digitized by Google

genre : le mari est un manant grossier et brutal ; la femme n'a ni cœur, ni caractere ; elle s'amuse à de mauvaises plaisanteries, à de fades équivoques, quand elle devrait gémir de la nécessité cruelle de rentrer sous le joug du plus haïssable des maris. Ce roman n'a pas même le mérite de l'intérêt ; on n'y trouve que des quolibets et de méchantes bouffonneries.

L'auteur de la Femme Juge et Partie a bien pu prendre l'idée de sa piece dans une historiette du Roman Comique de Scarron, intitulée *le Juge dans sa propre cause* ; mais s'il est vrai que ce soit là la source où Montfleury a puisé, il a dénaturé absolument le sujet, en essayant de faire une comédie bouffonne de ce qui ne pouvait fournir qu'un drame intéressant. Scarron, écrivain burlesque, a mis dans son historiette beaucoup de noblesse et de pathétique : il n'y est point question d'un mari jaloux qui a voulu faire périr sa femme sur un faux soupçon ; il s'agit d'un amant qui croit sa maîtresse infidelle, parce qu'étant sur le point de s'enfuir avec elle, elle a disparu avec un autre, par l'effet d'une infâme trahison. L'amant a été poursuivi comme assassin de sa maîtresse : sa maîtresse a pensé être la victime de la brutalité d'un corsaire. Tous deux se rencontrent à la fin ; la maîtresse reconnaît l'amant, l'amant ne reconnaît pas la maîtresse : ce n'est plus une femme, c'est un homme, et même un guerrier fameux, devenu, par ses exploits, favori de l'empereur Charles-Quint. L'amant fait confidence de ses malheurs et de l'infidélité de sa maîtresse au faux guerrier, qui s'indigne de voir sa vertu soupçonnée. La vice-royauté de Valence vient à vaquer ; le favori de Charles-Quint l'obtient aisément. Valence est la patrie des deux amants ; l'un et l'autre s'y rendent, la maîtresse comme vice-roi, l'amant comme attaché à son service. Aussitôt les parents de la de-

Digitized by Google

moiselle recommencent leurs poursuites contre l'amant : c'est la demoiselle qui est juge en qualité de vice-roi. Après avoir fait expier à son amant ses indignes soupçons, par quelques frayeurs, elle termine le procès en se faisant reconnaître, et en l'embrassant. N'y aurait-il pas là de quoi faire un joli petit mélodrame ?

J'ai déjà parlé d'un éloge de la comédie que Montfleury a inséré dans sa piece : il y a mis aussi une tirade en l'honneur de la coquetterie et des services qu'elle tire de l'art de la toilette. Cet art est surtout admirable au théâtre : c'est là qu'il opere les plus étranges métamorphoses ; c'est là que les vieilles se transforment tout-à-coup en jeunes nymphes, et les laides en beautés séduisantes, dont les petits nigauds du parterre ne manquent pas de devenir amoureux fous : fort heureusement il y a un spécifique pour ces grandes passions ; c'est de voir de près et dans leur naturel celles qui les excitent. Le fils de madame de Sévigné était devenu fort amoureux de la Champmêlé en la voyant sur la scene dans tout l'éclat de la parure. On assure que lorsqu'il ne fut plus séparé de cette princesse par la distance du théâtre ; quand il se trouva de plein-pied avec elle, sa passion, étonnée de ne pas retrouver les appas qui l'avaient fait naître, resta muette, et ne trouva point de terme pour s'exprimer convenablement. C'est sa mere qui nous apprend elle-même cette déconfiture de son cher fils, dont sans doute il lui avait fait confidence, mais non pas pour en faire part à tout le genre humain : " Elle est laide de près (dit madame de Sévigné en parlant de la Champmêlé,) et je ne suis pas étonnée que mon fils ait été suffoqué par sa présence."

Il ne faut à une actrice que de beaux yeux, des traits prononcés et un peu de taille : l'art lui fait un visage, un teint, ou plutôt un masque ; il déguise les défauts, pourvoit aux agréments qui man-

Digitized by Google

quent. Montfleury est si persuadé de l'importance de la toilette, qu'il ne borne pas son pouvoir à corriger des irrégularités, il prétend que l'art perfectionne les ouvrages de la nature; que la nature toute seule ne fait rien d'absolument beau; que la beauté même a besoin de s'embellir par les secours de l'art; doctrine très-bonne à prêcher au théâtre, et parfaitement à sa place dans une scene de comédie.

Le Florentin.

C'est une des petites pieces qu'on joue le plus souvent, et ce n'est pas assurément à son mérite qu'elle est redevable de cet honneur; il y a une foule de comédies en un acte beaucoup plus agréables, et qu'on ne joue jamais: une scene très-ingénieuse entre le jaloux et sa pupille, quelques traits dans le rôle de la mere, c'est à cela que se réduit tout le mérite du Florentin. Le rôle du jaloux est odieux et atroce; il n'y en a plus de ce genre-là ni à Florence, ni dans toute l'Italie. Ce qui a fait la fortune de la piece, qui n'eut que treize représentations dans la nouveauté, c'est le caprice de quelques actrices à la mode, qui se sont piquées de briller dans la scene d'Harpageme avec sa pupille. Dans le nombre, il faut placer une illustre tragédienne, Mlle Lecouvreur, qu'on n'aurait pas soupçonnée d'ambitionner la gloire d'une petite amoureuse de comédie. Cette haute et puissante dame, en jouant le rôle d'Hortense, fit beaucoup d'honneur au Florentin: mais cette fantaisie n'a rien ajouté à sa réputation, et Mlle Lecouvreur n'est connue que par le rang distingué qu'elle occupe parmi les grandes actrices tragiques. Mlle Bourgoin, dans ces derniers temps, a beaucoup brillé, et brille encore dans le Florentin par la finesse, l'enjouement et la vivacité de son jeu.

Digitized by Google

M. l'abbé Dubos, pour prouver qu'on ne réussit jamais éminemment dans plusieurs genres, cite La Fontaine, si admirable dans ses fables et dans ses contes, si médiocre dans ses comédies. Cependant l'abbé a tort de dire que *lorsque La Fontaine voulut faire des comédies, le sifflet du parterre demeura le plus fort.* Cela est trop fort, et le Florentin, resté au théâtre, est une preuve du contraire. Il est possible que l'Eunuque ait été forcé de céder au sifflet; mais aussi il fallait être La Fontaine pour oser mettre un eunuque sur la scene; il y a même de fortes raisons de croire que la piece n'a jamais été représentée; mais les autres comédies de la Fontaine ont reçu un accueil favorable, et obtenu un nombre assez considérable de représentations.

Je m'étonne que dans l'édition des Œuvres diverses de la Fontaine, donnée par Maucroix, et dans toutes celles que j'ai vues, on ait inséré des pauvretés telles que la comédie de Climene, les opéras de Daphné, d'Astrée, de Galatée, qui sont tout ce qu'il y a de plus insipide au monde, et qu'on n'y ait pas mis de fort jolies pieces, telles que la Coupe enchantée, Ragotin, ou le Roman comique, le Veau perdu et retrouvé. La Coupe enchantée était autrefois au courant du répertoire: quelques-uns l'attribuent à Champmêlé; mais la plupart des littérateurs la donnent à La Fontaine. On veut aussi que le Veau perdu et retrouvé soit de Champmêlé, parce que ce fut lui qui présenta la piece aux comédiens; mais l'opinion la plus commune et la plus probable, est qu'elle appartient à La Fontaine: personne ne lui conteste Ragotin, et l'on peut juger, qu'un homme tel que La Fontaine aura su tirer parti du roman de Scarron qu'on nomme *comique* à si juste titre, car il y a peu d'ouvrages aussi plaisants. Conçoit-on la négligence et l'infidélité des éditeurs du Théâtre de la Fontaine? Non contents

Digitized by Google

de farcir leur édition d'une foule de niaiseries indignes de l'auteur, ils ont supprimé les pieces qui peuvent lui faire honneur, tandis qu'ils y ont inséré Je vous prends sans Vert, comédie qui est de Champmêlé, de l'aveu de tout le monde. Il serait à souhaiter qu'on donnât un Théâtre de La Fontaine, qui contiendrait l'Eunuque, le Florentin, la Coupe enchantée, Ragotin, et le Veau perdu et retrouvé : ce recueil manque à la collection des Théâtres de nos auteurs comiques.

Théatre de l'Impératrice.

La Vieille Tante.

C'est une des comédies qui a fait le plus de sensation à ce théâtre, et qui s'y est le mieux soutenue. La province ne lui a pas été moins favorable; elle a surtout obtenu un succès distingué à Lyon, grâce au talent d'une actrice qui long-temps a fait à Paris l'ornement et les délices du théâtre Louvois. Mlle Moliere est accoutumée à faire valoir les pieces de Picard: son emploi était celui des soubrettes: elle le remplissait de maniere à n'avoir pas beaucoup de rivales, même sur le grand théâtre. Beaucoup de nerf et de mordant, une grande force comique, accompagnée de finesse et de gaieté, lui donnaient une grande supériorité dans ce genre. Mais son talent de comédie ne se bornait pas là: on l'a vue jouer parfaitement une coquette provinciale dans la Petite Ville, et, ce qui est bien étonnant, une bonne et honnête femme toute simple, dans la Manie de Briller: la voilà maintenant à Lyon, qui joue une vieille tante avec la même perfection. Cette flexibilité ne peut appartenir qu'à une excellente comédienne. Le grand théâtre de Lyon a fait, dans Mlle Moliere, aujourd'hui madame Aumer, l'acquisition d'une ac-

Digitized by Google

trice que la capitale lui envie, et qui serait surtout précieuse au Théâtre Français pour ce qu'on appelle les utilités, parce qu'elle est en état de jouer tout et de jouer tout bien.

POÉSIE.

L'Enlevement de Proserpine, *par* M. Michaud.

L'Enlevement de Proserpine contient des beautés poétiques d'un ordre élevé que *le Printemps d'un Proscrit*, poëme du même auteur et nous ne craignons pas de dire que ce poëme suffirait pour assigner à M. Michaud un rang très-distingué parmi les poëtes modernes. Il a parfaitement senti les défauts de Claudien, dont il a emprunté le fond de son ouvrage, et il a eu la discrétion de n'en indiquer qu'une partie dans son avis préliminaire. " Claudien, dit-il, dans ce qui nous reste de son pöeme *de Raptu Proserpinæ*, offre réellement deux pöemes, l'un dont Proserpine est l'héroïne, et l'autre, dont la douleur de Cérès aurait fourni le sujet. Aussi cet ouvrage est-il rempli de confusion. Tantôt on s'intéresse à Proserpine, tantôt à Cérès. Il ne célebre pas plus l'une que l'autre. . . . . Claudien a un autre tort, c'est celui d'avoir employé les formes gigantesques de l'épopée pour traiter un sujet simple et gracieux, qui offre partout des contrastes et qui est fécond en tableaux. Doué d'une imagination brillante, il avait beaucoup d'esprit, on peut même dire qu'il en avait monstrueusement; mais il est arrivé dans un temps de corruption et de décadence, dans ces temps où les mœurs dégénerent, où les esprits n'ont plus la véritable mesure des choses, où les poëtes se plaisent à mettre de la pompe et de l'emphase dans leurs expressions à mesure que les caracteres perdent de leur élévation et de leur grandeur.

Digitized by Google

Ses vers sont pleins d'images ingénieuses; mais il est rare qu'il ne gâte pas ses tableaux par l'exagération de ses couleurs: la lecture en est très-séduisante et très-dangereuse." Ces réflexions nous ont paru pleines de justesse et fort utiles à publier dans un temps où un très-petit nombre de bons poëtes se montrent exempt des défauts qui y sont signalés. Il ne faut pas aller bien loin pour trouver dans Claudien cette exagération et ces tours emphatiques que son imitateur a si heureusement évités. On en est frappé dès le début de son poëme.

Inferni raptoris equos, afflataque curru
Sidera Tænario, caligantesque profundæ
Junonis thalamos audaci prodere cantu
Mens congesta jubet. Gressus removete, profani!
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit et totum spirant præcordia phœbum.

Il est impossible de nier que Claudien savait *faire le vers*; ceux-là sont incontestablement bien *faits*; mais bon dieu! quel tapage! quelle enflure! quel froid délire! quelle accumulation de mots ambitieux! voilà bien ce qu'Horace appelle avec raison *mugæ canoræ* et *sesquipedalia verba*. Et pourquoi tant de bruit? Pour faire le récit de l'enlevement d'une fille. Mais c'est Pluton! le dieu des enfers! Eh bien! Jupiter, le dieu du ciel, en a enlevé bien d'autres. La fable nous offre cent exemples de ces petits passe-temps des habitants de l'Olympe. Est-ce une raison pour le prendre sur un ton si haut? Ce seul exemple suffit pour donner une idée du mauvais goût et du défaut de mesure de Claudien. Que l'on compare ce début gigantesque avec l'exposition, pleine de simplicité, de l'immortelle *Enéide*, et l'on jugera si Claudien a été calomnié par M. Michaud, quand il a dit qu'il avoit de l'esprit *monstrueusement*.

Il était difficile à Claudien de soutenir un ton

Digitized by Google

si ridiculement élevé: on voit pourtant qu'il y fait tous ses efforts. Il met dans la bouche de Pluton un discours rempli d'invectives contre Jupiter, où il se plaint de ce qu'il lui envie les plaisirs de l'hymen. *Thalamis otium prohibes?* S'il était vrai que Jupiter eût décrété que son frere Pluton resterait garçon, cet acte de tyrannie eût été véritablement insupportable; mais ce décret n'est pas bien authentique, et nous le regardons tout bonnement comme une fiction très-ridicule du chantre de Proserpine. Milton a imité quelques traits de ce discours de Pluton, qu'il a mis dans la bouche de Satan:

> . . . . . *Sic nobis noxia vires*
> *Cum cælo fortuna tulit? Num robur et arma*
> *Perdidimus si rapta dies?*

" Victime du sort, en perdant le ciel, ai-je perdu mes forces? Si le jour m'est ravi, ai-je perdu mon courage? ai-je perdu mes armes?" Mais on sait quels grands effets produit dans *le Paradis Perdu* cette révolte du prince des Ténebres. Que produit-elle dans Claudien? Rien, absolument rien. Pluton enleve Proserpine sans que Jupiter s'y oppose; Cérès est désolée. Un nouvelle action commence. C'était bien la peine d'emboucher la trompette épique pour un si petit événement!

Nous ne détaillerons point les autres ressorts que Claudien a employés dans sa prétendue épopée; il en est de puériles, il en est d'absurdes; d'autres seraient assez raisonnables, et quelques-uns même ne manqueraient pas de force et d'énergie s'ils étaient liés à un plan mieux fait. Dans cet amas confus de fictions mal conçues, de contrastes forcés et de peintures grotesques, on trouve quelques tableaux gracieux, quelques sentiments bien exprimés, et un petit nombre de morceaux remplis de chaleur et de verve. Voilà ce que M. Michaud s'est heureusement approprié, en disposant sa fable d'une

Digitized by Google

maniere plus habile, en resserrant son action dans de justes bornes, et en donnant à son tableau le vrai coloris qui lui convient.

Dans le premier chant, il ne commence pas par *chasser les profanes*; il ne parle point de *son audace*, de *son délire*, des *astres palissant à la vue du char de Pluton*, etc.; mais d'un ton plus doux, plus tendre et plus approprié au sujet,

Fidele aux dieux des bois, à la pitié fidelle,
Je redis les chagrins d'une jeune immortelle.
La fille de Cérès me demande des pleurs.

C'est Vénus qui, dans le poëme de M. Michaud, forme le projet de livrer Proserpine à Pluton. Elle descend aux enfers pour enflammer le cœur de leur monarque. Cette fiction appartient à l'auteur français. Rien de plus naturel et en même temps de plus grâcieux.

L'Erebe, noir séjour du Deuil, du Désespoir,
La reçoit dans son sein, et s'étonne de voir
Et les jeunes Amours et les Grâces légeres
Folâtres déités au Cocyte étrangeres;
Elle voit accourir les mânes désolés,
Du banquet de la vie à jamais exilés,
Ceux qu'enchaîna l'Hymen et que la Mort jalouse
A frappés dans les bras d'une fidelle épouse;
Ceux qu'un funeste amour conduisit au tombeau;
Les enfants que le sort ravit à leur berceau.
Tendres fleurs qu'au matin l'Autan a desséchées
Et du sein maternel en naissant arrachées.

Vénus fait naître dans le cœur de Pluton un trouble inconnu; triomphante, elle retourne en Sicile, prend les traits de Cyane, nymphe des bois, séduit la fille de Cérès, et l'entraîne loin des vallons de l'Etna. Pluton s'apprête à sortir des enfers.

Dans le second chant, le poëte dépeint la marche de Proserpine et des nymphes. Zéphyr, qui, comme on sait, fût toujours dans les intérêts

Digitized by Google

de Vénus et de l'Amour, fait naître des fleurs sur les pas des nymphes. Tandis qu'elles sont occupées à en cueillir. Pluton se montre à la lumiere: bientôt Proserpine est en son pouvoir. L'espace nous manque pour détailler tous les tableaux charmants qui précedent l'enlevement de la jeune fille de Cérès. Alors la lyre du poëte rend des sons plus graves, et ce contraste est un des plus heureux effets de l'art:

Au signal de Vénus, le dieu du noir rivage
Sous les rocs de l'Etna cherche un étroit passage
Qui conduise son char vers l'empire du jour.
Impatient de fuir le ténébreux séjour,
Rien ne peut l'arrêter; il marche, et le tonnerre
Semble gronder au loin dans les flancs de la terre.
Le dieu du feu pâlit dans ses noirs arsenaux;
Le Cyclope, au milieu de ses brûlants fourneaux,
D'épouvante et d'horreur sent son ame glacée,
Fuit, et laisse tomber la foudre commencée.
. . . . . .
Le dieu des sombres bords, du sommet des côteaux
A reconnu sa proie; il a vu la déesse
Que Vénus a promise à sa farouche ivresse;
Semblable à l'ouragan qui gronde autour des monts,
Le char du dieu descend, roule dans les vallons;
Tout tremble, tout frémit; les nymphes des bocages
Vont cacher leur effroi dans leurs antres sauvages;
Et, dans leurs cours troublé, les fleuves suspendus
Ouvrent leur sein humide à leurs dieux éperdus;
Seule, au milieu des champs, Proserpine, éplorée,
Au tyran des enfers sans défense est livrée.
O spectacle effrayant! d'une plaintive voix,
Elle appelle les dieux et les nymphes des bois;
Les nymphes et les dieux, tout est sourd; et la plaine
S'ébranle et retentit sous le char qui l'entraîne.

Si quelques censeurs remarquaient que cet enlevement est un peu brusqué, et que Claudien le fait précéder de scenes et de discours qui le rendent un peu moins prompt, nous oserons répondre que tous ces détails nous ont paru déplacés et fastidieux

Digitized by Google

dans le poëte latin, et que, nulle part, Claudien ne met plus en évidence les défauts de jugement, de goût et de mesure qui lui ont été si justement reprochés.

A l'exception des plaintes de Proserpine, et du discours par lequel Pluton cherche à la consoler, le troisième chant appartient presque tout entier à M. Michaud, et c'est là qu'il a déployé toutes les richesses de la poésie; la joie qui se manifeste aux enfers à l'arrivée de Proserpine, la pompe des fêtes de son hyménée, sont dépeintes avec les couleurs énergiques et la sombre magnificence qui conviennent à de pareils tableaux :

L'hydre horrible qui veille au séjour des tourments
Suspend à son abord ses affreux sifflements ;
Sa présence a fléchi les Parques inhumaines
Et les mânes captifs ont oublié leurs chaînes.
Elle avance, elle voit accourir sur ses pas
Les fantômes hideux, ministres du trépas;
La Guerre, au front d'airain, qui se plaît au carnage,
Et la Révolte impie, aveugle dans sa rage,
Et la Famine, effroi des peuples gémissants,
Et la Fièvre brûlante, aux regards menaçants,
Et la Vieillesse, enfin, qui lentement succombe,
Triste fille du Temps, pâle sœur de la Tombe.

. . . . . .

Bientôt une clarté bienfaisante et nouvelle
Perce les profondeurs de la nuit éternelle.
Sous un ciel moins obscur, roulant en paix ses eaux,
Partout l'heureux Léthé verse l'oubli des maux,
Et la douce Espérance, aux malheureux si chère,
Fait briller chez les morts sa lueur étrangère;
Le Trépas a cessé ses ravages cruels,
Et le ciseau fatal, redouté des mortels,
Reste oisif dans les mains de la Parque étonnée.

. . . . . .

L'Erèbe a tressailli; le peuple des tombeaux
Célèbre l'hyménée et ses bienfaits nouveaux;
L'onde n'insulte plus à la soif de Tantale;
Sysiphe est endormi sur sa roche fatale;
Et l'Enfer n'entend plus ses abîmes frémir,
Ni ses fleuves gronder, ni ses mânes gémir.

Digitized by Google

MÉLANGES.

On écrit de Rome que le déblaiement des arcades du Colysée se poursuit avec activité ; déjà le soleil pénetre dans les galeries du rez-de-chaussée, jusqu'à ce jour encombrées de terre et de matériaux : ses rayons se prolongent dans ces vastes corridors qu'ils assainissent ; et le jeu successif des ombres et de la lumiere donnent un aspect tout nouveau à ce monument colossal, dont les ruines sont si pittoresques et si majestueuses.

Il en est de même du joli temple de Vesta, dont on a déblayé toute la partie inférieure, et qu'on a dégagé d'un mur de construction moderne qui unissait les colonnes faites pour être isolées, et donnait à ce monument de forme ronde l'air d'une tour ou d'un tombeau, au lieu de celui d'un temple élégant et agréable à l'œil.

On assure qu'on va travailler aussi au Panthéon, gâté par des constructions modernes.

On asssure que S. A. le prince Royal de Prusse dont l'éducation est terminée, va faire un voyage dans différents pays de l'Europe. On ajoute que ce prince sera accompagné de M. de Delbruch.

Nouvelles du Concile.

M. le cardinal Fesch, président du Concile national, a adressé aux cardinaux, archevêques et évêques, Peres du Concile, la lettre suivante :

Paris le 21 Août.

Monseigneur,

L'Eglise vient de faire une perte considérable en la personne de l'un des Peres du Concile national,

Digitized by Google

feu Monseigneur Bernard-Marie Carenzoni, évêque de Feltre, décédé à Paris le 20 du présent mois. Dieu l'a appelé à lui dans le moment où il se préparait à remplir l'honorable mission dont il avait été chargé auprès de S. S. Nous ne pouvons désormais donner à ce prélat d'autres témoignages de l'estime qu'il méritait, qu'en faisant des prieres publiques pour le repos de son âme. En conséquence, pour suivre le pieux et ancien usage de l'église de France, j'ai l'honneur de vous inviter, Monseigneur, à entrer *dans une aussi sainte et salutaire pensée*, en ordonnant, dans votre diocese, des prieres pour l'évêque défunt, et pour le choix d'un digne successeur.

Le Concile fera célébrer, à Paris, un service solennel pour Monseigneur l'évêque de Feltre. Une circulaire, adressée à chacun des Peres, indiquera le jour, l'heure et le lieu.

Je suis avec une haute considération et une sincere attachement, Monsieur,

Votre très-humble et très-affectionné serviteur,

J. Card. Fesch.

MM. les archevêques de Tours, de Malines, l'archevêque-évêque de Pavie, le patriarche de Vénise, les évêques de Plaisance, d'Evreux, de Nantes, de Treves, sont partis le 24 Août pour l'Italie.

LL. EEm. les cardinaux Dugnani, Roverella, de Bayane et Fabricio Ruffo, sont aussi partis pour la même destination.

Concile National.

Lettres Patentes.

Napoléon, etc. A tous présents et à venir salut: Nos chers et amés les cardinaux, archevêques

Digitized by Google

et évêques de notre Empire, nous ayant fait exposer, par notre ministre des cultes, que les actes émanés des assemblées du clergé de France, ont toujours été revêtus d'un sceau particulier : et nous ayant par cette raison, supplié de leur accorder des armoiries destinées à cet usage, nous avons bien voulu prendre leur demande en considération. En conséquence, sur la présentation qui nous a été faite par notre cousin, le prince archichancelier de l'Empire, de l'avis de notre conseil du sceau des titres, et des conclusions de notre procureur-général, voulant donner aux exposants un nouveau témoignage de notre bienveillance et de notre protection spéciale, nous avons, par ces présentes, signées de notre main, conféré et conférons aux cardinaux, archevêques et évêques, composant le concile national de Paris, le droit d'apposer aux actes émanés de leur assemblée, un sceau particulier, conforme aux armoiries spécifiées et coloriées aux présentes, et qui sont : de gueules semé d'abeilles d'argent, à la croix treflée, cantonnée au premier, deuxieme et troisieme d'une aigle éployé ; le tout d'or ; l'écusson surmonté et supporté des attributs épiscopaux ; et pour légende du sceau ; *Concilium nationale. Parisiis, anno* 1811.

Chargeons notre cousin, le prince archichancelier de l'Empire, de donner communication des présentes au sénat, de les faire transcrire sur ses registres, et d'y faire apposer notre grand sceau, en présence du conseil du sceau des titres. Car tel est notre bon plaisir.

Donné au palais de Saint-Cloud, etc.

(Signé) NAPOLÉON.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XXII.

" Son empire est détruit, si l'homme est reconnu."

LES APPARITIONS.

(*Buonaparté dont l'Europe continentale subit le joug odieux, et qui inspire à tous les hommes, même les plus prévenus contre lui, un secret effroi, est lui-même sujet à des terreurs puériles, et il emploie pour les calmer des moyens auxquels tout être sensé rougirait d'avoir recours. Après la répudiation de la veuve Beauharnois, il se retira à Trianon, et lorsqu'on le croyait occupé de ses vastes projets, il était occupé, avec sa sœur Pauline, à consulter le destin dans un jeu de cartes. On négociait dans ce temps-là son mariage avec l'Archiduchesse Marie-Louise, et craignant que quelqu'accident ne le fit manquer, il avait recours aux talents divinatoires de sa sœur pour calmer ses inquiétudes. Nous ne faisons cette observation, qui ne sera démentie par aucunes des personnes qui connaissent Buonaparté, que pour montrer que nous ne nous sommes pas écartés des regles de la vraisemblance, lorsque nous lui faisons rendre compte des apparitions qui l'obsedent.*)

Il était trois heures du matin : tout était calme dans le palais ; tout, excepté le cœur du tyran qui l'habite. La princesse Marie-Louise, relevée de

Digitized by Google

couches depuis peu, partageait, cette nuit-là, le lit de Buonaparté ; un bruit extraordinaire la réveille, elle croit entendre une conversation dans la couche même où elle repose. Saisie d'une émotion inconnue, elle voit, à la lueur de la flamme bleuâtre qui, pendant la nuit, éclaire l'appartement, Napoléon gesticulant, non en maître qui commande, mais en esclave qui supplie, se lever tout endormi, se jeter à genoux, et dire, d'une voix dont les accents lui sont étrangers, puisqu'elle est adoucie par tout ce que l'humilité peut ajouter de touchant au langage de la douleur : " Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré pour les êtres doués d'intelligence, au nom du Dieu qui nous créa, cesse, ah ! cesse de me poursuivre de tes terribles admonitions, et d'élever devant moi des fantômes dont les formes tour à tour bisarres, gigantesques, effrayantes, toujours présentes à mon imagination, soit que je veille, soit que je dorme, me donnent des jours sans plaisirs et des nuits sans repos. La constante obsession dans laquelle tu me retiens, a éteint à mes yeux toute la nature, empoisonné toute mon existence, et me rendant importunes des jouissances que je ne puis partager, augmente chaque jour ma haine ; que dis-je ? ma rage contre mes semblables." Ces mystérieuses paroles répandent le trouble et l'effroi dans le cœur de la princesse ; elle saisit Buonaparté par le bras : mais celui-ci toujours endormi et toujours obsédé, continue ainsi son étrange discours : " Quelle est cette main ? elle n'est pas glacée comme celle qui s'appesantit si souvent sur moi et qui répand dans mes membres les convulsions de l'agonie et le froid de la mort. Ah ! ne la retire pas, cette main caressante, et laisse-moi la conviction que ton bras infatigable est enfin désarmé". En ce moment il s'éveille, et se sentant pressé par la main tremblante de la princesse, il lui dit d'un ton assez doux : " Ah ! c'est vous, Marie-Louise ! j'étais bien tourmenté, cruelle-

Digitized by Google

ment tourmenté, quand vous m'avez éveillé ; c'est bien, je vous en remercie, vous venez de me procurer la seule sensation agréable que j'aie connue depuis bien des années. Ecoutez-moi, vous ne dormez pas, je ne dormirai plus : je vais vous dévoiler un cœur que personne ne connaît, et vous expliquer des emportements que tout le monde redoute. Je ne vous aurais pas fait ces confidences sans la sensation que votre voix douce et votre tremblante main m'ont causée lorsque l'apparition terrible qui m'obsede s'est évanouie. Une magicienne m'a dit que je cesserais d'y être assujetti lorsque je trouverais une femme qui, sans être effrayée de mon caractere et de ma renommée, m'aimerait pour moi seul, et désarmerait, par son innocence et sa pureté, le courroux formidable qui me poursuit. Vous êtes peut-être cette femme ; j'aime à croire que je l'ai trouvée en vous ; mais si vous ne l'étiez pas, hélas ! Marie-Louise, il me faudrait en chercher une autre. Ecoutez ; je vais vous conduire à travers toute ma vie, en partant du moment où je pus me rendre compte de mes sensations et de mes affections.

J'étais en Corse ; j'avais 12 ans ; je couchais dans une maison voisine de la mer ; nous étions en été, le jour avait été chaud ; mais une brise rafraîchissante venait me caresser doucement ; pour la premiere fois je sentais l'influence des objets dont j'étais entouré. Le bruit des vagues qui venaient frapper mollement le rivage, le murmure des zéphirs me causaient des émotions inconnues ; enfin, j'existais réellement. O princesse Marie-Louise ! ce moment fut délicieux, mais il fut rapide, il n'est plus revenu depuis. Tout à coup une lumiere douce éclaira la chambre où j'étais, et je crus respirer un air embaumé. Une voix dont le charme est encore présent à ma mémoire, m'appela trois fois par mon nom, et presqu'aussitôt je crus voir, au milieu d'un nuage argenté, une jeune fille à peu près de mon

Digitized by Google

âge, d'une figure céleste et vêtue d'un tissu léger qui voilait, sans les cacher, des formes charmantes. "Napoléon," me dit-elle, "considere-moi bien ; j'ai ton âge ; je suis liée à ta destinée ; je t'apparaîtrai quelquefois : il dépend de toi de me voir toujours sous ma forme présente ; malheur à toi, malheur au monde, si jamais elle s'altere." Funeste avertissement ! et combien peu j'étais capable de sentir alors tout ce qu'il avait de solennel et d'effrayant pour moi. D'autres impressions effacerent en partie celle-là ; j'oubliai les mystérieuses paroles et la suave apparition, et deux jours après je m'embarquai pour la France. J'arrivai à l'école militaire de Brienne : j'avais vécu jusques-là très-isolé, et la vue d'une si grande quantité d'éleves excita en moi une aversion pour mes semblables, que je n'avais pas connue dans le silence de la solitude. A mesure que j'avançais en âge, je sentais en moi un changement extraordinaire ; je n'aimais de mes études que la partie qui m'enseignait l'art de détruire les hommes, et de nos amusements que ceux qui offraient le simulachre de la guerre. Les cris joyeux de mes camarades, leurs jeux bruyants me fatiguaient, et je cherchais tous les asiles où je pouvais échapper à leurs ébats importuns. Un jour, fatigué des observations de tous ces jeunes gens qui me reprochaient mon caractere sauvage, et qui menaçaient de venir m'enlever de l'endroit où je me retranchais comme dans une forteresse, je me saisis d'une vieille épée pour m'en servir comme d'un moyen de défense. Il y a des prédestinations, je ne puis en douter ; il y a des hommes qui sont nés les ennemis naturels de leur espece, et qu'un instinct irrésistible entraîne à la destruction de leurs semblables. Lorsque j'eus dans les mains cet instrument de vengeance, je sentis fermenter en moi une rage inconnue ; mes yeux éblouis croyaient déjà le voir teint de sang, et dans un délire furieux, j'imaginais que

Digitized by Google

je le plongeais mille fois dans le sein des assaillants que j'avais à redouter. Bientôt j'entendis le tumulte de cette jeunesse gaie et impétueuse, et, sans attendre qu'elle vînt violer ma retraite, je me jetai sur elle avec l'aveuglement de la fureur : je fus bientôt désarmé et laissé seul dans un état d'étourdissement. Quand je recouvrai mes sens, je m'indignai de l'indulgence de mes camarades, et je regrettai qu'elle ne m'eût laissé contr'eux aucun motif de haine. Car, ô princesse Marie-Louise ! la haine est l'élément dans lequel mon cœur palpite avec liberté, et goûte les seules délices auxquelles il soit sensible. La nuit suivante (c'était encore une nuit d'été, mais un peu orageuse), un bruit semblable aux sons vagues d'une harpe dont les cordes seraient frappées par le vent, m'éveilla en m'inspirant une terreur secrette, et j'aperçus, au milieu d'une vapeur rougeâtre, une jeune fille vêtue d'un tissu bleu, et dont les traits me rappelerent celle qui m'avait apparu en Corse quelques années auparavant ; mais la teinte naïve de l'adolescence avait fait place à un air de chasteté sévere. Je cherchai en vain ce sourire céleste qui m'avait charmé la premiere fois, et je reconnus à peine sa voix, lorsqu'elle me dit d'un ton grave : " Napoléon, cesse de nourrir de funestes pensées ; l'innocence de ton premier âge s'est évanouie, et avec elle une partie des charmes dont j'étais douée : je te le répete, nos destins sont communs ; malheur à tous deux si tu te livres à tes passions." Le dirai-je ? je ne fus nullement touché de cet avertissement, et l'idée qu'en me rendant coupable je ferais le malheur d'un être qui semblait d'une nature supérieure à la mienne, domina dans l'impression qui me resta de cette mystérieuse visite.

Plusieurs années s'écoulerent, pendant lesquelles je ne fis rien pour changer ces dispositions haineuses qui s'étaient manifestées en moi dès le premier moment que je m'étais trouvé au milieu d'une grande

Digitized by Google

réunion d'hommes ; ceux-ci, comme avertis par leur instinct, cessaient de me rechercher, et, accueilli par l'indifférence des uns, repoussé par la répugnance des autres, je n'attendais qu'un moment favorable pour donner l'essor aux fureurs qui faisaient bouillonner mon sang.

Pendant tout l'intervalle qui s'écoula jusqu'en 1790, je ne fus plus visité par cette apparition; mais les traits célestes qu'elle m'avait offerts, la premiere fois, étaient sans cesse présents à mon imagination, et produisirent dans mon cœur une espece de passion idéale, la seule qui ait jamais fait sur moi quelqu'impression durable, parce qu'elle se rapporte aux seuls instants de ma vie dont je me rappelle avec plaisir. La révolution française avait éclaté, j'en avais adopté avec transport les principes et vu avec plaisir les ravages. Bientôt fatigué des querelles que j'avais avec mes camarades au sujet de mes opinions, je songeai à quitter mon régiment et à porter en Corse mon inquiete activité et mes projets révolutionnaires. La nuit qui précéda mon départ, éprouvant une agitation qui m'ôtait le sommeil, je me levai et allai me promener sur les bords de la Saône. Il était minuit, je m'abandonnais non à une mélancolie douce, telle que l'auraient inspiré à tout autre, le silence de la nuit et le calme des eaux, mais à des rêveries sombres, lorsque tout-à-coup j'entendis derriere moi un cri de détresse trois fois répété : je me détournai, et vais dans le point le plus éloigné de l'horizon un globe lumineux qui avançait avec rapidité. Lorsqu'il fut près de moi, il sembla se dissoudre et je ne vis plus qu'une vapeur jaunâtre dans le milieu de laquelle nageait la même figure qui, déjà deux fois, m'avait apparu; mais l'éclat de la jeunesse et les formes qui m'avaient charmé avaient disparu, et dans les traits dont j'avais autrefois admiré l'expression enchanteresse, je ne vis plus que les traces de la souffrance et la paleur de la mort. Je voulus

Digitized by Google

fuir : un pouvoir invisible me fixa dans le même lieu, aussi long-temps que l'apparition dura ; enfin elle s'évanouit, et je pus me retirer, mais jusqu'au moment où j'arrivai chez moi, les mêmes cris de détresse trois fois répétés, à de courts intervalles, assaillirent mes oreilles et froisserent mon cœur. Cette troisieme apparition me laissa une sensation pénible, je ne pouvais effacer le souvenir de ces cris douloureux, ni reponsser le contraste importun qui résultait de cette vierge brillante de jeunesse et de beauté qui m'avait apparu dans mon jeune âge, et de ce même individu mystérieux qui, dans la troisieme apparition m'avait offert des traits altérés par une expression douloureuse et entierement décolorés. Je fus pendant long-temps poursuivi par cette image, elle flottait devant mes yeux pendant le jour, et la nuit elle se reproduisait dans mes rêves. J'arrivai en Corse ; je me fis un parti parmi les révolutionnaires, mais je fus loin de produire les secousses politiques que j'avais en vue, et je revins en France chargé des malédictions d'une grande partie de mes concitoyens et échappant avec peine à leur furie. Aussi je hais les Corses et je voudrais pouvoir oublier que je suis né parmi eux. Princesse Marie-Louise, je n'étais alors qu'un sous-lieutenant d'artillerie et je n'avais aucun moyen de repousser les affronts que je reçus en arrivant à Toulon, affronts extrêmement sensibles et qui m'ont inspiré contre les Français en général une rage plus violente encore que celle qui m'anime contre mes compatriotes. Bientôt cependant, j'eus lieu de me venger des habitants de cette ville, lorsqu'elle fut reprise sur les Anglais. Avec quel plaisir je dirigeais es batteries contre ses remparts, contre ses édifices ! quelle yvresse apportaient à mon cœur les cris des mourants et la vue des flammes qui jaillissaient de cette ville coupable! Et lorsque la vengeance nationale s'exerça sur ses habitants, lorsque je fus désigné pour dé-

Digitized by Google

truire les rebelles par la mitraille, quel moment pour moi ! C'était la première fois que je voyais des femmes éplorées, des enfants éperdus se prosterner à mes pieds pour détourner la foudre, l'inévitable foudre dont j'étais le ministre formidable : leurs larmes impuissantes, leurs cris inutiles, ne faisaient aucun effet sur moi ; je vis, je vis alors, que j'étais essentiellement l'ennemi de l'homme et que j'étais éminemment destiné à l'opprimer sans relâche, à le torturer sans pitié. Nous avions eu un soir une exécution terrible aux flambeaux, plus de deux cents victimes étaient tombées sous la mitraille. J'avais joui d'un coup-d'œil dont l'effet m'avait paru sublime. Ces fanaux placés derriere les victimes et qui répandaient sur elles une teinte sanglante, leurs traits décomposés, rendus encore plus hideux par les ombres qui les faisaient ressortir, le silence qui avait précédé la détonation de la foudre, les hurlements qui y avaient succédé lorsque les soldats allaient achever les coupables qui respiraient encore, tout m'avait causé des sensations extraordinaires. J'avais laissé écouler la multitude ; je me promenais au milieu des cadavres, comme un homme qui serait resté seul parmi les débris de la création. J'étais absorbé dans mes ineffables jouissances lorsque je crus sentir la terre se mouvoir sous mes pieds et je me trouvai couché dans une espece de tombeau à côté d'un cadavre enveloppé d'un linceuil. Je fus, je l'avoue, saisi d'un effroi, qui, pour le moment, m'ôta l'usage de mes sens : une espece de murmure plaintif me réveilla de l'évanouissement dans lequel j'étais tombé. Une main douce, mais froide, serrait la mienne et une voix gémissante soupirait dans mon oreille les paroles suivantes : " O fils des hommes, je t'avais en vain prédit que nos destinées étaient communes, qu'à mesure que tu te rendrais criminel tu me rendrais malheureuse. Tu ne me verras plus sous ma forme premiere, ton supplice va commencer,

Digitized by Google

le mien est fini." En ce moment une vapeur brûlante me suffoqua, et je perdis une seconde fois connaissance. En revenant à moi, j'étais seul, mais un fantôme vague s'agitant devant moi et sous des formes diverses, me montrait toutes les convulsions et toutes les agonies qui précedent la mort. Mon supplice commençait; le sommeil ne dissipa point ces illusions; le même murmure se faisait entendre à mon oreille, c'était comme le bruit de plusieurs voix qui s'unissent dans une psalmodie lugubre et solennelle. Je voyais ensuite des enfants mutilés, des femmes, des vieillards assassinés, qui gisaient pêle-mêle sur la terre ensanglantée, et tous ces cadavres me rappelaient les traits de la vierge mystérieuse qui avait déposé dans mon oreille ses dernieres paroles et son dernier soupir. Depuis cette soirée, cette funeste ressemblance était ce qui me tourmentait le plus dans mes visions funebres; car il m'eût été indifférent, sans cela, de voir dans mes rêves des cadavres mutilés. Bientôt le parti dont j'avais servi les vengeances fut poursuivi par une réaction dans laquelle je fus enveloppé: la prison, le dénuement, la misere devinrent mon partage, le partage de l'homme qui devait élever le premier trône du monde et voir à ses pieds tous les souverains que son bras a pu atteindre. Je supportai, avec tous les frémissements de la rage, cette horrible situation, mais je jurai mille fois, dans le secret de mon cœur, de ce cœur dévoré d'ambition et d'orgueil, de me venger de cette nation chez laquelle j'éprouvais des traitements si cruels et des besoins si pressants. Dès ce moment, toutes mes pensées, toutes mes affections furent occupées par l'espoir de la voir prosternée à mes pieds, mutilée par mon bras et écrasée par mon despostisme. Que les rêves dans lesquels, par une prescience inconcevable, je la voyais soumise à ma volonté, étaient doux à mon

Digitized by Google

cœur ! Mais en même temps, combien les tableaux odieux qui me poursuivaient, surtout dans le silence des nuits, empoisonnaient mon existence et flétrissaient mon imagination ! Et cependant ils étaient loin de m'inspirer l'horreur que les visions qui m'ont obsédé depuis ont répandue sur tous les moments de ma vie."

En ce moment le bruit des cors, les aboyements des meutes annoncent à Napoléon que tout est prêt pour la chasse ; il interrompt brusquement son récit, et quitte, sans mot dire, la princesse Marie-Louise.

Digitized by Google

Buonaparté a fait donner à Trianon en l'honneur de la princesse Marie-Louise une fête dont voici les détails extraits des journaux français.

Fête à Trianon le 25, jour de St. Louis.

Hier la route de Paris à Trianon était couverte d'un nombre immense de voitures et de gens de pied. On y apercevait pêle-mêle les carrosses les plus magnifiques et les équipages les plus modestes: tous les rangs étaient confondus; la cour, la bourgeoisie, le peuple, animés par les mêmes sentiments, se précipitaient vers le séjour enchanté où devait se célébrer la fête d'une souveraine bien aimée. Tout Paris semblait être dans Versailles; les maisons particulieres ne pouvaient contenir la foule qui arrivait de toute part; le parc était inondé d'une multitude de personnes de tout sexe et de tout âge. Les grandes eaux ont joué à six heures: c'est dans ce moment que Buonaparté et la Princesse ont paru dans les jardins.

De grands préparatifs avaient été faits depuis quatre ou cinq jours dans les jardins délicieux de Trianon; mais, hier le ciel avait été orageux toute la matinée, et à trois heures une pluie abondante fit craindre que la beauté de la soirée ne répondît point aux espérances qu'on avait conçues. Heureusement, ce qu'on avait redouté comme un contretemps pour la fête, n'a servi qu'à l'embellir encore: il n'est tombé de pluie que ce qu'il en fallait pour rafraîchir un air brûlant et pour faire disparaître une poussiere incommode. A six heures, le soleil avait reparu, et l'été n'a pas eu de soirée plus douce et plus agréable.

Digitized by Google

Toutes les lignes d'architecture du Grand-Trianon étaient ornées de lampions de diverses couleurs, et présentaient le coup-d'œil le plus magnifique. On croyait voir un palais de feu. La galerie n'offrait pas un spectacle moins enchanteur. On y apercevait six cents femmes brillantes des grâces de la jeunesse, et parées de tout ce que l'Asie a de plus précieux, de tout ce que l'industrie française a de plus parfait. A huit heures, les époux ont paru, et ils ont parcouru la galerie dans toute sa longueur. La Princesse a parlé à tout le monde avec la plus grande bonté. Cette aimable dame, qui n'habite la France que depuis douze à quinze mois, en adressant la parole aux femmes, a dit à chacune quelques paroles obligeantes : elle les a entretenues tour-à-tour de leurs familles et de tous les objets de leurs affections. A la maniere dont elle a parlé de tout ce qui les intéressait, on eût dit qu'elle était née sur les bords de la Seine.

A neuf heures, Buonaparté et la Princesse ont quitté la galerie pour se rendre à la salle de spectacle qui se trouve située au-delà du Petit-Trianon. Dans la crainte du mauvais temps, on avait établi une vaste tente de coutil dont la voûte était ornée de feuillage, et dont le chemin était couvert de tapis dans toute son étendue.

Le spectacle a commencé à neuf heures un quart : on a donné *les Projets de Mariage* ; cette piece a été suivie d'un ouvrage de circonstance, intitulé *la Grande Famille*, ou *la France en Miniature*, dont l'auteur est M. Alissan de Chazet, connu par la grâce et la fécondité de son esprit. Dans cette piece on voyait réunis des acteurs des Français, des Bouffons et du théâtre Feydeau. Voici quelques couplets :

Digitized by Google

Sur le Voyage de Normandie.

BASTIENNE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Chacun en offrant son hommage
Versait des larmes de plaisir,
Et l'on criait sur son passage
Des *vivat* à n'en plus finir ;

PERETTE.

On n'en doit pas être surpris ;
C'est qu'on voulait lui faire croire
Qu'elle était encore à Paris.

Un paysan picard chante sur le canal de Saint-Quentin le couplet suivant :

AIR : *Tout le long de la riviere.*

C'est ben le plus beau des canaux,
Il porte les plus gros bateaux.
Comm' c'est commod' pour le commerce !
Dans tous les pays qu'on traverse
On transporte du blé, des vins ;
Sur l'eau puisqu'on fait des chemins,
On parcourra bientôt la France entiere
Tout le long (*ter*) de la riviere.

A la fin de la piece, les principaux artistes de l'Opéra ont exécuté un joli ballet. Le spectacle terminé, Buonaparté et la Princesse ont commencé leur promenade dans le parc du Petit-Trianon. Napoléon, le chapeau à la main, donnait le bras à la princesse, et était suivi de toute la cour. On s'est d'abord rendu à l'Ile-d'Amour. C'est là que la féerie semblait avoir réuni tous ses prestiges, tous ses enchantements. Le temple, situé au milieu du lac,

Digitized by Google

était manifiquement illuminé, et les eaux réfléchissaient ses colonnes de feu. Les yeux s'arrêtaient avec ravissement sur une multitude de barques élégantes, montées par un essaim d'Amours qui semblait se jouer dans les cordages. Des musiciens cachés à bord exécutaient des airs mélodieux ; et cette harmonie, à la fois douce et mystérieuse, qui semblait sortir du sein des ondes, ajoutait encore à la magie du tableau et au charme de l'illusion. A ce spectacle ont succédé des scenes d'un autre genre. Buonaparté et la Princesse se sont rendus au hameau, où l'on avait préparé plusieurs scenes champêtres : ils s'y sont reposés un moment pour voir un tableau flamand en action, et sont ensuite montés dans les appartements, où l'on a servi des glaces et des rafraîchissements. Bientôt leur promenade a continué ; l'on trouvait à chaque pas des habitants de quelque province de France, des Languedociens, des Picards, des Allemands, ect. etc. Lorsqu'ils sont arrivés au salon de Polymnie, on a exécuté un chœur dont la musique est de M. Paër, et les paroles de M. de Chazet.

Chantons, célébrons notre reine ;
Sa puissance est dans ses bienfaits :
La fête de leur souveraine
Devient la fête des Français.
L'adorer est notre devise,
Son sceptre est un tissu de fleurs.
Chantons, chantons : vive Louise !
L'écho retentira jusqu'au fond de nos cœurs.

Après avoir parcouru ce cercle charmant de surprises magiques, ils sont retournés au Grand-Trianon, où l'on a servi, dans la grande galerie, un souper magnifique. Tous les deux se sont retirés vers une heure, et le seul mot répété partout, était que cette fête, dirigée par M. Despréaux, surpassait l'idée qu'on avait pu s'en faire.

Digitized by Google

Evolutions maritimes. Promenades navales des Escadres de Buonaparté.

Toulon, 14 Août.

Le 7 de ce mois, l'escadre anglaise qui croise devant ce port, au nombre de 15 vaisseaux de ligne, dont 4 à 3 ponts, 3 de 80, et 8 de 74, avec plusieurs frégates et corvettes, a pris vers les 5 heures du soir un mouillage dans la baie d'Hyères, hors de la portée des batteries, laissant sous voiles seulement un vaisseau avec quelques frégates, dans le sud du cap Sicié. Le 8, cette escadre légere gênant la navigation de quelques bâtiments qui étaient sur la côte, le vice-amiral Emeriau appareilla au point du jour avec douze vaisseaux de S. M, et deux frégates. Malgré une forte brise de N. O., il s'éleva à huit lieues au large, chassant les bâtiments ennemis qui étaient sous voiles, et manœuvra toute la journée en présence de l'escadre anglaise, dont quelques vaisseaux seulement appareillerent pour l'observer. Pendant ces manœuvres, les bâtiments qui étaient sur la côte ont continué leur route et se sont rendus à leurs destinations.

Du 9 au 10, il n'y a rien eu de remarquable. Le 11, l'escadre anglaise, qui jusque-là était mouillée sans ordre, a pris son mouillage sur celui des trois colonnes.

Le 12, elle a fait vers midi plusieurs salves, qu'on présume être pour célébrer l'anniversaire de la naissance du prince de Galles. Ce jour-là, son escadre d'observation s'étant approchée de la baie de Toulon, le vice-amiral Emeriau mit sous voiles avec les vaisseaux *le Borée, l'Ajax, le Breslau, l'Ulm, le Danube,* et deux frégates, et chassa les bâtiments ennemis, qui se porterent sous le vent pour se mettre en communication avec le gros de leur escadre.

Digitized by Google

La division française ne rentra qu'après avoir fait rallier les bâtiments du commerce qui étaient sur la côte.

Hier, on entendit, vers les six heures du matin, plusieurs décharges d'artillerie dans la baie d'Hyeres: c'était l'escadre anglaise qui appareillait, et dont quelques vaisseaux s'étant approchés de la batterie des Medes, éprouvaient son feu et lui ripostaient. La canonade dura assez vivement pendant quelques minutes entre cette batterie et trois vaisseaux anglais, dont deux à trois ponts. Nous y avons eu deux hommes légèrement blessés; mais l'ennemi s'est empressé de s'éloigner. Au bruit de cette canonade, le vice-amiral Emerian se porta sur *le Magnanime*, qui était en tête de la rade, afin d'être plus promptement à même de reconnaître les mouvements de l'ennemi, et il se fit suivre par deux vaisseaux et trois frégates.

L'escadre anglaise reprit son mouillage, ne laissant toujours que quelques vaisseaux sous voiles, que l'escadre de S. M. poussa fort au large. Elle a passé la journée entière à la mer, à exécuter diverses manœuvres, et n'est rentrée en rade qu'à la nuit.

C'est un magnifique tableau pour tous les habitants de cette côte que ces escadres qui, depuis six jours, sont à s'observer, et où l'activité de celle de l'Empereur nous présente le spectacle le plus imposant. Les ennemis ont paru vouloir faire prendre des sondes par leurs embarcations; mais le contre-amiral l'Hermite, préfet maritime de ce port, a détaché plusieurs bâtiments légers sur les îles pour repousser ceux qui tentent de s'en approcher.

Digitized by Google

NOUVELLES OFFICIELLES DES ARMÉES EN ESPAGNE.

[Extraites du Moniteur.]

Armée du Midi.

On lit dans une lettre interceptée, qu'aussitôt que Lord Wellington eût appris à Albuera la marche de l'armée française de Portugal, il réunit un conseil de guerre pour délibérer sur le parti à prendre. Les généraux espagnols s'y trouvaient: ils opposerent vivement à la proposition des généraux anglais d'abandonner l'Espagne, et de repasser la Guadiana:

Depuis deux mois, disent-ils, nous assiégeons Badajoz; nous en avons déjà levé le siége une fois; la brêche est praticable, et dans peu de jours nous serons maîtres de la place. La possession de Badajoz est importante, puisque c'est une place des plus fortes de l'Espagne, qu'elle est la clef de la Guadiana, et qu'elle contient tous les équipages de siége et de pont de l'armée française.

Le résultat de la bataille que nous allons livrer sera, si nous sommes vainqueurs, de faire tomber immédiatement cette place importante en notre pouvoir. Cadix est assiégé depuis un an; les Français y ont construit une flotille considérable; ils y ont plus de quatre cents pieces de gros calibre en batterie; les ouvrages de siége qu'ils y ont élevés sont immenses; le résultat de la bataille nous permettra de nous réunir à cette brave armée.

L'armée française d'Arragon assiége Tarragone; du sort de cette place dépend celui de la Catalogne et du royaume de Valence. Le résultat de la bataille que nous allons livrer se fera sentir incontinent jusques dans ces provinces.

En effet, vainqueurs, nous devenons maîtres de l'Estramadure, de l'Andalousie, du royaume de Cordoue, de Jaen, de Grenade; nous prenons Badajoz, nous délivrons Cadix. Les Français obligés de repasser la Sierra-Morena, seront harcélés de toutes parts, craindront pour Madrid, feront marcher les troupes les plus voisines, qui sont celles d'Arragon, et ainsi Tarragone, la Catalogne

Digitized by Google

et Valence seront délivrés ! Jamais plus grand résultat n'a été attaché au sort d'une bataille.

Si nous la perdons, au contraire, ne serons-nous pas toujours à temps de repasser la Guadiana, de nous mettre sous la protection d'Elvas, ou des hauteurs de Portalegre ? La cavalerie française de l'armée de Portugal, n'ayant pu encore se refaire entierement ; les moyens de transport des armées françaises, ne pouvant pas encore être réorganisés, ils ne peuvent rien entreprendre avant Septembre, et d'ici à ce temps, ne serons-nous pas toujours en mesure de défendre les lignes de Lisbonne ? ou de nous maintenir sous le canon d'Elvas ?

Vainqueurs, nous obtiendrons d'immenses avantages ; vaincus, presqu'aucun inconvénient n'est attaché à notre défaite ? Notre armée est aussi nombreuse que l'armée française; ils ont un peu plus de cavalerie que nous, mais nous avons plus d'artillerie de campagne. Le mauvais état des attelages de l'armée de Portugal, ne lui a permis d'amener avec elle qu'une petite partie de son parc.—Cette époque est déterminante. Vainqueurs ! la péninsule peut être délivrée ; mais si au contraire nous repassons la Guadiana et nous évacuons l'Espagne, que ce soit par suite d'une bataille perdue ou par une simple délibération du présent conseil de guerre, le résultat sera le même : l'Espagne, abandonnée pour la troisieme fois, sera découragée ; Badajoz sera ravitaillée ; l'armée de Murcie sera détruite et dispersée, Tarragone sera prise, la Catalogne soumise ; Valence suivra le sort de Tarragone, et les armées anglaises après avoir été spectatrices inutiles de la défaite de toutes nos armées, le seront de la prise de toutes nos places, et par suite de la soumission de toutes nos provinces.

Ces raisons n'ayant pas été accueillies, les généraux anglais ayant pris le parti de repasser la Guadiana, les Espagnols se séparerent mécontents. Le 30 Juin, ils se présenterent devant le fort de la Niebla. Le colonel Fritzherz, qui y commandait, avait 300 hommes. Blake établit le 31 ses batteries ; le 1er Juillet il fit monter à l'assaut. Trois attaques successives dirigées contre les deux forts furent repoussées ; les échelles des Espagnols furent renversées, et 300 des leurs resterent dans les fossés de la place. Parmi les blessés, les Espagnols comptent le général Zaya.

Au premier avis que le gouverneur français de Séville avait eu de la marche de Blake, il s'était mis en campagne. Le 5 Juillet, il

Digitized by Google

il lui enleva trois compagnies à Calanas; le 5, l'ennemi s'embarqua, et la division de Séville ramassa un grand nombre de traîneurs. Plus de 2000 hommes des bandes de Blake ont déserté pour se rendre dans leurs foyers.

Le 6, Blake et le corps espagnol firent voile pour Cadix.

Armée d'Arragon.

Toutes les prédictions des généraux espagnols se sont réalisées. Après la prise de Tarragone, le maréchal Suchet a marché sur Berga et détruit ce fort; de là il s'est porté sur le Mont-Serrat. La junte insurrectionnelle, épouvantée de la prise de Tarragone, s'était embarquée pour Majorque, laissant le marquis d'Ayrolas pour défendre le Mont-Serrat, dépôt-général et magasin central des insurgés. Le maréchal Suchet fit ses dispositions pour reconnaître ce repaire retranché par la nature et par l'art. Il arriva à Reuss le 20, avec la brigade Abbé. Le 22, la brigade Montmarie s'est portée sur Igualada, au-devant des divisions Frere et Harispe. Le 24, toutes les troupes étaient réunies. L'ennemi, alarmé un instant, avait repris sa sécurité, ne présumant pas qu'on osât jamais l'attaquer; mais dans la nuit même, le maréchal se porta rapidement sur Bruch avec les brigades Abbé et Montmarie; il y trouva le général Maurice Mathieu avec un détachement de la garnison de Barcelonne. L'attaque commença aussitôt contre trois redoutes placées au pied de la montagne, et qui couvraient l'entrée du défilé; elles furent en un instant enlevées à la baïonnette et occupées par nos troupes; le général Abbé reçut ordre de se porter sur-le-champ en avant dans le défilé avec les braves du 1er d'infanterie légere, 114e de ligne et une compagnie de sapeurs.

Le chemin, long et pénible, serpente sur le flanc d'une montagne escarpée; à chaque pas de nouveaux obstacles auraient arrêté tous autres que des soldats français; des retranchements, des coupures, des redoutes placées sur des rochers inaccessibles où le canon avait été hissé à plus de cinquante pieds de hauteur, couvraient l'entrée du couvent. Des paysans postés sur tous les sommets de la montagne faisaient un feu épouvantable; le marquis d'Ayrolas, confiant dans la force de sa position, se contenta d'ordonner qu'on portât pour huit jours de vivres dans les batteries

Digitized by Google

qu'il jugeait inexpugnables; mais le général Abbé avait déjà lancé à la course deux compagnies d'élite; ces braves arrivent sous le rocher de la premiere batterie; malgré les pierres et les rochers qu'on roulait sur eux, les voltigeurs grimpent l'escarpement sans s'intimider; ils sont déjà dans les embrâsures; l'ennemi perd contenance, tout ce qui ne parvient pas à se sauver est tué dans la batterie; les pieces sont aussitôt retournées contre la seconde batterie, sur laquelle marchait le chef de bataillon Ehrard, avec un bataillon d'élite, il attaqua de front et tourna à la fois l'ouvrage; qui fut en peu d'instants enlevé à la baïonnette; l'officier espagnol fut tué sur ses pieces avec ses canonniers.

Une troisieme batterie avec un fort retranchement restait encore en avant du couvent et présentait les plus grands obstacles à l'attaque de front, mais cinquante voltigeurs avaient gravi, on ne sait par quelle audace, à travers les fentes des rochers; et étaient parvenus sur la cime des aiguilles dont la montagne est hérissée; ils plongeaient de là sur tout l'intérieur du couvent et des retranchements; d'Ayrolas se précipita aussitôt avec le reste des soldats dans le couvent et les treize hermitages ont été occupés aussitôt par nos braves.

On a pris deux drapeaux, dix bouches à feu de gros calibres, un million de cartouches, une immense quantité de munitions, d'habillements et de vivres.

Des déserteurs du fort de Figueres ont déclaré qu'il y avait environ 1000 malades dans la garnison, qui est réduite à demi-ration.

La croisiere anglaise a disparu avec Campo-Verde et ses adhérents. Les négociants de Valence transportent leurs effets les plus précieux à Alicante et à Mayorque.

Navarre.

Les débris de l'armée de Campo-Verde ont été accroître les bandes de la Navarre. Le général Reille, instruit de leur mouvement a mis toute sa cavalerie en campagne sur les bords de l'Ebre; elle a déja ramassé une centaine de ces gens, dont quatre officiers.

Le 23 Juillet, le général Pannetier a surpris Mina entre Estella et Santa Cruz de Campero, et l'a forcé à se battre en le rejettant sur Sorlada, qui a été attaqué et emporté pendant la nuit; beaucoup de brigands y ont été tués, quelques-uns pris avec 60

Digitized by Google

chevaux. Le lendemain le général Pannetier a attaqué une colonne qui cherchait à se réunir à Mina; il l'a poursuivie pendant toute la journée, de montagnes en montagnes. Les brigands ont perdu dans ces deux affaires plus de 600 hommes tués et blessés. Le général Burk s'est réuni le soir au général Pannetier, avec sa colonne forte de 2000 hommes. Le général Reille y arriva aussi avec 250 hussards du 9e. La poursuite reprit une nouvelle vigueur; enfin, après dix heures de marche dans les montagnes, la cavalerie a atteint de nouveau trois bataillons de Mina et 150 chevaux dans le bois de Baygorry. La cavalerie française s'est élancée sur ces misérables; un bataillon tout entier a été détruit; 300 hommes ont été tués, 250 faits prisonniers: les deux autres bataillons, toujours poursuivis par nos troupes, se sont dispersés dans les rochers.

Le général Reille n'a eu qu'un hussard tué et sept blessés.

Arrondissement de l'Armée du Nord.

Le rassemblement de Galliciens, commandé par Santoclides, a tenté une nouvelle attaque contre les postes de l'Orbigo. Le 2 Juillet, à deux heures du matin, Santoclides, à la tête de toutes ses troupes, s'est présenté au village de Villamer sur l'Orbigo; le général Bonnet avait eu le temps de rassembler trois régiments à Villa d'Angas; il marcha aussitôt à l'ennemi, qui, après quelques moments de fusillade, fut ébranlé par une charge heureuse du 12e de dragons, qui le décida à la retraite, en laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille.

Une reconnaissance poussée, le 10, vers Astorga, annonçait que l'ennemi paraissait vouloir y tenir, se renforçant de paysans.

Le 14, le général Bonnet fut, avec un fort détachement, reconnaître la position de l'ennemi, qui précipita sa retraite à travers les montagnes de Villafranca, sans qu'il fût possible de l'amener à une affaire qui eût décidé de son sort.

Arrondissement de l'Armée du Centre.

La ville de Cuença, débarrassée des brigands, a été occupée militairement, et la province organisée comme celles de l'intérieur; la plupart des prisonniers demandent du service, les dispersés rentrent successivement dans leurs foyers, toutes les communes se pro-

Digitized by Google

noncent fortement contre le système affreux des bandes, qui ne connaissent ni amis ni ennemis ; elles demandent toutes des armes et l'honneur de se défendre elles-mêmes ; déjà plusieurs se sont distinguées par l'arrestation de quelques chefs trop célebres par leurs atrocités.

Députations, Adresses, Réponses.

Paris le 18 *Août.*

Aujourd'hui, Dimanche, 18 Août, avant la messe, S. M. l'Empereur et Roi, entouré des princes grands dignitaires, des ministres, des grands-officiers, des grands aigles de la légion d'honneur, et des officiers de sa maison du service ordinaire et extraordinaire, a reçu, dans la salle du trône au palais de Saint Cloud, une députation du département de la Lippe, composée de

MM. le duc de Looz Corswarem, président de la députation ;
Le baron de Korff ;
De Birch, procureur impérial près le tribunal de Munster ;

Et une députation des îles Ioniennes, composée de

MM. Emmanuel Theotoki de Corfou, président du sénat et de la députation ;
Mario Metaxa, de Céphalonie, sénateur ;
Denis Roma, de Zante, sénateur ;
Spiridon Condo, de Corfou, juge ;
Et Stamo Calichiopulo, de Corfou, propriétaire.

Ces deux députations ont été conduites successivement à l'audience de S. M. par un maître et un aide des cérémonies, introduites par S. Ex. le grand-maître, et présentées à S. M. par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire.

M. le duc de Looz, président de la députation de la Lippe, et M. Theotoki, président de la députation des Isles-Ioniennes,

Digitized by Google

ont présenté à ces audiences les adresses suivantes, auxquelles S. M. a répondu.

Adresse de la Députation du Département de la Lippe.

Sire,

Les députés du département de la Lippe, autorisés par la clémence de V. M. I. à venir déposer aux pieds de son trône les hommages les plus respectueux de la soumission et de la reconnaissance d'un peuple nouvellement réuni à son vaste Empire, au milieu du spectacle imposant de la grandeur et de la puissance du premier monarque de l'univers, se sentent encouragés par la pensée qu'ils parlent au nom des descendants des anciens Germains dont la valeur balança long-temps la fortune des Aigles romaines, et qui ont toujours été connus par la droiture et la loyauté de leur caractere, et par un constant attachement à leurs souverains et à leurs constitutions.

Pénétrés de respect pour les éminentes vertus de V. M. Sire, et pleins de confiance dans ce puissant génie qui regle les destinées de l'Europe et assure le bonheur de tous ses sujets, nous osons vous offrir pour garants de notre fidélité et de notre entier dévoûment, ces mêmes bienfaits que va répandre dans notre département la réunion de ses habitants à la grande famille dont V. M. est le pere.

Déjà le génie de V. M. lui a fait deviner nos besoins, une législation uniforme et éclairée assurera les droits de la propriété, une justice prompte, assise sur un même systême, en surveillera le maintien.

Les créanciers et les pensionnaires de l'état, que les malheurs de la guerre avaient condamnés à de longues et pénibles privations, devront leur bonheur à leur nouvelle qualité de sujets français. Déjà les routes qui s'ouvrent, les canaux qui se creusent vont ramener l'aisance et l'industrie dans des pays peu favorisés par la nature du sol, et vos nouveaux sujets ont conçu l'espoir de rivaliser un jour avec les anciens en prospérité, comme ils s'engagent dès aujourd'hui à les égaler en dévoûment à l'auguste personne de V. M.

Digitized by Google

C'est au milieu de l'allégresse que fit éclater partout la puissance de S. M. le Roi de Rome, que V. M. I. et R. fixe pour jamais notre existence politique, en nous associant aux grandes destinées de l'Empire français, c'était nous donner à la fois un gage de notre bonheur présent, et la garantie de sa durée dans l'avenir.

Pénétrés de joie et de reconnaissance pour ce double bienfait, nous supplions V. M. d'accueillir avec bonté l'expression de nos vœux les plus ardents pour la longue durée et la prospérité de son regne; et de nous permettre, Sire, de mettre en notre particulier nos hommages respectueux aux pieds de votre trône.

Réponse de Sa Majesté.

« Messieurs les députés du département de la Lippe, la ville de Munster appartenait à un souverain ecclésiastique, déplorable effet de l'ignorance et de la superstition. Vous étiez sans patrie. La Providence qui a voulu que je rétablisse le trône de Charlemagne, vous a fait naturellement rentrer, avec la Hollande et les villes anséatiques, dans le sein de l'Empire. Du moment où vous êtes devenus Français, mon cœur ne fait pas de différence entre vous et les autres parties de mes Etats. Aussitôt que les circonstances me le permettront, j'éprouverai une vive satisfaction à me trouver au milieu de vous."

Adresse de la Députation des Isles-Ioniennes.

Sire,

Interprêtes des vœux de vos peuples de l'Ionie, nous venons déposer aux pieds du trône de votre auguste Majesté, les nouveaux hommages de fidélité et de notre vive allégresse pour l'événement fortuné qui donne un héritier à votre grand Empire, un enfant à votre cœur paternel, et à nous l'espoir assuré d'un héros, qui, pour être souverain de quarante mil-

Digitized by Google

lions d'hommes, n'aura qu'à se proposer pour modeles vos exemples immortels.

Les cœurs de vos sujets s'élancent vers l'épouse auguste à qui ce bienfait inestimable est dû, formée dans les vertus à l'école d'une cour illustre, pour le bonheur du plus grand des monarques et l'assurance de notre éternelle félicité.

Du souverain degré de gloire où vous ont porté vos triomphes et vos vertus magnanimes, daignez, Sire, tourner vos regards vers les habitants des Isles Ioniennes, dont une partie, quoiqu'envahie momentanément, mais toujours fidelle à V. M n'a pu être calomniée que par le seul machiavélisme d'un ennemi envieux de leur félicité.

S'il est vrai, Sire, que dans celles de nos îles occupées en ce moment par l'ennemi, il puisse se trouver quelques insensés qui osent préférer au titre glorieux de vos sujets le nom à jamais odieux d'ennemis de leur patrie et des devoirs les plus sacrés, qu'ils éprouvent le sort que leur crime et la voix indignée de leurs concitoyens appellent sur leurs têtes sacriléges.

Mais que l'honneur grec ne soit point souillé par les torts de quelques individus aveuglés; les Grecs sont encore les mêmes hommes dont les siecles ne pouvaient être effacés après deux mille ans dans les fastes de l'immortalité que par le siecle de V. M.

Les bienfaits, Sire, dont V. M. nous comble, les trésors de l'industrie que votre munificence impériale verse sur nous, vos soins par lesquels Corfou, ce centre de la sûreté des Isles-Ioniennes, se voit entouré chaque jour de nouveaux remparts tracés par votre génie du sein même de votre palais, et le choix précieux qu'a fait V. M. pour nous gouverner, d'un homme qui honore à la fois la guerre et l'humanité, et d'un magistrat si digne de le seconder, tous ces bienfaits, tous ces présents versés sur notre terre si long-temps négligée, sont les puissants motifs qui lient à jamais nos cœurs à votre personne sacrée, la seule au monde dont nous puissions attendre notre régénération

Si jamais l'ennemi ose se présenter sous nos murs, nous saisirons avec empressement cette occasion de prouver à V. M.

Digitized by Google

et à l'univers, le prix que nous attachons au titre glorieux de sujets de Napoléon-le-Grand.

Réponse de Sa Majesté.

" Messieurs les députés des Isles-Ioniennes, j'ai fait faire dans votre pays de grands travaux; j'y ai réuni un grand nombre de troupes et de munitions de toute espece. Je ne regrette pas les dépenses que Corfou coûte à mon trésor: elle est la clef de l'Adriatique.

" Je n'abandonnerai jamais les Iles que la supériorité de l'ennemi sur mer a fait tomber en son pouvoir. Dans l'Inde, comme dans l'Amérique, comme dans la Méditerranée, tout ce qui est, et a été Français, le sera constamment. Conquis par l'ennemi, par les vicissitudes de la guerre, ils rentreront dans l'Empire par d'autres événements de la guerre ou par les stipulations de la paix. Je regarderais comme une tache ineffaçable à la gloire de mon regne, de sanctionner jamais l'abandon d'un seul Français.

" J'agrée les sentimens que vous m'exprimez."

Adresse de M. Pickering *au Peuple des Etats-Unis.*

Dans ma lettre du 16 Février 1809, au gouverneur Sullivan, au sujet de l'embargo, je fis trois questions: " L'Empe- " reur des Français a-t-il déclaré qu'il ne voulait pas qu'il y " eût de neutres? A-t-il demandé que nos ports fussent, " comme ceux des états d'Europe ses vassaux, fermés au com- " merce britannique? L'embargo est-il un substitut, une " maniere plus douce d'acquiescer à cette rude demande; que " l'esprit américain repousserait encore avec indignation, si " elle lui était présentée toute nue?"

Nous avons appris depuis, par les lettres du général Armstrong à notre gouvernement exécutif, que l'Empereur des Français avait déclaré que les Américains seraient forcés de

Digitized by Google

prendre le caractere positif ou d'alliés ou d'ennemis. Mais, malgré toute la bassesse dont la conduite et l'administration de M. Jefferson ont infecté le caractere américain, les citoyens des Etats-Unis n'étaient pas alors assez dégradés dans leur propre estime pour recevoir patiemment une proposition franche et directe de fermer leurs ports au commerce britannique. Cette proposition fut déguisée sous la forme d'un embargo ; un embargo, calculé pour produire le même effet, parce qu'il n'était point limité. Mais avant la fin de la session du congrès pendant laquelle il fut imposé, comme aucune personne de sens hors du cabinet ne pouvait en discerner la raison, et comme ses funestes conséquences se faisaient clairement apercevoir, et qu'elles avaient commencé à se faire sentir: on jugea nécessaire, pour calmer le peuple, de lui présenter la perspective ou de son rappel ou de sa suspension. Cette perspective était cependant illusoire, parce qu'on la faisait dépendre des actes futurs de la France et de l'Angleterre, c'est-à-dire, de la révocation de leurs décrets et des ordres qui affectaient le commerce neutre.

M. Jefferson savait alors que l'embargo était agréable à l'Empereur des Français, et que celui-ci au lieu de rien faire pour le faire révoquer, aurait tout fait, au contraire pour le clouer sur nous. M. Jefferson savait aussi que, comme il avait été déclaré que les ordres en conseil britanniques avaient été rendus (et dix mois de notification ne pouvaient pas en faire douter) seulement en représailles des décrets antérieurs de Berlin ; la révocation de ces derniers décrets devait précéder celle des ordres du conseil britannique ; et qu'alors le gouvernement anglais s'était engagé et se tenait prêt à les révoquer. Ainsi lorsque M. Jefferson fut investi par le congrès du pouvoir de suspendre l'embargo à la révocation des décrets français et des ordres en conseil, il savait qu'il n'y avait pas de probabilité que ces révocations eussent lieu jusqu'à ce moment, malgré la proclamation extraordinaire de M. Madison portant le contraire par rapport aux décrets français. Cependant le poids de l'embargo pesait sur nous d'une maniere si sévere qu'il épuisa la patience du peuple. Le gouvernement, pour

Digitized by Google

sauver sa popularité mourante, changea de plan, et par un acte appelé loi de *non intercourse*, il donna quelque soulagement en ouvrant un commerce direct avec le monde en général, et un commerce indirect avec la France et la Grande-Bretagne et leurs dépendances. A la fin, cette loi stupide et oppressive s'évanouit forcément, et toutes les restrictions imposées à notre commerce furent révoquées. Mais un autre acte mit dans la main du président le pouvoir dangereux de faire revivre les restrictions de la loi du *non intercourse* en cas de certains événements, dont il était constitué, comme devant être une matiere de fait, le seul juge; événements d'une nature si simple, que tout homme d'une honnêteté et d'une habileté ordinaire aurait pu décider s'ils avaient eu lieu ou non; je veux dire la révocation des décrets et des ordres du conseil de la France et de la Grande-Bretagne; événements qui ne sont point encore arrivés, mais que M. Madison, déviant de l'autorité qui lui avait été conférée par la loi, proclama avoir eu lieu par rapport à la France, et cela lorsque l'Empereur des Français, que M. Madison savait bien être la plus perfide des créatures humaines, n'avait donné qu'une déclaration, promettant de les révoquer après le 1er Novembre 1810. Bien plus, M. Madison lui-même n'a pas même aujourd'hui la hardiesse de dire que les décrets français sont révoqués. Dans la réponse qu'il a faite en dernier lieu à une pétition des habitants de Newhaven, il s'est contenté de dire " que le gouvernement français déclarait que ses décrets étaient révoqués." Il sait au moins, aujourd'hui, qu'ils ne l'étaient pas, lorsque, le 2 de Novembre 1810, il proclama au peuple des Etats-Unis et au monde qu'ils étaient révoqués. Lorsqu'il rendit cette proclamation, il n'avait aucun droit de les croire révoqués, quand bien même ce n'aurait pas été pour d'autre raison que parce que ce qu'il appelait une révocation ne devait avoir lieu que dans un temps futur et à certaines conditions, après certains actes que la Grande-Bretagne devait faire *préalablement*, et que M. Madison avait d'abondantes raisons de savoir que la Grande-Bretagne n'était pas disposée à exécuter.

Le ministre français, dans sa lettre au général Armstrong,

Digitized by Google

dans laquelle (pour me servir des expressions de M. Madison) " le gouvernement français déclarait que ses décrets étaient révoqués," s'exprime ainsi : " Je suis autorisé à vous déclarer, " monsieur, que les décrets de Berlin et de Milan sont révo- " qués, et qu'après le 1er de Novembre, ils cesseront d'être en " force ; *bien entendu* qu'en conséquence de cette déclaration, " les Anglais révoqueront leurs ordres du conseil, et renonce- " ront aux nouveaux principes de blocus qu'ils ont voulu éta- " blir." Rien ne peut être plus clair que ceci, savoir : qu'a- " vant que la révocation *déclarée* de l'Empereur pût être une révocation *véritable et de fait*, il fallait que les Anglais, *sur cette déclaration seulement*, commençassent par révoquer leurs ordres en conseil, et qu'ils renonçassent ensuite aux nouveaux principes de blocus que l'Empereur dit qu'ils voulaient établir. M. Madison avait toute sorte de raison de savoir que les Anglais ne voudraient ni ne pourraient consentir à ces conditions prescrites par l'Empereur français ; et qu'en conséquence sa révocation *déclarée* ne deviendrait jamais une révocation de *fait* ; et que ce n'était point *une promesse*, mais bien le fait de la révocation, (ou au moins d'une modification des décrets et ordres en conseil, telle qu'ils cessassent de violer la neutralité du commerce des Etats-Unis) que M. Madison était autorisé, par la loi, à proclamer. Ainsi, cet acte si solennel et si important du pouvoir exécutif suprême des Etats-Unis, paraît également dépourvu d'autorité légale et de vérité."

La proclamation du président et l'acte injuste du congrès qui en provint à la fin de la dernière session, appelé l'acte de non-importation, ne peut pas être de longue durée. Les fermiers et les planteurs qui cultivent le blé et le coton, et ceux qui commercent en bois et en munitions navales, peuvent être satisfaits pour un temps de la vente qu'ils trouvent de ces articles dans les marchés britanniques : mais comme il est, par cette loi, interdit aux marchands américains d'apporter en retour aucuns articles du produit ou des manufactures des possessions britanniques, ce commerce qui est tout d'un seul côté doit bientôt être mis à fin, et ceux qui nous gouvernent ne doivent pas douter que le peuple renouvellera ses plaintes et ses

Digitized by Google

murmures, ainsi qu'après les maux que leur fit souffrir l'embargo.

Quel plan peuvent-ils donc aujourd'hui avoir en vue pour se tirer de cet embarras, et pour satisfaire, en même temps, l'Empereur des Français? Qu'est-ce qui remplira complétement leur objet? *La guerre avec la Grande-Bretagne.* Il y a plus de trois ans que notre cher et grand ami Napoléon déclara cette guerre pour nous, mais nous n'étions pas alors mûrs pour cela. Maintenant on présume que la chose est praticable. Le grand état commercial et agricole de New-York, et celui de Massachussett, qui de toute l'union est celui qui a la navigation la plus étendue, ont leurs gouvernements dans les mains des suppôts les plus dévoués de notre administration nationale. Le temps est donc venu de nous affubler du système Napoléo-Jeffersonien, le même dont l'Empereur français a gratifié le continent de l'Europe; *une prohibition de toutes relations quelconques, commerciales ou autres, avec la Grande-Bretagne, et ses possessions dans les quatre parties du globe.* Une jolie petite guerre, qui pourra avoir lieu sans taxes et sans revenu, remplira parfaitement cet objet. La guerre avec la Grande-Bretagne, *lui* ferme à la fois *nos* ports et *nous* ferme *les siens.* Une guerre semblable est le plus sûr moyen d'introduire et d'établir l'embargo permanent. En effet, le bon peuple des Etats-Unis ne sera pas assez déraisonnable pour se plaindre qu'il ne lui est pas permis de commercer avec ses ennemis en pleine guerre.

Un développement ultérieur de ce plan, et les nombreuses réflexions auxquelles il donnera lieu, donneraient trop d'étendue à cette adresse, et doivent conséquemment être renvoyées à un autre moment.

TIMOTHY PICKERING.

Digitized by Google

Prêtres Irlandais arrivés de France.

Un des cartels qui menent et ramenent des prisonniers de Morlaix à Darmouth et de Darmouth à Morlaix, a, dernièrement, débarqué un certain nombre d'ecclésiastiques irlandais qui résidaient anciennement à Rome, mais qui avaient été obligés de quitter, il y a environ un an, cette capitale de la catholicité pour habiter la capitale du matérialisme. A leur arrivée à Waterford, en Irlande, on a inséré, dans la gazette de cette ville, un résumé des nouvelles qu'ils ont débitées à leur arrivée dans leur patrie. Ils ont dit qu'ils étaient partis de Paris pour échapper à la tyrannie de Napoléon. Ils se sont exprimés dans les termes de la plus vive indignation sur ses mesures. Ils ont représenté la religion comme parvenue dans toute l'étendue de la France au dernier point de dégradation. Il y a encore parmi les femmes un reste de respect pour les cérémonies de l'église catholique, mais les hommes semblent ne plus s'occuper du tout du christianisme, et les plus grandes églises de Paris, en général, n'offrent pas plus de vingt ou trente femmes rassemblées les Dimanches ou les jours des plus grandes fêtes. Dans le fait, ce n'est que dans l'intérieur des églises ou des chapelles qu'on s'aperçoit des Dimanches et fêtes. Il y avait à Rome, avant la dispersion du clergé, 5850 prêtres. Lorsque les ecclésiastiques de cette ville furent appelés à prêter le serment de fidélité à l'Empereur, comme roi d'Italie, on n'en trouva qu'un seul qui voulût y consentir. La seconde personne qui fut réquise de jurer, refusa. Il fut embrassé aussitôt par tous ses confreres, qui déclarerent d'une voix unanime, qu'ils ne pouvaient reconnaître d'autre souverain du patrimoine de S. Pierre que le Pape. Il en résulta l'arrestation d'une multitude de personnes, et bientôt après, il ne se trouva que quatre prêtres dans toute la ville. Le vénérable pontife fut transféré lui-même de Savone dans le territoire génois, à la forteresse de Tortone. Les prêtres furent incarcérés en différentes cita-

Digitized by Google

delles. On en entassa six cents dans les cachots d'Alexandrie en Piémont. Avant le départ de ces messieurs de Paris, le concile ecclésiastique, assemblé en dernier lieu dans cette ville, par Buonaparté, avait été dissous parce qu'il n'était pas assez soumis. Il paraît que quelques-unes des mesures recommandées au concile, pour qu'il les adoptât, avaient pour objet d'investir Buonaparté de pouvoirs incompatibles avec les usages et contraires à l'unité de l'église catholique romaine. Lorsque cette mesure fut mise aux voix, 106 membres du concile voterent contre, et 15 seulement voterent pour. Le cardinal Maury était à la tête de cette légere minorité.

GAZETTTE DE LA COUR.

Downing-street, le 23 Août, 1811.

Le comte de Liverpool a reçu des dépêches du général vicomte Wellington, dont ce qui suit est extrait.

Extrait d'une Dépêche du Général Lord Vicomte Wellington, datée de Portalegre, le 25 *Juillet,* 1811.

La cavalerie de l'ennemi a quitté Merida le 17. L'ennemi a continué, depuis, sa marche sur Almarez; et le 20, une division d'infanterie était arrivée à Placencia. Le même jour, le maréchal Marmont était à Almarez, et d'autres divisions étaient parties de Truxillo, suivant la même direction. Suivant les derniers avis, il était resté à Truxillo une division d'infanterie et quelque cavalerie. Il n'y a rien de nouveau dans le Nord. Joseph Buonaparté était, le 10, à Valladolid, et le 12 il a continué son voyage vers Madrid.

Digitized by Google

Extrait d'une Dépêche du Général Lord Vicomte Wellington, datée de Castel Branco, le 1er. Août, 1811.

J'ai fait faire à toute l'armée un mouvement sur sa gauche. Je me propose de lui faire prendre ses cantonnements dans le Beira Inférieur, au lieu de l'Alentejo.

L'armée de Portugal est encore dans la position que, dans ma dépêche du 25 Juillet, je vous ai mandé qu'elle occupait, excepté que la division de Placentia s'est étendue à travers les montagnes jusqu'à Bejar et Banos.

J'apprends, par une lettre du général Silveira, datée du 21 Juillet, et que j'ai reçue le 26, que le général Santocildes s'était retiré, le 17, avec l'armée de Galice, du voisinage d'Astorga à Mançanal, en conséquence de ce que le maréchal Bessieres avait rassemblé à Benavente un corps composé de 11,000 hommes d'infanterie et de 1500 chevaux.

Bureau de l'Amirauté, le 22 Août, 1811.

Lettre du Capitaine Bourchier, de la Corvette de S. M. le Hawke, datée à la Mer, le 19 Août, 1811, et transmise par l'Amiral Sir Roger Curtis, Baronet, à J. W. Croker, Ecuyer, Secrétaire de l'Amirauté.

Monsieur,

Permettez-moi de vous rendre compte que, conformément à vos ordres, je suis allé, sur le brick de S. M. que je commande, à l'Est de St. Marcou, pour intercepter les bâtiments de commerce de l'ennemi allant vers l'Ouest. A deux heures après midi, St. Marcou nous restant à six lieues au N. O., nous aperçûmes, du haut du mât, un convoi de navires français cinglant vers Barfleur ; nous mîmes aussitôt toutes voiles dehors pour lui donner chasse ; et en l'approchant, nous vîmes qu'il était protégé par trois bricks nationaux armés et deux

Digitized by Google

gros lougres, les premiers portant chacun de 12 à 16 canons, et les derniers 8 ou 10, et paraissant être bien manœuvrés.

Comme ils se séparerent de leur convoi en ordre serré, convaincu qu'ils étaient dans l'intention de nous attaquer, je mis aussitôt en panne pour les recevoir; et à trois heures et demie après midi, la pointe Piercu nous restant à quatre milles au N. O., l'action commença à une demi-portée de pistolet, et continua avec beaucoup de vivacité de part et d'autre, jusqu'à ce que nous parvîmes à forcer deux des bricks, les deux lougres et quinze des bâtiments du convoi à faire côte; mais malheureusement, en virant de bord pour éviter d'être enfilés par le troisieme brick, nous touchâmes ce qui lui donna la facilité de s'échapper avec quelques bâtiments de son convoi, quoiqu'ils nous eussent auparavant amené leurs pavillons. Je mis alors tous mes soins à relever le brick de S. M. en l'allégeant de ses guis, esparres, ancres, et de quelques-uns de ses canons, ce qui fut effectué en une heure et demie, malgré les décharges continuelles de l'artillerie et de la mousquetterie qui bordaient complétement la côte. Je pensai ensuite qu'il était plus prudent de jeter l'ancre, afin de remplacer les manœuvres courantes, durant lequel temps je détachai les canots sous le commandement du lieutenant David Price, mon second lieutenant (le premier étant à bord d'une prise), pour emmener et détruire autant de bâtiments ennemis qu'il serait possible; il réussit à emmener le Hérou, brick national, ayant des sabords pour 16 canons, mais n'en montant que dix, et trois gros transports chargés de bois de construction. Tous les autres étaient sur la hanche et entierement crevés dans leur fond, et la force de la marée, qui lui était contraire, l'empêcha seule de les brûler. Cette opération a été dirigée avec autant d'habileté que de bravoure, sous le feu très-violent de la mousqueterie des troupes qui bordaient la plage. Le lieutenant Price fait un grand éloge de la bravoure qu'ont déployée, M. Smith, maître, et M. Wheeler, maître-canonnier, qui ont volontairement offert leurs services en cette occasion. Il me reste maintenant, Monsieur, à remplir l'agréable tâche de vous exprimer ma haute admiration de la conduite sage, constante, brave et

Digitized by Google

décidée de tous mes officiers et marins, qui leur donnera à jamais des droits à ma reconnaissance la plus sincere et la plus vive: et je sens que je ne fais que rendre justice au mérite du lieutenant Price, en le recommandant très-instamment à Leurs Seigneuries, en raison de sa conduite énergique dans l'action, ainsi qu'à bord des canots, et enfin dans toutes les occasions; c'est un jeune officier d'un très-grand mérite, à qui je sens que j'ai de grandes obligations. Je ne puis pas non plus garder le silence sur le zele et les soins de M. Henry Campling, payeur, qui a offert volontairement de commander les soldats de marine et fusiliers, au feu soutenu et bien dirigé desquels j'attribue la faiblesse de notre perte en hommes, qui a été légere eu égard à la grande supériorité de force qui nous était opposée.

C'est avec une grande satisfaction que j'ajoute que le brick de S. M. n'a essuyé d'avaries que dans ses manœuvres courantes et ses voiles, excepté celles qu'il a reçues en touchant au fond; il fait, à présent, à peu près deux pieds d'eau par heure; en conséquence, et les prises n'étant pas en état de faire route seules, j'ai cru devoir aller aussi vite que possible à Spithead avec elles, ce que j'espere que vous approuverez. Je joins ici un état des tués et blessés, et une liste des bâtiments pris, jetés à la côte, et échappés.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) H. Bourchier.

Liste des Bâtiments pris, jetés à la côte, et échappés le 18 *Août*, 1811.

Pris.—Le brick national le Héron, percé pour 16 canons, en portant 10, dont 4 ont été jetés à la mer pour l'alléger; la Concorde, chargée de bois et planches de chêne; l'AimableAmie, chargée de même; un navire, nom incommu, No. 710, chargé de planches d'acajou.

Jetés à la côte.—Un brick national, deux lougres, noms inconnus, et 12 bâtiments de commerce.

Echappés.—Un brick national et 9 vaisseaux marchands.

Etat des Tués et Blessés à bord du Brick de S. M. le Hawke.

Total des tués et blessés, 5.

Digitized by Google

SUR L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

Extrait d'un Journal Anglais.

La crise que nous avons prévue depuis long-temps, et si souvent prédite, est enfin arrivée. Les colonies de l'Amérique Espagnole ont déclaré qu'elles voulaient s'affranchir de l'autorité de la métropole sans cependant cesser de reconnaître Ferdinand VII, pour leur souverain. Elles ne montrent aucune répugnance à former un même empire avec la mere-patrie, mais elles veulent être avec elle sur un pied d'égalité, refusant ainsi de laisser subsister plus long-temps le système colonial. Cette révolution, car, c'est là véritablement une révolution, est la conséquence naturelle et la marche nécessaire de la raison, et du progrès des événements et des connaissances humaines. Il n'est point de la nature de l'homme de se soumettre tranquillement à des entraves lorsqu'il sent qu'il a la force de les briser. On a rarement vu les nations porter des chaînes lorsqu'elles avaient les moyens de s'en débarrasser par un effort vigoureux et de les fouler aux pieds ; et il serait aussi incompatible avec la dignité de l'homme et qu'avec l'honneur de la société que les habitants du nouveau monde eussent continué à se soumettre à un pouvoir oppresseur dès le moment qu'ils ont eu entre leurs mains des moyens de délivrance. Les troubles de la mere-patrie, l'incapacité et l'indécision des divers gouvernements qui ont successivement été à la tête des affaires, et le délai qu'ils ont mis à recourir à une politique paternelle et à des moyens conciliatoires, autant que l'imprudence et la sévérité du gouverneur Elio, ont hâté l'exécution du projet de séparation politique qui aurait peut-être été à jamais impossible

Digitized by Google

si on avait attendu que la métropole eût recouvré son indépendance et eût été délivrée de ses ennemis.

Il n'y a donc plus pour elle que l'alternative d'une union avec les colonies sur le pied de l'égalité ou d'une séparation éternelle, et si la Régence espagnole est assez aveugle pour ne pas embrasser le parti qui est le plus compatible avec la justice, avec l'honneur des colonies et l'intégrité de la monarchie, le moindre délai peut devenir fatal à toute liaison entre ces colonies et la mere-patrie. Les dernieres nouvelles venues de la riviere de la Plata nous donnent des renseignements clairs et décisifs sur l'état relatif des colonies qui y sont situées et de la vieille Espagne. La situation désespérée dans laquelle Elio se trouve maintenant l'a engagé à essayer d'obtenir une suspension d'hostilités en faisant des propositions à ce sujet à la Junte de Buénos-Ayres, accompagnées de l'assurance que le Capitaine Heywood commandant la frégate de S. M. le *Nereus*, avait offert ses services comme médiateur entre elle et lui. Le capitaine Heywood a nié formellement dans une lettre au Président de la Junte, publiée depuis dans la Gazette de Buénos-Ayres, qu'il eût fait une offre de cette nature, et il a ajouté qu'elle était non-seulement contraire à ses intentions mais même à ses instructions, et à la politique connue de son gouvernement qui ne veut nullement se mêler du régime intérieur de la métropole et de ses colonies. La Junte adressa alors une lettre à Lord Strangford, ambassadeur britanique près la cour de Madrid, pour lui communiquer les mesures prises par Elio afin d'interrompre le commerce de Buénos-Ayres, l'invitant en même temps à communiquer le tout à son gouvernement. Lord Strangford a répondu à la Junte qu'il ferait à son gouvernement la communication demandée, ajoutant en même temps que son gouvernement recevrait avec d'autant plus de regret qu'elle servirait

Digitized by Google

à rendre encore plus pénibles les sensations que doit causer la lutte actuelle, qui existe malheureusement entre Buénos-Ayres et ses dépendances." Sa Seigneurie offre ensuite la médiation de son gouvernement entre les colonies et la métropole, et propose pour la rendre efficace un armistice sur la Plata, jusqu'à ce qu'un arrangement définitif, opéré par la médiation de la Grande-Bretagne, termine les différents qui existent entre le Gouvernement de Buénos-Ayres et celui d'Espagne.

La réponse de la Junte à cette proposition de Lord Strangford est directe et décisive. Elle se plaint, sans cependant employer le langage du reproche, de ce que Son Excellence reconnaît le blocus de Buénos-Ayres, qui présente un contraste mortifiant avec les grands efforts qu'a faits plusieurs mois auparavant l'amiral de Courcy pour affranchir le pavillon britannique des entraves que lui opposait le Gouverneur de Monte-Vidéo. Elle ajoute qu'elle ne peut assigner d'autre cause à ce mouvement rétrograde qu'en supposant qu'il fait partie du plan adopté sans doute par le gouvernement Britannique de n'avoir recours à aucunes mesures dont le but serait de séparer l'Amérique de l'Espagne. Elle dit ensuite que dans l'état de faiblesse où est l'Espagne, son intérêt bien entendu est d'engager l'Angleterre à approcher de ces sources où elle pourra ranimer les forces qu'elle a épuisées pour l'intérêt de l'Espagne. Elle nie que l'Espagne ait sur ses colonies des droits exclusifs et éternels, et elle déclare que le blocus de Buénos-Ayres par Elio, qui est le représentant de la Régence d'Espagne, n'a d'autre but que d'anéantir le commerce anglais, et qu'il est également opposé à l'attachement qu'on professe pour la Grande-Bretagne et aux intérêts les plus précieux des colonies, qui, comme sujettes du même souverain, ont un droit égal à celui des Asturies, de la Ca-

Digitized by Google

talogne et de la Galice à des communications directes avec la puissance qui leur accorde sa protection. L'Angleterre peut donc, sans violer la foi des traités, s'opposer au blocus ordonné par Elio. La Junte se plaint ensuite, et malheureusement avec trop de raison, de l'imprévoyance avec laquelle on a dilapidé dans la vieille Espagne les fonds envoyés par les colonies. Quant au blocus, il est plus nuisible à l'Angleterre et à l'Espagne qu'à Buénos-Ayres; et l'armistice n'aurait d'autre objet que de faire échouer une entreprise dont le succès est presqu'assuré. La Junte reconnaît la bonne foi de l'Angleterre, mais si le gouvernement anglais veut se montrer un médiateur impartial, il doit reconnaître formellement l'indépendance des deux états. Enfin la Junte conclut de la maniere suivante: "Votre Excellence doit être persuadée que si l'état de nos négociations ne nous permet pas de nous conformer à vos intentions, notre attachement pour la Grande-Bretagne n'en sera pas moins ferme, ni notre considération pour V. Ex. moins sincere."

Telle est la conclusion de la réponse vigoureuse, et nous devons dire concluante, de la Junte de Buénos-Ayres. D'après même nos déclarations et nos principes à l'égard de la monarchie Espagnole, les arguments de la Junte nous paraissent sans réplique. "Les Provinces de la vieille Espagne, dit-elle, ne forment, ainsi que les colonies, qu'une partie de la Monarchie Espagnole. Lorsque les Asturies, la Galice et l'Andalousie solliciterent l'appui de la Grande-Bretagne, il leur fut accordé sur-le-champ. Le principe d'après lequel elles l'obtinrent était qu'elles s'étaient déclarées en faveur de Ferdinand VII, et qu'elles avaient juré guerre éternelle aux usurpateurs qui s'étaient emparés de lui et de sa famille et qui voulaient se saisir de son trône. Si quelques provinces de l'Espagne s'étaient déclarées pour Joseph Buonaparté, il n'est pas douteux que nous n'eus-

Digitized by Google

sions continué notre assistance à celles qui s'étaient si loyalement déterminées à soutenir les droits de Ferdinand VII."

Les révolutionnaires qui veulent affranchir les colonies espagnoles, professent et éprouvent probablement le même attachement pour ce souverain, et la question est si, en principe, le gouvernement anglais n'est pas également tenu de les protéger dans la carriere de liberté où ils se sont engagés. Ils se sont compromis avec le commandant Elio dont l'autorité peut au moins être contestée ; ils sont en opposition avec la Régence, sur quelques points de police municipale, sans cependant renoncer à l'allégeance qu'ils ont jurée à leur souverain ; le vrai point à décider est si le gouvernement britannique veut, par une fausse délicatesse, permettre que le commerce anglais soit anéanti ou diminué dans ces parages pour servir les vues capricieuses et arbitraires d'un gouvernement imprudent. Aussi long-temps que les droits de Ferdinand VII ne seront pas disputés à Buenos-Ayres, ceux de la Junte qui gouverne cette province doivent être reconnus, parce qu'un gouvernement qui a soutenu la cause de ce souverain, lorsqu'elle n'était embrassée que par deux ou trois provinces de la mere patrie et dans un temps où il était possible que les autres l'abandonnassent, est tenu de respecter les vœux d'un continent tout entier lorsqu'ils sont dirigés par les mêmes sentiments d'honneur et de loyauté.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE

AU 31 AOÛT.

Les avis les plus récents que l'on ait de la Péninsule, au moment où ce numéro va à la presse, sont de la date du 7 de ce mois. C'est l'époque du départ des derniers paquebots de Cadix et de Lisbonne.

L'expédition du général Blake est arrivée à Motril, petit port dans les environs de Malaga, où elle a débarqué : mais on semble craindre que Blake ne puisse opérer sa réunion avec l'armée de Murcie, commandée par le général Freyre. On a su que le maréchal Soult avait détaché douze mille hommes, beaucoup d'officiers d'état-major et un grand train d'artillerie vers Grenade. Au départ des dernières nouvelles, il avait son quartier-général à Castro del Rio, à trois lieues de Cordova. Les corps réunis de Blake, Freyre, et l'armée de Valence pourraient encore former, dans le midi de l'Espagne, une force de quarante mille hommes. L'objet de Soult et de Suchet paraît être d'empêcher cette réunion.

La prise de Tarragone a certainement désorganisé en grande partie les plans de défense des patriotes de l'Est et du Midi de l'Espagne ; mais elle n'a pas perdu les affaires d'une maniere sans ressource et sans remede. Il reste encore aux Catalans les ports de Mattaro et de Péniscola, par lesquels ils peuvent communiquer avec les grands dépôts de Mayorque et de Minorque. La côte de Valence et celle de Murcie présentent encore une infinité de ports excellents pour faciliter et protéger

Digitized by Google

les opérations actives; et certes, les Français ne pourront jamais avoir assez de troupes le long des côtes, pour s'opposer à ces débarquements multipliés, sans dégarnir l'intérieur, et laisser le champ libre aux Guerillas qui font toujours des merveilles.

Une grande partie des prisonniers faits à Tarragone se sont échappés et sont arrivés dans le royaume de Valence. Le récit qu'ils y ont fait des atrocités dont ils ont été les témoins, a inspiré dans toutes les classes le courage du désespoir. On a fait partir beaucoup de femmes et d'enfants pour Mayorque et Minorque, où l'on a envoyé aussi les effets les plus précieux des habitants de Valence, et les hommes s'y disposent à faire la plus vive résistance à l'ennemi commun.

Le général Louis Lacy était, au mois de Juillet, à Vich en Catalogne, où il était occupé à recueillir et rassembler les fugitifs, les déserteurs et les troupes dispersées de cette principauté, après les malheureux événements de Juin.

Depuis ce temps, le général Lacy s'est porté à Mataro, d'où il a écrit à la Régence que l'esprit de la principauté était toujours le même, et que les habitants continuaient d'être fermement déterminés à résister à l'ennemi. Le célebre docteur Rovira, qui avait fait le plan de la reprise de Figueres, et qui avait dirigé l'expédition, était à Péniscola, d'où il mandait que malgré la prise de Tarragone, on pouvait avoir la même confiance dans la valeur et la constance des Catalans.

On parle de prendre une mesure que la perte de Tarragone rend absolument nécessaire, c'est de faire fortifier quelque port sur la côte de Catalogne, afin de servir de point de ralliement aux patriotes de l'intérieur, et assurer leurs communications avec la mer.

Cette mesure sera également bonne à employer sur toute la côte d'Espagne.

Suivant des nouvelles d'Alicante, le général

Digitized by Google

marquis de Campoverde y était arrivé le 27 Juillet, à bord de la frégate espagnole la *Diana*, se rendant à Cadix. Suchet n'avait encore fait aucune disposition indiquant qu'il voulût entrer dans la province de Valence. On faisait de très-grands efforts pour augmenter dans cette province le nombre des troupes réglées. Les Guérillas y étaient aussi fort nombreuses. Pour maintenir ces nouvelles forces, on avait imposé une espece de taxe sur les propriétés, de 2 à 15 pour cent progressivement, selon le montant des revenus.

Le prince d'Orange, profitant de la suspension des opérations militaires en Portugal, avait quitté le quartier-général de Lord Wellington, pour aller faire un voyage à Cadix. On lui avait, en conséquence, préparé des logements dans cette ville.

Il a circulé dernierement, à Cadix, un pamphlet rempli de sarcasmes contre la politique de l'Angleterre, intitulé : *Représentations des Dames Espagnoles au Roi d'Angleterre.* Cet écrit est, sans doute, l'ouvrage d'un de ces émissaires que la France entretient partout (et même à Londres*), pour y semer la désunion parmi les ennemis du tyran. Les dames de Cadix sont incapables d'avoir composé un tel écrit. Au moins Saragossina ne sera pas accusée d'y avoir apposé son nom. Les dames espagnoles ne peuvent pas avoir une assez mauvaise opinion de leurs fils, de leurs époux et de leurs amants, pour croire et pour insinuer que c'est à la

* L'impudence des agents de Buonaparté à Londres a été portée en dernier lieu à un tel point, qu'on imprime aujourd'hui journellement dans un papier du soir (*the Statesman*) les pieces les plus secretes des régistres de la police, sur les agents politiques qui, après avoir apostasié leur pays pour servir la France, ont ensuite apostasié la France pour servir leur pays, et finalement n'ont servi personne, leur absurdité dans un pays ayant égalé leur méchanceté dans l'autre.

Digitized by Google

Grande Bretagne seule à sauver la Péninsule. Les efforts immenses et gratuits que fait l'Angleterre depuis près de quatre ans, ceux qu'elle fait encore aujourd'hui, le sang qu'elle a répandu si généreusement à Talavera, à Albuera, à Barrosa, devaient la garantir de l'ingratitude et du soupçon. Il doit être bien vil, l'homme qui se cache ainsi sous l'inviolabilité des dames de Cadix, pour lâcher quelques mauvaises épigrammes sur une nation, un gouvernement, une armée qui sont aujourd'hui la derniere ressource de son pays. Il est assez étonnant que les Cortes et la Régence, qui ont montré tant de sévérité envers le rédacteur du journal *El Espanol*, n'aient pas pris des mesures pour empêcher ou punir la publication d'un écrit de nature à offenser les officiers et le ministre anglais à Cadix, et le général illustre qui n'est entré en Espagne que pour y être témoin de l'apathie, de l'indifférence ou de la mauvaise volonté des collegues qu'on lui donnait. Et dans quel temps la ville de Cadiz traitait-elle ou laissait-elle traiter ainsi son allié ? C'était au moment où le Duc de l'Infantado, et madame la Duchesse sa mere, débarquaient en Angleterre, et y étaient reçus, non seulement avec les honneurs dus à leur nom, leur naissance et leur caractere, mais même presque avec les honneurs que l'on rend aux têtes couronnées.

En vérité Messieurs, ou Mesdames les beaux esprits de Cadix feraient bien mieux d'adresser des représentations à leurs gouvernants sur la maniere de concilier l'affection de leurs concitoyens des colonies espagnoles, que d'accuser la politique anglaise d'une scission qui ne sera due qu'à l'orgueil, à l'ignorane et à la cupidité de trente petits tyrans. Que les dames espagnoles, leurs chevaliers, ou leur secrétaire, au lieu d'offenser leurs protecteurs, répondent, si elles le peuvent, aux raisonnements de la Junte de Buenos Ayres, ou de celle

Digitized by Google

de Caracas ; ou, pour mieux dire, qu'à la vue des blessés de Barrosa, elles se taisent, et qu'elles ne mettent pas dans la nécessité de dire à leurs champions : *aide-toi, le ciel t'aidera.*

Nous avons donné dans une autre partie de ce numéro, le résumé des nouvelles qui nous sont arrivées il y a deux ou trois jours de l'Amérique du Sud ; nous allons y joindre les réflexions très-sensées que vient de publier à cet égard un journaliste anglais que nous avons déjà traduit plusieurs fois avec plaisir.

Sur les Mouvements actuels des Colonies Espagnoles.

Il était aisé de prévoir qu'un des résultats de la lutte actuelle d'Espagne et des succès progressifs de l'Empereur Napoléon, serait la séparation de l'Amérique et de l'Espagne et conséquemment l'indépendance de l'Amérique. Les liens de l'Amérique et de l'Espagne ne tenaient que par la force de l'habitude et de l'autorité. Les nobles espagnols n'étaient envoyés en Amérique que pour y faire ou pour réparer leur fortune, et toute la population commerciale d'Espagne se précipitait sur les colonies pour le même objet. Cette autorité s'est nécessairement trouvé diminuée lorsque la révolution a éclaté dans la mere-patrie. Il fallut alors en appeler au peuple, tant de la métropole que des colonies, pour faire des efforts peu communs pour la défense générale. Le peuple sentit ainsi sa force tant au dedans qu'au dehors, et à proportion que le pouvoir du peuple augmentait, celui des gouvernements provisoires diminuait. Personne ne voulait accorder à un autre plus de droit de gouverner qu'à lui-même. Ainsi en Espagne et dans les colonies, la nomination des Juntes, la réunion des Cortes et des assemblées populaires, relâchèrent totalement et finirent par anéantir l'ancienne constitution reconnue et chaque ville, cité, province et district, se disputerent entr'eux le droit de former un gouvernement général et provisoire. Le résultat a été qu'il y a aujourd'hui à peine l'ombre d'un gouvernement soit en Espagne, soit dans les colonies.

De toutes les provinces et villes d'Espagne qui ont jamais eu des liaisons avec l'Amérique du Sud, Cadiz était la principale. Dans les commencements du commerce de l'Espagne avec ses colonies, il était borné exclusivement à une ou deux villes de la mere-patrie, dont Cadiz était le grand marché. Les relations de cette ville avec les possessions transatlantiques ayant ainsi commencé de bonne heure, s'étaient établies et

Digitized by Google

consolidées de jour en jour, au point que lorsque ce commerce fut enfin ouvert à toute l'Espagne, Cadiz en conserva toujours le monopole par l'habitude et l'effet des anciennes liaisons. La conséquence fut que les plus riches marchands d'Espagne s'établirent à Cadix ou dans les environs, et que cette ville, malgré les nouvelles lois et la liberté du commerce, resta toujours le centre des communications de l'Espagne avec ses colonies.

L'invasion de l'Espagne ayant été tentée par l'Empereur Napoléon, cette liaison de Cadix et des Amériques eut un résultat extraordinaire. La Junte et la Régence, par suite des événements, finirent par se trouver renfermées dans Cadiz, et les Cortes y furent appelés pour s'y rassembler. Les habitants de Cadiz se prévalurent de cet ordre de choses. Ils demanderent que les membres de leur Junte particuliere fussent envoyés dans l'Amérique du Sud, et en conséquence, il fut envoyé au Mexique et à La Plata deux hommes tout-à-fait dévoués aux intérêts de Cadiz, c'est-à-dire, au monopole commercial.

Ces deux hommes furent le général Elio, au Sud, et le général Vénégas au Mexique, braves gens tous les deux, mais, s'il faut en croire la voix publique, un peu trop violents.

Avant l'arrivée de ces deux personnages, les Américains du Sud, quoique inquiets et turbulents, n'avaient pas encore déclaré leur séparation d'avec la mere-patrie. Ils flottaient au milieu des nouveautés du jour, mais ils ne paraissaient en aucune maniere avoir formé le projet d'une séparation permanente. L'indiscrétion d'Elio et, nous croyons, les mesures violentes de Vénégas, mirent, dans un instant tout le continent de l'Amérique en feu. Ceux qui hésitaient auparavant devinrent irrités à ce ton de menace, pour ne pas dire de tyrannie, auquel ils n'avaient pas été accoutumés jusques-là. La vie de cultivateurs, telle qu'est en général celle des Colons, entretient ordinairement l'amour et l'esprit d'indépendance; et le ton péremptoire et austere du commandement militaire était beaucoup plus fait pour provoquer que pour intimider ces enfants du sol. Il en est résulté qu'Elio et Vénégas ont confirmé les principes de séparation et d'indépendance, et ont uni toute l'Amérique du Sud à l'exception du seul port où ils résident, contre les prétentions de la mere-patrie.

Le ministere anglais qui a agi avec une sagesse parfaite dans toute cette affaire, n'a pas plus tôt été informé de cet état des choses, qu'il a conseillé, et nous croyons même sollicité avec toute l'anxiété d'un allié zélé, le rappel d'Elio et l'essai de mesures modérées et conciliatoires. Cependant la Régence a agi sur ce point comme dans tous les autres cas où la Grande-Bretagne s'est interposée. Elle s'est toujours obstinée à attri-

Digitized by Google

buer au ministere anglais quelque objet inconcevable et caché dans tous les conseils qu'il donnait, et dans cette idée, elle s'est toujours étudiée à agir en contradiction directe. On a redoublé de rigueur au lieu d'employer la modération, et l'on a eu recours aux lois de trahison et aux proclamations prohibitives.

Tel est l'état actuel des colonies espagnoles, et quoique l'événement soit d'un résultat douteux sur la maniere dont il affectera la mere-patrie, il est impossible à un Anglais de déplorer l'indépendance d'une portion si considérable du globe, d'un pays qui jusqu'ici a été en vain si fertile. Le monopole de l'Espagne n'a avancé ni les intérêts de la mere-patrie ni ceux de la colonie. Par suite d'un mauvais système, elles se sont ruinées l'une et l'autre. Les colonies ont été empêchées de produire tout ce qu'elles auraient pu produire, parce que leur marché était trop limité, et la mere-patrie n'ayant pas les capitaux nécessaires pour faire le commerce pour elle-même, n'était que le facteur et le consignataire intermédiaire des étrangers. Tels ont toujours été, et tels seront toujours les fruits de tout système contraire aux droits et aux libertés des hommes.

Les nouvelles du Portugal offrent peu d'intérêt. Lord Wellington porte son armée du Sud au Nord. L'insalubrité de la province d'Estramadoure n'a pas permis aux Français d'y rester. Marmont s'étant porté dans la Castille, Lord Wellington a dû régler ses mouvements sur ceux de cette armée. Des dépêches interceptées de l'armée française la portent à 32,000 hommes, infanterie et cavalerie, mais elles la représentent comme étant dans le plus grand délabrement, faute d'habillements, de solde et de repos. L'artillerie de ces corps est, dit-on, hors d'état de servir, avant d'avoir été complétement réparée.

Il ne cessait d'arriver à Lisbonne des renforts d'Angleterre à Lord Wellington. Dans le courant du mois de Septembre, il aura 45000 bayonnettes anglaises et 6000 hommes de cavalerie britannique à mettre en campagne.

Digitized by Google

En terminant ce numéro, nous apprenons que la garnison de Figueres s'est rendue à discrétion, le 19 Août, faute de vivres, au nombre de 3500 hom. Le 16, elle avait fait une sortie générale dans la vue de se sauver; mais elle avait été repoussée avec perte de 400 hommes.

Les bulletins de la Santé du Roi depuis dix jours ont porté constamment qu'il n'y avait aucun changement dans les symptômes.

Il est arrivé cette semaine un nouveau convoi de l'Inde, consistant en 12 bâtiments du Bengale et de Madras.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-Street, Oxford-St.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIETÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCIV.—*Le* 10 *Septembre*, 1811.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE FRANÇAIS.

Tancrede.

Vendredi dernier, (23 Août) c'était une désolation dans Paris, une espece de deuil ; les affiches de spectacles n'annonçaient de toutes parts que désastres et théâtres fermés : relâchement universel des comédiens ; consternation générale des amateurs et habitués : point de comédie française ! point d'opéra comique ! calamité publique ! On criait partout au scandale ; l'indignation était si prononcée et l'alarme si vive, que les comédiens ont eu peur, je crois, qu'on ne sonnât le tocsin : ils sont accourus tout tremblants à leur théâtre ; ils en ont fait ou-

Digitized by Google

vrir les portes ; et, par respect humain, ils ont donné, pour les passants que le hasard pourrait faire entrer, un spectacle qui ne valait guere mieux que *relâche*, mais qui du moins était plus honnête ; car *relâche* est le plus vilain mot de la langue française : *Ne nominetur inter nos*, c'est-à-dire, " qu'il ne soit jamais prononcé parmi nous." Le *relâche* annoncé sur les affiches n'a donc point eu lieu ; le crime n'a point été consommé. Les comédiens avaient bien osé concevoir ce perfide dessein, mais ils n'ont pas porté l'endurcissement jusqu'à l'exécuter, du moins si j'en crois les divers rapports ; car je n'ai acquis à cet égard aucune certitude.

Ce que je sais de science certaine, c'est que Samedi a été une fête expiatoire des forfaits médités le Vendredi : le Samedi, dès le matin, Tancrede et Talma ont paru sur les affiches : après deux jours de comédies honteuses vouées à la solitude et au mépris, une tragédie de Voltaire, une espece de début de Talma ! Quelle aventure ! quel bonheur ! toute la capitale en a tressailli d'allégresse : la foule est accourue avec transport à Tancrede, comme des affamés, après deux jours de jeûne, accourent à un grand repas. La chere a cependant été médiocre, il faut en convenir ; mais il n'est chere que d'appétit ; et les relâches, quoi qu'on en dise, sont bons à quelque chose, s'il est vrai que les privations sont des ressources de plaisir.

C'est un grand événement ; c'est une importante nouvelle que la rentrée de Talma dans les rôles qu'il avait depuis long-temps abandonnés comme moins tragiques, et par conséquent comme moins favorables à son talent. Il s'était presqu'uniquement dévoué aux furies, aux personnages lugubres, terribles, frénétiques, convulsionnaires : mais ennuyé peut-être d'errer parmi les fous, les urnes et les fantômes ; las de faire entendre une voix sépulcrale au milieu des ombres et des tombeaux ; il reparaît dans

Digitized by Google

notre monde; il renouvelle connaissance avec les héros tendres, galants, passionnés, qui ont le cœur aussi fou que les autres, mais le cerveau moins dérangé.

Dans cette entreprise, Talma n'a consulté que la noble émulation d'être universel, d'embrasser toutes les parties de son art. Faut-il être surpris qu'il soit d'abord un peu dépaysé dans une région qu'une longue absence a rendu nouvelle pour lui? Ses premiers pas ne sauraient être bien fermes; il lutte contre son talent fait pour les situations extraordinaires; sa vocation n'est point pour la galanterie passionnée, pour la tendresse romanesque; il n'a point appris la langue de l'amour. Le rôle d'Achille qui a plus de colere que de tendresse, lui convenait encore mieux que celui de Tancrede, le plus héroïque des amants, le plus passionné des chevaliers, qui meurt pour sa dame lors même qu'il la croit ingrate et infidelle. Mourir pour sauver sa maîtresse est un sacrifice sublime; mais se faire tuer de gaîté de cœur, parce qu'on a lieu de soupçonner qu'on n'est pas aimé de sa belle, c'est le dernier degré de l'enthousiasme galant, c'est le sublime de la passion; et les fastes de ce royaume de Tendre, dont Mlle Scudéry nous a tracé la carte, ne font mention d'aucun exploit aussi mémorable. Talma n'a point d'accents qui puissent exprimer cette amoureuse folie; son organe s'y refuse; il confond la profonde sensibilité de l'âme avec le ton lamentable, traînant et pleureur. La douleur qu'il peint n'est point la douleur d'un héros: la mélancolie, la fierté, le dépit amer, voilà les principaux traits du caractere de Tancrede; c'est un grand homme persécuté, dépouillé, banni: l'unique bien qui lui reste est le cœur de sa maîtresse; et en arrivant, il trouve qu'on va pendre cette maîtresse, pour avoir donné son cœur à un Sarrazin ennemi de sa loi et de son pays. L'auteur qui représente ce fameux guerrier, doit

Digitized by Google

donc arriver sur la scene avec l'expression de la mélancolie, de la fierté, de la sensibilité la plus profonde; et du moment qu'il a reçu la fausse nouvelle de la trahison d'Aménaïde, son accent doit être celui d'une indignation concentrée, d'un sombre désespoir animé par les fréquents retours de la passion la plus ardente. Il ne faut pas reprocher à Talma d'avoir été sombre, mais d'avoir été faible, plaintif, langoureux; en un mot, tout ce que ne doit point être Tancrede; d'avoir manqué de cette énergie intérieure, de cette chaleur, de cette amertume, de cette profondeur de sentiments qui doit se graver dans l'âme du spectateur. Je profite encore de l'occasion de répéter aux acteurs tragiques que rien n'est intéressant comme la fermeté et le courage dans le malheur; que leur fausse sensibilité n'est que de la fadeur, et que leurs lamentations ne sont propres qu'à donner des nausées: la leçon s'adresse surtout aux actrices pleureuses éternelles, qui feraient rire si elles ne faisaient pas bâiller. On efféminе de jour en jour la tragédie; on la dégrade, on la dénature, et l'on n'y connaît plus de milieu entre des hurlements forcenés ou des pleurs insipides.

Il ne faut pas croire cependant, que Talma ait été tout-à-fait méconnaissable dans Tancrede; on l'a reconnu en plusieurs endroits du troisieme acte; et c'est là qu'il a prouvé qu'en faisant un nouveau travail sur ce rôle, il était en état de lui donner la physionomie convenable. Si le peintre des Oreste et des Hamlet trouvait quelque difficulté à saisir les véritables traits de Tancrede, ce ne pourrait être qu'à cause de cette tendresse vive et passionnée qui, dans le cœur du héros, se mêlant à la fierté et à l'indignation, demande un ton de couleur tout particulier. Un autre désavantage de Talma dans ce rôle, c'est que son costume de chevalier lui est bien moins favorable que la toge romaine ou le manteau grec.

Digitized by Google

Ce n'est point Mlle Duchesnois qui jouait Aménaïde : l'absence de cette actrice n'a aucune influence sur l'assemblée ; il n'en est pas venu deux spectateurs de moins : c'est Talma et Talma seul qui fait la foule. Quand Talma joue, on a tout ; on ne songe pas même aux autres acteurs. C'était Mlle Volnais qui représentait Aménaïde : on connaît l'intelligence et l'art de cette actrice zélée et laborieuse : ses intentions sont belles et justes ; mais l'exécution est pénible ; les efforts paraissent. C'est dommage qu'elle ne puisse pas faire tout ce qu'elle veut, car elle ne veut que ce qui est bien : toutes les fois qu'elle n'est pas dans la nécessité de faire violence à son organe et de forcer ses moyens, elle est très-satisfaisante, et mérite alors les applaudissements qu'elle reçoit ; car parmi les défauts qu'on peut reprendre dans Mlle Volnais, le défaut d'applaudissements ne se fait jamais remarquer.

Batiste aîné, qui jouait Argire, a quelque rapport avec Mlle Volnais : ce sont deux artistes pleins d'intelligence, et qui connaissent bien l'art ; ils savent parfaitement ce qu'il faut faire : ils seraient bons pour le conseil, mais ils échouent dans la pratique, parce qu'ils se tourmentent prodigieusement pour jouer mieux qu'ils ne peuvent. Quintilien, ce grand maître de goût et d'éloquence, nous parle d'un orateur de son temps, qui venait se plaindre à lui de ce qu'il ne pouvait achever un discours, parce qu'il était toujours mécontent de ce qu'il avait écrit. — " Eh ! pourquoi," lui disait Quintilien, " avez-vous " la rage de vouloir écrire mieux que vous ne pou- " vez ?"

Aménaïde est la plus extravagante de toutes les héroïnes tragiques ; c'est un monstre d'orgueil : quand son amant la trouve presque sur l'échafaud, pour avoir écrit un billet doux à Solamir ; quand son pere, lui-même, la condamne, elle est furieuse que son amant ose la soupçonner ; elle aime mieux

Digitized by Google

perdre Tancrede et se perdre elle-même, que de compromettre sa délicatesse par un mot d'éclaircissement: elle regarderait comme un déshonneur de se justifier. Toute la tragédie est folle : on devrait l'intituler *les Folies Amoureuses ;* mais il s'en faut bien que ces folies soient aussi amoureuses que celles de Regnard. Ce pauvre Tancrede fait pitié : les âmes vulgaires ne sentent pas bien la nécessité où il est de se faire tuer parce qu'Aménaïde est amoureuse de Solamir ; c'est lui seul que l'on plaint ; car pour la folle et l'orgueilleuse, qui peut d'un mot faire le bonheur de tout le monde, et qui ne veut pas dire ce mot, elle est fatigante et insupportable. On s'étonne qu'elle soit si avare d'un mot nécessaire, quand elle en prodigue des milliers d'inutiles ; car jamais princesse de théâtre n'étala plus de galimatias. On demande si Aménaïde meurt à la fin de la piece : je crois qu'elle ne fait que s'évanouir. Comment pourrait-elle mourir avec de si vigoureux poumons, au moment où elle vient de crier si fort, à moins qu'elle ne meure d'un vaisseau rompu dans la poitrine ?

Voltaire avait fait Aménaïde sur le modele de Mlle Clairon : le rôle s'accordait avec son talent, et même avec son caractere ; car jamais actrice, jamais femme ne fut plus altiere, et n'eut une plus haute idée de sa personne. L'extrême puissance des moyens de Mlle Clairon suffisait aux violentes déclamations dont ce rôle est plein ; son humeur impérieuse s'arrangeait merveilleusement avec l'orgueil insensé d'Aménaïde ; et lorsque le personnage était dans sa plus grande folie, l'actrice se trouvait dans son naturel.

Voltaire nous apprend que Mlle Clairon lui avait demandé un échafaud pour paraître plus avantageusement à la fin du troisieme acte, lorsqu'elle vient faire au peuple assemblé sa harangue de mort: cet échafaud eût été en effet une espece de tribune

Digitized by Google

plus favorable à l'éloquence de l'actrice. Voltaire se moqua de Mlle Clairon et de son échafaud, trouvant qu'il y avait bien assez d'échafaudage dans son rôle ; et il fit à ce sujet des réflexions fort sensées sur l'abus du spectacle dans les pieces de théâtre, abus dont il pouvait s'accuser lui-même.

Iphigénie en Aulide,

Début de Madame Léon dans le Rôle de Clytemnestre.

Madame Léon avait déjà franchi, sans échec notable, deux représentations de Britannicus : applaudie par les siens dans le rôle d'Agripine, supportée par le public, elle avait été froide et monotone impunément, tant qu'elle n'avait eu que de l'ambition et de la politique à exprimer ; mais quand il lui a fallu peindre les transports de la tendresse d'une mere, ses efforts de maternité ont paru ridicules. Le parterre souffre qu'on l'ennuie avec prétention et dignité, nous en avons de fréquents exemples ; mais il ne pardonne le ridicule que lorsqu'il est mis à la mode par certains acteurs privilégiés qui en ont l'habitude : de tels priviléges ne sont pas faits pour une débutante. Le parterre, étonné de trouver une Clytemnestre comique, a profité de l'occasion de rire, puisqu'il n'y avait pas lieu à pleurer : on s'est fort égayé, sans égard pour la tragédie, qui a fait alors l'effet d'une parodie ; l'aigre et cruel sifflet s'est fort peu mêlé de cette affaire, et tout n'en est allé que mieux : on ne se doute pas combien les risées et la bonne humeur conviennent mieux que les sifflets à la justice du théâtre. Le poëte qui a donné le plus d'esprit à la raison, le philosophe Horace a bien dit :

Ridiculum acri
Fortius et melius magnas plerumque secat res.

Digitized by Google

C'est-à-dire : "Souvent dans les affaires le ridicule est une ressource plus sûre, et tranche mieux que la force les grandes difficultés." Je voudrais, par exemple, qu'on employât le ridicule comme un spécifique contre les cabales, qui semblent résister aux remedes violents : on se contente de gémir sur le mal sans espoir de le guérir ; je crois qu'il ne tiendrait pas contre la risée publique. Chaque fois que le peloton, posté au centre du parterre, fait, mal à propos, une décharge d'applaudissements commandés, si les honnêtes gens et les spectateurs raisonnables ripostaient sur-le-champ par une salve de huées et d'éclats de rire, je suis persuadé que les applaudisseurs ne braveraient pas long-temps le ridicule. On a remarqué que les partisans de la débutante ont presque cessé le service quand ils ont reconnu que les rieurs n'étaient pas pour eux : quoique les soldats de cette espece de milice ne se battent pas pour la gloire, ils sont vaincus du moment qu'ils sentent qu'on se moque d'eux.

Le sifflet est un instrument de trouble ; les honnêtes gens dédaignent de s'en servir, parce qu'il leur donnent l'air de perturbateur du spectacle ; mais le rire est une maniere de dire la vérité, qui peut passer pour philosophique. "Qui empêche qu'on ne dise la vérité en riant ?" dit encore notre enjoué et spirituel Horace :

Ridendè dicere verum
Quid vetat ?

Il menace lui-même les mauvais acteurs de cette joyeuse leçon : "Si vous remplissez mal," dit-il, "les rôles dont vous êtes chargés, je dormirai ou je rirai."

Male si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo.

Digitized by Google

Dormir est ce qu'il y aurait de plus heureux pour le spectateur ; rire, est ce qui corrige le mieux l'acteur.

Il y avait ce jour-là, dans le rôle d'Achille, un débutant d'une autre espece ; c'était Talma. Celui-là n'est pas de ceux dont on peut rire. Je l'appelle débutant, quoiqu'il soit acteur consommé, parce qu'il avait abandonné, depuis long-temps, le rôle d'Achille : je le lui vois jouer pour la premiere fois. La colere d'Achille n'est pas tout-à-fait du même genre que la fureur d'Oreste : Achille n'est point tourmenté par les Euménides, et sa colere ne va point jusqu'à lui faire perdre la raison, quoiqu'elle lui fasse dire souvent des choses peu raisonnables. Qui peut le plus peut le moins ; c'est une maxime qui n'est point applicable aux arts ; Corneille n'eût pas fait une fable comme Lafontaine, et Talma ne jouerait pas un incroyable comme Michelot ; mais quoiqu'il soit fort supérieur dans les fureurs d'Oreste, il n'en a pas moins rendu avec beaucoup de talent la colere d'Achille, particulierement aux troisieme et quatrieme acte, où il s'est montré digne de sa réputation.

Le rôle d'Achille est entre deux écueils : il ne faut pas le jouer en fanfaron, en Gascon, en spadassin, quoiqu'il y ait dans le rôle bien des rodomontades capables de tenter et de tromper l'acteur ; il faut également éviter la gravité, la profondeur, la couleur sombre, incompatibles avec le caractere de ce jeune héros :

Entre ces deux excès la route est difficile.

On ne peut se dispenser de donner au personnage l'énergie bouillante qui le distingue essentiellement ; mais on doit y mêler la dignité qui convient au fils d'une déesse : qu'on ne nous montre pas un petit-maître impatient, vain, tracassier, querelleur, ce sont là des défauts et des vices. La scene française veut

Digitized by Google

un Achille dont l'impétuosité et l'ardeur ne dégénerent point en orgueil, en présomption et en insolence ; un Achille dont la colere ne soit que l'explosion d'une grande âme toute de feu, bien plus sensible que les âmes vulgaires à un véritable outrage.

Racine lui-même, le sage, le judicieux Racine n'a pas exactement rempli toutes ces conditions : le poëte qui a su le mieux allier la raison au génie, s'est trouvé dans un cruel embarras quand il s'est vu forcé d'ajuster le goût d'Athenes au goût de Paris, et les mœurs grecques aux mœurs françaises : réduit à la triste nécessité de métamorphoser l'Achille d'Homere et d'Euripide en héros français ou espagnol, il a fait des prodiges de talent et d'art pour sauver l'inconvenance du travestissement sans pouvoir réussir, à force d'éclat et d'éloquence poétique, à couvrir entierement le vice du sujet. Je suis fâché, pour l'honneur de M. de Laharpe, qu'il ait prétendu que Racine avait tracé son Achille sur le modele de l'Achille d'Homere ; car ces deux Achilles n'ont rien de commun que le nom : l'Achille d'Homere est très-religieux ; l'Achille de Racine, très-impie : l'Achille d'Homere est doux avec ses amis ; l'Achille de Racine est dur et insolent, même avec sa maîtresse : l'Achille d'Homere est généreux, magnanime et sensible : l'Achille de Racine est injuste, impitoyable ; il s'irrite contre la faiblesse et contre le malheur ; il gronde sa maîtresse parce qu'elle est sage, obéissante et vertueuse ; il veut tuer le pere d'Iphigénie, parce que ce pere infortuné est forcé d'immoler sa fille ; pendant que tout le monde pleure sur cette innocente victime, il n'est occupé que de son mariage, et ne connaît d'autre malheur que celui de ne pas épouser dans le jour sa maîtresse.

Ces défauts de l'Achille de Racine ont leur source dans l'oisiveté où il se trouve sur la scene. L'Achille d'Homere est au siége de Troie, théâtre de ses victoires : son repos même est une vengeance et

Digitized by Google

un triomphe; l'Achille de Racine n'est en Aulide que pour se marier. Diane s'avisant de mettre opposition à son mariage, il n'a rien à faire qu'à tempêter, fulminer, menacer de tout tuer, le roi et le prêtre; jusqu'à ce qu'à la fin, sans qu'il s'en mêle, et sans qu'il en coûte un cheveu à personne, le prêtre, qu'heureusement Achille n'a pas tué, trouve une autre Iphigénie dont le sacrifice arrange tout le monde. Ces emportements d'Achille, si mal motivés, si peu dignes de lui, ne seraient que des folies s'ils n'étaient pas défendus contre la critique par des vers enchanteurs, par une éloquence divine: respectons des extravagances que Racine a mises sous la sauve-garde de la plus magnifique poésie qui jamais ait honoré la langue française.

L'Achille d'Euripide ne ressemble pas davantage que celui de Racine à l'Achille d'Homere; mais il a du moins le mérite d'une grande vérité et d'un intérêt doux, tel que doit l'inspirer un jeune homme aimable et bien élevé. Cet intérêt, selon moi, est préférable à l'étonnement que produit un fou brillant; mais le public de Paris n'est point de cet avis-là: un jeune homme féroce tel que Ladislas, un guerrier furieux tel qu'Achille, ravissent et transportent la multitude, avide de bravades, de fureurs, de mouvements violents, et de tout ce qui porte l'empreinte de la force et de l'audace. Euripide nous présente Achille tel qu'il était lorsqu'il est venu en Aulide, c'est-à-dire un jeune prince de dix-sept ans, qui vient à l'armée faire sa premiere campagne, et qui sort de dessous l'aile d'un sage gouverneur. Le centaure Chiron lui a fait sucer la moëlle des lions et des ours; il l'a dressé à prendre les lievres et les cerfs à la course: le jeune éleve a tout ce qu'on peut avoir de légereté et de force physique; mais son cœur est muni des préceptes de la sagesse: en fortifiant son corps, on n'a pas négligé de lui apprendre à régler ses passions. Plein de

Digitized by Google

noblesse, de générosité et de grandeur d'âme, il est raisonnable et modéré : sa pudeur virginale s'effarouche à l'aspect d'une femme. Quand Clytemnestre l'aborde en lui tendant la main, il recule et craint de toucher un objet qui lui est défendu. La mere d'Iphigénie propose elle-même au jeune héros de lui montrer sa fille ; mais l'élève de Chiron n'est point curieux de la voir, persuadé qu'on ne doit pas exposer une vierge aux regards des hommes. Il faut se souvenir que l'Achille d'Homere a dix ans de plus que l'Achille d'Euripide, par conséquent que le jeune homme s'est bien formé pendant tant d'années passées dans la licence militaire ; qu'il a beaucoup perdu de sa pudeur et de son innocence ; que ses exploits lui ont enflé le cœur ; qu'il a bien plus de violence et d'audace. Euripide a dû montrer sur le théâtre des Grecs non pas l'Achille d'Homere, déjà fameux par dix ans de gloire, mais Achille tel qu'il était en Aulide, en entrant dans le monde. Quelque véritable, quelque naturel que soit cet Achille, il n'en est pas moins un Achille pitoyable, un Achille ridicule pour nous qui préférons le fracas théâtral à la nature et à la vérité. Racine eût été sifflé s'il se fût piqué d'imiter en cela le poëte grec : il avait trop d'esprit et de goût pour commettre une pareille faute, et, quoiqu'il sût très-bien que la pudeur, la vertu et la raison ne gâtent rien dans un militaire, il n'ignorait pas qu'il n'y avait rien au monde de plus risible pour le théâtre et la bonne compagnie de Paris. Racine a fait son Achille tel qu'il devait être pour plaire à des spectateurs français.

Mlle Bourgoin a joué le rôle d'Iphigénie avec une naïveté, une décence et une grâce charmantes ; ce rôle semble fait pour elle ; et pour y avoir du succès, il lui suffit de paraître. Mlle Volnais saisit parfaitement l'esprit du personnage d'Eriphyle ; elle s'y distingue, non pas seulement par une intelli-

Digitized by Google

genie supérieure, mais par une chaleur, une fierté et une énergie qui lui ont mérité beaucoup d'applaudissements. Saint-Prix n'a point de rôle plus assorti à ses qualités physiques que celui d'Agamemnon, et où il produise plus d'effet ; il est beau surtout dans sa dispute avec Achille, où il a complétement raison. Le rôle d'Ulysse est un des meilleurs de l'emploi de Desprez, et il s'en acquitte à la satisfaction du public.

Je voudrais bien parler de la représentation du Tartufe, qui a précédé celle d'Iphigénie : moins brillante par l'affluence des spectateurs, elle n'a pas été moins remarquable par les talents des acteurs et actrices. Mlle Emilie Contat a ravi tous les suffrages, et semble s'être surpassée par la rondeur, la franchise et le nerf qu'elle a mis dans le rôle de Dorine. Mlle Leverd se distingue dans celui d'Elmire, par une excellente tenue, une grâce modeste, un débit juste, naturel, et une grande aisance. On aime singulièrement la scene de la brouillerie et du raccommodement, exécutée par Mlle Mars et Armand, avec une perfection qui la fait paraître toujours nouvelle.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Opera Seria.)

Troisieme Représentation de la Sémiramide.

Pour satisfaire la curiosité du public, on a donné presque coup sur coup trois représentations de Sémiramis. Cet opéra est extrêmement soigné : décorations, costumes, musique, tout est riche et magnifique. L'opéra italien, tant seria que buffa, est entretenu dans l'état le plus florissant. Les premiers sujets et les plus grands talents y sont prodigués

Digitized by Google

avec un luxe inconnu jusqu'alors dans les troupes italiennes, où l'on n'a jamais compté qu'une première femme, un premier tenor, un premier bouffe ; en tout, trois sujets marquants. Ici, deux tenors de la première qualité, Crivelli et Tachinarni ; trois femmes, dont une défraierait une autre troupe, madame Barilli, madame Festa, Mlle Néri ; deux bouffes doués d'une superbe basse-taille, Angrisani et Porto. Que de richesse ! que de faste ! mais aussi, que de frais ! que de dépense ! Quoique la musique ne soit pas une denrée de première nécessité, elle n'en est pas moins chere. Ce n'est pas que la musique par elle-même n'abonde et ne soit à vil prix ; jamais il n'y eut plus de compositeurs ; leur nombre et leur concurrence nuisant au débit de leur marchandise, les malheureux se réfugient jusque dans les greniers : c'est dans ces retraites voisines du ciel qu'ils enfantent des chefs-d'œuvre célestes, et ils les vendent à d'autres musiciens moins habiles, mais plus heureux et plus intrigants, qui savent s'en emparer aux yeux du monde. La musique est donc pour rien ; ce sont les exécutants qui sont hors de prix ; ce sont les chanteurs et cantatrices qui sont rares, et qu'il faut acheter au poids de l'or.

On doit les plus grands éloges au zele et au dévoûment de M. Gobert, administrateur et entrepreneur en chef de l'Opéra tant seria que buffa : il n'épargne rien pour donner à cet établissement l'éclat et la splendeur d'une grande nation. C'est lui qui alimente et fait mouvoir la machine par des fonds versés à propos ; c'est au son des écus que marche toute cette musique admirable ; aucune avance, aucun déboursé ne l'effraie et ne l'arrête, quand il s'agit de décorer le théâtre, d'orner les acteurs, de faire venir à grands frais des virtuoses, et de payer des sujets impayables.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Annuaire présenté à S. M, l'Empereur et Roi, par le Bureau des Longitudes, pour l'an 1811.

Les personnes que le goût de l'étude et un esprit naturel d'observation portent à réfléchir sur tout ce qui s'offre à leurs yeux, sont fréquemment étonnées, lorsqu'elles se trouvent dans le monde, du petit nombre d'idées justes qui sont généralement répandues parmi les hommes. Nous vantons, avec raison, les progrès de nos sciences et de nos arts qui nous donnent un avantage immense sur l'antiquité dans tout ce qui tient aux agréments de la vie; nous estimons beaucoup le perfectionnement de notre civilisation, qui est aussi un effet de l'accroissement de nos connaissances; mais quelles sont les causes de ces progrès? ce sont les découvertes d'un petit nombre d'hommes de génie, qui, en reculant les bornes de l'esprit humain, ont attiré à eux et comme élevé tout le reste de la société. Le peuple, et sous cette dénomination il faut comprendre tous ceux dont la réflexion n'est occupée que d'intérêts personnels, le peuple jouit de ces bienfaits sans les apprécier, sans les estimer, même sans les connaître, comme il jouit de l'air et de la lumiere du jour. Cette ignorance le rend indifférent sur le mérite absolu des inventions, il n'en voit que ce qui s'applique immédiatement à ses besoins. Elle le rend également insensible au plus ou moins de justesse des idées qu'on lui présente, et parmi tant de préjugés et d'erreurs dont on l'aveugle, il lui devient comme impossible de reconnaître la vérité. Ce défaut de justesse se fait même souvent sentir chez

Digitized by Google

des hommes de beaucoup d'esprit, auxquels des études variées plutôt que méthodiques ont donné plus de notions superficielles que d'idées profondes. Un de ces écrivains a publié dernierement un livre sur *les erreurs et les préjugés* que l'on rencontre dans le monde. Ce livre a eu beaucoup de succès, parce qu'il est fort amusant. On l'a loué universellement dans tous les journaux. Malgré cela, je ne crains pas d'avancer que le nombre des erreurs qu'il renferme est presque aussi grand que celui des erreurs qu'il combat : seulement les unes sont plus subtiles, les autres plus grossieres, voilà toute la différence. Mais, dira-t-on, pour n'avoir que des idées justes, faut-il donc posséder à fond toutes les sciences? non sans doute, car personne n'en auroit à ce prix. Un esprit juste n'est pas celui qui sait tout, c'est celui qui a le juste sentiment de sa science et de son ignorance; qui aimant la vérité et la cherchant, doute, observe, examine, et apprécie avec précision ce qui lui manque encore pour arriver à la certitude.

Si les idées justes sont si utiles et si rares, on ne doit dédaigner aucune occasion de les répandre. Il faut surtout donner une attention particuliere aux livres usuels qui, se multipliant à cause de leur utilité, portent avec eux dans tous les rangs de la société, des vérités ou des mensonges, des faits ou des erreurs, des résultats certains ou d'absurdes préjugés. Le petit Annuaire publié par le Bureau des longitudes, est du nombre de ces ouvrages. Si l'on avait voulu se borner à une simple annonce des phénomenes célestes qui peuvent intéresser le public, le travail eût été bien facile; il aurait suffi d'extraire ces annonces de la connaissance des temps que le Bureau des longitudes, conformément à son institution, publie toujours plusieurs années d'avance pour l'usage des navigateurs. Mais on a voulu donner à ce précis un caractere d'utilité plus général; on a voulu que sous un petit volume, et au prix

Digitized by Google

le plus modique, il renfermât tous les résultats de nombre dont l'application est la plus fréquente, et qu'il offrît aussi les idées les plus exactes sur ces diverses applications. Pour atteindre ce but, on y a inséré des notices pleines de clarté et de justesse, sur la mesure du temps par les phénomenes célestes, sur le système général des poids et mesures, sur les usages de l'or et de l'argent considérés comme monnaie, sur la nature de l'opération du change, sur la circulation du numéraire et des papiers, sur les probabilités considérées dans leurs applications aux lois des phénomenes naturels et aux institutions sociales, enfin sur les grandes lois du ciel et sur l'arrangement des corps célestes. Pour traiter chacun de ces divers objets, on s'est aidé des meilleurs ouvrages, on a sollicité le zele et les lumieres des écrivains les plus distingués parmi ceux qui en avaient fait le sujet de leurs travaux. Des personnes qui remplissent dans l'Etat des fonctions très-éminentes, n'ont pas dédaigné de concourir à cette œuvre d'utilité publique, et celle qui a mis le plus de soin pour perfectionner cet annuaire, n'est pas moins distinguée par son rang que par son génie. Aussi peut-on affirmer que ce petit volume sera d'une utilité générale pour toutes les classes de la société. L'administrateur, le magistrat, le commerçant, le simple particulier, y trouveront les renseignements les plus sûrs et les données les plus exactes pour une infinité de calculs usuels. En un mot, on peut dire que c'est l'almanach des gens instruits.

Après avoir énoncé l'opinion que l'on doit se former, en général, de ce petit ouvrage, il nous reste à l'appuyer de quelques exemples. Nous commencerons par la notice qui concerne les poids et mesures. S'il y a quelque exemple propre à confirmer en grand et d'une maniere frappante ce que nous avons dit au commencement de cet article sur le peu de lumieres jusqu'à présent répandues dans nos so-

Digitized by Google

ciétés les plus civilisées, ce serait surtout cette résistance opiniâtre, et quelquefois invincible, que la masse des hommes oppose toujours aux institutions nouvelles qui tendent à changer leurs habitudes, dût-il en résulter des améliorations importantes.

On ne peut voir, dit l'auteur de cette notice, le nombre prodigieux de mesures en usage, non-seulement chez les différents peuples, mais dans la même nation, leurs divisions bizarres et incommodes pour les calculs, la difficulté de les connaître et de les comparer, enfin l'embarras et les fraudes qui en résultent dans le commerce, sans regarder comme l'un des plus grands services que les gouvernements puissent rendre à la société, l'adoption d'un système de mesures dont les divisions uniformes se prêtent le plus facilement au calcul, et qui dérivent de la maniere la moins arbitraire, d'une mesure fondamentale indiquée par la nature elle-même. Un peuple qui se donnerait un semblable système, réunirait à l'avantage d'en recueillir les premiers fruits, celui de voir son exemple suivi par les autres peuples dont il deviendrait ainsi le bienfaiteur; car l'empire lent, mais irrésistible, de la raison, l'emporte à la longue sur les jalousies nationales et sur tous les obstacles qui s'opposent au bien d'une utilité généralement sentie. Tels furent les motifs qui déterminerent l'Assemblée constituante à charger de cet important objet l'Académie des Sciences. Le nouveau système des poids et mesures est le résultat du travail de ses commissaires, secondés par le zele et les lumieres de plusieurs membres de la représentation nationale.

L'auteur de la notice fait ensuite connaître les motifs qui ont déterminé l'Académie à chercher l'unité fondamentale ou le mêtre dans la grandeur même de la terre et à déduire du mêtre toutes les autres unités de mesure suivant l'ordre décimal. C'était le moyen de lier ensemble toutes les parties de ce système par les rapports les plus simples.

Après avoir fait connaître les avantages numériques de ce système, l'auteur termine sa notice par le passage suivant :

Tel est le nouveau système des poids et mesures que les savants ont offert à la Convention nationale, qui s'est empressée de le sanctionner. Ce système, fondé sur la mesure des méridiens terrestres, convient également à tous les peuples. Il n'a de rapport avec la France que par l'arc du méridien qui la tra-

Digitized by Google

verse. Mais la position de cet arc est si avantageuse, que les savants de toutes les nations, réunis pour fixer la mesure universelle, n'eussent point fait un autre choix. Pour multiplier les avantages de ce système, et pour le rendre utile au monde entier, le Gouvernement français a invité les puissances étrangeres à prendre part à un objet d'un intérêt aussi général. Plusieurs ont envoyé à Paris des savants distingués, qui, réunis aux commissaires de l'Institut national, ont déterminé par la discussion des observations et des expériences, les unités fondamentales de poids et de longueur; en sorte que la fixation de ces unités doit être regardée comme un ouvrage commun aux savants qui y ont concouru et aux peuples qu'ils ont représentés. Il est donc permis d'espérer qu'un jour, ce système qui réduit toutes les mesures et leurs calculs à l'échelle et aux opérations les plus simples de l'arithmétique décimale, sera aussi généralement adopté que le système de numération dont il est le complément, et qui, sans doute, eut à surmonter les mêmes obstacles que les préjugés et les habitudes opposent à l'introduction des nouvelles mesures.

Les notices sur les monnaies viennent ensuite. Elles sont remplies de recherches curieuses sur la valeur de l'or et de l'argent dans les différents siecles sur la circulation de ces métaux, sur leur influence dans l'état civilisé. Pour en faire apprécier le mérite et la justesse, il suffira de dire qu'elles sont extraites de l'*Abrégé des principes d'économie politique*, publié en 1796 par M. le sénateur Garnier, et l'extrait a été fait par l'auteur lui-même.

Je désirerais pouvoir donner une idée générale des résultats nombreux des vues neuves et profondes que renferme la notice suivante relative au calcul des probabilités; mais il me serait impossible de résumer les principes et les applications de ce calcul d'une maniere plus nette et plus concise que ne l'a fait l'auteur: c'est pourquoi je me contenterai d'extraire de sa notice quelques fragments qui en feront connaître l'objet et l'esprit, bien mieux que je ne le pourrais faire moi-même.

Tous les événements, dit l'auteur, ceux même qui, par leur petitesse semblent ne pas tenir aux grandes lois de l'univers, en sont une suite aussi nécessaire que les révolutions du soleil. Dans l'ignorance des liens qui les unissent au système

Digitized by Google

entier de la nature, on les a fait dépendre des causes finales ou du hasard, suivant qu'ils arrivaient et se succédaient avec régularité ou sans ordre apparent; mais ces causes imaginaires ont été successivement reculées avec les bornes de nos connaissances, et disparaissent entièrement devant la saine philosophie, qui ne voit en elles que l'expression de l'ignorance où nous sommes des véritables causes.

On sera convaincu de ce résultat important du progrès des lumieres, si l'on se rappelle qu'autrefois une pluie ou une sécheresse extrême, une comete traînant après elle une queue fort étendue, les éclipses, et généralement tous les phénomenes extraordinaires étaient regardés comme autant de signes de la colere céleste. On invoquait le ciel pour détourner leur funeste influence; on ne le priait point de suspendre le cours des planetes et du soleil: l'observation eût bientôt fait sentir l'inutilité de ces prieres; mais parce que ces phénomenes arrivent et disparaissant à de longs intervalles et sans causes apparentes, semblaient contrarier l'ordre de la nature, on supposait que le ciel les faisait naître et les modifiait à son gré pour punir les crimes de la terre. Ainsi la longue queue de la comete de 1456 répandit la terreur dans l'Europe déjà consternée par les succès rapides des Turcs, qui venaient de renverser le Bas-Empire; et le pape Callixte ordonna des prieres publiques, dans lesquelles on conjurait la comete et les Turcs. Cet astre, après quatre de ses révolutions, a excité parmi nous un intérêt bien différent. La connaissance des lois du système du monde, acquise dans cet intervalle, avait dissipé les craintes enfantées par l'ignorance des vrais rapports de l'homme avec l'univers; et Halley ayant reconnu l'identité de la comete avec celles des années 1531, 1607 et 1682, il annonça son prochain retour pour la fin de 1758 ou le commencement de 1759. Le monde savant attendit avec impatience ce retour qui devait confirmer l'une des plus grandes découvertes que l'on eût faites dans les sciences, et accomplir la prédiction de Sénèque, lorsqu'il a dit, en parlant de la révolution de ces astres qui descendent d'une énorme distance: " Le jour viendra que par une étude suivie " de plusieurs siecles, les choses actuellement cachées paraî- " tront avec évidence, et la postérité s'étonnera que des véri- " tés si claires nous aient échappé."

Clairaut entreprit alors de soumettre à l'analyse les perturbations que la comete avait éprouvées par l'action des deux plus grosses planetes, Jupiter et Saturne. Après d'immenses calculs, il fixa son prochain passage au périhélie, vers le commencement d'Avril 1759; ce que l'observation ne tarda pas à vérifier. La régularité que l'astronomie nous montre dans le mouvement des cometes, a lieu, sans aucun doute dans tous les phénomenes: la courbe décrite par le plus léger atome, est réglée d'une maniere aussi certaine que les orbites planétaires;

Digitized by Google

il n'y a de différence entre elles, que celle qu'y met notre ignorance.

La probabilité est relative, en partie à cette ignorance, et en partie à nos connaissances. Nous savons que sur trois ou un plus grand nombre d'événements, un seul doit exister; mais rien ne porte à croire que l'un d'eux arrivera plutôt que les autres: dans cet état d'indécision, il nous est impossible de prononcer avec certitude sur leur existence. Il est cependant probable qu'un de ces événements, pris à volonté, n'existera pas, parce que nous voyons plusieurs cas également possibles qui excluent son existence, tandis qu'un seul la favorise.

La théorie des hasards consiste à réduire tous les événements du même genre à un certain nombre de cas également possibles, c'est-à-dire, tels que nous soyons également indécis sur leur existence, et à déterminer le nombre des cas favorables à l'événement dont on cherche la probabilité. Le rapport de ce nombre à celui de tous les cas possibles, est la mesure de cette probabilité, qui n'est ainsi qu'une fraction dont le numérateur est le nombre des cas favorables, et dont le dénominateur est le nombre de tous les cas possibles.

Après avoir ainsi expliqué la manière de calculer les probabilités des événements simples, l'auteur passe aux événements qui dépendent les uns des autres, c'est-à-dire, qui se supposent mutuellement, et il montre comment leur probabilité s'affaiblit par cette supposition même; car la probabilité de l'événement composé est le produit de toutes les fractions qu'expriment les probabilités des événements simples dont il résulte, et la valeur des fractions s'affaiblit en les multipliant les unes par les autres. Cette conséquence est applicable aux sciences morales comme aux sciences naturelles.

Supposons, dit l'auteur, qu'un fait nous soit transmis par vingt témoins, de manière que le premier l'ait transmis au second, le second au troisième, et ainsi de suite; supposons encore que la probabilité de chaque témoignage soit égale à neuf dixièmes; celle du fait sera moindre qu'au huitième, c'est-à-dire, qu'il y aura plus de sept à parier contre un qu'il est faux. On ne peut mieux comparer cette diminution de la probabilité, qu'à l'extinction de la clarté des objets par l'interposition de plusieurs morceaux de verre, une épaisseur peu considérable suffisant pour dérober la vue d'un objet qu'un seul morceau laisse apercevoir d'une manière distincte. Les histo-

Digitized by Google

riens ne paraissent pas avoir fait assez d'attention à cette dégradation de la probabilité des faits, lorsqu'ils sont vus à travers un grand nombre de générations successives : plusieurs événements historiques réputés comme certains, seraient au moins douteux, si on les soumettait à cette analyse.

Dans les sciences purement mathématiques, les conséquences les plus éloignées participent de la certitude du principe dont elles dérivent. Dans les applications de l'analyse à la physique, les conséquences ont toute la certitude des faits ou des expériences. Mais dans les sciences morales, où chaque conséquence n'est déduite de ce qui la précede, que d'une maniere vraisemblable, quelque probables que soient ces déductions, la chance de l'erreur croît avec leur nombre, et finit par surpasser la chance de la vérité, dans les conséquences très-éloignées du principe."

Enfin l'auteur examine les cas dans lesquels les probabilités des événements simples étant inconnues, on cherche à les calculer d'après la fréquence de leurs retours, déterminée par un très-grand nombre d'observations. Cette maniere de chercher dans le passé les indices des causes dont les événements dépendent est une des théories les plus curieuses du calcul des probabilités ; et c'est aussi un de ses résultats les plus applicables.

Les événements qui dépendent du hasard, dit l'auteur, offrent dans leur ensemble une régularité qui paraît tenir à un dessein, mais qui n'est au fond que le développement de leurs possibilités respectives. Le rapport des naissances annuelles des garçons à celles des filles, dans les grandes villes, telles que Paris et Londres, en est un exemple. Ce rapport est très-peu variable : on a cru voir dans cette constance une preuve de la Providence qui gouverne le monde ; mais elle n'est qu'un résultat de la théorie, suivant laquelle ce rapport doit toujours coïncider à-peu-près avec celui des facilités de naissance des deux sexes. On peut même en conclure, comme loi générale, que les rapports des effets de la nature, tels que celui des naissances à la population, ou des mariages aux naissances, sont à fort peu près constants, quand ces effets sont considérés en très-grand nombre. Ainsi, malgré la grande variété des années, la somme des productions pendant un nombre d'années considérable, est sensiblement la même ; en sorte que l'homme peut, par une utile prévoyance, se mettre à l'abri de l'irrégularité des saisons, en répandant également sur tous les temps les biens que la nature lui distribue d'une maniere inégale. Je

Digitized by Google

n'excepte pas même de la loi précédente les effets dus aux causes morales : à Paris, le nombre des naissances annuelles, depuis un grand nombre d'années, a peu différé de dix-neuf mille ; et j'ai ouï-dire qu'à la poste, le nombre des lettres mises au rebut, par les défauts des adresses, était à-peu-près le même chaque année.

" Au milieu de l'inconstance des phénomenes qui semblent le plus dépendre du hasard, il existe donc des rapports fixes vers lesquels ils tendent sans cesse, mais qu'ils ne peuvent atteindre que dans l'infini. La recherche de ces rapports, et des lois suivant lesquelles les résultats des phénomenes s'en approchent, est un des points les plus intéressants de la théorie des probabilités.

" Chacune des causes auxquelles un événement observé " peut être attribué, est indiquée avec d'autant plus de vrai- " semblance, qu'il est plus probable que cette cause étant sup- " posée exister, l'événement aura lieu ; la probabilité de l'exis- " tence d'une quelconque de ces causes, est donc une fraction " dont le numérateur est la probabilité de l'événement, résul- " tante de cette cause, et dont le dénominateur est la somme des " probabilités semblables relatives à toutes les causes." C'est le principe fondamental de cette branche de l'analyse des hasards, qui consiste à remonter des événements aux causes.

" Ce principe donne la raison pour laquelle on attribue les événements réguliers, à une cause particuliere. Quelques philosophes ont cru que ces événenements sont moins possibles que les autres, et qu'au jeu de croix et pile, par exemple, la combinaison dans laquelle croix arrive vingt fois de suite, est moins facile à la nature, que celle où croix et pile sont entremêlés d'une façon irréguliere. Mais cette opinion suppose que les événements passés influent sur la possibilité des événements futurs, ce qui n'est point admissible. Les combinaisons régulieres n'arrivent plus rarement que parce qu'elles sont moins nombreuses. Si nous recherchons une cause là où nous apercevons de la symétrie, ce n'est pas que nous regardions un événement symétrique comme étant moins possible que les autres ; mais cet événement devant être l'effet d'une cause réguliere, ou celui du hasard, la premiere de ces suppositions est plus probable que la seconde. Nous voyons sur une table, des caracteres d'imprimerie, disposés dans cet ordre, *Constantinople* ; et nous jugeons que cet arrangement n'est point l'effet du hasard, non parce qu'il est moins possible que les autres ; puisque si ce mot n'était employé dans aucune langue, cet arrangement ne serait ni plus ni moins possible en lui-même ; et cependant nous ne lui soupçonnerions alors aucune cause particuliere ; mais ce mot étant en usage parmi nous, il est incomparablement plus probable qu'une personne aura ainsi disposé les caracteres précédents, qu'il ne l'est que cet arrangement est dû au hasard.

Digitized by Google

De là nous devons généralement conclure que plus un fait est extraordinaire, plus il a besoin d'être appuyé de fortes preuves ; car ceux qui l'attestent, pouvant en tromper ou avoir été trompés, ces deux causes sont d'autant plus probables, que la réalité du fait l'est moins en elle-même. Il y a des choses tellement extraordinaires, que rien ne peut aux yeux des hommes éclairés, en balancer l'invraisemblance. Mais celle-ci, par l'effet d'une opinion dominante, peut être affaiblie au point de paraître inférieure à la probabilité des témoignages ; et quand cette opinion vient à changer, un récit absurde, admis généralement dans le siecle qui lui a donné naissance, n'offre aux siecles suivants, qu'une nouvelle preuve de la grande influence de l'opinion sur les meilleurs esprits."

L'Annuaire est terminé par une notice très-bien faite sur le système du monde. Cette notice est encore extraite du bel ouvrage de M. Laplace sur cet objet. Je ne puis me refuser à transcrire ici quelques-unes des considérations générales qui s'y trouvent consignées.

Arrêtons d'abord nos regards sur la disposition du système solaire, et sur ses rapports avec les étoiles. Le globe immense du soleil, foyer principal de ses mouvements divers, tourne en vingt-cinq jours et demi sur lui-même : sa surface est recouverte d'un océan de matiere lumineuse dont les vives effervescences forment des taches variables, souvent très-nombreuses, et quelquefois plus larges que la terre. Au-dessus de cet océan, s'éleve une vaste atmosphere : c'est au-delà que les planetes avec leurs satellites, se meuvent dans des orbes presque circulaires, et sur des plans peu inclinés à l'équateur solaire. D'innombrables cometes après s'être approchées du soleil, s'en éloignent à des distances qui prouvent que son empire s'étend beaucoup plus loin que les limites connues du système planétaire. Non-seulement cet astre agit par son attraction sur tous ces globes, en les forçant à se mouvoir autour de lui ; mais il répand sur eux sa lumiere et sa chaleur. Son action bienfaisante fait éclore les animaux et les plantes qui couvrent la terre, et l'analogie nous porte à croire qu'elle produit de semblables effets sur les planetes ; car il n'est pas naturel de penser que la matiere dont nous voyons la fécondité se développer en tant de façons, est stérile sur une aussi grosse planete que Jupiter qui, comme le globe terrestre, a ses jours, ses nuits et ses années, et sur lequel les observations indiquent des changements qui supposent des forces très-actives. L'homme, fait pour la température dont il jouit sur la terre, ne pourrait pas, selon toute apparence, vivre sur les autres planetes ; mais ne

Digitized by Google

doit-il pas y avoir une infinité d'organisations relatives aux diverses températures des globes de cet univers? Si la seule différence des éléments et des climats met tant de variété dans les productions terrestres, combien plus doivent différer celles des diverses planetes et de leurs satellites? L'imagination la plus active ne peut s'en former aucune idée: mais leur existence est, au moins, fort vraisemblable."

Le passage que l'on vient de citer renferme tout ce qu'il peut y avoir de vrai et de sensé dans le livre de Fontenelle sur les mondes. Celui qu'on va lire est comme le résumé de toutes les découvertes que l'on doit à l'astronomie.

L'astronomie, par la dignité de son objet et la perfection de ses théories, est le plus beau monument de l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé long-temps comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin, plusieurs siecles de travaux ont fait tomber le voile qui lui cachait le système du monde; alors il s'est vu sur une planete presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes auxquels cette découverte l'a conduit, sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des êtres pensants. Elles ont rendu d'importants services à la navigation et à la géographie; mais leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes occasionnées par les phénomenes célestes, et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature et son Auteur; erreurs et craintes qui renaîtraient promptement si le flambeau des sciences venait à s'éteindre."

L'ingénieux auteur du *Spectateur* assure quelque part que le rang des écrivains, dans la république des lettres, doit se régler sur le volume de leurs productions, en sorte que l'auteur d'un livre in-4to, par exemple, doit légitimement passer avant tous les auteurs d'ouvrages in-12, comme ceux-ci doivent passer avant les auteurs qui n'ont fait que des in-18. Si, d'après cette maniere de juger,

Digitized by Google

quelques personnes me reprochaient d'avoir donné un extrait trop étendu de l'Annuaire, je les prierais de remarquer que la regle la plus sage peut souffrir des exceptions, et qu'un très-petit ouvrage rempli de vérités utiles, bien exprimées, offre plus de matiere à la réflexion que vingt gros volumes qui ne disent rien.

De la Tydologie, ou de la Science des Marées.

Par le Chevalier de Sade, *Officier de la Marine de S. M. Très-Chrétienne, et Capitaine d'Artillerie au service de S. M. Britannique. A Londres; chez* Dulau, Deconchy, Deboffe, etc.

Vous m'avez demandé, Monsieur, des détails sur cet ouvrage qui vient de paraître; j'ai cru que le meilleur moyen de vous satisfaire à cet égard, était de m'adresser directement à l'auteur lui-même avec lequel je suis très-lié. Il m'a permis de lire ses manuscrits, qui sont finis depuis près de deux ans, mais que des circonstances impérieuses l'ont jusqu'à présent empêché de publier. C'est d'après ces matériaux, et les conversations que j'ai eues avec l'auteur que je vais vous tracer une analyse abrégée de cet ouvrage.

L'auteur commence par donner un précis historique de l'origine de son livre. Il pose ensuite les principes qui doivent diriger les établissements scientifiques, et particulierement les observatoires d'Astronomie. Il engage les personnes qui en sont chargées, de joindre aux observations journalieres, que demande la science particuliere à laquelle ils s'appliquent, une suite de travaux principalement

Digitized by Google

consacrés aux progrès d'une des principales branches de cette même science. Mettant l'exemple à côté du précepte, il suppose que lui et feu le T. H. Charles Greville, à la demande duquel cet ouvrage a été fait, sont indécis sur la partie d'astronomie ou plutôt d'une des applications de l'astronomie à laquelle ils doivent donner la préférence, pour en faire l'objet d'une étude de prédilection, qui puisse étendre la gloire, tant de l'astronome que de l'observatoire de *Milfordhaven* que le même Charles Greville vient de fonder.

Cette marche lui fournit l'occasion de présenter le tableau de plusieurs branches de nos connaissances, qui ont des rapports directs avec l'astronomie, et qui, jusqu'à présent, ont été comprises dans les traités complets qu'on a publiés sur cette science. Il discute les ressources qu'on est en droit d'attendre de chacune d'elles ; et ce n'est qu'après un examen détaillé et approfondi qu'il se décide pour la Tydologie, ou la Science des Marées, afin d'associer la gloire de ce nouvel observatoire à l'avantage de la marine et aux intérêts des Isles Britanniques.

L'auteur débute par exposer dans toute son étendue, la Tydologie, ou la Science des Marées. Il montre les rapports, que les hauteurs des marées observées dans différents ports, ont avec les actions des corps célestes, la configuration des côtes, la profondeur de la mer, la qualité des vents, et des vagues qu'ils élevent. Il s'attache à prouver que cette nouvelle science, qui, pour ainsi dire, n'a été traitée qu'en passant, est cependant une des plus intéressantes, non-seulement pour la marine, mais encore pour la géographie, la météorologie, l'hydrodynamique, et l'histoire physique de notre globe en général.

Si vous me permettez d'anticiper sur les parties de cet ouvrage qui ne sont pas encore publiés, je vous dirai que l'auteur se sert des données fournies

Digitized by Google

par la Tydologie, pour démontrer aussi géométriquement qu'un pareil problême puisse l'être, l'existence d'un Déluge universel, suivre la marche des eaux à cette époque déplorable, en tracer la route, et en retrouver les principaux détails.

En montrant les avantages considérables qu'on peut retirer de la Tydologie, l'auteur n'en dissimule point les difficultés. Pour les résoudre plus facilement, il divise en trois classes les causes qui font monter et descendre périodiquement les eaux de la mer.

Dans la premiere classe, il place les *causes astronomiques*, ou les attractions combinées du soleil et de la lune.

Dans la 2e, les *causes terrestres* produites par la configuration et le gisement des côtes, la qualité du terrain qui les borde, et les différentes profondeurs de la mer qui les avoisine.

Dans le 3e, sont les *causes météorologiques*, comme la pluie, le dégré du thermometre, la hauteur du barometre, et surtout les vents, et le conflit des vagues qu'ils soulevent.

L'auteur établit des principes relatifs à ces trois classes de causes, et donne des regles qui permettront aux calculateurs futurs, aidés par des observations faites avec soin et suivies pendant longtemps, de réduire tous les phénomenes, que nous présente l'irrégularité des marées, à n'être que les résultats rigoureux de formules algébriques plus ou moins compliquées.*

---

* L'influence des seules causes Astronomiques sur les hauteurs des marées, a déjà été calculée avec tant de précision par les formules algébriques de M. de la Place, dans la *Connaissance des temps*, Almanach Nautique qui s'imprime à Paris, qu'on prédit à l'avance et avec autant de certitude que les éclipses, les effets extraordinaires que les attractions combi-

Digitized by Google

Après avoir tracé le plan de la Tydologie dans toute son étendue, et indiqué le point de perfection auquel cette science doit un jour parvenir, l'auteur considere son état actuel. La Mécanique Céleste de M. de la Place étant le livre le plus complet et le plus récent que nous ayons sur cette matiere, l'auteur fait l'extrait de tous les principes qui y sont contenus, et les présente sous la forme d'un tableau. Il les résume ensuite ; et par cette méthode il met le lecteur dans le cas de juger, par lui-même, *de ce qui est et de ce qui reste encore à faire* dans la Tydologie. Il termine la premiere partie de son livre par l'état des observations qu'on a recueillies, jusqu'à présent, sur les marées. Il les trouve insuffisantes, indignes du siecle où nous vivons.

Le 1er chapitre de la 2e partie traite des instruments les plus convenables pour faire d'excellentes observations. Il décrit un nouveau *tydometre* ou un nouvel instrument propre à mesurer d'une maniere très-précise la hauteur de la marée, à toutes les heures du jour et de la nuit. Les météorologistes ont jusqu'à présent négligé quelques considérations sur les indications de la girouette ; l'auteur leur montre qu'il est indispensable d'y avoir égard, si l'on veut reconnaître exactement le rhumb de vent qui souffle au moment de l'observation.

Il ne suffit pas d'avoir pour plusieurs ports des

---

nées du soleil et de la lune doivent produire sur les hauteurs des marées, à certaines époques de l'année. Ces prédictions se vérifient tous les jours ; et dernierement encore, on en vit un exemple dans la marée extraordinaire qui eut lieu dans le port de Leith, le 28 Février dernier. L'annonce de cette marée attira un grand coucours de spectateurs qui furent témoins de la justesse des résultats tirés des formules Algébriques de M. de la Place. (Vide the Times of the 3rd. of March 1811 at the Naval and Military Album, vol. 1, Page 58, et Tydologie pag. 97.)

Digitized by Google

observations exactes et suivies sur les marées : il faut encore trouver le moyen de les rendre comparatives entre elles et de les rapporter sur un plan de niveau qui leur soit commun. L'auteur s'étend beaucoup sur ce sujet essentiel. Il démontre contre le préjugé général et l'habitude des savants, que le niveau de la mer est une base fautive ; et il en propose une autre plus rigoureuse, et d'un usage plus sûr et plus facile, pour faire la comparaison des observations Tydologiques.

On n'a encore imprimé que la 1ere partie et le 1er chapitre de la seconde : mais la Table des matieres de l'ouvrage complet est insérée au commencement du livre ; et dès à présent l'on peut en connaître les divisions et les sous-divisions. L'auteur prévient dans sa derniere note qu'il n'a pas entrepris de donner un traité complet sur les marées, mais seulement de développer la marche qui lui a paru la plus convenable, pour hâter les progrès dont la Tydologie est susceptible. Cette marche l'oblige d'examiner en détail les méthodes employées dans les différentes sciences, de rechercher les bons, ou mauvais effets qu'elles y ont produits, et de préjuger les avantages et les inconvénients qu'on est en droit d'attendre de leur application à la Tydologie. Je crois ce plan absolument neuf ; et je puis vous assurer qu'il offre des résultats aussi curieux que piquants. Si vous le souhaitez, je pourrai dans la suite vous en communiquer quelques extraits.

L'auteur a profité de cette occasion pour faire imprimer des pieces qui lui sont personnelles ; mais qui ne sont pourtant pas sans intérêt. Les unes sont relatives aux premiers événements qui eurent lieu à Toulon, au commencement de la révolution Française et donnent une idée des principes de cette grande catastrophe. Les autres sont des lettres de Lord Minto, et l'amiral Hood, qui ont rapport à l'occupation de la Corse par les Anglais. Elles

Digitized by Google

prouvent combien ces deux officiers portaient leur attention sur tout ce qui pouvait intéresser la Grande-Bretagne dans les postes importants qu'ils occupaient alors tous deux dans la Méditerranée.

LES ÉCOLIERS VERTUEUX.

Nouvel Ouvrage par M. l'Abbé Carron, jeune; un volume in 12. *Chez* Keating, *Libraire*, 31, *Duke-street, Grosvenor-square; se vend six shellins.*

L'âge viril trouve dans nos fastes religieux et profanes d'assez nombreux modeles à imiter; mais les jeunes gens semblaient condamnés à la servitude d'une obéissance passive, sans que leur constance fût encouragée par l'exemple de ceux qui les avaient précédés dans la même carriere, et dont les vertus ne nous avaient été transmises que dans des mémoires épars ou par de lointains souvenirs. Des préceptes importuns étaient le seul appui présenté à la faiblesse de l'adolescence contre le dégoût de l'étude, l'impatience du joug et la frivolité des amusements. M. l'Abbé Carron, éclairé par vingt ans de soins consacrés à l'éducation des deux sexes, offre au public un recueil de la vie de vingt écoliers vertueux dont il propose l'imitation à ses jeunes lecteurs. La morale mise en action aura pour eux moins de sécheresse et leur intérêt s'attachera volontiers à des situations si analogues à celle qui leur est propre. Parvenir à leur faire aimer celui dont on les entretient, c'est déjà leur avoir inspiré le désir de lui ressembler. Ces Vies sont extraites de divers mémoires dont on a élagué les détails qui auraient ralenti le récit ou suspendu l'intérêt. La lecture de ce recueil plaira et sera utile à tous les âges. Le vieillard

Digitized by Google

même ne lira pas sans émotion *la vie des écoliers vertueux*. Elle lui rappellera le souvenir d'un temps qui n'est plus à lui: temps heureux où sa raison naissante n'était humiliée ni par ses erreurs ni par ses faiblesses, où les craintes de l'avenir n'altéraient pas les jouissances du présent. Ainsi, tandis qu'un philosophisme impie s'empare de l'enfance pour la corrompre, et prolonger par le regne impie du crime, les calamités qui en sont le cortége, M. l'Abbé Carron au contraire s'efforce de cicatriser les plaies de la société en formant pour la génération qui doit nous succéder, des épouses vertueuses, des sujets fideles serviteurs des rois et dignes émules de ceux dont il nous offre les portraits. Les sentiments d'estime et de confiance que le public lui a voués, sont à la fois un témoignage irrécusable des succès de son zele et le prix le plus flatteur de ses longs travaux.

ACROSTICHE.

Zon, il ne fut jamais un monstre plus affreux !
▷ l'univers entier il déclara la guerre ;
⊳lus méchant que *Néron*, il ravagea la terre ;
On le voit tous les jours faire des malheureux,
⊏'objet cher à son cœur, est d'inventer des crimes,
⊏t de chercher partout de nouvelles victimes.
On peut facilement en deviner le nom,
Zul ne peut s'y tromper . . . crève *Nopoléon*.

Par un OCTOGENAIRE.

Digitized by Google

M. JOEL BARLOW,

Le Nouveau Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis en France.

La frégate des Etats-Unis, *la Constitution*, a paru il y a quelques jours devant Plymouth, et y a débarqué un messager avec des dépêches pour le chargé d'affaires des Etats-Unis à Londres. Elle a ensuite continué sa route pour déposer à Cherbourg M. Joel Barlow, le ministre que le vertueux M. Madison dépêche à son grand ami et allié l'Empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Démocratie Américaine. Après avoir débarqué ce précieux dépôt, la *Constitution* ira, si l'Angleterre le permet, verser aux Hollandais, sujets actuels de Buonaparté, 240 mille piastres ou dollars, destinés à payer des intérêts d'emprunts ; elle redescendra ensuite la Manche, prenant ses dépêches à tribord et babord, et retournera dans la Chesapeak.

Si l'on veut connaître quel est ce M Joel Barlow, qu'on a l'impudeur d'envoyer à la cour la plus impérieuse, quoique la moins impériale, du monde, on n'a qu'à jeter les yeux sur l'extrait suivant des œuvres de Cobbett. Nous ne serions pas étonnés d'apprendre que lorsque Buonaparté saura quel est le nouvel Anacréon de la guillotine, l'émule de Barrere, qu'on lui envoye *pour le tâter*, il ne le fasse mettre à la porte avec cent coups d'étrivieres.

Digitized by Google

Extrait des Œuvres de Cobbett,

(Porcupine's Works, vol. 11, page 18.)

A Bone to gnaw for the Democrats,
Un os à ronger pour les Démocrates.

Philadelphia.

A new Song, called the "*Guillotine.*"

Sung at the celebration of the 4th of July, by a number of French and American citizens at Hamburgh. Written by the celebrated Mr. Barlow, who was then at that place.

God save the Guillotine,
Till England's King and Queen,
Her power shall prove.

Till each anointed knob,
Affords a clipping job,
Let no vile halter rob
The Guillotine.

Fame, let thy trumpet sound,
Tell all the world around,
How Capet fell.

And when great George's poll
Shall in the basket roll,
Let mercy then controul
The Guillotine.

Philadelphie.

"*La Guillotine,*" Chanson nouvelle.

Chantée à la célébration du quatre de Juillet, par un certain nombre de citoyens Français et Américains réunis à Hambourg. Composée par le célebre M. Barlow, qui était alors dans cette ville.

"Dieu sauve la Guillotine, jusqu'à ce que le Roi et la Reine d'Angleterre, éprouvent son voir.

Jusqu'à ce que chaque tête couronnée lui offre l'occasion d'exercer son tranchant, qu'aucune vile corde n'empiete sur les droits de la guillotine.

Renommée, fais éclater les sons de ta trompette, et dis au globe entier comment Capet succomba.

Et lorsque la tête du grand Georges aura roulé dans le panier, alors que la pitié tempere la guillotine.

Digitized by Google

When all the scepter'd crew
Have paid their homage to
The Guillotine,

Let freedom's flag advance,
Till all the world, like France,
O'er tyrant's graves shall dance,
And peace begin.

Lorsque toute la bande couronnée aura payé son tribut à la guillotine,

Que le drapeau de la liberté flotte dans les airs, jusqu'à ce que l'univers entier, imitant la France, danse sur les tombeaux des tyrans, et que la paix commence.

With respect to this tender Madrigal, we are at a loss which to admire the most; the style and sentiments of the "celebrated author," or the delicacy of the editor,*&c.

Dans ce tendre Madrigal, nous ne savons ce que nous devons admirer le plus; ou le style et les sentiments du célebre auteur, ou la délicatesse de l'éditeur, ou le goût de ses lecteurs: je dis de ses lecteurs, car je serais très-fâché de croire que ce fût là le goût des habitants de Philadelphie en général. Je pense, cependant, que le lecteur conviendra avec moi, que dans un temps où la publication d'une horreur semblable a pu avoir lieu dans les feuilles publiques, il n'y avait aucune nécessité d'insérer la *complainte de Sawney*. L'offrir, après un morceau aussi délicat que le premier, était aussi niais que de servir un potage après une tarte aux confitures.

Qu'il se soit trouvé parmi nous des gens assez vindicatifs pour prier pour le meurtre du Roi et de la Reine d'An-

* It would be worth the reader's while to enquire whether this *celebrated author* has ever employed his poetic talents in making an addition to Dr. Watts' version of the Psalms? If this should appear to be the case, it must be allowed he is in a fair way to become an universal genius, and an honour to his country. The reader will see in the sequel, that this bloody-minded caitiff was a hireling of France, when he wrote the song.

Il vaudrait bien la peine de s'informer si ce célebre auteur n'a jamais employé son talent poétique à faire une addition à la traduction des Psaumes par le Docteur Watts? Si l'on trouvait que c'est le cas, il faudrait convenir qu'il est en bon chemin pour devenir un génie universel et faire honneur à son pays. Le lecteur verra dans la suite, que ce brigand ne respirant que le sang, était aux gages de la France, lorsqu'il composa cette chanson.

Digitized by Google

gleterre, qui nous avaient donné jadis des sujets de plainte, cela n'est pas une chose fort étonnante. Malheureusement, il y a dans tous les pays des hommes de cette trempe, et conséquemment nous devons nous attendre à en trouver parmi ceux qui vivent pour amuser le public. Il n'est donc pas plus étonnant qu'un tel sentiment se glisse dans un papier nouvelles, qu'il ne l'est qu'il ait été conçu. Mais qu'il ait pu se trouver quelque part un certain nombre d'Américains, ou même *un seul* individu de cette nation, capable de se réjouir et de rire de la fin tragique du malheureux Louis XVI, c'est une chose d'une nature si horrible que nous ne pouvons en croire ni nos oreilles ni nos yeux.

Qui ne connaît pas les efforts, les puissants et heureux efforts, que ce Monarque fit en faveur de ces Etats? Qui ne sait pas que c'est à ces mêmes efforts que l'Amérique doit son indépendance? Tout le monde sait cela, et c'est pourquoi tous les partis se réunissent pour célébrer le 6 de Février, l'anniversaire de la conclusion du Traité d'alliance entre Louis XVI et les Etats-Unis.* Rappelez-vous, lecteur, que la chanson citée ci-dessus, fut chantée le 4 de Juillet; jour anniversaire de cette indépendance dont nous nous vantons comme d'un souverain bien. Rappelez-vous que des Américains réunis en nombre pour se réjouir de ce bienfait, prennent dans ce moment l'univers entier à témoin de la joie que leur cause le meurtre de celui qui le leur a conféré.

C'était le dernier coup pour l'humiliation de la maison de Bourbon, et pour la vengeance de son rival. Aux yeux des Anglais, le pauvre Louis XVI, méritait quelque punition; au moins devait-il être bien certain en périssant qu'il y aurait des personnes qui ne béniraient pas sa mémoire. Si du fond de son tombeau, il pouvait aujourd'hui nous regarder,

---

* Je dis Louis XVI. et les Etats-Unis, car ce fut lui et lui seul. Il n'y avait alors ni la Fayettes, ni Robespierres, ni Barreres; le Roi de France était absolu, et c'est à lui et non à aucun autre que l'alliance fut due. Il était alors un monarque beaucoup plus absolu qu'il ne l'était au commencement de la révolution française; cependant aucun de nous ne songea jamais à l'appeler un *despote*, un *tyran*, un *monstre en hermines*. Le même Congrès qui nous déclara indépendants, le déclara également notre *grand* et *bon allié*, notre *libérateur*, et pas un mot sur son *despotisme*. D'où viennent donc aujourd'hui tous ces termes injurieux? des cœurs ingrats des misérables qui les emploient!

Digitized by Google

quel serait son étonnement de voir les Anglais les premiers à la défendre, et quelques Américains les premiers à la mettre en pieces? Si cet innocent, ce vertueux prince, aujourd'hui si maltraité, pouvait voir maintenant les chiens ingrats que l'enfer a vomis et qui de toutes les parties du monde déchirent sa réputation, ne s'écrierait-il pas comme César, à la vue du poignard de son fils chéri Brutus, *Et vous aussi*, Américains!

Mais laissons-là ces Bacchanales où l'on s'enivre du sang de ses bienfaiteurs: revenons à nos conjurés; je crains bien que nous n'ayons pas grand chose à gagner au change. . . . .

Le Commerce a la Napoléon.

Extrait du Courier de Charles-town.

" Je déteste le commerce et tout ce qui y a rapport," répondit Buonaparté à une députation de négociants de Hambourg, qui était venue lui présenter une pétition pour leur accorder du soulagement. Maintenant si Sa Majesté l'Empereur et Roi déteste le commerce et tout ce qui y a rapport, nous croyons, que, par une juste représaille, le commerce et les commerçants de toutes les parties du monde, doivent détester cordialement Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Nous prouverons en peu de mots que le commerce a bien d'autres motifs que ceux qui sont contenus dans cette déclaration pour exécrer Mr. Napoléon.

Hambourg, Amsterdam, Rotterdam, Nantes, Bordeaux, Marseilles et Livourne peuvent témoigner qu'elles étaient toutes des villes florissantes et heureuses jusqu'au jour où Buonaparté déclara sa haine pour le commerce. On peut maintenant mettre un cheval au verd sur tous les quays de ces villes, et pour en occuper aujourd'hui les plus belles maisons, il suffit de s'engager à payer les taxes du gouvernement et les réparations.

Il n'est pas un négociant ni un marchand dans tout l'Empire Français, qui n'ait pas déjà fait banqueroute ou qui ne soit au moment de la faire. La plus riche maison de l'Europe en especes a manqué dernierement à Paris,

Digitized by Google

la maison Pierlot et Comp. connue pour être les banquiers de presque tous les généraux des armées françaises. Il est certain que les généraux doivent trouver ceci très-déplaisant, car ils n'ont plus maintenant que l'Espagne pour réparer leur fortune, et à la seule exception de la ville de Cadix, ceux qui ont passé par toutes les autres villes ont pris grand soin de n'y rien laisser pour ceux qui viendraient après eux. Le pillage du Portugal leur restait encore et ils paraissaient s'y porter avec assez d'appétit, mais leur soif pour l'or que renfermait Lisbonne a passé à la vue du fer qui le protégeait.

Le brûlement des marchandises Anglaises qui étaient depuis dix ans dans les boutiques de marchands innocents et peut-être même de sujets loyaux de Sa Majesté, prouve que le mot et la chose ont parfois quelque affinité à la Cour de St. Cloud, mais nous ne voulons pas insulter au public en disant que ce soit toujours le cas.

Que ces étrangers, que ces esclaves de Napoléon, se soumettent à une telle oppression, à la bonne heure. Nous en venons aux preuves qu'a l'Amérique de la haine que l'Empereur porte à son commerce.

Nous ne parlerons pas des décrets de Berlin, Milan, Rambouillet et Bayonne. Un de ces décrets vient du cœur de l'Allemagne, un autre du milieu de la Lombardie, le troisieme de l'intérieur de la France, et le dernier de son extrémité méridionale. Le suivant viendra peut-être de Tobolsk, ou du pays des Tartares Mongouls ou de Bagdad; peu importe que ce soit dans des pays civilisés ou sauvages que de tels décrets soient rendus: les décrets sont sauvages.

Nous ne disons rien de ces décrets puisque M. Madison a déclaré que leur pere les a étranglés; ils sont morts.

Nous parlons en général de notre commerce, et nous prouvons combien Sa Majesté le déteste. Un décret n'est rien. La question est de savoir comment le commerce Américain se trouve dans les états soumis à Sa Majesté, ou dans ceux soumis à son pouvoir? Les noms ici ne sont rien, ce sont les choses qu'il faut envisager.

Il n'y a pas long-temps (et la circonstance doit nous être encore présente à tous) que le contre-amiral Baudin, avec cinq ou six vaisseaux de guerre, vint faire une croisiere dans l'Atlantique. Il brûla à peu près une douzaine de navires Américains, et menaça les équipages de quelques-uns d'entr'eux de les noyer ou au moins de les faire pendre. Il retourna en France couvert de ces glorieux exploits; mais nous n'avons jamais appris qu'il ait acquis de nouveaux lau-

Digitized by Google

riers ni avant ni après la frayeur qu'il causa aux marsouins de l'océan par la brillante illumination des navires Américains. Jamais ils ne firent une plus belle figure que lorsqu'ils eurent été travaillés par le boutefeu en chef du contr'amiral. " Sa Majesté aime les Américains." Comme ce compliment nous doit flatter! combien nous devons être enchantés de voir notre gloire brûler d'un feu si pur sous les auspices d'un Empereur et Roi.

Nous nous rappelons tous de même combien ce pauvre M. Erskine fut mystifié il y a environ deux ans; au point que son propre pere, un des plus violents oppositionistes, n'a jamais osé demander une enquête sur la conduite du Plénipotentiaire. M. Madison détermina M. Erskine à excepter les ports de Hollande de l'effet des ordres en Conseil, les laissant seulement en vigueur contre la France.

Quelques-uns de nos négociants regarderent cette exception comme un beau champ de spéculation. La Hollande libre et la France fermée, dirent-ils, c'est tout ce qu'on peut désirer. Aussitôt, Amsterdam et Rotterdam se remplirent de bâtiments Américains. Quelques fins connaisseurs n'oserent pourtant pas se risquer. On aurait fait de très-bons voyages si Sa Majesté n'avait pas détesté le commerce et tout ce qui y a rapport. Les parties s'étaient mises en son pouvoir, elles s'y trouvent encore, et elles y resteront toujours.

Rien de ce qui est allé en Hollande en vertu de la fragile convention de M. Erskine, n'en est jamais revenu. L'Empereur fit tout vendre en vertu d'un réglement municipal qu'il fit exprès. Il a de ces réglements en réserve tout préparés pour toutes les occasions possibles ou impossibles; et M. Madison dit qu'il n'y a point d'appel des lois municipales de France.

Le navire Américain le *Hero*, chargé de tabac, fit voile vers ce temps pour l'Europe. Ce tabac appartenait au gouvernement, il devait être vendu, et le produit être versé dans les mains d'un banquier à Amsterdam, afin d'être employé au payement des créanciers des Etats-Unis en Hollande. Le navire le *Hero*, fut capturé par un croiseur français, et conduit en Hollande. Le Général Armstrong écrivit à M. Madison que cette propriété du gouvernement serait inévitablement condamnée. M. Madison n'a jamais parlé de cela. *Requiescat in pace.*

Le Roi Joachim Murat de Naples (il alla à deux heures de la nuit voir si le Duc d'Enghien était fusillé) invita par

Digitized by Google

une proclamation publique, tous les neutres à venir commercer chez lui. Les Américains se portèrent avec de nombreuses cargaisons à Naples pour essayer de ce nouveau marché. Il en est revenu plusieurs depuis, mais ils ne peuvent montrer ni navires, ni cargaisons, ni retours des cargaisons. On représenta au Roi Joachim son invitation ; et les Américains se plaignirent, disant qu'ils ne s'attendaient pas à être traités ainsi, après qu'il les avait invités à venir le voir. Il leur montra les ordres de l'Empereur et Roi son maître, et les assura qu'ils étaient volés par ses ordres.

Quelques Américains privilégiés, s'ils veulent condescendre à acheter une licence avec une certaine marque mystérieuse ou cabalistique, peuvent avoir l'honneur impérial d'être admis dans des ports Français, pourvu qu'ils fassent voile de New York, de Boston, de Baltimore ou de Charlestown, ces quatre villes étant comptées au nombre des quatre *bonnes* villes de Sa Majesté en Amérique. Aucun de ces Messieurs n'ose, malgré cela, exporter des denrées coloniales. Si quelqu'un le fait, sa cargaison est mise sous séquestre. Ceci a lieu au profit de notre commerce de fret, que nous étions accoutumés, et avec raison, à regarder comme notre branche de commerce la plus avantageuse! Personne ne doit exporter du tabac, prohibition qui est d'un très-grand avantage comme on sait à la Virginie et au Maryland, et qui fait qu'aujourd'hui cette denrée qui est leur principal produit, vaut au moins quatre dollars le quintal! Quant au coton, nous pouvons l'exporter, pourvu que nous payions de 50 à 75 centimes par livre de droits à Sa Majesté de France et d'Italie. Cela est bien pire que l'oppression britannique sur le coton, car suivant les derniers avis nous ne payons sur cet article que 5 à 6 centimes par livre. Il y a sans doute de bonnes raisons pour que Sa Majesté Impériale et Royale exige et reçoive de nous plus qu'aucun Roi britannique n'a le droit de demander. Ces derniers n'ont jamais déclaré publiquement et officiellement, comme Napoléon, qu'ils aimaient les Américains.

Enfin lorsque nous jetons les yeux sur le monde commercial, lorsque nous examinons son état actuel et que nous le comparons avec ce qu'il était avant que Napoléon ne commençât à régner sur la France, nous ne pouvons qu'être convaincus que si Sa Majesté aime les Américains, elle déteste néanmoins le commerce et tout ce qui y a rapport.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XXIII.

" Son empire est détruit, si l'homme est reconnu."

CLUB DES FLATTEURS.

Ce club a tenu sa premiere séance dans une des salles de l'institut, sous la présidence de Regnault de St. Jean d'Angely. Comme cette réunion était en quelque sorte spontanée, et qu'elle avait lieu à la suite d'une assemblée de l'académie française, le club était peu nombreux ; mais on n'y remarquait que des individus distingués par une grande réputation littéraire, ou par les places importantes qu'ils occupent. L'unanimité des suffrages ayant porté Régnault de St. Jean d'Angely à la présidence, celui-ci a ouvert la séance en ces termes ;

" Messieurs,

" Depuis long-temps j'étais occupé de la grande pensée sur laquelle repose le principe de cette réunion unique dans les annales du monde, et qui honorera à jamais le siecle dans lequel des hommes supérieurs au vain préjugé de leur dignité, se sont empressés de la former. La flatterie contre laquelle s'élevent des philosophes cyniques ou des esprits vulgaires, a été souvent utile et jamais pernicieuse, et

Digitized by Google

combien de fois, en louant les princes des vertus qu'ils n'avaient pas, elle en a déposé le germe dans leur cœur! Mais ce ne sera pas ici l'effet qu'elle aura à produire; car quelle est la vertu dont ne soit pas doué le grand homme qui est l'objet du culte auquel nous allons donner une direction plus élevée et des formes plus régulieres? Depuis longtemps il fallait un foyer d'où pût jaillir sans contrainte l'expression de tous les sentiments que notre grand empereur inspire à ceux qui l'approchent. Eh bien, Messieurs, ce foyer vous venez de l'établir; c'est à vous, à votre zele, à cet instinct qui nous a réunis simultanément, que sera due cette institution destinée à recueillir, à encourager, à perpétuer les témoignages de l'admiration publique. Qu'il m'est doux à moi, qui, comblé des bienfaits du héros qui nous gouverne, regarde comme le plus grand qu'il ait pu m'accorder, l'avantage de l'approcher quelquefois, et de contempler de mes yeux éblouis les étonnantes qualités dont il brille; qu'il m'est doux, Messieurs, d'avoir été appelé, par vos suffrages unanimes, à vous présider! Il est donc vrai que mes faibles tentatives pour rendre à Napoléon un hommage digne de lui, pour exprimer les grandes pensées que quelquefois il m'a chargé de développer, pour peindre les bienfaits de son administration, m'ont valu l'estime publique, puisque je me trouve, sans m'y attendre, et sans l'avoir sollicité, à la tête de cette illustre réunion. Ah! Messieurs, si la plus grande félicité dont l'homme puisse jouir n'était pas de vivre sous l'empire de Napoléon, je dirais avec transport, en recevant cette marque de votre estime; " J'ai assez vécu. Mais vivons, Messieurs, pour nous associer à l'éclat d'un si beau regne, pour en faire comprendre les merveilles à nos contemporains et les transmettre à la postérité." On demande l'impression de ce discours qui est accueilli avec la plus grande faveur. Un membre observe que rien ne

Digitized by Google

peut être imprimé sans avoir été préalablement censuré par la police. Délibéré qu'il sera fait une députation au duc de Rovigo, pour lui demander de ne pas assujétir à des formalités, à des délais qui ne pourraient que la refroidir, l'expression de l'enthousiasme qui anime le Club des Flatteurs, et de permettre à cette réunion dont on ne peut suspecter la loyauté, de publier sur-le-champ le résultat de ses séances. On procede à la discussion d'un réglement provisoire, médité d'avance par le président.

But de l'Institution du Club des Flatteurs.

Cette institution a pour objet de réduire la flatterie en système, et de rechercher dans les annales des empires les modes divers employés pour flatter les souverains, afin de déterminer celui qui est le plus digne du grand Napoléon. Elle rassemblera dans ses archives tout ce qui a été publié en l'honneur de ce puissant empereur, après toutefois que ces pieces auront été revisées et corrigées par son comité suprême, afin d'en faire disparaître les incorrections, les inconvenances, et leur donner la teinte d'exaltation qui pourrait quelquefois y manquer. Le club s'occupera principalement de célébrer les vertus, les talents, les qualités et les victoires du grand Napoléon, et pour prévenir la confusion, ainsi que pour traiter chaque sujet avec l'étendue et la profondeur nécessaires, il ne sera permis, dans chaque séance, de s'occuper que d'un seul des traits dont brille le caractere ou le regne de l'Empereur, et en même temps pour que chaque membre arrive préparé à ces importantes discussions, le calendrier du club indiquera, pour chaque séance, d'une maniere invariable, la vertu, la qualité, le talent, la belle action ou la victoire de S. M. qui devra être célébrée ce jour-là, et comme la vertu qui dis-

Digitized by Google

tingue le plus éminemment notre auguste empereur, est la *clémence*, la premiere séance réguliere du club sera entierement consacrée à rechercher, à faire ressortir les nombreuses occasions dans lesquelles S. M. I. se livrant à sa grandeur d'âme et à sa vive sensibilité, a donné des preuves éclatantes de clémence.

Composition du Club ; Principes généraux d'Admission, de Rejection et d'Exclusion.

1°. Seront admis, sans examen et par acclamation, tous les individus qui prouveront que par un acte, discours ou écrit quelconque, ils ont reconnu la suprématie, l'excellence, et la prédestination de Napoléon antérieurement au 18 Brumaire ; que lorsqu'il massacrait à Toulon, ils ont prédit sa grandeur à venir ; que lorsqu'il mendiait à Paris, ils voyaient en lui un futur potentat ; que lorsqu'il mitraillait les Parisiens, ils le proclamaient déjà le plus grand des héros ; enfin, que dans toutes les exécutions terribles, mais nécessaires, qu'il a ordonnées, il a été plus utile à l'humanité que s'il eût montré une politique timide, ou une clémence déplacée.

2°. Seront admises de même, par acclamation, toutes les personnes qui sont honorées de la faveur de l'Empereur, sans distinction d'état, depuis le grand maréchal du palais, jusqu'au cuisinier ou au palefrenier de S. M. I.

3°. Seront admis, après avoir été balotés, les individus qui ont attendu l'élévation du grand Napoléon pour lui prodiguer leurs hommages, lui consacrer leurs talents, lui dévouer leur existence : lesdits individus étant obligés de prouver qu'ils ont écrit au moins cent pages d'éloges, en prose ou en vers, pour célébrer les vertus et les triomphes de leur souverain.

4°. Seront admis, en outre, les individus aux-

Digitized by Google

quels l'Empereur aura souri ou dit un mot flatteur dans une audience publique, ou dans quelqu'occasion éclatante.

5°. Seront membres du club tous les princes créés par le grand Napoléon, ceux qui sont en alliance ou amitié avec lui, et leurs premiers ministres.

6°. Seront rejetés tous les individus, quels qu'aient été leurs services antérieurs ou quelles que soient leurs fonctions actuelles, qui, après avoir joui de la confiance de l'Empereur, l'ont perdue; qui, après avoir occupé des places dans le ministere, ont été disgraciés; tous ceux auxquels l'Empereur aura adressé en public un regard sévere ou un mot dur, ou qu'il aura semblé négliger à dessein, soit en ne les regardant pas pendant trois audiences de suite, soit en ne les invitant pas à ses chasses, ou en ne les nommant pas pour l'accompagner dans ses palais.

7. Seront exclus tous les membres qui auront laissé écouler un mois sans flatter l'Empereur et sans montrer, d'une maniere remarquable, le respect, l'admiration dont chaque membre du club ne doit jamais cesser d'être pénétré pour cet illustre prince.

Devoirs généraux des Membres.

Dans les cérémonies publiques auxquelles l'Empereur daigne assister, les membres du club qui ne sont pas autour de son auguste personne, doivent exciter, si non par eux-mêmes, du moins par ceux qui sont sous leur influence ou dans leur dépendance, l'enthousiasme public sur le passage de Sa Majesté. Il leur est aussi enjoint de se répandre, autant que possible, dans les cafés qui avoisinent la route que suivent Sa Majesté et son cortége, et d'y raconter les bienfaits que le regne de S. M. vaut à la France et à l'Europe. Si dans la chaleur de leurs récits ou de leurs éloges, ils éprouvent quelques in-

Digitized by Google

sultes, reçoivent quelque blessure ou quelque châtiment manuel, ils en rendront compte à la prochaine séance du club, et leurs noms, ainsi que les outrages qu'ils auraient pu souffrir, seront mentionnés honorablement dans les régistres du club, et inscrits sur un tableau particulier qui sera suspendu dans le lieu des séances.

Il est expressément enjoint à chaque membre de vouer à l'exécration tous les peuples, toutes les puissances et tous les individus qui déplaisent à Sa Majesté Impériale Napoléon premier, et ceux desdits membres qui inventeront des imprécations nouvelles, seront dispensés, pendant six années, de la contribution annuelle qui doit être levée pour subvenir aux frais de l'institution.

Ces articles ayant été accueillis par acclamation, S. Exc. le vice grand électeur, prince de Bénévent, a demandé la parole, et a prononcé le discours suivant :

" Je n'ai pas besoin de dire que mon cœur a tressailli de joie (si toutefois la joie peut encore en approcher), lorsque j'ai vu se former la réunion dont la pensée appartient à l'homme illustre qui la préside. (*Ici le président sourit avec dédain.*) Eh ! qui mieux que moi a su employer le langage de la flatterie et charmer par lui le cœur et les oreilles du grand homme qui nous gouverne ? Que de sourires j'ai fait éclore sur ses lèvres impériales, et combien de fois sa noble tête m'a donné des signes d'approbation qui faisaient ma puissance et mon orgueil ! Hélas ! ces moments de faveurs sont évanouis, et à peine maintenant puis-je obtenir dans une année un regard qui ne me terrasse pas par l'explosion du dédain et de la colere. Mais parce que je suis victime d'une inconstance dont je respecte les motifs, et qui ne change que trop souvent les affections des souverains, dois-je pour cela être exclu d'une réu-

Digitized by Google

nion à laquelle j'appartiens par ma vie toute entiere. Messieurs, j'ai flatté le peuple, j'ai flatté les jacobins, j'ai flatté le directoire, j'ai flatté les consuls, j'ai flatté le perroquet de l'Impératrice Joséphine, j'ai flatté le chien de la princesse Pauline, j'ai flatté le singe de la princesse Elysa, j'ai flatté l'Empereur : eh ! qui de vous a flatté autant que moi ? et en faveur de mes anciens services ne doit-on pas oublier ma disgrâce actuelle ? L'article par lequel vous excluez de votre sein les individus disgraciés, appartient aux plus hautes combinaisons de la sagesse et de la prévoyance ; mais avec la conscience de mes droits, je réclame en ma faveur une exception qui ne peut m'être refusée. Eh ! d'ailleurs, songez, Messieurs, qu'un mot heureux, qu'une circonstance habilement saisie, qu'une fantaisie même de notre auguste Empereur peuvent me rendre la faveur que j'ai perdue ; et qui de vous ne se repentirait pas d'avoir jusqu'à ce moment heureux enchaîné ma voix et empêché ses accents de se mêler aux vôtres. Eh ! Messieurs, je vois parmi vous celui qui m'a remplacé au ministere : a-t-il été épargné plus que moi ? et parce qu'il n'est plus ministre, l'éloignerez-vous de votre sein ? Etre déplacé n'est pas être disgracié ; veuillez, Messsieurs, comprendre cette distinction."

Un assez long silence regne dans l'assemblée. Hauterive demande à répondre au prince de Bénévent ; celui-ci le regarde avec étonnement ; mais Hauterive, sans se déconcerter, procede de la maniere suivante.

" Messieurs,

" Les exceptions tuent les regles, et si lorsque vous n'êtes pas encore organisés, vous dérogez aux grands principes qui ne sont qu'indiqués dans votre réglement provisoire, vous manquez votre but, vous commettez un meurtre politique sur vous-mêmes.

Digitized by Google

Eh! quoi! le maître que nous servons, ne doit-il pas être flatté jusque dans ses caprices? Ne devons nous pas proscrire ce qu'il rejette, aimer ce qu'il adopte? Plus son inconstance paraît tenir de l'ingratitude, et plus nous devons y applaudir. Quel mérite aurions-nous, si nous n'avions à proclamer que les actes de sa justice et de sa bienveillance? En vérité, je suis étonné que le préopinant, qui est un homme d'un sens rare et d'un tact exquis, ait débité tant de paradoxes dont lui-même sent l'inconvenance et le ridicule. Il nous a offert la probabilité de sa réintégration dans la faveur de notre auguste maître. Rien de mieux : je ne combats point cette hypothese; mais quand elle se réalisera, il sera temps de l'appeler dans votre sein, et je serai le premier à proposer qu'on l'y admette, et à l'applaudir quand il y entrera; mais jusque-là, Messieurs, soyons séveres; si l'on punit un général, parce qu'il a été malheureux, ne faut-il pas de même proscrire un courtisan, parce qu'il a été disgracié?"

Le discours d'Hauterive est applaudi avec transport, et le président l'invite à venir prendre place au bureau, comme secrétaire.

Talleyrand se retire avec toutes les marques de la confusion; il est suivi du duc de Cadore qui ne juge pas à propos de courir les chances d'une discussion. Un membre, dont nous n'avons pu savoir le nom, demande la parole pour une motion d'ordre. "Je vois ici," dit-il, "avec une espece d'étonnement, M. Fontanes, connu, à la vérité, par les discours d'apparat qu'il a adressés à S. M. I. au nom du corps-législatif, mais soupçonné à juste titre d'avoir quelquefois mêlé l'ironie à la louange, et de n'avoir pas employé, en flattant notre auguste maître, ce langage franc qui ne laisse aucune prise à la malignité, et qui ne prête jamais à l'équivoque. Et je croirais, Messieurs, que l'Empereur, à la pénétration duquel rien n'échappe, a voulu déplacer ce louangeur mal-adroit ou mal intentionné, lorsqu'il l'a

Digitized by Google

porté de la présidence du corps-législatif à la tête de l'université impériale. Je demande si ce n'est pas là une disgrâce déguisée, surtout quand on considere que si M. Fontanes avait eu des intentions prononcées, personne n'était plus propre que lui à donner à la flatterie des tournures variées, des couleurs vives, et un langage plein de verve et d'élégance. Je demande au moins qu'on suspende son admission."

"Messieurs," s'écrie Régnault de St. Jean d'Angely, "un courtisan est comme la femme de César, il ne faut pas même qu'on le soupçonne."

Fontanes se retire la tête haute, et avec une démarche assurée.

"Messieurs," dit un membre qui demande la parole sur le réglement, "je vous propose, comme article additionnel, de consacrer aussi quelques-unes de vos séances à faire l'éloge des personnes que l'Empereur honore depuis long-temps de sa faveur particuliere; ce sera un culte secondaire que nous lui rendrons dans les objets de ses affections, et je propose qu'on consacre une séance extraordinaire à célébrer les vertus morales et les talents politiques et militaires de l'illustre Roustan, Mameluck confidentiel de S. M. l'Empereur et Roi."

Un membre trouve quelqu'inconvénient dans cette proposition, parce que, comme il est possible que les personnes qui jouissent de la confiance de l'auguste Napoléon tombent en disgrâce, le club se trouverait dans la dure nécessité ou de rétracter ses éloges, ou d'être en opposition avec les goûts de l'Empereur.

Arrêté que les séances extraordinaires du club seront consacrées à l'éloge des personnes que l'Empereur Napoléon honore de sa confiance et admet dans son intimité; mais que quand Sa Majesté leur retirera sa faveur, leurs noms seront biffés du ré-

Digitized by Google

gistre, ainsi que le procès-verbal des séances dans lesquelles on aura célébré leurs vertus, etc. etc.

Arrêté en outre, par forme d'amendement, que sur la demande de deux membres, il sera fixé une séance extraordinaire dans laquelle on rétractera ces éloges avec la faculté d'y substituer telles accusations qu'on jugera convenables.

Un membre a proposé de s'adresser au grand maréchal du palais, pour qu'il fût permis au club des flatteurs de tenir ses séances aux Tuileries, dans l'emplacement destiné aux valets de pied, sans cependant que ceux-ci puissent être obligés de céder la place, lorsque les assemblées auront lieu, attendu qu'ils pourront y rester comme associés étrangers. Cette proposition ayant été adoptée, la séance a été levée au milieu des embrassements de tous les membres.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Le Nord de l'Espagne recommence aujourd'hui à être le théâtre des opérations militaires des alliés. Mais certes, les événements qui s'y passent en ce moment sont d'une nature bien autrement importante que ne l'ont été ceux des années précédentes. Et nous pouvons ajouter, tout en commençant ce Résumé, que nous pouvons concevoir les espérances les plus favorables des nouvelles mesures qu'a ordonnées et que dirige aujourd'hui Lord Wellington.

Suivant l'usage, rien n'est connu des intentions de ce grand capitaine. Tout était incertitude et conjecture à son armée même le 16 Août dernier. " Nous marchons," écrivait-on, " Lord Wellington sait le reste". Les dernieres dépêches du quartier-général sont du 15 d'Août. Elles sont datées de Fuente de Ginalda, sur la route et à peu de distance de Fuentes de Onor. Le gouvernement a gardé sur leur contenu le secret le plus profond, ce qui annonce qu'il y avait quelque entreprise importante en vue. Nous devons donc en ce moment nous borner aux nouvelles particulieres venues par Lisbonne, Oporto et la Corogne, et nous contenter de hasarder aussi nous quelques conjectures sur ce mouvement inattendu.

Nous croyons devoir d'abord examiner les forces et les positions respectives des deux armées, entre lesquelles va avoir lieu le conflit de nombre, de talent et d'activité, qui décidera peut-être du sort de la campagne et du salut de la Péninsule.

Lorsque les opérations actives ont commencé les divisions de l'armée alliée étaient placées dans l'ordre suivant:

Digitized by Google

Infanterie.

La 1ere division sous Sir B. Spencer, à Portalegre ;
La 2de sous le général Hill, à Villa Vicosa et Borba ;
La 3eme sous le général Picton, à Castello-Branco ;
La 4eme sous le général Coll, à Estremos ;
La 5eme sous le général Dunlop, à Portalegre ;
La 6eme sous le général Campbell, à Alpedrinha ;
La 7eme sous le général Houston, à Nizza.
La division légere, sous le général Craufurd, à Castello de Vide et Montalvao.

Cavalerie, commandée par Sir Stapleton Cotton.

Le général Slade, 2 régiments, Castello-Branco ;
Le général Delgrey, 2 ditto, à Evora ;
Le général Anson, 1 régiment à Montefort, un autre à Santa Olalla ;
Le général Long, 2 régiments à Villa Vicosa et Borba ;
Le général Allen, 2 ditto, à Redondo et St. Miguel.

Sur ces 8 divisions d'infanterie, il paraîtrait, suivant quelques avis, qu'il en est resté deux sous les ordres du général Hill, dans l'Alentejo, avec une brigade de cavalerie.

Le général Espagnol Castanos, capitaine-général des armées de Galice et des Asturies, étant toujours demeuré avec Lord Wellington, il est impossible de douter que le mouvement général qui se fait aujourd'hui, n'ait été concerté avec les Espagnols du Nord.

Le général Abadia qui commande en chef l'armée de Galice, avait été quelque temps malade à Vigo ; mais enfin, au départ des dernieres nouvelles, il était rétabli, et était allé prendre le commandement de son armée qui était dans le voisinage d'Astorga, sous les ordres d'un jeune officier qu'on dit un homme d'un grand mérite, le général Santolcides.

Digitized by Google

L'armée des Asturies, commandée par le général Mendizabal, était sur la frontiere de Léon, tandis que Porlier commandant en second, poussait des partis jusqu'à St. Ander.

Lord Wellington a dû trouver sur les bords de l'Agueda deux divisions qu'il y avait laissées, pour surveiller les mouvements des corps français du Nord et ceux de la garnison de Ciudad-Rodrigo. Ces deux divisions ont remplacé celles qu'il a dû laisser sur la frontiere de l'Estramadoure.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'avoir des données parfaitement exactes sur la force numérique des armées alliées, nous ne croyons pas nous écarter beaucoup de la vérité, en évaluant la force de l'armée anglaise et portugaise à 50 mille hommes, dont 5000 de cavalerie ; et celle des deux corps espagnols à 25,000 hommes, indépendamment des trois légions de guérillas de la Castille, aux ordres de Don Julian, de Longa, et de Munhoz, que l'on peut bien évaluer encore à 5000 hommes.

Dans le cours du mois de Septembre l'armée de Lord Wellington aura été renforcée de plus de 8000 hommes, tant infanterie que cavalerie. La plus grande partie de ces renforts, retenue depuis un mois par le vent contraire, a enfin appareillé le 1er Septembre pour sa destination, sous escorte de la frégate le *Wolvereene*. Cette flotte sera arrivée du 6 au 8 sur la côte du Portugal.

Comme les opérations sont reportées aujourd'hui dans le nord de la Péninsule, Lisbonne se trouve trop éloignée du théâtre de la guerre pour être le dépôt principal de l'armée. La ville et le port d'Oporto ont dû le devenir par la force des choses, et notamment par la facilité qu'offre le Douro pour le transport de l'artillerie, des provisions et des équipages des armées. C'est donc sur la ligne du Douro que doivent se fixer aujourd'hui tous les regards.

Digitized by Google

Cependant, comme la barre qui se trouve à l'embouchure de ce fleuve, rendrait quelquefois extrêmement dangereux un débarquement de troupes à Oporto, on croit qu'il serait possible que tous les renforts partis et à partir d'Angleterre, eussent ordre de se porter à Figuéras, d'où les munitions seraient dirigées sur la grande armée par le Mondego ; ce qui offrirait une grande économie de temps, de frais et de fatigues.

Nous avons déjà dit que les forces Anglaises et Portugaises étaient d'environ 50,000 hommes, celles des Espagnols de 30 mille, avec une réserve Anglaise de 8000 hommes : total 88,000 hommes ; et même nous croyons, dans cette évaluation, être au dessous de la réalité.

Les forces françaises qui peuvent être opposées aux opérations combinées de Lord Wellington et de Castanos, consistent,

1°. Dans l'armée de Marmont, débris de la fameuse armée de Portugal, dont elle porte encore le nom. Cette armée consiste en deux corps, forts tout au plus de 32,000 hommes ensemble. Elle était disséminée en Estramadoure, occupée à se refaire des fatigues et de l'affaiblissement que lui avait causé sa marche de Salamanque à Badajoz. Elle était cantonnée principalement à Coria, Placentia et Talavera de la Reyna. Quelque diligence qu'elle ait pu faire par la suite, il est certain que le 15 Août, Lord Wellington avait déjà gagné plusieurs marches sur elle ; Fuente de Ginaldo étant à six marches en avant de Coria.

2°. Dans la garnison de Ciudad-Rodrigo ; cette garnison consistait en 1600 hommes, et quelque cavalerie. Elle avait des provisions pour trois mois.

3°. Dans le corps d'armée du maréchal Bessieres, qui, depuis le départ de ce maréchal pour Paris, était sous les ordres du général de division

Digitized by Google

Dorsenne. La force de ce corps est difficile à évaluer, parce qu'il était reparti entre Léon, Benevente, Zamora, Toro, Valladolid, Palencia et Salamanque. Il était composé en grande partie des divisions Bonnet et Serras qui contenaient autrefois la Galice et les Asturies, avec la division de cavalerie ci-devant de Kellermann. Il a reçu quelques renforts, principalement en conscrits. En l'évaluant de 15 à 16 mille hommes, on ne s'écarte gueres de la vérité. La garnison de Salamanque n'était pas de plus de 300 hommes.

4°. Dans les renforts qui ont pu arriver dans le Nord d'Espagne pendant le mois d'Août. Ces renforts sont estimés de 8 à 10,000 hommes.*

Ainsi l'armée française, consistant dans les corps de Marmont, Régnier et Dorsenne, serait forte tout au plus de 55 à 60,000 hommes dont 6000 de la cavalerie de Montbrun et de Kellermann.†

Quelles sont maintenant les dernieres opérations connues des généraux alliés? Nous ouvrons les derniers papiers, et nous voyons que le 12 Août le quartier-général de Lord Wellington était à El Badon, et que le même jour Sa Seigneurie avait fait une reconnaissance sur Ciudad-Rodrigo, protégé par la division légere et la brigade de cavalerie du général Slade.

Est-ce Ciudad-Rodrigo, Salamanque ou Valladolid, qui est aujourd'hui l'objet que Lord Wellington a en vue? C'est ce que le temps dévelop-

---

* Le papier le *Statesman*, porte ces renforts un jour à 50,000 hommes, le lendemain à 100,000, et le surlendemain il prétend qu'il faut faire la paix sans perdre de temps:

C'ést ainsi qu'on travaille un royaume en nouvelles.

† Kellermann étant retourné à Paris au mois de Juillet, nous ignorons aujourd'hui qui commande son corps de cavalerie pendant son absence.

Digitized by Google

pera. En attendant que nous hasardions une opinion à ce sujet, nous donnerons d'abord les derniers aperçus qu'offrent les papiers Anglais et Français sur cette opération.

Lettre d'un Officier Anglais, datée d'Albergueria, le 12 Août.

Nous voici revenus encore une fois à notre ancien théâtre, entre la Coa et l'Agueda. Nous nous porterons encore très-probablement de l'avant, et nous traverserons la derniere. Les difficultés insurmontables que la nature des chemins et la distance opposent au transport de la grosse artillerie et des munitions de siége, ne nous permettront certainement pas d'attaquer Ciudad-Rodrigo; mais nous pousserons vers Salamanque, afin de tirer les armées françaises des pays fertiles où elles sont cantonnées maintenant. Si nous remplissons cet objet par notre manœuvre, nous aurons obtenu un point très-important. Dès qu'ils nous verront nous porter en force sur Salamanque, ils seront obligés de concentrer la totalité de leurs forces qui sont aujourd'hui en cantonnement dans le riche pays de Talaveyra, Placentia et Coria, et de marcher sans perdre de temps sur Ciudad-Rodrigo. Alors Lord Wellington, ayant rempli son objet, qui est de les attirer dans un pays où ils ne peuvent pas subsister sans se séparer, pourra ou les combattre avec avantage, ou prendre une position derriere l'Agueda, prêt à profiter de tous les faux mouvements qu'ils pourront faire. Si l'attention de Buonaparté est assez occupée dans le Nord, pour l'empêcher d'envoyer de grands renforts à ses armées dans la Péninsule, je crois que nous lui donnerons ici beaucoup de passe temps amusants; mais il faut beaucoup d'argent, point de guerre en Espagne sans argent, les dollars sont le nerf de la guerre, etc.

Le Journaliste qui a donné le premier cette lettre, y a joint les réflexions suivantes:

" La lettre que nous avons publiée, relativement aux projets de Lord Wellington dans le mouvement qu'il fait aujourd'hui sur la frontiere d'Espagne, offre, dans l'absence de faits positifs, une explication assez probable des intentions de Sa Seigneurie. On y voit que ce n'est ni l'investissement de Ciudad-Rodrigo, ni l'attaque de Salamanque spécialement, mais bien d'embarrasser en général l'ennemi, en l'obligeant de retirer ses troupes de positions où il est dans l'abondance et de le concentrer dans des districts stériles. Cette espece de

Digitized by Google

guerre, sans être définitive, est infiniment utile. Elle soulage une portion de l'Espagne, et laisse aux habitants, s'ils le jugent à propos, la faculté de se lever pour la défense de leur pays. Nous avons souvent lu dans les papiers de l'*opposition*, (et nous croyons l'opinion très-juste) qu'il serait extrêmement utile d'avoir une force navale mobile, agissant sur divers points de la côte d'Espagne, obligeant par là les troupes françaises à se porter dans tous les quartiers, et les harcelant par des marches forcées continuelles. Il nous semble que c'est là la manœuvre que Lord Wellington exécute aujourd'hui; il a fait en quelque sorte du Portugal une mer pour nous. L'ennemi ne s'y montre plus. Il peut donc le faire sortir à son gré des parties d'Espagne où il prend ses ébats, en faisant des mouvements sur des quartiers éloignés, de la même maniere que le ferait une escadre qui agirait sur la côte. Ainsi, dans l'exemple que nous avons aujourd'hui sous les yeux, si par ses mouvements sur Salamanque, il peut obliger Marmont, comme nous ne pouvons pas douter qu'il ne le fera, à quitter Placentia et toute la vallée du Tage, il en résultera que tous les arrangements qu'il y fait pour organiser la soumission et y établir l'esclavage, seront frustrés, et les habitants recouvreront la faculté de joindre leurs compatriotes armés s'ils le jugent à propos: et de cette maniere, quand bien même les troupes alliées n'entreraient jaimais en Espagne, il ne faut pas pour cela les considérer comme n'assistant pas ce pays. Elles occupent l'attention de l'ennemi sur toutes les parties des frontieres où elles se portent, et laissent le champ libre aux habitants des parties de l'Espagne qu'elles le forcent d'abandonner.

Après avoir donné ces opinions des journalistes et des officiers anglais, qui nous paraissent les uns et les autres bien loin d'avoir saisi et compris tout le plan de Lord Wellington, nous allons offrir ce que nous croyons de plus authentique et ce qui est le plus récent sur les renforts arrivés de France en Espagne.

D'abord les papiers espagnols de la Galice contiennent deux dépêches à Joseph Buonaparté, qu'*on dit* avoir été saisies, le 6 Août, sur la personne d'un courier, près de Burgos, par un parti de guérillas, commandé par Jose Paille, qui les a fait passer à la Junte de Galice. Elles étaient adressées l'une et l'autre à ce fantôme de Roi, l'une par le comte

Digitized by Google

pera. En attendant que nous hasardions une opinion à ce sujet, nous donnerons d'abord les derniers aperçus qu'offrent les papiers Anglais et Français sur cette opération.

Lettre d'un Officier Anglais, datée d'Albergueria, le 12 Août.

Nous voici revenus encore une fois à notre ancien théâtre, entre la Coa et l'Agueda. Nous nous porterons encore très-probablement de l'avant, et nous traverserons la derniere. Les difficultés insurmontables que la nature des chemins et la distance opposent au transport de la grosse artillerie et des munitions de siége, ne nous permettront certainement pas d'attaquer Ciudad-Rodrigo; mais nous pousserons vers Salamanque, afin de tirer les armées françaises des pays fertiles où elles sont cantonnées maintenant. Si nous remplissons cet objet par notre manœuvre, nous aurons obtenu un point très-important. Dès qu'ils nous verront nous porter en force sur Salamanque, ils seront obligés de concentrer la totalité de leurs forces qui sont aujourd'hui en cantonnement dans le riche pays de Talaveyra, Placentia et Coria, et de marcher sans perdre de temps sur Ciudad-Rodrigo. Alors Lord Wellington, ayant rempli son objet, qui est de les attirer dans un pays où ils ne peuvent pas subsister sans se séparer, pourra ou les combattre avec avantage, ou prendre une position derriere l'Agueda, prêt à profiter de tous les faux mouvements qu'ils pourront faire. Si l'attention de Buonaparté est assez occupée dans le Nord, pour l'empêcher d'envoyer de grands renforts à ses armées dans la Péninsule, je crois que nous lui donnerons ici beaucoup de passe temps amusants; mais il faut beaucoup d'argent, point de guerre en Espagne sans argent, les dollars sont le nerf de la guerre, etc.

Le Journaliste qui a donné le pr... cette lettre, y a joint les réflexions suivante...

« La lettre que nous avons mi... projets de L... jourd'... faits... Si ... C... de ... ment, ... ant de ... ance et ... pour de ...

Digitized by Google

[illegible] Wellington exécute [illegible] Portugal une mer [illegible] plus. Il peut donc le faire après [illegible] d'Espagne où il prend ses [illegible] mouvements sur des quartiers éloignés, de la même manière que le fait une escadre qui agirait par la côte. Ainsi, dans l'exemple que nous avons aujourd'hui sous les yeux, si par ses mouvements sur Salamanque, il peut obliger Marmont, comme nous ne pouvons pas douter qu'il ne le fera, à quitter l'Estrella et toute la vallée du Tage, il en résultera que tous les arrangements qu'il y fait pour organiser la soumission et y établir l'esclavage, seront frustrés, et les habitants recouvreront la faculté de joindre leurs compatriotes armés s'ils le jugent à propos; et de cette manière, quand bien même les troupes alliées n'entreraient jamais en Espagne, il ne faut pas pour cela les considérer comme n'occupant pas ce pays. Elles occupent l'attention de l'ennemi sur toutes les parties des frontières où elles se portent, et laissent le champ libre aux habitants des parties de l'Espagne qu'elles le forcent d'abandonner.

Après avoir donné ces opinions des journalistes et des officiers anglais, qui nous paraissent [illegible] et les autres bien loin d'avoir [illegible] de le plan de Lord Wellington, [illegible] ces que nous croyons de plus [illegible] Nord. le plus récent sur les [illegible] Estramadoure [illegible]. Les troupes Espagnole [illegible] qu'elles prirent [illegible] Badajos. Elles [illegible] Les cantonne- [illegible] circonstance fait [illegible] saire de cet été, [illegible] dles. Nous ap- [illegible] troupes anglaises, [illegible] guises avec les- [illegible] des, parce que les [illegible] t à être attaqués

Digitized by Google

*Broisart,** et l'autre par Napoléon lui-même. Les voici :

Correspondance interceptée.

Le général de Division Bro . . . ., à Sa Majesté le Roi Joseph, à Madrid.

J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que j'arrivai le 2 d'Août à Vittoria, ayant quitté Bayonne le 23 du mois dernier, en vertu d'un ordre de marche que m'a fait passer Sa Majesté l'Empereur, pour me rendre en Espagne avec la division de 8300 hommes qui est sous mes ordres. Je partis le même jour de Vittoria, et je continuerai demain ma marche sur Burgos, étant arrivé ici hier au soir très-tard.

Je suis chargé d'une lettre de Sa Majesté l'Empereur pour Votre Majesté, et je l'envoie à Votre Majesté avec cette dépêche. Je fais partir l'une et l'autre par mon aide-de-camp le colonel Selit, les ordres que j'ai ne me permettant pas d'aller moi-même jusqu'à Madrid pour la mettre aux pieds de Votre Majesté.

Je dois en même temps informer Votre Majesté que ma division a été accompagnée en traversant les Pyrénées par 700 hommes commandés par le colonel Cotinier, qui s'est rendu, selon ses instructions, à Pampelune, afin de se rendre auprès de l'armée du Sud. Je baise avec un profond respect les mains de Votre Majesté.

Broissart, (Broussier) général de division.

A Miranda del Ebro, le 5 Août, 1811.

Lettre de Napoléon *à* Joseph, *interceptée sur le même Courier.*

Mon cher frere, je ne puis vous envoyer à présent tous les renforts que vous demandez, mais j'ai ordonné à diverses divisions de marcher aux frontieres du Portugal; et j'ai donné ordre à une division de se rendre à Madrid où elle restera à votre disposition, sentant bien les difficultés que vous avez à surmonter.

J'ai confié cette lettre au général comte Broissart qui vous la fera parvenir aussitôt que possible, ayant ordre de se ren-

---

* Il n'y a point de général de ce nom dans la liste de l'armée. C'est peut-être le Comte Broussier.

Digitized by Google

dre à Valladolid, où il arrivera avant la mi-Août. Il sera suivi par d'autres, mais dans ce moment je ne puis pas rappeller avec une sécurité parfaite celles qui ont été stationnées depuis quelque temps dans les parties plus au nord de mon empire. Aussitôt que les choses seront arrangées de maniere à le permettre, il sera envoyé de nouveaux renforts.

Votre affectionné frere,

NAPOLÉON.

Paris, 18 Juillet, 1811.

Voici maintenant une lettre de Bayonne en date du 25 d'Août, que nous tirons des papiers français du 7.

Bayonne, 25 Août.

Depuis quelque temps il y a eu des mouvements considérables parmi les troupes stationnées dans le nord de l'Espagne et dont le nombre a été augmenté. Il se forme une nouvelle armée de réserve dans les provinces septentrionales de l'Espagne, et l'on assure qu'elle se portera en avant aussitôt que son organisation sera entierement complétée et qu'elle occupera avant peu la vieille Castille. Une partie de l'armée du Nord s'est avancée dans les provinces de Léon et de Salamanque, et a poussé jusqu'à la frontiere nord du Portugal. Son quartier-général est à Valladolid, mais on croit qu'avant peu il sera transféré à Salamanque. La division de troupes françaises formant partie de l'armée du Portugal sous les ordres du duc de Raguse, qui après le départ de ce dernier pour l'Estramadoure, était resté dans la province de Salamanque, a aussi commencé sa marche vers les bords de la Guadiana où elle rejoindra l'armée à laquelle elle appartient. On assure que la garnison de Ciudad Rodrigo a reçu la même destination. Toutes ces troupes ont été remplacées par un corps de l'armée du Nord.

Il paraît par les dernieres nouvelles de l'Estramadoure que jusques-là il ne s'y était rien passé d'important. Les troupes françaises continuent d'occuper les positions qu'elles prirent après la retraite des Anglais et la délivrance de Badajos. Elles sont maîtresses des deux rives de la Guadiana. Les cantonnements de l'Armée sont très-étendus; cette circonstance fait qu'elles souffrent très-peu de la chaleur extraordinaire de cet été, et qu'en conséquence elles ont très-peu de malades. Nous apprenons en même temps que les positions des troupes anglaises, ainsi que celles des troupes espagnoles et portugaises avec lesquelles elles sont combinées, sont très-resserrées, parce que les généraux ennemis, s'attendent à tout moment à être attaqués

Digitized by Google

par les Français, et cela seul cause des maladies épidémiques qui font les plus grands ravages parmi ces troupes. Lord Wellington doit à la fin se résoudre à faire changer de position à son armée.

L'Andalousie continue à jouir de la plus grande tranquillité. L'opinion publique y est très-bonne ; les agents de l'insurrection trouvent que c'est un sol qui ne leur est nullement favorable. Les forces employées au siége de Cadix ont été augmentées en dernier lieu. Ce siége va être poussé avec une nouvelle vigueur et l'on en attend les plus heureux résultats. Toutes les nouvelles d'Espagne s'accordent à dire qu'il y a une grande mésintelligence entre les Anglais et les Espagnols à Cadix, dont les Anglais voudraient avoir la possession entière, sous prétexte qu'ils ont raison de craindre qu'autrement la ville ne tombât entre les mains des Français. Le bombardement de Cadix a recommencé.

La destruction partielle des bandes de brigands continue d'avoir lieu dans tous les quartiers avec activité et succès. Le 13 du courant, le chef de bataillon Fourneau dispersa une colonne de 1000 hommes de la bande de l'Empecinado tuant, ou blessant ou faisant prisonniers 200 de ses gens. On lui a pris aussi 300 fusils anglais tout neufs. Abril a été blessé et a perdu 40 hommes en attaquant un convoi à Ontonarez. Bellanos, le jeune, qui avait succédé à son frère dans le commandement des bandes qui infestaient la Gariga, a péri le 21 dans une embuscade ; et de toute sa bande attaquée par le général Henriot, il n'est échappé que 8 hommes.

Depuis la prise de Tarragone, l'armée de Campo Verde n'a pas cessé d'être poursuivie et harcelée de tous côtés. Elle s'est dispersée en petites bandes que l'on détruit par des attaques successives ; Campo Verde lui-même a été obligé, pour se sauver, d'abandonner son armée.

Il paraîtrait, d'après cette lettre, qu'il y a des mouvements considérables parmi les troupes françaises en Espagne ; mais il faut avant tout considérer la source d'où vient cette nouvelle ; un journal français ! or

On sait depuis long-temps que dans le monde entier
Jamais menteurs n'ont mieux fait leur métier.

On ne fait jamais dire en France à un journal ce qui est vrai, mais ce qu'il convient au gouvernement qu'on croie dans l'étranger, ou ce qui peut servir à induire l'ennemi en erreur, ainsi que des

Digitized by Google

généraux adroits le pratiquent souvent par de fausses dépêches qu'ils font intercepter à dessein.

Si l'on analyse cette lettre, toute sa fausseté se montre à découvert. Dans la premiere phrase seule on reconnaît deux grossieres inconséquences. " Il se forme, dit-on, dans le nord de l'Espagne une armée de réserve, qui, dès que son organisation sera complete, marchera en avant et occupera la vieille Castille." Mais Buonaparté n'a pas cessé d'assurer ses sujets que tout était fini en Espagne, que le meilleur esprit y régnait, que les bandes d'insurgés y étaient détruites de tous les côtés ! Qu'a-t-il donc besoin d'une armée de réserve ? Et puisqu'il n'a cessé de nous dire qu'il avait 800 mille hommes sous les armes, n'est-il pas vraiment extraordinaire que cette armée ne puisse pas marcher de l'avant, si elle n'est au préalable complétement organisée.

Nous ne doutons pas qu'on n'ait envoyé sur la frontiere du Nord un grand nombre de conscrits qu'on aura entassés dans les places et dépôts de Pampelune, Vittoria, Fontarabie, et le long de la route jusqu'à Valladolid. C'est à ce déplacement qu'on peut attribuer la marche au sud des troupes françaises qui formaient auparavant les garnisons de ces dépôts. Peut-être aussi fuyent-elles devant les armées espagnoles des Asturies et de la Galice qui s'étaient déjà avancées jusqu'à la Baneza, et de là interceptaient la communication entre Léon et Benavente ; ce sont ces corps qui, sous les ordres de Castanos, Santolcides et Mendizabal, vont coopérer aux projets de Lord Wellington.

Cette marche, cette concentration de troupes de l'un et de l'autre côté, nous fait croire qu'il y a déjà eu des opérations importantes de commencées, dont nous ne tarderons pas à voir le résultat se développer.

La reconnaissance que Lord Wellington a faite sur Ciudad-Rodrigo, loin de nous paraître le

Digitized by Google

préliminaire d'une attaque régulière de cette place, ou d'une tentative de s'en emparer d'un coup de main, ne nous semble au contraire qu'une démonstration pour attirer de ce côté l'attention de Marmont. Lord Wellington a assez de forces à sa disposition pour laisser un corps considérable en observation devant Ciudad-Rodrigo, tandis qu'avec le gros de son armée il se porte rapidement sur le Douro, où il trouve ses parcs d'artillerie, ses munitions de guerre et de bouche ; et là, opérant sa jonction avec les armées espagnoles du nord, rien ne peut l'empêcher de suivre à la tête de 60 mille hommes, la ligne du Douro, de s'emparer des grands dépôts et magazins de l'armée française à Salamanque, Zamora, Toro et Valladolid, de jeter l'alarme dans Burgos, Ségovie et même Madrid, et revenant sur ses pas, de livrer bataille à Marmont dans la plaine entre Salamanque et Ciudad-Rodrigo.

Ce qui nous porte à croire que tel est le plan de la campagne actuelle, c'est que les dernieres lettres qu'on a reçues d'Oporto, mandent qu'on avait embarqué la grosse artillerie pour lui faire remonter le Douro ; que le commissariat à Llamego avait reçu ordre de préparer 2000 chariots pour un service immédiat, et enfin que l'armée anglaise qui marchait au nord, était déjà à deux lieues en avant de Ciudad-Rodrigo. Soult étant allé en Murcie avec la fleur de son armée, ne peut être d'aucun secours à Marmont qui restait toujours à Placentia. Une victoire sur celui-ci, dans les conjonctures actuelles, obligerait l'ennemi de concentrer toutes les troupes qu'il a dans les autres districts de l'Espagne et releverait tous les partis comprimés.

Mais encore une fois, tout est conjecture sur les intentions que l'on suppose à Lord Wellington. Le secret est une des premieres qualités d'un grand général. Lord Wellington le possede au degré le plus éminent. Tout ce que l'on peut dire avec as-

Digitized by Google

surance et sans présomption, c'est que quelques opérations qu'il médite, quelques entreprises qu'il tente, elles lui seront dictées par ce jugement sain, elles seront exécutées avec cette habileté consommée, qui ont marqué toute sa carriere militaire, et qui ont arraché en dernier lieu à Buonaparté lui-même la déclaration que Lord Wellington n'avait pas commis une seule faute depuis le commencement de la campagne.

Que ne pouvons-nous offrir dans le sud de l'Espagne une perspective aussi agréable que dans le nord! mais il semblerait que dans cette heureuse *Bétique*, ce sont aujourd'hui les femmes qui gouvernent, écrivent et combattent. Les Andalouses sont sans doute fort aimables, fort gentilles, et aussi fringantes que les beaux chevaux que leurs jolis cavaliers se sont laissés enlever dernierement à Moguer: mais ce n'est pas avec de la gentillesse qu'on sauve les Etats.

Extrait d'une Lettre de Cadiz du 7 Août.

Les préjugés que l'on a conçus contre la politique de l'Angleterre ont été rechauffés en dernier lieu par des écrits, au moins très-inconsidérés, dans lesquels on représente sous les couleurs les plus noires, les vues et les projets du gouvernement britannique. Je vous envoie, pour preuve de cette assertion, un exemplaire d'un de ces pamphlets qui fait beaucoup de bruit dans le moment actuel; il est intitulé: *Représentations des Dames Espagnoles au Roi Georges III.* Voilà pourtant ce qui résulte d'avoir négligé de diriger l'établissement d'une forme énergique et respectable de gouvernement parmi nous! Comme Régent, et comme parent de notre bien-aimé Ferdinand VII, un Prince de la maison de Bourbon serait respecté ici, et très-assurément, tant pour son intérêt que pour le nôtre, tout lui ferait une loi de cultiver et de maintenir franchement et loyalement la bonne intelli-

Digitized by Google

gence avec l'Angleterre. Il lui serait d'ailleurs d'autant plus aisé de faire taire la trahison, l'ignorance et l'ingratitude, que la grande masse du peuple serait avec lui et lui accorderait toute confiance. Mais ni Juntes, ni Cortès, ni Régence ne prendront jamais racine dans l'estime publique, aussi long-temps qu'il n'y aura pas à leur tête un Prince qui veille sur elles et sur la chose publique. De là vient le secret avec lequel on tient des assemblées misérables; de là le défaut absolu de plans, les querelles avec de généreux alliés, la mauvaise gestion de nos finances; de là une administration pitoyable, timide, égoïste, et même corrompue dans toutes les branches du gouvernement; de là enfin la séparation prochaine de nos colonies. Ces maux et plusieurs autres encore que j'omets, sont en grande partie dus à un mal entendu. Nous sommes fortement attachés à la Monarchie et au nom de la famille de notre Roi. C'est un des principaux traits de notre caractere, et pourtant on n'y a fait aucune attention. Pourquoi, au nom de Dieu, s'est-on trompé si long-temps à notre égard, contre des faits irrécusables? Essayez donc, Monsieur, de nous faire voir au public Anglais sous notre vrai jour, afin que quelqu'un puisse profiter de l'occasion quand elle se présentera.

Il n'y a ici aucune opinion publique. La raison en est claire. Nous sommes resserrés dans un espace étroit, dans une grande ville de commerce assiégée. Les factions y sont en pleine activité, les vanités individuelles, les intérêts privés y combattent les uns contre les autres comme dans une loge à l'opéra. Nos Cortès sont faibles, notre conseil de Régence à-peu-près nul. La Junte de Cadix ne s'accorde avec aucun de ces deux corps. Ni les généraux, ni les provinces, ni le peuple ne leur obéissent avec plaisir. Les Amériques n'ont également confiance ni dans les uns ni dans les autres. Dieu seul sait combien de temps un semblable état de choses peut durer. La Junte centrale de Séville se plaisait, il y a deux ans, à se vautrer dans le pouvoir suprême, et elle ne se refusa rien jusqu'au dernier moment. L'appât du commandement a tant de charmes, qu'aussi long-temps qu'on trouva en Espagne un individu qui voulût lui obéir, elle ne cessa d'émettre des décrets et des proclamations. Dans les entrefaites, entourés d'ennemis implacables comme nous le sommes, nous ne pouvons nous dissimuler que nous avons au milieu de nous des traîtres prêts à nous livrer. Nous sommes une nation aussi brave que malheureuse. Ma seule espérance est qu'après tant d'essais in-

Digitized by Google

fructueux pour mettre en activité une forme de gouvernement populaire, essais qui, loin d'être utiles, ont tous été vains ou funestes, il nous sera permis d'essayer ce que pourrait une autre forme de gouvernement, telle que la demandent nos anciennes habitudes, ainsi que l'esprit et la lettre de nos anciennes lois.

Exploit Naval.

La Gazette de la Cour du 10 de ce mois contient les détails officiels suivants d'une attaque navale de la plus grande hardiesse, qui a été exécutée avec autant d'adresse que de bonheur par les deux frégates de S. M. B. la *Diana*, Cap. Ferris, et la *Semiramis*, Cap. Richardson, à l'embouchure de la riviere de Bordeaux, le 26 du mois dernier.

Ces deux frégates étant en croisiere le 24 Août, devant la tour de Cordouan, aperçurent en dedans des bas fonds un petit convoi de 4 voiles, protégé par un brig de guerre. Le Capitaine Ferris résolut de s'en emparer par stratagême au moyen d'une manœuvre prompte et audacieuse. On arbora pavillon Français sur les deux frégates, un pilote de la riviere vint à bord, et aida à mouiller les deux bâtiments à la brune, et sans que l'on soupçonnât rien, entre Cordouan et Royan. Le brig de guerre d'escorte était mouillé sous les canons du fort de Royan, côte à côte du brig de garde stationné à l'entrée de la riviere pour la protection des convois entrants et sortants. Il fut détaché trois bateaux de la *Diana* et quatre de la *Semiramis* pour aller prendre ou détruire le convoi, mouillé alors à quatre milles dans la riviere; ils ne purent s'en emparer qu'assez avant dans la nuit. Au jour, le Capitaine Ferris voyant que les bâtiments pris et les bateaux étaient encore fort avant dans la riviere, il résolut d'attaquer les deux brigs de guerre. Les Français continuerent de prendre les deux frégates du Roi pour des bâtiments de leur nation, au point que M. Dubourg, Capitaine de port, et com-

Digitized by Google

mandant la corvette de garde, le *Pluvier*, vint à bord pour offrir ses services, et ne fût désabusé de son erreur que lorsqu'il se trouva sur le gaillard d'arriere. La *Diana* s'approcha alors du premier brig de guerre, et l'ayant abordé avec 30 matelots et soldats de marine, on s'en empara sans perte de monde ni de part ni d'autre. C'était le brig le *Teaser*, ancienne prise anglaise, de 14 canons ou caronades de 18 livres, avec un équipage de 85 hommes, et commandé par le lieutenant de vaisseau Papineau. Les abordants obligerent tous les hommes de cet équipage à descendre à fond de cale sans effusion de sang. Pendant ce temps la *Semiramis* canonait le *Pluvier* qui fit voile et alla se jeter à la côte sous le feu des batteries de Royan. Le Capitaine ayant à peu près fait taire le feu de la corvette et voyant qu'on descendait les embarquations pour mettre l'équipage à terre, expédia les trois bateaux de la frégate qui venaient de retourner après avoir pris le convoi. Ces bateaux reçurent une bordée du *Pluvier*, après quoi ils l'enleverent à l'abordage. Le *Pluvier* était monté de 16 canons et 136 hommes, et était commandé par le lieutenant Page de St. Waast. Lorsque l'on en eût enlevé le monde, on y mit le feu. La marée descendant, il ne fut pas possible de l'emmener. Le convoi arrivait de Rochefort à Bordeaux, chargé de bois de construction, de resine, de vin, et de savon. Toute cette affaire n'a coûté aux frégates anglaises qu'un officier et deux matelots blessés légérement à bord de la *Semiramis*.

Dans notre prochain numéro, nous ferons connaître la piteuse maniere dont l'amiral Lacrosse rend compte de ce qu'il appelle *cette triste affaire*.

Une personne arrivée nouvellement de Paris, rapporte que la seconde grossesse de l'Impératrice Marie-Louise, annoncée il y a déjà quelque temps, avance à vue d'œil. Buonaparté a pris beaucoup de corps, au point que l'augmentation de son poids a produit une diminution sensible dans son activité cor-

Digitized by Google

porelle, et, à ce que l'on croit aussi, dans la force de son moral qui n'est plus aussi énergique qu'autrefois. On va jusqu'à imputer à l'indolence que lui cause cet accroissement d'embonpoint, son séjour à Paris pendant des événements qui, dans d'autres temps, l'auraient déterminé à se mettre lui-même en personne à la tête de ses armées. Il va encore voir, de temps en temps, Joséphine, mais celle-ci ne vient jamais à la cour de celle qui lui a succédé. Cependant comme ces visites ne sont que des visites d'amitié et de politesse, elles ne causent aucune sensation désagréable à Marie-Louise. L'âge de Joséphine lui ôte d'ailleurs toute espece de jalousie. La personne pour laquelle Marie-Louise a montré le dégoût le plus prononcé, est la fille de Joséphine, ci-devant Hortense Beauharnois, que Napoléon fit épouser, se trouvant dans un certain état, à son frere Louis, naguères roi de Hollande. L'Impératrice Marie-Louise a refusé de voir cette jeune femme, qu'on appelle encore la reine de Hollande; elle n'a pas même voulu qu'elle fût admise chez elle; et lorsque cette pauvre Hortense menaça de s'adresser à l'Empereur pour qu'il ordonnât qu'elle fût reçue, Marie-Louise prévint cette plainte: elle envoya sur-le-champ son chambellan à Buonaparté qui siégeait alors au conseil, pour lui demander si elle devait être exposée à de semblables visites ou de semblables menaces. Napoléon déclara aussitôt que l'Impératrice ne recevrait que ceux qu'elle jugerait à propos de recevoir. Marie-Louise, sa grossesse à part, est, dit-on, tout aussi maigre que son mari est gras.

Il est impossible de se figurer les actes de rigueur auxquels sont soumis les négociants de Hambourg. Conformément aux ordres exprès de Buonaparté, on inflige les punitions les plus séveres à tous ceux qui sont découverts entretenant correspondance avec l'Angleterre. Les négociants les plus respectables sont envoyés en esclavage pour la plus légere offense de ce genre. Il y a eu, dernierement, un exemple qui mérite d'être mentionné. Il y a environ trois mois, qu'un jeune négo-

Digitized by Google

ciant du nom de Schroder fut arrêté et envoyé à Paris, sur l'accusation d'avoir eu chez lui des caricatures et des pamphlets injurieux à Buonaparté. Or, l'on sait généralement, aujourd'hui, que ce malheureux jeune homme ayant été jugé et condamné à être marqué au front d'un fer chaud, et aux galeres pour 25 ans, Buonaparté témoigna son mécontentement d'une sentence aussi douce, et donna ordre qu'il fût fusillé. Cette sentence fut exécutée sur-le-champ.

Extrait d'une Lettre de Lisbonne, du 16 Août.

Il est impossible d'arrêter ses regards sur la scene tragique qui se passe aujourd'hui en Espagne, sans apercevoir que Buonaparté a agi avec autant d'indiscrétion et de précipitation que de méchanceté d'un bout à l'autre. Lorsqu'il eut vu l'Andalousie prise, et qu'il pensa que Masséna opérerait, sans résistance, la campagne de Portugal, il décréta aussitôt l'abdication de Joseph et la réunion de la Péninsule entiere à ce qu'il appelle le grand Empire. Ce n'est pas seulement par les dépêches interceptées d'Azanza, qu'on a eu connaissance de ce fait; Buonaparté, lui-même, avait dit publiquement que l'Espagne avait déjà consenti à sa constitution à Bayonne; mais que la Péninsule ayant été subjuguée pouce par pouce, devait indemniser la France de ses immenses sacrifices, et qu'en conséquence elle serait incorporée. Voyant cependant que cette mesure avait été prise prématurément, il rendit son titre à Joseph, mais sans lui donner aucun pouvoir réel, disant qu'il lui remettrait les Espagnols en état de tranquillité, et qu'alors les Français retournant heureusement en France, il ne voudrait pas d'autre récompenses de ses énormes sacrifices.

Il est difficile de dire si Buonaparté est plus coquin que lâche. Quoiqu'il en soit, si ce n'avait pas été pour son immense pouvoir et le peu de vigueur ou d'énergie des souverains du continent qui ont été en guerre avec lui, il y a long-temps qu'il serait monté sur l'échafaud, comme presque tous ceux

Digitized by Google

qui l'ont précédé dans la carriere des crimes de la révolution. Dans les entrefaites, il faut nous attendre que si les affaires des patriotes vont mal, Joseph sera dépouillé du reste de son pouvoir et rappelé; mais si leurs affaires vont bien, Joseph sera traité nominalement comme souverain d'Espagne; le produit des contributions étant néanmoins toujours mis dans la main des généraux; car Buonaparté ne peut pas supporter l'idée de voir partir ses trésors de ses coffres, pour alimenter la guerre d'Espagne: et cet homme affreux apprendrait avec moins de peine la mort de cent mille Français que la perte de deux millions d'écus.

Le Pape.

Un papier de Cadix contient l'article suivant, sous le titre de nouvelles d'Italie.

Le pape continue d'être toujours en prison à Savone, sans que personne ait la faculté d'approcher de lui. Après qu'il eut promulgué l'excommunication du cardinal Mauri, archevêque de Paris, laquelle excommunication fut lue et affichée dans la cathédrale de cette ville, il fut envoyé ordre d'interdire à Sa Sainteté l'usage du papier plume et encre. Le cardinal de Pietro et M. Gregory furent, pour la même raison, jetés dans les prisons de Paris, et après avoir été à plusieurs reprises menacés de mort, on a fini par les faire disparaître. Cette circonstance fait croire à un projet de changement dans le saint siége; cependant il n'y en a encore aucune certitude pour le présent. Buonaparté avait donné commission au cardinal Fesch, à Borghese et à quelques autres personnes, d'aller conférer avec le Pape, mais cela n'a servi de rien. Quelques-uns ont refusé même d'y aller, disant qu'ils savaient d'avance qu'elle serait la réponse de Sa Sainteté: " Rendez-moi la li-
" berté, ainsi qu'au sacré collége; rendez-moi le patrimoi-
" de l'Eglise, et alors nous conférerons."

Digitized by Google

Les cardinaux Gonzalvi, Mattei, Oppizzoni, Pietro et Zitta se sont immortalisés à jamais dans les annales de l'Eglise, mais surtout le premier, que Buonaparté hait mortellement. Les curés de Rome, les chanoines, les prébendaires offrent un grand sujet de consolation et d'édification aux fideles. On a cherché inutilement à les faire dévier de leurs devoirs par une nouvelle forme de serment. Trois cents d'entr'eux ont été bannis à Rotia en Corse; M. Falachapo, les docteurs Arreso, Thibousi, Siclops, le curé Carboni, le célebre abbé Peirera, le chanoine Belli, en un mot la fleur du clergé de St. Jean, de St. Pierre, de Ste. Marie Majeure, et des autres principales églises, subissent aujourd'hui un exil glorieux dans cette île désagréable. On en a laissé quelques-uns à Rome, où ils font beaucoup de bien en occupant les places des curés qui ne peuvent pas remplir leurs fonctions. Trois ou quatre curés, et autant de chanoines les plus ignorants et les plus incapables des hommes, sont les seuls qui aient prêté serment. Tout le clergé étranger, même les ecclésiastiques qui voyageaient, ont été renvoyés dans leurs pays respectifs. Les religieuses de Rome ont été réduites à quatre couvents. Elles ont pour toute allouance une pension de neuf écus par an.

Population de la Ville de Londres.

Le récensement auquel on travaillait depuis trois mois dans la Cité et à Westminster, étant terminé, on vient d'en publier les résultats, districts par districts, en les comparant aux états qui furent publiés en 1801.

	hab.
En 1811, la population de Londres est de	1,099,104
En 1801, elle était de	965,965
Augmentation en 10 ans	133,139.

Sur ce nombre actuel de 1,099,104 habitants, formant la population de 105 paroisses, il y a 484 mille mâles, et

Digitized by Google

615 mille femelles. Cependant on voit d'après les régistres de baptême, qu'il naît 105 mâles contre 100 femelles.

Dans ces calculs sont comprises les paroisses de Christchurch, Lambeth, Newington, Camberwell, Putney, Clapham, Wandsworth, Rotherhithe, Streatham, Battersea, Bermondsey, Richmond, Kensington, Chelsea, Fulham, Hammersmith, Chiswick, Ealing, Edmonton, Tottenham, Enfield, Harrow, Twickenham, Staines, et Uxbridge, comprises dans la baulieue de Londres. Ces 25 paroisses seules renferment une population de 226 mille habitants.

Pensions Diplomatiques.

Dans les papiers que l'on imprime tous les ans pour l'usage des membres du Parlement, on remarque la liste suivante des Pensions de retraites que le gouvernement paye aux personnes qui ont été ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires ou consuls auprès des puissances étrangeres.

Savoir.

	liv. sterl.	
Le Comte de Malmesbury	2300	*
Lord Whitworth	2300	
Lord St. Helens	2300	
Lord Auckland	2300	
Le Comte d'Elgin	2000	
Lord Henley	2000	
M. Liston	2000	†
M. Robert Walpole	2000	
M. Arbuthnot	2000	‡
Sir John Borlase Warren	2000	
Sir Arthur Paget	1700	
M. Jackson	1700	
M. Merry	1700	
M. William Drummond	1700	
M. Frere	1700	
Le Vicomte Torrington	1684	

---

* Dont 1200 reversibles sur la tête de son fils Lord Vicomte Fitzharris.

† Suspendue, étant employé de nouveau.

‡ Suspendue, étant aujourd'hui Secrétaire de la Trésorerie.

Digitized by Google

M. Alexander Stratton	1500
M. Wickham	1200
M. Trevor	1200
M. Spencer Smith	1200
M. Brooke Taylor	1200
M. Watkin William Wynne	1200
M. Edward Thornton	1200
M. Pierrepoint	1200
M. George Hammond	1200
M. Hailes	1127
Sir James Craufurd	1000
M. Drake	1000
Sir Robert Gunning	1000
M. Fraser	980
M. Osborne	800
M. Thomas Walpole	800
M. Thomas Jackson	800
M. Saint Paul	600
M. Gray	500
M. Magra	500
M. Falcon	500
M. Davison	360
M. Dutens	300
Sir John Stepney	300
M. Watson	200
M. Doerfeld	250
M. Miliquen	250
M. G. Cooke	248
M. Fry	200
M. Shepherd	230
M. Charles Keene	250
M. Robert Walrond	250
M. James Talbot	130
M. Colman	120
	£55579

Digitized by Google

Buonaparté a quitté Trianon à la fin d'Août; il est allé passer d'abord quelques jours à Compiegne, après quoi il s'est porté sur la côte pour faire son inspection accoutumée des ports du nord. Il était à Boulogne le 9. Nous pensons que ce voyage pourrait s'étendre au nord beaucoup plus loin qu'on n'imagine.

Le Gouvernement vient d'offrir 200 livres sterling de récompense à quiconque dénoncera les auteurs de plusieurs lettres anonymes qui ont été adressées, depuis quelque temps, à Sa Majesté Louis XVIII, sous le titre de Comte de Lille, et à quelques autres Princes Français. Ces lettres, écrites d'un style de corps-de-garde, contiennent des menaces contre ces illustres personnages, s'ils ne renoncent pas à leurs droits légitimes. Nous espérons que les auteurs de ces outrages seront bientôt découverts. Ce sont sans doute des prisonniers Français qui se permettent ces horreurs. Un journaliste anglais dit à ce sujet qu'il faut ou renvoyer sur-le-champ ou au moins surveiller de près cette tourbe de cuisiniers, maîtres-d'hôtel et valets-de-chambre étrangers qui abondent à Londres. Nous lui observons que cette classe d'hommes, la plupart établis ici depuis longues années, et généralement aimés de leurs maîtres, est peut-être la moins dangereuse et la moins offensante de tous les étrangers qui existent en Angleterre. S'il en est une qui exige la surveillance la plus active, c'est cette multitude de prétendus négociants, marchands de tableaux, de vins et eaux-de-vie, libraires, bijoutiers, &c. qui arrivent et repartent continuellement, et dont les trois-quarts sont autant de sacripans, de Buonapartistes enragés, ou d'espions de la police de Paris. Il n'y a pas jusqu'au plus fameux Corsaire de Bordeaux qui paraissait dernièrement tous les jours à la bourse de Londres. A la vue d'une licence et d'une commission, plus d'un négociant répondrait de Savary lui-même;

Digitized by Google

c'est ce qui fait que l'on prend aujourd'hui tant de licences. On assure que le bureau des étrangers (l'*Alien-Office*) n'accorde plus de permissions pour aller à Gravesend, et qu'il a même retiré celles qui avaient été émises. *(Amen.)*

Nécrologie.

Le Sénateur, comte de Bougainville, ci-devant Vice-Amiral, et membre de l'Institut des Sciences, est mort à Paris au commencement de ce mois, plus qu'octogénaire. Ses restes ont été déposés à Ste Genevieve (le Panthéon).

Le Sénateur Comte Ordener, général de division, et gouverneur du château de Compiegne, est mort. Le Duc de Dantzig (le Fevre) a prononcé l'oraison funebre de son camarade décédé; ç'a dû être un fier morceau, s'il l'a composée lui-même.

Un ordre du Conseil du 6 de ce mois, rendu sans doute en vue de favoriser le commerce du Canada et de la Nouvelle Ecosse, a imposé, à partir du 1er Décembre, les droits suivants sur les objets que les Etats-Unis sont autorisés à importer dans les colonies britanniques.

Savoir.	£.	s.	d.
Par quintal de poisson sec, salé, ou fumé	0	2	6
Par quintal de biscuit, en sacs ou barils	0	3	9
Par baril de farine	0	6	0
Par baril de blé noir, pois, feves, mahis, &c.	0	3	4
Par boisseau de pois, feves, haricots, &c.	0	0	10
Par quintal de ris	0	3	4
Par millier de merrain de bois rouge .	1	0	0
Par millier de bois blanc et de douelles de fond	0	13	0

Sur les chevaux, mulets, et autres animaux, 10 pour cent de leur valeur au port d'importation.

Le tout, monnoie de la Jamaïque, où trois piastres gourdes font la livre sterling.

Digitized by Google

NOUVELLES OFFICIELLES DES ARMÉES EN ESPAGNE.

[Extraites du Moniteur.]

Catalogne.

Un aide de-camp de Martinez, commandant à Figuieres, avait déserté, le 8 Août, et annoncé que la garnison était dans un affreux dénuement et réduite à quelques onces de pain et un peu d'eau; que, ne pouvant espérer de secours, elle était décidée à se faire jour à la baïonnette, et à tenter un coup de désespoir; mais Figuieres était enveloppée par une ligne formidable de circonvallation de plus de quatre mille toises de développement; cette ligne était formée par une chaîne de redoutes fermées, liées entr'elles par des retranchements et couvertes par un double rang d'abattis. La surveillance avait redoublé d'activité depuis quelques nuits; les généraux passaient ces nuits dans les lignes: le duc de Tarente avait pris les dispositions les plus capables d'ôter à l'ennemi tout moyen d'échapper à son sort. Après avoir épuisé tous ses vivres et ses munitions, Martinez a tenté, dans la nuit du 16, de forcer les lignes à la tête de toute sa garnison; il arrivait près des premiers abattis quand un feu terrible se développa sur sa colonne, lui tua 400 hommes, et l'obligea à rentrer dans la place. Le 19, au matin, il s'est rendu à discrétion, ne demandant que la vie sauve. La garnison a défilé, sans armes, sur les glacis; elle s'est trouvée encore de 3,500 hommes et près de 350 officiers, dont un maréchal-de-camp, plusieurs brigadiers et 80 officiers supérieurs; cette garnison est arrivée à Perpignan le 21 et le 22. Deux mille hommes avaient péri dans Figuieres, par le feu ou par les maladies, depuis le commencement du blocus qui a duré quatre mois; la place n'ayant point été attaquée, et tous les travaux s'étant bornés à ceux d'un blocus rigoureux, cette importante forteresse est restée intacte. On ne peut trop louer l'activité et la persévérance qu'ont déployées les troupes du blocus; l'artillerie et le génie ont rivalisé de zele dans ces immenses travaux.

Digitized by Google

Lettre du Duc de Tarente à S. Exc. le Ministre de la Guerre.

Au camp sous Figueres, 17 Août, 1811.

Monsieur le Duc,

J'ai l'honneur d'informer V. Exc. que la partie valide de la garnison de Figueres, au nombre de 3,500 hommes, a tenté inutilement cette nuit de s'échapper.

La sortie générale a eu lieu sur le front de la plaine, mais signalée par le feu de nos avant-postes, elle a été accueillie par une fusillade si vive, aux cris de *vive l'Empereur !* et par tant de mitraille et d'obus, qu'elle s'est retirée précipitamment et en désordre dans ses remparts; le jour a fait découvrir le champ couvert de morts, de blessés et de débris.

Suivant le rapport de plusieurs officiers supérieurs enlevés ce matin, la perte en blessés est nombreuse; pas un seul homme n'a pu franchir la premiere ligne d'abbatis, et il y avait encore d'autres obstacles avant de parvenir jusqu'à nos baïonnettes.

Pendant deux jours les Espagnols ont été occupés à briser et à détruire ce qu'ils ne pouvaient emporter ou brûler, les fours sont rompus. Il leur avait été fait une double ration d'eau-de-vie et trois jours de pain; tels sont les rapports que S. Ex. le colonel-général m'a adressés ce matin, en me demandant l'autorisation de profiter du trouble et de la terreur qu'une semblable réception a dû inspirer aux Espagnols, pour les sommer de se rendre à discrétion, sous peine d'être passés par les armes: quoique je compte peu sur le succès de cette sommation, qui hâterait de quelques jours la reddition de la forteresse, néanmoins je l'ai autorisée.

Mes avant-postes de Liers ont été attaqués, hier, par les Miquelets; j'ai fait une battue générale qui a tout dispersé. Il paraîtrait que 7 à 800 de ces gens cherchaient à favoriser l'évacuation du fort.

Tout porte à croire que le dénoûment de Figueres touche à son terme.

Agréez, M. le Duc, l'assurance nouvelle de ma considération distinguée.

(Signé) Le Maréchal Duc de Tarente,
MACDONALD.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XXIV.

"Son empire est détruit, si l'homme est reconnu."

Les lettres suivantes ont été communiquées par Ordre le 18 Août, au Cercle de la Cour à Trianon.

Lettre écrite de la Main de l'Empereur Napoléon à l'Empereur FRANÇOIS.

Otto m'écrit, mon Frere et cher Beau-Pere, qu'une scene scandaleuse a eu lieu à votre cour le jour qu'il a voulu célébrer, conformément à l'étiquette établie par moi, l'anniversaire de ma naissance. Les femmes de vos courtisans se sont absentées, dit-il, de Vienne ce jour-là, en sorte que le bal qu'il avait préparé n'a pas eu lieu, et que n'ayant pu faire danser les femmes il a fait dîner les maris. Vous imaginez bien que je me . . . . . de ce que pensent ou font ces bégueules, mais je ne suis pas également indifférent à la maniere dont vous reglez votre cour, et dont vous faites respecter votre gendre. Si la même chose avait eu lieu chez moi relativement à vous, j'aurais banni une partie de ces caillettes et envoyé les autres pour quelques jours à la Salpétriere. C'est ainsi qu'on gouverne. J'ai eu de la peine à organiser ma cour, mais les obstacles que j'ai rencontrés m'ont appris qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout avec de la fermeté et du caractere. J'avais des individus de tous les partis

Digitized by Google

à concilier, il fallait que je confondisse des duchesses avec des servantes, les femmes de mes généraux avec les dames de l'ancienne cour : comment serais-je parvenu à amalgamer tout cela si j'avais consulté tous les scrupules, cédé à toutes les fantaisies et donné l'essor à toutes les répugnances de cette foule bigarrée qu'il était de mon intérêt de réunir autour de moi ? C'est en mettant ma volonté à la place de toutes les prétentions, que je suis parvenu à former un ensemble vraiment satisfaisant. Quand il s'agit d'obéissance, je ne fais nulle distinction entre le dernier de mes sujets et le plus distingué de mes maréchaux. Aux yeux d'un souverain tous les hommes sont égaux, parce qu'un même devoir les lie à lui, et s'il pardonne une faute à raison du rang de celui qui l'a commise, il n'est bientôt plus qu'un mannequin que ses entours dirigent à volonté. Si quelques femmes de la populace de Vienne s'étaient concertées pour m'insulter, votre ministre aurait fait grand bruit de leur audace et de leur châtiment ; mais comme cette conspiration s'est tramée entre les dames à paniers et à falbalas, ces Messieurs ont gardé le silence, et ne vous ont conseillé aucunes mesures de rigueur. Aussi voyez comme vos états sont gouvernés. Lorsque mes grenadiers et mes mamelouckes étaient à Vienne, je les ai forcés de respecter ces mêmes femmes qui m'outragent ; qu'elles tremblent, ces misérables, car un jour je pourrais bien les livrer aux derniers goujats de mon armée. J'ai été généreux moi, je ne m'en repens pas ; non, je ne me repens pas de vous avoir donné personnellement des marques de mon estime, mais si on oublie ce qu'on a dû à ma modération, je serai bien forcé de montrer ce qu'on doit attendre de ma colere.

Sur ce, je prie Dieu, mon Frere et cher Beau-Pere, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

(Signé) . . . . NAPOLÉON.

Digitized by Google

Lettre de Madame N. à Madame V. à Vienne.

Trianon, 21 Août.

Mon Dieu, ma chere, quel terrible homme que cet empereur Napoléon! Mais dites-moi, qu'avez-vous fait, qu'ont fait les dames de Vienne, pour exciter sa colere? Imaginez-vous qu'il entra, hier, dans la chambre de ma chere princesse, au moment où je lui lisais un nouveau roman de Lafontaine. Il sauta sur le livre, maudissant tout ce qui est Allemand, et me saisissant par les deux mains, il me força à une pirouette qui lui donna l'occasion de me faire un affront avec son pied. C'est ainsi qu'il traite tout le monde quand il est en fureur. Des exclamations de rage lui échappaient contre notre auguste Empereur et les dames de sa cour: non, ma chere, je ne vous répéterai pas tout ce qu'il disait; je voudrais pouvoir l'oublier. Cet homme n'a pas plus d'éducation qu'un pandoure..... Cela est bien dur, d'avoir quitté une cour aussi polie que la nôtre pour venir recevoir des coups de pied dans celle-ci. Sans faire attention à la grossiereté dont il s'était rendu coupable, il s'est mis à appeler nos ministres des ganaches, nos généraux des vieilles perruques, nos archiduchesses des mijaurées, et nos dames de la cour des catins, et bien d'autres mots que je ne puis redire. La chere princesse le regardait d'un air étonné, mais nullement ému. "Madame," lui a-t-il dit, "votre pere se perd; sa cour n'est qu'une pétaudiere où chacun fait ce qu'il veut. Cela ne me convient pas; il faut que cela change; je veux que tout marche différemment. Quoi! des.... (Oh! je ne répéterai pas ce mot) auront impunément refusé d'assister à un bal donné pour célébrer l'anniversaire de ma naissance! Quoi! cette insulte m'aura été faite, en face de l'Europe, par des..... péronnelles qui me doivent le peu d'honneur qui leur reste!

Digitized by Google

Voilà ce que c'est que de s'unir à des familles dégénérées, elles se laissent insulter dans leurs propres alliances. Il me prend envie d'envoyer Rustan à Vienne, avec quelques Mamelucks, et de faire fustiger ces impertinentes en plein cercle, en face de toute votre cour. Jour de D.... c'est ainsi qu'on me traite, quand je prépare pour vous des fêtes qui feront l'étonnement de l'Europe; quand j'en ai données, pour la naissance de notre fils, qui surpassent tout ce que les temps anciens et modernes offrent de plus magnifique en ce genre! A quoi me sert de rivaliser de galanterie avec mes prédécesseurs, si le sexe même que j'honore par ces fêtes m'insulte par ses répugnances. Madame, madame, cela marchera bientôt différemment; j'ai encore deux ou trois de mes freres les souverains à châtier." Et il s'est retiré brusquement; et moi, par ordre de l'Impératrice, je vous écris cette lettre, pour que vous la communiquiez à notre intermédiaire. Mon Dieu, mon Dieu! quand reverrai-je ma chere ville de Vienne!!!

(Signé) N....

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-Street, Oxford-St.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCV.—*Le* 20 *Septembre,* 1811.

L'ENFANT PRODIGUE;

Poëme en quatre Chants; *par M.* Campenon.

Ce poëme est encore un de ceux auxquels il est plus facile d'assigner un rang, qu'une classe et une dénomination particulieres; l'auteur pense, et donne son avis, à cet égard, avec une modestie qui laisse à son opinion toute sa force, que son ouvrage appartient au genre de l'épopée. "On sait, ajoute-t-il, que dans le langage de la critique littéraire, il n'y a que ce mot pour désigner tout poëme qui contient le récit d'une action divisée en livres ou chants." Cette définition nous paraît d'autant moins exacte qu'en l'adoptant il s'ensuivrait que les poëmes de *Daphnis*, de la *Guerre civile de Geneve*, de *la Pipe cassée*, appartiennent au genre de l'épopée, puisqu'ils

Digitized by Google

contiennent le récit d'une action divisée en livres ou chants : mais sans recommencer une vaine dispute de mots qu'Addison a tranchée d'une maniere si spirituelle dans son examen critique du *Paradis perdu*, nous allons essayer de faire connaître le nouveau poëme dont M. Campenon vient d'enrichir la littérature française, en le considérant tour-à-tour sous le rapport du sujet de l'ordonnance et de l'exécution.

La parabole de l'*Enfant prodigue*, ainsi que celles de la brebis égarée, de la drachme perdue, du maître de la vigne et des ouvriers, a pour but d'établir cette vérité religieuse ; que le repentir est plus agréable à Dieu que l'innocence même. Cette idée si consolante, si parfaitement appropriée à la fragilité de notre nature, ne nous semble pas aussi conforme aux principes de la morale qu'à ceux de la religion. Nous ne pensons pas, quoiqu'on en puisse dire, que le retour d'un fils au sein d'une famille déshonorée et désespérée par ses égarements, soit un événement tellement heureux, qu'il faille, dans tous les cas, le célébrer par des jeux et des festins ; et s'il faut tout dire, nous craindrions, en suivant à la lettre l'exemple du pere de l'enfant prodigue, en signalant par une fête le pardon que nous nous empresserions d'accorder à un fils coupable et repentant, que nos autres enfants et celui-là même ne nous préparassent, dans le cours de leur jeunesse, beaucoup de jours de fêtes semblables. Mais cet excès d'indulgence, auquel une morale sévere donne le nom de faiblesse, a sa source dans les plus tendres affections du cœur humain : il se développe au milieu des émotions les plus vives, et mis en action par une main habile, ne peut manquer de produire cet intérêt puissant et général qui se trouve bien plus sûrement dans les passions que dans les vertus humaines.

Ce n'est donc pas parce qu'un tel sujet est essentiellement moral, mais, au contraire, parce qu'il

Digitized by Google

est essentiellement passionné, qu'il faut féliciter l'auteur d'en avoir fait choix : il faut le féliciter surtout d'y avoir introduit un personnage nouveau ; celui d'une mere tendre, faible, partiale même, d'une de ces meres dont Térence a dit un peu durement :

> Matres omnes filiis
> In peccato adjutrices et auxilio in paterna injuria
> Solent esse.

On conçoit déjà tout ce que l'admission de ce personnage a pu ajouter de mouvement et d'intérêt à l'action principale, quel charme il a dû répandre sur les incidents, et quelles ressources a pu y trouver un poëte chez qui l'abandon, la grâce et la sensibilité sont les caracteres distinctifs du talent.

Ce sujet a déjà été traité plusieurs fois en différents genres de compositions littéraires. Massillon l'a pris pour texte d'un de ses sermons ; un poëte anglais (Armstrong, autant qu'il nous en souvient) l'a défiguré dans une longue et fade Idylle : après quelques essais infructueux pour le transporter sur la scene, Voltaire parvint à l'y fixer ; et plus récemment, en 1785, un M. d'Aillant-de-Latouche a publié un poëme en huit chants, sous ce même titre de l'*Enfant Prodigue*. Comme on aurait pu supposer que M. Campenon, dans son travail, s'était aidé de celui de son prédécesseur, il a cru devoir prévenir ce reproche en mettant sous les yeux de ses lecteurs un fragment du poëme de M. d'Aillant, assez étendu pour détruire toute espece de soupçon, et pour ôter même à la malignité, l'envie d'établir une comparaison gratuitement injurieuse entre ces deux ouvrages.

La simplicité du plan était, sans aucun doute, la condition la plus indispensable d'un sujet tiré des Saintes Ecritures, et que l'auteur se proposait, avec autant de goût que de raison, de traiter dans toute la vérité, dans toute la naïveté des mœurs locales.

Digitized by Google

Le choix des circonstances, des incidents et des personnages qui restaient à créer pour donner à l'action de son poëme l'étendue et les proportions convenables, demandait le goût le plus sévere et le plus délicat; une analyse exacte et rapide va mettre le lecteur à portée de juger avec quel bonheur cette double condition est remplie dans l'ouvrage dont l'examen nous occupe.

Ruben et Nephtale habitaient en Egypte le riche pays de Gessen, que Pharaon avait jadis donné à la postérité de Jacob. Rien ne manquait alors au bonheur de ces deux époux israélites, à qui le ciel avait accordé, avec de grands biens, deux fils l'orgueil et l'espoir de leur vieillesse. Le plus jeune, Azaël, était pour sa mere l'objet de la plus tendre prédilection; mais tourmenté par un caractere inquiet et passionné, il ne répondait que faiblement à tant d'amour, et n'aspirait qu'au moment de quitter la maison paternelle. Ce désir devint bientôt un sentiment si vif que les représentations de son pere, les larmes et le désespoir de sa mere ne purent y mettre obstacle. Après avoir reçu sa part de l'héritage considérable sur lequel il n'avait point encore de droit, il partit pour Memphis, enivré de toutes les illusions dont l'avenir flattait sa bouillante et présomptueuse jeunesse. Tel est à-peu-près la matiere du premier chant.

Le second présente un tableau déchirant du désespoir de la malheureuse Nephtale, dont les douleurs étaient encore aigries par la cruelle indifférence de Pharan, son fils aîné, et par la fermeté sévere avec laquelle son époux supportait un malheur dont elle ne voyait le terme qu'au-delà du tombeau. Penser à son fils, revoir les objets qu'il avait aimés, les lieux qu'il avait parcourus, était pour cette mere désolée un besoin de tous les moments. Un jour, qu'en suivant ses traces, elle avait pénétré jusqu'au désert qui sépare la terre de Gessen de la ville des

Digitized by Google

Pharaons, elle y fut surprise par un de ces vents terribles qui laissent après eux le ravage et la mort; l'épouse de Ruben allait périr lorsqu'elle fut secourue par une jeune Israélite éprise en secret du fugitif Azaël. Cette dernière circonstance, qui ajoutait, aux yeux de Néphtale, un si grand prix à un si grand service, ne lui permit plus de se séparer de sa jeune libératrice. Jephtele (c'est ainsi qu'elle se nomme), était orpheline, et la mere d'Azaël, en l'adoptant pour sa fille, acquittait une dette de l'amitié, que l'amour devait un jour reconnaître.

Les tendres soins de Jephtele, les précautions prises par Ruben pour être informé du sort de son fils, commençaient à apporter quelques consolations au cœur de Néphtale; on annonce un étranger arrivant de Memphis; il est introduit sous la tente hospitaliere de Ruben, et lui raconte ses malheurs. " Il pleure sa fille unique, victime de la plus odieuse séduction, abandonnée par son complice et réduite enfin à se donner la mort. L'auteur de tous ses maux, ce fléau des familles, est un vil Hébreu. . . . C'est Azaël." Cet incident inattendu, très-propre à éveiller la curiosité, mais auquel on pourra reprocher de déplacer l'intérêt, termine le second chant et prépare les événements du troisieme.

Dans ce troisieme chant, le lecteur transporté à Memphis sur les pas d'Azaël, s'associe à son étonnement, à son admiration et à ses premiers plaisirs, à la vue des merveilles sans nombre que renferme cette reine des cités. Mais déjà ces douces impressions, ces riants spectacles ne suffisent plus à l'avidité des désirs de notre jeune voyageur: dans une fête, ou plutôt dans une orgie publique que l'on célébrait en l'honneur du Dieu Apis, il a vu Lia, jeune Moabite, dont les premiers regards ont allumé dans son sein la passion la plus violente; il la suit en tout lieu, et profitant de l'extrême liberté qu'autorisait une pareille fête, il hasarde l'aveu de son amour. La

Digitized by Google

tendre Moabite égarée par son cœur, séduite par l'exemple, se livre à tous les sentiments qu'elle inspire et que déjà même elle partage ; bientôt son égarement ne connaît plus de bornes ; elle quitte son pere pour suivre un amant dont l'abandon cruel ne tarde pas à venger la nature et la pudeur outragées dans leurs droits les plus saints. Azaël, après avoir trahi l'amour, se livre à tous les désordres et s'abandonne au torrent des voluptés ; il y trouve, à son tour, sa ruine et sa punition. La famine commençait à se faire sentir à Memphis ; pour en arrêter les progrès, un édit de Pharaon ordonne l'expulsion des étrangers et rappelle l'usage antique qui veut qu'en pareil cas une femme soit précipitée dans le Nil. L'infortunée Lia, qui gémissait dans l'abandon et dans l'opprobre, ne balança point à sacrifier à l'espérance du bonheur des autres une vie désormais à charge à elle-même ; elle s'offrit pour victime et consomma son sacrifice en présence du peuple de Memphis, et presque sous les yeux de son indigne amant, que le hasard amenait en ce moment sur le rivage. Cette image horrible et les malédictions d'une ville entiere accompagnent le coupable Azaël jusque dans le désert où il va cacher sa honte, sa misere et son repentir.

Le quatrieme et dernier chant commence par la peinture effrayante de l'état de malheur et d'abjection où se trouve réduit Azaël. Errant dans le désert, accablé de fatigue, de besoin et de remords, ses forces l'abandonnent, sa raison s'altere, il succombe, il est prêt à périr. Secouru par une caravane d'étrangers bannis, comme lui, de Memphis, il est reconnu par quelques-uns d'entr'eux, et la pitié qu'il avait d'abord inspirée fait place aux plus durs traitements. On le force, sous des haillons d'esclave, à garder *un vil troupeau des Hébreux abhorrés*. C'est à ce dernier degré d'infortune que l'attendait la Providence. Un ange lui apparaît en songe, et sou-

Digitized by Google

dain il recouvre et sa raison et sa vertu ; sur l'ordre et sous la conduite de cet envoyé céleste, il prend sa route vers Gessen, où il arrive le septieme jour.

Le reste de ce chant est employé à peindre des couleurs les plus aimables le tableau consolant et délicieux du retour de cet enfant prodigue, reçu par sa mere avec tout le délire de l'amour maternel, et par son pere, avec une indulgence qui contraste peut-être un peu trop fortement avec la sévérité de caractere qu'il déploie dans la premiere partie du poëme. La réconciliation des deux freres et les noces d'Azaël et de Jephtele mettent le comble au bonheur de cette famille, et deviennent l'occasion d'un banquet, où Nephtale et sa fille adoptive contemplent avec une joie égale, un fils, un époux adoré, autrefois le transfuge, et maintenant l'espoir d'Israël.

Cette analyse, toute rapide qu'elle est, suffit (nous le croyons du moins) pour motiver les éloges que nous semblent mériter la sagesse du plan, la contexture de la fable, et la marche d'un poëme dont les caracteres sont fermes et bien tracés, les situations attachantes et naturelles, l'ensemble plein de charmes et d'intérêt. Nous nous permettrons, cependant, avant de passer à l'examen du style, de soumettre à l'auteur lui-même quelques observations, ou plutôt quelques doutes que nous a suggérés une lecture attentive de son ouvrage. Gesner s'excuse, dans la préface de son poëme de *la Mort d'Abel*, d'avoir fait Caïn moins méchant qu'il ne l'est dans la Bible, pour intéresser la pitié en sa faveur. M. Campenon, en suivant une marche contraire, en rendant Azaël plus coupable qu'il ne l'est dans le texte évangélique, en faisant peser sur sa vie entiere une faute, pour ne pas dire un crime, irréparable, n'a-t-il pas affaibli l'intérêt qu'il cherche à inspirer pour son héros ? N'est-il pas quelquefois parvenu à le faire haïr, lorsqu'il fallait peut-être se borner à le faire plaindre ? Il nous semble aussi que la

Digitized by Google

marche progressive de l'action aurait voulu que la jeune Israëlite, destinée à devenir l'épouse d'Azaël, fût annoncée dès le premier chant, et qu'un premier regard jeté sur elle à la fête des sacrifices, laissât au cœur d'Azaël le germe d'un sentiment, gage du bonheur de leur hymen futur. S'il arrivait que ces observations ne parussent pas à l'auteur tout-à-fait dénuées de fondement, quelques vers ajoutés suffiraient pour en faire disparaître le motif dans les éditions subséquentes qu'un ouvrage aussi distingué ne peut manquer d'avoir.

Il nous reste à examiner ce poëme sous le rapport de l'exécution. Son auteur s'est déjà fait un nom dans un genre de poésie moins difficile par lui-même que par l'inconvénient de s'y trouver sans cesse en présence d'un de ces écrivains dont l'éclat absorbe tout ce qui l'environne. M. Campenon a soutenu cette dangereuse concurrence; mais quelque talent dont il ait fait preuve dans son poëme de *la Maison des Champs*, quelque charme qu'il y ait répandu, on pouvait encore n'y pas trouver un garant assuré du succès de ses efforts dans un genre qui ne suppose pas seulement le talent de faire des vers agréables, mais l'art bien plus difficile de combiner un plan, de tracer, de soutenir des caracteres, de développer des sentiments conformes à la condition, à la situation des personnages, et de peindre des mœurs vraies et locales. L'auteur du poëme de l'*Enfant Prodigue*, a prouvé qu'il pouvait lutter avec avantage contre toutes ces difficultés. Quelques citations suffiront du moins pour faire naître chez nos lecteurs le désir de s'en convaincre.

Rien de plus noble et de plus hébraïque (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que l'invocation du premier chant :

> Fille du ciel, Muse aux chastes attraits,
> Au sistre d'or, aux accents toujours vrais,

Digitized by Google

Qui dédaignant les routes fabuleuses
Du frais Ménale et du riant Tempé,
Du roc fécond par Moïse frappé
Bus à longs traits les eaux miraculeuses,
Et du Très-Haut chantant les saintes lois
Fis resonner, au bruit de tes cantiques,
De Sinaï les cimes prophétiques ;
Vierge céleste, encourage ma voix !
Viens, je confie à ta lyre fidele
Du Dieu vivant la parole immortelle.

Azaël a formé le projet de quitter la maison paternelle ; il vient révéler à ses parents son coupable projet.

. . . . . .
Je cede enfin au pouvoir qui m'entraîne ;
Mais jugez moi, suis-je digne de haine ?
Dans cet asile où je fus tant aimé,
Vous le voyez, soit destin, soit faiblesse,
D'un poison lent je m'éteins consumé.
Tout sert ici mon oisive mollesse.
Nul avenir ne rit à ma jeunesse,
De mes tourments votre malheur s'accroît.
Sous d'autres cieux je ne sais quel présage,
Dans un lointain que mon œil entrevoit,
D'un bonheur pur m'offre une vague image.
Voyez Joseph à Sichem ignoré !
Sur d'autres bords il vécut honoré.
Ah ! comme lui dans mes destins prospere,
Dans l'avenir qui s'ouvre à mes projets,
Plus d'une fois aux rives étrangeres,
Mes souvenirs, mes vœux et mes regrets
Se tourneront vers cette solitude ;
Je me dirai qu'aux tentes de Gessen,
Le cœur en paix vous goûtez dans l'hymen
Ce bonheur simple exempt d'inquiétude,
Et qui toujours, hôte des mêmes lieux,
Loin de s'user, s'accroît par l'habitude ;
Et moi je pars, je fuis loin de vos yeux.
Terre natale où dorment mes aïeux,
Réduit paisible où je laisse ma mere,
Champs paternels, recevez mes adieux !
Je vais partir, bénissez-moi, mon pere.

Digitized by Google

Combien cette poésie simple d'expression et forte de pensées et de sentiments, est au-dessus de ces vers vides et boursouflés dont on fatigue depuis si long-temps nos oreilles !

Nepthale répond :

Partir, mon fils ! est-il vrai ? dit Nephtale ;
C'est donc ainsi, cruel, que tu m'apprends
De ce départ la nouvelle fatale !
Ah ! malheureux, differe encore, attends
Qu'à ton absence, à ces jours d'amertume
Mon cœur du moins par degrés s'accoutume.
A ce bonheur où je ne suis pour rien,
Oui, s'il le faut, j'immole tout le mien ;
Mais si tu pars, aujourd'hui, dans une heure,
O mon enfant ! tu veux donc que je meure ?
. . . . . .
. . . . . .
—Je reviendrai.—Vous reviendrez, mon fils ?
Le jeune oiseau qui, désertant nos plaines,
S'échappe et fuit aux régions lointaines,
Revient aussi, quand ses goûts sont lassés,
Se reposer sur la rive natale ;
Mais au retour de sa course fatale
Retrouve-t-il tous ceux qu'il a laissés ?

Le cœur d'une mere ne respire-t-il pas tout entier dans cette réponse, dont les premiers vers ont quelque analogie avec un passage de la fable des *Deux Pigeons* de La Fontaine ?

Après le départ de son fils, cette tendre mere adopte pour fille une jeune orpheline qui lui a sauvé la vie, et qui lui fait confidence de son amour pour le fugitif Azaël.

Des pleurs alors s'échappent de ses yeux,
Soudain Nephtale : " O ma fille, dit-elle,
Serait-ce un songe ? Est-ce une voix mortelle ?
Ou, sous tes traits, est-ce un ange des cieux ?
Nul être encore ô ma chere Jephtele,
De mots plus doux, de plus tendres accents
Jusqu'à ce jour n'avait frappé mes sens,
Je me ranime à ta voix consolante ;

Digitized by Google

A mon oreille elle est plus douce encor
Que ne peut l'être à ma bouche brûlante
Le miel si pur des plaines de Ségor.
A ton malheur, oui, j'unis ma misère.
Tes maux sont grands, si tu n'as plus de mere;
Mais dès ce jour, tu trouveras en moi
Les tendres soins d'une amitié fervente.
Mon fils, hélas! plus à plaindre que toi,
Est orphelin quand sa mere est vivante.
Laissons ses torts et plaignons ses malheurs....

Nous croirions faire injure à nos lecteurs en leur faisant remarquer, dans ce morceau, où nous ne pensons pas qu'il y ait un mot à reprendre, des vers tels que ceux-ci :

Mon fils, hélas! plus à plaindre que toi
Est orphelin quand sa mere est vivante.

Les beautés de sentiment s'emparent à-la-fois de tous les esprits.

Le début du troisieme chant, si remarquable par la richesse et l'élégance de la poésie, sera cité dans un autre numéro de ce Journal. Nous choisirons dans le quatrieme un morceau qui se distingue par des beautés d'un autre genre.

L'auteur peint les désordres où se plonge Azaël.

Tandis qu'en proie au chagrin qui la tue,
Lia gémit sous ses maux abattue ;
De tout devoir, de tout soin dégagé,
Dans les plaisirs son amant est plongé.
Memphis le voit, prodigue de largesses,
Sur ses excès attirant tous les yeux,
De vingt beautés opprobre de ces lieux
Solliciter les vénales tendresses.
Déjà son bien, follement dispersé,
Suffit à peine à son luxe insensé.
Le jour, la nuit, sous une vaste tente,
Où l'or se mêle à la pourpre éclatante ;
Dans les banquets où les mets somptueux,
Les flots de vin, les chants voluptueux,

Digitized by Google

De tous les sens vont allumer l'audace.
A ses côtés effrontément il place,
Et l'Adultere au regard alarmé,
Et la Débauche au visage enflammé.
Un vil ramas de femmes impudiques,
D'hommes flétris, honte et fléau des mœurs,
A tous ses goûts, à toutes ses fureurs
Viennent offrir des voluptés cyniques,

En faisant un éloge bien mérité du style de cet ouvrage, où nous nous plaisons à reconnaître un véritable talent et des beautés du premier ordre, nous ne prétendons pas qu'on ne puisse y découvrir quelques tâches, y reprendre quelques fautes échappées au goût et à l'attention de l'auteur; nous croyons même avoir remarqué les plus essentielles.

Je vous l'ai dit, mon destin est d'*errer*.

La verbe *errer* a deux acceptions, mais employé de cette maniere, le sens figuré est le premier qui se présente à l'esprit.

Et sur Ruben prompt à la secourir
Tombe expirante et *ne pouvant* mourir.

Ce participe appesantit le vers et ne finit pas la phrase : il est plus mal placé que partout ailleurs à la fin d'un vers qui termine un chant.

Tout excepté ton amoureuse ivresse.

Nous dirons à l'auteur, en lui répétant son vers :

Tout, excepté ton amoureuse ivresse.

En parlant d une vierge timide dont le penchant modeste est si loin d'être une *ivresse amoureuse*, qu'elle ose à peine en faire l'aveu à la mere de celui qu'elle aime.

Elle est livrée à son amour brutal,
Et dans ce lit à la pudeur fatal,
Entre innocente et s'éveille adultere.

Digitized by Google

Lemierre avait dit, en parlant de St. Paul,

Tombe persécuteur et se releve apôtre.

Le caractere particulier du style de M. Campenon est la clarté et l'élégance, aussi ne trouverait-on pas, après celui que nous allons citer, un autre exemple, dans tout son poëme, d'une phrase tourmentée, louche et incorrecte.

Triste départ! ô combien il differe
De ce voyage *où* le même Azaël,
Vers ce climat, ce fleuve, ce beau ciel,
D'où maintenant s'éloigne sa misere,
A l'avenir *confiant* tous ses vœux,
Courait, volait, *dévorant* la distance,
De son chameau *pressant* les flancs poudreux,
Fier de sa fuite et *brillant* d'espérance.

Nous hasardons ces critiques avec d'autant plus de confiance, qu'il est reconnu depuis long-temps que personne ne les supporte plus volontiers que ceux qui ont le plus de droit aux éloges.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE PARIS.

Du Pain et des Spectacles !

C'était le cri des Romains; c'est celui des Français; et nous avons vu dans la révolution, qu'il y avait moins d'inconvénient à fermer les boutiques de boulanger que les théâtres. Il faut aujourd'hui des spectacles de tous les genres et pour toutes les classes. Le besoin des représentations dramatiques, qui n'est pas moins vif chez le peuple que dans les classes plus élevées, a donné l'idée de ces cafés-théâtres du boulevard du Temple, où cinq à six mille spectateurs achetent tous les soirs, au prix d'une bouteille de biere ou d'un bol de punch qu'ils boivent en famille, le plaisir d'assister à deux ou trois mauvaises farces décorées du nom de comédies. Déjà les directeurs des petits théâtres, alarmés, avec raison, du succès des cafés dramatiques, ont provoqué des mesures qui ôtent à ces derniers la faculté d'avoir une toile d'avant-scene, de jouer des pieces entieres, de faire paraître plus de deux acteurs à la fois, et d'avoir plus de quatre musiciens à l'orchestre. Ces défenses n'ont pas empêché un nouvel entrepreneur, de verser cinquante mille écus dans l'entreprise du fameux café d'Apollon, où l'or, les glaces, les cristaux, les granits, et les bois les plus précieux sont prodigués jusque dans la construction des meubles les plus communs. Le pourtour de la salle est orné de deux rangs de loges, dont l'élégance et la commodité font autant de jolis boudoirs. Le parterre est distribué de maniere à ce que le service du café puisse s'y faire commodément, et le théâtre à machines permettra d'y représenter depuis le plus simple proverbe, jusqu'au plus sublime mélodrame.

Digitized by Google

Tout est prêt, les mémoires mêmes des ouvriers sont acquittés, on n'attend plus que la permission d'ouvrir la salle; formalité qu'il eût peut-être été prudent de remplir avant de débourser les cinquante mille écus.

C'est une singuliere destinée que celle des grands hommes; tourmentés par l'envie et la haine pendant qu'ils vivent, et par leur propre gloire quand ils sont morts; sous prétexte d'honorer leur mémoire, on se partage leurs dépouilles mortelles, dont on déshérite leur monument. Le journal de Paris rapportait, il y a quelques jours, que le crâne de Mme de Sévigné que l'on a fait venir de Provence à Paris dans une boîte à perruque, a été soumis à l'examen du docteur Gall qui, par parenthese, n'y a trouvé ni la *bosse* de l'esprit, ni celle de l'amour maternel.

Un manipulateur s'est avisé, il y a douze ou quinze ans, de soumettre à l'action chimique les restes du docteur Arnauld; il les a réduits a deux livres et demie d'une liqueur aromatique qu'il donne aujourd'hui comme un antidote merveilleux, probablement contre.... le molinisme.

On peut ajouter à ces deux anecdotes assez curieuses, qu'une dent de Moliere sert en ce moment de breloque à la montre d'un académicien, et que le cerveau de Voltaire inhumé dans un bocal, sert d'enseigne à un apothicaire.

Bientôt, à Paris, on n'appellera plus rien par son nom, et pour peu que cet usage se perfectionne, en parlant la même langue on ne s'entendra pas. Il existe pour chaque société un langage de convention qu'il faut apprendre avant de s'y faire présenter, sous peine d'être pendant quelques jours l'objet de l'amusement général; faute d'avoir pris cette précaution, nous avons passé dernierement

Digitized by Google

une soirée entière sans deviner ce que signifiait une phrase que l'on répétait avec affectation. Qu'avez-vous ? dit une dame à un jeune homme assis à l'écart dans l'embrâsure d'une fenêtre. Ah ! Madame, répond celui-ci en riant, je ne vous cacherai pas que *j'ai un oncle à l'agonie.* Eh bien ! reprit la dame en s'asseyant près de lui, comme le mien ne se porte pas mieux, nous pouvons causer ensemble. Deux jeunes personnes riaient aux éclats, quelqu'un leur en faisait un reproche : que voulez vous ? répondit l'une d'elles, nous n'avons point d'*oncle à l'agonie.* Lasse d'entendre à tout propos donner cette ridicule excuse, sans pouvoir en deviner le sens véritable, nous prîmes le parti d'en demander l'explication à un homme raisonnable qui nous apprit que, dans cette maison, *avoir un oncle à l'agonie,* voulait dire, s'ennuyer, et voici, continua-t-il, l'origine de cette plaisanterie : le prince de Ligne raconte, quelque part, que dans un cercle où il s'ennuyait beaucoup à la cour de Russie, l'impératrice lui ayant demandé quel était le sujet de sa tristesse, faute de trouver mieux à dire, il avait répondu qu'un de ses oncles était à l'agonie, et que depuis, Catherine II, qui avait appris le sens véritable de cette phrase, s'en servait habituellement dans les jours d'apparat et de cérémonial, où elle avait de fréquentes occasions de le répéter.

Les fêtes de famille qui se bornaient jadis à Paris, à un repas joyeux, quelquefois suivi d'un petit bal, présentent aujourd'hui la réunion de tous les genres d'amusements, et cet usage, que le luxe et le goût ont introduit dans la haute société, s'est glissé jusque dans la plus petite bourgeoisie, sous les auspices de la vanité et de la sottise. Un clincailler de la rue aux Ours veut-il donner une fête à sa femme, tous les voisins sont invités par billet, les meubles sont enlevés, et la chambre à coucher est préparée de manière à servir successivement de

Digitized by Google

salle de spectacle, de bal et de festin. On ne peut se passer d'un proverbe, et M. Auguste, connu par ses succès au *Théâtre sans Prétention*, est chargé de la partie dramatique, un musicien de la *Soirée récréative* dirige l'orchestre, un figurant de la *Gaîté* règle un pas de ballet, tandis qu'un élève, peintre en bâtiment, barbouille, en forme de décorations, quelques feuilles de paravent. La comédie finit à neuf heures, le bal est suspendu à minuit, on soupe et l'on se remet à danser jusqu'à l'heure où il faut songer à ouvrir la boutique. Le lendemain, il n'est bruit dans le quartier que de la fête de Mme la quincaillière, et de sa brillante *réunion d'artistes*.

Événements, anecdotes.

Les journaux font souvent mention de centenaires, de renouvellement de mariages après cinquante ans de durée; mais ils n'ont pas souvent à inscrire dans leur statistique un mariage aussi singulier que celui que nous annonçons, et qui doit avoir lieu la semaine prochaine entre un cabaretier de la Courtille *et un maréchal-des-logis de hussards en retraite et pensionné pour cause de blessures.* On a déjà deviné que le maréchal-des-logis est une nouvelle chevalière d'Eon, qui après avoir figuré dans maintes charges de cavalerie, vient, après douze ans de service, reprendre le rouet et la quenouille, auprès d'un époux à qui elle apporte en dot 500 fr. qui peut se vanter d'un douaire aussi honorable! Ce qui n'empêchera pas que beaucoup de gens ne répètent après Voltaire :

J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton.

Digitized by Google

Nous avons entendu un Gascon interrompre plaisamment l'éloge d'Henri IV, que l'on faisait en sa présence. Et donc à qui le dites-vous ?... Il était dé ché moi.

M. N... grand amateur du théâtre de Shakespear et de Schiller, disait en sortant du théâtre Français, où l'on venait de jouer *Gabrielle de Vergy* : " Cela n'est pas mal, mais j'aimerais mieux une " tragédie."

Il y a si long-temps qu'on n'avait vu de miracle qu'on aurait fini par ne plus y croire ; heureusement en voici un bien constaté ; il ne s'agit de rien moins que de la guérison radicale et subite d'un sourd et muet de naissance, qui a maintenant l'oreille aussi fine qu'un espion, et la langue aussi déliée qu'une femme en colere. La cure par elle-même, et de quelque moyen qu'on se fût servi, pourrait passer pour merveilleuse : mais ce qui la met au rang des miracles véritables, c'est d'avoir été opérée par un procédé renouvelé des anciens mages et transmis sans intermédiaire à M. Fabre d'Olivet, comme nous l'assure M. Lombard fils : cette autorité pourra bien ne pas paraître suffisante à ce vieux reste d'entêtés du dix-huitieme siecle, qui vont toujours demandant des preuves, pour peu qu'on cherche à leur faire croire une chose incroyable : mais nous qui ne doutons de rien, nous sommes convaincus qu'avant six mois tous les éleves de M. l'Abbé Sicard chanteront, en chœur, un hymne à la louange de M. Fabre d'Olivet.

C'est avec la même confiance que nous annonçons le cours de *sens-sonologie* de M. Colomb, lequel, au moyen d'une application nouvelle de la musique à la médecine, se propose de guérir toutes les maladies par le contre-point. Pendant le cours

Digitized by Google

de ses séances il fera connaître au public plusieurs morceaux de sa composition qui s'adaptent merveilleusement à sa théorie, et notamment un *sostenuto amoroso*, qui donne la colique dans un ton et qui la guérit dans un autre.

Quelqu'un lisait tout haut un article de journal dans lequel l'auteur, caché sous la lettre O, (entr'autres idées libérales) conseille à la puissance de travailler au *désarmement* des esprits: "Il est "probable que bien des gens ont eu vent de cette "mesure, interrompit M. N., à en juger par le soin "qu'ils mettent à cacher leurs armes."

Un moderne Turcaret voulant ajouter à l'éloge que l'on faisait d'un homme de lettres qui vient de mourir, disait en soufflant, comme s'il eût soupiré: "C'était véritablement un bien galant homme que "ce bon S. A... J'ai été trente ans son ami intime; "il est mort dans l'indigence, et ne m'a jamais em-"prunté un écu."

Deux médecins causaient ensemble de leurs affaires; l'un se plaignait du peu de succès qu'il obtenait à Paris. "Pour moi, disait l'autre, je me trouve fort bien de la province, depuis que j'y suis propriétaire; il n'y a rien de tel que d'être chez soi: j'ai acheté le cimetiere d'Orléans, et je l'ai meublé."

On disait dernierement devant M. N. que Mme R., jeune veuve de sa connaissance, était soupçonnée d'avoir avec un jeune homme de la côte d'Angole, avec son negre, s'il faut tout dire, une liaison assez peu délicate: "C'est une femme qui connaît les convenances," répondit-il, "elle le gardera tout le temps de son deuil."

Une dame nouvellement imbue de la philoso-

Digitized by Google

phie de Kant, très-légère dans ses goûts ou plutôt dans ses caprices qu'elle appelle des *affinités électives*, voulait excuser son inconstance auprès d'un amant disgracié pour s'être absenté pendant quelques semaines : " Je ne sais comment cela se fait," disait-elle, " mais *les absents me passent de l'âme.*"

Savez-vous, disait-on à Madame de C., que votre parent va publier ses *pensées détachées* ?—" S'il m'avait cru," reprit-elle, " il y a long-temps qu'il se serait détaché de ces pensées-là.

Si l'on écoutait certains réformateurs, Paris serait bientôt soumis à une regle aussi sévere que l'ordre de la Trappe. Les uns voudraient supprimer les voitures, pour que les gens de pied marchassent plus à leur aise ; les autres voudraient que les chevaux n'allassent qu'au pas ; ceux-ci désireraient qu'on transformât toutes les rues en canaux ; ceux-là se plaignent que les fontaines coulent nuit et jour ; quelques personnes, pour avoir eu probablement le menton raflé par une raquette, se déchaînent contre les joueurs de volant devant les portes, et l'on va même jusqu'à déclarer la guerre à ces troupes de petits baladins, d'escamoteurs qui garnissent les boulevards, depuis le Temple de la Gloire jusqu'à l'Arsenal, sous prétexte qu'ils retardent la marche de l'homme affairé, qu'ils favorisent l'adresse de quelques filous et les projets de quelques beautés nocturnes. Mais ces légers inconvénients peuvent-ils balancer, dans une ville immense, les avantages de ces spectacles où des milliers d'individus des classes inférieures de la société trouvent à si peu de frais, le soir, un délassement à leurs pénibles travaux ? Nous ne dissimulerons pas le plaisir que nous trouvons nous-mêmes à nous glisser dans ces groupes de

Digitized by Google

curieux qui se rassemblent autour de ces opérateurs dont l'un vous offre *une poudre incomparable* pour les dents, l'autre *une pierre à détacher* qui rendrait à sa couleur premiere le linceuil qui enveloppe une momie égyptienne, un troisieme, *une pomade* au moyen de laquelle les cheveux croissent à vue d'œil, *le tout pour la bagatelle de deux sols.* Comment passer sans s'arrêter devant ce Beaumé, ces Klaproth, établi depuis quelques jours sur le boulevard Poissonniere ? C'est avec le simple appareil d'une table, d'une bouteille et de quelques verres, que ce chimiste en plein vent vous démontre les propriétés des acides, et qu'au moyen d'une dissolution de tournesol et d'un peu de vinaigre, il tire de la même fiole une liqueur qui prend successivement la couleur du vin, de la biere, du cidre et de l'eau-de-vie. A quelques pas de là voyez ces deux petites filles qui se sont fait un moyen d'existence de la facilité qu'elles ont acquise de *tourner* une heure sur elles-mêmes avec une incroyable vîtesse. Plus loin, c'est une famille entiere, depuis le grand pere jusqu'à l'enfant à peine sorti du berceau, qui exécute sur un vieux tapis de Bergame des tours de souplesse, dont on s'amuse en frémissant. Joignez à ces baladins l'orgue de Barbarie qui joue la romance du *Jardinier fleuriste* ; le physicien qui démontre les propriétés de la bouteille de Leyde ; le grimacier qui chante *la Bourbonnaise;* les temples de *Pestum* en bouchons de liége ; le vaisseau *le Majestueux* en verres de couleur ; les parades, les marionnettes, le mouvement de quatre théâtres et de 108 cafés éclairés comme des salles de bal, on aura l'idée du spectacle que présentent les boulevards, et l'on ne sera pas de l'avis des humoristes qui proposent d'en bannir tant d'objets divers qui en font le charme, dans la vue d'en faire une promenade aussi majestueuse et aussi gaie que la grande allée du Luxembourg.

La diversité que l'on observe à Paris dans les

Digitized by Google

mœurs et dans les habitudes des différentes classes de la société, est plus remarquable dans leurs occupations que dans leurs plaisirs : les plus brillantes soirées de la cour ne diffèrent de celles de la Chaussée d'Antin, que par un plus grand développement de luxe et de magnificence ; ces dernières sont imitées avec moins d'éclat par les petits bourgeois, qui sont eux-mêmes singés par les artisans. Nous connaissons cependant, à Paris, une société particulière qui diffère de toutes les autres *du blanc au noir*, attendu qu'elle se compose exclusivement de tous les negres de la capitale qui se rassemblent le Dimanche dans une maison du faubourg Poissonniere. Là cette variété de l'espece humaine (qui ne vaut pas mieux que les autres, quoi qu'en disent ses amis), rappelle dans ses jeux le souvenir de la terre natale : les danses les plus bizarres, par rapport à nous, s'exécutent au son du galoubet et du tambourin, et l'on fait cercle pour voir danser la *Chika*, comme, dans nos salons, pour voir danser la gavotte. Au langage, aux manieres, et s'il est permis de le dire, à l'odeur de cette singuliere société, on pourrait se croire à la côte de Guinée ou aux Antilles, si le local, l'ameublement, et la maîtresse du logis ne vous faisaient souvenir que vous êtes chez une blanchisseuse de la rue Coquenard. Après s'être bien régalés de maïs, de patates et de rhum, les danseurs et les danseuses retournent chez leurs maîtres, sans avoir à craindre le fouet du commandeur.

Pour être d'institution très-nouvelle, les *Cabinets littéraires* n'en sont pas moins des établissements très-utiles. C'est là que les politiques de café vont puiser leurs connaissances en administration, en tactique et en finances ; c'est là que se fabriquent ces monceaux de compilations qui passent si rapidement de la presse chez l'épicier ; enfin, c'est là qu'une foule d'habitués viennent pour trente centimes se mettre au courant des nouvelles du jour, qu'ils don-

Digitized by Google

nent ensuite, dans leur société particulière, pour le produit de leur correspondance. L'un de ces cabinets littéraires, le plus ancien du Palais-Royal, peut être regardé comme la chancellerie de l'ordre des *Gobe-Mouches*, (imitation de l'ancienne calotte). Les brevets sont expédiés de cette résidence, et M. de St. Méard y tient les grands conseils de l'ordre dont il est président. De tous les établissements de ce genre, le plus remarquable à tous égards est celui de la rue de Grammont; le propriétaire, M. de Laage, n'a épargné ni soins ni dépense, pour en assurer le succès, et cependant les lustres les plus brillants, les lampes antiques y brûlent dans la solitude. A Paris, quand on a bien fait, on n'a encore rien fait; il faut se mettre en vogue.

Plusieurs de nos artistes qui avaient exporté leurs talents sur les bords de la Newa, sont rentrés ou se préparent à rentrer dans leur patrie. Nous avons vu successivement revenir le jeune et brillant compositeur Boyeldieu, le célèbre violon Rode, et Mlle. Bourgoing. On annonce l'arrivée prochaine de Mlle. George, et Florence lui-même est de retour. Tout Paris se rappelle encore le succès qu'il obtint, pendant plus de trente ans, dans le récit de *Théramene*; succès tel que son portrait gravé à cette époque portait, pour devise, ce vers où cet acteur était sublime:

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Après avoir fait le succès de *Misanthropie* et la réputation de Mlle. L..., Florence était allé en Russie former des sujets et des répertoires; il est revenu, dit-on, très-satisfait de son voyage, et il se prépare à publier ses mémoires; on ne pense pas qu'ils soient adoptés pour l'instruction publique.

Un de nos abonnés nous a prié de faire mention

Digitized by Google

dans notre Chronique, d'une anecdote dont la morale n'apprendra pourtant rien à personne. La veuve d'un artiste estimable n'eût pas plutôt perdu son mari qu'elle se souvint, en soupirant, d'un jeune homme qui l'avait quittée pour aller achever ses études à Upsal; elle lui écrivit " de revenir, sans délai, prendre possession d'un cœur qu'elle pouvait maintenant lui offrir tout entier: quinze jours lui suffiront pour franchir l'espace qui les sépare, etc." Le Candide étudiant se hâte de quitter la Suede; il prend la poste, court jour et nuit; mais sa voiture se brise deux fois en route, il n'arrive que le 20e jour auprès de l'objet adoré; qu'on juge de son étonnement en aprenant que la veille on lui avait donné un rival. Il voulut se fâcher; mais enfin que n'arrivait-il dans le délai qu'on lui avait prescrit? Il eut beau montrer sa lettre; on lui fit observer qu'elle était à jour fixe, et que cette espece d'engagement n'avait pas droit aux dix jours de grâce.

ARTS ET MONUMENTS.

On commence à creuser les fondements de l'église Saint-Napoléon, qui doit faire face au pavillon de l'Infante et terminer la nouvelle gallerie du Louvre.

L'usage des voitures de place est d'une utilité si généralement reconnue, qu'on est tout étonné d'apprendre qu'il ne date que du commencement du dernier siecle, et qu'avant cette époque on ne se servait que de brouettes ou de chaises à porteurs. Ce fut un maître d'auberge de la rue Saint-Antoine qui eut la premiere idée de cette utile entreprise; son enseigne était à l'*Image Saint-Fiacre*, et c'est de là que vient le nom que les voitures de place ont toujours porté depuis. Le luxe des équipages ne remonte pas à une époque beaucoup plus reculée: Laporte raconte que, dans l'enfance de Louis XIV,

Digitized by Google

ce prince voulant aller se baigner à Conflans, fut obligé d'y renoncer, *vu le mauvais état de ses carrosses.* A deux siecles de là un conseiller au parlement se rendait au palais sur une mule, et donnait assez souvent la croupe à un confrere. Mais pour ne parler que des changements qui peuvent encore avoir des témoins vivants, nous observerons que, vers le milieu du siecle dernier, on ne comptait à Paris que six ou sept cents voitures bourgeoises, qu'on en compte aujourd'hui quatre mille, et que le nombre des fiacres s'est accru dans une proportion beaucoup plus rapide encore. Il en existe aujourd'hui deux mille; ce qui suppose, pour l'entretien de la voiture, des chevaux et du cocher, un gain journalier de 15 francs environ, produit d'une douzaine de courses à 1 fr. 50 cent., au terme du réglement. On avait annoncé l'année derniere, comme devant incessamment paraître, un petit poëme de la façon d'un cocher de fiacre; s'il existe en effet quelque bel esprit qui sache manier le fouet et la plume, il devrait bien nous faire l'historique de ses courses, seulement pendant un mois. Quelle foule d'observations ne pourrait-il pas recueillir! quelle foule d'originaux n'aurait-il pas à dépeindre! ce solliciteur, ce candidat en bas de soie, dès 9 heures du matin, qui court assiéger l'antichambre de l'homme en place, qui rêve au moyen d'éluder sa visite: ces champions moins bouillants le matin que la veille, et qui, tout en s'acheminant vers le bois de Vincennes où doit se vider leur querelle, font de sages et tardives réflexions sur la force d'un préjugé plus difficile à braver que la mort; cette jeune dame cachée sous un voile, qui monte en fiacre d'un air si inquiet, en indiquant tout bas *les bains Saint-Joseph;* ce drapier de la rue Saint-Denis, tout fier de marier sa fille à un contrôleur des contributions, et qui trouve le moyen de faire entrer dans la voiture les douze personnes de la noce. L'intérieur d'un

Digitized by Google

fiacre serait une chose bien amusante à connaître ; et qui pourrait s'y cacher pendant huit jours, aurait en sortant de là bien des révélations à faire.

On reprochait, il y a quelques jours, à un jeune homme, à qui il ne manque que de l'instruction et du bon sens pour avoir de l'esprit, de vivre dans le désœuvrement le plus complet ; et l'on fut fort surpris de l'entendre soutenir qu'il était un des hommes les plus occupés de Paris, par la seule raison qu'il en était le plus à la mode ; ce qui suppose, selon lui, une foule de recherches, de connaissances dont on est bien loin de se douter. " Qu'un de vous, ajouta-t-il, ait besoin d'une paire de bottes, il la commande à son cordonnier, et pour peu qu'elle soit à-peu-près dans les formes convenues, il croit, avec cela, pouvoir le matin se présenter partout ; mais moi qui me dois à moi-même et aux autres de ne rien produire que le bon goût et le bon ton n'avouent, je sais qu'un homme qui se respecte ne doit porter de bottes russes que celles qui sortent de chez *Asthley* ; que le seul homme pour la botte à revers est le fameux *Doche* ; qu'il faut s'adresser à *Kiggen* pour les bottes militaires, à *Sakosky* pour les bottes à l'écuyere, etc. Le nom de *Leroy* est dans toutes les bouches, mais combien y a-t-il de gens qui savent qu'il n'est véritablement inimitable que pour les chapeaux, et que Mlle. *Despeaux* lui est très-supérieure pour l'invention du bonnet ; qu'*Herbault* n'a point de rival dans l'art de couper un manteau de cour, *Laboullée* pour la grâce de ses sultans et la richesse de ses corbeilles de mariage et de baptême ? S'agit-il de bijoux, je suis bien sûr de vous apprendre que *Mellerio* est le premier homme du monde pour les bagues hiéroglyphiques et lithologiques ; *Nitot* pour le dessin et la monture des boucles d'oreilles, *Pitaux* pour la magnificence de ses diadêmes, et le mobile éclat de ses aigrettes : je ne parle point des riches broderies de M. *Picot*, des

Digitized by Google

dentelles magnifiques de Madame *Colliau*, des étoffes de *Lenormand*, etc. etc." Ce jeune homme se préparait à nous ouvrir les trésors de son érudition, mais l'arrivée de son tailleur, avec lequel il avait à délibérer sur les pointes d'un gilet, interrompit une conversation qu'il nous promit de reprendre quelque jour.

Aux Rédacteurs de la Chronique.

Ma femme vous sait d'autant plus de gré, Messieurs, d'avoir signalé avec indignation, dans votre derniere *chronique*, la conduite peu décente de quelques individus habitués des petits spectacles, qu'elle s'est trouvée, il y a quelques jours, exactement dans la situation où vous supposez une mere de famille, obligée de quitter sa loge pour éviter de jeter les yeux sur ceux qui la composent. Maintenant j'ai à vous porter une plainte qui intéresse moins essentiellement les bonnes mœurs, mais dont l'objet suppose également cet oubli des convenances et des égards mutuels qu'on se doit dans les réunions publiques. L'orchestre, dans nos grands théâtres, était, il y a vingt ans, la place des véritables amateurs, de ceux qui veulent tout voir, tout entendre, et qui connaissent, à cet égard, tous les inconvénients des loges. Je ne sais comment il s'est fait que ces places si cheres et si recherchées, ont été tout-à-coup, à tous les spectacles, livrées à la foule des billets *gratis*, et des entrées de droit ou de faveur qui les occupent à-peu-près exclusivement. Je tiens à mes anciennes habitudes : j'aurais continué à braver l'inconvénient d'être entouré de toutes les femmes-de-chambre des actrices, de tous les créanciers des auteurs et des acteurs ; mais, je l'avouerai, à cinquante ans passés, je n'ai plus ni la force ni le courage dont on a besoin aujourd'hui pour occuper, sans humiliation, une place à l'orchestre à côté de certains personnages qui viennent depuis quelque

Digitized by Google

temps y faire preuve et parade de valeur. Ces messieurs, employés dans les vivres ou dans les fourages de l'armée, et qu'à l'énormité de leur feutre on pourrait prendre pour des militaires, affectent de troubler la représentation en riant aux éclats, en parlant assez haut pour imposer à leurs voisins le supplice de les entendre; et si par hasard un de ceux-ci témoigne par le plus léger mouvement des levres, le désir de s'y soustraire, un regard terrible de l'orateur, qu'accompagne toujours certaine épithete de *pékin*, fait rentrer à l'instant le bourgeois dans le devoir. Comme rien n'est en général plus opposé à l'esprit français, aux exemples de décence et de politesse qu'ont donnés en tout temps les militaires de notre nation, que ces manieres insultantes et ridicules, c'est en faire justice que les faire connaître.

J'ai l'honneur d'être, etc.

F. de M.

On a découvert dernierement, dans les environs de Rome, une statue de l'empereur Tibere, que l'on regarde comme la plus belle qui existe. Elle est de proportion héroïque, de marbre grec, et exécutée par un artiste de cette nation.

Parmi les anciennes découvertes faites en Italie, est l'anciennne capitale de Porsenna, près de Perugia. On a trouvé, dans le voisinage, un monument étrusque avec plusieurs urnes funéraires.

Dans toutes les villes situées au bord des grandes forêts d'Allemagne, il se forme des associations contre les voleurs qui les infestent. Il est reconnu, aujourd'hui, que les bandes qui désolent la Vétéravie, l'Odenwald et le Spessard, communiquent les unes avec les autres. La troupe qui infeste les forêts de la Thuringe, est divisé en trente-deux détachements dont le moindre consiste en seize individus. Le butin qu'ils ont fait depuis trois ans, est évalué à un million sterling. Enhardis par une longue impunité, ces brigands entrent dans les villes, en plein jour, et y achetent leurs provisions, sans que les autorités civiles, auxquelles ils ont inspiré la terreur, fassent la moindre tentative pour les appréhender. Les individus qui prennent parti dans les nouvelles associations, s'engagent, par serment, à dénoncer tous ceux qui ont quelques relations avec ces fléaux de la société, et à employer tous leurs efforts pour les amener devant la justice.

Digitized by Google

FEUILLETON DE GEOFFROY.

Premiere Représentation de la Manie de l'Indépendance, *Comédie en Cinq Actes et en Vers.*

Ne dépendre que des lois de son pays et des devoirs de son état ; être maître de ses passions ; avoir horreur des bassesses ; ne fonder son avancement et ses succès que sur son mérite et sur ses services, voilà la dignité de l'homme, voilà l'indépendance à laquelle doit aspirer tout membre du corps social. Ne connaître d'autre loi que son goût, d'autre devoir que sa fantaisie, d'autre regle que ses désirs ; prétendre se soustraire à toutes les obligations que la société impose, c'est le systême d'un égoïste, le vœu d'un sauvage et la manie d'un fou.

C'est ce fou que l'auteur de la piece nouvelle s'est proposé de mettre en scene. Son héros est un jeune homme qu'il suppose sensible et généreux, mais ennemi de toute espece de frein, abhorrant toute espece de gêne, et ne voulant vivre qu'au hasard, au gré de ses caprices : c'est ce qu'on appelle vulgairement un libertin : car ce mot ne signifie pas seulement un débauché qui outrage les mœurs, il a une signification plus étendue, et s'applique, d'après l'étymologie, à l'abus de la liberté, qui dégénere en licence. La piece pouvait être intitulée *le Libertinage*, si l'auteur n'eût mieux aimé lui donner un titre plus distingué et plus philosophique.

Charles, c'est le nom de notre jeune indépendant, commence, comme l'Enfant Prodigue, par quitter la maison paternelle. Son pere, nommé Germon, est le meilleur des hommes ; il veut donner à son fils une épouse aussi sage que belle ; il veut lui donner un état, le détourner de la passion du

Digitized by Google

jeu : le fils ne veut ni femme, ni état, ni conseils ; et quoiqu'on le suppose très gratuitement plein d'amour pour son pere, il veut abandonner ce bon pere pour aller vivre en hôtel garni comme un vagabond. Le bon homme n'oppose point son autorité à cette fougue de jeunesse; il donne même de l'argent au libertin, et le laisse aller : c'est le pere de l'enfant prodigue.

Au second acte la scene change : on passe de la maison du pere dans un hôtel garni, très-voisin, à la vérité ; mais cette proximité, n'empêche pas que l'unité de lieu ne soit violée : ces regles des unités sont des lois, des devoirs, dont tout poëte dramatique doit dépendre. La critique se rendrait coupable d'une indulgence funeste, si elle laissait les auteurs se livrer à la manie de l'indépendance. Ces unités sont les fondements de l'art : tous nos grands maîtres ont subi ce joug : personne n'est autorisé à le secouer, sous prétexte d'étendre les limites de l'art et de produire des beautés nouvelles. Cette audace, au contraire, est toujours une preuve de faiblesse et d'impuissance ; elle détruit l'art qu'elle veut étendre; et si par hasard il en résulte quelques beautés, elles sont d'une dangereuse conséquence : c'est la difficulté qui fait l'art et qui en écarte les profanes.

Charles, à peine entré dans son hôtel garni, s'y ennuie ; et comme la plupart de ceux que le ton et la mode conduisent au théâtre, il croit et prétend s'amuser quand il bâille : mais la vue d'une jeune et jolie hôtesse lui cause d'agréables distractions. Notre jeune libertin regarde l'amour comme un esclavage, et se fait gloire de son indifférence pour les femmes; mais celle-ci a tant d'esprit, d'enjouement et de grâces, sa conversation est si légere, si piquante et si vive, que l'indépendant cede au charme qu'il éprouve ; n'ayant dans son hôtel que la compagnie d'un valet assez lourd, l'aimable hôtesse est pour lui un trésor. Mais quelle est cette

Digitized by Google

hôtesse merveilleuse? Il y a ici du roman. Cette hôtesse est la cousine de Charles; c'est une charmante veuve que ce tendre pere destinait pour épouse à son fils, espérant qu'une si douce chaîne l'apprivoiserait avec la dépendance. Le jeune fou, pour ne pas la voir, cette cousine, et pour échapper au piége, s'était enfui de la maison ; il ne se doutait pas qu'il trouverait cette même femme dans l'hôtesse de son hôtel garni. La veuve, qui avait loué cet hôtel en arrivant à Paris, apprenant de son oncle l'aversion et la fuite du rebelle cousin, prétend le forcer à la voir : de concert avec la véritable hôtesse, elle en prend le costume et en joue le rôle dans cette maison, que le fugitif a choisie comme la plus voisine de celle de son pere. Le bon vieillard trouve le projet de sa niece un peu jeune ; il doute qu'elle puisse bien remplir ce personnage. La niece, sûre d'elle-même, lui répond lestement par ce vers :

Croyez-vous que je nuise à mon hôtel garni?

C'est le premier que la malveillance ait attaqué; beaucoup d'autres vers charmants avaient été déjà très-justement applaudis : celui-ci l'a été plus que les autres; mais aux applaudissements a succédé un léger sifflet, assurément le plus injuste qu'on ait jamais entendu au théâtre : car ce vers est une plaisanterie qui convient à une jeune femme enjouée, et qui même devient piquante par l'application qu'on en peut faire au talent de Mlle Mars chargée de ce rôle. Mlle Mars fait les délices et l'ornement de son hôtel de la Comédie Française : elle le garnit de spectateurs empressés à la voir et à l'entendre; dans sa bouche, c'est un fort joli trait que ce vers :

Croyez-vous que je nuise à mon hôtel garni?

Le vers acquiert encore un nouveau prix par la maniere spirituelle et gracieuse dont il est dit.

Plusieurs personnages épisodiques nuisent à

Digitized by Google

l'ensemble de l'ouvrage : tel est un jeune homme, ami de Charles, qui vient lui demander un service essentiel pour sa fortune ; mais il faut solliciter : Charles montre beaucoup de répugnance pour cette fonction ; il aimerait mieux donner à son ami de l'argent : cependant il n'en a guere ; il a même des dettes, et pour se désennuyer, il va perdre au jeu le peu d'argent qu'il avait. Quand il n'a plus rien, un juif nommé Jacob se présente avec une lettre de change, et menace l'indépendant d'une contrainte par corps : rien n'est plus contraire à l'indépendance que les dettes. L'état d'auteur ne lui est pas plus favorable : quand un auteur se fait imprimer,

Il est esclave né de quiconque l'achete.

Charles est auteur ; il a composé un Traité de l'Indépendance : il se flatte de tirer de son manuscrit de quoi payer ses dettes ; mais pour cela, il dépend du libraire, lequel ne veut point se charger du manuscrit à moins que l'auteur ne paie les frais d'impression.

Le juif et le libraire sont aussi des personnages épisodiques, comme l'ami Florival : on voit que l'auteur ne sait que faire de son jeune homme dans l'hôtel garni ; il n'a point de plan, point d'action. Du moment que Charles s'est laissé prendre aux charmes de la veuve, l'indépendance est détruite, tout intérêt même de curiosité cesse absolument, et la piece est finie. Or, nous établissons en principe que lorsque la piece n'amuse pas le parterre, le parterre s'amuse à siffler la piece : c'est ce qui est arrivé. Charles, en sortant de l'hôtel, est assailli d'huissiers et de recors postés en embuscade par l'usurier Jacob : l'avidité de ce juif n'avait pu être apaisée par une somme de cent écus que le valet avait avancés pour son maître. Charles se défend en héros contre cette canaille : lui seul, avec un courage invincible, met tout le bataillon en déroute ; Charles gagne la bataille, mais l'auteur la perd. Le

Digitized by Google

récit d'une victoire remportée sur d'aussi vils ennemis a paru trop long et trop emphatique. On a de même trouvé mauvais que le valet parlât trop souvent d'une certaine Lisette, qu'on ne voit point, et qui lui tient au cœur : on a mal accueilli le portrait que l'auteur veut en faire : Lisette et son portrait ont été cruellement sifflés. On n'a pas même eu pitié de l'emprisonnement de Charles, que sa victoire éclatante n'a pu garantir d'un séjour si fatal à l'indépendance.

Depuis la fin du troisieme acte jusqu'au commencement du cinquieme, le théâtre a été en proie au plus violent tumulte : les acteurs, obtenaient à peine quelques moments d'attention : ni Damas, ni Mlle Mars, qu'on a coutume d'écouter avec tant de plaisir, et qui jouaient avec tout leur talent, n'ont pu rien gagner ce jour là sur les séditieux qui s'obstinaient à faire un vacarme horrible. Le parterre a fini par devenir un champ de bataille ; plusieurs coups de poing ont violé la liberté de penser et l'indépendance des opinions : ceux même qui avaient été appelés à la défense de la piece n'ont pas été libres de remplir leur mission ; leurs applaudissements obligés ont baissé pavillon devant les sifflets tyranniques d'un parterre indépendant de toute modération et de toute bienséance.

L'auteur s'est proposé un but moral très-estimable : il a voulu montrer qu'un jeune homme qui ne veut dépendre de personne est dans la dépendance de tout le monde ; que ses efforts même pour se procurer une liberté imaginaire ne servent qu'à l'accabler d'indignes fers. Il le peint sans argent ; et l'argent est un grand moyen d'indépendance : il le suppose endetté ; et dépendre d'un usurier juif est la plus cruelle des servitudes : il en fait un auteur, et un auteur mercenaire qui ne trouve pas même un libraire qui daigne acheter et imprimer ses pensées. Il n'y a pas jusqu'à son valet qui ne

Digitized by Google

mette le comble à son humiliation, en lui avançant une somme de cent écus, qu'il lui reproche l'instant d'après ; et le misérable prend droit de ce prêt pour refuser ses services à celui qui, de son maître, s'est fait son débiteur. Esclave de tout ce qui l'environne, il ne trouve d'amis que dans son pere et dans la femme généreuse qui, pour le convertir, a voulu descendre jusqu'au rôle d'hôtesse d'un hôtel garni. Le dernier acte n'ayant pas été joué, on devine que le pere paie les dettes de son fils, le délivre de prison et lui fait épouser sa cousine. C'est déjà un défaut qu'une comédie de caractere se dénoue par une conversation, laquelle ne peut avoir lieu sans que le caractere se démente : mais ces conversations sont à la mode : nos mœurs sont douces ; nous n'aimons pas les pécheurs endurcis.

Malheureusement le poëte qui a conçu ce sujet avec ses développements, n'a pas su les exposer sur la scene d'une maniere intéressante et comique : il n'a pu ni imaginer ni conduire une action ; il s'est noyé dans des longueurs, dans des minuties : des détails brillants, d'élégantes tirades ne peuvent couvrir le vice de l'ensemble. Je crois qu'en élaguant la plupart des scenes, en pressant les incidents, en soignant quelques parties du dialogue trop négligées, en supprimant plusieurs petitesses froides et insipides, la piece aurait pu soutenir la représentation avec quelque succès : c'est l'art, c'est le faire et l'exécution qui ont manqué à l'auteur plus que les idées. Il y a dans la piece plus d'esprit qu'il n'en faut pour une comédie, une grande quantité de vers saillants, quoique souvent défigurés par une forme trop antithétique ; mais on n'a guere entendu que la moitié de la piece. Le public, si l'on ne peut l'accuser d'une injustice évidente, peut du moins se reprocher un excès de sévérité ; il n'est pas si sévere pour tout le monde ; les malveillants même disaient qu'on avait tort de ne pas vouloir écouter l'ouvrage, et de laisser à l'auteur la consolation de rejeter sur

Digitized by Google

une cabale le mauvais succès d'une comédie qui serait tombée d'elle-même. Nous ne sommes pas assez riches en chefs-d'œuvre nouveaux pour traiter si mal une production, défectueuse à la vérité, mais pleine de choses excellentes, et susceptible de corrections.

Les premiers coups de foudre sont tombés sur une tirade assez longue, dont les comédiens attendaient des merveilles avec quelque fondement : c'est la tirade sur les malheurs et les ridicules de l'anarchie révolutionnaire. Il était difficile que dans une pièce où l'on représente les effets de la manie de l'indépendance sur un jeune étourdi sans conséquence, on pût oublier les affreux désastres produits par cette même manie dans une grande nation. La fièvre chaude qui fit alors fumer en France tant de cerveaux, a un côté tragique et un côté comique : le côté comique est cette folie de souveraineté répandue jusque dans les dernières classes du peuple. Le père trace donc à son fils les divers symptômes de cet étrange délire; il lui raconte comment se croyant lui-même une portion de souverain, il entra un jour dans sa section comme dans son royaume, et y fut accueilli fort durement par un des souverains, ses collègues, qui lui jeta une chaise à la tête. Les savants et les beaux-esprits de ce temps-là avaient puisé ces extravagances démagogiques dans un roman politique de Jean-Jacques, intitulé *le Contrat social* : ouvrage très-métaphisique, très-ennuyeux, et presque aussi obscur que l'Apocalypse. Le philosophe genevois n'avait pas la tête bien saine quand il publia ce fatras anti-monarchique ; il croyait pouvoir impunément risquer de pareils systèmes pour se rendre célèbre, et se faire admirer des gobe-mouches qui n'y comprendraient rien : il ne se doutait pas qu'un jour de plus grands fous que lui entreprendraient, au sein même des lumières et de la philosophie, de réaliser et de pratiquer ces chimères.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Leipzick, 24 Août.

Les circonstances ne sont pas favorables aux entreprises littéraires et scientifiques ; mais telle est l'ardeur générale des Allemands pour les progrès des connaissances et pour les jouissances de l'esprit, que les ouvrages vraiment utiles ou intéressants trouvent encore un appui suffisant. La philologie, où l'étude des langues, continue à fleurir : la seconde édition de l'Eschyle de Schutz en est au 2e volume ; Erfurdt a donné le 6e volume de son Sophocle, et Beck le 5e de son Aristophane ; le 1er volume du Pindare de Boekh, remarquable par le rétablissement des metres, va bientôt être suivi d'un 2e ; Græfe a publié, comme échantillon de sa nouvelle Anthologie grecque, une édition des épigrammes et autres poësies de Méléager, poëte tendre et élégant ; l'Histoire des animaux d'Aristote, avec un commentaire par le célebre Schneider, est complete en 4 volumes. Borhek a donné le 3e tome de son Arrien ; mais ce n'est qu'un travail ordinaire. On doit plus d'éloges à l'édition de la Pharsale de Lucain, d'après plusieurs manuscrits de Vienne, par Ange Illicynus, avec 10 figures supérieurement dessinées et gravées. Le Tibulle, corrigé d'après beaucoup de manuscrits par Voss, le célebre traducteur d'Homere, de Virgile et de tant d'autres poëtes anciens, a démontré que l'âge n'affaiblit point chez lui, comme chez M. Heyne, le goût et le jugement. Dans une édition de Térence, par Brans, on trouve des notes inédites de Ruhnkenius. Orell a donné une édition complete des Fragments de Nicolas de Damas ; Siebelis a publié les

Digitized by Google

Fragments de Pilochorus d'Athenes, rassemblés par le professeur Lenz, de Gotha; enfin, les Scholies des deux Tzetzes, sur Lycophron, ont été corrigées et publiées d'après trois manuscrits de Wittenberg et un de Zeitz, par les soins de Gottfried Muller.

L'étude des langues vivantes a été cultivée avec moins de zele: Vater, qui a donné son troisieme volume du *Mithridates* d'Adelung, qu'il pouvait seul continuer, a publié une dissertation sur l'origine des Américains, d'après les indices que fournissent principalement les langues; il s'est décidé pour l'origine asiatique, sans cependant oser réfuter entierement l'opinion de ceux qui regardent les nations américaines comme indigenes de leur partie du monde. M. le conseiller Adelung, à Pétersbourg, est devenu possesseur des immenses collections que Bacmeister et Pallas avaient faites pour l'étude des sciences asiatiques. Klaproth le jeune s'y occupe à examiner les milliers de manuscrits chinois déposés dans la bibliotheque de l'Académie ; ce redoutable *sinologue* a lancé un petit manifeste contre le docteur Joseph Hager, qu'il accuse toujours de ne pas connaître la valeur d'un seul caractere chinois, d'avoir pillé sa numismatique dans un manuscrit espagnol, et d'avoir traduit les mots qui signifient *ancêtres des Mantchoux* par *boucles d'oreilles*.

L'histoire naturelle a fait des acquisitions précieuses: on doit distinguer la Flore de la Baviere, par le savant voyageur Schulter, le vingt-quatrieme cahier des *Erica* de Wendland, le Prodromus d'un nouveau système des Mammiferes, par Illiger; une Revue critique de toutes les classifications du Regne animal, par Spix; la Flore caucasienne (imprimée à Charkow, en Russie), par Marschall de Bieberstein, et quelques autres moindres ouvrages qu'il serait trop long d'énumérer. On doit désirer que l'Europe apprécie la superbe Ornithologie de Wolf et Meyer, dont les planches ne sont pas imprimées

Digitized by Google

en couleur, mais coloriées à la main avec tout le soin qu'on pourrait mettre à une miniature ; c'est M. Franenholz, à Nuremberg, qui est l'éditeur de cet ouvrage et de quelques autres d'une magnificence égale.

Parmi les voyages les plus récents, on doit remarquer celui de Hausmann en Suede et en Norwege ; c'est la relation la plus moderne et la plus satisfaisante sur les mines de ces contrées, que M. Léopold de Buch vient d'examiner sous les rapports de la géologie et de l'histoire naturelle générale. M. Joseph Hammer, habile orientaliste, a publié à Vienne ses Aperçus Topographiques pendant un voyage dans le Levant : on y remarque un chapitre curieux sur la ville de Rhodes, où l'on voit encore les armoiries des chevaliers qui la défendirent si vaillamment. M. Hammer donne quelques notions sur les fortifications de cette place, qui tendent à faire croire que presque tous les genres d'ouvrages employés par les ingénieurs modernes étaient déjà connus avant le seizieme siecle. Ce savant voyageur a aussi découvert le véritable emplacement du temple de Vénus à Paphos. M. Lichtenstarn a fait paraître le premier volume de son Voyage dans l'Afrique australe : sa relation a été trouvée trop prolixe ; mais dans son récit minutieux, on peut recueillir des notions certaines et neuves, principalement sur les Boschismens et les Cafres. On attend incessamment le second volume de l'Australie de M. Zimmermann : ce résumé de toutes les découvertes dans le grand Océan, dirigé par une saine critique et une vaste érudition, écrit avec élégance, s'éleve beaucoup au-dessus des géographies ordinaires.

Digitized by Google

Vers a une Dame

Qui grondait l'Auteur de n'avoir point fait de Vers pour Elle.

Par Berchoux.

Ne me reprochez plus, madame,
De ne savoir pas bien aimer ;
Pardonnez à ma sotte flamme,
Qui se déclare sans rimer.
Ah ! je vous aime trop sans doute,
Pour suivre l'ennuyeuse route
D'un amoureux à Madrigal ;
Ma foi, Pégase est l'animal
Que je sais monter le plus mal ;
Et si cela vous est égal,
Je vais continuer, pour cause,
D'être un amant très-trivial
Et de vous adorer en prose.
Je plains un insipide amant
Qui s'en va toujours rimaillant,
Tant en absence que présence ;
Qui ne soupire qu'en cadence ;
Qui divise en huit ou dix pids
Et son amour et sa tendresse ;
Qui meurt et succombe sans cesse,
Quoique bien ferme sur ses pieds.
Il est clair, tandis qu'on s'escrime
A ranger quelques mots oiseux,
Que les choses n'en vont pas mieux :
On n'aime point tandis qu'on rime.
Moi, je ne sais rien de plus sot
Qu'un amoureux qui se lamente,
Et cependant vous dit : *Je chante ;*
Qui se tue à chercher un mot
Au lieu de chercher son amante.
On sait bien que dans ce moment

Digitized by Google

Il n'écrit jamais : *je vous aime,*
Que pour le faire incessamment
Rimer avec *ardeur extréme*. . . .

Quand j'étais encor tout poudreux,
Tout boursouflé de rhétorique ;
Quand je brûlais des premiers feux
Pour certaine beauté rustique ;
Alors, au moins tous les matins,
Il s'échappait de ma cervelle
Trois ou quatre légers quatrains
Contre les attraits de ma belle,
Le soir, je rodais autour d'elle,
Et je lui glissais dans la main
Ma misérable lyrielle :
Je revenais le lendemain
Avec une dose nouvelle.
Vous sentez bien que *le destin*
Que *le malheur*, que *l'infortune*,
Que *les charmes*, que *les appas*,
Que *le soleil*, même *la lune*,
Au besoin ne me manquaient pas.
La rime ne me coûtait guere :
Par fois, ma novice beauté
(Dont l'esprit n'était pas vulgaire)
M'assurait l'immortalité,
Si je poursuivais la carriere ;
Et dans l'excès de sa bonté
Ne me comparait qu'à Voltaire.
C'était de quoi mettre à l'envers
Une tête encor bien légere :
Aussi je redoublais de vers ;
Aussi ma belle Dulcinée,
De poësie assassinée,
Se vit réduite à conjurer
Mon Apollon impitoyable
De s'arranger à l'amiable,
Et de la laisser respirer.
Il faut qu'une beauté respire :
Alors je suspendis ma lyre,
Honteux de mon acharnement. . ,.
Mais dites un mot cependant ;
Je puis facilement encore
Dire en vers que je vous adore,

Digitized by Google

Et vous envoyer des paquets
De mes madrigaux circulaires ;
Car ils vont bien à tous sujets,
En voulez-vous deux exemplaires ?
Assurément ils sont tous prêts.
Vous vous appliquerez, Madame,
Ce qu'ils renferment de plus beau.
Je ferai relier en veau
Ce témoignage de ma flamme...
Mais je vous vois frémir un peu
De mes offres trop généreuses :
Rassurez-vous, ce n'est qu'un jeu,
Et je vais condamner au feu
Toutes mes rimes amoureuses.
Vous méritez sans contredit
Qu'on vous respecte davantage ;
Et mon cœur est le seul ouvrage
Dont je puisse vous faire hommage
Sans compromettre mon esprit.

Digitized by Google

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XXV.

" Son empire est détruit, si l'homme est reconnu."

LETTRES DE FAMILLE.

Lettre de Louis Buonaparté *à son Beau-Frere* Murat.

J'ignore si je fais une imprudence, si je me confie à un ami ou à un ennemi; mais l'excès de mes souffrances, celui de mes terreurs explique la démarche que je fais, et quel qu'en soit le résultat, je ne puis être ni plus misérable ni plus menacé. Joseph, aussi espionné que moi et plus infortuné peut-être, m'a écrit qu'il ne pouvait m'être utile: vous trouverez sa lettre ci-jointe. C'est donc à vous, malgré ce qu'on me dit de votre absolu dévouement à Napoléon, que je m'adresse pour me rendre le repos et la liberté, espérant que vous ne trahirez pas votre collegue en royauté. Vous savez ma fuite de Hollande, toute l'Europe a connu mes motifs, et j'aime à croire qu'elle n'a pas vu sans intérêt un homme qui avait le choix du déshonneur ou de la puissance, de la trahison ou des richesses, s'effacer lui-même de la liste des souverains, afin de ne pas être complice de la ruine de la nation qu'il gouvernait. Depuis ce temps, rappelé, ou plutôt ramené

Digitized by Google

à Paris comme criminel, ayant pour garde pendant ma route depuis les bains de Topliz, Bertrand, un des aides-de-camp de mon frere ; j'ai été constamment obsédé de la surveillance de ses agents et de la multiplicité de ses frayeurs ou de ses caprices. Son premier mouvement fut, en me voyant, de s'élancer sur moi comme s'il eût voulu me déchirer en pieces : je n'ai jamais vu la rage avec une expression si terrible. Mais tout à coup il s'arrête, et me dit : " Non, vous êtes roi, je ne porterai pas mes mains sur vous ; je ne vous dirai pas même ce que je pense de votre infâme conduite ; je suis irrité, il est vrai, mais avec un homme que j'ai fait souverain, je ne me livrerai pas à mon courroux, je dois me respecter dans mon propre ouvrage. Je ne puis cependant m'empêcher de dire que mes freres sont de sac.... poules mouillées, et que quand j'ai compté sur eux pour donner du relief à ma dynastie, j'ai plus consulté mes affections personnelles que mon jugement ; mais je suis souverain avant tout, et je ne commettrai plus le sort de mon grand empire à quelques écervelés qui se laissent égarer par des conseillers perfides, ou entraîner par des lubies héroïquement sentimentales.... Eh ! c'est avec la tête qu'on gouverne, ce n'est pas avec le cœur. C'est Lucien qui vous donne tous ces beaux avis ; c'est ce philosophe contemplatif, ce politique de tribune qui vous a inspiré une fausse idée de vos devoirs et des sentiments exaltés en faveur des peuples que je vous ai confiés. Non, non, l'époque où je vis, n'est pas, ne sera pas, ne peut pas être celle du bonheur des hommes ; mais je prépare celui des nations à venir. La nature, ou tout ce que vous voudrez, m'a fait sans pitié, parce qu'il faut être sans pitié pour disséquer cette carcasse sociale que j'ai contribué à abattre, et que seul je dois régénérer. Eh ! S.... D.... vos proclamations anodines, vos protestations amicales, vos jérémiades sur mes rigueurs auraient produit

Digitized by Google

bientôt la révolte parmi vos gouvernés, si je vous avais laissé conspirer avec les Hollandais au lieu de les gouverner. Je m'en charge, moi, de les gouverner: vous verrez si je serai assailli, comme vous, de remontrances. Des remontrances! je n'en reçois point, moi; je veux être obéi, moi, et je vous ordonne d'aller coucher avec votre femme."—" Plutôt mourir," lui répondis-je avec indignation.—" Mourir," ajouta-t-il d'un air ironique, " eh! qui vous menace de la mort, qui vous dit de mourir? Ah! mon frere! on ne meurt pas de délicatesse, et ce n'est rien autre chose qu'une fausse délicatesse qui vous empêche de vous réunir à la reine Hortense. Cependant il faut que cela ait lieu tôt ou tard, du moins en apparence; vous savez ce qu'on répand, et comme il ne me convient pas d'employer d'autres moyens pour détruire les bruits accrédités par les méchants, et accueillis par les oisifs, il faut que ce soit vous, oui, vous, roi Louis, qui les démentiez en revoyant votre femme. Il y aura demain grand lever, soyez-y, la reine Hortense y sera aussi, on arrangera tout cela pour le public. Adieu, allez dîner chez l'archi-trésorier, il vous attend."

Depuis ce temps, j'ai été aussi obstiné dans mes refus que Napoléon l'a été dans ses volontés, et comme il prétend qu'il faut que je cede ou que je sois brisé, je ne veux pas céder, mais je puis fuir, et j'ai recours à vous pour que vous me procuriez une barque dans laquelle je me jeterai pour aller chercher un asile à Malte, ou au fond de la Méditerrannée. Napoléon voulait m'envoyer à Valençay, pour vivre, me disait-il ironiquement, avec des rois détrônés comme moi. Mais je lui ai déclaré qu'il n'y avait que la force qui pût m'arracher de Paris. Chaque jour des avis sinistres me parviennent; c'est lui, je n'en doute pas, qui, voulant lasser ma résistance, cherche, par ses espions, à m'inspirer des frayeurs que peut-être son atroce caractere réalisera.

Digitized by Google

Je ne le vois plus, je ne l'ai pas vu depuis notre courte entrevue; mais les journaux m'apprennent qu'il traîne partout la reine Hortense à la suite de son impératrice.

L.... B....

Lettre de Joseph *à son Frere* Louis, (*indiquée dans la précédente.*)

" Je quitte demain Madrid, mon cher ex-roi, pour aller recevoir, à Paris, les reproches ou les ordres de celui qui me fait trôner et qui t'a détrôné. Quelle vie! quelle chienne de vie! (oserais-je dire, si ce langage ne dérogeait pas à la majesté du trône.) Qu'ai-je fait à Dieu, à sa providence, en qui je crois plus que notre auguste empereur, pour me trouver ainsi le jouet d'une destinée qui m'enleve à mes goûts, à mes habitudes, à mes rêves, sans me donner aucunes des compensations qui y sont ordinairement attachées. Heureux Louis! tu te plains, et cependant tu es rendu à l'obscurité, tu y es rendu par un acte éclatant de ta volonté, qui, dans cette occasion, a trompé celle de notre très-auguste frere! Tu éprouves des inquiétudes, dis-tu, des persécutions; on t'inspire des craintes sur ta liberté, sur ta vie; tu crains un donjon, tu crains le cordon, le poison, la torture, la fusillade; eh! mon pauvre ami! tu es à l'A, B, C, du caractere de notre héroïque frere. Toutes ces terreurs te viennent de lui; il veut en même temps se venger de toi et te subjuguer; il veut t'amener à lui demander grâce; il veut te conduire à une réparation aussi publique que ta faute a été scandaleuse. Crois-moi, ne vois que tes laquais, prends une maîtresse, ne bois que du Bourgogne, bois-en beaucoup; ris-toi de toutes les menaces, et tu triompheras de l'invincible. C'est comme cela, mon cher ami, que depuis quelques

Digitized by Google

années je laisse écouler ma vie, étouffant, par une rasade, chaque soupir que provoquent mes infortunes. Tu me demandes un vaisseau pour t'échapper en Amérique, et à qui demandes-tu ce moyen de liberté? à un esclave, plus esclave que le negre qui bêche la terre sous le soleil brûlant des Tropiques, à un simulacre royal entouré d'aides-de-camp qui l'espionnent, de généraux qui ne lui permettent ni de délibérer, ni d'hésiter quand ils lui présentent une mesure à exécuter, un ordre à signer; enfin à qui on n'a laissé que les douceurs de la vie animale. Et d'ailleurs, irais-tu en Amérique? Vois Lucien, où est-il? que fait-il? Envierais-tu son sort? Pauvre Lucien! il fut pour nous le frere le plus tendre, le conseiller le plus sage, l'ami le plus fidele, et cependant à peine puis-je lui pardonner l'élévation où il a conduit notre malheureuse famille, ni le service qu'il rendit à celui qui, en voulant faire d'elle une dynastie, n'a cessé de tourmenter notre existence par ses caprices, et de déshonorer notre nom par ses crimes. Au reste, j'expie bien moi-même certain vœu téméraire qui vint se glisser dans mon cœur, quand je vis Eugene Beauharnois vice-roi d'Italie. J'avoue que j'ai toujours aimé l'Italie, et que cette délicieuse contrée m'a toujours apparu dans mes rêves de bonheur comme l'unique asile où j'aimerais finir mes jours. L'idée d'y occuper un trône me flatta lorsque la possibilité s'en offrit, et je me plaignis à Napoléon de la préférence qu'il donnait au fils de sa femme sur moi." "Vous aurez Naples," me dit-il de ce ton laconique et dur qu'il conserve même avec nous. J'eus Naples; j'y fus heureux autant qu'on peut l'être sur un trône qu'on usurpe et presqu'en vue des légitimes souverains; enfin, j'eus au moins les jouissances du climat, du pays, et je ne vis pas une population immense exécrant mon nom et proscrivant ma personne. Murat me supplanta, et je fus placé sur le trône d'Espagne comme Ixion sur

Digitized by Google

la roue. En voilà assez sur mon sort. Nous en dirons davantage s'il nous est permis de nous voir. Mon valet de confiance, qui me précede, te porte cette lettre.

J....B....

Joachin Ier. *Roi des Siciles à Son Auguste Empereur* Napoléon *salut !*

Mon auguste Frere et Magnanime Protecteur !

Voilà deux lettres qui vous intéressent, faites-en l'usage que V. M. I. croira convenable. Je ne connais qu'un maître qui est V. M. Je suis souverain par vous, je dois exister pour vous et ce ne sont pas des homélies qui me feront oublier ce que je vous dois. Je n'ai rien à démêler avec votre famille, c'est à V. M. à faire d'elle ce que bon lui semble et je reconnais votre suprématie même sur ma Caroline que je ne réprimande jamais, que je ne dirige jamais, et qui fait tout à sa volonté, sachant qu'elle n'a d'autre maître que vous.

(Signé) JOACHIN.

Napoléon *Ier au Roi* Joachin.

Le Roi Joachin a agi sagement en m'envoyant les lettres des deux freres indignes de mon nom et des desseins que j'ai sur eux. Puisque le roi Joachin m'a donné cette preuve de sa fidélité, qu'il m'en donne aussi de son zele. Il jouit trop de sa situation, il fait trop le roi de théâtre, le moment n'est pas venu pour lui de jouir, il faut qu'il s'occupe de ses devoirs, qu'il imite mon activité, qu'il serve mes projets. La Sicile est devant lui, les Anglais y sont;

Digitized by Google

voilà la pensée qui doit l'occuper sans cesse. Si tout ne marche pas conformément à l'impulsion que je donne il y aura des tiraillements, des convulsions. Je n'en veux pas. Le Roi Joachin est en bonheur; son acte de fidélité lui a épargné une lettre comme j'en écris quand je suis mécontent et qu'on ne me sert pas à ma maniere. La Reine Caroline se comporte bien, je le sais, qu'elle le sache.

(Signé) NAPOLÉON.

N. B.—*Nous avons reçu une foule de questions au sujet du Logographe, de la vérité des faits, de l'authenticité des pieces qu'il contient : nous répétons ce que nous avons dit quand nous l'avons commencé; nous ne garantissons rien, c'est à la sagacité de nos lecteurs à séparer ce qui est vrai de ce qui est vraisemblable, et à démêler dans les pieces variées que nous leur offrons, les allégories, les métaphores, les hyperboles, etc., etc. auxquelles nous avons recours pour faire ressortir les hauts faits de Napoléon le Féroce.*

Digitized by Google

LES DEUX ARGUS.

Corsaires attaquant Corsaires,
Ne font pas, dit-on, leurs affaires.

Nous avons parlé dans un de nos précédents numéros d'une violente querelle qui vient, tout-à-coup, de s'élever ici entre un transfuge et un nouvel enrôlé ; entre deux journalistes, l'un anglais, l'autre juif, dont l'un rédigeait autrefois à Paris l'*Argus*, et dont l'autre semble avoir été chargé de continuer ce mauvais journal à Londres sous un autre titre. Nous avons été invités par plusieurs personnes à leur faire connaître plus en détail les circonstances de cette querelle, dans laquelle le nom de S. M. Louis XVIII, et celui de plusieurs de ses agents sur le continent, se trouvent compromis, et dans laquelle, en outre, on remarque les *admirables* manœuvres passées et présentes de la police de Paris et celles de polissons qu'elle a toujours trouvés prêts à s'enrôler sous ses drapeaux dans tous les temps et dans tous les pays. Nous allons aujourd'hui satisfaire leur curiosité, et nous commencerons par faire connaître par ordre chronologique les pieces que l'un des champions, Argus II, a publiées contre son prédécesseur Argus Ier, avec une audace digne de ses commettants.

Digitized by Google

Premiere Lettre écrite à l'Editeur du Statesman, *par l'Agent de la Police de France.*

Monsieur,

Votre papier est le seul dans lequel les infâmes et atroces principes mis en avant par le sieur Louis Goldsmith, ont été dûment relevés et flétris. Beaucoup de gens sont, sans doute, persuadés, ainsi que vous, que ce prétendu nouveau converti était et est encore peut-être un espion à la solde d'une puissance étrangere, et un traître à son propre pays. Néanmoins, comme vous pourriez avoir besoin de renseignements authentiques au soutien de cette double assertion, j'ai pensé qu'il pourrait vous convenir d'avoir en votre possession une piece écrite à cet effet. Je vous envoie en conséquence la piece incluse *écrite en totalité de la main de M. Goldsmith*, et signée par cet apôtre de l'assassinat. Dans le cas où cette piece, qui prouve au moins qu'il a offert ses services à une puissance étrangere contre son propre pays, ne serait pas jugée par vous suffisante pour mettre son infamie au grand jour, je vous en ferai passer d'autres, qui prouveront encore plus clairement que les offres de service de M. Goldsmith furent acceptées, et qu'il a été ensuite chargé de diverses missions secretes en Allemagne, qu'il a remplies avec tout le zele dont il est capable pour le succès de la cause qu'il embrasse.

Aperçu Relatif à ma Mission dans le Nord de l'Europe.

Toute mission devant être assortie aux talents et aux connaissances particulieres de l'agent, il est essentiel d'observer avant tout, qu'ayant été pendant quelque temps négociant à Londres, et en relations de commerce avec les principales places de l'Europe, je suis en état de joindre aux informations politiques qui pourraient faire le principal objet de ma mission, des avis importants sur les changements que la guerre actuelle doit introduire dans le commerce Anglais avec le Nord de l'Europe, sur les effets que tel ou tel changement, telle ou telle mesure aura pu ou pourra produire dans l'esprit général des commerçants de ces pays, sur les moyens employés par les Anglais pour continuer par un autre canal, telle ou telle branche de leur

Digitized by Google

commerce, que le gouvernement français paraîtrait avoir anéantie par suite d'une de ces mesures, politiques ou militaires. A Hambourg, par exemple, après avoir observé les effets de l'interruption du commerce, et sur tout des *paquebots anglais* entrant dans l'Elbe et le Weser, il sera à propos d'examiner s'il circule encore beaucoup de traites directement ou indirectement tirées pour le compte de l'Angleterre, et surtout pour celui du Gouvt. si celui-ci, notamment, a encore recours aux manœuvres employées pendant la derniere guerre, ou non content de créer des traites de circulation sans nombre, pour se procurer l'or nécessaire au paiement des subsides, etc., on prétend que ses agents avaient eu l'impudeur d'en émettre de fausses, tirées par des hommes de paille, sur la trésorerie, qui en refusant le paiement, sous prétexte de faux, ont fait éprouver à plusieurs négociants des pertes considérables.

Hambourg d'ailleurs étant depuis un temps immémorial le centre de la correspondance Anglaise avec les états du Nord, on y pourra occasionnellement recueillir d'autres informations importantes.

Obligé de passer dans ma route par *Varsovie*, par les ports de Stettin, Elbing et Dantzig, où j'ai beaucoup de liaisons, je pourrai, outre les informations dont il a été parlé ci-dessus dans les observations générales, procurer celles relatives particulierement au commerce des bleds, des bois de construction, etc. etc. et même former pour le compte du gouvernement, s'il m'y autorise, des connexions commerciales dans ce genre.

Dans mon passage par Berlin, je pourrai, en y faisant quelque séjour, entrer en liaison avec l'ambassade anglaise. *Mon nom* n'y formera aucun obstacle, parce qu'il y a tant en Angleterre qu'en Allemagne des centaines d'individus portant ce nom.

Vienne n'étant pas trop hors de ma route, je pourrais au besoin y agir de même.

A Varsovie je pourrais en ma qualité d'anglais *approcher* facilement de la personne du *Comte de Lille*, et surveiller de près les individus arrivant d'Angleterre, de Vienne et de Naples.

Je n'ai au reste tracé ici que les principaux points de vue sous lesquels je pourrais être utile dans ma mission, ayant voyagé dès ma premiere jeunesse, sous le rapport politique et diplomatique, notamment avec Lord Milltown, et parlant la langue allemande, je suis à même de saisir plus que tout autre, les occasions de me procurer de ces informations que les circonstances et le hasard présentent de mille manieres, mais qu'il est impossible de détailler d'avance.

LEWIS GOLDSMITH.

Paris, 25 Prairial. Anno XI.
Hôtel du Levant, Rue Croix des Petits-Champs.

Digitized by Google

Extrait du Statesman, *du Mardi 27 Août.*

Nous sommes convaincus que ceux de nos lecteurs qui approuvent que l'on expose en public le crime et l'infamie, liront avec satisfaction l'article que nous avons inséré aujourd'hui au sujet de cet espion notoire, de ce traître, de cet avocat de l'assassinat, Lewis Goldsmith. Nous n'aurions jamais daigné faire attention à cet insignifiant grédin, si les Ministres de Sa Majesté n'avaient pas oublié ce qu'ils devaient au nom et au caractere britanniques en employant ce drôle là au moment où il était prisonnier dans la prison de Cold BathFields sous l'accusation odieuse d'avoir servi d'espion contre son propre pays, et s'ils n'avaient pas continué de l'employer jusqu'à ce jour. C'est un fait qui n'est pas généralement connu que M. Percéval a accueilli ce traitre sur la recommandation de feu Abraham Goldsmith, de cet homme qui, à sa mort, devait à la nation au moins un demi million sterling, dont on ne recouvrera jamais la quatrieme partie.

Rapport Définitif de ma Seconde Mission en Allemagne.

Frimaire, An xii.

J'ai reçu des instructions verbales de M. —— de me rendre à *Varsovie*, pour remplir le but de ma premiere mission, mais, chemin faisant, de faire des recherches, sur les bords du Rhin, pour savoir, s'il existe quelques correspondances entre le Ministre Anglais à Munich, et ses agents en France.

La premiere démarche que j'ai faite sur les bords du Rhin, était au bureau de la Poste à Rastadt, et comme j'étais employé comme un des *Dramatis Personæ* dans la farce de *Drake* et *Méhée*, c'est inutile de parler plus de cette partie de ma mission.

A Francfort j'ai pris quelques renseignements relatifs à Bulow, qui fut fusillé à Ostende, et que j'ai remis à M. ——, A Hambourg, je fus instruit, qu'un nommé *Vaudremont*, émigré français, est l'agent du Prétendant dans cette ville. J'ai donné de Hambourg mes idées à M. ——, sur la facilité de prendre pendant l'hiver, les lettres, venant et allant en Allemagne et Angleterre, c'est-à-dire, de s'emparer des petites péniches qui les portent de *Heligoland à Husum*.

Digitized by Google

A Berlin, je n'avais l'intention que de rester un ou deux jours pour me rendre à Varsovie, quand le Comte de Schulenbourg m'a empêché d'y aller et m'a forcé de quitter Berlin dans 3 jours. Je trouve inutile de citer ici notre conversation, parce que je l'ai déjà envoyée de Berlin.

Comme je ne savais pas si le gouvernement voulût que je retourne immédiatement à Paris ou d'aller ailleurs, je me suis décidé de rester à Leipzig jusqu'à ce que j'eusse reçu des Lettres de M. ——. J'ai préféré Leipzig parce que: 1. Cette ville est sur la route de Berlin à Paris. 2. Je sais que le Prétendant a des agents à Leipzig. 3. J'étais presque sûr d'avoir *la Poste à ma Disposition*. Voici un aperçu de tout ce que j'ai fait à Leipzig. J'ai été bientôt instruit du nom de l'agent du Comte de Lille, et qui s'appelle *Grassi*, un Italien. Il en a encore un autre, nommé *Antoni Buzzi*, un Marchand Italien, demeurant à Leipzig.

L'Abbé *De la Marre* arrivant à Leipzig huit jours après moi, j'ai tout de suite informé M. de la Rochefoucault à Dresde, de son arrivée. Comme j'ai gagné la poste à Leipzig, j'ai vu presque toutes les lettres qu'il avait écrit *à* et reçu *de* Varsovie. Par cela je sus qu'il y a un nommé de *Valdené*, émigré français à Hanau, en Hesse, agent du prétendant. J'ai vu aussi quelques lettres venant du Comte *d'Avaray* à Vienne à De la Marre. Il y a un nommé Barthman, Marchand à Hanau en Hesse, qui est aussi un agent pour le prétendant. J'ai vu aussi une lettre d'un négociant à Maestricht, adressée au Comte de Damas à Varsovie, etc. etc. De Leipzig, j'ai envoyé un exemplaire au ministre de France d'un libelle infâme intitulé *Nap. Bonaparte*; j'ai indiqué les moyens au ministre de tracer l'auteur.

A Leipzig je fus instruit par des négociants, que beaucoup de marchandises anglaises passent à Francfort venant d'*Embden*, par *Meppen*, et qui sont obligées de passer sur le territoire Hanovrien où il n'y a pas des troupes Françaises. J'ai tout de suite informé M. —— de ce que j'avais entendu dire et j'ai vu que, depuis ce temps là, il y a des troupes françaises à Meppen, et que les marchandises anglaises ne passent plus dans cet endroit, qui fut le seul d'où les négociants de Francfort ont tiré leurs marchandises d'Angleterre. Après un séjour de deux mois à Leipzig et n'ayant pas reçu aucune nouvelle de Paris, je me suis décidé de retourner ici.

Je considere mon retour à Leipzig de la plus grande utilité pour le gonvernement, parce que c'est la ligne directe entre Paris et Varsovie. J'ai les moyens aussi de voir la correspondence du ministre anglais avec leur ministre à Dresde, et quoique la Saxe, n'est pas un pays d'importance pour l'Angleterre, néanmoins, quand il s'agit des choses importantes dans le Cabinet Britannique, ils donnent connaissance de cela à leurs

Digitized by Google

ministres chez les cours étrangeres. Pendant mon séjour à Leipzig, il n'aurait pas été prudent de faire faire un *Cachet* du Cabinet Britannique (une chose très-essentielle pour notre plan.)

Je trouve aussi très-important pour le gouvernement français l'arrestasion de Barthman à Hanau, et Grassi et Buzzi à Leipzig. Si ces gens là sont effrayés, ils diront probablement tout ce qu'il faut.

Je prie M. —— de se rappeler de ce que je lui ai dit avant mon départ relativement à *l'Expédition* , par les anglais, je lui ai recommandé, d'écrire à tous les commandants des ports de mer, d'être sur leur garde contre de pareilles entreprises. A la fin de la derniere guerre j'ai exposé une pareille entreprise (qui a manqué) dans mon journal intitulé l'Albion, sous la date du 10 Octobre 1800, et dans mon ouvrage des "Crimes des Cabinets." J'ai averti M. Otto de cette affaire dans ce temps là.

M. —— verra par le compte ci-joint que je dois remettre 10,456 francs, mais j'espere qu'on ne me laissera pas *sans le sou*. Je serais bien aise d'avoir un Etat honnête, soit dans votre ministere ou dans l'armée ou marine. Vous sentez bien que je n'ai pas un asile sur la terre que la France.

Vous savez bien, Monsieur, que je n'ai rien reçu, excepté mes appointements qui sont tous dépensés. Je serai content de ce que vous déciderez, et je peux même retourner à Leipzig, quand vous voudrez avec l'argent que je tiens de vous. J'espere que vous me donnerez votre dessein aussitôt possible. Que l'affaire à Varsovie avait manqué, ce n'est pas sûrement ma faute. Voici ce que je vous ai écrit dans ma derniere lettre de Varsovie: "La personne qui peut me donner tout ce que j'ai "besoin et à qui je m'expectorais, me dit hier qu'il pensait, que "j'ai badiné avec lui sur *l'affaire en question*, et que je lui ai fait "la proposition pour sonder sa probité. Vous, Monsieur, qui "connaissez le cœur des hommes, ignorez-vous que sur une "affaire répugnante ou *demi criminelle*, on n'ose pas réfléchir "pendant 7 semaines? peut-être la personne changera son "opinion, etc. etc." Malheureusement cette prédiction est vérifiée.

Paris, le 7 Floréal, an xii. L. GOLDSMITH.
Hôtel de la Chancellerie, Rue des bons Enfants.

Reçu	10,000	francs à Paris.
	24,000	livres à Hambourg.
	34,000	francs
	23,656	
	10,456	

Digitized by Google

DEPENSES.

Des réparations pour la voiture, par le mémoire ci-joint.	570
Deux Cachets.	72
Payé port de lettres, avant mon départ de Paris	40
Payé à ——— et Co. Hambourg, leur commission à 1s per cent.	360
Le courier que j'ai envoyé à M. ———, à Dresde, par son ordre	50
Le voyage de Paris, à Strasbourg, 60 postes, de Strasbourg à Francfort, 30 ditto, de Francfort à Hambourg, 50, de Hambourg à Berlin 38, de Berlin à Leipzig 23, de retour à Paris par Strasbourg132—333 postes—à 8 fr. par poste, convenu avec vous.	2,664
Appointements pour 6 mois, de Frimaire jusqu'au mois de Floréal à 100 Louis par mois. . .	14,400
La poste à Leipzig, deux personnes. . . .	5,005
	23,656

Extrait du Statesman, *du* 31 *Août.*

Nous savons de bonne autorité, que la piece originale, signée Lewis Goldsmith, qui a paru dans le *Statesman* de Mardi dernier, a fait beaucoup d'effet sur l'auteur et ses partisans, qui sont forcés aujourd'hui d'en reconnaître l'authenticité. Il est probable que le public ne sera pas insulté beaucoup plus long-temps par les écrits de ce mécréant, qui s'est cru obligé de venir solliciter notre indulgence, et qui a eu la bassesse de promettre qu'à l'avenir il sera tranquille à notre égard, pourvu que nous le laissions en repos. Or, comme c'est un fait très-connu que le propriétaire du *Statesman* a refusé les propositions qui lui ont été faites de soutenir les mesures des ministres actuels, il n'était gueres présumable qu'il voulût entendre à aucun terme d'accommodement avec leur agent Lewis Goldsmith, et cela d'autant plus que ce traître et espion fieffé a eu l'audace de menacer M. Lovell de ses publications futures. Il y a pourtant un vieux proverbe qui dit, " qu'une erreur en engendre une autre" et il est plus que probable qu'il sera complétement vérifié dans le cas actuel, à moins que les Ministres de S. M. ne soient déterminés à protéger sans réserve cet homme sans cesse occupé à projeter des assassinats. Il a malheureusement mis en évidence deux personnages bien connus, nommés Dalby et Morris d'Amsterdam, qui l'un et l'autre ont été continuellement tympanisés depuis quelques années, et dont les exploits ne déshonoreraient pas la bande de Goldsmith. Nous ferons con-

Digitized by Google

naître incessamment quelques autres personnages de cette vertueuse association.

Extrait du Statesman, *du 7 Septembre.*

La quantité prodigieuse de demandes qui ont été faites à notre bureau pour des exemplaires du numéro du Statesman qui contenait le rapport définitif de Lewis Goldsmith, nous a déterminés à le réimprimer dans ce numéro-ci, afin que le public puisse être complétement en possession d'une pièce que les amis de ce Goldsmith sont obligés eux-mêmes de reconnaître comme authentique, et qui fournit des preuves si décisives que cet homme a aidé nos ennemis les plus acharnés dans leurs tentatives pour ruiner ce pays-ci. Il est vraiment inconcevable qu'un tel homme soit en liberté, mais il ne l'est pas moins qu'il continue d'être employé par le gouvernement. L'homme que l'on prouve s'être ligué avec le gouvernement français pour découvrir les secrets du Cabinet britannique, en se servant pour cela de l'argent de l'Empereur de France, acheter les moyens d'inspecter les communications officielles et confidentielles du gouvernement à nos ministres accrédités dans les cours étrangeres,—l'homme qui a réussi par ces moyens à séduire deux commis de la poste à Leipzick pour l'aider dans cette louable entreprise,—l'homme qui a fait forger le sceau du Cabinet d'Angleterre pour servir ses plans — qui a cherché à faire assassiner le Comte de Lille, parce qu'il le regardait comme l'ennemi de la France,—l'homme enfin qui s'est appliqué de toute sa force et de tous ses moyens à accomplir notre ruine comme nation, et qui a travaillé jour et nuit à l'accélérer avec une ardeur sans exemple, est indigne du nom d'Anglais, beaucoup moins de la protection et de l'appui du gouvernement anglais. Les assertions que nous avons faites sur la conduite de cet espion et de ce traître ne sont ni vagues ni fondées sur des conjectures. Elles sont fondées sur ses propres déclarations non équivoques, écrites de sa main et signées de son nom ; rien au monde ne peut les infirmer. Nous sommes persuadés que ce vil mais rusé mécréant a réussi à tromper les ministres en affectant de posséder des renseignements curieux sur les cours étrangeres, et par cet air d'assurance qui accompagne toujours les personnes de sa trempe. Maintenant cependant que nous avons tiré le rideau sur lui et que nous avons réussi à montrer ce "Champion de l'assassinat," sous son vrai jour, le moins qu'on puisse attendre du gouvernement, est qu'il lui retirera sa protection, et qu'il désavouera tout rapport avec un misérable qui, au mépris de toutes les lois divines et humaines, a osé tenter de mettre son pays natal sous un joug étranger, et a osé insulter ses compatriotes en les croyant capables de concourir à un plan dont l'assassinat était la base.

Digitized by Google

On attendait avec impatience la réponse que ferait, ou l'explication que donnerait, l'israéliste Goldsmith, sur ces accusations foudroyantes portées aussi publiquement contre lui, et comme l'on dit vulgairement, à la face d'Israël. Le fils de Jacob s'est borné à dire que dans les bureaux de la police de Napoléon, on avait de l'écriture de presque tous les personnages marquants en Europe, et que les Mémoires prétendus de lui *(personnage de marque)*, dont l'éditeur du *Statesman* disait avoir en sa possession les originaux écrits en entier de la main dudit Goldsmith, étaient contrefaits d'un bout à l'autre. Une semblable justification est certes fort incomplete. Aussi long-temps qu'Argus Ier n'intentera pas un procès en calomnie à Argus II, on sera autorisé à croire qu'il n'y a que trop de vérité dans ces affreuses pieces, dans ces exécrables révélations ; et chacun sera le maître de porter son jugement en conséquence.

On n'a point vu que le Goldsmith ait rien répondu à l'assertion faite par l'éditeur du *Statesman*, qu'il était venu lui demander grâce et le conjurer de le laisser tranquille. Une semblable assertion méritait pourtant bien d'être contredite.

Par une suite de cet esprit de vertige qui éblouit et aveugle les gens qui ont de grands reproches à se faire, le Goldsmith, voulant prouver qu'il n'était pour rien dans les complots de Varsovie qu'on l'accuse d'avoir suggérés, a jugé à propos d'en donner un historique tellement détaillé qu'on est presque tenté de lui appliquer, tant sur ces trames criminelles que sur tous les mysteres d'iniquité dont il a surchargé son billot, le langage que Sosie tient à Mercure :

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien
S'il n'était dans la bouteille.

L'associé de l'imprimeur du Goldsmith, dans je ne

Digitized by Google

sais quel journal que personne ne lit, pas plus quand il loue que quand il injurie, a encore été plus maladroit que son protégé, en voulant le défendre. Il s'est élevé contre ce vilain *Statesman*, qui ose ainsi publier des mémoires, des rapports *vrais ou falsifiés*; mais il s'est bien gardé de les désavouer *in toto*. Il s'est donc contenté d'énoncer des doutes. Goldsmith nie avec impudence; le *Statesman* affirme positivement, et dit qu'il possede les pieces originales écrites en totalité de la main de l'accusé; l'avocat n'ose ni avouer ni désavouer le fait de son client, de crainte de se compromettre: il se contente de dire, dans son galimathias accoutumé, que ces pieces *douteuses* ne peuvent *certainement* venir que de Buonaparté, ce qui ne nous paraît pas douteux, mais ce que l'avocat aurait dû se dispenser de dire, puisque par là même il leur donne une sorte d'authenticité. Auquel de tous ces braves gens devons-nous croire?

Sur l'assertion du *Statesman* que le Goldsmith n'avait obtenu son pardon à son retour en Angleterre que sous la promesse de faire des révélations importantes, ce transfuge a été obligé de convenir qu'il avait été détenu, et qu'il lui avait fallu donner caution pour sa bonne conduite. Ses répondants n'ont-ils pas dû être étrangement alarmés lorsqu'ils ont entendu un des plus anciens pairs d'Angleterre, M. le duc de Norfolk, dire dans la premiere cour du royaume, que l'œuvre de leur cautionné, ainsi que sa traduction, méritaient d'être brûlées par la main du bourreau?

Ne pouvant rien ni sur le public, ni sur le *Statesman* armé des terribles papiers secrets de la police de Paris, les deux puissances alliées, l'éditeur du *Courier d'Angleterre* et le fondateur de l'*Argus*, ont jugé à propos, en généraux habiles, de faire une diversion pour sauver le magasin général, et de tomber du *Statesman* et de la police de Paris sur l'*Ambigu*, et sur *le Negre Christophe*, aujourd'hui roi d'Hayti et sur le gouvernement espagnol, et sur ce que le rédacteur de l'*Ambigu* a dit ou n'a pas dit, et sur

ce qu'il a fait ou n'a pas fait, et sur ce qu'il aurait dû et devrait faire ; ce qui, comme on voit, a beaucoup de rapport avec la police de Paris, les pieces du *Statesman*, et la mission *demi-criminelle* de Varsovie.

Que dirait-on d'un scélérat qui, après être devenu dans le plus odieux procès, *King's Evidence* ou ce qu'on appelle en France *mouton*, et ayant ainsi sauvé son cou en sacrifiant ses associés, proposerait ensuite aux habitants de Londres d'ouvrir par souscription un cours de morale ou de droit public? Que doit-on de même penser aujourd'hui du mouton Goldsmith, qui, après avoir esquivé l'échelle, s'avise impudemment de vouloir donner maintenant ici des leçons de loyauté et distribuer des brevets de royalisme? d'un homme qui, accusé publiquement dans un journal qui s'imprime à trois pas du sien, d'avoir été associé aux plus horribles complots contre Louis XVIII, et d'avoir *proposé des actes répugnants et demi criminels après y avoir réfléchi pendant sept semaines*, ose chercher aujourd'hui pour ce prince un apanage au delà des mers? d'un homme, si accoutumé aux formes suaves et bénignes de la police française, qu'il ose me tracer avec indulgence mes devoirs, et que, sans savoir ni ce que j'ai fait ni ce que j'ai voulu opérer, il affiche la prétention de m'indiquer ce que j'aurais dû faire ? Faut-il s'indigner, faut-il mépriser l'arrogance, les prétentions d'une espece semblable?

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Ne vous semble-t-il pas, honnête lecteur, voir mon précepteur, la chaufferette d'une main et la plume d'une autre, m'interroger sur faits et articles devant son compere Réal, ou devant son ami Desmarais, dans la même chambre où l'on calcina Pichegru avant de l'étrangler? Heureusement, je suis aussi à l'abri de la police parisienne que de la police pharisienne, et je ne redoute pas plus les tiroirs de l'une que les tirades de l'autre. Accoutumé depuis 22 ans aux attaques des Gorsas, des Desmoulins, des Méhée

de la Touche, et de l'Argus, je n'ai jamais dû espérer être entierement débarrassé de *la queue* de tous ces reptiles. Je n'ai jamais été un instant induit en erreur par leur faux repentir et leurs professions. On ne m'a jamais vu spéculer sur leur portefeuille et leur savoir-faire, approuver leurs œuvres ni imprimer leurs ouvrages ; et voilà ce que leurs protecteurs et leurs protes, leurs associés et leurs dupes ne m'ont jamais pardonné. J'ai toujours prévu dès Londres, ce que tous ces *dramatis personæ* étaient capables d'exécuter à Munich, à Ettenheim et à Varsovie, et je l'ai annoncé d'avance. Convaincu que des traîtres, des espions, des jacobins, étaient incorrigibles, je savais, sans qu'ils l'eussent imprimé, que même, lorsqu'ils se disaient convertis, ils restaient toujours fideles à leurs anciens principes. Leurs attaques m'ont-elles jamais nui dans l'opinion, dans la confiance et dans l'attachement des seules personnes auxquelles je doive compte de mes écrits, de mes actions, et même de mes missions ? Non, sans doute ; j'ai chaque jour dans l'approbation de ces nobles et illustres patrons la preuve la plus douce et la plus satisfaisante du contraire. Si j'ai eu quelquefois la bonne fortune de seconder leurs efforts pour la cause générale, ce n'a point été en fabriquant et en leur vendant des traités secrets, *vrais ou faux;* ç'a été en peignant de mon mieux de belles actions publiques et nationales, la foi du pays maintenue religieusement, de glorieux faits d'armes, de grandes vertus britanniques.

Laissant là maintenant ces vils serpents qui changent de peau tous les ans, je leur conseille d'y regarder à deux fois avant de continuer leurs attaques. La prudence est la qualité qui caractérise leur espece. Cette prudence devrait leur rappeler constamment l'ancien axiôme que, dans tous les temps et dans tous les pays, on a profité de la trahison, mais qu'on a méprisé les traîtres. Quand un homme de leur trempe a obtenu sa grâce en révélant ce qu'il

Digitized by Google

savait comme ce qu'il ne savait pas, en disant son *credo* après son *confiteor*, il doit prouver la sincérité de sa pénitence en se retirant bien vite de la vue du public avec l'aumône d'usage pour les criminels pardonnés, en se couvrant d'un cilice, et surtout en évitant soigneusement de se mettre en évidence. Toutes les fois que nous les verrons agir différemment, nous croirons de notre devoir de répéter aux gens en place, qu'en admettant de tels hommes auprès d'eux, ils s'exposent, sans s'en douter, à leur fournir les matériaux *vrais ou faux* d'une nouvelle édition des *Crimes des Cabinets*.

Nous aurions pu ajouter à ces remarques une légère réponse à l'auteur d'un amphigouri sur Louis XVIII, Hayti, Christophe, Goldsmith, Monsieur A....a, et les colonies Espagnoles, qu'on nous a fait lire dans un Numéro d'un journal, qui n'est pas toujours imprimé en français quoiqu'il soit intitulé *le Courier d'Angleterre*, et qui est écrit dans une langue que nous laissons à nommer à ceux qui pourront la comprendre : mais nous avons si souvent dévoilé les bas et vils motifs de la jalousie qui dévore le ridicule rédacteur de ce papier, et nos premieres leçons ont été si rudes, que nous ne croyons pas devoir relever une autre fois les uns ni renouveler les autres. Que ce rédacteur gagne ainsi les faveurs de M. A a. et celles qu'il convoite de Mr. Oo, à la bonne heure. Nous disons ailleurs ce que nous avons à dire aujourd'hui sur l'Espagne, sur le gouvernement et les généraux espagnols, et nous continuerons d'en parler avec notre franchise et notre impartialité reconnues, louant toujours ce qui sera louable, disposés à excuser ce qui sera susceptible de l'être, mais inexorables sur l'apathie, la présomption, l'ineptie et la trahison. Que le rédacteur du *Courier* s'amuse à parler comme un ignorant de nos rapports avec Hayti; si cela lui procure une demi-douzaine de souscripteurs de plus, qu'il en profite ; si c'est à cette condition qu'il lui est en-

Digitized by Google

core permis de vivre aux dépens de quelque vieille Sybille créole, qu'il continue de rabâcher pour dîner, et de vendre un ancien camarade de trente ans pour un plat de lentilles; les régistres du Café de Lloyds, un peu plus durables que les feuilles du *Courier d'Angleterre*, et les remercîments publics qui nous ont été votés par les chambres d'assurances pour de grands services que nous leur avons rendus, nous vengeront suffisamment de ces diatribes sans objet et sans raison, auxquelles nous ne répondrons jamais parce que nous ne sommes point amenables à ce petit Sanhédrin. Cependant nous saurons toujours faire quelque distinction entre l'éditeur du *Courier d'Angleterre* et celui de l'*Argus*. Non-seulement le premier est chrétien, mais il est français; s'il ne pratique pas toujours les vertus du christianisme, au moins semble-t-il les connaître, ainsi que celles de la décence, puisqu'il a évité de parler en cette occasion d'un malheur domestique arrivé à l'éditeur du journal qu'il attaque si constamment, et qui lui fournissait un si beau champ pour augmenter mon affliction. Elevé dans la capitale de la France, ayant résidé long-temps dans celle de l'Angleterre, l'éditeur du *Courier* a senti que les lois civiles ainsi que celles de la civilité, interdisaient en tout pays de parler d'un malheur de l'espece du mien; surtout lorsqu'il est dû aux décrets féroces et anticommerciaux d'un tyran, et qu'il est partagé aujourd'hui par la moitié des négociants de l'univers entraînés par le même torrent. L'émigré de la bonne société de Paris s'en est reposé à cet égard sur l'échappé de la police de Réal. Le chrétien, pour mettre sa délicatesse et sa conscience à couvert, m'a lâché son Juif, et le Juif n'a pas manqué de publier à l'imprimerie du chrétien, ma triste déconvenue* ; chose qui, plus d'une fois, a été

* C'est une question pour nos légistes de décider si un Juif, né en Angleterre, pourrait être condamné à la peine capitale pour fait de trahison, après avoir été convaincu d'avoir servi les ennemis de son pays; on demande au Rédacteur du *Courier d'Angleterre*, Protecteur des *Cosmopolites*, si un Juif a une patrie.

Digitized by Google

déclarée libelle, lorsqu'on a parlé de ces revers autrement que d'une maniere légale. Attendre d'un enfant de Judas ou de Levi la pratique des devoirs d'un disciple du Christ, serait beaucoup exiger ; mais au moins aurait-on dû croire que tout écrivain public, depuis ceux qui écrivent à Londres dans la Cour des Oies (Crane Court), jusqu'à ceux qui écrivent à Paris sous les charniers des Innocents, aurait fait quelques études classiques, et qu'il connaîtrait les moralistes païens. Si le Goldsmith avait aussi bien lu Horace qu'il est accusé d'avoir su lire, à Leipzig, la correspondance du comte de Damas et celle des agents de Louis XVIII, il y aurait vu la loi que lui imposait le plus grand philosophe de l'antiquité, par rapport aux infortunes de la nature de la mienne :

Dura fugæ mala, dura belli,
Utrumque sacro digna silencio.

Plus heureux que mon Juif errant, je puis lui dire qu'après la conscience de ma rectitude et la certitude d'avoir fait ce que la loi prescrit dans le cas où je me trouve (sans lui parler des consolations de l'Évangile auquel il ne croit pas), j'ai déjà entrevu dans le même philosophe païen, le rayon d'espérance qui me conduira, j'espere, heureusement au port du salut.

Penthei,
Rector Thebarum, quid me perferre patique
Indignum coges !... Adimam bona..... Nempe pecus, rem,
Lectos, argentum, tollas licet... In manicis et
Compedibus sævo te sub custode tenebo...
.....Ipse Deus me solvet.*

* Napoléon, Empereur des Français, que de malheurs tu me fais éprouver sans les avoir mérités !—Je te ruinerai...—Eh bien ! prends tout ce que je possede, fais vendre jusqu'à mon lit, j'y consens....—Ce n'est pas tout, je te tiendrai en captivité, les fers aux pieds et aux mains...—Que m'importe ! un Dieu me délivrera, *et un Dieu m'a délivré.*

Digitized by Google

Nous n'avons pas besoin de dire que c'est la dernière fois que nous souillons notre feuille du nom d'un vagabond, dont les vils services gâteraient la meilleure des causes. C'est peut-être le seul homme au monde qui ait perdu le droit de dire du mal de Buonaparté, si celui-ci peut, en quelque sorte, lui répondre : " Les trames dont tu m'accuses, brigand, c'est toi qui me les a proposées. C'est le fils de Canaan qui les a conseillées au fils du bourgeois d'Ajaccio. Grâces à Dieu, il s'est trouvé une nation plus méprisée et plus flétrie dans l'opinion que celle parmi laquelle je suis né ! Je ne suis plus le dernier des hommes ; le Juif a sauvé le Corse ! Tu aurais continué à me servir, goujat, si j'avais consenti à augmenter le salaire de ton infamie, et à te faire chef de division parmi les instruments de mes forfaits : mais connaissant la vénalité de tes semblables, je t'ai repoussé. Flétri d'un double opprobre, va-t-en sur la terre présenter au monde le spectacle de ta réprobation par tous les chrétiens et par les jacobins ainsi que les royalistes. Tu vendras mes secrets en vertu du droit d'auteur ; tu chercheras à tirer de l'or de ton fumier : et moi, je donnerai au public tes Mémoires, et moi, je dévoilerai ta turpitude, et je serai vengé."

Certes, si les pieces que le *Statesman* publie sont vraies, et le *Courier d'Angleterre* ne le nie pas, Buonaparté aura été fondé à tenir un pareil langage, et il aura pu se réjouir en secret d'avoir trouvé un homme plus odieux encore que lui. On conçoit du reste le grand motif qui poussait cet homme à proposer, il y a quelque temps, de crucifier l'Usurpateur qu'il regardait naguères comme son Messie. Il craignait, aussi lui, de voir publier un jour *l'Histoire secrete du Cabinet de Levi Goldsmith.*

Digitized by Google

NOTES ESPAGNOLES ET ANGLAISES.

Nous avons été les premiers à donner l'éveil dans ce pays-ci sur la tendance dangereuse, perfide et insultante d'un écrit intitulé : *Représentations des Dames Espagnoles à S. M. Britannique.* Tandis que des mercenaires, qui ne cultivent la faveur des Espagnoles que pour recevoir le prix de la honteuse constance ou de la détestable effronterie avec laquelle ils pallient, exécutent, ou même préconisent les fautes des chefs de cette grande nation, semblaient ne pas apercevoir cette diatribe contre le Roi, le gouvernement et le peuple d'Angleterre, nous l'avons dénoncée à l'opinion avec l'indignation qu'elle est faite pour inspirer à tout cœur loyal, à tout homme qui voit dans l'union de l'Angleterre et de l'Espagne le salut du monde et le pronostic de la chûte de Napoléon. Mais ces mêmes hommes, si indifférents sur les insultes qu'on adresse à la nation qui prodigue son sang et ses trésors pour soutenir l'Espagne, non contents de leur coupable silence, se sont indignés qu'on ne l'imitât pas, et ont vu une insulte à la nation espagnole et à son gouvernement dans ce que nous avons répondu aux prétendues dames de Cadix ou à leur chevalier. Nous n'avions pas dit, par égard pour la Régence, tout ce que nous pensions de la facilité avec laquelle cet écrit avait circulé à Cadix : nous aurions pu ajouter à nos remarques, qu'il était étonnant que les Cortès, que le gouvernement espagnol eussent fait tant de bruit sur la conduite de *La Pena* à la bataille de Barrosa, et qu'aucune voix ne se fût élevée pour venger l'honneur d'une nation alliée si lâchement outragée par cet écrit qui ne peut venir que de la main d'un

Digitized by Google

homme soudoyé par Buonaparté. Nous crûmes devoir alors nous borner à n'attaquer que l'auteur: cette modération nous a mal réussi; et les panégyristes de tout ce qui est vil, lâche ou traître, nous montrent eux-mêmes, par leurs diatribes, qu'on ne gagne rien à être modéré quand il s'agit de démasquer des pervers. Ce même écrit que nous avons les premiers indiqué ici à l'indignation et au mépris du public, a été l'objet, nous n'en doutons pas, de la note suivante que le ministre anglais à Cadix a adressée au Conseil de Régence pour le tirer de sa léthargie.

Nous ne ferons qu'une question aux panégyristes de la trahison et de l'ineptie, et ce sera la dernière fois que nous nous occuperons de leurs sales diatribes.

Nous leur demanderons: Quels sont les amis de la cause espagnole de ceux qui, par des vues sordides ou dangereuses, pallient les fautes de tous les gouvernements qui ont honteusement succombé en Espagne sous le poids de l'indignation publique et sous celui de leurs sottises, ou des écrivains qui, dès le commencement de la belle insurrection du peuple espagnol, ayant cherché à enflammer les cœurs d'un noble enthousiasme, ont vu avec douleur combien de sang a été inutilement prodigué, et quels beaux efforts de courage et de dévoûment sont devenus impuissants, faute d'être dirigés avec ensemble et avec habileté vers un but commun?

Note de S. Exc. M. H. Wellesley *à* D. Eusebio de Bardaxi Azara, *Premier Secrétaire d'Etat.*

Très-excellent Seigneur,

Je me suis jusqu'à présent abstenu d'appeler l'attention du gouvernement espagnol sur les bruits divers et sur les écrits qui, depuis quelque temps, ont circulé dans Cadix, dans l'espoir que

Digitized by Google

ma modération et ma tolérance désarmeraient ceux qui ont cherché à relâcher les liens de la confiance et de l'amitié qui, jusqu'à présent, ont subsisté si heureusement et avec tant d'avantage entre les deux pays. Mais les pamphlets qui ont été publiés, aussi bien que les bruits qu'on a répandus, sont à la fin devenus si injurieux pour le nom et le caractere britannique, et si habilement calculés pour servir l'ennemi et semer la division parmi les nations alliées, que je manquerais aux devoirs que ma place m'impose, et à tous les sentiments d'un Anglais qui désire voir le succès de la cause intéressante et glorieuse qu'ont embrassée ces nations alliées; si je voyais avec indifférence les calomnies aussi injustes que peu fondées, que chaque jour on multiplie contre mon pays. Afin de vous donner une idée des termes dans lesquels sont conçues ces assertions qui me paraissent venir d'une certaine classe de personnes, je crois qu'il suffira que V. Exc. lise l'imprimé ci-joint, dans lequel on attribue à mon Souverain, à son gouvernement, et à la nation britannique des intentions opposées à la justice, à l'honneur, à la bonne foi et aux principes qui ont engagé la Grande-Bretagne à venir au secours de la nation espagnole. Les bruits déjà répandus en Mars dernier se renouvellent aujourd'hui; ils tendent à persuader que les provinces espagnoles contiguës au Portugal seront placées sous le commandement militaire de Lord Wellington; que l'armée espagnole sera commandée par des officiers anglais, en un mot qu'elle sera entierement soustraite à l'autorité du gouvernement espagnol pour former une armée entierement anglaise. On attribue aussi au gouvernement anglais le projet d'envoyer à Cadix des renforts suffisants pour prendre possession de cette ville et de l'île de Léon, et les conserver au nom de S. M. Britannique.

Considérant les sacrifices que la Grande-Bretagne a faits pour la cause espagnole; considérant les preuves irrécusables qu'elle a données du désintéressement de ses vues, en offrant sa médiation entre l'Espagne et les colonies qui ont refusé de reconnaître l'autorité de la métropole, je devrais certainement ne pas me trouver dans la nécessité de réfuter des charges de la nature de celles que cet écrit renferme.

Digitized by Google

Dans le fait, il fallait des circonstances aussi difficiles que celles où nous nous trouvons, étant resserrés dans les étroites limites de cette place dont le salut dépend de l'harmonie et de la bonne intelligence si nécessaire dans tous les temps, mais plus spécialement dans ce moment critique, pour que je consentisse à l'humiliation de venger l'honneur de mon pays attaqué par des libelles dont la tendance dangereuse est évidente. Désirant toutefois préserver dans toute leur intégrité les sentiments mutuels de respect et d'estime que les deux nations entretiennent l'une pour l'autre, je me crois obligé de contredire de la maniere la plus solennelle, au nom de S. M. Britannique et de son gouvernement, et de toute la nation anglaise, toute imputation relative à des vues d'agrandissement ou d'acquisition de territoire soit en Europe, soit en Amérique, aux dépens de la nation espagnole. Je soutiens avec la même franchise que rien ne justifie l'interprétation donnée aux Notes que j'ai présentées en Mars dernier, pour suggérer l'utilité de placer les provinces espagnoles contiguës au Portugal sous l'autorité temporaire de Lord Wellington, attendu que cela n'avait d'autre objet que de donner à Lord Wellington la facilité d'en tirer les provisions et les secours militaires qu'elles pourraient offrir. J'affirme en outre, de la maniere la plus solennelle, que ni mon Souverain, ni son gouvernement n'ont jamais eu aucune intention de s'emparer de Cadix, et que s'il a été envoyé des renforts dans cette place, c'était uniquement et exclusivement afin de contribuer à la défense de cette position importante et de la conserver à la monarchie espagnole ; enfin, je répete (ce que j'ai souvent déclaré à V. Exc.) que la Grande-Bretagne, en prenant part à cette lutte, n'a jamais eu d'autre but que de seconder les glorieux efforts que fait la nation espagnole pour recouvrer sa liberté et son indépendance ; et qu'elle continue à la soutenir sans aucune idée d'agrandissement particulier, ou d'aucun avantage exclusif que pourraient lui promettre les circonstances malheureuses auxquelles la nation espagnole est réduite, mais avec l'unique objet de contribuer à l'expulsion de l'ennemi et au rétablissement de l'intégrité et de l'indépendance de la monarchie espagnole.

Digitized by Google

En concluant cette note, je prie instamment V. Exc. de la communiquer, dans le plus court délai possible, au Conseil de Régence, et je me crois dans l'obligation de requérir du gouvernement espagnol qu'il y donne la plus grande publicité, afin d'empêcher les conséquences fâcheuses qui pourraient résulter de l'erreur de la nation espagnole, si elle venait à supposer que les intérêts de la nation anglaise sont tels que les représentent les soupçons injurieux et les bruits qu'on fait circuler verbalement et par écrit dans cette ville.

J'ai l'honneur de renouveler à V. Exc. les assurances de ma considération distinguée.

(Signé) H. Wellesley.

A S. Exc. S. Don Eusebio
Di Bardaxi Azara.

Réponse.

Monsieur,

J'ai communiqué, sans perdre de temps, à la Régence, la note que V. Exc. a bien voulu me transmettre le 5 du courant, ainsi que la copie du pamphlet dernierement publié et imprimé dans cette ville. Le conseil vivement pénétré de ce qu'il vous a plu de déclarer au sujet des bruits répandus depuis quelque temps avec autant de malignité que d'industrie, m'a chargé de vous déclarer par-dessus toutes choses, que, disposé autant que V. Exc. à s'opposer aux rumeurs et aux écrits qui peuvent en aucune maniere blesser le respect et la révérence dus à S. M. Britannique, à son gouvernement et à la nation anglaise, il s'empressera de publier la note de V. Exc. avec cette réponse, bien persuadé que cette publicité détrompera les esprits faibles qui se sont laissé abuser par des gens dont le but est de détruire l'amitié et la confiance qui ont heureusement subsisté jusqu'ici sans aucune interruption entre les deux nations, et sans lesquelles il ne peut y avoir ni union, ni accord entre les deux gouvernements. Quant aux imputations que V. Exc. mentionne dans sa note, comme elles sont aussi injurieuses à l'autorité suprême de ce pays qu'au gouvernement anglais, on ne peut les attribuer à la généralité des habitants de Cadix, de ce boulevard de l'indépendance espagnole, encore moins à la nation en général qui nous a donné tant de preuves de sa reconnaissance pour l'appui généreux que lui prête la Grande Bretagne. Ces imputations ne peuvent donc avoir leur source que

Digitized by Google

dans l'imagination de quelques individus qui, influencés par l'ennemi, ou entraînés par le désir de montrer de la singularité dans leurs écrits et dans leurs opinions, aspirent à une célébrité éphémere à laquelle ils sacrifient les intérêts les plus sacrés de leur patrie, soit par ignorance soit par égoïsme. Heureusement le nombre des personnes occupées à semer la discorde entre les deux nations alliées est très-limité, et si inférieur en même temps à celui des individus qui rendent justice aux généreux efforts de la Grande-Bretagne, dans la lutte actuelle, que jamais elles n'obtiendront le but qu'elles se proposent; il en résultera, au contraire, que les artifices employés par l'ennemi pour nous désunir étant une fois dévoilés, et les instruments qu'il emploie connus, les uns et les autres seront compris dans l'horreur qu'ils inspirent à tous les vrais Espagnols qui, sans contredit, constituent la plus grande partie de cette vaste monarchie. Rien ne prouve mieux ce que j'ai avancé que les soupçons injurieux que l'on cherchait à inspirer en répandant le bruit de la prétendue occupation de Cadix par les Anglais, lequel bruit a été accrédité par les Français dès le premier jour qu'ils se sont présentés devant cette place, afin d'introduire la division et la défiance dans l'esprit des habitants. L'objet de ces impostures étant connu, il ne sera pas difficile de deviner les vues de ceux qui sont si ardents à les répandre et à les accréditer; mais le public en lisant la déclaration qui termine la note de V. Exc., et bien persuadé que les deux gouvernements ne peuvent différer d'opinion sur le nombre de troupes nécessaires pour la défense d'une position si importante, trouvera sa sécurité dans la confiance qu'il doit à son gouvernement et dans la bonne foi connue du cabinet britannique. Le conseil de régence lui-même a été plus d'une fois l'objet de calomnies plus ou moins injurieuses; mais certain de la droiture de sa conduite, et persuadé qu'on ne pouvait rien lui reprocher de contraire à la dignité du souverain qu'il représente, il a toujours compté sur l'opinion des gens estimables. Le conseil m'a, en conséquence, chargé d'informer V. Exc. que la nation espagnole ainsi que son gouvernement, bien loin d'ajouter foi aux insinuations insidieuses que l'ennemi a toujours réussi à faire circuler, afin de briser les liens qui unissent fortement les deux puissances, est fermement convaincue qu'il n'y a que les efforts combinés de toutes deux qui puissent conduire à une issue glorieuse la grande cause pour laquelle elles combattent; il ne peut qu'être par conséquent pénétré de la vive reconnaissance qu'il doit à la Grande-Bretagne, pour l'intérêt généreux avec lequel, depuis le commencement de la guerre, elle a protégé et assisté l'Espagne dans la défense de son roi et de son indépendance. Les expressions contenues dans cette réponse, et la protestation du désir sincere qu'éprouve le conseil de régence, ainsi que V. Exc. en est convaincue, de resserrer

Digitized by Google

chaque jour davantage les liens de l'amitié et de la confiance entre les deux nations, suffiront sans doute pour calmer l'inquiétude qui a été momentanément excitée dans l'esprit de V. Exc. par les bruits et les pamphlets indiqués dans sa note, et contribueront en même temps, je l'espere, à nous garantir la continuation de cette assistance que la situation difficile de l'Espagne rend si indispensable, afin de terminer heureusement le conflit héroïque dans lequel elle est engagée et dont le succès ne peut être équivoque si les efforts des deux nations réunies continuent à y concourir.

Je renouvelle à V. Exc. ma haute estime et considération. Que Dieu préserve V. Exc. pendant longues annéées.

(Signé) EUSEBIO DI BARDAXI AZARA.

Cadix, 7 Août, 1811.

(Extrait de la Gazette de la Régence, du 10 *Août.)*

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Deux malles de Cadix et un paquebot de la Méditerranée arrivés coup sur coup, nous ont apporté des nouvelles du Midi et de l'Est de la Péninsule jusqu'au 31 du mois dernier. Nous sommes fâchés d'avoir à dire en débutant qu'elles ne sont pas de la nature la plus satisfaisante.

L'armée de Blake a été défaite par Soult, et obligée de se retirer à Murcie, à 37 lieues du champ de bataille. Voici de quelle maniere le journal espagnol *El Conciso*, rend compte de cette affaire.

Extrait du Conciso, *du* 30 *Août.*

Murcie, 17 Août.

Toute l'armée est arrivée ici en retraite. Le 9, Soult ayant paru *avec* 8000 *hommes*, nous fûmes attaqués au même moment sur deux points différents. L'un de ces points fut défendu par le général Freyre avec tant d'habileté et de bravoure, que l'ennemi fut complétement défait. Nous échouâmes sur l'autre point, en raison de l'absence de la division de Quadra, consistant en 6000 hommes, et en 3000 des troupes de l'expédition qui auraient dû, conformément à un arrangement préalable, être à son poste. La ligne fut rompue sur ce point, et en conséquence les gardes espagnoles et Vallones, le régiment de la Patria et un régiment de chasseurs furent laissés à découvert et succomberent malheureusement en grande partie, mais non sans que ces nobles victimes n'eussent opposé la résistance la plus héroïque. Ce qui contribua à augmenter leur perte, fut le défaut de cavalerie et d'artillerie, ces deux armes étant restées avec Quadra, Dieu sait où. Il est impossible de décrire dignement les actes de valeur exécutés par le général Freyre et les troupes à ses ordres. Le plus grand éloge

Digitized by Google

est dû à ce général pour la savante retraite de 37 lieues qu'il a faite sans perdre un seul homme, ni la moindre chose de ses équipages, malgré le désavantage de sa situation, étant coupé par l'ennemi. Si le Señor Quadra s'était trouvé ce jour-là à son poste, cette journée aurait été une des plus glorieuses pour la nation. L'ennemi est maintenant à trois lieues de Lorca.

Plusieurs lettres de l'armée de retraite confirment cet échec, ou, si l'on veut, cette déroute, sur quoi le rédacteur du *Conciso* s'écrie, dans l'ardeur du zele qui le transporte : " Quelle est la punition qui sera infligée à ce misérable par sa patrie qu'il a trahie ? Quel supplice ne mérite-t-il pas de l'humanité entiere pour le sang innocent qu'il a fait verser ? Ne devrait-il pas expier son offense et terminer sa vile existence dans les plus affreux tourments, afin que sa punition, connue jusque dans les parties les plus éloignées des possessions espagnoles, servît d'exemple à tous les citoyens infâmes que nous avons le malheur de posséder ?*"

On ne voit pas dans cette relation où était le général Blake. Les avis varient extrémement au sujet de ce général, il paraît qu'il avait quitté son armée peu après le débarquement, et qu'il s'était rendu à Valence avec son état-major, afin de conférer avec le général O'Donnell sur la défense de ce royaume. Quelques journaux disent qu'il avait perdu la confiance de son armée, et que ses officiers avaient refusé de combattre sous ses ordres. On observe dans des lettres particulieres, que c'est la cinquieme armée qu'il perd ou laisse perdre, depuis le

* Cet élan d'indignation du rédacteur du *Conciso* serait beaucoup plus louable, s'il avait fait mention d'un jugement préalable, avant que d'envoyer le Señor Quadra au supplice. Suivant la relation du maréchal Soult, le Senor Quadra se serait mieux montré que son collegue. Lequel croire ?

Digitized by Google

commencement de la révolution d'Espagne, et que malgré toute sa réputation il est douteux qu'on lui accorde le commandement d'une sixieme.

Nous ne pouvons pas dire au juste en quel endroit cette bataille a été donnée ; mais nous pensons que ce doit avoir été sur la ligne qui s'étend d'Ubeda à Guadiz. On sait que le 2 Août, Soult était à Grenade, et que les jours suivants il lui était arrivé des troupes de tous les côtés. Partie de l'armée de Blake était le 5 à Baza. La manœuvre de Soult paraît avoir eu pour objet d'attaquer avant que toutes les divisions fussent rassemblées. En conséquence il envoya Laval avec une partie de son armée à Guadix, et Godinot avec une autre à Ubeda. Ce fut le 11 que la bataille eut lieu. Quelques avis portent la perte des Espagnols à 3000 hommes tués et blessés.

Le rédacteur d'une excellente feuille hebdomadaire qui s'imprime à Gibraltar, sous le titre de *Gibraltar Chronicle*, donne les détails suivants sur cette affaire. Il paraîtrait que la perte des Espagnols en cette rencontre aurait été beaucoup moindre qu'on ne la représente dans les lettres de Cadix.

Gibraltar, 29 Août.

" Les Français ont publié à Malaga la relation d'une victoire remportée par les troupes de Soult dans les environs de Baza, le 11, sur l'armée du centre, qu'ils se vantent d'avoir complétement *dispersée*. Nous voyons pourtant avec plaisir que leur propre exposé refute cette assertion, puisqu'ils y disent n'avoir pris qu'une seule piece de canon, tué 300 hommes et fait 500 prisonniers. Or, tout lecteur doit être bien certain que si l'armée espagnole avait été détruite, elle aurait aussi perdu la totalité de son artillerie. Il n'était arrivé aucuns prisonniers à Grenade après l'action que les dernieres nouvelles d'Alicante représentent comme n'ayant été qu'une affaire partielle entre une division de l'expédition de Blake et un corps de l'armée française. La division du comte Montejo reste dans les Alpujarras. Ces détails viennent de nous être donnés par une personne qui arrive de Malaga, où elle a lu les détails officiels que les Français ont publiés eux-mêmes de l'action. Les habitants les plus riches d'Almeria et des parties voisines de la côte se sont sauvés, emportant avec eux leurs effets

Digitized by Google

les plus précieux. L'alcade de Ontivar, un des plus intrépides partisans du royaume de Grenade, a, dit-on, remporté des avantages de plus d'importance encore que celui qui a été publié à Malaga."

Pendant que l'armée de Murcie éprouvait cette déroute, un détachement envoyé par Soult à Ayamonte, à l'embouchure de la Guadiana, s'emparait de cette ville sans résistance. Les troupes espagnoles qui se trouvaient sur ce point, se sont retirées dans une île voisine.

Soult n'a pas jugé à propos de pénétrer dans le royaume de Murcie. On croyait à Gibraltar qu'il allait faire une visite aux habitants de Malaga, afin de leur soutirer de nouveau une grosse somme d'argent ; et qu'en même temps une forte colonne mobile irait rançonner les environs de Gibraltar et d'Algésiras. Quelques avis disent qu'il est retourné à Séville, afin d'être plus à portée de se combiner avec Marmont pour les opérations au Nord de l'Espagne.

L'actif Ballasteros est arrivé à Cadix. Le peuple s'est porté en foule partout où il a passé, afin de le voir et de l'applaudir. Soit que cette grande popularité ait effrayé quelques membres du gouvernement, soit qu'on ait senti le besoin immédiat qu'on avait des services de ce général pour réparer les fautes des commandants de l'armée du centre, on l'a fait partir sur-le-champ de Cadix pour Algésiras, ostracisé suivant les uns, chargé, suivant d'autres, de la mission la plus importante et la plus honorable.

La fievre jaune a reparu à Carthagene, et y enlevait trente personnes par jour. On a pris à Gibraltar, et tout le long de la côte, les précautions d'usage contre ce fléau désolateur.

Nous avons donné, dans une autre partie de ce numéro, les remontrances faites par le ministre bri-

Digitized by Google

tannique en Espagne, M. Henry Wellesley, sur l'insolence de certaines publications espagnoles contre l'Angleterre, et la réponse adroite, mais évasive, faite par le ministre espagnol. On connaît aujourd'hui le misérable intrigant qui s'est couvert du manteau des dames de Cadix pour insulter le Roi et le gouvernement de la Grande-Bretagne. C'est un homme du nom de Sou.... qui après avoir vu ses offres de service refusées à Madrid par Joseph, s'était réfugié à Cadix, et avait été débouté par les Cortès de la prétention qu'il avait osé afficher de siéger dans cette assemblée comme représentant de la ville de Madrid. Le rédacteur du Journal *el Robespierre Espanol* avait dit du mal de deux ministres espagnols, on l'a mis en prison. Un intrigant calomnie le gouvernement anglais, on répond qu'il a voulu gagner quelque célébrité en se singularisant ; et tout finit par-là!!

Après douze mois de débats insignifiants qui remplissent déjà huit volumes illisibles, les Cortès se sont enfin occupés d'un projet de constitution. On en a lu quelques chapitres le 18 Août. On écrit d'un côté qu'ils sont tirés des anciennes constitutions d'Arragon, de Biscaye et de Navarre : d'un autre, on nous mande qu'ils sont calqués sur ceux de l'assemblée constituante de France ; c'est-à-dire, qu'on y fait revivre encore une fois l'*heureuse démocratie royale*, que nous croyions morte et enterrée depuis les couches laborieuses du Docteur Target. Si la nouvelle constitution espagnole que l'on discute aujourd'hui est calquée sur la fameuse constitution française de 89 et de 91, comment ses auteurs ont-ils pu oublier que cette ridicule constitution engendra celle de 93 qui engendra le comité de salut public qui engendra Robespierre qui engendra Barras qui engendra le directoire qui engendra Buonaparté, et avec lui la désolation générale du continent, le ravage, la conscription, la guerre universelle, la des-

Digitized by Google

truction de tout commerce, l'anéantissement de la religion, le bouleversement de la morale, l'esclavage, la famine, la peste et la mort!

Les amis de la cause de l'Espagne ont de si puissantes raisons de désirer un changement, sinon dans l'esprit public, au moins dans la maniere d'en diriger l'application et les efforts, qu'ils ne savent s'ils doivent se réjouir ou s'affliger de la nouvelle impulsion qui résultera de cette discussion. Nous voyons que déjà les Cortès ont été, comme on fut en France, dans la fameuse nuit du 4 Août, extrêmement prodigues du bien d'autrui. Les juridictions seigneuriales ont été abolies, ce qui n'est, sans doute, que le prélude de beaucoup d'autres abolitions. D'un autre côté, on a décrété l'admission libre de tous les ordres de la nation aux emplois publics, sans distinction de rang et de naissance. Ainsi, déjà le bien compense le danger. Puisse l'Espagne, éclairée par les malheurs de la France, éviter les écueils sur lesquels celle-ci s'est brisée! Espérons que les sentiments religieux qui caractérisent les Espagnols y tempéreront la violence de l'esprit de parti, et que la haine universelle du tyran et de l'usurpateur y réunira toujours les esprits, lorsque la différence d'opinion tendrait à les diviser et à les aigrir. Un peuple aussi brave, aussi constant, aussi loyal, mérite d'être bien gouverné. C'est au moment où il doit acquérir une nouvelle énergie, que l'on doit former des vœux pour que cette même énergie soit mieux dirigée qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour.

Extrait du Journal Espagnol, Revisor Politico.

Cadix, 16 Août.

La confiance réciproque entre l'Espagne et l'Angleterre a été altérée par quelques circonstances fatales. Les armées britanniques ont été d'une grande utilité à l'Espagne, et seraient encore bien plus utiles, si nous employions mieux notre temps,

Digitized by Google

et si nous ne nous endormions pas sur le bord d'un précipice. Nous devrions bien nous pénétrer de la nature et des obligations d'une armée auxiliaire: cela nous empêcherait d'exiger d'elle des services qu'elle ne peut pas rendre. Quels sont les engagements que l'Angleterre a oublié de remplir? comment peut-on croire qu'on lui fera exposer inconsidérément ses armées qui doivent défendre son propre territoire, si Buonaparté avait la témérité d'y faire un débarquement? Comment peuvent-elles se risquer dans l'intérieur de la Péninsule tandis que nous n'avons aucune armée bien organisée qui puisse coopérer avec elles, et que nous manquons des moyens de fournir à leur subsistance? Faisons de nouveaux efforts, organisons de nouvelles armées, et Lord Wellington se départira de son système défensif, qui a déjà mis l'impétuosité française à une si rude épreuve. Aucun autre système ne peut nous sauver, et il n'est ni magnanime, ni possible de le demander. Un autre de nos maux est le défaut d'un gouvernement puissant et énergique. Celui que nous avons aujourd'hui est-il fait pour inspirer à nos alliés assez de confiance pour négocier avec lui? On n'aime pas à traiter avec le faible, ou bien si l'on traite avec lui c'est pour l'opprimer. Fortifions notre administration, en secouant les préjugés invétérés d'un mauvais système colonial et commercial, et que les Espagnols des deux mondes se réunissent. Que l'on forme de grandes armées et un gouvernement solide. Notre intérêt exige que les nœuds de l'alliance avec l'Angleterre se resserrent de plus en plus, et par la même raison que les intérêts des nations étrangeres peuvent être opposés aux nôtres, mettons-nous à même d'établir nos droits sur des bases justes et des raisons sans réplique.

Extrait du Conciso, *autre Journal Espagnol.*

Le coup qu'a frappé Santocildes dans les environs d'Astorga, lorsqu'il a tué le général Valleteaux et 400 hommes de l'armée de Bessieres, en forçant celle-ci à se retirer, a attiré l'attention de Marmont, et doit nécessairement le mettre de bien mauvaise humeur, d'autant qu'avant d'avoir éprouvé ce revers, il écrivait à Napoléon dans une lettre qui a été interceptée, " que pour reprendre des forces, ses troupes avaient besoin de repos jusqu'au mois de Septembre; qu'il fallait qu'on envoyât de l'argent tant pour leur solde que pour former des magasins: que sans argent il était impossible d'organiser l'armée, etc." Cette correspondance a causé la plus vive satisfaction à Lord Wellington. Sa Seigneurie dit qu'elle vaut une bataille gagnée, puisque la demande d'argent à Napoléon donne lieu d'espérer que la guerre tire à sa fin. Marmont ajoute qu'il voit que la conquête d'Espagne est difficile à achever; que cette guerre est d'un genre tout nouveau, et qu'il n'y a pas

Digitized by Google

une ville ou un village dont les habitants ne reconnaissent pas Ferdinand VII, au moment où les Français l'évacuent." Le porteur de cette correspondance a été pris par un partisan du nom de Cuesta.

Proclamation du Général Anglais Doyle.

Mataro, le 8 Juillet 1811.

Catalans,

Suchet a fait répandre le bruit que Buonaparté a entamé des négociations de paix avec la Grande-Bretagne, et qu'il avait tellement à cœur qu'elles réussissent, qu'il avait envoyé Talleyrand à Londres, et qu'il s'était porté lui-même sur la côte la plus voisine pour faciliter et accélérer les communications.

Rappelez-vous, braves et invincibles Catalans, qu'il y a à peine un an que ce même Suchet assurait que le gouvernement britannique, conjointement avec le gouvernement espagnol, avait fait la paix avec la France; en conséquence, il recommandait aux Catalans de se retirer chez eux, puisqu'il n'y aurait plus de guerre. Et quels furent les moyens qu'il employa pour donner de la publicité et du poids à cette infâme trahison? Il publia une proclamation et falsifia la signature du capitaine général O'Donnell, acte inouï et inconnu jusques-là. Mais cette trahison, cette vile intrigue ne produisit point l'effet que Suchet s'en était promis: au lieu de rentrer chez eux, plus de dix mille jeunes gens rejoignirent les rangs de l'armée.

Ou je suis bien trompé, ou M. Suchet désire (maintenant qu'il ne lui reste plus aucune autre ressource) d'empêcher la levée générale de cette infatigable principauté. Mais il n'y parviendra jamais en disant que la France traite de la paix avec l'Angleterre. Il a la folie de croire, Catalans, que vous vous laisserez séduire, et que vous regarderez comme devant être inutiles les efforts immenses que vous faites maintenant et continuerez de faire, et que l'ennemi redoute si fort. Il dit que les Anglais traitent de la paix, parce qu'il sait que cela pourra vous faire croire que vous ne recevrez plus de secours qu'avec la plus grande difficulté. M. Suchet calcule que cette considération doit avoir beaucoup d'influence sur vous et vous décourager. Catalans, il ne vous dit rien de la perfidie française ou du peu de foi que vous devez placer dans leurs promesses ou dans leurs nouvelles. Vous avez de tous côtés devant les yeux des preuves irrécusables de l'impossibilité de réunir les mots de *bonne foi* et de *nation française*. Courage donc, Catalans; l'Angleterre ne vous abandonnera jamais; mais au contraire, elle redoublera d'efforts parce que vous en ferez autant. O Catalans! un effort général donc, et surtout n'écoutez ni les Français, ni le parti français, ni les lâches.

(Signé) DOYLE.

Mataro, 5 Juillet, 1811.

Digitized by Google

Les dernieres nouvelles de l'Est de l'Espagne vont jusqu'au 31 d'Août. Elles portent que les Français faisaient les plus grands efforts pour se mettre en possession du peu de places fortes qui restaient encore aux Espagnols dans la Catalogne; qu'après avoir forcé à évacuer ou abandonner plusieurs postes de peu d'importance, Suchet dont l'armée avait été portée à 20 mille hommes par des conscrits d'Italie, avait détaché une partie de ses forces pour mettre le siége devant Cardona, où l'on s'attendait à une vigoureuse défense; les commandants espagnols connaissant l'importance de cette place, étaient déterminés à faire les plus grands efforts pour la dégager. Si leurs tentatives échouent, sa reddition serait suivie de l'investissement de Solsona, où était établi le quartier-général de l'armée de Catalogne, et d'où l'on mandait ce qui suit: " Le quartier-général de l'armée de Catalogne a de nouveau été établi ici. La meilleure harmonie et la plus grande union regnent parmi nos commandants, qui sont convenus que le baron d'Eroles commanderait l'armée d'opération, et que le général Lacy exercerait l'autorité civile dans la province. L'ennemi espérait que les actes de barbarie qu'il avait commis à Tarragone frappaient de terreur les habitants et qu'ils amèneraient une soumission immédiate: mais l'indignation et la soif de la vengeance ont pris la place de la frayeur. La principauté se leve de nouveau en masse. On voit paraître de toutes parts des corps formidables de Somatenes armés, et nous espérons avoir dans peu de semaines trente mille hommes disciplinés et organisés. Le général Lacy a jugé nécessaire de casser environ 60 officiers."

(La continuation au Numéro prochain.)

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-Street, Oxford-St.

Digitized by Google

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCVI.—*Le* 30 *Septembre*, 1811.

VOYAGE.

Fragment de Calédonia, ou Voyage en Ecosse, par Madame de Berleps. *Traduit de l'Allemand. Par* A. M. Herdez.

Oban, le milieu de Juin, 1810.

Mon digne ami, mon maître révéré et chéri, vous apprendrez sans doute avec plaisir que notre voyage est heureux et agréable; que nous parcourons, Macdonald et moi, avec un vif intérêt, une des plus belles parties des montagnes d'Ecosse, que nous pensons souvent à vous, et que vous êtes l'objet de la plupart de nos entretiens. Mais ce n'est pas encore assez pour les amis qui vous regrettent: il faut, pour que notre jouissance soit complete,

Digitized by Google

vous y associer au moins en idée; puisque nous n'avons pu vous avoir pour compagnon de notre pélérinage, il faut que vous partagiez également nos plaisirs, et que vous sachiez tout ce que nous avons éprouvé en visitant ces contrées intéressantes. Nous vous communiquerons tout ce que nous avons vu, pensé, senti, rêvé même; car vous savez que votre amie est un peu rêveuse de son naturel, que son imagination aime à s'égarer, et vous lui pardonnerez ses écarts d'autant plus qu'ils ne porteront que sur ses réflexions et que la plus scrupuleuse vérité guidera sa plume dans la partie descriptive. Je suis chargée de remplir ce soin précieux à mon cœur: je reste seule ici pendant quelques semaines, et c'est vous, mon ami, que je choisis pour animer ma solitude. Macdonald m'a quittée pour aller conduire sa sœur à South-Uist, son île natale, où elle va rejoindre ses parents, après avoir passé près d'une année avec son frere à Anstruther, ou près de moi à Edimbourg.

C'est sur les bords de la Clyde que je veux d'abord vous conduire. Dans une autre lettre je vous parlerai de mes observations sur Edimbourg, sur sa situation, sur le pays qui l'environne. Laissez-moi commencer par mes cheres montagnes; vous savez que je leur donnerai toujours la préférence. Le chemin de quarante milles anglais (treize lieues environ de France) d'Edimbourg à Lanark, ne m'a rien offert de remarquable. On parcourt plusieurs lieues de bruyeres sauvages qui rappellent celles du pays de Lunebourg. J'ai été d'autant plus agréablement surprise en arrivant sur les bords de la Clyde de trouver un pays romantique, des rochers couronnés d'arbres et des bosquets touffus.

Au sortir de l'un des détours de la route sur laquelle je cheminais, j'aperçus tout-à-coup, dans un petit valon entre la colline et la riviere, une quantité de nouveaux édifices dont quelques-uns

Digitized by Google

me parurent assez considérables. Les autres, plus bas et plus petits, formaient une assez longue rue. Ce sont les célebres moulins à filer le coton de New-Lanark.

Cet établissement intéressant, qui date de quinze ans, doit son existence à l'industrie et à l'activité d'un honnête homme nommé David Dale, simple tisserand à Glascow. Il eut l'idée aussi téméraire qu'heureuse d'affermer ce terrain marécageux, qui paraissait ne pouvoir être de nul rapport. En resserrant le cours de la Clyde par un canal creusé dans le roc, il a pu l'employer à faire tourner les rouages nécessaires à ses moulins. Des difficultés sans nombre, des accidents fâcheux, tels que l'incendie de son premier moulin, ne rebuterent point cet homme actif et courageux. Il continua à bâtir, et ses établissements actuels ont une étendue et une perfection difficiles à concevoir, sur tout pour ceux qui connaissent l'état précédent de cette contrée. Quatre moulins, grands, réguliers, bien éclairés et solidement bâtis, contiennent chacun cinq à six mille rouets. La partie des machines qu'il n'a pas voulu me montrer en entier, dont je ne serais pas d'ailleurs un juge compétent, est, dit-on, établie avec beaucoup d'intelligence et de soins. Des enfants de six à douze ans sont employés à surveiller les rouets et à nouer les fils qui se cassent. Tous ces enfants, et il y en a beaucoup, occupés à ce travail facile, ont un air de santé et de bien-être qui fait plaisir. Ils sont habillés proprement et chaudement. Combien l'industrie guidée par une bonté éclairée peut être utile à l'humanité! Deux mille individus existent à l'abri du besoin et des vices qui si souvent en sont la suite, sur ce petit coin de terre où personne n'existait il y a quinze ans; et ce n'est pas seulement à ce coin de terre que se bornent les bienfaits de ce bel établissement; les villages et les habitations environnantes y trou-

Digitized by Google

vent pour leurs denrées un débit sûr et facile. Le nombre des enfants qui y sont élevés et entretenus est de six à sept cents. Une circonstance difficile à croire, mais qui m'a été affirmée de maniere à ne laisser aucun doute, est la preuve la plus sûre que ces enfants y sont bien soignés.

Pendant sept années, sur trois mille enfants occupés successivemen à l'établissement, il n'en est mort que quatorze, et il n'y a point d'exemple encore que dans le nombre considérable d'individus employés depuis l'existence de cette manufacture, il s'y soit commis aucun délit qui ait donné lieu à des poursuites juridiques. Le plus grand nombre des enfants est habillé et logé par M. Dale. Il regne dans leur demeure un ordre et une propreté parfaite ; ils changent fréquemment de linge ; leurs vêtements de cotonnade sont lavés tous les quinze jours. Leur nourriture consiste principalement en bœuf, harengs, gruaux et fromage. Ils sont astreints chaque jour à onze heures d'un travail peu fatigant. Depuis sept heures du soir jusques à neuf, ils fréquentent une école surveillée par M. Dale, et établie à ses frais. La partie morale y est surtout extrêmement soignée. Le grand nombre d'artisans et de tisserands qu'exige la fabrique, demeure dans de jolies habitations peu distantes des moulins. La maison hospitaliere du maître, entourée de vergers et de jardins, est un peu plus étendue, mais ne se distingue pas des autres par une apparence de faste et d'opulence. Il est difficile de déterminer à combien se monte le produit net de cette manufacture. On m'a dit que le coton brut qui se travaille ici peut aller à huit mille livres. La plupart des ouvriers sont des montagnards Ecossais qui voulaient quitter leur patrie pour chercher dans les pays lointains une snbstance que leur refusait leur sol natal. Leur vaisseau fit naufrage, et M. Dale offrit un asyle à plusieurs cen-

Digitized by Google

taines de ces malheureux aventuriers qui voulaient passer en Amérique ; il prévint ainsi une émigration si nuisible et si peu naturelle : bientôt ceux-ci en attirerent d'autres, et principalement des veuves et des enfants. C'est pour cette classe de malheureux qu'un établissement de ce genre est surtout utile. Plus une mere y amene d'enfants et plus elle est riche.

Il m'est arrivé ici ce qui m'arrive rarement, d'oublier la nature pour admirer les productions de l'art ; du moins je n'eus pas autant d'empressement que j'en aurais eu dans toute autre circonstance, à visiter les cascades de la Clyde, où je vais vous conduire à présent. On chemine pendant quelque temps à l'ombre des plus beaux arbres avant que d'arriver à l'entrée d'un bosquet appartenant à une belle maison de campagne, appelée Bonnyton-House. Le bruit du Corralin se fait entendre long-temps avant qu'on puisse jouir de la vue de cette chute majestueuse ; je n'entreprendrai pas d'en faire la description, il faut avoir déjà vu des scenes de ce genre pour monter son imagination au point de s'en faire une idée qui approche de la réalité. Elle differe dans ses effets des chutes du Rhin, du Reichenbach, du Staubbach : ces cascades peuvent cependant donner une idée du Corralin, particulierement la chute du Rhin à Schaffhause ; il faut convenir même que l'effet de cette derniere est plus grand. Le Rhin est plus large que la Clyde, il tombe de plus haut, et les rochers entre lesquels il se brise, sont plus considérables ; de plus, le lieu d'où l'on observe le Rhin, est disposé de maniere à en augmenter l'effet : cette galerie placée dans la chute même, ces rocs immenses suspendus sur votre tête, l'écume qui vous environne, ce tonnerre qui remplit l'oreille, tout contribue à frapper les sens et l'imagination, et cette scene étonnante reste à jamais gravée dans l'âme de celui qui en a joui une fois.

Digitized by Google

Sous un autre aspect les chutes de la Clyde ont peut-être un avantage sur celles du Rhin ; trois chutes répétées, mais variées dans leurs effets, des rochers pittoresques, des arbres magnifiques, des lieux de repos délicieux, où tout est attrayant ; tout autour de vous forme un ensemble intéressant au possible et que l'on quitte à regret ; je ne connais aucun site où l'on puisse mieux se livrer à ce que les Anglais appellent *the joy of grief*, et les Français le charme de la mélancolie. A présent représentez-vous que la personne qui possede ce paradis terrestre vit dans l'atmosphere enfumé de Londres depuis trois ans, sans avoir senti le besoin de rafraîchir ses poumons par l'air frais et embaumé de ce joli vallon.

Les deux chutes du Corralin et du Bonnyton peuvent être vues du bosquet ; un pavillon bâti sur un joli monticule, réunit les vues des différentes beautés de ce site ; en y entrant, la vue en même temps que l'oreille est frappée du bruit de la chute, on croit voir les eaux se précipiter au-dessus de sa tête ; cet effet d'optique est produit par une grande glace adaptée au plafond. De l'une des fenêtres on voit le Corralin et son entourage romantique, Carra-House, la tour de Wallace, et un moulin.

De l'autre côté, New-Lanark avec tous ses édifices, et à gauche un bois touffu. Carra-House est une maison de campagne sur l'autre bord de la Clyde, habitée par trois vieilles demoiselles. La tour ruinée dont j'ai parlé et qui fait l'effet le plus pittoresque, placée droit au-dessus de la chute, doit avoir, dit-on, servi de retraite au fameux Wallace, lorsque, trahi par des amis ingrats, il cherchait à éviter la fureur des Anglais, auxquels on voulait le livrer.

Les Ecossais, ainsi que les Suisses, consacrent volontiers dans les lieux qu'ils habitent les noms de leurs héros. Il faudrait plus de temps et d'érudition que je n'en ai pour me livrer à la recherche de pa-

Digitized by Google

reilles traditions, et de ce qu'elles peuvent avoir de vrai ou de faux ; d'ailleurs ce que je pourrais recueillir par ces recherches ne me dédommagerait vraisemblablement pas de ce que je perdrais du côté des jouissances poétiques ; j'aime mieux croire à ce qui me fait plaisir et m'éleve l'âme, que d'être désenchantée par le triste doute ou par la vérité quelquefois plus triste encore. Que l'on me prouve mathématiquement que Guillaume Tell et le barde Ossian n'ont jamais existé, et les montagnes de la Suisse et celles de l'Ecose perdront pour moi la moitié de leurs charmes ; j'aime à y chercher la trace de ce héros valeureux, de ce chantre sublime ; j'ai me à me représenter leurs ombres errantes dans ces contrées dont ils ont fait la gloire, et d'où l'orgueilleux scepticisme veut les bannir après tant de siecles. Je me suis quelquefois demandé : pourquoi l'homme est-il attiré, et souvent avec la même ardeur, tantôt par la vérité, tantôt par les illusions ? pourquoi la poursuite de deux choses si incompatibles lui donne-t-elle également du plaisir ? et pourquoi cependant les détruisons-nous l'une par l'autre, lorsque nous en trouvons l'occasion ? Il y a dans cette disposition un but difficile à découvrir ; est-ce peut-être que dans l'état futur de notre âme la vérité aura cette beauté, ce charme et cette grandeur que nous trouvons si souvent ici-bas dans l'illusion ? et faut-il cette double tendance vers des choses en apparence si opposées pour conserver notre sens moral dans une disposition qui le rendra capable d'enthousiasme pour la vérité lorsqu'elle s'offrira à nous dans toute sa pureté, sans être altérée par aucun doute ? Pardonnez-moi ce petit écart métaphysique ; vous aurez plus d'une occasion, dans ce voyage que vous faites avec moi, d'observer que les erreurs et les contes populaires ont donné à mon imagination des jouissances que je voyais détruire à regret par une froide

Digitized by Google

critique. Je vous laisse sur mes réflexions, demain je reprendrai ma course sans préambule.

Sur la route de Lanark à Hamilton on rencontre la troisieme chute de la Clyde, que je regarde comme la plus belle : elle porte le nom de Stone-byre ; les rochers sont plus grands et la riviere tombe dans une direction plus pittoresque. On quitte le chemin à une petite barriere ; un sentier dans le bois conduit à un joli banc ombragé, d'où l'on a la cascade en face.

Le pays entre Lanark et Hamilton est ravissant, je doute que l'Angleterre tant vantée, offre des sites aussi riches et aussi gracieux. Le chemin suit les bords de la Clyde, qui serpente tantôt à travers des rochers et des bois romantiques, tantôt entre des prairies et de belles fermes. La campagne est fertile et bien cultivée ; à l'exception du froment, on y voit toutes les autres especes de céréales. Les prairies paraissent meilleures qu'aux environs d'Edimbourg, où je les ai vues infectées de la renoncule des prés. Il y a dans le comté de Lanark plusieurs arbres fruitiers, qui sont d'ailleurs assez rares dans le reste de l'Ecosse. Le grand nombre de belles maisons de campagne que l'on rencontre bâties et disposées d'un maniere différente, donne à cette contrée un caractere de richesse et de dignité qui trompe le voyageur. Dans plusieurs parties de l'Allemagne, la même étendue de pays serait d'un produit plus considérable, nourrirait un plus grand nombre d'individus, mettrait plus d'argent en circulation, mais elle paraîtrait plus pauvre. Au lieu de maisons ornées, élégantes, on n'y rencontre que beaucoup de maisons de paysans chétives et mal bâties. On ne voit point ici de village, comme en Suisse ou en Allemagne ; dès qu'un certain nombre de maisons se trouvent réunies, elles prennent le

Digitized by Google

nom de ville ; et en effet des rues alignées leur donnent plutôt l'air d'un bourg que d'un village. Mais il ne faut pas y chercher ces réunions joyeuses que l'on trouve dans nos campagnes ; ces places ombragées d'arbres au milieu d'un hameau ; ces cours spacieuses au devant des maisons si souvent animées par des danses ou par des jeux champêtres ; les scenes de cette espece qui m'ont bien des fois intéressée, surtout dans le midi de l'Allemagne, ne se rencontrent point ici. Mon cœur se serre au triste aspect de ces cabanes de pierres obscures et basses, rangées à côté les unes des autres ; sur le mur de face de presque chacune d'elles est une enseigne ; et six pour une de ces enseignes annoncent qu'on y vend des liqueurs fortes. La consommation de cette boisson dangereuse est ici très-considérable. Cette classe d'hommes, moitié paysans, moitié citadins, ne cultive gueres que des pommes-de-terre. On voit aussi fort peu de granges, même dans les grandes campagnes ou près des fermes ; le foin et le blé sont ordinairement en meules. J'avais peine à concilier cet usage avec la nature d'un climat aussi humide qui paraît exiger que ces récoltes soient recueillies et conservées dans des endroits sees : mais sans doute que l'agriculture en Ecosse est encore dans son enfance ; elle n'est devenue que depuis peu l'objet de l'activité, de l'intérêt et des lumieres de ses habitants. Jusqu'à présent ils ne tirent que peu de profit de leurs terres en comparaison des domaines en Allemagne, et c'est pourquoi ils n'ont pas besoin de granges.

Dans le nombre des campagnes que j'ai vues sur cette route, celle qui m'a plu davantage est Mauldly-Castle, la demeure du comte de Hindfort ; elle est neuve, mais bâtie dans toute l'élégance du style gothique, avec des angles arrondis en forme de tours : elle est située au-dessus d'une prairie qui descend en pente douce jusqu'à la riviere ; plu-

Digitized by Google

sieurs groupes d'arbres, jetés d'une maniere pittoresque, lui donnent un aspect enchanteur : autour de la prairie la riviere serpente doucement ; derriere le château s'élevent des collines plantées de bosquets : puis de hautes et majestueuses montagnes ferment la scene sur un horizon du plus beau bleu.

Le château du duc de Hamilton, près de la petite ville du même nom, a une forme peu agréable, et sa position n'est pas riante : mais on y voit une collection de tableaux, et en particulier un Daniel dans la fosse aux lions, de Rubens, qui vaudrait seul la peine de visiter ce château. J'ai vu ce tableau superbe avec le plus grand intérêt : sur la physionomie du prophete on observe un mélange très-remarquable de crainte humaine et de confiance en Dieu : les lions sont effrayants, de même que leur antre ; les ossements humains épars autour d'eux augmentent encore l'effroi qu'ils inspirent. Et cependant la magie du peintre est telle qu'on éprouve bientôt un sentiment rassurant, produit par l'effet d'une puissance invisible qui en impose à ces animaux, et dompte leur instinct féroce. Rubens me paraît avoir choisi dans ce tableau le sujet qui convenait le mieux à son talent et à sa maniere. Un tableau m'a encore frappé dans cette belle collection, c'est le portrait de Marie Stuart, fait dans sa prison en Angleterre ; elle n'est représentée ni jeune, ni gracieuse, et en général il n'existe point dans ce pays de beaux portraits d'elle. J'ai lu dans un voyage anglais, que l'auteur avait vu dans la grande Chartreuse en Dauphiné un portrait de cette princesse d'une beauté merveilleuse, qui faisait la joie de ces bons religieux.

On voit encore dans cette collection de tableaux, le portrait de Morton, ce malheureux régent d'Ecosse, l'ennemi irréconciliable de la reine, bien plus malheureuse encore. On y trouve aussi celui de son amant Rizzio : sa figure insignifiante ne

Digitized by Google

donne pas l'idée du favori d'une reine qui ne manquait pas de goût. On y voit aussi Hobbes, John Knox, de fanatique mémoire, ma bête d'aversion, Philippe II, roi d'Espagne, que je n'aime pas davantage ; la malheureuse Anne de Boulen qui m'a fort intéressée, enfin, une foule de guerriers, d'hommes-d'état..... Tout cela forme une étrange réunion que je ne voudrais avoir autour de moi qu'en peinture.

Le petit château de Châtellerault est bâti sur le modele du vieux château de ce nom, que la famille Hamilton a possédé pendant plusieurs siecles en France ; c'est une espece de pavillon à l'extrémité des allées assez peu gracieuses qui entourent Hamilton-House.

D'Hamilton à Glascow le pays est encore riche et riant, quoique moins pittoresque que celui qu'on a quitté ; on y voit Bothwell-Castle, une ruine remarquable qui offre des traces de grandeur et de magnificence, telles qu'on en voit peu parmi celles qui appartiennent au temps de barbarie où il a subsisté ; il était bâti en entier d'une pierre rougeâtre et polie : les murs et l'escalier d'une tour qui est encore debout témoignent de la grandeur et de la solidité de cet édifice. Il paraît avoir été augmenté et changé à différentes époques par les différents maîtres qui l'ont possédé. Bothwell, qui fut le dernier, le perdit lorsqu'il fut poursuivi pour le meurtre de Henri Darnley ; il avait été le séducteur de l'infortunée Marie Stuart. On ne prononce pas ce nom sans éprouver un sentiment involontaire de tendre pitié ; et on ne voyage point en Ecosse, où se trouvent tant de souvenirs de cette princesse et de ses malheurs, sans en être profondément occupé. Comment ne pas regretter qu'une souveraine aussi aimable, mais aussi faible, ait été poursuivie par le destin de toute sa race, et n'ait pu sauver ni sa vertu, ni sa couronne, ni sa vie, du naufrage où l'ont en-

Digitized by Google

traînée les circonstances où elle s'est trouvée, entre les mains de gens méchants ou égarés, vivant dans un siecle et dans un pays où les plus précieux dons de la nature, sa beauté, ses grâces, ses talents, la noblesse de son âme, et la bonté de son cœur ont tourné en piége contr'elle ; elle a succombé, victime de l'envie, de la séduction, d'une basse politique et de sa propre faiblesse. Le tendre souvenir que conservent d'elles les Ecossais n'est pas seulement fondé sur une partialité nationale, mais sur un sentiment vrai, avoué par la justice et l'humanité. Bothwell-House, la belle habitation du comte de Douglas, est à peu de distance du vieux château ; son architecture, quoique simple, ses alentours agréables forment un contraste piquant avec les traces de chevalerie barbare qui restent de l'ancienne construction.

Glascow, ville de manufactures et de commerce, est dans l'état le plus florissant ; j'aurais beaucoup de choses à en dire, si je n'avais une espece de répugnance pour les villes de cette espece ; leur prospérité m'attriste, parce qu'il me semble qu'elle existe toujours aux dépens de l'agriculture et de la population des campagnes ; ceux qui ont connu Edimbourg et Glascow, il y a trente ans, à l'époque de la réunion des parlements, ne voient pas sans étonnement leur population, leur grandeur et le nombre infini de beaux édifices rassemblés à présent dans ces deux villes ; on a peine à croire que jusqu'alors Glascow n'avait eu d'autre industrie que la pêche du saumon.

On m'assure que lors de la réunion avec l'Angleterre, Glascow ne comptait que douze mille âmes : il y en a à présent plus de quatre-vingt mille ; et de tous côtés s'élevent de nouveaux bâtiments, où de nouveaux habitants arrivent en foule ; les maisons sont souvent vendues ou louées avant que d'être à moitié finies. L'architecture en est d'un style simple et noble ; les rues sont longues, larges, bien alignées ; les maisons solides, élégantes, bien

Digitized by Google

éclairées ; tous les plains-pieds sont consacrés à de beaux magasins.

J'ai passé quelques jours à voir les différentes manufactures et les machines qui y sont employées. La pompe à feu m'a particulierement intéressé ; c'est à mon gré une des inventions les plus remarquables des temps modernes, ainsi que le cylindre brûlant sur lequel on fait passer les mousselines avec une rapidité surprenante, pour en enlever les nœuds et les inégalités. Près de la ville est aussi un moulin à filer le coton, mais il ne peut être comparé à ceux de Lanark. J'ai vu tout cela en ignorante, et je laisse aux connaisseurs le soin de décrire et de juger les objets relatifs au commerce et aux manufactures qui se voient à Glascow.

Malgré l'aversion naturelle que j'ai pour le *baal* de notre siecle qui regne surtout dans cette île, l'*esprit de commerce*, je n'ai pas vu sans intérêt la navigation du nouveau canal qui réunit les deux golfes du Forth et de la Clyde : il a trente-cinq milles de longueur, quatre-vingt de profondeur, cinquante-six de largeur au-dessus, et vingt-sept au fond : il porte des vaisseaux de huit cents tonneaux ; dans plusieurs endroits il les porte d'une colline à l'autre par des aqueducs immenses sous lesquels passe la grande route. Un de ces aqueducs dans le voisinage de Glascow a trente-huit pieds de haut. Qu'elle doit être riche la nation qui offre de tels établissements, entrepris aux frais des particuliers sans le secours du gouvernement ! et aussi quelle source de richesses pour Glascow, qui se trouve par là le centre du commerce entre la côte occidentale et la côte orientale de la Grande-Bretagne ! Près de la ville et sur le canal est un petit port appelé le port Dundas, qui présente déjà le spectacle d'une grande activité industrieuse ; des magasins, des douanes, viennent d'y être établis, et bientôt il deviendra une nouvelle ville.

J'ai été plus frappée ici qu'à Edimbourg de ne

Digitized by Google

point voir de promenades publiques, ni dans la ville ni au dehors ; point de ces guinguettes agréables que l'on trouve ailleurs, où le peuple vient s'amuser dans la belle saison. Cette espece de jouissance qui tient au luxe ou à la mode, me paraît devoir convenir à une ville de commerce aussi riche que Glascow. Les négociants n'ont point la facilité de passer tous leurs étés dans des maisons éloignées, ainsi que le font les habitants des classes supérieures à Edimbourg et à Londres. Il y a bien ici une promenade qui serait agréable par sa situation, si elle était plus fréquentée et mieux entretenue ; c'est une grande place gazonnée avec quelques allées de beaux arbres, entre la riviere et la ville, terminée par deux grands ponts ; mais jamais on n'y voit que quelques centaines de blanchisseuses ; cette vue offre peu d'intérêt au penseur et au poëte.

On voit encore à Glascow une belle cathédrale d'un style noble, la seule, je crois, qu'ait épargnée le fanatique Knox dans son zele de réformation ; on y fait le service divin, et les bans et les stalles dont elle est encombrée, lui donnent une obscurité tout-à-fait orthodoxe. Dans son voisinage est une église neuve, très-jolie, j'ai eu du plaisir à retrouver un lieu d'assemblée de dévotion agréable et commode. La simplicité outrée, pour ne pas dire la négligence rebutante avec laquelle on entretient les églises presbytériennes d'Ecosse, choque d'autant plus, qu'elle contraste avec le goût et la magnificence qui regnent dans les autres édifices ; on peut, je crois, l'attribuer au zele inconsidéré de ce même Knox, qui s'est démené d'une maniere très-matérielle en faveur d'un culte purement spirituel. Il est étonnant qu'une seule tête exaltée ait pu dénaturer à ce point les idées naturelles de beauté, d'ordre et de décence chez une nation cultivée, et que cette influence et ses suites fâcheuses se soient perpétuées pendant des siecles entiers. On m'a raconté qu'une dame se plaignait un jour à la femme du pasteur de son village de la

Digitized by Google

saleté de l'église, et lui disait qu'elle ferait volontiers ses dévotions tous les Dimanches, si on lui permettait de faire nétoyer son banc. Bon Dieu ! répondit la femme du pasteur, nétoyer votre banc ! gardez-vous de le faire, mon mari vous prendrait pour une catholique.

Knox avait détruit toutes les orgues, ce n'est que depuis peu qu'on a recommencé à en placer dans quelques églises, au grand scandale des presbytériens de l'ancienne roche : Dieu me pardonne, disait une dame qui entendait l'orgue pour la premiere fois ! j'ai trouvé cette musique très-belle.

J'ai vu encore à Glascow, avec grand plaisir, un hôpital, nouvellement établi. Je ne sais pourquoi ni comment il arrive que dans tous les lieux que je visite, on me mene toujours voir les salles académiques et les bibliotheques publiques. Le ciel sait cependant, et vous aussi, mon cher Herdez, combien je déteste toute espece d'appareil scientifique ; j'aime infiniment mieux la sagesse et l'esprit des vivants que la poussiere des in-folios. J'y ai remarqué une bible arrangée ou plutôt travestie en petits vers tout-à-fait plaisants : l'honnête Boyd, qui a entrepris cet ouvrage immense, n'a pas eu l'intention de faire un ouvrage ridicule : il était de très-bonne foi, très-religieux ; mais il est impossible de s'empêcher de rire du discours rimé qu'il fait tenir à Jonas dans le ventre de la baleine. Je n'ai vu aucun des savants célebres de cette université que le professeur Millar, auteur d'un excellent ouvrage sur la différence des conditions.

Porter un jugement sur les mœurs et le génie des habitants d'un lieu où l'on ne s'arrête que quelques jours, convient peu, ce me semble, à tout voyageur impartial et véridique ; donner à cet égard quelques aperçus, est tout ce qu'on peut se permettre, en ajoutant même à ses observations le point d'interrogation. J'ai donc cru remarquer à Glascow de la bonhomie, un sens droit et circons-

Digitized by Google

pect, peu de penchant aux plaisirs bruyants et publics, peu de disposition à la sociabilité. L'esprit du commerce exerce ici son influence comme dans toutes les villes où il domine ; cependant, un étranger y trouve plus de ressources, d'hospitalité et même de conversation qu'à Edimbourg où la gêne et l'ennuyeuse étiquette ont établi leur empire.

Voici ma derniere lettre sur cette ville ; nous la quittons pour aller retrouver la toujours belle et bonne nature : lors même qu'elle s'offre à nous sous une forme sévere et sauvage, elle dispose également notre âme aux sentiments doux et tendres, et son harmonie pure et touchante rafraîchit long-temps la pensée et satisfait le cœur.

Notre premiere station fut à Dunbarton. Macdonald regrettait que la soirée ne fût pas plus sereine, et ne nous permît pas de voir les rochers de Dunbarton dans toute leur beauté ; mais dans quelle occasion l'homme ne sent-il pas les bornes de ses forces et le néant de ses espérances ? Le ciel était couvert de nuages, et la belle scene dont je m'étais réjouie d'avance était (comme un grand nombre de celles de ma vie) obscurcie au moment d'en jouir ; ce n'est donc qu'avec le secours de la description et de l'imagination que j'ai pu me faire une idée de la majesté et de l'intérêt que doit offrir cette vue. Dans un moment plus lucide, cependant, le brouillard se dissipa, le rocher de Dunbarton fut quelques minutes entierement découvert, et je ne pouvais en détacher mes regards. Il s'éleve d'une maniere pittoresque au-dessus de la Clyde ; sa base est fixée sur un point assez étroit de la rive, et son sommet majestueux est entierement suspendu sur la riviere ; son aspect est menaçant et frappe d'autant plus que les bois et le pays qui l'environnent sont absolument plats. Son sommet se divise en deux pointes ; sur l'une est une antique forteresse au pied de laquelle on voit la maison du commandant et quelques autres

Digitized by Google

édifices. La petite ville de Dunbarton est à quelque distance entre la Clyde et la Leven. Toute cette vue est extrémement pittoresque, et doit l'être bien plus encore, lorsqu'un temps serein permet de suivre le cours de la Clyde jusqu'à sa grande embouchure ; on y voit des vaisseaux à la voile, et sur les bords du golfe les villes de Greenock, Port-Glascow et plusieurs autres : des montagnes dessinées sur un fond d'azur terminent l'horizon.

On conjecture avec assez de probabilité que Dunbarton était l'ancienne Balclutha d'Ossian, et la riviere de la Clyde celle que le célebre Barde nomme Clutha. La vue du local m'a conduite à donner la préférence à cette opinion sur celle de M. Laing, dont j'aurai occasion de vous parler dans la suite. Je me crus déjà dans la terre classique des poésies d'Ossian. Sera-ce Helvétius, au moyen de son amour-propre, sera-ce Buffon au moyen de son organisation matérielle, qui m'expliqueront ce frémissement involontaire, cette extase dans laquelle nous croyons entendre des sons, voir des ombres ou des images qui appartiennent au passé et qui pénetrent absolument tout notre être ? Nous avons éprouvé ce frémissement, nous avons entendu ces sons étouffés et lointains, nous avons vu ces apparitions fantastiques ; sans doute, ce sont des erreurs, des illusions de ce ciel nébuleux sous lequel vivait Ossian, et qui lui inspirait ces chants si magiques, qui après tant de siecles ont encore un si puissant effet sur mon imagination, et je n'en rougis pas.

Buchanan a découvert, et le professeur Anderson de Glascow a prouvé, par plusieurs expériences, que le rocher de Dunbarton est magnétique en plusieurs endroits, il influe assez fortement sur l'aiguille aimantée ; cette propriété, qui lui est commune avec les rochers basaltiques de Staffa, et avec la chaussée des Géans en Irlande, s'exprime vraisemblablement par la même cause que le magnétisme

Digitized by Google

des barres de fer placéees en plein air dans une position verticale. Pour payer aussi mon tribut à un poëte anglais moderne, je m'assis sur une place où Smollett s'est souvent livré à l'enthousiasme poétique: c'est le pied d'un vieux arc en pierres, qui paraît avoir appartenu à une chapelle tout près de la Leven; c'est là que ce poëte a passé plusieurs des belles heures de sa jeunesse à chanter les scenes intéressantes qui l'entouraient. Son Ode à la riviere de Leven est une peinture charmante et vraie de la contrée.

A un mille environ de Dunbarton, nous vîmes la maison où cet agréable poëte est né, et où il a passé son enfance. Près de la route est un monument assez élevé, sur lequel est gravé une inscription latine, écrite avec noblesse et sentiment, mais un peu longue. C'est l'ouvrage d'un autre Smollett, parent et ami du poëte.

Je rendis aussi mon hommage aux mânes de Georges Buchanan, que je ne connais cependant qu'historiquement. Cet homme rare a fait honneur à son siecle, quoiqu'il en ait été calomnié et persécuté. Il fut instituteur de deux hommes bien différents; l'un était le pédant, le sombre, le borné Jacques VI, et l'autre le plus aimable des philosophes, Montaigne. Buchanan mérite, en effet, par les services qu'il a rendus à la littérature de sa patrie, l'obélisque qu'on a érigé à sa mémoire à Killearn, lieu de sa naissance. Placé de cette maniere, un monument fait beaucoup plus d'effet à mon gré, que lorsqu'on le trouve confondu avec une foule d'autres, réunis avec ostentation dans un lieu apparent d'une grande ville. On avait proposé de placer ce monument dans une rue de Glascow, qui porte, d'après lui, le nom de Buchanan; mais la place qui lui a été assignée dans le lieu de sa naissance, me paraît mieux remplir le but qu'on s'est proposé, celui d'honorer sa mémoire.

Digitized by Google

La vue du lac Lomond me causa un vif transport de joie que j'attribue en partie au souvenir des lacs de Suisse, et des heures de bonheur que j'ai passées dans leur voisinage. Le lac Lomond est le plus grand des lacs d'Angleterre ; il a trente milles de longueur, dix de largeur, et vingt mille âcres de surface. Ce lac a un caractere qui lui est propre, et qui le distingue de tous les lacs que je connais, c'est la quantité de ses îles : il y en a, je crois, trente-deux, toutes de différentes grandeurs ; quelques-unes de quatre à cinq milles de circuit ; d'autres dont on peut faire quatre fois le tour en huit minutes. De jolis bosquets, des langues de terre prolongées, un magnifique entourage de forêts ; d'un côté, de belles prairies, et de l'autre le majestueux Ben-Lomond, (*ben* signifie en gallois une haute montagne) qui s'éleve en pyramide dans le fond. Voilà seulement quelques traits d'un tableau qui a de beaucoup surpassé mon attente ; si j'avais pu y joindre pour quelques instants les glaciers des Alpes et le soleil d'Italie avec ses effets magiques de lumiere, je me serais cru transportée sur les bords du lac Majeur, ou de celui de Come ; mais peut-être aussi que le repos mélancolique de ce ciel sévere, dont l'azur est interrompu par les nuages, a quelque chose de plus sublime et qui convient mieux à l'âme humaine destinée à souffrir plus qu'à jouir. Elle a plus besoin d'un spectacle qui ranime ses forces, que d'émotions qui l'amollissent ; ce ciel, dis-je, lui convient mieux que les scenes brillantes et enchanteresses du climat d'Italie. Ce que l'on peut regretter, c'est que les belles rives de ce lac soient aussi solitaires : l'âme du penseur philosophique est affligée de ce que personne ne jouit des beautés de cette sublime nature. Comme aux environs de Londres ce lac serait peuplé et animé ! Comme il le serait même en Helvétie ! Pourquoi ne l'est-il pas ici ? Pourquoi ne voit-on pas sur ces bords romantiques qu'un très-

Digitized by Google

petit nombre de belles maisons de riches propriétaires, et un ou deux petits villages ? Cette contrée n'est sûrement pas infertile ; les belles prairies, les arbres vigoureux que j'y vois annoncent un sol productif ; mais elle est la propriété de quelques riches *lairds* qui, contents de leurs revenus, ne sentent pas comme moi, ne voient pas combien leurs demeures seraient embellies, s'ils savaient les entourer de bras laborieux et de cœurs contents... Quelle douce solitude que celle de ces îles ! Quelle demeure pour un penseur, pour un poëte, pour deux amants ou pour une famille de gens vertueux et paisibles, qui viendraient ici jouir d'eux-mêmes et de la nature ! Je place, en idée, sur une douzaine des plus grandes îles de ce lac, des maisons simples, mais commodes, habitées par des gens paisibles, bons, instruits, qui s'aimeraient et se soigneraient réciproquement, se communiqueraient livres, papiers-nouvelles, etc. etc. s'aideraient, se faciliteraient mutuellement les jouissances de cette vie, se visiteraient fréquemment dans de jolis bateaux, se réuniraient quelquefois tous ensemble dans quelques-uns de ces beaux sites si fréquents sur les bords de ce lac, ou sur le sommet du Ben-Lomond. Quelle vie ! quel rêve ! quel Elysée ! Au lieu de cela, ces îles charmantes sont désertes ; on voit sur quelques-unes d'entr'elles, de vieilles tours ruinées, des restes de couvents qui embellissent le paysage et donnent une impression mélancolique ; mais point de maisons.

Une de ces îles, on ne sait plus laquelle, était, assure-t-on, flottante autrefois et changeait souvent de place. Mon poëte favori, Delille, a tiré parti de ce sujet intéressant de poésie. Pline, je crois, parle aussi d'une île flottante. Il y a, à cet égard, diverses versions dans le pays ; les uns traitent cette tradition de conte ; d'autres pensent que dans les temps barbares où il y avait des guerres internes, les habitants du bord du lac s'enfuyaient sur des radeaux à

Digitized by Google

l'approche de l'ennemi, et se cachaient dans ces îles; lorsque le danger était passé, ils revenaient sur leurs radeaux, et c'est là ce qui a donné l'idée des îles flottantes. Je croirais plutôt que quelques morceaux de terrain détachés des bords par la tempête ou par quelqu'autre cause, flottaient quelque temps sur les eaux, soutenus par les racines des arbres et des plantes entrelacées, jusqu'à ce que le vent les eût poussés de nouveau vers le bord ou contre quelque île à laquelle ils se fixaient. Des voyageurs dignes de foi assurent que ce phénomene se voit assez souvent dans le cours du fleuve Obi en Sibérie. Je ne sais si vous vous rappelez d'avoir lu que le jour du tremblement de terre de Lisbonne, le lac Lomond fut dans une grande agitation, l'eau monta subitement de quelques pieds, se retira de même, et tomba de plusieurs pieds au-dessous de son niveau; pendant quelques heures ce fut comme un flux et un reflux. Un bateau fut trouvé sur le rivage à plus de quatre-vingts pieds de l'endroit où il avait été attaché.

Nous nous reposâmes quelques heures à Luss, village au bord du lac, dans une charmante position. Je trouvais là réunis tous les objets qui peuvent rendre un paysage intéressant. Si je devais choisir une demeure en Ecosse, ce serait sûrement auprès du lac Lomond; et si j'étais susceptible d'envie, j'aurais éprouvé ce sentiment au sujet d'une belle campagne très-près de ce lac, qui appartient à une famille Colquhoun (prononcé Coouhn), que j'ai connue à Edimbourg. Le nom de leur charmante propriété est Rosedoé; la signification, en gallois, de ce nom harmonieux, n'est rien moins que poétique. Rosedoé est agréablement situé sur une langue de terre qui s'avance dans le lac entre des arbres et des prairies en face du majestueux Ben-Lomond. Je ne suis point historienne, et je vous épargnerai les histoires tragiques dont cette belle

Digitized by Google

contrée n'a été que trop souvent le sanglant théâtre. Les Clans nombreux, braves, turbulents, qui l'ont habitée pendant plusieurs siecles et la regardaient comme leur propriété, ne connaissaient d'autres lois que les préjugés héréditaires d'une gloire féroce, d'autre science que celle des armes, d'autre plaisir que celui de combattre et de vaincre un ennemi puissant ou par la force, ou par la ruse. Il se traitaient réciproquement comme les bêtes féroces de différentes especes ; tantôt ils employaient la valeur généreuse du lion, tantôt la ruse sanguinaire du tigre, ou la rage des loups et des hiennes. Ce n'était plus cette noble valeur adoucie par l'amour, la compassion, la justice et la générosité qui respirent dans les chants sublimes du barde Ossian. Il est remarquable que l'on trouve encore, de nos jours, tant de traces des mœurs et des caracteres chantés par Ossian chez les peuples de cette contrée, par exemple dans des lieux et des choses, dans certains traits marqués au coin d'une imagination poétique et mélancolique, dans la maniere d'observer la nature, etc., tandis qu'il ne se trouve plus rien du tout qui puisse en donner la moindre idée chez ceux qui ont succédé immédiatement à ce poëte, ni de ce qu'il désignait comme le caractere national de ses contemporains, de leur conduite à-la-fois vaillante et toujours noble dans la guerre, de leur générosité envers leurs ennemis. Les tableaux qu'il nous trace des mœurs de son temps sont si frappants qu'on ne se permet pas de douter de leur vérité, et le siecle qui a suivi offre des tableaux absolument contraires. Les poésies du Barde auraient-elles été perdues dans cet intervalle? Il serait difficile de comprendre comment des hommes accoutumés dès leur enfance à entendre les sons harmonieux de ce chantre sensible, célébrant les vertus de leurs ancêtres, eussent pu se livrer à des actes de cruauté et de fureur tels que ceux qu'on raconte du Clan des Mac-Grégor ou Mac-Grégoire,

Digitized by Google

à cette même place où s'éleve à présent le paisible Rosedoé. L'an 1594, un nombre considérable de Colquhouns fut pris en trahison et entiérement égorgés par les Mac-Grégor; tous furent la victime d'une rage féroce, non-seulement les hommes armés, mais les femmes, les enfants et les vieillards qui s'étaient réfugiés dans une tour après le combat où les Colquhouns avaient succombé. C'est vraisemblablement la même tour dont les ruines embellissent à présent le paysage de cette élégante demeure; mais ce souvenir l'obscurcissait souvent à mes yeux. Oh! mon ami, pourquoi l'histoire des hommes est-elle presque toujours celle des passions les plus hideuses, de cruautés qui révoltent la nature? Je m'arrête; ce *pourquoi* me menerait trop loin, mais voilà la cause du peu de goût que j'ai pour cette étude. Cet acte barbare, et d'autres encore que commirent les Mac-Grégor, firent mettre tout ce Clan sous le ban par Jacques VI; ils furent obligés de quitter leur nom. Ce ban est levé à présent, les Mac-Grégor sont rentrés dans leurs droits, et quelques-uns d'entr'eux se sont distingués par les services qu'ils ont rendus à l'Etat.

A mon très-grand regret je n'ai pu monter le Ben-Lomond: il a plus de trois mille pieds d'élévation, et le chemin pour y parvenir n'était pas praticable pour moi; on dit que la vue de son sommet est de la plus grande beauté. Nous avons observé sous divers aspects cette belle montagne et ce lac romantique. Après les avoir perdus de vue tous les deux, nous aperçûmes le loch Loung (le lac des vaisseaux); nous en tournâmes l'extrémité et nous entrâmes dans Argyle-Shire. Ici commence ce qu'on appelle les montagnes d'Ecosse. En Ecosse tous les lacs portent le nom de loch; loch Lomond, loch Loung, etc. etc., tandis que le vrai mot anglais est *lake*. Le mot gallois, *loch*, signifie proprement une anse de la mer qui s'avance dans les terres et

Digitized by Google

convient mieux au lac Loung qu'au lac Lomond. Loch Loung est un bras de la mer qui a un flux et un reflux, de l'eau salée et des poissons de mer. Dans le treizieme siecle un roi de Norwege envoya une flotte de soixante bâtiments, jusque dans ce golfe; les troupes débarquerent et dévasterent au loin la contrée.

Nous descendîmes dans une excellente auberge, appelée Arroquhar (lieu de la montagne), dont la situation est ravissante; elle me fit éprouver un sentiment de plaisir et de bien-être, tel que je n'en avais pas connu depuis la Suisse. Arroquhar est à quelque distance du long Loung, dans un charmant vallon ombragé de grands arbres plantés en ligne devant la maison; le lac paraît de-là comme un grand bassin; sur le bord opposé s'élevent des montagnes vertes et rapides, et à leur sommet des rochers escarpés et de forme bizarre. La figure grotesque d'une de ces montagnes attira particulierement mon attention: elle a positivement la forme d'un homme assis, qui travaille de ses bras; aussi l'appelle-t-on *le savetier*. L'aspect de ces rocs menaçants et sourcilleux, vus d'une maison agréable et commode ou d'une allée de beaux arbres hospitaliers, a quelque chose de très-piquant: sans avoir lu Ossian, sans savoir que lui-même ou ses héros ont autrefois parcouru ces rochers, on croirait volontiers, comme le Barde, *voir les âmes des héros environnées de nuages fumants, monter de sommet en sommet*.

Ces belles images occupaient notre imagination, et nous ne les repoussions pas; nous relûmes au contraire le poëme de Carthon, et nous nous abandonnâmes au charme de la mélancolie, *douce comme l'arc-en-ciel après la pluie du printemps*; nous oubliïons la critique, les remarques des insensés et des méchants, nous ne pensions qu'aux hommes bienveillants et bons; nous pensions à vous, mon cher Herdez, nous bénissions cette faculté de l'âme humaine

Digitized by Google

qui lui permet quelquefois de s'élever à la contemplation du beau, de ramener à cette idée les choses qu'elle voit, et celles qu'elle ne voit pas, les choses passées et les choses présentes, d'en former un ensemble vivant qui la réjouissent et la réchauffent.

Cette auberge d'Arroquhar est excellente : on croit y avoir été transporté par les fées, et y être servi par elles; elle porte les traces d'une destination plus relevée. C'était la demeure du laird Macfarlane ; elle fut vendue à un Fergusson : c'est de lui que le duc d'Argyle l'a affermée, et comme elle est sur la route d'Inverari à Edimbourg, il l'a fait arranger telle qu'elle est maintenant. On ne parle que gallois dans l'endroit, mais les gens de la maison parlent anglais. Bon soir, mon cher Herdez, bientôt je vous ferai voyager dans mes cheres montagnes.

DES COMETES ET DE LA COMÈTE.

Tout le monde s'occupe aujourd'hui de la comete, et quoique les anciens préjugés qui ont été long-temps réveillés par l'apparition de ces astres, soient à-peu-près détruits, des notions exactes sur leur nature ne sont peut-être pas assez généralement répandues pour qu'il soit inutile d'en présenter un résumé à nos lecteurs.

On aperçoit de temps en temps dans le ciel des corps lumineux qui d'abord très-faibles, brillent tout-à-coup d'un éclat plus vif, diminuent ensuite, et enfin disparaissent. Ces corps sont ordinairement accompagnés d'une traînée lumineuse, toujours opposée au soleil, et qui leur a fait donner le nom de comete ou d'astre chevelu. Cette traînée lumineuse est aux yeux du vulgaire une barbe, une queue ou une chevelure, suivant le sens dans laquelle elle se

Digitized by Google

trouve placée ou la forme qu'elle affecte; division qui, au reste, convient plutôt aux différents états d'une même comete qu'aux phénomenes distinctifs de différentes cometes. Lorsque la comete se meut à l'orient du soleil et s'en écarte, la comete a une barbe parce que sa lumiere va devant elle. Va-t-elle à l'occident du soleil qu'elle suit, alors la comete à une queue ; enfin, il est, dit-on, un cas où la comete et le soleil se trouvant diamétralement opposées, et la terre étant entre eux, la traînée lumineuse environne l'astre comme une auréole, et la comete se trouve avoir une chevelure.

On appelle noyau d'une comete le milieu de cet astre qui paraît plus clair que ses autres parties.

On a été long-temps partagé d'opinion sur la nature des cometes. Aristote a dit là-dessus de *fort belles choses* qui tendent à prouver que les cometes ne sont que des feux passageres, des météores composés d'exhalaisons, dont l'apparition aurait lieu dans une région beaucoup inférieure à celle de la lune ; opinion reproduite depuis par Kepler. Seneque et Pline en ont raisonné avec plus de justesse, et ce qui le prouve, c'est que les vérités qu'ils ont soupçonnées sont celles qui, depuis, ont été démontrées par Newton.

La régularité et la constance du mouvement des cometes indiquent en effet des astres durables qui appartiennent à notre système planétaire. Elles se meuvent dans tous les sens en parcourant des orbites excessivement alongées. Les plans de ces orbites affectent toutes les inclinaisons. Il y en a qui sont presque couchées sur l'écliptique, et d'autres lui sont perpendiculaires. Comme elles sont d'une petitesse extrême, ce n'est que lorsqu'elles se trouvent très-près du soleil, qu'elles peuvent nous renvoyer assez de la lumiere qu'elles en reçoivent pour être visibles ; mais alors leur vîtesse est très-grande, le temps de leur apparition doit donc être fort court.

Digitized by Google

Lorsque ces corps s'approchent très-près du soleil, ils doivent éprouver une chaleur énorme ; tout doit se fondre et se vaporiser à leur surface, et les vapeurs exhalées dans l'espace, ne participant plus à l'accélération de la comete, doivent produire cette traînée lumineuse dont nous avons déjà parlé. On expliquerait aussi par-là comment quelques cometes ont paru sans noyau, leur masse ayant été réduite en vapeur par l'effet d'une chaleur excessive.

La courte durée de l'apparition des cometes ne permet pas d'en suivre assez long-temps la marche, pour déterminer d'abord la vraie nature de leur orbite. On est obligé de calculer leur mouvement dans une ellipse qui s'étend indéfiniment, c'est-à-dire dans une parabole. Cette courbe représente très-bien les observations pendant tout le temps de l'apparition ; mais on voit qu'elle ne peut donner aucune notion sur leur retour. On ne peut trouver le temps de la révolution d'une comete, et par conséquent prédire son retour, que lorsqu'elle a déjà paru une fois ; ce que l'on reconnaît à la ressemblance des éléments paraboliques, aux deux époques où on l'aura observée.

C'est d'après ces observations qu'Halley pense que la période de la comete de 1680 est de 575 ans. En remontant de période en période, cette comete, visible en 1106, en 531, serait celle dont l'apparition aurait coïncidé avec la mort de César ; conjecture qui se changera en certitude pour la postérité, si la même comete se reproduit en 2255.

La seule comete dont la révolution soit connue et dont le retour soit certain, est celle qui a été observée en 1456, 1531, 1682 et a reparu en 1759, conformément à ce qui avait été annoncé par Halley. Elle emploie environ 76 ans à faire sa révolution, elle reparaîtra en 1832.

La comete que l'on aperçoit depuis quelques jours, dans la constellation de la Grande-Ourse, est

Digitized by Google

celle qui a été découverte le 26 Mars dernier, par M. Flaugergne, astronome à Viviers. Elle ne présentait alors qu'une nébulosité très-foible, peu étendue, et dont le noyau n'était pas sensible. Depuis, cette comete s'est approchée constamment du soleil, sans changer beaucoup par rapport à la terre. Elle est parvenue à son périhélie, ou à sa plus petite distance du soleil, le 16 Septembre. Cette plus petite distance est d'une fois et un dixieme la distance de la terre au soleil, ou environ trente-huit millions de lieues; et quand on saura qu'elle est encore plus éloignée de la terre, on cessera de craindre les effets d'un pareil voisinage.

En s'approchant du soleil, la comete a beaucoup gagné en grandeur et en éclat. Son noyau est très-brillant, et s'aperçoit très-bien, à l'aide d'une lunette d'une très-faible grosseur. Sa queue présente un phénomene aussi rare que singulier. Elle est partagée en deux branches, qui étaient d'abord courtes et très-éloignées l'une de l'autre, et qui se rapprochent et s'étendent d'une maniere extraordinaire.

Après avoir passé son périhélie, la comete ira en diminuant dans la seconde branche de son orbite, et cessera d'être visible dans le mois de Janvier. Une si longue apparition permettra peut être aux observateurs de déterminer le grand axe de son orbite et le temps de sa révolution. Quoi qu'il en soit, on sait déjà que son mouvement n'affecte pas, comme celui des planetes, la direction d'occident en orient, et un plan peu incliné à l'écliptique; car elle se meut d'orient en occident, c'est-à-dire que son mouvement est rétrograde, et le plan de son orbite est incliné d'environ 72 degrés sur l'écliptique. Comme elle s'éleve continuellement vers le pôle, elle sera bientôt, comme les étoiles circumpolaires, elle ne se couchera plus, et on pourra la voir toute la nuit.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE PARIS.

Qu'on ne nous parle plus de ce vieil adage: *Nil novi sub sole.* N'avons-nous pas vu naître de nos jours jusqu'à des sciences *nouvelles,* pour lesquelles il a même fallu créer des noms *nouveaux,* la *mégalantropogénésie,* la *rabdomancie,* la *mnémonique,* etc. etc.? et ne voilà-t-il pas aujourd'hui un collaborateur de la *Gazette de Santé* (journal à l'usage des malades), qui vient de découvrir et qui nous annonce *un art de découvrir, à l'odorat, le sexe d'un enfant, huit mois avant sa naissance?* On voit tout d'un coup de qu'elle application journaliere un pareil art est susceptible, et tous les avantages qui doivent en résulter. Le célebre docteur Fouquet a composé un ouvrage très-curieux sur *le pouls,* et l'on a dit de lui qu'il avait un tact parfait; on dira du chirurgien-major de la *Gazette de Santé,* qu'il a le nez fin, et l'on sera sans doute curieux de lui voir faire ses expériences.

La morgue des comédiens et aussi ancienne que leur profession, et l'on ferait un recueil très-piquant des anecdotes que l'on cite à ce sujet. Racine se plaint quelque part, dans une lettre à son fils, des caprices et de la vanité des comédiens. Voltaire en fait une peinture si vraie que l'observation et l'expérience ont pu seules la lui fournir.

Je cours en hâte au parlement comique.
Dieu paternel! quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altiere, impérieuse
La Dumenil rabattit mon orgueil!
La Dangeville est plaisante et moqueuse,
Elle riait; Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrasin dormait.

Digitized by Google

Ce fut ce même Sarrasin qui garda la Métromanie trois ans sur le ciel de son lit. On pourrait faire mention du jeune auteur qui retrouva dans la cuisine de Préville le manuscrit qu'il avait confié à cet acteur. On y verrait figurer Lekain, écoutant la lecture d'une tragédie en faisant prendre une limonade à son chien, et plus occupé des grimaces de l'animal que de celles du poëte: Molé, tout en mangeant des huitres, conseillait à l'auteur de l'*Inconstant* d'abandonner la carriere dramatique. On y placerait aussi la petite mystification dont ce comédien fut la dupe. Un auteur convaincu qu'il ne se donnait pas la peine de lire les ouvrages qu'on lui confiait, lui avait remis un cahier de papier blanc, avec le titre d'une comédie sur la premiere page, et trouva moyen, non-seulement de lui faire dire qu'il l'avait lue, mais de se faire indiquer des corrections. Nous ne parlerons pas de toutes les anecdotes récentes dont le volume pourrait être prodigieusement grossi, et parmi lesquelles on n'oublierait pas celle du pauvre compositeur obligé de refaire sept fois un air, pour un acteur qui finit par lui rendre son rôle.

Les traités de morale tendent évidemment au perfectionnement de l'espece humaine, et s'ils arrivent si lentement à leur but, c'est qu'il faut les lire, et que l'ennui nous gagne pour l'ordinaire avant l'instruction. S'il n'est pas impossible d'arriver, en s'amusant, au même résultat, les progrès seront plus sûrs et plus rapides, et nous ne tarderons pas à recueillir les fruits d'une méthode qui s'accrédite et se perfectionne de jour en jour. Au nombre de ces joyeux précepteurs qui *enmielent* adroitement, pour nous servir de l'expression de Montaigne, *les bords du vase qu'ils présentent à leurs éleves*, il faut compter M. Moreau-Vimar, inventeur du nouveau jeu *du Berger*, conception moins forte que celle des échecs, mais bien autrement morale. Voulez-vous

Digitized by Google

apprendre à une jeune fille à éviter les embûches dont la séduction l'environne, à se garantir de la dent meurtriere des loups qui rodent autour d'elle? Voulez-vous instruire une mere de famille de ses devoirs envers son époux et ses enfants? laissez là l'autorité des livres et même celle de l'exemple; achetez le jeu *du Berger*, apprenez-le à votre femme, faites ensuite un voyage aussi long que vous voudrez, et soyez sans inquiétude sur tout ce qui se fera chez vous pendant votre absence, à moins pourtant qu'on ne s'y soit écarté des regles du jeu de M. Moreau-Vimar.

De tous les jeux d'exercice, la paume est, sans contredit, celui qui demande le plus d'adresse, de force et de légéreté; c'est le seul auquel les spectateurs prennent un vif intérêt, et dont l'usage habituel ait une influence favorable sur la santé. La révolution, qui n'a pas ménagé des choses beaucoup plus sérieuses, a commencé les réformes par le jeu de paume. Dans presque toutes les villes de France les sociétés populaires, qui commençaient à peloter en attendant partie, se mirent en possession du vaste local destiné au jeu de paume, à l'exemple de l'Assemblée nationale qui s'installa momentanément dans celui de Versailles. Antérieurement à cette époque, ce genre d'amusement était devenu la passion favorite des plus grands seigneurs de la cour, qui se réunissaient au jeu de paume de Charier, sur le boulevard du Temple. Parmi les nombreux amateurs de ce jeu, on en comptait alors à Paris quelques-uns d'une force tellement supérieure, qu'ils ne connaissant point de rivaux en Europe. Ces jours glorieux de la paume sont au moment de renaître; cet exercice redevient à la mode, et de jeunes combattants rentrent avec ardeur dans la lice où se sont distingués leurs peres.

Le procès de Closel et de Mlle. Emilie Leverd

Digitized by Google

est au moment d'être jugé ; il s'agit de la propriété d'un enfant ; le fait est, cette fois encore, qu'il y a un enfant de fait, et que celui qui croit l'avoir fait veut qu'il lui reste. On conçoit très-bien de quel argument péremptoire la mere peut se servir pour sa défense, et comme d'un mot elle peut mettre les rieurs et les juges de son côté ; mais enfin, comme l'a fort bien démontré Bridoison, *on est toujours le fils de quelqu'un*, et Clozel a au moins autant de droit qu'un autre d'être ce quelqu'un-là ; et attendu que l'autorité de Bridoison est d'un grand poids en fait de démêlé comique, nous pensons, sauf meilleur avis du barreau, qu'on ne peut refuser à Clozel la propriété de l'enfant de Mlle. Leverd.

L'inconstance des Parisiens, leurs bizarreries, leur goût exclusif sont toujours un objet d'étonnement. Après avoir successivement délaissé les jolis bosquets du pavillon d'Hanovre, les belles allées et les magnifiques salons de Frascati, la pelouse du Ranelagh, etc., ils concentrent aujourd'hui leur promenade dans quelques toises du boulevard Italien. C'est là que depuis six heures du soir jusqu'à minuit, quatre mille personnes se heurtent, se coudoient, se talonnent, s'étouffent de chaleur et de poussiere en croyant se promener, dans un espace de dix pieds de large, rétréci par quatre rangs de chaises. A quoi tient la préférence accordée à ce lieu ? Les toilettes y brillent-elles davantage ? Non, car c'est tout au plus si l'on se voit assez pour se reconnaître. Les rendez-vous y sont-ils plus commodes ? Non, car on ne peut parler si bas, qu'on ne risque, tant on est pressé par ses voisins, de les mettre dans sa confidence. La société du moins est-elle mieux choisie ? Non, car toutes les beautés des rues d'Amboise et de Marivaux y affluent au déclin du jour. Quels charmes ou du moins quels avantages trouve-t-on dans cette promenade ? Aucun, mais *elle est à la mode*.

Digitized by Google

NOUVELLES OFFICIELLES DES ARMÉES EN ESPAGNE.

[Extraites du Moniteur.]

Lettre du Duc de Tarente, *à S. Exc. le Ministre de la Guerre.*

Au camp devant Figueres, 19 Août, 1811.

Monsieur le Duc,

J'ai la satisfaction d'informer Votre Excellence, que la valeur, le dévoûment et la persévérance de l'armée de S. M. en Catalogne, ont triomphé de la perfidie des traîtres qui ont livré la forteresse de Figueres à l'ennemi, ils sont dans les fers; cette place est aujourd'hui reconquise et au pouvoir de l'Empereur.

La garnison espagnole ayant inutilement tenté de s'échapper dans la nuit du 16, et avec perte de 400 hommes, a été forcée de se rendre à discrétion, et *et pour toute faveur la vie sauve.*

Elle est sortie sans armes, ce matin, de la forteresse, au nombre e 8,500 hommes, et près de 350 officiers, dont le maréchal-de-camp Martinez, plusieurs brigadiers-généraux, 80 officiers supérieurs, etc.; elle est dirigée en trois colonnes sur Perpignan, où elle arrivera les 21 et 22.

Cette garnison a perdu, depuis le blocus, plus de 2000 hommes par le feu ou de mort naturelle; il reste 1500 malades à l'hôpital, et 200 non combattants qui seront renvoyés.

L'armée de S. M. a bravé plus de 60,000 coups de canon, et deux millions de coup de fusils, sans beaucoup de perte.

Elle a supporté, avec une constance vraiment exemplaire, les peines, les fatigues, les intempéries du climat, pendant quatre mois neuf jours de blocus, et passé, depuis le 24 Juillet, vingt-cinq nuits de suite sous les armes.

Les travaux des lignes de contrevallation et circonvallation sont immenses; S. M. pourra en juger, si elle daigne jeter les yeux sur le plan que je transmets à V. Exc.

Digitized by Google

L'arme du génie les a en grande partie dirigés avec un zele et une activité soutenus.

Celle de l'artillerie a été ce qu'elle est toujours, excellente; le général de division Tamil la commande, et le général Nourry a élevé et dirigé toutes les batteries, dont quelques-unes placées très-hardiment à moins de trois cents toises de la forteresse.

Ces corps, sous les ordres des généraux Quesnel, Clément, Palmarole, Plansonne, Lefebvre, les adjudant-commandants Vigier, Beurmann, les colonels Lamarque et Petit, formaient la ligne de blocus ou la renforçaient chaque nuit. L'escadron du 20e et le 29e de chasseurs, l'escadron du 25e de dragons, les lanciers gendarmes étaient aussi en partie à cheval.

Enfin une réserve d'élite, composée de gendarmerie à pied, et de détachements de divers corps, commandés à tour de rôle par les généraux Favier, Nourry et Prost, l'adjudant-commandant Nivet, les chefs de bataillon d'état-major Ferari, Guibourg et le chef d'escadron Séguin, mon aide-de-camp, était destinée à soutenir tous les points menacés.

S. Exc. le colonel-général était partout. Il a déployé une très-grande activité; en général tout le monde a parfaitement rempli son devoir. Je me plais à rendre cette justice à l'armée, dans l'espoir que l'Empereur daignera jeter sur ces braves un regard de bienveillance, priant V. Exc. de faire remarquer à S. M., que son armée de Catalogne est étrangere à l'événement qui l'a réunie sous les murs de cette place.

Les redoutes du 37e de ligne, 8e léger, 16e et 67e de ligne, 32e léger, 11e, 81e, 60e, 23e; celles de la gendarmerie impériale et des Westphaliens, ont reçu le nom des corps qui y ont assidûment travaillé; les premieres ne sont qu'à portée de fusil du chemin couvert; les 3 et 23e légers ont également travaillé beaucoup.

Je viens de faire hisser le pavillon impérial, sur ses murs, il est salué de cent un coups de canon; cette salve sera entendue des vaisseaux anglais qui bordent la côte, et des rassemblements d'insurgés à Olot; elle les avertira de la reprise de Figueres, et de la fin de la guerre dans cette partie de Catalogne.

Agréez, M. le duc, l'assurance nouvelle de ma considération distinguée.

Le maréchal duc de TARENTE,
MACDONALD.

Digitized by Google

P. S.—L'aide-de-camp de V. Exc. le chef de bataillon Schneider, porteur de cette dépêche, a partagé les fatigues des troupes en passant toutes les nuits aux tranchées; il a vu le fort, les prisonniers, et pourra donner à V. Exc. tous les renseignements qu'elle jugera convenables.

Traduction de la Lettre écrite par le Général Juan-Antonio Martinez, *commandant le fort de San-Fernando de Figuieres, à la Junte principale de la Principauté de Catalogne, le* 19 *Août* 1811.

Excellence,

Après plus de quatre mois d'un blocus le plus obstiné que j'aie souffert, sans aucun secours de la part de l'armée, je me suis vu dans l'obligation de rendre le fort de San-Fernando de Figuieres, par le manque total de subsistances. J'ai employé jusqu'aux dernieres ressources, ayant mangé depuis les chevaux, jusqu'au dernier insecte. La nuit du 16, j'ai tenté une sortie à la baïonnette avec toute la garnison; et malgré les obstacles que m'opposait la ligne de circonvallation, je suis arrivé moi-même jusqu'aux abattis ou arbres coupés qui empêchaient le passage qui ne put s'effectuer par la trop grande force de cette ligne impénétrable. Enfin aujourd'hui je me suis rendu prisonnier de guerre avec la garnison, qui a été traitée par les Français avec la générosité qui caractérise cette nation.

(Signé) JUAN-ANTONIO MARTINEZ.

Pont-de-Moulin, le 19 Août 1811.

A S. Exc. la Junte principale de la principauté de Catalogne.

ARMÉE DU MIDI.

Rapport du Maréchal Duc de Dalmatie *à S. A. S. le Prince de* Neuchâtel *et de* Wagram, *Major-Général.*

Baza, le 13 Août, 1811.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A. S., par mon rapport du 7 de ce mois, que l'armée anglaise ayant repassé la Guadiana et

Digitized by Google

abandonné entièrement les Espagnols, j'en avais profité pour me porter sur l'armée de Murcie. Le général Blacke, peu de jours après son arrivée à Cadix, s'était de nouveau embarqué avec quelques milliers d'hommes qu'il avait débarqués à Alméria, et avait rejoint l'armée de Murcie qui était retranchée à Venta-del-Baul.

M. le général Godinot, commandant une division de réserve, eut ordre de partir, dans la nuit du 6 au 7, de Jaën et d'Ubeda, pour se porter, par Quesada et Pozo-Alcon, sur Baza, à l'effet de combattre la droite de l'armée ennemie qui occupait la position de Pozo-Alcon et le passage du Rio-Barbata, et ensuite marcher sur les derrieres de l'ennemi s'il s'obstinait à défendre le camp de Baul.

M. le général Leval, commandant le 4eme corps, eut ordre de mettre en mouvement, dans la journée du 7, la colonne qui devait partir de Grenade. M. le général Soult, commandant la cavalerie du 4eme corps, eut aussi le commandement de l'avant-garde; le général de division Latour-Maubourg fut chargé du commandement de la réserve de cavalerie, et de donner au besoin des ordres à l'avant-garde. La réserve d'infanterie fut donnée à M. le général Rey. Je laissai le 9eme régiment d'infanterie du grand duché de Varsovie, et divers détachements d'infanterie française, le 3eme de ligne espagnol, et le 12e régiment de dragons à Grenade, pour former la garnison de place, et pour manœuvrer dans la direction de Motril, contre une division ennemie commandée par le comte de Montijo, qui occupait divers passages sur le Rio-Grande, et faisait de fréquentes incursions dans le voisinage de Grenade; le commandement de la colonne qui devait agir dans cette partie, fut donné à M. Merles, colonel du 12e de dragons.

Le 8, au matin, je partis de Grenade, et je joignis à Diesma l'avant-garde du 4e corps; M le général Soult se mit aussitôt en marche. En approchant de Guadix, il fit reconnaître et charger aussitôt un corps de 900 cavaliers ennemis qui occupait cette ville et qui fut poussé l'épée dans les reins jusqu'à Gor. On lui tua du monde et on lui fit des prisonniers: le 10e régiment de chasseurs et les anciers de la Vistule montrerent beaucoup d'ardeur et manœuvrerent parfaitement.

Le 8 au soir, j'arrivai à Guadix; j'y eus la certitude que les deux divisions espagnoles commandées par Blacke, qui avaient débarqué à Alméria, s'étaient réunies à l'armée insurgée de Murcie, le 4 et le 5 Août, à la Venta-del-Baul et à Baza, ce qui éle-

Digitized by Google

vait la force de cette armée à 21,000 combattants, dont 2500 de cavalerie.

Le 9, je portai l'avant-garde devant le camp retranché de Baul; une fausse attaque et plusieurs démonstrations qui furent faites, maintinrent en position pendant toute la journée les troupes ennemies. Le 92e montra une grande ardeur; il était d'une impatience extrême d'en venir aux mains avec l'ennemi.

La position de la Venta-del-Baûl était très-forte, le ravin est profond, large et d'un accès difficile; les sinuosités qu'il forme offrent partout des déchirements, par où la troupe a beaucoup de peine à pénétrer; cependant, M. le général Gazan, chef de l'état-major de l'armée, reconnut dans la soirée un passage, et des dispositions furent faites pour que le lendemain, à la pointe du jour le camp fût attaqué et enlevé; mais l'ennemi, prévenu des revers que sa droite venait d'éprouver, se retira pendant la nuit, prit par Baza la route de Murcie.

Le mouvement du général Godinot avait complétement réussi; ce général, en arrivant à Quesada, rencontra plusieurs bandes de Guérillas, dont la force s'élevait à 800 hommes d'infanterie et 300 de cavalerie; l'adjudant-commandant Remond, à la tête des voltigeurs, les dispersa aussitôt; la division continua sa marche sur Pozo-Alcon, et les mena battant jusqu'à leurs troupes; les bonnes dispositions que prit M. le général Godinot, et les charges de cavalerie que M. le colonel Lallemand exécuta, forcerent l'ennemi à céder du terrain et à se mettre en retraite; le colonel Dulong, du 12e d'infanterie légere, fut envoyé avec un bataillon de son régiment et l'escadron du 21e de dragons, à la poursuite de cette troupe, qui menaçait de se porter sur les derrieres de la division Godinot; il la chargea avec vigueur, lui tua beaucoup de monde et fit des prisonniers; en cette circonstance, M. le colonel Dulong montra une expérience consommée et beaucoup de valeur.

Cependant l'avant-garde du général Godinot faisait toujours des progrès: au passage de Rio Guadaleutia, elle joignit les avant-postes d'une des divisions de Blacke qui avait été envoyée au secours de celle du général Quadra et était arrivée depuis deux heures; elle le poussa jusqu'au Rio Barbata, où toute la division, formée sur trois lignes, se trouvait en position: le général Godinot donna aussitôt des ordres pour qu'elle fût attaquée; à cet effet, l'adjudant-commandant Remond, ayant avec lui les compagnies de voltigeurs et un bataillon du 12e régiment soutenu par le restant

Digitized by Google

de ce régiment et par la brigade du général Rignoux qui contenait en même temps le restant de la division Quadra déjà battue, descendit le ravin, passa la riviere et attaqua avec impétuosité l'ennemi, malgré la vivacité de son feu : il ne serait pas échappé un seul homme de cette division, si celle du général Quadra qui s'était de nouveau en partie réunie, n'eût mis le général Godinot, dans le cas de diriger contr'elle toute sa cavalerie et une partie de la brigade du général Rignoux. Ces dispositions, cependant, eurent tout le succès que l'on en devait attendre; les deux divisions ennemies furent forcées à la retraite et mises dans une déroute complette; le champ de bataille resta couvert de leurs morts et d'armes abandonnées; chaque troupe se sauva pour son compte, dans toutes les directions; dans la poursuite on tua encore beaucoup de monde, et on fit 400 prisonniers. A la nuit, le général Godinot vint prendre position en avant de Zugar, sur la route de Baza.

Le 10 au matin, la colonne du général Godinot et celle du centre qui avait suivi la grande route, se réunirent en avant de Baza; M. le général Latour-Maubourg eut ordre de prendre le commandement de toute la cavalerie, et de se mettre à la poursuite de l'ennemi. A midi, l'arriere-garde fut jointe au-delà de Cullar; le général Soult tenait l'avant-garde avec le 10e de chasseurs, le 1er des lanciers de la Vistule, et le 27e de dragons; en arrivant à Las-Vertientes, il trouva en position 2000 hommes de cavalerie ennemie, qui couvraient la retraite du restant des troupes; ses dispositions furent aussitôt faites pour les attaquer, et une charge générale eut lieu; les Espagnols furent renversés, et mis dans une déroute si complette, que 200 cavaliers, parmi lesquels plusieurs officiers, resterent morts sur place, et on fit 300 prisonniers avec leurs chevaux. La nuit qui survint et l'extrême fatigue des chevaux qui, ce jour-là, avaient déjà fait 12 lieues d'Espagne, empêcherent que l'on tirât de ce succès tout l'avantage qu'il devait produire; mais la terreur avait gagné les Espagnols; ce qui leur resta de troupes réunies acheva de se disperser dans la nuit, et tâcha de gagner par toutes les directions la province de Murcie; le général Freire, qui commandait cette armée, a été blessé dans la charge et s'est sauvé pour son compte; les autres généraux en ont fait autant.

Le 11, au point du jour, le général Latour-Maubourg arriva avec la cavalerie à Velez el Rubio, d'où il a poussé des parties sur

Digitized by Google

les divers débouchés qui conduisent en Murcie, particulierement sur celui de Lumbreras, à trois lieues de Lorca.

La perte que les ennemis ont éprouvée dans ces diverses affaires, est très-considérable, plusieurs milliers d'hommes ont été tués ; un plus grand nombre blessés errent dans les montagnes où la plupart périront ; 7 à 8000 hommes se sont débandés, et rentrent en foule dans leurs foyers, en maudissant les chefs de l'insurrection et ceux qui, par des espérances trompeuses, les ont conduits à leur perte ; jusqu'à présent on n'a réuni que 6 à 700 prisonniers, parmi lesquels 30 officiers. Nous avons aussi reçu 500 déserteurs, la plupart français ou étrangers, qui étant prisonniers de guerre, avaient été forcés par les Espagnols à servir. Le régiment des gardes Wallones a été entierement détruit et ses drapeaux pris. On estime que de cette armée qui, depuis l'arrivée des divisions de Blacke, était à même de faire une belle défense, il ne rentrera pas 7000 hommes en Murcie, tout le reste est dispersé. J'espere que diverses colonnes que j'ai envoyées à leur poursuite aux débouchés de Verra et d'Alméria, où, dit-on, ils veulent s'embarquer, en ramèneront un bon nombre. Notre perte, dans ces différentes affaires est de 30 hommes tués dont un officier, et 150 blessés. Plusieurs militaires de divers grades se sont distingués par des actions d'éclat ; j'aurai l'honneur d'en adresser l'état à V. A. S, en la priant de vouloir bien provoquer les grâces de S. M. en leur faveur, aussitôt que tous les rapports me seront parvenus.

Le général Leval me rend compte, à l'instant même, des prises considérables que l'on a faites aux ennemis, en munitions, armes, équipages et approvisionnements ; il fait aussi espérer que de nouvelles prises auront lieu, et il annonce qu'à tout instant on lui amene des prisonniers et des déserteurs. L'avant-garde du général Soult est placée à Lobreras, d'où elle détache de forts partis jusqu'à la Torre de Aguillas, où doivent passer les troupes ennemies qui se sont jetées sur la droite pour entrer en Murcie ; il est probable qu'une partie de ces troupes sera enlevée, d'autant plus que d'autres colonnes les poursuivent.

Je suis, etc.

Le Général en chef de l'armée du Midi,
Maréchal Duc de DALMATIE.

Digitized by Google

Rapport du Comte Dorsenne, *Général en Chef de l'Armée du Nord, à S. A. S. le Prince de* Neufchâtel *et de* Wagram, *Major-Général.*

Monseigneur,

Par mes dépêches des 22 et 23 de ce mois, j'ai eu l'honneur de faire connaître à V. A. les motifs qui me déterminaient à ne plus différer d'agir contre l'armée de Galice. Le 24, les troupes que j'avais réunies pour cette expédition étaient en ligne d'opération sur l'Elsa, la droite appuyée à Léon et la gauche à Castro-Gonzalo : l'ennemi avait son avant-garde à Saint-Martin-de-Torres et occupait le pont de Cebrones ; 6000 hommes étaient à la Baneza, 15,000 à Puente-d'Orbizo, et sa réserve de 3 à 4000 hommes d'Astorga.

La division Bonnet, celles du général Dumoustier et du général Roguet reçurent l'ordre de passer l'Elsa, le 25 à quatre heures du matin, et de se diriger, la premiere, par la route de Léon à Astorga sur Puente-d'Orbigo : la seconde, de Valencia de don Juan, sur la Baneza ; la troisieme, par Benavente sur le même point, et la réserve, à la tête de laquelle je me trouvais, se mit en marche de Valderas pour se rendre à Cebrones, en passant par Villaquejida.

Ces divers mouvements ont été exécutés avec beaucoup d'ensemble. Le général ennemi, Abadia, qui n'avait été instruit que peu d'heures avant, n'eut que le temps d'évacuer ses positions, en se retirant sur Astorga. Inquiétée par la marche inattendue de nos troupes, sa retraite s'effectua avec la plus grande précipitation. Son avant-garde, qui était établie sur la hauteur de Saint-Martin, voulut s'y défendre ; j'ordonnai aux chasseurs à cheval et aux chevaux-légers de la garde, commandés par le chef d'escadron Martin, de l'en chasser. Quelques escadrons de hussards galiciens mirent de l'opiniâtreté à s'y maintenir, mais ils furent chargés par nos braves qui lui ont tué ou blessé une soixantaine d'hommes, et fait plusieurs prisonniers. Ma cavalerie légere, après cette action, poursuivit l'ennemi jusqu'au-delà de Palniros, dont elle prit possession. En même temps que la division Dumoustier entrait à la Baneza, celle de Roguet à Cebrones, et que celle du général Bonnet s'établissait en avant de l'Orbigo, j'arrivais à la Baneza, où j'appris que le général Abadia était dans l'intention de réunir son Armée sous Astorga pour

Digitized by Google

m'y attendre. Je donnai en conséquence l'ordre à toutes mes troupes de s'y diriger. Le 26, mon avant-garde y était à sept heures du matin, et les divisions de l'armée à huit heures. L'ennemi, après avoir évacué la place dans la nuit, continua sa retraite en prenant la route de la Galice. J'ordonnai alors au général Bonnet de poursuivre vigoureusement l'armée espagnole avec deux brigades d'infanterie et 600 chevaux jusqu'au-delà de Villa-Franca, en tenant les deux routes qui conduisent d'Astorga sur cette ville. La division Roguet prit position en avant d'Astorga, et poussa, pendant la marche du général Bonnet, de forts partis pour observer les débouchés des Asturies. Celle de Dumoustier avait l'ordre de se tenir prête à se porter partout où besoin serait.

Le général Bonnet s'établit le même jour en avant de Ravanal: le 27, il rencontra l'ennemi au nombre de 5000 hommes sur les hauteurs de Reigo de Ambroso, et malgré un feu très-vif, cette forte position fut emportée sans hésitation à la baïonnette, par le 34e d'infanterie légere. Le général Abadia, présent à la déroute de ses troupes, se hâta de faire sa retraite par les montagnes d'Orensée. Le 28 de grand matin, nous sommes entrés à Villa-Franca. On a trouvé dans cette ville et à Pontferrada 2500 fusils, 400 uniformes complets, 15 milliers de riz 120,000 cartouches. L'ennemi a perdu dans cette expédition 300 hommes tués et blessés, et 200 prisonniers.

J'ai la satisfaction d'annoncer à V. A. que dans ces différentes affaires nous n'avons perdu personne. Le général Corsin, le colonel Burtel du 34e léger et deux chasseurs à cheval de la garde ont été blessés. Je recommande à la bienveillance de S. M. cet officier général déjà couvert de cicatrices honorables.

Tous ces rapports me confirment l'entiere dispersion de l'armée de Galice, et l'impossibilité où elle se trouve de reprendre de longtemps l'offensive, ce qui remplit complétement le but que je m'étais proposé.

Je dois des éloges à la conduite des troupes dans cette marche où la plus exacte discipline a été observée.

Je suis, etc.

(Signé) Comte Dorsenne.

Digitized by Google

A S. A. S. le Prince de Neufchâtel *et de* Wagram, *Major-Général.*

Au camp d'Astorga, le 30 Août 1811.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à V. A., par mon rapport d'avant-hier, du résultat de mon expédition contre l'armée de Galice : les renseignements que je ne cesse de recevoir de tous les points confirment de plus en plus que les différents corps de cette armée se sont totalement dissous et dispersés dans les montagnes ; le dénuement le plus absolu oblige les soldats à regagner leurs foyers ; ainsi ce rassemblement, qui menaça un instant la tranquillité de la province, s'est dissipé comme une nuée.

Je suis, etc.

(Signé) Le Comte Dorsenne.

Armée du Portugal.

Cinq divisions de l'armée anglaise ont passé le Tage et se sont dirigées sur la Coa ; deux divisions sont restées sur la rive gauche du Tage. Ce mouvement, dans cette saison, est très-funeste aux Anglais. il accroit les maladies, qui les fatiguent beaucoup depuis quelque temps. La chaleur, qui est très-forte cette année, est plus préjudiciable aux Anglais, qui y sont peu accoutumés, qu'à toute autre nation. Notre armée est dans de bons cantonnements, et se refait de ses fatigues. Elle a reçu une grande quantité de chevaux pour remonter entierement son artillerie.

Quatrieme Gouvernement.

Le général Rouget, commandant à Saint-Ander, s'est laissé surprendre le 14 Août. Une heure avant le jour, une colonne de 800 insurgés s'est portée sur la ville, après avoir marché de nuit, en évitant avec soin les différents postes de la province ; elle arriva ainsi jusqu'aux premieres maisons de la ville, tandis qu'une seconde colonne de 1800 hommes se portait sur le poste important de Torre-Lavega. La garde devant l'hôpital de Saint-Ander, fut la premiere attaquée et se défendit avec courage ; le jour étant survenu, l'en-

Digitized by Google

nemi fut à son tour attaqué, repoussé et vivement poursuivi ; plus de 300 hommes restèrent sur le champ de bataille, le reste fut chassé jusqu'au-delà des montagnes de Présilas, où on leur tua encore du monde. La colonne qui avait attaqué Torre-Lovega n'a pas été plus heureuse, la garnison s'est défendue avec bravoure; plus de la moitié des insurgés a été tué par nos braves.

Mina, toujours poursuivi par le général Reille en Navarre, manquait d'armes et de munitions : il s'est jeté dans la Biscaye avec une partie de sa bande, et marchant toujours de nuit dans les montagnes, parvint le 6 Août au port de Motrico où des vaisseaux anglais l'attendaient ; il reçut 600 fusils et quelques milliers de cartouches et reprit aussitôt la route des montagnes. Le général Caffarelli, prévenu de son passage, a fait marcher contre lui un détachement commandé par le colonel Lanybere : Mina a été surpris à la pointe du jour : tout son convoi d'armes et de munitions lui a été enlevé; il s'est sauvé à travers les bois, laissant sur la place quelques centaines des siens tués et blessés.

Digitized by Google

GAZETTE DE LA COUR.

Du Vendredi, 27 Septembre. 1811.

Bureau de l'Amirauté, le 24 Septembre 1811.

Lettre du Contre-Amiral Foley, *Commandant en Chef des Vaisseaux et Bâtiments de Sa Majesté aux Dunes, à* John Wilson Croker, *Ecuyer, datée du Monmouth, aux Dunes, le 22 du courant.*

Monsieur,

Je vous transmets ci-joint une lettre que je viens de recevoir du Capitaine Carteret, de la Naïad, contenant le rapport détaillé d'une attaque faite sur cette frégate devant Boulogne le 20 de ce mois, par sept prames, portant chacune douze pieces de 24, dix bricks, qu'on dit être montés de 4 longues pieces de 24 chacun, et un sloop, qu'on dit être monté de deux canons pareils.

Le capitaine Carteret loue la fermeté et le zele des officiers et matelots en cette occasion; et d'après la connaissance que j'ai de leur bonne discipline, je suis convaincu que leur conduite leur méritera toujours l'approbation de leur officier commandant.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) Thomas Foley, Contre-Amiral.

A bord du vaisseau de S. M. la Naïad, devant Boulogne, le 27 Septembre, à sept heures du matin.

Monsieur,

Hier matin, pendant que ce vaisseau était mouillé par le travers de cette ville, on remarqua beaucoup de mouvement parmi les bâtiments de la flotille ennemie, amarrés le long de la côte très-près des batteries de la baie, ce qui parut indiquer qu'il s'agissait de quelque affaire extraordinairement importante. Vers midi, on vit distinctement Buonaparté, sur une barge, accompagné de plusieurs autres officiers, aller en longeant la côte au vaisseau du centre, qui hissa aussitôt l'étendard impé-

Digitized by Google

rial au grand mât, et l'amena après son départ, y substituant son pavillon de contre-amiral ; il visita d'autres bâtiments, et passa le reste de la soirée sur son canot.

Ce personnage étant, comme on le sait, si accoutumé à faire des choses qui, à ce qu'il imagine, donnent de l'éclat à sa présence, j'en conclus que quelque action de cette nature allait avoir lieu. Effectivement, 7 prames, portant chacune douze longues pieces de 28 et 120 hommes, commandés par le contre amiral Baste, leverent l'ancre et porterent vers ce vaisseau, ayant reçu du Dominateur Français, ainsi que je l'ai appris ensuite, l'ordre exprès de nous attaquer. Comme le vent était S. O., avec une très-forte marée montante vers le N. E., tandis que l'ennemi nous restait au Sud, il était clair qu'en levant l'ancre, nous ne pouvions que nous éloigner davantage de lui ; en sorte que la chance seule que nous eussions pour le joindre était de rester à l'ancre.

En conséquence, la Naïad attendit tranquillement son attaque dans cette position, avec des haussieres à son cable.

L'ennemi avait exclusivement le pouvoir de choisir la distance ; chaque vaisseau de son escadre s'approcha à la portée de canon, nous envoya successivement ses bordées, vira vent devant, et de cette maniere réitéra continuellement l'attaque. Après qu'elle eut ainsi duré pendant trois quarts d'heure, dix bricks (qu'on dit être montés de quatre longues pieces de 24), et un sloop (qu'on dit être montés de deux canons semblables), leverent aussi l'ancre, et se joignant aux autres vaisseaux, nous canonnerent à leur tour, ce qui continua ainsi pendant plus de deux heures sans intermission, et ce vaisseau riposta, je l'espere humblement avec assez d'effet.

A marée-morte, la Naïad leva l'ancre et prit le large, en partie pour réparer de légeres avaries, mais principalement pour pouvoir mieux, en portant au vent, atteindre l'ennemi, et se placer entre la côte et quelques bâtiments au moins de sa flotille. Après avoir porté au large pendant quelque temps, la Naïad vira vent devant, et cingla vers eux à pleines voiles ; mais avant le coucher du soleil il survint un calme, et l'ennemi prit son mouillage sous les batteries à l'Est de Boulogne, tandis que la Naïad reprit le sien dans la même position qu'auparavant.

Dans cette affaire, aucun sujet Anglais n'a été blessé, et les avaries essuyées par ce vaisseau sont trop légeres pour que j'en fasse mention ni rapport. J'ai même à m'excuser d'être entré dans de si longs détails sur cette affaire ; mais je l'ai fait en conséquence de la maniere dont j'apprends qu'elle a été exagérée par l'ennemi, et des éloges extraordinaires qui ont été prodigués aux Français qui y ont été employés, par leur Dominateur. Il est donc à propos que le gouvernement de Sa Majesté connaisse le véritable état des choses, et les Lords

Digitized by Google

Commissaires de l'Amirauté peuvent être assurés que tous les officiers et marins à bord de la Naïad ont fait leur devoir avec zele et intrépidité.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) PHILIP CARTERET.

A T. Foley, Ecuyer, Contre-Amiral, etc.

Autre Lettre du Contre-Amiral Foley *à* J. W. Croker, *Ecuyer, datée du Monmouth, aux Dunes, le 23 du courant.*

Monsieur,

J'ai beaucoup de plaisir à transmettre une lettre du Capitaine Carteret, du vaisseau de S. M. la Naïad, par laquelle il rend compte de la prise de la Ville de Lyon, prame Française de la flotille de Boulogne, montée de 12 longues pieces de 24, commandée par le Commodore Jean Baptiste Coupé, et le capitaine Jean Barbaud, et ayant à bord 112 hommes, dont 60 sont des soldats du 72e régiment.

En cette occasion, ainsi que dans l'attaque faite la veille sur la Naïd, le capitaine Carteret a montré une habileté et un jugement qui lui font infiniment d'honneur. Il loue la conduite des capitaines respectifs sous ses ordres, qui ont toujours saisi avec un zele digne d'éloge, toutes les occasions de se distinguer dans des attaques sur l'ennemi.

J'envoie, ci-joint, les états des tués et blessés.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) THOMAS FOLEY, contre-amiral.

A bord du vaisseau de S. M. la Naïad, devant Boulogne, le 21 Septembre 1811.

Monsieur,

Ce matin à sept heures, la partie de la flotille de l'ennemi qui était mouillée à l'Est de Boulogne, composée de sept prames et quinze bâtiments plus petits, dont la plupart étaient des bricks, est sortie, et ils ont porté vers nous, les amures à babord, le vent étant S. O., en apparence pour renouveler une canonnade éloignée du même genre que celle d'hier; avec cette différence, toutefois, qu'alors la marée n'était pas opposée au vent. En conséquence, la Naïad, s'appareillé, et pinçant le vent, elle a rejoint les bricks de S. M. le Rinaldo, le Redpole et le Castilian, et le cutter le Viper, qui tous avec zele avaient porté au côté du vent dans le cours de la nuit, pour soutenir la Naïad, dans le combat auquel on s'attendait. Nous avons tous mis en panne, les amures à babord, nous éloignant graduelle-

Digitized by Google

ment de la côte, dans l'espoir d'induire insensiblement l'ennemi à s'écarter aussi des formidables batteries qui le protégeaient.

Pour faire connaître les intentions de l'officier commandant par ancienneté, il n'a pas été jugé nécessaire de faire d'autres signaux que celui " de se préparer à attaquer l'avant-garde ennemie," qui s'avançait sous le commandement du contre-amiral Baste, et " de ne pas tirer avant d'être très-près de l'ennemi."

En conséquence, au moment où l'amiral Français virait vent devant, ayant atteint sa plus grande distance de la côte, et nous envoyait ses bordées, la petite escadre du Roi réunie, a porté avec la plus grande rapidité vers l'ennemi, mettant dehors autant de voiles que chaque vaisseau pouvait en supporter commodément, recevant une grêle de boulets et bombes de la flotille et des batteries sans y riposter, jusqu'à ce qu'elle fût à une portée de pistolet; alors le feu des deux côtés des batteries des croiseurs de S. M. a jeté l'ennemi dans une confusion irréparable. La prame de l'amiral Français était l'objet principal de l'attaque de ce vaisseau-ci; mais comme cet officier étant de l'avant avait par conséquent viré de bord le premier, qu'il avait pris une nouvelle direction, et courait à force de voiles et avec une grande célérité vers les batteries, il devenait impossible de l'atteindre sans trop exposer le vaisseau de S. M. Etant, toutefois, parvenu à séparer de lui, une prame qui avait vaillamment tenté de secourir son chef, et que j'avais eu l'intention de confier aux soins particuliers des capitaines Anderson et Macdonald, du Rinaldo et du Redpole, pendant que le Castilian attaquait les autres, il m'a paru alors préférable d'employer ce vaisseau à la mettre efficacement en sûreté.

En conséquence, la Naïad l'a élongée; M. Grant, maître, l'a amarrée; notre mousqueterie a eu bientôt balayé ses ponts, et les hommes d'abordage, le sabre en main, ont achevé sa conquête. Je dois cependant rendre justice à notre brave ennemi, en observant que sa résistance a été très-opiniâtre et très-intrépide; et qu'il n'a cessé de tirer que lorsqu'il a été obligé de céder à la force accablante que nous avons employée avec tant de promptitude. La prame s'appelle la Ville de Lyon; elle était commandée par un nommé M. Barbaud, qui a été grièvement blessé, et elle a à bord un M. La Coupe, qui en qualité de commodore d'une division avait droit d'arborer un guidon. De mêmes que les autres prames, elle porte 12 longues pieces de 24 (calibre français); mais elle n'avait à bord que 112 hommes, dont 60 étaient des soldats du 72e régiment de ligne. Il y en a eu 30 ou 40 de tués et blessés.

Pendant ces entrefaites, les trois bricks ont achevé la défaite de l'ennemi; mais je regrette de dire que la proximité immédiate des formidables batteries dont nous étions si voisins alors, a empêché la prise ou capture d'un plus grand nombre

Digitized by Google

de ses vaisseaux et bâtiments. Cependant le blâme ne peut en rejaillir sur personne, car tous les commandants, officiers et marins ont fait vaillamment et habilement leur devoir. S'il m'est permis de faire mention de ceux qui ont servi plus immédiatement sous mes yeux, je dois m'empresser de rendre témoignage du mérite de M. Greenlaw, premier lieutenant de ce vaisseau, et du zele avec lequel il m'a secondé; ainsi que tous les excellents officiers de tout grade, et les braves marins et soldats de la marine royale que je suis fier et charmé de commander.

J'ai l'honneur de joindre ici les états de notre perte, que je me réjouis de trouver comparativement si légere; le lieutenant Charles Cobb, du Castilian, est le seul officier qui ait péri.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) P. CARTERET, capit.

A. T. Foley, écuyer, contre-amiral, etc.

Lettre transmise par le Contre-Amiral Boyles.

A bord du vaisseau de S. M. le Thames, au large du Porto del Infreschi, le 21 Juillet 1811.

Monsieur,

Le capitaine Clifford, du Cephalus, étant en vigie par le travers de Palinuro le 20 du courant, m'informa par un corsaire Sicilien qu'un convoi de 26 voiles cherchait à gagner ce port, ce qu'avec son activité accoutumée il l'empêcha d'effectuer; et il le força de se réfugier au Porto del Infreschi, devant lequel nous sommes arrivés ce soir. J'ai ordonné immédiatement au capitaine Clifford d'entrer le premier dans la baie, service qu'il a exécuté avec la plus grande intrépidite; et il a été suivi de près par ce vaisseau, qui bientôt a eu réduit au silence onze chaloupes canonnieres, et une felouque montée de 6 pieces de 18, ayant à bord 283 hommes, affourchée par le travers, pour protéger quinze vaisseaux marchands, et 36 esparres destinées pour le vaisseau de ligne et la frégate qui sont à Naples, et protégée par une tour ronde, et les hauteurs adjacentes couvertes de paysans et de matelots des navires, armés de fusils. Les soldats de marine ont été ensuite débarqués, sous les ordres de leur lieutenant M'Adam, et se sont emparés de la tour, exécutant très-bien les manœuvres de l'infanterie légere, prenant un officier et 80 hommes prisonniers, et chassant le reste devant eux. En même temps, le capitaine Clifford, avec les canots, a pris possession du convoi, ainsi que de toutes les esparres, à l'exception de deux, qui n'ont pas pu être emportées; et le tout a été enlevé, et les vaisseaux sous voiles, en

Digitized by Google

moins de deux heures, sans avoir perdu un seul homme; n'y ayant eu de blessés que le contre-amiral et un autre individu, qui le sont grièvement, et trois hommes du brick, qui le sont légèrement; en entrant dans la baie, il a eu ses voiles et agrès maltraités. Tous les officiers et matelots se sont comportés avec la plus grande fermeté; ce qui fait le plus grand honneur à mon prédécesseur, le capitaine Waldegrave, qui a maintenu une excellente discipline à bord. Le capitaine Clifford fait aussi un grand éloge de son premier lieutenant Richardson, et des autres officiers et marins.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) CH. NAPIER.

Au contre-amiral Boyles.

Etat des Canonnieres et du Convoi de Vaisseaux Marchands pris par le Vaisseau de S. M. le Thames, Ch. Napier, *Ecuyer, Capitaine; et le Sloop de S. M. le Cephalus*, A. W. J. Clifford, *Ecuyer, Commandant, à la côte de Calabre, le 21 Juillet* 1811.

Canonniere française, No. 63, portant une longue piece de 18, et 30 hommes, allant de Pizzo à Naples.

Ditto, Nos. 23, 75, 92, 82 et 96, montés de même, et ayant la même destination.

Deux canonnieres françaises, sans numéro, portant chacune une carronnade de 12 et 24 hommes, ditto.

Une canonniere, sans numéro, portant une longue piece de 6 et 18 hommes; ditto.

Canonniere, No. 1, une piece de 6 et 17 hommes; ditto.

Canonniere, No. 8, une piece de 6 et 15 hommes; ditto.

Un fort navire, nom inconnu, ayant 2 longues pieces de 6 et 4 fusils, chargé d'huile; ditto.

Quatorze vaisseaux marchands, noms inconnus, allant de Pizzo à Naples, chargés d'huile, potasse, etc.

Quatre radeaux chargés d'esparres, en tout 50, même destination.

Total:—Onze canonnieres, une félouque armée et chargée d'huile, et 14 vaisseaux marchands—26 bâtiments pris; 36 [illegible] esparres destinées pour le vaisseau de ligne et la frégate à Naples.

Officiers employés aux Canonnieres:—Le lieutenant de vaisseau Raufaing, commandant; les enseignes de vaisseau Martines et Roch, et l'enseigne de vaisseau Tessiere, pris,

Digitized by Google

ainsi que l'officier qui avait fait couper le bois, et était chargé de le conduire à Naples.

(Signé) CH. NAPIER.

Suit un état nominatif de 5 blessés à bord du Cephalus.

L'Amiral Sir Ed. Pellew a transmis à ce bureau une lettre du capitaine Chamberlayne du vaisseau de S. M. l'Unité, datée de l'embouchure du Tibre, le 1er Juillet 1811, par laquelle il rend compte de la destruction du brick français le St. François de Paule, portant quatre pieces de 6 et 4 pieces de 3 et ayant à bord du bois de construction, sans aucune perte de notre part. Il annonce par la même lettre la prise de trois bâtiments français, effectuée par les canots de l'Unité et du Cephalus, entre Civita Vecchia et l'embouchure du Tibre; un officier a été blessé dans cette entreprise, et c'est le seul accident que nos marins aient éprouvé.

Le vice-amiral Sir Ed. Pellew, a transmis à ce bureau une lettre de l'hon. cap. Waldegrave, ci-devant commandant du vaisseau de S. M. le Thames, maintenant à bord du Volontaire) annonçant la destruction effectuée le 16 Juin dernier dans le Golfe de Policastro, de dix larges felouques armées allant de Pizzo à Naples. Elles avaient été touées sur la plage, sous Cetraro, où elles ont été prises malgré un feu violent de mousqueterie par un détachement débarqué du Thames et du Cephalus sous la direction du lieutenant Whiteway, du premier vaisseau et brûlées parce qu'elles étaient trop grandes et trop chargées pour pouvoir les remettre à l'eau et les emmener. Dans l'exécution de ce service un éleve de marine (M. Cornwell) et deux hommes seulement ont été blessés.

Extrait d'une Dépêche Officielle du Maréchal-Général Lord Wellington, *datée de Fuente de Guinaldo, le 4 Septembre, et adressée à S. Ex.* Don M. P. Forjaz.

Une division des gardes, sous le général De Moutier, est arrivée à Salamanque le 1er de ce mois.

J'ai appris qu'une division du 5e corps avait marché contre le général Ballasteros, près d'Ayamonte.

Ce général s'est retiré dans l'Isle de Concellos, située à l'embouchure de la Guadiana, pendant que l'ennemi est resté,

Digitized by Google

quoiqu'avec peu de forces, à Ayamonte, le 24 du mois dernier; mais comme il était arrivé des transports pour emmener le général Ballasteros et ses troupes, on croyait qu'il se retirerait d'Ayamonte.

D'après les avis du Sud-Est et ceux que M. Wellesley m'a transmis, il paraît que l'armée Espagnole du royaume de Murcie s'est retirée au commencement d'Août dans sa position de Lorca.

Je viens de recevoir une lettre du général Silveira, en date du 1er du courant, par laquelle j'apprends que le général Abadia s'était retiré dans le meilleur ordre de Baneza et de Ponte d'Orbigo, et qu'il faisait ses préparatifs pour reprendre ses positions devant Astorga, en conséquence de la retraite de l'ennemi."

Extrait d'une Dépêche Officielle du Maréchal Général Lord Wellington, *datée du Quartier-Général, Fuente de Guinaldo, le* 11 *Septembre, et adressée à Don* M. P. Forjaz.

Un détachement des gardes et des lanciers de Berg, qui est arrivé à Salamanque le 1er de ce mois, a délogé de Ladesma, le 4, les troupes de Don Julian, et les a obligées de se retirer en-deçà de la riviere d'Yetta.

L'ennemi, néanmoins, est retourné dudit point vers les bords du Tormes.

L'ennemi s'est retiré d'Ayamonte dans la nuit du 24 du mois dernier, et un de ses détachements a fait une attaque sur le fort de Paymago, où le général Ballasteros avait laissé une faible garnison de troupes Espagnoles. L'ennemi, dans cette attaque, a été repoussé par ladite garnison.

Un détachement de troupes Espagnoles, commandé par le général Morilla, dans l'Estramadure, réuni à la légion du colonel Downie, et à la cavalerie du 5e corps, le tout sous les ordres du Comte de Penne Villamur, ont obtenu quelques avantages dans une attaque qu'ils ont faite sur un détachement de la division de Foy, à Caceres.

Ils ont chassé l'ennemi de cette ville, d'une maniere qui leur fait honneur, et ont fait quelques prisonniers.

Digitized by Google

Sur l'État des Choses en Espagne.

(Extrait du British Review *and* London Critical Journal.*)*

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les motifs de crainte ou d'espérance qu'offre maintenant la situation de la Péninsule. Nous ignorons quel effet ils pourront produire sur l'esprit d'un Anglais qui les examinera avec attention ; mais nous savons que le parti opposé, le peuple français, détestant la guerre d'Espagne à cause du caractere atroce qu'elle a pris, déjà souffrant de ses funestes résultats, et effrayé des désastres qu'elle promet encore si on y persévere, exprime contre elle aussi hautement qu'il le peut, une indignation plus vive encore que celle qu'on éprouve dans ce pays-ci. Ce fait paraîtra singulier, mais il n'en est pas moins vrai, et on en trouvera peut-être la raison dans l'absence de toute espece de partis déclarés sous un gouvernement despotique, dirigé par un tyran vigilant et actif. Il en résulte que la maniere d'envisager toutes les questions politiques dépend beaucoup plus dans un pays ainsi gouverné des motifs et des sentiments particuliers des individus, de leur intérêt ou de leurs liaisons, que dans un état libre comme l'Angleterre. En France celui qui cherche à arriver en place n'espere pas supplanter son rival par un systême régulier de diffamation, afin de prétendre établir la supériorité de son jugement, lorsque sur vingt de ses prophéties une seule vient à se réaliser.

Quelque fondé que l'on soit à reprocher aux Français d'anjourd'hui leur égoïsme et leur défaut de sensibilité, on est forcé de convenir que l'atrocité de la conduite de l'homme qui les gouverne, à l'égard de l'Espagne, a éveillé en eux des sentiments de pitié et d'humanité. Dans le temps même où cette

Digitized by Google

guerre était accompagnée de quelques succès, elle était loin d'être populaire.

Les personnes qui, par les places qu'elles occupent, entourent le trône de Buonaparté, eurent la hardiesse de joindre leurs voix au cri de l'opinion publique, et Berthier lui-même, le doux et timide Berthier, essaya de faire sentir à son maître et à son compagnon d'armes l'atrocité de son projet. Il ne trouva, dit-on, qu'un seul homme pour approuver son projet, et cet homme est l'archevêque de Malines, dont le nom donna lieu dans ce temps-là à beaucoup de calembourgs d'après la ressemblance du caractere de l'individu avec son titre.

Fouché reçut l'ordre positif d'arrêter tous ceux qui oseraient déclarer leurs sentiments. On sait que lui aussi fit des remontrances qu'on ne lui a jamais pardonnées. Buonaparté lui montrant une liste des personnes qui lui avaient été dénoncées par sa police particuliere, Fouché lui dit : " Sire, je tiens les coupables ; vous n'avez qu'à ordonner que les barrieres soient fermées, car tout Paris en parle de même." Un autre symptôme non équivoque qu'eurent les Français, des revers éprouvés dans la guerre d'Espagne fut le retour de cette nuée d'intrigants, d'employés civils, de cette classe d'hommes qui s'est toujours attachée aux pas des armées françaises depuis le commencement de leurs triomphes, afin de recueillir les dépouilles des nations conquises et opprimées. Ces harpies rentrerent en France, répandant les détails les plus effrayants sur le caractere sauvage des Espagnols, les assassinats commis sur les Français et la difficulté de trouver des moyens de transports et de subsistances dans des contrées stériles, désertes et coupées des montagnes.

Après la retraite de Sir John Moore et le rembarquement de l'armée qu'il commandait, les conseillers de Buonaparté lui proposerent d'ajouter les provinces situées au nord de l'Ebre à son empire, de

Digitized by Google

faire épouser au Prince des Asturies la fille de Lucien, de renvoyer en Espagne la famille royale et d'en retirer les troupes françaises pour exécuter ses vastes projets contre les Turcs, ausssi bien que contre les ennemis éternels du continent. Mais ce tyran obstiné savait bien qu'il ne devait pas s'avouer battu par ses propres armes. Il savait bien que le prestige de Buonaparté et de sa fortune était une illusion nécessaire à son existence ; que s'il venait à confesser que son jugement pouvait faillir, que ses calculs avaient été faux, il détruisait lui-même la base principale sur laquelle repose un trône fondé sur l'usurpation et la trahison. Un homme qui occupe en France une place importante disait à un de nos amis : " Buonaparté ne reviendra jamais de cette horrible affaire d'Espagne. D'abord il se croit infaillible ou ce qui revient à la même chose pour nous, il veut que nous le croyons. Maintenant il est tellement enfoncé dans le crime, qu'il ne peut plus sortir en reculant. Arrive qui pourra, il faut qu'il marche en avant, soutenant le crime par le crime.

Dans le fait, il nous semble qu'il ne peut traiter maintenant avec l'Espagne que comme son vainqueur, surtout aussi long-temps qu'il restera dans la Péninsule une armée anglaise. Il paraît également clair que sa force morale, diminuant comme elle l'a fait depuis le commencement de la guerre, ne peut que perdre de son intensité et de sa vigueur à mesure que cette guerre continue, et que l'influence qu'elle exerce sur l'esprit des nations s'éteindra si la résistance de la Péninsule a un heureux résultat." Nous calculerons d'après les données que nous venons d'établir, et nous espérons en faire sortir la conviction que chaque mois de plus que dure cette lutte, produira, par la suite, des avantages doubles des maux qu'elle entraîne, d'autant qu'elle arrache tous les jours une plume des ailes du vautour, que celui-ci dans son état d'épuisement ne peut pas facilement remplacer, qu'une succession de pertes de ce genre

Digitized by Google

finira par les dépouiller entièrement, et que pour nous servir d'une expression qui, pour être vulgaire n'en est pas moins forte, il tombera pour ne se relever jamais, épuisé et sans souffle, sur le fumier où il est né.

Quoique nous ayons lieu de supposer qu'il lui reste encore des admirateurs dans ce pays, nous sommes assurés que la terreur qu'il inspire et leur propre intérêt a depuis long-temps mis les Français en état d'apprécier son caractere, son existence fut fondée sur les calculs égoïstes du peuple qu'il opprime, et chaque année de guerre en Espagne lui rend ces calculs moins favorables. L'année derniere, la conscription enleva le dixieme des individus en état de porter les armes ; cette année enlevera peut-être un quart de ce qui en reste, et cette fumée de gloire dont se repaissait la vanité de la nation, se trouve dissipée par la force des choses.

Le résultat de cette combinaison de causes devient chaque jour moins douteux et nous croyons à la vérité du fait qu'on nous a rapporté, savoir qu'une balle a percé le chapeau du tyran, tandis qu'il se promenait l'automne derniere dans le bois de Boulogne, et que l'assassin put pendant quarante-huit heures échapper aux recherches actives dont il était l'objet. Les faits et les raisonnements contenus dans cet article tendent à prouver combien il y a peu de bonne foi ou d'exactitude dans l'opinion des personnes, qui regardent comme une preuve de la défaite inévitable des Espagnols le défaut d'une force réguliere, capable de combattre les Français avec avantage, et qui pensent que si ces derniers peuvent se maintenir dans la Péninsule, les patriotes ne pourront jamais prévenir les changements que les artifices et la supériorité des forces du conquérant peuvent effectuer, parmi les habitants qui sont sous l action de sa puissance. Nous croyons au contraire que ces artifices dont on parle sont d'un effet inverse, car

Digitized by Google

les artifices de la rapine, du pillage, du viol et du meurtre sont ceux contre lesquels toute nation fiere et vindicative résistera éternellement.

Nous prétendons maintenant, quelque paradoxale que semble cette opinion au premier coup-d'œil, que l'Espagne est plus près dans la position difficile où elle est, d'être affranchie de l'influence extérieure et de sa corruption intérieure, que si les Français avaient été chassés en deux ou trois campagnes au-delà des Pyrénées. Une nation qui est affligée des suites d'un long avilissement ne peut se purifier que par les épreuves les plus fortes. Que celui qui a considéré l'esprit qui anime en Espagne les classes supérieures, apprécie ce qu'on pourrait attendre de l'énergie et du patriotisme intérieurs pour la délivrance du pays, si, dans trois mois, l'armée anglaise parvenait à chasser les Français au delà des Pyrénées: l'unique conséquence de ce succès serait que la plus grande portion du pouvoir de l'état tomberait dans des mains qui ont suffisamment prouvé qu'elles ne pouvaient en faire usage pour le bien public, et qu'elles obéissent aux impulsions de l'égoïsme ou aux inspirations de l'ignorance. Les Français regagneraient bientôt par l'intrigue ce dont ils auraient été privés par la valeur britannique ; où, tout au moins, la nation espagnole continuerait à être inapperçue dans la politique de l'Europe, et bien certainement elle serait aussi nulle dans le système d'opposition contre la France, qu'elle l'a été durant tout le dernier siecle.

Quant à nous, nous déclarons sans hésitation que notre vœu le plus ardent est que les patriotes subissent dans toute leur étendue, les épreuves qui seules peuvent confirmer leur courage et épurer leur patriotisme. Nous désirons que cette nation connaisse enfin les talents réels et les vues de ses agents politiques et militaires, et qu'aucun d'eux n'obtienne quelque pouvoir, qu'après l'avoir disputé à des can-

Digitized by Google

didats pleins de mérite. Les Espagnols ont déjà donné au tyran une leçon que ses études à l'école militaire auraient dû lui avoir apprise dès long-temps: " *Stultum est eos invadere quos nequeant in officio retinere.*" Quelques années de plus d'une guerre de cette nature lui apprendront, de plus en plus, la justesse de cet axiome, non-seulement en améliorant le caractere de la nation qu'il attaque, mais encore en mettant en action plusieurs individus dont les talents se seraient éteints dans l'obscurité s'ils n'en avaient été tirés par la crise actuelle qui tourmente leur pays. Lorque par ces talents et ces efforts réunis, les armées de l'usurpateur se seront évanouies les unes après les autres, ou se seront retirées vers les montagnes du Nord de l'Espagne, jusqu'à ce que les masses accumulées de cette nation les précipitent au bas des Pyrénées, c'est alors que les Espagnols pourront appeler dans les Cortès les hommes qui par leurs talents et leur patriotisme auront concouru à la délivrance de la patrie. Une assemblée ainsi constituée, et formée dans de telles circonstances, serait disposée par tous les motifs qui peuvent agir sur l'esprit humain à être fidele à son pays, et à fixer l'édifice de sa prospérité sur l'immense base de l'indépendance nationale et de la liberté individuelle. On la verrait bientôt faire éclorre ces ressources morales et locales qui autrefois éleverent la nation Espagnole au premier rang de l'honneur et de la puissance parmi les autres nations.

Les Cortès ainsi organisés jureraient une inimitié éternelle aux oppresseurs de leur pays, et, alliés de la Grande Bretagne, compagne glorieuse des exploits et de la renommée des Espagnols, ils formeraient une union politique dont l'heureuse influence s'étendrait sur les deux hémispheres et dont la vigueur morale ranimerait nécessairement l'énergie comprimée de l'Europe. Que l'avenir vérifie ou non ces pronostics favorables, qu'il nous soit permis du moins de

Digitized by Google

nous complaire dans cette perspective du bien qui peut en dernier lieu résulter de ces deux terribles fléaux : la révolution française et la tyrannie qu'elle a produite. Lorsque ce volcan fit sa première explosion, tout le continent de l'Europe (pour ne pas dire plus) était enseveli dans le vice et l'apathie, et se trouvait dans cet état d'opposition à tous les devoirs politiques et moraux qui est la conséquence d'une trop longue prospérité. Les facultés morales de l'homme étaient dans un état d'abrutissement auquel elles n'avaient jamais été réduites, depuis l'établissement du christianisme. La connaissance du monde n'était autre chose que celle des intrigues des cours et l'art de profiter des vices et de la folie des autres : et le moi, dans sa plus commune acception, si on ne le considere même que comme le centre des jouissances sensuelles, était l'objet principal de toutes les actions. Ce système s'évanouit comme une vapeur du matin, devant les vices énergiques des Français. Mais quoique le monstre fut détruit, il fut remplacé par un autre d'autant plus effrayant qu'on ne peut espérer de l'anéantir que par l'exaltation des facultés humaines au delà de leur énergie ordinaire, que par les efforts du zele, du courage et du dévouement, et par la persévérance dans les vertus les plus héroïques. Le joug qui pese sur l'opprimé est si dur que celui-ci doit soupirer après sa délivrance, et nous ne doutons point, qu'avec le temps, il ne connaisse la taxe qu'il faut payer pour l'obtenir et qu'il ne s'y résigne. La nation la plus libre et la plus éclairée de l'Europe est enfin déterminée, à l'exception de quelques âmes dégénérées, à l'acquitter dans toute son étendue. Que les autres nations imitent son exemple et bientôt l'esprit humain éclairé et ranimé par les grands principes, et les connaissances étendues qui doivent résulter de leur réveil, donnera à l'Europe des jours dont l'éclat lui a été inconnu jusqu'à présent et qui lui feront oublier la situation

Digitized by Google

cruelle et périlleuse par laquelle il lui a fallu passer pour arriver à un si glorieux résultat. Telles sont les conséquences probables que doit produire la lutte actuelle si elle est conduite avec sagesse et probité. Il reste à examiner, si les moyens employés sont proportionnés au but qu'on veut atteindre et comment on doit les diriger pour en tirer le meilleur parti possible ? Nous déclarons ici avec franchise que nos moyens sont suffisants, et qu'en donnant à Lord Wellington une force capable d'obliger les Français à concentrer les leurs, afin de la tenir en échec, on atteindra le but qu'on se propose, sans avoir livré d'autres combats que ceux qui auront été nécessaires pour maintenir nos positions et sans autres sacrifices que ceux que prescrit l'indispensable nécessité de maintenir notre armée intacte et suffisamment nombreuse.

Ceux qui se donneront la peine d'approfondir ce sujet, seront bientôt convaincus que la plus grande difficulté que Buonaparté éprouve dans la guerre de la Péninsule est celle de procurer des vivres à son armée. Sans cela, il pourrait inonder le territoire avec des soldats amenés d'Italie, de France et d'Allemagne, instruments involontaires à la vérité, mais qui n'en sont peut-être pas moins propres pour cela à ses desseins.

Ce besoin de provisions limite nécessairement le nombre de ses troupes, et nous avons la certitude qu'elles sont loin d'être en état d'arrêter les progrès des *Guérillas*, et en même-temps de faire tête à l'armée alliée postée sur les frontieres du Portugal. La nécessité où l'armée française a été de se concentrer près de Badajoz où bientôt elle sera exposée aux exhalaisons malfaisantes que l'automne produit dans les contrées marécageuses, a ouvert les plaines les plus éloignées et les vallées aux incursions des Guérillas.

Longa dans les Asturies et la Galice, Mina dans le Nord de la Castille, Empecinado dans le

Digitized by Google

voisinage de Madrid, Santocildes près de Léon, Don Julian Sanchez près de Salamanque et d'autres partisans répandus dans les diverses provinces, ont rendu un double service à la cause. Ils ont inspiré de la confiance à leurs troupes, en même-temps qu'ils en augmentaient le nombre, et ils ont en outre diminué les moyens de subsistance des corps français pour le moment où ils reviendront prendre leurs positions respectives. Il n'est pas difficile de calculer les conséquences d'un tel système dans ses progrès nécessairement graduels. Chaque fois qu'à raison du nombre croissant ou des marches de l'armée alliée, les Français seront obligés de se concentrer, ils verront augmenter les difficultés de leur situation soit par le défaut de provisions, soit par l'interception de leurs convois; et chaque année leur offrira moins de moyens de subsistance.

A l'égard de ceux qu'ils peuvent tirer de France, nous savons que les voitures, les femmes et les enfants de leurs généraux ne peuvent traverser ce pays avec un peu de sécurité, qu'avec des escortes de 4000 hommes. Nous tenons même de bonne source que dans le commencement de la guerre sur 6000 voitures de provisions vennes du midi de la France en Espagne, la plus grande partie du convoi avait été employée à nourrir les chevaux, les mules et leurs conducteurs, avant qu'il n'arrivât à Burgos, tant les Guérillas leur avaient opposé d'obstacles multipliés.

Les moyens des Français doivent nécessairement diminuer, tandis que ceux des alliés ne peuvent qu'augmenter, non pas cependant avec une telle rapidité que la lutte ne soit encore soutenue pendant quelque temps des deux côtés, sur un pied d'égalité, qui tout en empêchant l'apathie naturelle aux Espagnols de l'emporter sur leur bravoure connue, finira par ranimer en eux jusqu'à la dernière étincelle du patriotisme et du talent.

Digitized by Google

Il est certainement de la derniere importance qu'il y ait en Espagne un gouvernement qui puisse concentrer dans une masse solide de résistance les éléments dispersés de la force publique, et qui, après avoir repris possession des barrieres de la Sierra Morena ou d'aucun autre poste important, n'ouvre pas de nouveau un passage à l'ennemi, ainsi que cela eut lieu durant l'existence de la Junte centrale. Si nous jugeons d'après les derniers événements, nous voyons avec plaisir qu'il se manifeste à cet égard un systême d'amélioration qui donne les plus consolantes espérances. La bataille d'Albuera et l'accord heureux qui s'est manifesté dernierement entre Lord Wellington, Blake et Castanos offrent une perspective que l'on n'avait pas eue jusqu'à présent.

Nous ne pouvons nous empêcher de recommander à nos agents diplomatiques en général, d'imiter la conduite de Lord Wellington qui, avec une prévoyance admirable, a abordé le caractere espagnol avec la franchise libérale d'un soldat, et quoiqu'au premier coup-d'œil il nous sembla que sa civilité allait trop loin, nous devons avouer qu'alors nous étions loin de rendre justice à toute la supériorité de son jugement. Le nom de ce général si distingué ne s'offre jamais à notre esprit sans nous rappeler des souvenirs trop vifs pour que nous les renfermions en nous-mêmes. Quoique ses ennemis intérieurs, aient été trompés dans leurs calculs par les talents qu'il a déployés, quoiqu'ils soient frappés d'étonnement en voyant ses succès, et de silence lorsqu'ils devraient unir leurs voix à l'expression de l'admiration publique, nous ne pouvons nous empêcher de recueillir ici le tribut d'éloges qu'il a reçu d'un de ses ennemis extérieurs. Un soldat français qui avait été blessé à Talavera et qui retournait en France, supporté par deux béquilles dit à un prisonnier anglais : " Votre Sir Arthur est un——à——. Il est digne d'être Général Français." Mais dans

Digitized by Google

notre opinion il est digne d'un bien plus grand éloge ; il est digne d'être Général Anglais. Il est digne de servir à convaincre nos amis et nos ennemis que si, à peu d'exceptions près, l'armée anglaise n'a pas paru avec éclat dans les guerres de l'Europe, ce n'est point à raison des éléments dont elle est composée, ni de l'organisation qu'elle recevait dans l'intérieur, lorsqu'on la préparait à un service extérieur. Il est digne enfin de faire le meilleur usage de la meilleure espece de soldats qu'il y ait en Europe. C'est pour ses talents et ses services que nous ne pouvons nous dispenser de l'aimer ; nous l'aimons surtout à cause du mépris profond qu'il a montré pour les manœuvres des généraux, prétendus princes ou maréchaux, qui lui sont opposés : mépris qui n'est point fondé sur une puérile ignorance de leurs talents et de leur caractere ce qui serait certainement le pronostic de la défaite ; mais sur la connaissance exacte de leur système offensif et défensif, et sur une confiance bien raisonnée dans la valeur de ses troupes et dans ses propres ressources, ainsi que sur la supériorité de son expérience.

Nous croyons avoir prouvé qu'il existe des raisons très-fondées de croire au succès définitif de la cause espagnole, succès qui est assez progressif pour être un jour réel, et qui sera assez complet pour réagir sur les destinées du monde, "*omnia quæ veniunt in consultationem talia sunt, qualia possint aliter accidere.*" Lorsque nous nous croyons autorisés à concevoir quelques espérances, ce n'est qu'en tremblant que nous nous y livrons ; mais nous avouons que lorsque nous voyons s'élever quelques nuages, une seule pensée vers la Providence éternelle qui regle les destinées du monde, bannit complettement toutes nos appréhensions. Quels que soient les expiations auxquelles l'Espagne doit être assujettie pour des fautes passées, nous ne pouvons nous refuser à l'idée que le tout puissant vengera tant d'atrocités.

Digitized by Google

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Nous avons évité de rendre compte des bruits divers qui avaient été répandus par quelques journaux de l'opposition, sur la situation de la Sicile et la nouvelle influence qui, selon eux, gouverne la Cour de ce royaume. Nous ne pouvions croire que les conjectures ainsi que les faits cités eussent le moindre fondement, parce que la haute opinion que nous avions du caractere de la Reine de Naples, de sa persévérance dans ses principes et de son courage dans ses malheurs, nous faisait rejetter la supposition qu'elle pût jamais oublier ce qu'elle doit à un allié qui l'a toujours généreusement secourue. Cependant des événements nouveaux étant venus à l'appui de ce que les journaux que nous venons de mentionner, avaient communiqué au public, nous nous trouvons bien à regret obligés d'élever quelques doutes sur la sagesse aussi bien que sur la loyauté de la conduite que la Cour de Sicile tient depuis quelque temps à l'égard de la Grande Bretagne. On a publié, pour expliquer cet étrange changement de politique, que la Reine de Naples avait reçu des propositions de Buonaparté dont l'exécution dépendait de l'évacuation de la Sicile par les Anglais, et que, tentée par les offres du monstre usurpateur de son trône, elle avait provoqué une rupture avec ses fideles alliés ; on est allé même jusqu'à dire, que l'Empereur François II avait consenti, dans cette circonstance, à être l'intermédiaire entre Napoléon et son auguste Tante. Sans nous arrêter à discuter ce qu'il y a d'odieux ou d'improbable dans ces suppositions, ce qu'elles offrent de contraire aux devoirs, aux principes, aux opinions de la Reine qu'elles accusent, nous nous

Digitized by Google

contenterons de dire, qu'il est probable que Napoléon, qui a plus de trônes à donner qu'il n'a d'individus pour les occuper, a fait à la cour de Sicile des propositions très-avantageuses, afin de la détacher de l'Angleterre et de donner à Murat une île qui doit completter l'appanage de ce brigand, mais nous sommes loin de penser que ces propositions aient produit les divisions qui viennent d'éclater entre cette Cour et ses alliés. Il est possible que, dans les circonstances actuelles, l'Angleterre ait requis de S. M. Sicilienne, ou des mesures plus efficaces pour la défense de l'île que celles adoptées jusqu'à ce jour, ou des garanties que les intrigues de Buonaparté et de ses agents rendent nécessaires pour la sûreté des troupes anglaises en Sicile. Ces demandes, appuyées, peut-être, par un parti de seigneurs siciliens opposés à la cour et amis de l'Angleterre, ont pu exciter l'inquiétude du souverain et produire de part et d'autre de la mésintelligence. On s'attendait que Lord William Bentinck, envoyé en Sicile avec le double caractere d'ambassadeur et de commandant des forces de S. M. Britannique arrangerait ces différends, mais on prétend qu'il n'a été admis a débarquer à Palerme qu'après une espece d'opposition insultante pour l'envoyé d'une puissance amie, et il a trouvé, dit-on, ensuite dans le gouvernement de S. M. Sicilienne, tant de préventions injustes ou d'intentions hostiles, qu'il n'a pas cru de sa dignité de s'exposer au traitement qu'elles lui promettaient, et qu'il a pensé qu'il était de son devoir de venir chercher à Londres de nouvelles instructions, ou des pouvoirs plus étendus. S. S. est arrivée à Portsmouth le 26 Septembre, et le 30 elle a eu une audience de S. A. R. le Prince Régent. Rien d'officiel n'a encore transpiré sur les motifs du retour de cet ambassadeur.

Un conseil privé a été tenu pour délibérer sur les communications apportées par S. Exc.

Digitized by Google

Il s'est occupé de cette importante affaire : on annonce aujourd'hui que la résolution y a été prise d'occuper militairement la Sicile.

Nos lecteurs jugeront par l'extrait ci-joint de la gazette de Sicile, de l'état d'agitation de ce pays.

Extrait de la Gazetta Britannica.

Messine, le 31 Juillet.

On mande de Palerme que, dans la nuit du 19 de ce mois, les nobles suivants ont été arrêtés par ordre du gouvernement Sicilien, et envoyés immédiatement à bord du vaisseau de guerre Sicilien le Tartar, pour être transportés dans l'île de Favignana, &c. : les Princes de Belmonte, Villa Franca, Aci, Castel Nuovo, et le Duc d'Angio.

L'arrestation et le bannissement de ces seigneurs ont donné lieu à un bruit qui est dénué de tout fondement, injurieux au caractere britannique, et propre à décréditer les Anglais qui résident dans cette île. Ce bruit est que ces mesures ont été prises sur la demande du gouvernement britannique, et que l'amiral et le chargé d'affaires anglais en résidence à Palerme, ont pris une part principale à leur exécution. On assurait aussi qu'un vaisseau de guerre anglais avait été employé en cette occasion : la fausseté et l'absurdité de ces assertions sont bien connues des habitants de Palerme qui ont été témoins oculaires de ce qui s'est passé ; on reconnaîtra aussi qu'une semblable intervention serait opposée à la conduite constante du gouvernement britannique, ainsi qu'aux devoirs de ses principaux agents dans cette île.

Quelles que soient les rumeurs qui circulent à ce sujet, nous sommes chargés, par la plus haute autorité de les contredire, et de déclarer que non-seulement les Anglais n'ont eu aucune part à cette affaire, mais qu'ils n'en ont pas eu même la moindre connaissance. Les inventeurs et propagateurs de ces viles calomnies n'ont pu avoir pour but que d'exciter la discorde entre les deux nations, et d'indisposer le peuple Sicilien contre ses meilleurs amis.

Edit du Roi.

Sur la représentation faite à Sa Majesté qu'en différentes occasions les sujets mentionnés ci-après ont donné des preuves

Digitized by Google

manifestes d'un esprit turbulent et d'une disposition à troubler la tranquillité publique, ayant pris les avis convenables, et après une mûre délibération sur les conséquences d'une telle désobéissance, il lui a plu d'ordonner l'arrestation et l'exil dans différentes îles des personnes suivantes :—le prince de Belmonte Vintimiglio, le prince de Villa Franca, qui est aussi suspendu de ses fonctions de colonel du 1er régiment des dragons royaux, etc.; le prince d'Aci, qui est aussi destitué de sa place d'adjudant-général du roi.

Palerme, le 19 Août, 1811.

(Signé) . . FERDINAND.

Les nouvelles d'Espagne sont moins défavorables qu'on ne devrait l'attendre d'après la marche lente et indécise, des Cortès et du gouvernement qu'ils ont institué. Ceux-ci semblent s'occuper beaucoup de la situation politique de l'Espagne et très-peu des moyens militaires qui seuls peuvent sauver ce pays. Aujourd'hui nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les bases de la constitution qui a été soumis à la délibération des Cortès par la commission qu'ils avaient nommée pour en préparer le projet. Nous nous abstiendrons en ce moment de discuter cette production mixte qui, si elle est adoptée promet, nous le craignons, à l'Espagne plus de licence que de liberté et des crises qui peut-être seront utiles à son indépendance, mais qui ne le seront pas à sa tranquillité intérieure. Voici ces divers articles qui ont été proposés à la suite d'un discours préliminaire que nous insérerons dans notre prochain Numéro.

PROJET DE CONSTITUTION POUR L'ESPAGNE.

Principes préliminaires et fondamentaux.

L'Espagne appartient au peuple Espagnol, et n'est le patrimoine d'aucune famille.

La nation seule peut faire des lois fondamentales.

Digitized by Google

La Religion Catholique, Apostolique et Romaine, sans mélange d'aucune autre, est la seule religion que la nation professe ou veuille professer.

Le gouvernement de l'Espagne est une monarchie héréditaire.

Les Cortès feront les lois, et le Roi les exécutera.

Citoyens Espagnols.

Les enfants des Espagnols ou des étrangers mariés à des femmes Espagnoles ou qui apporteront des capitaux pour se naturaliser sur le sol, ou s'établir dans le commerce, ou qui enseignent des arts utiles, sont citoyens d'Espagne.

Les citoyens peuvent seuls remplir les places municipales.

Le droit de bourgeoisie peut être perdu par une longue absence du pays, ou par la condamnation à des peines corporelles ou infamantes.

Le Roi.

La personne du Roi est inviolable et sacrée.

Il sanctionnera les lois rendues par les Cortès.

Il déclarera la guerre et fera la paix. Il nommera aux emplois civils et militaires, sur la proposition du Conseil d'État.

Il dirigera toutes les négociations diplomatiques.

Il surveillera l'emploi du revenu public, &c.

Restrictions à l'Autorité Royale.

Le Roi n'apportera aucun obstacle au rassemblement des Cortès, dans les cas et aux époques fixés par la Constitution, et ne gênera ni ne suspendra les séances, &c.

Tous ceux qui lui conseilleront de semblables mesures seront considérés et traités comme traîtres.

Il ne doit pas voyager, se marier, abdiquer la couronne, lever des impôts, ni échanger ville, cité, &c. sans la permission préalable des Cortès.

Don Ferdinand VII est déclaré par les Cortès Roi d'Espagne; et, après son décès, ses descendants légitimes succéderont au trône.

Le Roi sera mineur jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de 18 ans.

Le fils aîné du Roi s'appellera Prince des Asturies, et

Digitized by Google

sous ce titre, à l'âge de 14 ans, il prêtera serment devant les Cortès de maintenir la Constitution et d'être fidele au Roi.

Durant une minorité, il sera formé une Régence, qui surveillera l'éducation du jeune Prince, conformément aux ordres des Cortès. La Régence sera présidée par la Reine-Mere, si elle vit, et sera composée de deux des plus anciens Députés des Cortès, qui seront remplacés d'année en année, et de deux Conseillers du Conseil d'Etat, choisis par rang d'ancienneté.

Les Cortès fixeront le traitement pour l'entretien du Roi et de sa famille, et lui assigneront des maisons de plaisance, &c.

Les Infants peuvent être nommés à tous les emplois, mais ils ne peuvent pas être magistrats ni membres des Cortès; et ils ne doivent pas quitter le royaume sans la permission des Cortès.

Il y aura huit Secrétaires d'Etat, y compris deux pour les Amériques du Nord et du Sud; ils seront responsables pour les affaires de leurs départements respectifs, et les rétributions qu'ils recevront seront déterminées par les Cortès.

Il sera formé un Conseil d'Etat, composé de 40 membres, dont 4 seront des Grands d'Espagne d'un mérite reconnu, 4 ecclésiastiques, dont 2 évêques; 12 Américains: et les 20 autres membres seront choisis parmi les citoyens les plus respectables des autres classes de la société. Ce Conseil s'assemblera tous les ans au 1er Mars, et sa session durera trois mois. Ce terme ne peut être prolongé que sur la demande du Roi et pour des raisons très-urgentes. Dans ces cas la session sera prolongée, mais non au-delà d'un mois.

Les Cortès.

L'élection des Cortès se fera conformément au mode prescrit par la Constitution, et il sera choisi un député par 70,000 âmes.

Les sessions des Cortès seront ouvertes par le Roi, ou en son nom, par le Président de la députation des Cortès qui doit rester permanente, afin de veiller au maintien de la Constitution.

Tels sont les principaux articles proposés par le Comité chargé de rédiger une Constitution. L'impression en a été ordonnée, préalablement à leur discussion.

Digitized by Google

Presqu'en même-temps que ces bases de la constitution de la métropole nous parvenaient, nous recevions l'acte par lequel les représentants des provinces de l'Amérique Espagnole, confédérées avec celle des Caracas, ont proclamé solennellement leur indépendance de la couronne d'Espagne et de ceux qui s'appellent ou pourront s'appeler par la suite ses représentants. La déclaration publiée à cet effet, porte que les diverses provinces qui y sont désignées, constituent la *confédération de Venezuela.* Sans entrer dans le fond de la question relative au droit d'indépendance que les colonies viennent de s'arroger, nous ne dissimulerons pas que c'est avec regret que nous avons vu admettre dans cette déclaration, que l'affreuse trahison qui a obligé les Bourbons d'Espagne à abdiquer leurs droits, avait produit un acte valide, et établir en outre qu'on devait regarder l'Espagne comme conquise. Si ces provinces puisent le droit qu'elles ont de se séparer de la métropole, dans la soumission de celle-ci à une nouvelle dynastie, et dans la conquête de ce pays par Buonaparté, elles auraient dû au moins, avant de l'exercer, attendre que ces deux événements aient eu lieu. Or, il est bien connu que l'autorité s'exerce encore en Espagne au nom de l'ancienne dynastie, et que Buonaparté est loin d'avoir conquis l'Espagne. Il nous paraît qu'en parlant de l'invasion de Buonaparté dans la mere patrie, le congrès des provinces nouvellement confédérées, n'a pas caractérisé cet acte atroce comme il aurait dû le faire, et qu'oubliant le respect qu'on doit aux malheureux, il a prodigué à Ferdinand, pour ses infortunes, les reproches qu'il aurait dû adresser à Napoléon pour sa cruauté et sa perfidie. Nous ignorons de quelle maniere cet acte sera envisagé par le gouvernement britannique ; mais nous doutons qu'il prononce à ce sujet une opinion quelconque, jusqu'à ce que le résultat de la médiation qu'il a proposé entre l'Espagne et ses colonies insur-

Digitized by Google

gées soit connu. Les commissaires nommés pour y procéder sont: MM. Stuart, ministre de S. M. B. en Portugal, qui sera remplacé dans cette mission par M. Thomas Sydenham; le capitaine Cockburne et M. Morier, autrefois chargé d'affaires de S. M. en Amérique; M. Hopner, du bureau des affaires étrangeres, remplira les fonctions de secrétaire de la commission.

Nos lecteurs verront, par les pieces ci-après, que nous avons reçues de Jersey, que les bruits d'un projet d'attaque contre les îles de Jersey, Guernesey, qui avaient circulé depuis quelque temps, sont confirmés officiellement par une lettre de Lord Liverpool au général Don, gouverneur de Jersey, pour lui enjoindre de convoquer les Etats de cette île, et de leur faire prendre en considération les mesures que l'invasion dont elle est menacée rend indispensable. Voici en original la réponse que cette loyale assemblée a faite à l'appel qu'elle a reçu.

AUX ETATS DE L'ISLE DE JERSEY.

L'An mil huit cent onze, le vingt-unième Jour de Septembre.

Les Etats ont été aujourd'hui convoqués, à l'instance de Son Excellence le Lieutenant-Géneral Don, Lieutenant Gouverneur et Commandant en Chef de cette île. Son Excellence a communiqué aux Etats une lettre de la part du Secrétaire d'Etat, qui lui annonce que l'ennemi médite une attaque sur cette île et sur les îles voisines.

Le Commandant en Chef a ensuite fait part aux Etats des ordres qu'il a donnés, en conséquence de cette information, tant aux troupes de ligne, qu'à la milice; et des divers préparatifs qu'il a faits pour repousser l'ennemi en cas d'attaque.

Les Etats n'ont pu manquer d'observer, dans la sagesse des mesures que Son Excellence a prises avec tant d'activité, que rien de tout ce qui peut être nécessaire dans la crise actuelle, n'a échappé à sa vigilance, ni à sa prévoyance; et ils lui font leurs très-sincères remercîments de cette nouvelle

Digitized by Google

preuve de son attention et de son zele infatigable pour la sûreté du pays, ajoutée à tant d'autres qui lui avaient déjà acquis, à si juste titre, l'amour et la reconnaissance des habitants.

Ils se trouvent infiniment flattés de la confiance qu'a le Très-Honorable Secrétaire d'Etat en la loyauté et le zele éprouvé des habitants de cette île; et ils prient Son Excellence de vouloir bien l'assurer, que cette confiance ne sera jamais démentie. Leurs ancêtres, qui ont fait preuve dans les temps les plus orageux, de leur attachement à leurs augustes Souverains et d'une fidélité inviolable, ont donné à leurs descendants un exemple qu'ils suivront toujours par devoir et par inclination. Les plus grands sacrifices ne leur coûteront rien pour imiter un si beau modele, et pour se conserver à eux-mêmes et transmettre à leur postérité le bonheur précieux dont ils jouissent sous le plus doux et le plus heureux des gouvernements.

Son Excellence est sans doute persuadée que les Etats se prêteront avec empressement à ses vues salutaires, et seconderont ses efforts pour mettre le pays dans le meilleur état possible de défense. Animés de ces sentiments, et envisageant la forteresse sur la montagne de St. Hélier, comme un point de défense très-important, et considérant que l'avancement et l'accomplissement de cet ouvrage sont des plus essentiels à la conservation de ce pays en général, ils font offre de leurs services à Son Excellence, selon qu'il les croira utiles à cet objet; et ils invitent leurs concitoyens à y assister, par leur travail, leurs chevaux, chariots et charettes, lorsqu'ils y seront appelés par Son Excellence le Commandant en Chef.

Les Etats se reposent avec la plus parfaite confiance sur les soins paternels du gouvernement pour la protection et les secours nécessaires à la défense de l'île dans ce temps critique; et ils ne doutent pas que Son Excellence le Commandant en Chef ne fasse telle représentation à cet égard que les circonstances lui paraîtront exiger.

Cet acte sera imprimé et publié.

JEAN DE VEULLE, *Greffier.*

" Ce projet d'invasion, " dit à ce sujet l'éditeur du *Times*," nous paraît si extravagant, que nous croyons à peine devoir nous en occuper sérieusement. On se rappelle que Murat, après s'être as-

Digitized by Google

suré, il y a quelque temps, par la défaite de sa flottille à Reggio, qu'il pouvait envahir la Sicile quand cela lui conviendrait, a, depuis, très-sagement renoncé à inquiéter cette île. D'après les mêmes raisons, il est probable que Buonaparté s'étant convaincu, par la maniere dont sa flottille a été traitée à Boulogne par un ou deux vaisseaux de guerre anglais, qu'elle pouvait conduire sûrement ses troupes où bon lui semblerait, se propose de mettre en usage sur-le-champ l'expérience qu'il vient d'acquérir et se prépare en conséquence à envahir Jersey. L'attaque sur Anholt par les Danois, au printemps dernier, et le résultat qu'elle a eu, doit aussi engager les soldats français et leur maître a une tentative du même genre. Mais en supposant même qu'ils réussissent mieux que leurs amis et alliés les Danois, et qu'ils prissent possession de Jersey, croyent-ils pouvoir le garder? Supposons qu'ils rendent les positions de cette île imprenables, ne les avons-nous pas forcés, en les affamant, d'évacuer Malte au sein de la Méditerranée, et nous ne pourrions pas les obliger encore plus aisément d'abandonner Jersey qui est à quelques milles de nos côtes? On ne peut d'ailleurs faire aucun raisonnement sur la possibilité qu'ils auraient de garder cette île, qui ne s'applique à celle que nous avons de la défendre. Nous croyons que si Buonaparté médite sérieusement une attaque, il veut la masquer en faisant croire qu'il a des projets sur Jersey. S'il pouvait nous le persuader, il attirerait toutes nos forces sur ce point, et pourrait arriver en Irlande sans obstacles de notre part. C'est cette partie beaucoup plus importante et beaucoup plus étendue de l'empire britannique qui, aujourd'hui, doit fixer l'attention du gouvernement, et nous pensons que, si quelque chance peut conduire une force française en Irlande, il faudra plus qu'une chance, (et même peut-être le secours surnaturel de Mahomet, en faveur de son ancien adorateur), pour

Digitized by Google

la ramener en France, autrement que par un échange de prisonniers.

En attendant que Buonaparté livre à l'Angleterre les flottes qu'il a construites à grands fraix et par de longs travaux, la marine anglaise continue à lui prendre en détail où à détruire les vaisseaux qu'il a confiés aux chances de sa fortune et aux hazards de la mer. Trois frégates françaises, l'Astrée, la Clorinde et la Renommée, qui croisaient dans les parages de l'Isle de France et qui ayant appris que les Anglais s'en étaient emparés, avaient fait voile pour Madagascar, ont été rencontrées à la hauteur de cette île par les frégates anglaises l'Astrea, la Phœbe et la Galatéa. Le combat s'étant engagé, deux des frégates, l'Astrée et la Renommée ont été prises ; la Clorinde a eu le bonheur de s'échapper et l'on présume qu'elle est entrée le 25 Septembre à Brest. On n'a pas encore les détails de cette action. Chacune de ces frégates avait à bord 200 hommes destinés à renforcer la garnison de l'Isle de France.

Le premier convoi de la Baltique est arrivé heureusement dans nos ports, l'autre est attendu chaque jour et l'on est sans inquiétude pour sa sûreté. Si l'on en croit le rapport d'une personne qui est arrivée avec ce convoi, les Danois l'ont attaqué avec 130 chaloupes canonnieres, quoiqu'il fût escorté par sept vaisseaux de ligne. Le Cressey et le Mars accompagnés d'un cutter se jetterent au milieu de la flotille danoise et commencerent un engagement dans lequel trente de ces chaloupes périrent avec les équipages.

Un avis posté à Lloyd a annoncé que quatre des navires chargés de munitions destinés pour la Russie sont revenus avec le convoi, sans avoir pu disposer de leur cargaison. Il en reste encore sept dont on n'annonce point le sort et qui, peut-être, ont été mieux accueillis que les autres dans le port auquel ils ont abordé. Rien de plus incertain et de plus contradictoire que les avis qui viennent de Russie ;

Digitized by Google

cette rupture avec la France, si souvent annoncée et aussi souvent contredite, semble retardée par les puissantes intrigues de Buonaparté, qui a déjà montré, surtout relativement à la Prusse, que ses ennemis n'ont jamais le choix du moment, et qu'il sait les exciter ou les contenir jusqu'à ce qu'il soit prêt à fondre sur eux avec toutes ses forces, sur le point que lui-même a choisi. La guerre contre la Turquie, provoquée par Buonaparté lui-même, qui a bercé constamment l'Empereur Alexandre de fausses et pernicieuses idées d'agrandissement, cette guerre continuée sans avantages réels et sans autre perspective que celle d'un épuisement graduel pour les deux puissances, qui les mettra à la merci du brigand qui convoite leurs dépouilles, cette guerre, disons-nous, paralyse toutes les mesures que la Russie serait tentée de prendre pour conjurer les périls imminents dont elle est menacée, et il est à craindre qu'elle n'en connaisse l'étendue que lorsqu'elle sera sans armées pour se défendre.

Voici les nouvelles les plus récentes de la situation de l'armée russe sur le Danube ; nous les empruntons des journaux de France.

" On mande de Turquie, que le but du général Kutusow est de tenir l'armée du grand visir en échec, jusqu'à ce que, par les renforts qui lui arriveront, il soit assez fort pour prendre l'offensive. On dit que le cabinet de Pétersbourg est plus que jamais décidé à maintenir la conquête des trois principautés au-delà du Danube, et que, comme les Turcs font tous leurs efforts pour les reconquérir, il fera de son côté tout ce qu'il est en son pouvoir pour les conserver. On dit même qu'il a été annoncé au général Kutusow, qu'une nouvelle armée de réserve doit se former sous peu sur les frontieres de la Moldavie, et que la destination de cette armée est de le renforcer aussitôt que ses opérations l'exigeront."

Digitized by Google

" La nouvelle qui s'était répandue que 3000 Russes étaient arrivés à Belgrade, et que l'armée russe avait été défaite, ne s'est pas confirmée, et il est probable que depuis le temps on saurait là-dessus quelque chose de positif, si cela était vrai. Ce qui paraît sûr, c'est que le général Sass a eu avec Ismaël-Bey une affaire chaude et très-opiniâtre auprès de Kalafat, dans la Petite-Valachie, sur la route de Kanajowa. Le général Sass a repoussé les ennemis et est resté maître du terrain et de la grande route. Cependant, Ismaël-Bey a pris pied dans la Petite-Valachie, et indépendamment de Kalafat et de quelques autres endroits, il s'est emparé de toutes les îles qui avoisinent Widdin.

" L'armée russe en Turquie est composée de neuf divisions d'infanterie (chacune de deux régiments), de vingt à vingt-cinq régiments de cosaques, trois de hussards, trois de hulans, et treize de dragons ; cinq divisions d'infanterie et cinq régiments de cavalerie, sont sur le Dniester ; il n'y en a que quatre sur le Danube. Les Russes ont en Servie trois régiments d'infanterie, deux de dragons, et un de cosaques."

Selon les derniers journaux de France, Buonaparté continuait l'inspection de ses ports il avait quitté Boulogne le 22 pour se rendre à Calais et à Dunkerque. Ses journaux ne parlent que faiblement des manœuvres de la flottille de Boulogne, ils annoncent seulement que Napoléon ayant aperçu en face de ce port une frégate anglaise, fit *sortir* sur-le-champ une de ses frégates pour lui donner la chasse, mais que l'autre se garda bien d'attendre son *formidable* ennemi et s'enfuit à toutes voiles. Tels sont les misérables subterfuges auxquels cet effronté charlatan a recours pour inspirer de la confiance aux Français et donner du courage à ses marins. Il

Digitized by Google

paraît au reste que lui-même prévoyant le sort qui l'attend, s'il essaye de réaliser ses menaces de descente, s'accoutume à aller à l'eau. On lit dans un de ses journaux qu'étant arrivé à Montreuil sur Mer, le 19 à cinq heures du soir, il quitta sa voiture aux portes de la ville, et qu'accompagné de Berthier et du Général Mouton son aide-de-camp, il examina les nouveaux ouvrages faits autour de cette ville, mais qu'étant arrivé à un bras de la riviere qui lave les murs de la partie basse il n'attendit pas qu'on eût jeté des planches pour faciliter son passage, et se précipita lui-même dans l'eau jusqu'aux genoux, aux acclamations de vive l'Empereur Napoléon. La Princesse Marie-Louise ne l'a pas accompagné dans cette tournée *glorieuse*, parce que sans doute il craignait qu'elle ne lui fit encore l'indiscrete remarque qui, un jour, lui avait donné tant d'humeur, lorsque voyant une frégate anglaise en panne devant Boulogne, elle lui avait demandé pourquoi ayant tant de vaisseaux dans ce port, il ne les envoyait pas attaquer ce bâtiment anglais qui semblait narguer là toute la marine française ? On faisait le 23 des préparatifs à Bruxelles au château de Lakeu pour y recevoir Buonaparté et la Princesse Marie-Louise.

Il paraît que Buonaparté redoute par-dessus toutes choses qu'on connaisse son opinion ou celle de ses généraux sur les affaires d'Espagne. On en trouvera la preuve dans des commentaires qu'il a faits lui-même et insérés dans son journal favori la *Gazette de France*, sur deux lettres publiées le 9 Septembre, dans le *Morning Chronicle*, qui les avait traduites d'un papier espagnol : l'une écrite par le général de division comte de Broissard à Joseph, et l'autre par Napoléon à ce dernier.

" Les Anglais, (dit-il dans un de ces accès de rage où la lecture des journaux de Londres le jette si souvent) sont familiarisés avec tout ce qui est faux

Digitized by Google

et contrefait :* faux passeports, faux certificats d'origine, fausses nouvelles par de prétendus Américains, fausses notes, faux traités, fausses lettres interceptées ; mais tout cela sert à tromper le peuple de Londres. 1°. Il n'y a point de général français du nom de Broissard. 2°. Il n'est point entré de division en Espagne à l'époque du 25 Juillet. 3°. L'Empereur était le 18 Juillet à Trianon et non à Paris. 4°. L'Empereur n'écrit jamais sur aucune affaire, mais bien ses ministres . . . . . Depuis la lettre écrite de Madrid qui fut interceptée par le général Moore, le major-général a fait usage d'un chiffre dans toutes ses lettres. Nous sommes préparés pour les agents de Lord Wellesley, ils ne sont pas adroits. Enfin ce qui prouve au delà de toute évidence ce système odieux de tromper le peuple anglais par le mensonge, est ce fait dont dix millions de personnes ont été témoins, qu'à la fin de Juillet quatre divisions formant plus de 60 bataillons, sont arrivées à Pau. Il y a à Rochefort sur la Charente plus de 15,000 hommes, à Toulon plus de 20,000, et en Italie plus de 100,000. Peut-on dire d'après cela que c'est la crainte de laisser la frontiere du Nord exposée qui empêche d'envoyer des troupes en Espagne ?" Nous pourrions dire, sans entrer dans aucun autre détail, que puisque Buonaparté conteste l'authenticité de ces lettres, nous devons croire qu'elles existent, mais nous ajouterons qu'il n'aurait pas mis tant d'importance à les réfuter, qu'il ne serait pas descendu à publier tant de détails minutieux s'il ne craignait pas l'impression qu'elles peuvent faire, et s'il n'était pas certain de leur existence. Quel homme a propagé plus de mensonges que Buonaparté, et en disant qu'un gouvernement qui a con-

* Nous demanderons à Buonaparté qui se plaint tant des faussaires, pour le compte de qui Goldsmith faisait fabriquer à Leipsick le sceau du Roi d'Angleterre ?

Digitized by Google

tinuellement recours à l'imposture offre de mauvais pronostics, n'a-t-il pas lui-même prononcé un anathême terrible contre le sien ?

Dans un autre article daté de Cuxhaven le 19 Septembre, et qui sort de la même plume que celui que nous venons de citer, Buonaparté, à l'occasion de quelques pêcheurs d'Héligoland qui ont fait naufrage à l'embouchure du Véser et sur lesquels on a trouvé, dit-il, quelques exemplaires du Journal Anglais *The Courier*, fait les réflexions suivantes.

" Ce journal, en son nom ou pour le compte des ministres dont il est le servile organe, invite les pêcheurs hollandais et allemands à émigrer, et à venir s'établir en Angleterre, où, dit-il, un grand nombre d'émigrés de leur espece est déjà arrivé pour y exercer leur paisible industrie. Une manœuvre aussi méprisable pour débaucher les habitants des côtes du continent, prouve complettement la difficulté qu'éprouve l'Amirauté anglaise pour équipper ses nombreuses flottes, dont le maintien est nécessaire à son système de tyrannie maritime. La population de l'Angleterre ne peut suffire à de si vastes armements. De là vient pour elle la nécessité de violer la neutralité des Américains, et d'enlever les matelots de cette nation *indépendante* comme de vils esclaves . . . . Aujourd'hui l'Amérique sensible à la voix de l'honneur, n'est désormais plus disposée à tolérer un abus si criant. C'est pourquoi l'Amirauté cherche à attirer vers les rivages de l'Angleterre les pêcheurs hollandais et allemands, pour les assujettir à cette terrible presse de matelots qui est la honte de l'Angleterre et d'un siecle civilisé . . . .

Nous serons brefs dans notre réponse à Buonaparté ; nous lui dirons seulement : " Vous faites beaucoup de bruit de l'arrivée ou du naufrage de quelques pauvres pêcheurs qui probablement portaient à ce continent que vous tenez dans l'ignorance, ces journaux anglais, qu'on y est si avide

Digitized by Google

de lire dans l'espoir d'y trouver les consolations de l'espérance ; cette découverte vous tourmente, parce qu'elle vous prouve qu'on essaye de faire pénétrer la vérité que vous proscrivez partout, parce que partout elle menace de faire crouler votre gigantesque pouvoir. Vous accusez l'amirauté anglaise de chercher à débaucher des pêcheurs, pour en faire des matelots. Vous savez bien qu'elle est trop sage pour transporter sur ses flottes des individus qui n'ont pas le cœur, les intérêts, les habitudes d'un Anglais, et qui n'entendent pas sa langue. Qui a commis cette violence que vous attribuez à vos ennemis ? n'est-ce pas vous ? N'avez-vous pas enlevé à leurs huttes, à leurs familles, à ces rivages où ils trouvaient le bonheur et la subsistance, tous ces pauvres pêcheurs que vous nous reprochez de vouloir débaucher ? Ne les avez-vous pas entassés sur vos vaisseaux où vous les avez conduits enchaînés et où vous les retenez par toutes les précautions de la tyrannie ? Ne les y avez-vous pas entassés, malgré la diversité de leur langage, de leurs habitudes, de leurs mœurs, de leurs inclinations, commettant ainsi contre une classe utile et inoffensive le plus grand comme le plus inouï des attentats. Et, après ces barbares enlevements, vous osez vous élever contre la presse des matelots anglais qui n'atteint que des gens qui déjà ont été employés sur des vaisseaux et dont le désœuvrement serait funeste à la société ou sur des hommes que la discipline peut faire rentrer dans les sentiers de l'honneur et reconquérir pour leur pays, dont sans cela ils eussent été le fléau. Eh ! sans nous arrêter à cette presse générale que vous avez exercée sur toutes les côtes de votre immense empire, nous vous demanderons si la presse des matelots anglais est aussi odieuse, aussi funeste, aussi destructive que cette conscription qui engloutit toutes les générations à mesure que l'âge les rend propres non aux fatigues de la guerre, mais à grossir le nombre de ses victimes ? En vérité, Napoléon,

Digitized by Google

vous avez prouvé par votre tirade contre l'amirauté anglaise que ce qui est atroce, pouvait avoir quelquefois un côté ridicule. Les Américains, dites-vous, sont aujourd'hui sensibles à la voix de l'honneur: quelques jours prouveront qu'ils sont les jouets de vos artifices et les dupes de leur avidité. Nous ne dirons rien de plus sur leur compte; tant de bêtise et d'imprévoyance, de folie et de prétentions inspire plus de dégoût que d'indignation; et il est un point où l'on ne peut plus braver le dégoût. Au reste, nous dirons à nos lecteurs que les dernieres nouvelles d'Amérique annoncent, à la date du 31 Août, que, dans dix jours, il y allait avoir un embargo, et que cette mesure était occasionnée par les conjectures que les journaux anglais avaient formées sur la destination de l'escadre commandée par Sir John Yorke. Que penser de la sagesse d'un gouvernement qui aurait recours à une telle mesure, sur l'autorité de quelques articles de gazette.

Les derniers avis reçus de l'Amérique Espagnole annoncent que le 12 Août, les troupes de Buenos-Ayres bombardaient Monte-Video dont la flottille ripostait vigoureusement. On ajoute que 7000 Portuguais avaient marché de Rio-Grande au secours de cette place; mais il est probable qu'ils sont venus former un cordon pour protéger la frontiere du Brésil.

Malgré les démonstrations hostiles que fait Buonaparté sur la côte opposée à des rivages qui défient ses efforts, ses calculs et son génie, les régiments suivants vont être embarqués immédiatement pour une destination quelconque: le 5e d'infanterie, le 6e, le régiment de Sir G. Nugent, le 20e, celui de Sir J. Stuart, le 37e, le 76e, et en outre une partie du corps du Duc de Brunswick.

FIN DU XXXIVe VOLUME.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland-Street, Oxford-St.

Digitized by Google

Digitized by Google

13
25

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google